ARCHIVES MAROCAINES

VOLUME XXIV

ARCHIVES
MAROCAINES

PUBLICATION

DE LA

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

VOLUME XXIV

PARIS
MAISON ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

1917

KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1974

242811

Réimpression avec accord des Presses Universitaires de France
108, Boulevard Saint-Germain, Paris VIe

KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1974

NACHR AL-MATHÂNÎ
DE MOUHAMMAD AL-QÂDIRÎ

TOME SECOND

PRÉFACE

Le premier tome de cet ouvrage a paru dans le volume XXI des Archives Marocaines. *Il contient la traduction par MM. A. Graulle et P. Maillard des biographies des chaikhs, des savants et des saints personnages morts dans les cinquante premières années du onzième siècle de l'Hégire, de l'année 1001 (J.-C. 1592) à l'an 1050 (J.-C. 1640).*

Le présent volume contient la deuxième partie du onzième siècle, de l'année 1051 (J.-C. 1641-42) à l'année 1100 (J.-C. 1688-89).

Cette traduction avait été entreprise par M. P. Maillard ; il n'avait fait du texte qu'une première lecture, lorsque sa désignation pour un poste de son grade à l'Agence et Consulat général de France à Tanger l'a obligé à abandonner ce travail.

Dans la préface du tome Ier, M. A. Graulle a donné, d'après la Salwât Al-Anfâs *de Mouhammad ben Dja'far Al-Kittânî, la biographie de l'auteur du* Nachr al-Mathânî, *qui est mort en 1187 (J.-C. 1773).*

Le texte arabe de cet ouvrage a été l'objet d'une double

division qu'il est nécessaire d'indiquer pour permettre au lecteur de se retrouver dans sa pagination.

Une première division, logique, sans doute faite par l'auteur lui-même, partage l'ouvrage en deux : 1re partie, onzième siècle ; 2e partie, douzième siècle. La partie réservée au onzième siècle étant beaucoup plus importante que l'autre, le copiste a, à son tour, partagé le volume en deux, approximativement d'après le nombre total des pages.

Le volume entier du texte arabe pour les deux siècles, comprend 564 pages : A la fin de la page 277, fin de l'année 1080, on lit : Fin de la première moitié, par la grâce de Dieu et avec son aide. *Suit une table, de six pages, des matières contenues dans les 277 premières pages du volume.*

Cette table n'est pas comprise dans la pagination générale. Puis, commence une pagination nouvelle avec l'année 1081, en disant, page 1 : Deuxième moitié du « Nachr al-Mathânî ». *Cette deuxième moitié comprend les vingt dernières années du onzième siècle et le douzième siècle en entier : elle va jusqu'à la page 287. Notre traduction s'arrête à la fin du onzième siècle, c'est-à-dire de l'année 1100, avec la page 127.*

La traduction complète du onzième siècle comprend donc :

1° Le volume XXI des Archives Marocaines, *qui contient les cinquante premières années, de la page 1 à la page 179;*

2° Le présent volume, XXIV des Archives Marocaines, *qui contient les cinquante dernières années, de la page 179 à la page 277 du texte, pour trente ans, jusqu'à 1080; puis de la page 1 à la page 127, pour vingt ans, de l'année 1081 jusques et y compris l'année 1100.*

Ed. Michaux-Bellaire.

Tanger, décembre 1916.

ERRATA AU TOME XXI

Page :	*Ligne :*	*Au lieu de :*	*Lire :*
1	3	Traduite	Traduit
15	13	dispositions	dépositions
40	14	As-Sarrâdjâ le qidh et	As-Sarrâdj et le qâdhî
»	17	Djouts	Djoûtîs
41	21	de ce parterre	à ce parterre
42	3	Ibn Ardhoum	Ibn Ardhoûn
»	17	Ghaswânî	Ghazwânî
79	2-3	haboû.....leurs	haboûs.....leur
86	16	Une envieux	Un envieux
87	15	pays de Aït Attâb	pays des Aït Attâb
89	25	donne..... et ajoute	donnent et ajoutent
90	4	la Châwiya; et a été	de la région des Châwiya et a été
94 et 95		Rapporter la note 2 de la page 94 au bas de la page 95 avec la rubrique 1.	
96	5	pertes	portes
102	12	parole cache ne peut dire	parole ne peut dire
»	21	Ce sont les paroles	Ce sont là les paroles
115	5	Aç-Qaçrî	Al-Qaçrî
124	1	Dîmî son mérite	Dimî. Son mérite
»	13	*Matmah* d'Al-Massârî	*Matmah* Al-Massârî
125, note 1,		Voir la note 1 de la page 265	Voir la note 2 de la page 181
127	24-25	grammaire, il faudrait dire Zou'aïrî	grammaire Zou'aïrî
»	25	alléguant la prononciation	allégeant la prononciation
128	15	des Aoulâd Bahr	aux Aoulâd Bahr
140	31	firent	feront
143	1	Aboûn-Na'îm Ridhwân	(Aboûn-Na'îm Ridhwân)
147	3	dernier lui	dernier
150	1-2	Il rangea	Il les rangea
153	24-25	degré le de la chaire	degré le plus haut de la chaire
163	9	Maghrib étaient	Maghrib qui étaient
167, note 1,	1	*mancçoûr*	*mançoûr*
172	22	Oumm Ar-Rabi'a	Oumm Ar-Rabî'
176	16	1045.....1635	1047.....1637
», note 1,		226	229
186	32	je n'ai pas	je n'en ai pas
187	5	maître 2	maître 1

Page :	*Ligne :*	*Au lieu de :*	*Lire :*
187	Supprimer	la note 2.	
192	25	remontre	rencontre
236	29	il a parlé	il est parlé
241, note 1,		Voir la note 2	Voir la note 1
243	27	Abo'û	Aboû
249	18	retrouve	retrouva
250	18	Vici	Voici
254, note 2,		page 256	page 259
256	16	*Taçrîf*	*Taçrîf* I
275, note 1,		Portugais	Espagnols
282	29-30	m'a brisé. Et m'a trahi	m'a brisé et m'a trahi
285	5	Al-Kaççâcî	Al-Khaççâçî
289	3	le çoufî, plein de la grâce	le çoufî plein de la grâce
299	15	comblent	comble
301	28	30 hizbs	60 hizbs
331, note 2,		page 182	page 248
333	7	As-mâ'	Asmâ'
»	25	Syyoûtî	Sayoûtî
336	24	'Îsâwtî	'Îsâwî
345, note 5,	2	418	337
393	28	*Matmah* d'Al-Massârî	*Matmah Al-Massârî*

NACHR AL-MATHÂNÎ DE MOUHAMMAD AL-QÂDIRÎ

(*Suite.*)

ANNÉE 1051 (J.-C. 1641-1642).

Le Mourâbit, le Raïs Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-'Ayyâchi.

(*Page 179.*)

Le *Mourâbit*, le *Raïs* Aboû 'Abdallah Mouhammed Al-'Ayyâchî Al-Malikî, dont nous avons parlé plus haut, prétendait au Khilâfa; il se consacra à la guerre sainte sur les frontières du Maroc. Il recommandait le bien et défendait le mal, mais ne put mettre ses projets à exécution. Dans les premiers temps de sa vie, il s'adonna au Çoufisme et fréquenta Sayyîdi 'Abd Allah ben Hassoûn, qui est enterré à Salé.

Mouhammad Al-'Ayyâchî fut tué en l'année dont nous nous occupons actuellement. Il fut tué par des gens du Khlot à un endroit appelé 'Aïn Al-Qaçab, et enterré près de la Raouda de Sayyidî Aboû Ach-Chîtâ. Son autorité s'exerçait jusque sur la ville de Fès, ainsi que cela a été dit précédemment.

Le Faqîh Sayyidî Ali Al-Kaghghâd.

Le faqîh, le nâdir Sayyîdi 'Ali ben Mouhammed Al-Kaghghâd fréquentait Sayyîdi 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsi. Il mourut au mois de Rabi'[1] de l'année actuelle (décembre 1592, janvier 1593).

Le Faqîh 'Abd Al-Mou'min ben Mouhammad.

Le faqîh 'Abd Al-Moumin ben Mouhammed fut qâdi de la Zaouïat Al-Bakriya (de Dilâ) et mourut le 22 du mois de Dhoûl-hidjdja.

La Sayyida Maimoûna bent 'Omar.

(Page 180.)

C'était une femme qui se nommait Maïmoûna fille de 'Omar (enterrée) à Tamgrout. C'était la perle de son temps et sa *Rabî'a*[2]. Sayyïdi Al-Housaïn ben Naçar a dit : « Elle jeûnait souvent et passait ses nuits à prier. Toutes ses prières étaient exaucées. »

Sayyîdi Mouhammad ben S'aîd Al-Mourghîtî a dit à son sujet :

Grand arbre des jardins où se trouve la gloire (le Paradis). Reçois de moi le meilleur des saluts. Tu es sortie du monde purifiée, pleine d'honnêteté et de foi et exempte de toute impureté.

1. Le texte dit simplement في ربيع sans préciser s'il s'agit de Rabi 'al-Awwal ou de Rabi 'ath-Thânî.

2. Rabi'a Al-'Adawia, de Baçra, vivait au premier siècle de l'Hégire ; elle est morte en 135 ; elle est considérée par les Çoûfis comme tenant le premier rang parmi les mystiques. Cf. Dozy, *Essai sur l'histoire de l'Islamisme*, trad. Victor Chauvin, pp. 318 et 319, et le Baron Carra de Vaux, *Gazali*, p. 180.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1051 (J.-C. 1641-1642).

La foudre tomba sur l'un des jardins de Bâb al-Foutoûh à Fès, coupa un cheval en deux et s'enfonça dans la terre. Elle atteignit également un homme et le tua ; c'était à la fin du mois de Djoumâdâ al-Oûlâ (juillet-août 1641). Le 18 Djoumadâ ath-Thâniya (22 mars), un grand nombre de pierres tombèrent du ciel, en même temps un grand vent souffla; cela fit tomber les feuilles des arbres et leurs fruits. Ce phénomène se produisit également à Ras al-Djanân dans la partie de Fâs appelée « 'Adouat al-Qaraouïyn ». Le *Raïs* Mahammad Al-Hâdj 'Ad-Dilâï campa près de Fès avec son armée le 15 Cha'bân (29 octobre) et se retira le 27 (10 novembre) du même mois. La pluie tomba à torrents et détruisit de nombreuses maisons et d'autres constructions depuis le jour du départ du Dilaï jusqu'au milieu du mois de Ramadân (novembre-décembre). Le Sultan Ahmad ben Zaidân fut tué d'une balle, au jeu de la poudre le 24 de Dhoûl-Qa'da (3 février). Ce fut Al-Hadj 'Alî Al-Qoumaihi qui prit alors le pouvoir. Il mourut en l'année 1054 (1644-1645) après avoir été renversé peu de temps avant sa mort. C'est ce que raconte Aboû 'Abdallah At-Tayyib Al-Fâsî dans son manuscrit, d'où j'ai tiré le récit de ces événements.

ANNÉE 1052 (J.-C. 1642-1643).

L'Imâm Sayyidî Al-'Arbi ben Yoûsouf Al-Fâsî.

Le Chaikh, l'Imâm, le *Chaikh Al-Islâm*, le conducteur des hommes et l'un des plus magnanimes, le digne sur-

vivant de ses ancêtres et la bénédiction de ses descendants, la merveille de son temps par son érudition et son intelligence, celui qui n'a pas d'égal en ce siècle pour la certitude de sa science, le chaikh le plus ferme, Aboû 'Abdallah et Aboû Hamid Mouhammad Al-'Arbî était le fils du Saint, de l'Élu de Dieu, qu'il soit exalté, Aboûl-Mahasîn Sayyîdî Yoûsoûf Al-Fâsî Al-Fahrî. Nous avons parlé précédemment de son origine dans la biographie de son père.

Aboû 'Abdallah At-Tayyib Al-Fâsî a dit dans sa *Fahrasa*: Cet homme (le personnage dont nous écrivons la biographie) était l'auteur de tant de bienfaits, que la plume serait impuissante à les énumérer et que la langue des hommes se fatiguerait à les raconter. La splendeur de ses actions est plus évidente que la lumière sur le monde; comme l'éclat de la pleine lune, elle brille dans les ténèbres de la nuit. Il excellait dans les sciences, dont il avait pénétré jusqu'aux profondeurs et avait extrait les perles les plus précieuses qui s'y trouvaient cachées. Il a rédigé de nombreux ouvrages et des études d'une grande utilité sur les consultations de droit, qui sont universellement appréciés et ont la valeur la plus considérable aux yeux de ceux qui savent reconnaître la Vérité. Ce sont comme des perles ou comme de l'or sans mélange. Il a rimé sur des sujets scientifiques et il a fait des poésies littéraires qui provoquent l'admiration, comme sa correspondance et les notes qu'il a recueillies. Il semble que les autorités de son temps aient voulu s'emparer de lui pour le maltraiter; il ne put résider

(*Page 181.*)

dans aucune ville et, rejeté par toutes les cités, il dut séjourner dans les campagnes, jusqu'à ce que ses pérégrinations l'amenèrent à déposer son bâton de voyage à Tétouan, où il espérait trouver des disciples; mais les circonstances ne permettent pas toujours à l'espoir des hommes de se réaliser. Il ne tarda pas d'ailleurs à mourir dans cette ville,

et c'est ainsi que se termina son existence[1]. Il mourut à l'heure de Douha, le samedi 14 Rabî' ath-Thânî de l'année 1052 (12 juillet 1642). Il fut exhumé deux ans après et enterré près du tombeau de son père[2], du côté de la qibla. Il était né en l'année 988. Telles sont les paroles d'Aboû Abdallah At-Tayyib. Le personnage dont nous écrivons la biographie étudia auprès de son père et de son oncle Aboû Zaid. Il reçut également l'enseignement de son frère le Hâfidh Ahmad et du Chaikh Al-Hasan Az-Ziyâti, d'Aboûl-'Abbâs Ahmad Az-Ziyatî; du Qâdî Aboû Malik Al-Homaïdî, d'Aboû Zakarîya Yâhyâ As-Sarrâdj, d'Aboul Hasan 'Alî ben 'Imrân, d'Aboû 'Abdallah Al-Marîî[3], d'Aboûl-Hasan A'arab, du Chaikh Qâsim Ibn Al-Qâdî, d'Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Qaççâr et d'Aboû Qâsim ben Abou An-Noua'im. Les biographies de tous ces personnages ont été faites précédemment. Il fut également le disciple d'un grand nombre de Çoufistes et profita de leur baraka. Beaucoup de personnes de Fès, de Tétouan, des tribus des montagnes des Maçâmida et du Habt reçurent son enseignement.

Il a composé de nombreux ouvrages et parmi eux le *Marâçid al-Mou'tamid fî Maqâcid al-Mou'taqid*, le *Talqîh Adhhân bi Tanqîh al-Bourhân*, le *Tali' al-Mouchriq min 'Oufoûq al-Mantiq*. Tous ces ouvrages sont en vers. Il a composé également une poésie analogue à la *Djaroumiya;* puis le *'Aqd ad-Dourar fî Nadhmi Noukhbat al-Fikri*, avec un commentaire; une poésie sur la *Daka*[4]; il est l'auteur de nombreuses qaçidas en vers libres, à la louange du Prophète ou sur d'autres sujets. Il a fait un commentaire sur la *Qaçîdat ach-Chouqrâtîsiya*[5]; il a écrit un ouvrage

1. Mot à mot : « ses jours et ses nuits ».
2. Aboûl-Mahâsin Yoûsouf Al-Fâsî est enterré à Fès, hors de Bâb Al-Foutoûh.
3. Originaire d'Almeria.
4. L'égorgement des animaux conformément au rite.
5. Aboû 'Abdallâh Mouhammad, ou Aboû Mouhammad 'Abdallâh ben Aboû Bakr ben Yahyâ ben 'Alî Ach-Chouqrâtisî, mort en 466 (1073).

important sur les règles du témoignage *Al-lafîf*[1] et à la fin de ce livre il dit :

J'ai donné le jour à cet ouvrage alors que dans ma jeunesse j'errais dans la campagne ; mon excuse est donc apparente et claire. Le jeune auteur a dit tout ce qu'il savait ; si vous en savez davantage, dites-le.

Il commença un certain nombre de livres qu'il laissa inachevés au moment de sa mort. Parmi eux, il faut citer le *Mirât Al-Mahâsin* dont il n'y a qu'un petit volume ; un commentaire de la *Qaçîda de Ka'b ben Zohair* et un commentaire des *Dalâïl al-Khairât*, ainsi qu'un commentaire sur la *Chifâ*.

Parmi les vers du personnage dont nous écrivons la biographie nous citons les suivants :

Je me suis attaché à la chaîne des Chadilites, heureux de faire partie d'un groupe glorieux et fort qui fait parvenir à la perfection. J'ai vu se réaliser toutes les espérances que j'avais mises en ces Chaikhs : Ils sont les clefs de la porte du Bienfaisant, du Vertueux. J'ai réuni à leur porte l'ensemble de mes désirs, pour chasser la crainte et pour réaliser mes espoirs. Je me suis mis sous leur protection, car celui qui jouit de leur protection est en sécurité ; il est victorieux et atteint un rang élevé.

(Page 182.)

Quelqu'un fait ainsi l'éloge du *Kitâb al-Qâmoûs*.

Depuis que Madjd ad-Dîn, en son temps, entre autres monuments de sa science, a composé le *Qâmoûs*, le *Cihâh Al-Djaouharî*[2] se trouva (en face de cet ouvrage) dans la même situation que les magiciens des villes (d'Égypte) lorsqu'ils se trouvèrent en face de Moïse[3].

1. Al-Lafîf de *laffa* لَفّ être réuni de tous côtés : c'est le témoignage de douze témoins, par opposition au témoignage de deux 'adoul (chahada 'adliya). La *chahâda bil-lafîf* est recueillie par deux adoul qui en témoignent par eux-mêmes du fait qui est l'objet des témoignages.

2. Le *Cihâh Al-Djaouharî*, dont l'auteur, Aboû Na'îm Ismâ'îl ben Hammâd Al-Djaouharî Al-Farabî, est mort en l'année 393.

3. Allusion à l'histoire des magiciens convoqués par le Pharaon pour

Le personnage dont nous écrivons la biographie le rétorqua en ces termes :

« Non, celui qui puisant dans ses profondes connaissances a composé à cette époque (celle de Madjd ad-Dîn) un qâmoûs, n'aurait pas pu faire un travail parfait sans y comprendre le *Cihâh Al-Djaouharî.* »

C'est là une forme élogieuse; en effet les mots : « sans y comprendre le *Cihâh Al-Djaouharî* », contiennent un éloge tout en renfermant un blâme étant donné ce que l'auteur cherche à démontrer [1], et en cela il a bien fait — que Dieu soit satisfait de lui ! Le Savant Sayyidî Mouhammad Al-Mourâbit Ad-Dilâï lui a adressé les paroles suivantes :

Tu es le plus élevé parmi les hommes, et les perles de tes qualités sont plus nombreuses que celles de la rosée du matin.

Tu es le plus éloquent de cette époque, l'unique dans ton élévation et tu es la source où viennent se désaltérer ceux qui ont soif.

Le personnage dont nous écrivons la biographie lui répondit :

Un seul est unique parmi les gens de bien ; c'est vers lui que se dirigent tous ceux qui tendent à la perfection.

Il a vu sa bienfaisance reflétée brillamment comme dans un miroir, par l'admiration qu'il inspirait autour de lui.

Parmi les paroles remarquables de celui dont nous écrivons la biographie, on cite les suivantes :

Celui qui revient sur une mauvaise action, ne m'indigne pas, mais au contraire je me réjouis de l'effort qu'il a fait sur lui-même.

Celui qui nie le soleil au moment où il est le plus brillant, on peut juger qu'il est aveugle.

confondre Moïse ; ils furent au contraire confondus par lui. Cette histoire se trouve dans la Bible; elle est rapportée dans le Qorân, Sourate 20, du verset 8 au verset 75 inclus.

1. C'est-à-dire qu'en faisant l'éloge du *Cihâh*, l'auteur diminue implicitement la valeur de l'ouvrage de Madjd ad-Dîn.

Il a dit également :

« Même si je suis à l'extrémité du pays, ceux de l'intérieur ne font fi ni de moi ni de mes travaux[1]. »

C'est ainsi que lorsqu'une biographie ne peut pas être écrite à sa place à cause des difficultés de l'époque, on cherche à la rétablir en marge.

Le personnage dont nous écrivons la biographie était un des auteurs le plus dignes de confiance par son exactitude; le Chaikh Al-Yoûsî le comble d'éloges dans son ouvrage des *Mouhâdarât*. Il dit : « Il avait l'habitude, chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un, de lui demander de quel pays il était, et quels étaient les 'Oulamâ de ce pays, leurs saints et leurs notables. Il prenait note de tous ces renseignements. Ce procédé est rare chez les auteurs du Maghrib, qui sont portés à s'attacher davantage à la *Dirâya* (connaissances personnelles) qu'à la *Riwâyât* (connaissances transmises). Il ajoute : Aboû'Abdallah (dont nous parlons) a dit dans son ouvrage intitulé *Mirat al-Mahâsin* : « Combien d'hommes remarquables du Maghrib ont été oubliés du fait de la négligence des auteurs », et cela est exact.

(*Page 183.*)

J'ai demandé un jour à mon Chaikh le Maître Aboû'Abdallah Mahammad ben Nâcir, que Dieu l'ait en sa miséricorde et soit satisfait de lui, sur quelles autorités (*sanad*) étaient appuyées certaines choses qu'il m'avait enseignées. Il me répondit : Nous n'avons pas de *Riwâyât* (connaissances transmises) à ce sujet et nous ne nous occupons pas de cette question. Al-Yoûsî ajoute : Je fus étonné par le soin que l'on apporte en Orient à cette question, à tel point que, lorsque j'étais en Égypte je vis tous ceux à qui j'enseignais

1. Allusion à la fuite de Si Al-'Arbî ben Yoûsouf Al-Fâsî à Tétouan, qui est à une extrémité du Maroc, par rapport à Fès qu'il habitait.

les règles Châdhilites, écrire le *wird* ainsi que le moment et le lieu où ils le recevaient. C'est en résumé ce qu'il dit dans son ouvrage.

Le Chaikh Sayyidî Mahammad ben Ahmad ben Mahammad ben Housain ben Nâcir Ad-Dar'î.

Le Chaikh Aboû 'Abdallah Mahammad ben Ahmad ben Mouhammad ben Housain ben Nâcir Ad-Dar'î Al-Ighlanî.

Le Chaikh Al-Yoûsî a dit : « Il était connu sous le nom d'Ibn Nâcir, du nom de son grand-père. C'était, que Dieu l'ait en sa miséricorde, un homme saint et vertueux; il savait le Qorân et se consacrait entièrement à l'adoration. Il était remarquable par sa modestie, sa sincérité, et d'un caractère agréable; il était délicat, généreux et sobre. Il ne dormait qu'une petite partie de la nuit. Son *wird* consistait à dire chaque jour 25.000 fois la *Haïlala* (c'est-à-dire le mot *Allah*, ou la formule : « *Lâ Ilâhd illa Allah...*) ainsi que 5 hîzbs du Qorân, le tiers des '*Dalâïl al-Khairât;* de plus il lisait le *Tahbîh* en douze jours. Il naquit à Ighlan dans le Dar'â en l'année 980 (J.-C. 1573). Il mourut dans l'année dont nous nous occupons actuellement. Au moment de sa mort, un parfum de musc s'exhala de son corps jusqu'au moment où il rendit l'âme comme en avalant une gorgée d'eau. Son fils Sayyidî Mouhammad le lava et tous les gens de son pays pleurèrent sa mort, les notables comme le peuple. Dieu, qu'Il soit exalté! a dit: « Il fera aimer ceux qui ont cru et fait le bien[1] ».

Il est l'auteur d'innombrables miracles; c'est ce que raconte son fils, Sayyidî Al-Housain, dans sa *Fahrasa*. Il dit ensuite : « Au moment où il faisait mon instruction j'étais petit, je passais mon temps à jouer et j'avais des distractions

1. QORÂN, sourate 19, verset 96, trad. KASIMIRSKI, p. 247.

tandis que je lisais le Qorân; toutes les fois que j'étais ainsi distrait il me disait à quoi je pensais et ajoutait : « Crois-tu donc que tes pensées intimes me soient cachées? » Et toutes les fois que je lui demandais conseil pour une aumône ou un don il me répondait toujours affirmativement. Il rendait souvent visite à ses parents. Jamais un dirham ne restait une nuit en sa possession, et à plus forte raison s'il s'agissait d'une monnaie de moindre valeur.

J'ai abrégé beaucoup cette biographie, dans la crainte de la faire trop longue.

Le Saint Sayyidî Ahmad ben Ibrâhîm Ad-Dar'î.

Le Saint considérable, Sayyidî Ahmad ben Ibrâhîm ben'Abdallah Ad-Dar'î jeûnait un jour et mangeait le jour suivant. Il ne dormit pas la nuit jusqu'à sa mort. Il n'avait de rapports avec ses femmes que dans la nuit du lundi et dans la nuit du jeudi, et ne restait que peu de temps avec elles. Sa nourriture se composait de 17 dattes de la variété dite *Abou Zekrî* encore vertes, et il prétendait que ces dattes avant leur maturité étaient aussi nourrissantes que l'*Aboû Faqqoûs*[1]. (A cela) il n'ajoutait que 4 bouchées de couscous; il mangeait toujours de la soupe aux lentilles, parce que d'après un hadîth, un des Prophètes s'étant

(*Page 184.*)

plaint à Dieu de la dureté de cœur des gens de son peuple, Dieu leur ordonna de manger des lentilles; c'est ce qu'ils firent et leur cœur s'attendrit. Tous ces détails sont donnés par Sayyidi Al-Housain Ibn Nâcir dans sa *Fahrasa*.

Ce Hadîth est cité par Ibn At-Tîn[2] dans *ad-Tibh* (du

1. Autre variété de dattes.
2. 'Abd Al-Wahid As-Safaqousi, connu sous le nom de *Ibn Ad-Tîn*: il a

Boukhârî); il est établi d'après Makhaoul qui le tient d'Aboû Horeïra. Celui-ci dit : Le Prophète de Dieu, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, dit qu'un des Prophètes s'était plaint à Dieu de la dureté de cœur des gens de son peuple. Dieu lui fit cette réponse alors qu'il priait : « Ordonne à ton peuple de manger des lentilles. Cette nourriture adoucit le cœur, dispose les yeux à pleurer et fait disparaître l'orgueil. »

C'est la nourriture des gens pieux d'après Al-'Alqamî dans son commentaire marginal du *Djâmi' aç-Çaghîr*. Cet ouvrage de Tabaranî dit également, d'après Wathila ben Al-Asqa : « Vous devez manger du potiron, car il donne de la force au cerveau, et des lentilles, car cette nourriture a été sanctifiée par les paroles de 70 Prophètes. Al-'Alqamî a dit : Notre Chaikh a dit au sujet de *l'Isnâd* du hadîth d''Amr ben Al-Housaïn d'après Mouhammad ben 'Abdallah ben 'Ilatha, 'Amr et son Chaikh n'ont pas été admis parmi les *Isnâds*. » Il a été rapporté d'après As-Sakhawî qu'un grand nombre d''Oulamâ se sont transmis le Hadîth des lentilles. Al-'Alqamî a dit que l'on trouvait dans *Al-Bâb* qu'il remontait à 'Alî ben Aboû Tâlib, mais cette assertion est fausse. On dit dans la biographie de Moslim ben Salim tirée du *Tarîkh al-Khatîb* qu'Ibn Moubârik fut interrogé à ce sujet et répondit : « Ce n'est pas un seul Prophète qui a parlé de la vertu des lentilles ; mais d'autre part, elles sont nuisibles et indigestes. » D'autres disent que les lentilles sont un refroidissant pour l'organisme ; c'est l'opinion d'Al-Laith et d'autres l'ont dit. Ibn Al-Djaouzî en a parlé dans ses *Maoudoû'ât*[1]. J'ajoute qu'il semble que Souyoûtî reconnaisse l'exactitude de ce hadîth et ne le contredise pas, dans son

fait un commentaire célèbre du *Çahîh* d'Al-Boukhârî, ou se trouve un chapitre « At-Tibb ». Il est mort au huitième siècle de l'Hégire (XIVe siècle J.-C.).

1. Aboûl-Farâdj 'Abd Ar-Rahmân ben 'Alî, connu sous le nom d'Ibn Al Djaouzî Al-Baghdâdî, est mort en 597 H. Il a cité dans son ouvrage *Al-Maoudou'ât* tous les hadîths incertains et cet ouvrage est très combattu. Cf. Hadji Khalîfa, *Kitâb Kachf ad-Dounoûn*, t. II, p. 571. Le Caire, 1310.

ouvrage intitulé *An-Noukat al-Badî'at* [1]. Dieu en sait davantage.

On peut consulter aussi la *Fahrasa* de Sayyidî Al-Housain, dont nous avons parlé, qui comble d'éloges le personnage dont nous écrivons la biographie et lui attribue la plus grande sainteté. Dieu en sait davantage.

Le Chaikh vertueux Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad ben 'Atiya As-Salawî.

Le Chaikh, le vertueux Aboû 'Abd Allah Sayyîdi Mouhammad ben Mouhammad ben 'Atiya As-Salawî Al-Andalousî enterré à la Ramila, dans la partie de Fès appelée 'Adouat al-Andalous. Son tombeau à cet endroit est un lieu de pèlerinage.

Il était très versé dans la science et résuma le *Kitâb Miftâhil-Djinna bi-charti al-Amali bil-Kitâb was-Sounna*, dont l'auteur est Sayyidî Ach-Choutaibî. Il étudia auprès du Hâfidh Al-Maqqarî et du Chaikh Al-Djannân, du savant Ibn 'Achir. La théologie lui fut enseignée par Sayyîdi Al-Hasan Ad-Darawî. Il suivit les cours du Chaikh Al-Qaççar et étudia la Tarîqa (Chadilia) avec Aboûl-Hasan 'Alî Al-Hârithî Ach-Chiadhmî enterré à la Ramila, disciple de Sayyidî Ahmad Ibn Moûsâ As-Soûsî, disciple du Chaikh At Tabbâ' — Que Dieu soit satisfait d'eux!

Aboû Châma.

Parmi les personnages mort dans le courant de l'année 1052, il faut encore citer Aboû Châma.

1. Djalal ad-Dîn 'Abd Ar-Rahmân ben Aboû Bekr As-Souyoûtî est mort en 911 H.; il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *An Noukat al-Badî'at 'alâ Al-Maoudou'ât*. Cf. Hadjî Khalîfa, *ouv. cit.*, t. II, p. 714.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1052 (J.-C. 1642-1643).

Un violent combat s'engagea près de la rivière Wâdî At-Tîn[1] entre les gens de la Zâouïa de Dila et 'Abdallah ben Mouhammad Al-'Ayyâchî, dans les premiers jours du mois de Rabî' al-Awwal (mai-juin). Il y eut combat et pillage des biens des tribus[2].

On apprit que des pèlerins au nombre de plus de cent avaient été faits prisonniers sur mer, le 21 Radjab (15 octobre). Certains d'entre eux furent, grâce à Dieu, délivrés moyennant rançon et quelques-uns sans rançon.

ANNÉE 1054 (J.-C. 1644-1645).

Le Faqîh Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Souqqain.

Le Faqîh, le khatîb Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Souqqain Al-'Acimî étudia auprès du Chaikh Aboû Zaïd Al-Fâsî. On a fait précédemment la biographie d'un Souqqain plus ancien.

1. Petit affluent du Wâdî At-Tîn affluent lui-même du Wâdî Radat, près du Djabal Kourt dans le Gharb.
2. Les *Boudoûr ad-Dawïa*, chronique de la Zâouïa de Dilâ, placent cet événement en 1053.

ANNÉE 1055 (J.-C. 1645-1646).

Le Chaikh, le Faqîh Sayyidî Al-Hasan ben Mouhammad ben 'Alî ben Reisoûn Al-Hasanî.

(*Page 185.*)

Le Faqîh, le Chérîf versé dans la science des généalogies Al-Hasan était fils du Saint célèbre Sayyidî Mouhammad ben 'Alî Ibn Reïsoun Al-Hasani Al-'Alamî. On a fait précédemment la biographie de son père.

Le personnage dont nous parlons actuellement fut de ceux qui reçurent l'enseignement d'Aboù Zaïd Al-Fâsî. On dit dans le *Dourr as-Sanî* que c'était un excellent faqîh. Il mourut au cours de l'année dont nous nous occupons en ce moment et fut enterré à Fès, dans la célèbre Raouda de sa famille qui se trouve près des Fakhkhârîn.

Le Faqîh, le professeur Sayyidî 'Abd 'Al-Azîz Az-Ziyâtî.

Le Faqîh, le professeur, le savant versé dans les différentes sciences, Abou Mouhammad 'Abd-Al Aziz, était fils du Chaikh, de l'Imâm Sayyidî Al-Hasan Az-Ziyâti. On a fait précédemment la biographie de son père.

Le personnage actuellement en question était un professeur modèle, instruit, savant, possédant une science considérable. Il a écrit un ouvrage sur les consultations et les jugements où il a réuni un grand nombre de sentences d''Oulamâ. J'ai vu un manuscrit de cet ouvrage écrit de sa main.

Il était le petit-fils du Chaikh Aboûl-Mahâsin Al-Fâsî

dont il avait la fille pour mère. Il mourut au cours de l'année dont nous nous occupons actuellement, dans la ville de Tétouan et fut enterré à l'extérieur de Bâb al-Maqâbir. Une qoubba fut construite sur sa tombe. Ses ancêtres paternels et maternels étaient des gens de science et des saints. — Que Dieu soit satisfait d'eux !

ANNÉE 1056 (J.-C. 1646-1647).

Le Chérif, le savant Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Al-Hâdî ben 'Abdallah ben 'Alî ben Tahar Al-Hasanî.

L'Imâm considérable, le Chérif célèbre Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Al-Hâdî, était fils du Chaikh Moulây 'Abd Allah ben 'Alî ben Tahar Ach-Charîf Al-Hasanî As-Sidjlamâsî. On a fait précédemment la biographie de son grand-père. Les plus grands 'Oulamâ le comblent d'éloges, notamment Sayyidî Mouhammad ben Sa'îd Al-Mourghitî, Sayyidî al-Hasan Al-Yoûsî et d'autres encore.

Il fut enterré à Madghara dans le tombeau de sa famille.

Sayyidî 'Abd As-Salâm ben Nâcir.

Le Chaikh lettré 'Abd As-Salâm était un grammairien et un linguiste. Il mourut au cours de l'année dont nous nous occupons actuellement.

Le professeur Sayyidî Aç-Çaghîr ben Al-Minyar.

Le professeur considérable, le savant doué de la baraka, le célèbre Sayyidî Aç-Çaghîr ben Al-Miniar était de la postérité du saint, du vertueux Sayyidî 'Alî ben Ibrâhîm Al-Bouzaïdî enterré à Angrad. Le Chaikh Al-Yoûsî a parlé de lui en disant que sa vertu et son excellent caractère étaient célèbres, et qu'il est de ceux qui ont eu le bonheur de le rencontrer. Il ajoute dans un autre passage de ses *Mouhâdarât :* « On m'a raconté que le faqîh vertueux Sayyîdi Aç-Çaghîr ben Al-Miniar passa certain jour chez Sayyidî Mohammad ben Aboû Bakr Ad-Dilâï. On lui apporta de la nourriture de la Zâouïa, mais il ne la mangea point. Le fils d'Aboû Bakr en fut informé et l'interrogea à ce sujet. Dans sa réponse Al-Maniar paraissait lui reprocher la façon dont se faisaient la moisson et le dépiquage (de ses récoltes). Le fils d'Aboû Bakr lui dit : « Lequel des deux fut meilleur, de ton aïeul Sayyidî 'Alî ben Ibrâhîm ou de toi ? » Des gens de Benî Moûsâ étaient venus auprès de lui avec 700 faucilles, et lorsqu'il vit leur petit nombre, il leur dit : « O Benî Moûsâ, vous vous êtes montrés peu généreux envers moi. » Sayyidî Aç-Çaghîr lui répondit alors : « Mon grand-père connaissait la situation qu'il occupait, et il faisait moins que ce qu'il aurait pu faire ; quant à moi, j'agis dans la mesure de mes moyens. » Telle fut à peu près sa réponse.

(*Page 186.*)

Elle montre la piété du personnage dont nous écrivons la biographie et sa crainte de Dieu ; il est également possible qu'il crût devoir refuser la nourriture du fils d'Aboû Bakr parce que les gens de la Zaouïâ de Dilâ prétendaient à la souveraineté [1]. Peut-être aussi quelques-uns de leurs serviteurs

1. D'après les *Nawâzil* d'Aboûl Hasan 'Alî Al-'Alamî, la fortune des fonc-

les servaient-ils malgré eux, ne fût-ce que par condescendance. Même de notre temps je me suis rendu compte que tout ce qui est apporté aux Zâouïas sous la forme d'offrandes tels que les grains ou de l'argent dans les *mousems*, tout cela est réquisitionné uniquement par la force, de telle sorte que l'on doit s'abstenir de manger de cette nourriture, à plus forte raison pour les croyants qui craignent Dieu. Le grand-père du personnage dont nous écrivons la biographie, n'agissait pas ainsi : ce qui lui était donné ne l'était qu'au nom de Dieu et personne ne lui apportait rien que volontairement et de bon gré. J'ai entendu notre Chaikh, l'Imâm, le savant, le pieux Sayyidî Al-Kabîr As-Sarghinî, quand il en arrivait à parler du personnage dont nous écrivons la biographie, le combler d'éloges pour sa foi et sa crainte de Dieu et louer son influence. — Que Dieu soit satisfait d'eux tous !

Sayyidî Hamdoûn, le simple d'esprit.

Sayyidî Hamdoûn, était un simple d'esprit; il ne portait pas de vêtements ; il était malamthî ; on ne lui connaît pas de Chaikh. Il racontait les choses cachées ; il indiquait par des signes les événements et ils se réalisaient conformément à ses indications.

Le savant, Sayyidî Mouhammad At-Tarâboulousî.

Au sujet du savant considérable, Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Moukna At-Tarâboulousî, Aboû Sâlim (Al-

tionnaires est considérée comme de source impure et il conseille aux musulmans de ne pas partager leurs repas. Cf. « L'Islam et l'État marocain, » *Revue du Monde Musulman*, t. VIII, p. 333.

'Ayyâchî) a dit dans sa *Rihla*[1] : Parmi les fouqahâ que j'ai rencontrés à Tarâboulous, se trouvait le plus notable d'entre eux, un jeune homme vertueux, un faqîh sagace, noble descendant d'une noble origine, Sayyidî Mouhammad *Al-Mouknâ*[2]. Sa famille était une famille de savants en remontant jusqu'à ses ancêtres généreux. Son père[3], Sayyidî Mouhammad Al-Mouknâ, fut l'un des plus savants personnages de son époque. Il fut un certain temps mufti en son pays et s'occupa d'enseignement. Il avait des connaissances étendues sur un grand nombre de sciences. Il mourut peu de temps avant le commencement de l'année 1056.

Il ne laissait que cet enfant (le jeune homme dont il s'agit). Celui-ci étudia auprès de notre Chaikh Sayyidî Mouhammad ben Masâhil, ainsi qu'avec d'autres Chaikhs. Il avait beaucoup de pénétration, de savoir, d'aptitudes et d'habileté dans de nombreuses sciences et surpassait ses condisciples.

Quand Ibn Masâhil fut destitué de son titre de mufti, il fut investi de cette fonction ; sa conduite mérita tous les éloges et ses hautes facultés se manifestèrent.

Ses fetwas étaient irréfutables. Il fut aussi Khatîb et Imâm de la grande Mosquée. Je lui ai rendu visite mais je ne suis pas resté longtemps avec lui. Je lui demandai un jour de me prêter le *Moutawwal de Sa'd ad-Dîn*, ce qu'il fit aussitôt.

1. *Rihla* d'Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî, 2 vol. lith. à Fès, vol. I, p. 68, 1316.

2. Le texte dit المكنى *Al-Moukannâ* ou *Moukanni*, à la première ligne de cette biographie, on lit المكنى الطرابلسى. Al-Moukanni At-Tarâboulousî, qui peut se traduire par « surnommé le Tarâboulousî » ; d'autre part, aux lignes 3 et 4 on trouve le *nom* du personnage avec *Al-Moukna* sans que ce mot soit suivi de l'ethnique *At-Tarâboulousî* et sans chedda. Il semble donc bien que *Al-Moukannî* est un des noms du personnage dont il s'agit. Dans le texte que nous possédons de la *Rihlat Al-'Ayyâchî*, l'ethnique At-Tarâboulousî n'est indiqué nulle part et *Al-Mouknâ* est écrit avec un *kasra* au lieu du *chadda.*

3. Le texte du *Nachr al-Mathani* dit أبو, celui de la *Rihla* dit أبوه. Nous adoptons cette deuxième version.

Aucun de ses compatriotes n'avait de bibliothèque comparable à la sienne. Plus tard, je lui demandai de me prêter *Al-'Adoud*, commentaire du *Moukhtaçar* d'Ibn Al-Hâdjib, peu de temps avant de partir. Il me le prêta ; j'avais écrit pour lui et lui avais envoyé ces deux vers :

Ayez la bonté de me l'envoyer (*Al-'Adoud*) avant mon départ, comme vous avez bien voulu m'envoyer le *Moutawwal*. Vous êtes l'homme de toutes les grâces de même vous les méritez toutes.

Le Chaikh Sayyidî 'Abd Ar-Rahman Al-Khiârî Al-Qâhirî.

Le Chaikh Khaïr ad-Dîn 'Abd Ar-Rahmân ben 'Alî ben Mousa ben Khadir Al-Khiârî Al-Qâhirî, étudia et enseigna au Caire. Il habita les deux villes saintes et arriva en l'année 1027 (1617-1618) à Médine. A son arrivée il composa une qacida avec des rimes en *s* où il disait :

(*Page 187.*)

Je veux habiter près de vous. Jamais je ne m'éloignerai jusqu'à ma mort, sauf pour accomplir le pèlerinage. »

Abou Sâlim dit : « Dieu a exaucé ses vœux à cet égard. il demeura à Médine jusqu'à sa mort et ne fit aucun voyage. Il n'alla qu'à la Mecque et mourut à Taïba en l'année 1056. »

Parmi ses vers qui sont cités en exemple, il y en a peu qui soient comparables à celui qu'il a composé par amour pour la noble ville de Médine :

Si vous n'êtes pas heureux à Taïba, que la présence du meilleur des hommes (le Prophète) rend douce à habiter, où serez vous heureux ? »

Aboû Sâlim ajoute : « Il craignait Dieu, que Dieu lui fasse miséricorde, et avait pour lui une grande vénération

qui se manifesta jusqu'à l'évidence pendant son séjour à Médine. Il était compté parmi les plus vertueux de ses habitants. Comme Imâm, comme khatib et comme professeur. tant pour l'évidence de sa foi que pour son humilité devant Dieu, il jouit auprès d'eux d'une situation privilégiée jusqu'à sa mort, que Dieu l'ait en sa miséricorde. Ach-Chihâb Al-Khafadjî commentateur de la *Chifâ* lui prodigua des éloges dans sa *Rihla*. Il dit dans cet ouvrage : « On trouve en lui toutes les perfections au plus haut degré ; elles sont absolues comme celles d'un fruit du Paradis, que personne ne coupera, dont personne n'interdira l'approche[1]. » Il a composé à ce sujet une qacîda dont voici les premiers vers :

O brise parfumée qui souffle de Taïba, — tu apportes des odeurs d'essences, d'encens et de bois d'aloès,

Empare-toi de mon cœur enflammé de désir : — la passion qui le dévore est manifeste.

Il ajoute plus loin :

A plus forte raison le frère germain de mon âme, c'est-à-dire 'Abd Ar-Rahmân qui protège contre les malheurs.

Il est glorieux dans un jardin (le Paradis) où il a obtenu les fleurs de la joie qui ont donné des fruits resplendissants. Il a abandonné les choses de ce monde en échange de celles de l'autre, et il a obtenu les unes et les autres — qu'il veuille bien m'accorder ses prières un jour ou une nuit où elles seront exaucées, etc.

Le personnage dont nous écrivons la biographie lui répondit par des vers dont voici le premier :

Je t'envoie de Taïba la belle, la plus spendide des demeures, le meilleur des saluts, etc.

Que Dieu l'ait en miséricorde et qu'Il le comble de tous ses bienfaits, Amen.

1. Qorân, s. LVI, v. 32, trad. Kasimirski, p. 444.

ANNÉE 1057 (J.-C. 1647-1648).

Le Faqîh, le savant Sayyidî-Ahmad Az-Zammoûrî.

On a fait précédemment la biographie du grand-père de ce personnage, mort dans la première décade de ce siècle.

L'auteur du *Matmah*[1] dit dans la *Fahrasa* au sujet du Chaikh, du faqîh, du grammairien, du savant, du qâdî, du Hâfith Aboûl-Abbâs Ahmad ben Mouhammad ben Ahmad ben Alî Az-Zammoûrî : « Il était (c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie) très savant en grammaire

(*Page 188.*)

et en droit et de plus possédait une connaissance approfondie de toutes les sciences. Son savoir et son intelligence étaient remarquables, son enseignement était très documenté ; il fut Qâdî de Fès après la mort du Qâdî Aboûl-Hasan Alî, fils du Chaikh Aboû'Abdallah Mouhammad Al-Marii, qui mourut en l'année 1053 (1643-1644). »

Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut en l'année 1057 (1647-1648). Il était né à Fâs en l'année 1012 (1603-1604). Il étudia auprès des Chaikhs de son temps tels que le Chaikh Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Fâsî.

Celui-ci dit dans les *Azhâr al-Boustân* : « C'était un Faqîh, un Khatîb, un Hâfidh, un professeur, un grammairien, un savant instruit dans les différentes sciences». Il donne dans cet ouvrage les mêmes dates que précédemment pour sa naissance et sa mort. Il dit dans un autre ouvrage : « J'ai lu trois fois l'*Alfiya* sous sa direction et ce qui s'y rapporte,

1. AT-TAYYIB BEN MOUHAMMED AL-FÂSÎ.

particulièrement les *Mahâdhî* d'Ibn Hichâm. Sa maison était bien connue à Fàs. Elle était située dans le quartier des Maâdî à Al-Qarawîyyîn. Sa famille y demeure encore aujourd'hui. »

La Sayyida 'Aïcha, épouse de Sayyidî Mouhammad 'ben Abdallah.

La mère d'Ahmad, la Sayyida'Aïcha, était fille de Sayyidî Chaqroûn Al-Fakhkhâr. Mon vénéré grand-père, que Dieu l'ait en Sa miséricorde, dit dans le *Maqçad* : « Ce fut une Sayyida vertueuse, parfaite, excellente, toute pureté et toute lumière, douée d'une baraka évidente et de qualités brillantes. Toutes ses actions étaient faites dans le bien et son commerce était profitable. Elle était d'une nature généreuse et sa conduite était irréprochable. »

La mère d'Ahmad, 'Aïcha, fille du Sayyid le plus parfait, ce saint vénérable, doué d'une baraka forte et resplendissante, Sayyidî Chaqroûn Al-Fakhkhâr, Dieu miséricordieux lui fasse miséricorde et lui donne Son pardon et Sa grâce, était, que Dieu lui fasse miséricorde, une sainte vertueuse, pieuse, persévérante, soumise à Dieu, respectueuse de la Sounna du Prophète; elle s'intéressait aux choses de la religion, était très attachée à Dieu et se tournait vers Lui; elle s'unissait tout entière à Lui; depuis sa jeunesse elle ne connaissait que Lui, elle n'avait d'attention que pour Lui; elle occupait dans la sainteté un rang très élevé; sa droiture et sa bienveillance étaient grandes; sa vertu généreuse était immense. Elle avait, que Dieu lui fasse miséricorde, beaucoup de vénération et de respect pour son père Sayyidî Chaqroûn. Cette vénération était extrême et illimitée. Elle remplisssait exactement ses devoirs vis-à-vis de son mari le Chaikh Sayyidî Mouhammad, que Dieu soit satisfait de lui. Elle obéissait à ses ordres et à ses paroles.

Elle prenait grand soin de ses affaires et de ses désirs et s'efforçait de les réaliser. Elle n'avait pas de volonté devant la sienne et se laissait diriger par lui avec soumission, elle respectait son autorité, et le tenait en haute estime; elle observait vis-à-vis de lui les droits qu'il tenait de Dieu.

(*Page 189.*)

Elle donnait largement l'argent provenant de son travail aux pauvres, aux indigents et aux humbles qui étaient les disciples de son mari, qui suivaient la voix de Dieu et étaient réunis en son nom. Elle payait leurs dettes et les aidait avec une grande sollicitude et une large générosité toutes les fois qu'ils en avaient besoin, mais ils ne s'apercevaient pas d'où leur venaient ces aumônes, car elle les confiait à son mari le Chaikh Sayyidî Mouhammad, que Dieu soit satisfait de lui, pour qu'il les leur transmît. Elle disait toujours la vérité et donnait de bons conseils aux gens : elle les exhortait à se conformer à la religion et à la soumission comme elle exhortait également ses enfants et ses parents. Elle les guidait vers le bien et leur prodiguait d'excellents conseils, et leur témoignait beaucoup d'affection. Elle ne parlait pas de ce qui ne la regardait pas et conseillait aux autres d'en faire autant : elle s'abstenait de tout ce qui est mal. Elle prononçait souvent le nom de Dieu (*dhikr*) et invoquait le Prophète Élu continuellement, pendant la fin de la nuit, au commencement et à la fin du jour. J'ai entendu Sayyidî Al-Mahdî Al-Fâsî, que Dieu le garde, dire : « J'ai entendu le Chaikh Sayyidî Mouhammad ben 'Abdallah, que Dieu soit satisfait de lui, parler ainsi après la mort de son épouse. » Sa langue ne cessait d'adresser des prières au Prophète, que Dieu lui accorde ses bénédictions et le salut. D'autres disciples nous ont rapporté qu'ils ont entendu le Chaikh Sayyidî Mouhammad, que Dieu soit satisfait de lui, dire à son sujet également après sa mort : « Elle était de celles auprès desquelles on se rend en pèlerinage : elle était

douée d'une baraka qui accompagnait toutes ses actions ».

J'ai entendu son fils Sayyidî Aboûl-Abbâs, que Dieu soit satisfait de lui, dire qu'elle avait une petite casserole où elle faisait toujours cuire la nourriture qu'elle donnait aux gens de la maison et aux hôtes qui venaient; elle n'augmentait jamais la quantité de nourriture et ne changeait jamais de casserole. Elle apprêtait les aliments elle-même et n'appelait personne pour l'aider. Cette nourriture leur suffisait quel que fût le nombre des hôtes. Son mari le Chaikh Sayyidî Mouhammad lui dit un jour : « Je chercherai une femme pour t'aider et pour s'occuper avec toi. » Elle ne faisait aucune réserve et ne faisait pas d'épargne, mais elle dépensait tout ce qu'elle gagnait immédiatement pour sa famille et ses parents. Quand elle mourut et que le Chaikh Sayyidî Mouhammad, que Dieu soit satisfait de lui, se fut marié avec une autre femme, les choses ne se passèrent pas de même et la différence fut évidente.

Telles sont les paroles qui se trouvent dans le *Maqçad*, dont l'auteur ajoute : « Elle mourut, que Dieu soit satisfait d'elle, au mois de Ramadân de l'année 1057 (septembre-octobre 1747), et fut enterrée derrière son mari, le Chaikh Sayyidî Mouhammad, que Dieu soit satisfait de lui, à l'intérieur de la Qoubba [1].

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1057 (J.-C. 1647-1648).

Au cours de cette année Sayyidî Mouhammad ben Soûda fut nommé aux fonctions de Qâdî à Fès. Le Khatîb Sayyidî

1. Il y a là une contradiction évidente. Le mari de la Sayyida 'Aïcha s'étant remarié après la mort de celle-ci, il paraît impossible qu'elle ait été enterrée derrière lui dans sa qoubba.

Mas'oûd Al-Ghardis mourut ainsi, que Sayyidî Ahmad ben Bakkâr et que le Qâïd Ahmad As-Saffârî.

Les musulmans allèrent en grand nombre à la guerre sainte, « au Halq Al-Ma'moûra » (l'embouchure du Seboû), puis revinrent au bout d'un certain temps. Beaucoup d'entre eux périrent, succombant à des maladies causées par l'absorption d'eaux malsaines.

ANNÉE 1058 (J.-C. 1648-1649).

Le Chaikh Ghirs ad-Dîn Al-Halabî.

(*Page 190.*)

Aboû Sâlim a dit dans sa *Rihla* au sujet du Chaikh, de l'Imam, du savant considérable Ghirs ad-Dîn Al-Halabî : « Il était originaire de la même ville que Khalîl (Abraham), sur lui soit le salut; à la fin de sa vie et il habita Médine où il exerça plusieurs fois des fonctions telles que celles d'Imâm, de Khatîb et de professeur.

Le Chaikh Yâsîn était son neveu; comme il était orphelin il fut élevé sous sa tutelle. Il étudia auprès de lui et auprès d'autres Chaikhs. Yâsîn visita l'Égypte et la Syrie du vivant de son oncle et étudia auprès d'un certain nombre de Chaikhs. Quand le personnage dont nous écrivons la biographie mourut à Médine dans l'année 1058 (1648-1649), ce neveu prit ses fonctions.

La biographie de ce dernier sera faite à la fin de cet ouvrage, s'il plaît à Dieu.

Autres personnages morts en 1058 (J.-C. 1648-1649).

Parmi les saints personnages morts dans le courant de cette année il faut encore citer le Qâdî de Salé, Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Ahmad Ach-Chammâkh Al-'Othmânî et le Faqîh Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Ahmad ben'Azzoûn Al-Miknâsî Al-Djiznaï et Sayyidî Alî ben Ahmad Al-Fichtâlî.

ANNÉE 1059 (J.-C. 1649-1650).

Le Faqîh Sayyidî Mouhammed Al-Misnâwî Ad-Dilâï.

Le Faqîh, le traditionniste, le professeur considérable qui but à la source de la gloire et en désaltéra les autres, Aboû 'Abdallah Sayyidî Mouhammad, surnommé Al-Misnâwî, était fils du Chaikh, de l'Élu de Dieu Sayyidî Mahammad ben Aboû Bakr Aç-Cinhâdjî Al-Madjatî enterré à Dilâ. La biographie de son père et de son grand-père ont été faites précédemment.

Le personnage dont nous écrivons la biographie périt assassiné en l'année 1059, dans la maison d'Ibn Ghadîfa. Il fut enterré à Dilâ dans le tombeau de ses ancêtres. Un personnage intelligent a fait sur lui le chronogramme suivant donnant l'année de sa mort : *Al-Misnâwî wa-Ahlouhou fîl-Djannati*[1]. En additionnant les chiffres représentés par les lettres de ces mots on trouve la date de sa mort en même temps qu'une prédiction, puisse-t-elle se réaliser !

1 « Al-Misnâwî et sa famille iront dans le Paradis. »

L'éminent Sayyidî Abd Al-Khâliq, frère de Sayyidî Al-Misnâwî.

L'éminent, le très savant, le Raïs Aboû Mouhammed 'Abdal-Khâliq, frère germain de Sayyîdi Al-Misnâwi Ad-Dilâï mentionné précédemment, fut tué le premier de Dhoûl-Qa'da de l'année 1059 (16 octobre 1649) — que la bénédiction de Dieu soit sur lui ! — Il surpassait ses soldats en hardiesse, en courage, en audace. C'est ce que dit le petit-fils du Chaikh Al-Misnawî, dont nous avons parlé, le Chaikh de nos Chaikhs Aboû 'Abdallah Mouhammad, dont la biographie sera faite dans le chapitre consacré à la 4e décade de l'année 1200 (1785-1786) ; nous l'avons emprunté à un écrit de sa main.

Le personnage dont nous écrivons la biographie avait fait payer tribut aux disciples du Saint Sayyidî Mouhammad-Al-Ouzaghti, dont on fera prochainement la biographie. Il alla faire la guerre aux habitants de la Tamesnâ et jura que, s'il en revenait, il soumettrait les disciples du Saint Al-Ouzaghtî à un nouveau tribut. Ceux-ci allèrent se plaindre à leur Chaikh (que Dieu soit satisfait de lui), qui leur dit : « Qui dit qu'il reviendra de là-bas ? Il ne reviendra pas. » Le personnage dont nous écrivons la biographie eut connaissance de ces paroles et sa colère contre les disciples de l'Ouzaghtî redoubla. Il partit donc comme il en avait l'intention puis s'en retourna et lorsqu'il fut près du pays de Tadlâ, il dit à quelques-uns de ceux qui se trouvaient avec lui : « Me voici revenu ? Où est ce qu'a dit un tel ! » c'est-à-dire Sayyidî Mouhammad Al-Ouzaghtî.

(*Page 191.*)

A cet endroit des cavaliers arabes s'avancèrent vers lui. Il crut qu'ils lui offraient l'hospitalité, mais quand ils furent

auprès de lui ils le mirent en joue avec leurs fusils et le tuèrent. Ainsi s'était accompli le destin fixé par Dieu.

Ce récit est rapporté par notre vénéré grand-père, que Dieu lui fasse miséricorde, dans l'une de ses notes. Je l'ai copié sur son manuscrit.

Le Chaikh Aboû'Abdallah Al-Misnâwî, en relatant l'histoire de son grand-père et de son grand-oncle, c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie, et la façon dont ils périrent, telle que nous venons de la raconter a dit : « Par Dieu ! Al-Bouhtourî a dit excellemment :

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les lions soient vaincus par les chiens ennemis arabes ou étrangers. La lance de Wahchî[1] a bien tué Hamza Ar-Rida[2]. 'Alî périt bien d'un coup de sabre d'Ibn Mouldjamî.

Le Chaikh Al-Misnâwî dit ensuite :

Le poète aurait mieux fait de dire :
« 'Omar Ar-Ridâ fut tué par un chrétien. »

Cela eût été plus convenable, car Wahchî devint musulman et fut l'un des compagnons du Prophète et sa conversion effaça ses actes précédents. Tel est le récit d'Al-Misnâwî — que Dieu lui fasse miséricorde !

Quant à Hamza, c'était l'oncle du Prophète, que Dieu lui accorde Ses bénédictions et le salut, et le Sayyid parmi ceux qui périrent en guerre sainte. On l'appelait le lion de Dieu et le lion de Son prophète. Ses surnoms étaient Aboû 'Oumâra et Aboû Ya'lâ, car ses deux fils étaient Oumâra et Ya'lâ. Ibn Hazm dit : « 'Oumâra fils de Hamza, avait pour mère Khaoula fille de Qaïs ben Fahd Al-Ançârî. Quant à Ya'lâ et Âmir, ils avaient pour mère une Ançâriya. Il avait

1. Wahchî ben Harb Al-Habalî, qui tua Hamza à Ohod, prit également part au meurtre de Mousailima, le faux Prophète, après sa conversion à l'Islamisme.

2. Hamza, l'oncle du Prophète, périt à la bataille d'Ohod, la troisième année de l'Hégire (625 J.-C.). (P. 219.)

une fille qui épousa Salama ben Aboû Salama ben 'Abd Al-Asad Al-Makhzoûmî. Là s'arrête la descendance du nom de Hamza, que Dieu soit satisfait de lui ! 'Oumâra et Ya'lâ ont leur biographie dans l'*Isti'âb* parmi les compagnons du Prophète. L'auteur de cet ouvrage ajoute : « Je ne me rappelle aucune *riwâya* qui leur soit relative. Ce qui est mentionné par Ibn Hazm au sujet de l'extinction de la descendance de Hamza, l'est également dans l'*Isti'âb* et dans le *Maçâb* de Zoubaidî, ouvrage auquel on doit se rapporter. »

Ibn'Abd Al-Barr a dit : « Hamza se convertit à l'Islam dans la deuxième année de l'Hégire. 'Abdallah ben 'Abd Al-Asad et lui furent allaités par Touaïba ainsi que le Prophète, que Dieu lui accorde Sa miséricorde et le salut ! Hamza a assisté avec le Prophète aux batailles de Badr et d'Ohod. Il fut tué à cette dernière bataille par Wahchî ben Harb Al-Habachî esclave de Djoubair ben Mat'am ; d'autres disent qu'il était esclave de son frère Tou'aïma. Wahchî faisait partie des nègres de la Mekke, au commencement du 32e mois de l'Hégire ; quand il fut tué, Hamza était âgé de 59 ans. Il fut enterré avec le fils de sa sœur, 'Abdallah ben Djahch, dans le même tombeau. Le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, a dit : « Hamza est le Sayyid de ceux qui périrent en guerre sainte » ; et d'après un autre récit il avait dit :

« C'est le meilleur de ceux qui périrent en guerre sainte ; si cela n'avait pas dû affliger Çafia [1], je l'aurais laissé sans sépulture de façon à ce qu'il ressuscite dans le ventre des oiseaux de proie et des lions. » Hind [2], fille de 'Outhba

1. Çafia était la sœur germaine de Hamza ; elle était la mère de Zoubair ben Al-'Awâm.

2. « Hind et les autres femmes allaient au milieu des morts musulmans et leur coupaient le nez et les oreilles. Hind de sa propre main coupa le nez, les oreilles et la langue de Hamza, lui ouvrit le corps et arracha le foie et le porta à sa bouche. Elle le déchira avec ses dents mais elle ne put l'avaler et le mâcha, tant étaient ardents ses sentiments de haine et de vengeance. Depuis ce jour elle était appelée « Celle qui mange le foie. » (Chronique de Tabarî, traduction Zotenberg, t. III, p. 133.)

ben Rabî'a ben 'Abd Chams ouvrit le ventre de Hamza, en arracha le foie et se mit à le mâcher, puis elle le rejeta; c'était avant sa conversion à l'Islam. Le Prophète de Dieu, que Dieu lui accorde Sa bénédiction et le salut, dit: « Si le foie de Hamza avait pénétré dans son estomac, elle n'irait pas en enfer. » Telle fut la manière d'agir de Hind; Hamza,

(Page 192.)

que Dieu soit satisfait de lui, avait tué son père à la journée de Badr. Tous ces actes ont été accomplis conformément à la volonté de Dieu.

L'acte de cette femme est des plus étranges; Hind, que Dieu soit satisfait d'elle, se convertit à l'Islam le jour de la victoire de Badr.

C'est la mère de Mou'âwiya ben Abou Sofyân. Quand le Prophète de Dieu, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, reçut des femmes la promesse qu'elles ne voleraient point et ne commettraient point d'adultère, elle lui dit : « Est-ce que la femme libre vole ou commet l'adultère ? » et elle se plaignait à lui (que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut!) que son mari ne donnait ni à son enfant ni à elle une nourriture suffisante. Il lui répondit: « Prélève sur l'argent de ton mari ce qui est nécessaire. »

Hind mourut pendant le Khilâfa de 'Omar ben Al-Khattâb, le jour même où mourut Aboû Qouhâfa père d'Aboû Bakr Aç-Çiddîq, que Dieu soit satisfait de lui.

On dit dans le hadîth d'Aboû Horaira : « Le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, s'approcha de Hamza qui était déjà mort; son corps était en lambeaux. Aucun spectacle ne l'avait ému à ce point. Il dit alors:
— Dieu t'a fait miséricorde, ô mon oncle, car tu étais bienveillant, tu as accompli de bonnes actions et, par Dieu ! si Dieu me donne la victoire sur mes ennemis, j'en mettrai 70 en lambeaux. » Il n'avait pas terminé que ce verset lui fut révélé :

« Quand vous exercez des représailles, qu'elles soient pareilles aux offenses que vous avez éprouvées ; mais si vous préférez les supporter avec patience, cela profitera mieux à ceux qui ont souffert avec patience[1]. » Le Prophète de Dieu dit ensuite : « Il vaut mieux se résigner », et il se racheta de son serment.

Al-Waqîdî a dit : Aucune femme des Ançâr ne pleurait plus sur un mort après ces paroles du Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, toutefois on a continué à pleurer Hamza jusqu'aujourd'hui ; les femmes commencent à pleurer sur lui pour pouvoir pleurer sur leurs propres morts.

Dans l'éloge funèbre écrit par Ka'b ben Malik ou par 'Abdallah ben Rawâha, il est dit :

Mes yeux affligés pleurent et c'est avec raison, bien que les pleurs et les gémissements soient inutiles, sur le lion de Dieu ; ils disent à Hamza : C'est sur votre Hamza mort que nous pleurons. Ici tous les musulmans sont peinés de sa mort ; le Prophète lui-même est plein de tristesse. Aboû Ya'lâ, tu avais vaincu les plus braves. Tu es le glorieux, le pieux, le rapproché de Dieu.

Que ton Seigneur t'accorde le salut au Paradis et qu'il y ajoute l'éternelle félicité. O les meilleurs des Hâchim soyez résignés ; toutes vos actions sont de bonnes actions. L'Envoyé de Dieu lui-même est patient et généreux et, quand il parle c'est l'ordre de Dieu qu'il exprime, etc.

Wahchî se convertit à l'Islamisme après la conquête de Ta'if ; il assista à la bataille de Yamâma[2] et tua Mousailama avec la lance qui avait tué Hamza. Il déclarait lui-même qu'il l'avait rejoint et l'avait tué. Il disait ensuite : « J'ai tué avec ma lance le meilleur et le plus méchant des hommes. » On raconte que le Prophète de Dieu, que Dieu lui accorde sa bénédiction et le salut, dit à Wahchî au moment de sa conversion : « Éloigne-toi de mon regard, je ne veux pas te voir. »

1. Qoran, 127, trad. Kasimirski.
2. Yamâma, ville du Nedjd à l'E. de la Mekke.

Ibn 'Oqba a dit : « Wahchî mourut en état d'ivresse, à ce que l'on prétend. » Tout ce qui vient d'être dit est tiré de différents passages de l'*Istî'ab*, dont l'auteur est l'Imâm Ibn 'Abd Al-Barr. On peut se reporter à cet ouvrage.

(*Page 193.*)

Quant à l'Imâm'Alî ben Aboû Tâlib, que Dieu soit satisfait de lui, il fut tué par 'Abd Ar-Rahmân ben Mouldjam[1] Al-Mourâdî Al-Khâridjî; celui-ci avait demandé en mariage Qotam[2] Al-Kharidjiya, qui était très belle et qui lui avait posé comme condition (pour l'épouser) 3.000 dirhams de dot, une servante, un esclave, et le meurtre d''Alî, que Dieu soit satisfait de lui !

Son mauvais destin fut le plus fort; il empoisonna son sabre, il se mit seul en embuscade dans la mosquée et frappa Alî, ainsi que cela a été souvent raconté. A ce sujet 'Imrân ben Hattân Al-Khâridjî a dit :

Il ne s'est volontairement embusqué pour le frapper que dans le but d'obtenir l'approbation de Dieu. Je mentionne maintenant et j'apprécie son action parce qu'elle pèse dans la balance divine plus que celles des autres hommes. Les gens que Dieu a honorés en leur donnant comme tombeau les oiseaux qui les ont dévorés, c'est qu'ils n'ont mêlé à leur foi ni injustice ni haine.

L'auteur de ces vers a menti, que Dieu le maudisse, que les montagnes s'écroulent sur ce moqueur ! Par Dieu, combien sont préférables les paroles d'Aboû Bakr ben Hammâd et Taharatî (que Dieu lui fasse miséricorde) qui, dans la

1. Ibn Mouldjam était d'origine égyptienne ; il avait fait partie du groupe des gens qui étaient venus à Médine pour tuer 'Othmân, et s'était rendu ensuite à Koûfa. Tous trois professaient la doctrine des Kharidjites. (TABARÎ, trad. ZOTENBERG, t. III, p. 706.)

2. Parmi les Kharidjites de Koufa il y avait une femme nommée Qotam, fille de Schidjna dont le père, le frère, l'oncle et douze parents avaient trouvé la mort à Nahrawan. (TABARÎ, t. III, p. 708, trad. ZOTENBERG.)

réponse qu'il lui a adressée met en lumière ses détestables moqueries et la malédiction dont il était l'objet :

Dis à Ibn Mouldjam, dit Aboû Bakr : c'est la puissance de Dieu qui l'emporte ; quant à toi, tu as détruit, maudit sois-tu ! le soutien de l'Islam ; tu as tué le plus vertueux des hommes, le premier par sa soumission et par sa foi, celui qui connaissait le mieux le Qorân, et la Sounna du Prophète et la loi religieuse ; c'était le gendre du Prophète, son esclave et celui qui proclamait son pouvoir ; ses qualités sont évidentes et incontestables ; il était lié au Prophète malgré toutes les jalousies comme l'était Hâroûn à Moûsa ben 'Imrân. A la guerre son sabre était redoutable et tranchant. Il devenait comme un lion s'il rencontrait un ennemi digne de lui.

En parlant de son meurtrier mes larmes coulaient et j'ai dit : Gloire au maître du monde, gloire ! Pour moi, je ne le compte pas parmi les hommes qui croient à la résurrection mais je crois que c'était un démon. Si l'on énumère toutes les tribus de Mourâd, c'est lui qui en est le plus misérable et ses actions sont plus détestables dans la balance divine que celles des autres hommes. Il a agi comme celui qui a égorgé la chamelle (du Prophète Çâlih) ce qui causa la ruine des Thamoûdites dans le pays de Hadjar [1]. Çâlih les avait prévenus longtemps avant la mort de la chamelle. Dieu ne lui pardonnera pas ce qu'il a fait et il ne versera pas l'eau de la miséricorde sur la tombe d''Imrân ben Hattân, à cause de ses éloges d'un misérable, dont il fait un homme de bien et qui a dit ce qu'il a dit, injustement et avec haine. Il l'a volontairement frappé comme un misérable, dans le but d'obtenir l'approbation de Dieu, mais il l'a frappé traîtreusement et cela le conduira en enfer et il trouvera Dieu irrité contre lui, comme si son intention en commettant ce meurtre avait été d'être précipité dans le feu (de l'enfer).

(*Page 194.*)

Il y a de longs récits de cet événement, très connu des historiens ; mais revenons à notre sujet.

Quand le poète dit : « Il était lié au Prophète malgré toutes les jalousies »... etc..., il se reporte au Hadîth des deux *Çahîhs* ainsi conçu : Le Prophète (que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut) dit à 'Alî : « Tu es vis-à-vis

1. Cf. QORÂN, traduction KASIMIRSKI, sourate VII, v. 71-77.

de moi comme était Hâroûn vis à vis de Moûsâ, avec cette différence qu'après moi il n'y aura plus de Prophète. »

Quant à 'Imrân ben Hattân, Ad-Dhahabî dit dans le *Tadhîb at-Tahdhîb*, que son nom était As-Sadousî Al-Baçrî Al Khâridjî, d'après 'Omar, Aboû Moûsâ, 'Aïcha, Ibn'Abbâs et d'autres personnages. Ce renseignement est rapporté d'après lui par Ibn Sirain, Qatâda, Mouhârib ben Dathar, Yahyâ ben Aboû Koutair, et d'autres *isnâds ;* cela a été confirmé par Al-'Adjalî et d'autres. Aboû Dâoud a dit : « Il n'y a pas d'autres gens mieux documentés sur les passions que les Khâridjites. » Il cite ensuite : 'Imrân ben Hattân et Aboû Hasan Al-A'radj. Ya'qoûb ben Chaïba dit : « Nous avons appris qu'une cousine d''Imrân était Khâridjite ; il l'épousa pour lui faire abandonner ce parti ; mais ce fut elle qui le ramena aux gens de sa secte. On dit qu'elle était très belle et qu''Imrân ben Hattân était le plus laid des hommes. Elle lui dit certain jour : — Toi et moi nous irons au Paradis, car Dieu m'a donné un homme comme toi et je le supporte, et il t'a donné une femme comme moi et tu lui en es reconnaissant. Or ceux qui se résignent et ceux qui remercient Dieu vont au Paradis. »

'Abdallah ben Chabrama a dit : « J'ai entendu dire à Farazdaq : « 'Imram ben Hattân était un grand poète. » Je lui ai dit : « Pourquoi ? » Il me répondit : « Parce que s'il « voulait dire ce que nous disons, il le pourrait, tandis que « nous ne pourrions pas parler comme lui. »

Halis ben Al-Kalbî a dit d'après Saïd ben Aboû 'Arouba qui l'avait dit d'après Qatâda, qui rencontra Imrân ben Hattân et lui dit : « O aveugle, quel savant est plus avare que toi ? mais tu as une excellente mémoire. Souviens-toi donc de ces vers. »

Jusqu'à quand troubleras-tu les âmes tandis que tu passes ton temps agréablement ? Es-tu donc satisfait en faisant du tort à ta propre vie, alors que chaque jour te rapproche de la mort ? La vie n'est qu'un rêve. qu'une ombre qui s'efface. Le sage ne s'y trompe point. Il prend ses

précautions en vue de la pauvreté prochaine. Prends-les pour toi et non pour les autres.

Ibn Qâni' a dit : « Il mourut en l'année 84 (703-704). 'Imrân ben Hattân avait fait l'éloge d'Ibn Mouldjam et de son acte condamnable dans ces vers :

Il s'est volontairement embusqué pour le frapper ('Alî) dans le but d'obtenir l'approbation de Dieu. Je le mentionne maintenant et j'apprécie son action ; elle pèse dans la balance divine plus que celles des autres hommes. Les gens que Dieu a honorés en leur donnant comme tombeau les oiseaux qui les ont dévorés, c'est qu'ils n'ont mêlé à leur foi ni injustice ni haine.

'Abd Al-Malik ben Marwân prit connaissance de ces vers et en conçut une aversion pour 'Imrân ben Hattân à cause de Alî. Il ordonna sa mort et le fit rechercher. 'Imrân se cacha pendant un certain temps. Il mourut ensuite en 'Omân.

(*Page 195.*)

On dit que Soufyân Ath-Thaourî fit les vers suivants, analogues à ceux de 'Imrân ben Hattân :

Je vois des misérables dans ce monde qui ne le détestent pas, quoiqu'ils y vivent nus et affamés. Je crois que tout en l'aimant, il faut le considérer comme un nuage d'été qui se dissipe rapidement ou comme une caravane qui a terminé ses affaires et qui s'en retourne en suivant les traces apparentes.

J'ajoute : Il est possible que cette citation de Sofyân Ath-Thaourî soit antérieure aux vers (cités précédemment) et à l'entrée d'Ibn Hattân dans le parti kharidjite et cela paraît probable par ce qui a déjà été dit, qu'il avait épousé une femme pour la séparer du parti kharidjite et que c'est elle au contraire qui le fit entrer dans ce parti : sans

cela, certainement personne n'aurait parlé de lui, comme il vient d'être dit (favorablement) après qu'il se fut exprimé comme il l'avait fait sur le compte d''Alî, que Dieu soit satisfait de lui. 'Abd Al-Malik ibn Marwân lui-même avait été indigné de ce qu'avait dit 'Imrân sur le compte d''Alî, malgré son opposition aux Banî Hâchim et l'orgueil de sa souveraineté; comment expliquer l'attitude de ces gens, que Dieu soit satisfait d'eux (qui ont fait l'éloge d'Imrân ben Hattân)?

Le Faqîh Aboûl-Qâsim Al-Fichtâlî Al-Ghoûl.

Le Fâqîh, le Savant, le Qâdhî Aboûl-Qâsim Al-Fichtâlî Al-Ghoûl était Qâdî de son pays. Beaucoup d'Imâms étudièrent auprès de lui comme par exemple l'Imâm Sayyidî Mouhammad ben Sa'îd Al-Marghithî, Sayyidî Ahmad ben Qâsim ben Rahmoûn Ach-Chérif Al-'Alamî et Sayyidî Aboûl-Qâsim Al-Djabbârî.

Le savant, vertueux, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Ad-Darawî.

Le savant, le vertueux Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Ad-Darawî enseignait les enfants à l'école du Darb al-Gharablî à Fès al-Andalous. Il fut l'Imâm de la mosquée de cette rue. S'il recevait un salaire quelconque pour son enseignement ou tout autre travail, il l'employait à réparer la mosquée et consacrait le reste à des aumônes. Il se nourrissait uniquement avec de l'orge qui venait de son pays; et de plus il jeûnait et se levait la nuit pour prier. Il mourut à Fès au cours de l'année dont nous nous occupons actuellement.

Le Chaikh Aboû 'Abdallah Sayyidî Mouhammad Al-Moudjawal, de la ville d'Al-Qçar Al-Kabîr.

On dit dans le *Moumatti' al-Asmâ'* : « Il était sujet à des absences, cependant le souvenir de ses actes est conservé. Il faisait des miracles et possédait la *baraka* : il voyait les choses cachées et les dévoilait. »

Il mourut à la fin de l'année 1059 (1649-1650).

Il étudia auprès de Sayyidî Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Hâdj Al-Aghçawî enterré à Fès, dont l'Émir l'avait mis à mort. Le personnage dont nous écrivons la biographie enseigna le Chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammad ben 'Alî Al-Baqqâl enterré à Al-Harâïq dans le pays des Ghaçawa et des Akhmâs.

Le Chaikh Yoûsouf ben Hidjâzî.

Au sujet du Chaikh Aboûl-Hadjâdj Yoûsouf ben Hidjâzî, l'auteur du *Matmah* dit dans sa *Fahrasa* :

« Al-Qâsimî Al-Djounaidî de la postérité d'Aboûl-Qâsim Al-Djounaid Al-Khalîlî. » Il était disciple du Chaikh Sâlim As-Sanhourî, d'Aboû Bakr Ach-Chinwanî, de Chihâb ad-Dîn Al-Qailoûbî (1) et du Chaikh Alî, auteur d'une *Sira*. Il a composé un commentaire des *Machâriq* d'Aç-Çaghânî.

Le savant Sayyidî Aboût-Tayyib Nouçair Al-Bakrî.

Au sujet du Savant, de l'homme d'action, Sayyîd Aboût-Tayyib Nouçair Al-Bakrî, on lit dans la *Rihlat al-'Ayyâ-*

(1) Le texte dit الفيلوبى; il s'agit peut être de Chihâb ad-Dîn Al-Qalyoûbî, الفليوبى l'auteur des *Nawâdir*, qui vivait à la même époque et qui est mort en 1069 (1659).

(Page 196.)

chiya : « J'ai rencontré à Biskra, en l'année 1059 (1649-1650), un homme vertueux qui connaissait toutes les sciences et les mettait en pratique. Détaché des choses de la vie, il craignait Dieu, qu'il adorait sincèrement. Son nom était Sayyidî Aboût-Tayyib Nouçair. Je n'avais jamais vu auparavant et je ne devais jamais rencontrer dans la suite un homme semblable à lui par la droiture et la rectitude de sa vie. Les cœurs s'attendrissaient et se laissaient persuader par ses paroles, même si elles étaient plus dures que la pierre. Quand je revins du Hidjâz en l'année 1060 (1650), il était mort de la peste dans le courant de cette même année.

Il y avait alors une violente épidémie de peste à Biskra, et selon plusieurs récits 70.000 personnes périrent. Quand je vins à Biskra après l'épidémie, je trouvai la plupart de ses quartiers déserts et presque toutes ses mosquées en ruines.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1060 (J.-C. 1650).

Le brave Mas'oûd ben 'Abdallah Ad-Darawî', très célèbre à Fâs, mourut au mois de Rabî' ath-Thânî (avril-mai).

Dans les derniers jours de Djoûmâdâ ath-Thânîya (juin) la guerre éclata entre les habitants de Fâs al-Idrîsiya et les habitants de Fès al-Djadîd. Le Qâïd de cette dernière ville, Aboû Bakr At-Tamilî, coupa l'eau aux habitants de Fès al-Bâlî. Moûlây Mahammad Ach-Chérif As-Sidjlimâsî, Émir du Tafilalet fit alors son entrée à Fès. Il emprisonna At-Tamilî dans la nuit du vendredi premier jour du mois

de Radjab (30 juin). Sa proclamation fut écrite à Fès le 7 de Radjab (6 juillet).

Le 9 Cha'bân (7 août) un combat eut lieu entre lui et les Berbères près d'une porte de Fès. Son armée faiblit et les habitants de Fès se soulevèrent contre lui dans les premiers jours du même mois. Il retourna alors au Tafilalet le 28 de Ramadân. (24 septembre) Une nouvelle lutte s'engagea entre les habitants de Fès el-Djadîd et ceux de Fès al-Bâlî le 15 de Hidjdja (9 décembre). La paix se fit entre eux le même jour.

ANNÉE 1061 (J.-C. 1650-1651).

Cette année recommença la guerre entre les habitants de Fâs al-Idrìsiya et ceux de Fès al-Djadîd qui étaient des gens du Tafilelt à cette époque. Le 23 du mois de Çafar (25 février 1650) ils coupèrent l'eau à Fès al-Bâlî et il y eut un combat au cours duquel périrent 'Abd Al-Karim Al-Lairanî, Al-Andalousî et Mohammad ben Soulaïmân. Un combat eut lieu au Cherrat (l'Oued Cherrat) près de Salé entre les Arabes et les Berbères. Les Arabes furent mis en fuite avec leur chef Ad-Daqqâq, et il y eut de nombreux pillages. Le 3 du mois de Rabi' ath-Thanî (5 avril) les gens du Maghrib proclamèrent Mouhammad Al-Hâdj Ad-Dilâï; le prix des aliments augmenta; mais la pluie tomba et il redescendit un peu pour redevenir moyen en été. Beaucoup de blé fut pillé. Le 7 Ramadân (3 septembre), les agents du gouvernement à Fès entourèrent le sanctuaire de notre Seigneur Idrìs, sur l'ordre des gens de la Zâouïa pour faire sortir les coupables qui s'y trouvaient. Ils les assiégèrent. Sayyidî

'Alî ben Idrîs Ach-Charîf Al-Djoûtî sortit sous la protection de Sayyîdi Mouhammad ben Abdallah Ma'n et il alla jusqu'à la Zâouïa de celui-ci à la Makhfiya.

Ensuite le Chérîf dont nous venons de parler quitta Fès le 17 Chawwâl (13 octobre). Dans les premiers jours de Ramadân Ibn Ridwân modifia la monnaie. On inscrivit sur la mouzouna : « *bi-hadrati Fâs* » et la valeur du mithqâl fut portée à 13 ouqias.

(*Page 197.*)

Le premier jour du mois de Cha'bân (30 juillet), il y eut tremblement de terre entre l'aube et l'aurore. Il y en eut ensuite un second après l'heure de l'Açar, le 3 Cha'bân (12 août).

Aucun savant ni aucun saint n'est mort au cours de cette année.

ANNÉE 1062 (J.-C. 1651-1652).

Le Chaikh considérable Sayyidî 'Mouhammad Ibn 'Abdallah Ma'n Al-Andalousî.

Le Saint considérable, sincère et influent, le savant, le pratiquant, celui qui connaît Dieu, Sayyidî Mouhammad Ibn 'Abdallah Ma'n Al-Andaloûsî, que Dieu soit satisfait de lui, fut l'un des plus grands savants, l'un des Chaikhs parfaits de la Tarîqa (Çoufia). Son rang élevé était justifié par sa Baraka éclatante, par la quantité de personnages illustres qui profitèrent de lui et par le nombre de saints fameux qui furent ses disciples. Des ouvrages sont remplis de ses vertus. Leur récit réjouit tous ceux qui l'entendent. Elles

sont réunies dans un ouvrage intitulé *Al-Maqçad al Ahmad*[1] composé par notre Sayyid et grand-père au sujet de son fils notre Sayyid Ahmad. Il en est de même dans le *Moumatti' al-Asmâ'*, qui traite du Chaikh Djazoûlî et de ses disciples, et dans l'ouvrage intitulé *Al-Ilmâ*. Ces deux ouvrages ont été composés par l'Imam considérable, le vérificateur, le Çoufi, le Hâfith célèbre Sayyidî Al-Mahdî ben Ahmad Al-Fâsî. Il mentionne la biographie du personnage en question dans un ouvrage intitulé *'Awârif al-Minna fi Manâqib Sayyidî Mahammad Ibn 'Abdallah Mouhî as-Sounna*. J'ai vu le manuscrit de cet ouvrage. Dans le *Moumatti' al-Asmâ'* la biographie du personnage en question se poursuit pendant vingt pages et plus, d'une écriture qui tient le milieu entre le *Tafrîq*[2] et l'*Idmâdj*[3].

Le personnage dont nous écrivons la biographie apprit par cœur le Qorân dans sa jeunesse; il l'étudia particulièrement selon la lecture de Nâfî'[4] avec le professeur Ahmad ben 'Othmân Al-Lamtî et avec l'Imâm Aboû Mouhammad Sayyidî Al-Hasan Ad-Darawî. La biographie de ce Sayyîd Al-Hasan a été faite précédemment.

Le personnage dont nous écrivons la biographie avait beaucoup de goût pour l'étude des sciences. Il composa un ouvrage, puis il se consacra à l'adoration. Il se retira avec son frère en Dieu (c'est-à-dire, de la même Tarîqa) à la Mosquée des Haffârîn située près de sa maison, pour y prier Dieu. Les gens du quartier leur portaient envie à cause des œuvres surérogatoires dont ils s'acquittaient dans la Mosquée. Ils questionnèrent à ce sujet le mufti, à cette époque l'Imâm Al-Qaççâr. Celui-ci écrivit à ce sujet : « Plût à Dieu que je fusse avec eux, car j'en tirerais un immense profit[5]. »

1. Le *Maqçad Al-Ahmad* est d''Abd As-Salâm Al-Qâdirî, mort en 1110.
2. Écriture large.
3. Écriture serrée.
4. La lecture de Nâfi' est une des sept lectures du Qorân (Riwâyât); sa lecture est indiquée par la lettre *alif* placée en tête du verset.
5. Qorân, sourate IV, 75.

Il visitait fréquemment le Chaikh Sayyidî Aboû 'Abdallah At-Taoudî, ainsi que Moulây 'Abd As-Salâm ben Machîch. Il écrivait des talismans et autres choses analogues. Il avait une prédilection pour le *Tanbîh* du Chaikh Ibn 'Abbâd. Il s'occupait de l'élevage des vers à soie et en tirait également profit. Ma'n rencontra le Chaikh Aboul-Mahâsin et le trouva affligé par la mort de son compagnon Sayyidî Ibrâhim Aç-Çayyâd; Dieu le lui donna à sa place (Ma'n Andalousî), et il en fit son compagnon.

On dit dans le *Moumatti'* : « Quand il entra (c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie) dans la *Tarîqa* par l'entremise d'Aboûl-Mahâsin, les gens de Dieu vinrent auprès d'Aboûl-Mahâsin pour le féliciter. Quand son père mourut, il ne laissa que son épouse et un enfant, le personnage dont nous écrivons la biographie. Celui-ci se

(*Page 198.*)

mit à dépenser tout l'avoir dont il avait hérité de son père pour en faire profiter le Chaikh, et ses dépenses diminuaient celles d'Aboûl-Mahâsin. Celui-ci déclarait que cela lui plaisait, attendu que Ma'n était le seul héritier de son père et de sa mère, et qu'il n'avait aucun doute sur l'origine de sa fortune.

On dit dans le *Maqçad* : « Le personnage dont nous écrivons la biographie dépensa tout l'argent dont il avait hérité de son père, et cet héritage représentait une grosse fortune. Il la dépensa au profit d'Aboûl-Mahâsin, des pauvres et des malheureux, si bien qu'il ne lui resta plus ni un dinar ni un dirham. Il vécut alors du travail de ses mains et du profit qu'il retirait des talismans qu'il écrivait. J'ai entendu rapporter par son fils, notre Sayyid Ahmad (que Dieu soit satisfait de lui!), et par plusieurs autres de ses compagnons, qu'il donna sur l'héritage de son père 1.200 dinars d'or qu'il distribua par petits paquets aux pauvres et aux malheureux, paquet par paquet, à chacun d'eux selon ses besoins.

Sa mère s'en plaignit au Chaikh Sayyidî Yoûsouf. Celui-ci en parla au personnage dont nous écrivons la biographie, qui lui dit à ce propos : « J'ai abandonné ce monde, je l'ai laissé derrière moi et lui ai tourné le dos. Par Dieu, je ne veux pas me retourner, ni y revenir. » Le Chaikh fut satisfait de cette réponse, qui lui plut.

Quand le Chaikh Aboûl-Mahâsin mourut, Mouhammed Ma'n était depuis quatre années son disciple. Il s'attacha à son successeur, son frère Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân. Il resta uniquement auprès de lui plusieurs années. S'il se cachait à lui, il le cherchait de tous côtés. Le personnage dont nous écrivons la biographie fut interrogé à ce sujet. Il répondit : « Je connais l'odeur qui s'exhale de lui et je la suis jusqu'à ce que je le trouve. »

Quand Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân mourut, le personnage dont nous écrivons la biographie resta chez lui et ne se réunit plus avec personne. Les *Khouân* de sa confrérie se présentaient chez lui et insistaient pour être reçus par lui. Il leur disait : « Je n'ai pas la permission de le faire. » On prétend même qu'il dit à certains d'entre eux : « Mais soyez affectueux pour moi, car mon affection vous sera utile. » Dieu lui donna le désir de rendre visite à Sayyidî 'Abd As-Salâm ben Machîch. C'est là qu'il obtint la permission (de réunir les gens autour de lui) comme il le raconte lui-même. A son retour il fut entouré de considération. On ne parlait pas en sa présence à cause du grand respect qu'il inspirait.

Il donnait son enseignement à la Zâouïa de son Chaikh Sayyidî Yoûsouf à cause de sa proximité, en l'année 1038. Il demeurait au quartier de Makhfiya depuis 1022. Les gens de toutes les régions venaient lui rendre visite et il leur disait : « Usez de moi [1]; j'ai en effet été menacé de perdre ma baraka si je ne venais pas à vous; » et ses yeux s'em-

1. Littéralement : « mettez-vous à califourchon sur ma nuque ».

plissaient de larmes. Lorsqu'il fut pour la première fois possédé par le *hâl* qu'il avait hérité de son Chaikh, il le surprit en état d'impureté; il dit alors : « O Dieu, fais que je sois pour tes adorateurs une cause de miséricorde! » Il prétendait que les démons étaient à son service; il disait : « Le premier être qui est au service des saints, c'est le *djinn*, car il est plus délicat que l'homme. » Il resta dans la Zâouïa de son Chaikh environ six mois. Puis il bâtit sa propre Zâouïa au cours de l'année indiquée. Il s'y consacra à la prière et à l'adoration de Dieu jusqu'au jour où Dieu le prit avec lui. Il se promenait toujours seul ou avec un unique compagnon. Il n'avait pas de place déterminée dans la Mosquée. Il marchait toujours avec rapidité et faisait tous les vendredis ses ablutions. Il passait son temps à réciter le wird ou le dhikr et le Qorân, même s'il était malade. Mais il défendait de prononcer les noms de la divinité pour obtenir des richesses et il disait : « Ce genre de prière se retourne contre celui qui l'a fait et le rend pauvre. »

(*Page 199*.)

On dit dans les *'Awârif al-Minna* : J'ai entendu le personnage dont nous écrivons la biographie dire : « Je dis un jour à Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân, que le Prophète (que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut,) ne s'éloigne jamais de moi nulle part. » Il me demanda : « Que vois-tu? son esprit ou son corps? » Je lui répondis : « C'est évidemment son esprit, » et il se tut. Puis quelques jours après Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân me demanda : « En est-il toujours de même? » je lui répondis : « Oui, ô Sayyidî! Les attributs ne peuvent se séparer de la substance, il me semble. » Il dit et Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân s'en réjouit et la joie parut sur son visage. Parmi les miracles dont le personnage actuellement décrit est l'auteur, un de ses compagnons lui dit qu'on lui avait volé trois ruches d'abeilles. Il dit alors : « Ce sera trois pour trois »; et en effet les voleurs des ruches cherchaient à se

tromper entre eux et se battirent; l'un deux qui avait tué les deux autres, fut tué à son tour par le gouverneur. Leur nombre total était de trois; ils furent enterrés à la même heure. Leurs demeures furent pillées et on en fit sortir les trois ruches entières. Quand ses disciples restaient chez Ma'n jusqu'à l'heure de l''*achâ*[1] et qu'il pleuvait, au moment où ils se séparaient de lui pour revenir auprès de leurs familles, la pluie cessait infailliblement jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés chez eux; puis la pluie recommençait à tomber. Ce fait était habituel. Si le Chaikh était mécontent d'un prince ou d'un vizir, il était sur-le-champ destitué et renvoyé; mais s'il venait à lui et prenait soin de ses affaires, sa situation grandissait et devenait considérable.

Sayyidî Al-Mahdî (Al-Fâsî) a dit : « J'ai vu ces faits de mes propres yeux et je les ai vérifiés. »

Il était semblable à son Chaikh Sidi Yoûsouf, et il possédait la perfection et la fermeté.

Il naquit, que Dieu soit satisfait de lui, au commencement de l'année 978 (1570-1571) et mourut une heure environ avant le lever du soleil, le dimanche 3 Djoûmâdâ ath-Thâniya de l'année 1062, correspondant au lundi (2 mai 1651). Il fut remplacé dans ses fonctions d'Imâm pendant sa maladie par son beau-frère, l'homme de bien, le religieux, le vertueux, Aboûl-Hasan 'Alî ben Mouhammad ben Ibrâhîm ben Yahyâ Al-Moughnî Al-Andaloûsî Al-Mouryî. Sa veuve le lava, aidée par sa fille qui versait l'eau après s'être voilé le visage, conformément au désir qu'il avait exprimé. Il fut enterré à midi à Al-Qbab, à l'endroit le plus élevé de Matrah al-Djanna, en dehors de Bâb al-Foutoûh. Les prières sur son corps furent dites dans l'intérieur de la Qoubba de Sayyidî Yoûsouf, son Chaikh, et devant son cercueil; c'est-à-dire que c'est là que fut célébrée la cérémonie funèbre; ceux qui purent entrer

1. L''*achâ* est une heure et demie après le coucher du soleil.

dans la Qoubba y firent les prières, les autres restèrent en dehors de la Qoubba et du cimetière. L'Imâm qui dirigeait la prière était le Chaikh de ce temps, Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî ben Yoûsouf Al-Fâsî. Il plut le jour de la mort et le jour de l'enterrement, mais c'était une pluie légère. Sa maison resta fermée pendant quelques jours, la durée de la retraite funèbre, afin que personne ne pût s'y réunir pour y pleurer ou y témoigner sa désolation. On bâtit sur sa tombe une Qoubba qui avait la forme de la Qoubba de son Chaikh Sayyidî Yoûsouf.

(*Page 200.*)

Tout ceci a été rapporté par le plus véridique de ses contemporains les plus véridiques, Sayyidî Al-Mahdî ben Ahmed ben 'Alî, fils du Chaikh Aboûl-Mahâsin Al-Fâsî. Je l'ai transcrit d'après ses deux manuscrits le *Moumatti'* et les *'Awârif*. J'ai abrégé ce récit à cause de la longueur du texte original.

Voici quelles sont ses dernières paroles :

J'ai trouvé écrit de la main de quelqu'un qui a fait la biographie de ce Chaikh, que Dieu soit satisfait de lui (Ma'n Al-Andalousî) :

« L'un de nos compagnons nous a appris qu'au moment de la mort du personnage dont nous écrivons la biographie, il vit l'un de nos amis mort dans une autre ville et très heureux; celui-ci lui annonça qu'au cours de la nuit où mourut M'hammed ben 'Abdallah Ma'n, tous les croyants avaient obtenu leur pardon grâce à sa baraka. Le même renseignement m'a été donné par un autre personnage dont l'enfant était mort peu de temps avant et qui le lui avait rapporté. »

Le personnage dont nous écrivons la biographie, que Dieu soit satisfait de lui, si quelqu'un lui disait : « J'ai de l'affection pour toi », répondait : « Dis : Dieu soit loué ! » Que Dieu l'agrée et nous le rende profitable ! Amen !

Le Chaikh Sayyidî Ahmad ben Alî ben Yoûsouf Al-Fâsî.

Le Chaikh, le Faqîh, le plus savant des savants, l'universel, le modèle, le professeur profitable Aboûl-'Abbâs Ahmad, fils du Faqîh Aboûl-Hasan 'Alî, fils du Chaikh connaissant Dieu Aboûl-Mahâsin Yoûsouf Al-Fâsî.

On a fait précédemment la biographie du grand-père et du père de ce personnage. L'auteur du *Matmah* dit dans sa *Fahrasa* au sujet de ce Chaikh, qu'il était un Imâm considérable, un des savants les plus célèbres. Il réunissait en lui un grand nombre de sciences, celles que l'on étudie par tradition comme celles qu'il faut approfondir. Il était célèbre pour son bon accueil et pour l'excellence de son enseignement, son intelligence était large autant que sa mémoire était grande. La salle de son cours était remplie de gens de science. C'était, que Dieu l'ait en Sa miséricorde, un homme excellent, pieux, aimé de tous, car tous avaient une grande confiance en lui. Il naquit, que Dieu, qu'il soit exalté, lui fasse miséricorde, à Al-Qçar, le 5 Çafar de l'année 997 (23 décembre 1588); cette même année mourut le Chaikh Aboû Ach-Chitâ, l'homme aux extases, enterré chez les Fichtâla; c'était un des compagnons du Chaikh Al-Ghazwânî. C'est la même année encore que mourut Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Makni, Qâdì de Tarâboulous du Maghrib, au mois de Dhoû'l-Hidjdja.

Le personnage dont nous écrivons la biographie alla à Fâs et étudia auprès des Chaikhs de cette ville. Il retourna ensuite à Al-Qçar où il vécut un certain temps, puis il alla habiter Miknâs az-Zaitoûn, et se fixa ensuite à Fès à la fin de sa vie; mais il fit encore un voyage à Al-Qçar, où il mourut dans la matinée du vendredi 12 Chawwâl de l'année 1062 (15 septembre 1653). Il fut transporté à Fès et enterré près du tombeau de son grand-père Aboûl-Mahâsin, que Dieu — qu'il soit exalté ! — leur fasse à tous les deux miséricorde

et qu'il soit satisfait d'eux. L'un des petits-fils de son frère m'a montré son tombeau. Ce tombeau est situé à l'angle à gauche de l'entrée de la qoubba du Chaikh Aboûl-Mahâsin, à la porte de l'Est.

On dit dans la *Fahrasa* en question :

Il étudia (c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie) auprès de ses oncles Aboû Zaid Abd 'Ar-Rahmân ben Mahammad Al-Fâsî, Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-'Arbî ben Yoûsouf Al-Fâsî et Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Yoûsouf Al-Fâsî, ainsi qu'auprès des deux Chaikhs Aboûl-Qâsim et Aboûl-'Abbâs Ahmad, Banou Al-Qâdî. Il étudia auprès d'Aboût-Tayyib Al-Hasan ben Yoûsouf ben Mahdî Az-Zayyâtî, et auprès du Chaikh, du Faqîh, du saint célèbre, Aboûl-Hasan 'Alî Ad-Douchaïch. Les biographies de tous ces personnages ont été faites précédemment.

L'Imam Sayyidî 'Isâ As-Saktânî.

(*Page 201.*)

L'Imâm expérimenté, le savant Aboû Mahdî 'Isâ ben 'Abd-Ar-Rahmân As-Saktanî, qui fut un savant vérificateur, digne descendant de ses ancêtres, était Qâdî des Qâdîs à Marrâkech. C'était un Chaikh intelligent, auteur d'une glose marginale du commentaire de la *Çoughrâ* dont l'auteur est le Chaikh As-Sanoûsî, ainsi que d'autres ouvrages. Un grand nombre d'Imâms reçurent son enseignement. Le Chaikh Aboû 'Al-Hasan ben Mas'oûd Al-Yoûsî, dans sa *Faharasa*, cite un certain nombre de ses Chaikhs, et parmi eux le Chaikh expérimenté et savant, le Qâdî des Qâdîs Aboû Mahdî 'Isâ ben Abd Ar-Rahmân As-Saktanî. J'ai assisté à un grand nombre de ses cours sur le *Moukhtaçar* du *Mantiq* (ouvrage de logique) du Chaikh As-Sanoûsî et à un grand nombre de ses cours sur le *Mouhaççal al-Maqâcid*

d'Ibn Zakrî. C'était l'Imâm de son époque pour les connaissances dans les différentes branches de la science, ainsi que pour l'excellence de sa conduite et de son esprit, pour sa foi entière dans la Tarîqa Çoûfiya et son affection pour ceux qui en font partie, que Dieu l'ait en Sa miséricorde et le récompense pour ses bienfaits.

J'ajoute que notre Chaikh, le Hâfidh, le savant Sayyidî Ahmad ben Moubârak As-Sidjilmâsî, au moment où j'assistais à ses cours sur la *Çoughrâ* du Chaikh As-Senoûsî, au commencement de l'année 1147 (1634-1635), ne mettait aucun commentaire marginal de la *Çoughrâ* au-dessus de celui du personnage dont nous écrivons la biographie, et il en faisait beaucoup d'éloges. Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut en l'année 1062 (1651-1652), que Dieu nous le rende profitable. Amen.

Le Chaikh Sayyidî Mouhammad Ad-Dadîsî.

Le Chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammad Ibn Mouhammad Ad-Dadîsî Al-Wawizaghtî, originaire de Wawizaght, d'après l'orthographe établie par l'un des historiens les plus véridiques, l'auteur du *Moumatti'*, dans un de ses manuscrits. Il dit dans cet ouvrage : « L'un de ses compagnons m'a rapporté qu'il avait dit : « — Quant à nous, nous sommes de la postérité de notre Seigneur Othmân ben'Affân, que Dieu soit satisfait de lui. Il avait un hâl puissant, beaucoup d'affection pour Dieu ; il aimait passionnément le chant et la musique. Pendant la lecture du Qorân il ne pouvait plus tenir en place, il s'agitait et tombait en extase, comme s'il était sur le point de s'envoler ; à la fin de sa vie, il en était arrivé à ne plus pouvoir entendre la lecture du Qorân, car il lui semblait qu'une voix l'entretenait et lui parlait à l'oreille. Il fut tout d'abord le compagnon du Chaikh 'Abdallah ben Hassoûn As-Salawî de Salé, qui était

l'un des disciples de Sayyidî Mouhammad Al-Habtî ; il resta en sa compagnie pendant une année. Celui-ci lui apprit à prier le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut ! Il lui fit ensuite la recommandation suivante : « Rends visite aux saints jusqu'au jour où l'on te rendra visite, vis dans leur compagnie jusqu'au jour où l'on vivra dans la tienne et entoure-les d'affection jusqu'au jour où l'on t'aimera ! »

(*Page 202.*)

Il alla trouver ensuite Sayyîdi Aboû Bakr Ad-Dilâï et reçut son enseignement. Le Chaikh lui demanda quel était son dhikr. Il lui répondit que c'était la prière que lui avait enseignée Aboû Mouhammad ben Hassoûn. Alors il lui conseilla d'intercaler les mots : « Ton adorateur, ton Prophète, ton Envoyé » avant les mots « le Prophète Illettré [1] ». Il récitait beaucoup de dhikrs et de prières pour le Prophète de Dieu, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, de même que le Qorân. Il faisait de nombreux miracles, révélait les choses cachées, il était maître de ses facultés et ne tenait pas compte des conventions usuelles ; ses connaissances et les allégories qu'il employait, faisaient plaisir à entendre et dissipaient les préoccupations. Il mourut, que Dieu soit satisfait de lui, en l'année 1062 (1651-1652), à l'âge de 84 ans. L'un de ses disciples a rapporté tous les détails de cette biographie, mais j'ai beaucoup abrégé. Tels sont les renseignements contenus dans le *Moumatti'* et écrits de la main de l'auteur.

Notre Sayyid et aïeul, que Dieu soit satisfait de lui, a dit : « Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad, c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie, étudia auprès

1. La prière enseignée par Aboû Mouhammad ben Hassoûn était ainsi conçue : اللهم صل على سيدنا محمد النبى الامى وعلى اله وصحبه وسلم.

de Sayyidî Aboû Bakr Ad-Dilâï et auprès de Sayyîdî 'Abdallah ben Hassoûn. Celui-ci lui montra le chemin qui conduisait à Salé, alors qu'il dormait. Lorsqu'il fut auprès de lui à Salé, il lui dit : « Il y a longtemps que j'attends, tu as bien tardé à venir à moi, et il ne me reste que le dépôt qui t'est réservé. » Il lui prescrivit un *wird* qui consistait à dire chaque jour 50.000 fois : « Il n'y a d'autre Dieu que « Dieu et Mouhammad est l'envoyé de Dieu. » Au début de chaque centaine de formules il devait ajouter la formule : « Que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut ; » et il faisait ainsi. Il lui dit encore : « Je me suis rendu garant de trois choses : celui qui te connaîtra aura la protection de Dieu ; tes compagnons n'auront pas de compte à rendre, car les gens leur demanderont leur protection au jour du jugement dernier. » Il lui dit encore : « Si tu en trouves facilement l'occasion, reviens me voir ; si tu ne peux pas revenir, cela n'aura aucun inconvénient pour toi. » Peu de temps après il mourut, que Dieu soit satisfait de lui.

Quelque temps avant sa mort, il rencontra le Chaikh Aboû Bakr, qui lui dit : « De combien de formules se compose ton wird ? » Il répondit : « Cinquante mille, sans compter la récitation du Qorân et quelques prières surérogatoires. » Sayyìdi Aboû Bakr lui dit alors : « Ce n'est pas suffisant, ce n'est pas suffisant. » C'est-à-dire qu'il devait augmenter le nombre des formules composant son wird. Tel est le conseil qui lui était donné par ce Chaikh et qui devenait pour lui une obligation. Il l'augmenta donc de 100.000 formules et le chiffre total des formules composant son wird s'éleva alors à 150.000. Il lisait en outre chaque jour en entier et trois fois le livre des *Dalâïl al-Khairât* ainsi que l'ouvrage intitulé *Tanbîh al-Anâm*, qu'il lisait une fois en entier chaque jour. Au commencement il ne dormait pas du tout la nuit. Sa vie s'écoula ainsi pendant trente ans. Son influence bienfaisante se répandait autour de lui, et un grand nombre cherchaient à le fréquenter mais il les repous-

sait. Il comprit ensuite que cette manière d'agir n'était pas dans la voie de Dieu et interrompait la Tarîqa. Il se mit à faire bon accueil à leur affection, dans l'idée qu'ils l'accompagneraient auprès du Chaikh Sayyidî Aboû Bakr. Quand il eut réuni un certain nombre d'entre eux, il les emmena auprès du Chaikh. Au moment où ils s'approchaient du Chaikh Aboû Bakr pour lui témoigner leur respect, Ad-Dadîsî leur dit : « Si vous trouvez en moi quelque bien il vient de là, en voici la source. » Tous acquiescèrent, sauf un seul qui s'écria : « Je ne connais que toi. » Quand ils approchèrent d'Aboû Bakr, il leur fit bon accueil et dit au personnage dont nous écrivons la biographie : « Qu'as-tu avec tes compagnons? ne les intimide pas ! »

(*Page 203.*)

Il répondit « O Sayyidî, j'ai peur. — De quoi? demanda Aboû Bekr. — J'ai peur des paroles de Dieu, qu'Il soit exalté : « Lorsque les chefs seront séparés de ceux qui les « suivaient [1]... » Aboû Bakr poussa un grand cri et tomba évanoui. Quand il revint à lui il lui dit : « — Étends ta corde, enveloppes-en la charge et mets-la sur mon dos [2]. » Cet ordre qu'il lui donnait, complétajt sa mission. Il continua à venir à lui avec ses disciples jusqu'à la mort de Sayyidi Aboû Bakr.

Ad-Dadîsî s'occupait de ses disciples et se réunissait avec eux le matin et le soir pendant la vie de Sayyidî Abou Bakr et après sa mort, que Dieu soit satisfait de lui. Il dirigeait lui-même de nombreuses séances d'invocations (*hadras*) ou bien il les faisait diriger par quelqu'un qu'il désignait. Il tombait souvent en extase et avait des absences fré-

1. QORÂN, s. II, v. 161. Trad. KASIMIRSKI. La suite de ce verset dit : « Lorsqu'ils verront le châtiment et que tous les liens qui les unissaient seront rompus. »

2. C'est-à-dire que Sayyidi Aboû Bakr prend la responsabilité des disciples de Dadîsî.

quentes. Les disciples avaient également des transports mystiques et il leur ordonnait de dire le wird.

Parmi les miracles dont il est l'auteur (que Dieu soit satisfait de lui !) on cite le suivant. Un certain nombre d'Arabes étaient établis sur un terrain proche de la rivière d'Argarroù. Ce terrain leur appartenait. La rivière cessa de couler et se dessécha au point qu'il n'y resta plus une goutte d'eau. Les Arabes creusèrent un trou près de la rivière, mais il n'en sortit que très peu d'eau, environ ce qu'on peut contenir en une ou deux mains. L'un de ses disciples alla visiter des faqîrs, ses frères qui occupaient ce terrain et les trouva dans la situation que nous avons décrite, il leur dit : « Faites une offrande au Chaikh, venez avec moi auprès de lui ; » ils s'empressèrent de recourir à son aide et de profiter de son appui dans la situation précaire où ils se trouvaient. Ils réunirent un grand nombre de moutons et allèrent chez Ad-Dadîsî. Au moment où ils s'approchaient de lui avec respect, son disciple leur dit : « Si le Chaikh vous dit que telle chose se produira, répondez-lui : Ce sera, Sayyidî, grâce à ta baraka. » Quand ils furent en présence, il dit à celui qui les avait amenés : « Un faqîr qui amène des fidèles vaut mieux qu'un faqîr qui répand l'affection pour le Chaikh. » Puis il se tourna vers les gens venus auprès de lui et leur dit : « Comment est votre rivière ? Est-ce qu'elle peut faire tourner un moulin ? » Ils lui répondirent : « Oui, elle peut le faire tourner grâce à ta baraka. » Il dit alors : « Elle le fera tourner. » Quand ils retournèrent chez eux, ils trouvèrent le wâdî plein d'eau : il suffisait à faire tourner un moulin et davantage.

On peut encore citer le miracle suivant. Le Raïs Aboù 'Abdallah Mouhammad Al-Hâdj ordonna aux tribus berbères de se bâtir une qaçba dans un endroit situé près du village de Guert. Ils y tracèrent donc le plan de la construction et commencèrent à la bâtir. Mais cette construction nuisait au village. Aussi quelques-uns de ses habitants

allèrent se plaindre au Chaikh, que Dieu soit satisfait de lui. Il leur dit : « Est-ce que la construction est commencée ? » Ils répondirent affirmativement. Il leur dit alors : « Il n'en sera pas ainsi ; ils n'achèveront jamais ce qu'ils ont commencé. » Cette conversation fut rapportée au Raïs Mouhammad Al-Hâdj, qui en fut très irrité. Il ordonna aux gens occupés à la construction de la qaçba de commencer par construire une maison pour lui, confirmant ainsi ses premiers ordres et tendant à ne tenir aucun compte des paroles du Chaikh. Ils commencèrent donc à construire, mais les gens de la région manifestèrent de l'opposition et les empêchèrent de la construire ; de ce désaccord, ils en arrivèrent bientôt à se battre. Finalement ils empêchèrent la construction de la maison, qui resta inachevée. Tout se passa comme l'avait dit le Chaikh, que Dieu soit satisfait de lui.

(*Page 204.*)

On cite encore ce miracle du Chaikh :

Un groupe de gens appartenant à la tribu des Aït 'Attâb vinrent lui rendre visite ; ils faisaient partie de ses fidèles. D'autres membres de cette tribu les arrêtèrent en route. Ils avaient besoin de pluie. Ils leur dirent : « Par Dieu, si vous ne nous amenez pas la pluie, c'est-à-dire si vous ne la demandez pas et si elle ne tombe pas grâce à votre Chaikh, nous vous lapiderons. » Ceux-ci allèrent alors trouver le Chaik et au moment où ils allaient le quitter lui dirent : « O Sayyidî, les gens de notre tribu nous ont chargés de te demander de faire tomber la pluie, dont ils ont besoin ; ils nous ont menacés de nous lapider si elle ne tombait pas. » Il leur dit alors : « Qu'est-ce que c'est que cela ? Est-ce que c'est Mouhammad (c'est-à-dire lui-même) qui ordonne à la pluie de tomber ? » Ils lui dirent alors : « O Sayyidî, demande à Dieu cette grâce pour nous, car nous avons honte de retourner auprès des gens de notre tribu sans rien. Quand ils eu-

rent suffisamment insisté, il fut pris du hâl et il leur dit alors : « Levez-vous et allez à *tel* sanctuaire et dites : Nous apportons notre requête par l'intermédiaire du Sayyid des Ridjâl et nous implorons la générosité du Maître des Maîtres. » Ils se mirent en marche en prononçant cette phrase et ils allèrent là où il leur avait donné l'ordre d'aller. Ils n'étaient pas encore arrivés, que Dieu leur avait accordé la pluie qui tomba en abondance grâce à la baraka du Chaikh, que Dieu soit satisfait de lui !

(*Apophtegmes de ce personnage.*)

Parmi les apophtegmes du personnage dont nous écrivons la biographie, on peut citer les suivants : « Il y a trois sortes de larmes : les larmes qui viennent des poumons, que l'on verse quand on a éprouvé une injustice ; les larmes qui viennent du foie, que l'homme verse à la mort d'un de ses parents et quand son chagrin est profond ; les larmes qui viennent du cœur, qui proviennent de la peau et de la chair, ce sont celles que la crainte de Dieu fait verser. Dieu, qu'Il soit exalté, a dit : « Peu à peu leurs peaux et leurs cœurs s'adoucissent au souvenir et à la parole de Dieu [1]. »

Autre apophtegme de ce personnage, que Dieu soit satisfait de lui : « Si l'homme apprend un métier et y acquiert une grande connaissance, et qu'ensuite il ne le pratique plus, il ne recevra aucun salaire ; il en est de même pour la science et pour le hâl, et autres choses analogues. Si celui qui les possède ne s'y applique point et ne les pratique pas, il n'en tirera aucun profit. »

Autre réflexion, au sujet d'une parole du Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut. « Celui qui croit « en Dieu et au jour du jugement dernier doit bien traiter ses hôtes. » Le Prophète fait ici allusion aux anges qui vont

1. Qorân, XXXIX, v. 24. Traduction Kasimirski.

et viennent nuit et jour auprès des croyants. Leur faire bon accueil est une belle action, car ils se réjouissent et les hôtes ont sur toi l'opinion que tu leur en donnes. Il est préférable qu'ils répandent une bonne opinion sur toi. »

Autre réflexion : « Si un homme met de la buée sur son miroir, il perd son éclat. Il en est de même du croyant s'il est content de lui, ses lumières et son influence s'en vont, et son état de grâce en est diminué. »

Autre réflexion : « La peau gonflée ne peut être tannée jusqu'à ce que la dilatation ait dispau. Il en est de même de l'orgueilleux ; rien ne le touche tant qu'il n'est pas débarrassé de son orgueil. »

Autre réflexion : « Les souillures d'un vêtement ne disparaissent qu'avec du savon. Pour l'homme, ses mauvaises actions ne seront pas effacées tant qu'il n'aura pas un Chaikh sûr. »

Il dit (que Dieu soit satisfait de lui !) : « Le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, m'a dit : « Prends soin de mon peuple. » Je lui demandais : « O Prophète de Dieu, comment ferai-je ? » « Enseigne-leur la formule : Il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mouhammad est le Prophète de Dieu ; il n'y a pas aujourd'hui de meilleure formule et qui soit plus profitable. »

(*Page 205.*)

Il a dit également, que Dieu soit satisfait de lui : « Il y a des étoiles au ciel et des étoiles sur la terre ; c'est ainsi que les anges qui voient les croyants sont les étoiles de la terre ; il y a le tonnerre du ciel et le tonnerre de la terre : les anges entendent les cris de l'opprimé comme nous entendons le cri du tonnerre. »

Notre Sayyid et grand-père, que Dieu l'ait en Sa miséricordes, a écrit de sa main toutes ces réflexions et nous les avons transcrites.

Le Sayyidî Mouhammad Al-Qantrî Al-Qaçrî.

Le Faqîh, instruit dans des sciences nombreuses, le lettré Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Mouhammad ben 'Alî Al-Qantrî Al-Qaçrî, mourut à Al-Qçar le 18 de Dhoûl-Hidjdja de l'année 1062 (20 novembre 1651). Il est mentionné dans les *Azhâr al-Boustân* au nombre de ceux qui étudièrent auprès du Chaikh Aboû Zaïd Al-Fâsî, 'Abd Ar-Rahmân.

Le Faqîh Sayyidî Mouhammad ben'Abdallah.

Le Faqîh Aboû'Abdallah Mouhammad ben'Abdallah fut Khatîb de la Mosquée de Bâb al-Djisa (Guîsa).

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1062 (J.-C. 1651-1652).

C'est au cours de cette année que mourut Aboûl-'Abbâs As-Sawrî. Au mois de Radjab (juin-juillet) les Fouqahâ se rendirent à la Zâouïa de Dilâ pour demander l'aide de son chef, Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Hâdj Ad-Dilâï, afin d'empêcher les Hayâïna de piller, de voler et d'assassiner. Il avait déjà reçu à ce sujet une lettre des Imâms de cette époque, disant qu'il était nécessaire de combattre les gens de cette tribu. J'ai lu une grande partie de cette lettre. Il les attaqua donc avec ses cavaliers et ses fantassins et les mit en déroute dans les premiers jours du mois de Ramadân (août-septembre).

ANNÉE 1063 (J.-C. 1652-1653).

L'Imâm Sayyidî Mouhammad Ach-Chérîf Al-'Bou'nanî.

L'Imâm, le Hâfidh considérable, le traditionniste, le maître instruit, excellent, le célèbre Aboû 'Abdallah Mouhammad Ach-Chérîf Al-Bou'nanî est ainsi qualifié dans les *Azhâr al-Boûstân.* Il est compris parmi ceux qui étudièrent auprès du Chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Ar-Rahmân et qui tirèrent profit de son enseignement. On dit dans cet ouvrage qu'il expliqua avec lui le *Çahîh* de Boukhârî mot à mot ; il suivit ses cours pendant plusieurs années et fut diplômé deux fois par lui.

Il naquit en l'année 988 ou l'année suivante (1580-1582) et mourut au mois de Chawwâl de l'année 1063 (août-septembre 1653). L'Imâm, l'ascète, le pieux, le vérificateur, Sayyîdi Ahmad ben Alî As-Sousî, a mentionné dans son livre le *Badhl al-Mounâçaha fî fi'l al-Mouçâfaha* que le personnage dont nous écrivons la biographie fut un de ceux qui l'appelèrent auprès de lui. Il vante sa noblesse chérifienne et son savoir : Il m'a entretenu, dit-il, celui qui possède la science de la vertu la plus parfaite, qui l'enseigne à Fès al-Qadîm et à Fès al-Djadîd, le frère en Dieu, le plus noble personnage, le Chérif le plus élevé, celui qui est de la race des Chaikhs par les diplômes et par la notoriété, Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad connu sous le nom d'Al-Bou'nanî, Dieu nous a montré à lui et à moi la voie du pardon par des marques visibles, etc.

Dans le *Minah al-Badiya* qui traite des traditionnistes illustres du savant, instruit dans les sciences, l'historien, le çoûfî Aboû 'Abdallah Sayyidî Mouhammad, fils du Chaikh, du Hâfith Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî, il est dit que

son père Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân se distinguait de son frère germain Sayyidî Mahammad en ce qu'il étudiait auprès de Chaikhs, tels que le personnage dont nous écrivons

(*Page 206.*)

la biographie, et lorsqu'il énumère les Chaikhs auprès desquels son père s'instruisit il s'exprime ainsi : « (Il étudia avec Un tel et Un tel) et avec Aboûl-Falâh Mouhammad ben Mouhammad ben Solaïmân ben Mançoûr ben 'Alî Ach-Chérîf Al-Bou'nanî. Tels sont les détails contenus dans cet ouvrage. »

L'Imâm Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî dit dans sa *Faharasa* au sujet du personnage dont nous écrivons la biographie : « Ce fut le dernier de ceux qui reçurent l'enseignement d'Al-Qaççâr. J'ai étudié également auprès de lui un grand nombre de matières, mais je ne lui ai pas demandé de diplôme, bien qu'il ait insisté beaucoup à ce sujet, parce qu'il comprenait que j'étais timide avec lui (que je n'osais pas le lui demander). Si j'avais pensé pouvoir l'obtenir immédiatement, je l'aurais certainement demandé; en toute chose Dieu seul l'emporte. Il mentionne ce qui précède après avoir parlé de son Chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Abbâr. On peut se reporter à son ouvrage. »

Le Chaikh Sayyidî Aboû Bakr As-Saktânî.

Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî dit dans sa *Fahrasa* au sujet du grand savant, du pèlerin, du voyageur, du Chaikh Aboû Bakr ben Yoûsouf As-Saktanî Al-Marrâkchî : « Notre Chaikh plein d'humilité et de savoir, le pèlerin, le voyageur, le Faqîh instruit dans les différentes branches des sciences. l'ascète pieux, désintéressé, le célèbre çoufiste, le vérificateur en toutes sciences, Sayyidî Aboû Bekr ben Yoûsouf

As-Sidisatânî [1] Al-Marrâkchî, que Dieu l'ait en sa miséricorde, soit satisfait de lui et nous rende profitable ses connaissances, amen, fit trois voyages en Orient. Il resta de nombreuses années en Égypte et au Hidjâz, parcourut la Palestine et fit plus de vingt pèlerinages. Je le rencontrai en Égypte en l'année 1059 (1649-1650) et je l'accompagnai jusqu'au Maghrib à son retour. J'ai étudié auprès de lui quelques-unes des *Chamâïl*. Il m'enseigna le dhikr à Biskra et me donna des diplômes relativement à toutes les matières des deux Sciences que j'avais étudiées et les rédigea plusieurs fois de sa propre main.

Parmi ses Chaikhs on peut citer le savant de son époque, le Chaikh Aboûl-Amdâd Ibrâhîm Al-Laqqânî, le Chaikh 'Abd Ar-Rahmân Al-Yamanî, le Chaikh Yoûsouf Az-Zarqânî, et d'autres encore des savants d'Égypte; il eut pour maîtres le Chaikh Ahmad Al-'Alamî, originaire de Jérusalem, qui lui enseigna la Tarîqa çoûfiste, Sayyidî Ahmad Bâbâ de Tombouctou et Sayyidî Aboûl-Qâsim ben Mouhammad Ad-Dar'î. Ce dernier personnage a étudié lui-même auprès d'Ibn Madjbar, disciple lui-même d'Ibn Ghâzî qui était l'homme de son époque possédant la plus grande documentation. Il étudia également auprès d'autres saints personnages de son pays.

Il mourut, que Dieu l'ait en Sa miséricorde, en l'année 1063, à Marrâkech.

Aboû Sâlim dit à son sujet en parlant des Chaikhs çoufistes: « Il se contentait d'une vie humble, se montrait satisfait de la vie avec peu; il était d'une très grande sobriété, il vivait très retiré. Il fit de nombreux voyages.

Je me suis entretenu un jour avec lui au sujet de ce que l'on raconte d'après Ibn Marzoûq et d'autres que l'on entendrait encore le son du tambour sur le champ de bataille de Badr. Il me dit : « Je suis passé à cet endroit vingt-sept fois

1. L'auteur du *Nachr* appelle ce personnage As-Saktanî.

et je n'ai rien entendu. » Aboû Sâlim dit encore : « Nous savons qu'il a accompli beaucoup de miracles. » Sayyidî Mouhammed ben 'Alî Al-Filâlî est un de ses disciples. Sa biographie sera faite dans le chapitre consacré à l'année 1091 (1680-1681) et auquel on peut se reporter.

Le Chaikh Sayyidî Ahmad Al-Qalçadî.

Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Al-Qalçadî Al-Qourachî fut un Chaikh savant qui savait fixer les heures de la prière, un mathématicien versé dans la science des partages de succession, un astronome. Il fixait les heures de la prière au minaret de la Mosquée des Qarawiyîn à Fâs.

(*Page 207.*)

Le Hâfidh Aboû Zaïd Al-Fâsî a dit: « J'ai étudié trois fois auprès de lui l'ouvrage d'Al-Qalçadî, sur les mathématiques, le commentaire des *Farâïd* de Khalîl, les *Rasâil al-Oustourlâb wa-Masâïl fîl-Hisâb wat-Ta'dîl* (étude sur l'Astrolabe; questions mathématiques et astronomiques) et tous les ouvrages qui se rattachent à ces sciences.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1063 (J.-C. 1652-1653).

Il y eut une augmentation des prix des denrées. Le Çâ' an-Nabawî valut une ouqiya ancienne, puis une ouqiya et demie. Quand on fut privé de pluie, les gens se mirent à prier pour la demander. Dieu les exauça et la pluie tomba.

Le Khadîr Ghaïlân apparut dans le Fahç du Habt. Il entra

à Al-Qçar après un combat où périrent un certain nombre de notables de cette ville. Les Oulâd Al-Qantrî et d'autres quittèrent la ville. La valeur des flous (monnaie de bronze) a été réglementée.

ANNÉE 1064 (J.-C. 1653-1654).

Le Faqîh Sayyidî Mouhammad ben Ismâ'îl Al-Misnâwî.

On dit dans *la Rihlat al-'Ayyâchiyya* : « Le Faqîh intelligent, le savant considérable Mouhammad ben Ismâ'îl Al-Misnâwî mourut à Tagrarin. A sa mort, en 1064, il laissa de nombreux livres. Il en fit don par testament au tombeau sacré[1] du Prophète, et prescrivit qu'on embaumât son corps avec de la myrrhe et du camphre, et qu'on le transportât dans la noble ville de Médine, où il voulait être enterré. Il léguait à celui qui se chargerait du soin de le transporter trois cents dinars prélevés sur sa succession. Il possédait un cheval noir d'excellente race qu'il destina par testament à la guerre sainte. Il affranchit ses esclaves et attribua à chacun d'eux une quote-part de sa fortune. Quand il mourut, ses héritiers observèrent toutes les prescriptions de son testament, sauf celle qui concernait son transport à Médine. Ils ne trouvaient en effet personne qui voulût le transporter, car ceux à qui on le demandait pré-

1. Le texte du *Nachr Al-Mathânî* (t. I, p. 40), citant la *Rihlat Al-'Ayyâchiyya*, dit : لحرم tandis que celui de la *Rihlat* que nous possédons dit : لخادم « à un serviteur ».

textaient la crainte[1] que les gouverneurs d'Égypte et du Hidjâz ne leur demandent la fortune du mort en voyant transporter son corps du Maghrib en Arabie, et qu'ils disent : On ne fait cela (c'est-à-dire on ne transporte ainsi le corps) que pour un personnage possédant des richesses innombrables. Les héritiers l'enterrèrent donc dans leur pays, quoique certaines personnes riches eussent proposé de le transporter. Les livres furent conservés un certain temps où ils étaient, puis les héritiers les transportèrent à Al-Qoul'ia, où ils s'étaient enfuis en les emportant quand ils eurent appris que le Gouverneur de la région songeait à s'en emparer. Ces livres y restèrent jusqu'au moment où Sayyidî 'Alî, fils du Chaikh Al-Houfyân, entreprit le pèlerinage quelques années plus tard ; on les envoya avec lui. A cause de cela, beaucoup d'entre eux s'égarèrent. J'en ai vu quelques-uns dans la noble ville de Médine. J'ai eu sous les yeux également la liste des ouvrages appartenant à ce Chaikh qui sont parvenus jusqu'à Médine ; j'ai vu la liste des ouvrages qui y étaient parvenus et cette liste ne correspond pas au nombre des ouvrages laissés par le Chaikh. Il m'avait dit lui-même, que Dieu l'ait en Sa miséricorde, un an avant sa mort, lorsque je le rencontrai à Figuîg que les ouvrages qu'il possédait étaient au nombre d'environ 1.500. Il en parvint à Médine environ 170.

J'ai vu la plupart d'entre eux. Ce sont des livres très précieux qu'il acquit presque tous à Constantinople, et qui furent achetés pour lui par le grand-vizir, à cause d'une aventure qui lui était arrivée avant son accession au Vizirat. Il avait rencontré le personnage dont nous écrivons la biographie à Bagdad, au sanctuaire du Pôle de cette époque, le Chaikh 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî. Ce vizir avait été des-

2. Le texte du *Nachr* dit : فى خوف الولاة ; celui de la *Rihlat* تخوف ظلم الولاة par la crainte de l'arbitraire des gouverneurs ».

titué par le Sultan de nombreuses fonctions ; il redoutait sa colère et désirait ardemment parvenir à la dignité de Vizir. Il dit au Chaikh : « Prie Dieu que je devienne vizir,

(*Page 208.*)

et si j'obtiens cette fonction, tu pourras me demander ce que tu voudras. » Quand Sayyidî Mouhammad ben Ismâ'îl se rendit à Constantinople, il trouva ce personnage investi des fonctions de vizir. Il l'accueillit avec empressement dans sa demeure et lui dit : « Que désires-tu ? » Il répondit : « Il existe dans ce pays des livres précieux, mais je ne puis satisfaire le désir que j'ai de les acheter. » Le vizir envoya chercher le crieur public pour les livres et lui dit : « Présente à ce Chaikh tous les livres que tu trouveras. Tu lui laisseras ceux d'entre eux qui lui plairont et viens chez moi en toucher la valeur, pour payer le vendeur ». Il en fut ainsi tant qu'il resta à Constantinople.

Ce personnage était en tous points extraordinaire. Il avait acquis des connaissances étendues dans les sciences juridiques et il n'était pas moins favorisé relativement aux grâces divines. Il parcourut les différents pays d'Orient et d'Occident; il ne laissa ni le Maroc, ni l'Ifriqiya, ni le Soudan. Il resta au Caire environ sept ans, du vivant du Chaikh Al-Laqqânî. Il m'a dit avoir étudié entièrement sept fois le *Moukhtaçar* à la Mosquée d'Al-Azhar et avoir été le disciple des Chaikhs de cette époque. Il vécut à la Mekke et à Médine un certain temps; il parcourut le Yémen, où il se fit passer pour le Mahdî ou se donna un titre à peu près semblable. Ce n'est pas tout ; il voyagea dans l''Irâq et resta un certain temps à Baghdâd où il fréquenta l'École du Chaikh 'Abd Al-Qâdir, à la Tarîqa duquel il se rattacha ; il fit partie de ceux qui suivaient ses préceptes. Il quitta ensuite cette ville pour aller à Constantinople. Dans toutes ces contrées il proclamait tout ce qu'il avait dans l'esprit,

sans craindre ni Sultan, ni personne. Il gagna ensuite Tarâboulous par l'Europe dans un bateau, en l'année 1060. C'est à ce moment que je l'ai rencontré à Misrâta, au sanctuaire du Chaikh Zarroûq. Il m'a dit[1] : « Il m'a été donné d'être le soutien de la religion et de publier partout la formule de conversion à l'Islam. J'en ai été informé par les saints personnages que j'ai rencontrés et je suis venu auprès de ce Chaikh pour avoir son autorisation, et j'attends qu'il me la donne. » Je l'ai laissé à cet endroit ; plus tard, j'ai appris qu'il était parvenu dans la région de la mer occidentale et qu'il était allé en pèlerinage à Sayyidî 'Abd As-Salâm ben Machîch. Il resta dans ce pays un certain temps, mais ses projets ne réussirent pas. Ses intentions s'étaient déjà manifestées depuis bien des années au Soûs al-Aqçâ, mais il n'avait pu obtenir leur réalisation. Il retourna alors dans les montagnes des Ghomâra jusqu'à Al-Qoul'ia où il resta un certain temps; il quitta ensuite cet endroit pour aller jusqu'au Figuîg où il resta quelque temps. C'est là que je le rencontrai en l'année 1064 (1653-1654). Il me demanda mon aide dans son entreprise, mais il ne rencontra pas auprès de moi l'appui qu'il désirait. Je lui exposai clairement mon opinion, disant que je n'étais pas de ceux qui se mêlent des choses qui ne les concernent pas, ni de ceux qui avaient les moyens de lui apporter leur aide même pour des choses moins importantes que celles qu'il ambitionnait. Quand il fut ainsi fixé à mon sujet, il manifesta le regret d'avoir perdu une partie de sa vie et de ses efforts sans aucun résultat, et il ajouta : J'ai parcouru tous les pays de la terre sans trouver quelqu'un qui pleure comme moi sur l'Islam. Par Dieu, je n'ai cependant pas menti, mais il se peut que je me sois trompé dans ce que j'ai

1. Le *Nachr* dit : قال, la *Rihla* dit : قال لي ; nous avons adopté cette dernière version.

(*Page 209.*)

enseigné. J'ai vu le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut! et il m'a dit: « Tu es un savant, un homme riche et un sultan. » Pour la science, j'en ai acquis ce que j'ai pu; pour la fortune, je ne possède pas moins de 500 dinars ou à peu près, si j'en ai besoin; quant au titre de Sultan, je l'aurai sans doute dans l'autre monde; j'avais l'espoir de l'acquérir dans ce monde et je ne me repens pas de mon désir, maintenant que je sais que Dieu ne l'a pas voulu. Mon intention est de refaire le pèlerinage et la visite des lieux saints. J'irai ensuite m'établir auprès du tombeau du Chaikh 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî et j'adorerai Dieu jusqu'à ma mort. Je laissai le faqîh Al-Misnâwî dans ce sentiment. Il s'éloigna de Mesrata et se rendit à Tigourarin[1], où il mourut. Il pratiquait, que Dieu l'ait en Sa miséricorde, la magie et l'alchimie, l'astronomie, et il racontait lui-même quelques-uns des résultats qu'il avait obtenus; il serait trop long de rapporter tout ce que l'on disait de lui à ce sujet. On peut citer parmi ses belles actions le fait suivant: « Lorsqu'il arriva à Tarâboulous, le Gouverneur de cette ville, 'Othmân Pacha, lui dit: « Demandez-moi quelque chose. » Il lui répondit: « Je désire que vous exemptiez d'impôts tous les Chorfâ qui se trouvent dans la province, et qu'ils ne payent pas comme les autres, et que vous ayez des égards pour les voisins du tombeau du Chaikh Zarroûq. » Le Gouverneur dénombra tous les Chorfâ habitant sa province; il en trouva 500: il les exempta tous d'impôts et jusqu'aujourd'hui ils n'en payent aucun. Voilà, certes, une belle action. Il m'a récité ces vers sur son regret d'avoir parcouru en vain tant de pays différents:

Il était dans notre destin de faire dans les pays un grand nombre de pas; et celui dont le destin est de faire des pas, doit les faire. Notre

1. Gourara, près du Touat.

subsistance était dispersée en tous pays. Celui dont la subsistance ne vient pas à lui, doit aller la chercher. S'il est écrit que quelqu'un doit mourir dans un pays déterminé, il ne peut pas mourir ailleurs.

Il m'a récité également les vers suivants:

L'époque est corrompue, comme on peut le voir, et de même sont corrompues les mœurs de la fin des siècles.

Un autre a récité également ce vers encore meilleur que le précédent :

On dit que l'époque est corrompue, mais ce n'est pas elle qui est corrompue, ce sont les gens qui sont corrompus.

En résumé ce personnage fut un homme extraordinaire à son époque, et il n'y en aurait pas eu d'aussi distingués de son temps en générosité, en esprit, en intelligence et en élévation de caractère, si Dieu ne l'avait pas affligé de l'obsession de l'Émirat, qui lui troublait la tête et qui l'empêcha d'avoir une demeure et de se fixer dans un pays. Nous demandons à Dieu la grâce et le pardon éternel pour tout ce qui peut nous éloigner de Lui. Telles sont, mot par mot, les paroles d'Aboû Sâlim. Quant à ce que dit le faqîh Al-Misnâwî, qu'il a vu en songe l'Envoyé de Dieu, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, qu'il lui dit : « Tu seras Sultan », cette vision du Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, pendant son sommeil.

(*Page 210.*)

est dans les choses croyables, ainsi qu'on le voit dans les hadiths véridiques; et, selon les décisions des 'Oulamâ, ce qui est certain c'est qu'il a vu dans la vision d'un rêve une forme pareille à son corps, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, dans le monde des fantômes ou à celle de son esprit dans le monde des esprits, mais avec des différences entre ce qu'il a vu et le corps et les traits du Prophète tels qu'ils étaient.

Ceci est en opposition avec les dires d'Ibn Siraïn et de ceux qui l'ont précédé et qui sont d'accord avec lui, en disant que la vision du Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, n'est véritable que pendant le sommeil sous les traits qu'il avait dans ce monde. Le *Çahîh* dit au contraire que ce qu'on voit de lui, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut! n'est pas semblable à ses traits et, même si la vision était semblable à ses traits, on ne la verrait que dans une image et il est certain que l'on voit le Prophète en songe autrement qu'il n'était pendant sa vie.

Al-Mazârî raconte que quelqu'un vit le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, et qu'il lui ordonna de tuer un personnage dont la mort n'était pas légitime. Dans ce cas c'est une vaine apparence qu'il a vue et non pas une forme véritable, et d'après lui il est possible que ce soit une apparition du monde des fantômes ou du monde des esprits comme l'affirme également l'Imâm Aboû Hamîd Al-Ghazzâlî.

Le Chaikh Al-Oubbî a dit: Les fouqahâ ne sont pas d'accord au sujet de la vision du Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, s'il ordonne de tuer quelqu'un qu'il n'est pas légitime de tuer. Les uns ne l'admettent absolument pas; d'autres disent qu'il ne s'agit que d'un fantôme. Interprétez vous-même. Oubbî, à la suite d'autres questions, dit qu'Al-Qirâfî a dit : « Les fouqahâ ne sont pas d'accord sur le fait suivant. Si le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, dit à celui qui le voit ou songe : « Ta femme est répudiée trois fois », et que celui-ci sache ne l'avoir pas répudiée trois fois, sera-t-il obligé de la répudier trois fois, puisque le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, dit toujours la vérité, ou bien n'y sera-t-il pas obligé? « Al-Qirâfî ajouta : « Il est évident que les avertissements donnés par le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, à quelqu'un pendant

la veille ont plus de valeur que les avertissements donnés pendant le sommeil, car il est possible, pendant le sommeil, de se tromper sur la ressemblance plus que de se tromper sur la certitude de n'avoir pas divorcé. Très peu de gens d'ailleurs reçoivent de pareils avertissements. En ce qui concerne les apparitions pendant le sommeil, elles ne peuvent être certaines qu'aux yeux des rares personnages qui connaissent très bien les traits du Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut. Il faut alors se conformer à l'opinion qui l'emporte. » J'ajoute cette anecdote. On dit que tandis que le Chaikh, le Faqîh Ibn Al-Barâ, faisait son cours à la Mosquée Al-'Atba à Tunis, un homme vint à lui et lui dit : « J'ai vu hier le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut ; il m'a dit : « Dis à un tel de te donner un vêtement. » Le Faqîh lui répondit : « Le Prophète m'a dit tandis que je ne dormais pas, de ne te rien donner. » L'homme s'éloigna et se rendit chez le Saint Aboû 'Abdallah connu sous le nom d'Al-Maghribî, qui habitait non loin de la Mosquée. Celui-ci lui donna le vêtement. On lui dit alors que cet homme avait menti. Le Chaikh dit : « Si j'avais vu que cet homme était sincère, je lui aurais donné une fortune. » Telles sont les paroles d'Al-Oubbî. Il en est de même relativement au songe du personnage dont nous écrivons la biographie. Les paroles du Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut : « Tu seras savant, riche et sultan », se sont réalisées pour la science et la fortune, mais pour la question concernant le titre de sultan, c'est lui-même qui a fait l'interprétation à ce sujet.

(*Page 211.*)

La cause en est, soit dans l'absence de précision de ses visions de fantôme comme on l'a expliqué précédemment, soit au fait de suivre ses aspirations plutôt que la réalité. Il désirait une certaine grandeur exceptionnelle au-dessus des autres par l'élévation de sa situation. En ce qui concerne

le monde il a réalisé une partie de son ambition, et ne s'en est pas aperçu; quant à ce qui concerne l'autre monde, Dieu seul le sait.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1064 (J.-C. 1653-1654).

Au cours de cette année mourut l'Emir de Fès Sayyidî Ahmad ben Mouhammad Al-Hadj Ad-Dilâï, le 20 Rabî' al-Awwal (8 février 1654). Son frère Sayyidî Mouhammad lui succéda — que Dieu leur fasse miséricorde.

ANNÉE 1065 (J.-C. 1654-1655).

Le Chaikh Ahmad ben 'Alî Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Ahmad ben 'Imrân As-Salasî.

Le Chaikh, le Faqîh, le savant, le traditionniste, le Hâfidh, le lettré, l'éloquent Aboûl-'Abbâs Ahmad, fils du Chaikh, savant parmi les lettrés et lettré parmi les savants. le Qâdî Al-Djamâ'a Aboûl-Hasan'Alî, fils du Chaikh, du Faqîh, du grammairien, Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Ahmed ben 'Imrân As-Salasî. C'est ainsi qu'il est mentionné par le Chaikh de nos Chaikhs, le Chaikh Aboû 'Abdallah Al-Misnâwî, et j'ai copié ce passage écrit de sa propre main. La biographie de son père Sayyidî Alî a été faite précédemment. L'Imâm Al-Yoûsî a dit au sujet du personnage dont

nous écrivons la biographie : « C'était un des plus grands et des meilleurs savants. » Il ajoute : « J'ai étudié sous sa direction la *Koubrâ* du Chaikh As-Sanoûsî, et son commentaire, que Dieu les récompense. Le Chaikh le vérificateur Sayyidî At-Tayyib, fils du Chaikh Sayyidî Mahammad Al-Fasî, a dit dans sa *Fahrasa* : « Parmi les élèves du personnage en question, il faut citer Aboûl-'Abbâs Ahmad, surnommé Hamdoûn Al-Mizwâr. » Il mentionne que le personnage dont nous écrivons la biographie mourut en l'année 1065 (1664-1665). Le Chaikh Al-Misnâwî a rapporté, ainsi que je l'ai copié sur un texte écrit de sa main et d'après son cousin, le Faqîh pieux et praticant, Sayyidî Ahmad, fils du Faqîh excellent Sayyidî Ach-Châdhilî, que celui-ci avait raconté au sujet de son père, Sayyidî Ach-Châdhilî, que le personnage dont nous écrivons la biographie rendit visite au Chaikh Sayyidî Mouhammad ben Aboû Bakr Ad-Dilâï, qui lui témoigna les plus grands égards et accueillit favorablement sa venue. Pendant son séjour chez Sidi Mouhammad, les deux Chaikhs (Dilâï et Châdhilî) et le personnage dont nous écrivons la biographie mangeaient en compagnie chaque soir. A ce dernier le Chaikh Ad-Dilâï envoyait ensuite d'autres plats, dans la crainte qu'il ne se privât de manger devant eux par déférence. Un certain soir il lui envoya son dîner comme d'habitude, mais ce dîner ne lui parvint pas par suite d'un accident. Quelqu'un en informa le Chaikh; il appela alors le Faqîh en question et l'interrogea; celui-ci répondit qu'en effet il ne lui était rien parvenu. Il lui dit alors : « Combien y a-t-il de lettres dans le mot[1] ? » Il les compta, et le Chaikh lui donna pour chaque lettre un dinar d'or pour lui témoigner sa bienveillance et en plus de l'hospitalité qu'il lui offrait, sa reconnaissance de sa visite.

Parmi les aventures qui arrivèrent au personnage dont

1. Il s'agit du mot qui sert à désigner la nourriture qui n'était pas parvenue à sa destination.

nous écrivons la biographie avec le Chaikh Sayyidî Mahammad ben Aboû Bakr, il faut citer la suivante : Sayyidî Mahammed lui dit un jour dans une réunion, tandis qu'il était entouré de ses enfants, de ses parents et de ses amis : « Celui d'entre vous qui a de l'affection pour moi fera un cadeau à ce Chaikh, » c'est-à-dire au personnage dont nous écrivons la biographie.

(*Page 212.*)

Toutes les personnes présentes lui donnèrent selon leurs moyens. Les femmes l'apprirent et chacune d'elles donna ce qu'elle put : boucles d'oreilles, bracelets, et autres choses. La nouvelle parvint au Soûq (marché) et les gens qui s'y trouvaient affluèrent en grand nombre, apportant l'un un cheval, l'autre quelque autre présent, selon leurs moyens. Les gens vinrent en grand nombre comme s'ils étaient réunis par le crieur public ou appelés par quelqu'un. Telle est la récompense de celui qui parle des choses de Dieu et en son nom. Cela se passait à la fin de la journée. Le personnage dont nous écrivons la biographie en fut affligé et dit : « J'aurais préféré que cela arrivât au début de la journée. » Puis il retourna chez lui comblé de présents, que Dieu l'ait en Sa miséricorde. Telles sont les paroles du Chaikh Al-Misnâwî, avec quelques modifications nécessaires, mais qui n'ont pas changé le sens.

Ce voyage fut profitable; telle était la manière de faire habituelle des gens de Dilâ, que Dieu les agrée, avec leurs hôtes et avec tout le monde. Nous avons parlé de la générosité de Sayyidî Mahammed ben Aboû Bakr dans sa biographie.

Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben 'Alî Az-Zanaqî.

Le professeur Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân Az-Zanaqî était, d'après les *Azhâr al-Boûstân*, de ceux qui profitèrent

de l'enseignement du Chaikh, de l'élu de Dieu, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî. Il ajoute qu'il mourut le 7 Radjab de l'année 1065 (13 mai 1655).

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1065 (J.-C. 1654-1655).

Les habitants de Fès dirigèrent une expédition contre les Beni-Zarwâl. Ils quittèrent Fâs le 9 de Dhoûl-Qa'da (10 septembre 1655) et retournèrent le 22 du même mois (23 septembre). 'Al-Abbâs, fils de Mahammad Ach-Chaikh, fils de Zaïdân ben Ahmad Al-Mançoûr, mourut; c'était le dernier-né de la famille, et avec lui la dynastie saadienne s'éteignit.

ANNÉE 1066 (J.-C. 1655-1656).

Le Chaikh Sayyidî Ahmad ben 'Abd Aç-Çâdiq As-Sidjilmâsî.

Le saint, le vertueux, Aboûl-'Abbâs Sayyidî Ahmad ben Abd Aç-Câdiq As-Sidjilmâsî, habitait Ar-Ratb; il fut enterré à Al-Batatha. Il avait reçu l'enseignement de Sayyîdi'Alî Al-Goumi, disciple de Sayyidî 'Abd Al-'Azîz ben 'Abd Al-Halîm, enterré au Tafilelt, disciple de Sayyîdi Aboût-Tayyib enterré à Maïsour, disciple de Sayyidî'Abdallah Al-Khayyât enterré au Djabal Zarhoûn, disciple de Sayyidî Ahmad ben Yoûsouf

Ar-Rachîdî [1], disciple du Chaikh Zarroûq. C'est ce qui est rapporté par la *Tohfa* et son abrégé; le personnage dont nous écrivons la biographie est très célèbre; il eut beaucoup d'adeptes, sa sainteté et ses miracles étaient notoires et bien connus de ses compatriotes et des autres hommes.

Il mourut en l'année 1066 (1665-1666).

Le Saint Sayyidî Ahmad ben 'Amr Ach-Charîf.

Le saint célèbre et le grand illuminé, Sayyîdi Ahmad ben 'Amr Ach-Charîf, est enterré à l'intérieur de Bab al-Guîsa, l'une des portes de Fès al-Idrîsiya. Sa raouda est en face de la porte Est de la mosquée du vendredi. L'auteur du *Maqçad* a dit : « C'était un saint célèbre et simple d'esprit; il prévoyait souvent l'avenir et accomplissait beaucoup de miracles dont les merveilles était évidentes. L'oncle de notre père, que Dieu lui fasse miséricorde, a dit : « Il naquit (le personnage dont nous écrivons la biographie) simple d'esprit, mais on ne lui connut pas de Chaikh; tous les habitants de Fès étaient d'accord pour reconnaître sa sainteté; les gens plus particulièrement désignés pour la reconnaître en témoignaient également. »

(*Page 213.*)

Tels sont les renseignements que j'ai copiés sur son manuscrit. L'auteur du *Maqçad* dit encore : « Il rencontra (le personnage dont nous écrivons la biographie) notre seigneur Ahmad ben 'Abdallah. C'était au temps de sa jeunesse. Il lui mit les mains sur les yeux et les ouvrit l'un après l'autre, en écartant fortement ses paupières, indiquant ainsi, que Dieu lui fasse miséricorde et nous le rende profitable, que sa compréhension devait être large et pro-

1. C'est le patron de Milianah, où il est enterré.

fonde. Un jour, pendant sa jeunesse, il lui envoya une belle lampe en verre remplie d'eau, avec une mèche, une monture de plomb dans laquelle se trouvait la mèche, et une chaîne pour suspendre la lampe [1]. Il dit à celui qu'il chargeait de l'envoyer : « Donne cette lampe à Sayyidî Ahmad ben 'Abdallah. » Il voulait indiquer que Dieu disposait pour lui des lumières et des secrets et qu'il serait une lampe qui éclairerait les créatures et qu'elles profiteraient de ses lumières. Les choses se passaient exactement comme il les avait prévues. » Telles sont les paroles du *Maqçad*. L'auteur de cet ouvrage ajoute : « Sayyidî 'Ahmad ben 'Amr alla à la Zâouïa de notre seigneur Mouhammad ben'Abdallah et demanda où était le fils de celui-ci. Il tenait à la main un sac et demanda qu'on le donnât à Sayyidî Ahmad ben' Abdallah pour qu'il y mît de l'argent. On raconta la chose au Chaikh Sayyidî Mouhammad, que Dieu lui fasse miséricorde, qui dit à son fils Sayyidî Ahmad : « Réponds-lui : Je suis riche et je n'ai pas besoin de ce sac.» Il voulait dire que ce que Dieu lui avait donné de sainteté et dont il devait l'informer, valait bien davantage et était bien préférable au don qu'il voulait lui faire. J'ai entendu notre seigneur Ahmad ben 'Abdallah raconter cette histoire, et il ajoutait : « C'est également ce que je possède moi-même aujourd'hui. »

Ce récit se trouve également dans le *Maqçad*. Selon ce que nous avons entendu dire par quelques-uns, le personnage dont nous écrivons la biographie donna au Faqîh Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad Aboû 'Inân Ach-Charîf un fagot de bois de palmier. Or, il est d'usage de s'appuyer sur une branche de palmier comme sur un bâton.

Il y avait là un symbole. Ses enfants furent chargés de prononcer la *khotba* dans les mosquées de Fès et ailleurs : et le khatîb s'appuie durant la khotba sur un bâton. Il

1. Il s'agit d'une lampe de mosquée, sorte de grande veilleuse en verre.

arriva que les enfants de Sayyidî Aboû 'Inân comptèrent autant de *khottâb* qu'il y avait de branches de palmier dans le fagot et quand ils eurent fourni autant de *khottâb* qu'il y avait de branches de palmier, leur famille n'en produisit pas davantage.

Sayyidî Ahmad ben 'Amr est l'auteur de plusieurs miracles : entre autres, il entra dans une maison, car à Fâs c'était son habitude d'entrer dans les maisons et personne n'avait peur de lui, car il était faible d'esprit et irresponsable, et les gens connaissaient sa sainteté grâce aux miracles qu'il avait accomplis et qui étaient célèbres.

Il s'assit donc dans la maison où il était entré, sur un petit matelas neuf. La maîtresse de la maison eut peur de le voir assis sur son matelas, pensant qu'il avait des poux et qu'il en laisserait au matelas. Il sortit à la hâte et Dieu envoya aussitôt des poux dans cette maison. Il y en eut partout, dans les tapis et dans les vêtements. La femme réfléchit et comprit que ce malheur lui était arrivé pour les mauvaises pensées qu'elle avait eues sur le saint personnage.

(*Page 214.*)

Elle fit part de ce fait à l'un de ses proches : celui-ci alla auprès du Chaikh pour le ramener à la maison et pour lui demander pardon. Quand l'homme fut auprès de lui, le personnage dont nous écrivons la biographie s'enfuit promptement en disant et en répétant : « Ahmad ben 'Amr a des poux. » L'homme ne put jamais l'atteindre, car il s'échappait dès qu'il le voyait. Il continua à le rechercher pour le prendre à l'improviste parce qu'il savait qu'il était la cause que la maison était pleine de poux. Or, Dieu ne devait le délivrer de ces poux que par son influence. Il rencontra enfin Ahmad ben 'Amr un certain jour ; celui-ci l'accueillit avec bienveillance et l'accompagna à la maison ; il fit asseoir le saint sur le meilleur tapis en lui faisant

ses excuses. Dieu, qu'Il soit exalté, éloigna alors les poux de cette maison.

Il entra un jour dans la maison de l'un de nos ancêtres, notre seigneur Aboû 'Abdallah At-Tayyib, qui habitait à ce moment à Râs al-Djanân, un des quartiers de Fès al-Qarawiyîn, et il se mit à appeler une vieille femme qui se trouvait là, par son nom; lorsque la femme de l'aïeul dont nous venons de parler l'entendit, c'était la vertueuse Sayyîda Fâtima, fille de Sayyidî Hamdoûn Ach-Chaqqoûrî Al-Andaloûsî, elle lui envoya une petite esclave qui se nommait Yâqoût pour lui souhaiter la bienvenue; or cette esclave était atteinte d'une légère maladie et quand il la vit, il lui dit et répéta à plusieurs reprises : « Malheureuse Yâqoût, herbe de mort. » Il avait prononcé cette parole prophétique au coucher du soleil et le lendemain soir n'était pas encore arrivé que Yâqoût était morte, selon ses prévisions. Les paroles du personnage en question avertissaient donc la Sayyida de la mort prochaine de son esclave, pour la lui rendre moins pénible, quoique toute créature soit une herbe mortelle.

Deux mois avant que notre aïeul At-Tayyib mourût, le personnage dont nous écrivons la biographie lui disait toutes les fois qu'il le rencontrait : « O Sayyid un tel, » et il le nommait, ensuite il levait la tête vers le ciel, fermait les yeux, et passait les mains sur son visage. Peu après, l'aïeul mourut, que Dieu lui fasse miséricorde. Les gestes qu'il faisait étaient donc un signe qui annonçait sa mort. En effet, telle est la position de la tête des morts sur le brancard.

Un jour, un homme s'empara de lui, il se nommait Hamdoûn, le simple d'esprit, et il le saisit par le cou en disant : « Je ne te lâcherai pas avant que tu m'aies assuré la moisson, c'est-à-dire la récolte du blé pendant cette année. »

Le temps de la moisson approchait. Il faisait tous ses efforts pour repousser celui qui le tenait et lui répétait :

« Laisse-moi. » Mais l'autre lui répétait : « Je ne te lâcherai pas avant que tu ne m'aies donné l'assurance que je te demande. » Alors le personnage dont nous écrivons la biographie répondit : « Je la garantis sur ma tête. » Et il se frappa le front de la main. L'homme le renvoya aussitôt et dit en se réjouissant : « Il s'est porté garant de la moisson de cette année. Effectivement, il en fut comme il l'avait dit. A Fès, sa sainteté était reconnue par tous. Il mourut en l'année 1066 (1655-1656), ne laissant pas d'enfants, et on ne connaît personne ayant des liens de parenté avec ses parents ni avec ses proches; on ne sait pas davantage à quelle Tarîqa il appartenait. (Son tombeau) lui a été accordé par Dieu auprès de l'un des saints de Fès, Sayyidî 'Omar Ach-Charîf; sa Raouda est à Çariwa, quartier de Fès al-Andalous; elle est vis-à-vis de la Raouda de Sayyidî Aboû

(*Page 215.*)

Ghâlib; (Aç-Çariwî) une route seulement les sépare. Ce Sayyid Omar était Chérif Hosainî; il y a à Fès des gens qui appartiennent à sa famille.

Le Chaikh Sayyidî 'Alî Al-Oudjhourî.

Le Grand Imâm, le savant célèbre Aboûl-Hasan Sayyidî 'Alî Al-Oudjhoûri Al-Miçrî, est l'auteur d'un commentaire complet du *Moukhtaçar* de Khalîl[1]; c'est un des Chaikhs du droit et du Çoufisme, c'est un guide puissant.

Le Chaikh Aboû Sâlim Al-Ayyâchî a dit dans sa *Fahrasa :* « Le premier Chaikh qui m'a diplômé et dont j'ai reçu l'instruction en Égypte était le Chaikh, le Faqîh âgé et illustre, égal à ses ancêtres, le sceau des traditionnistes, dont les bonnes actions sont connues, le Chaikh Malékite

1. Al-Oudjhourî a fait trois commentaires de Khalîl : l'un en dix, l'autre en cinq et le troisième en deux volumes. — HÂDJÎ KHALÎFA, t. II, p. 401.

du Caire, ou plus exactement du monde entier, le Chaikh Zaïn al-'Âbidîn Aboûl-Hasan Alî Al-Oudjhourî ; je l'ai rencontré deux fois dans sa maison à l'Azbakiya au Caire et j'ai étudié sous sa direction des passages des *Thoulathiyât* de Boukhârî et une partie des *'Achariyât* d'Ibn Hadjar, ainsi que les *Thoulathiyât* d'Ibn Madja, le *Mousalsal bil-Mouçâfaha* [1], ce qu'on a dit sur la formule *As-Salâmou 'Alaïkoum*, les *Mousalsalât* d'Ibn Djouza et la *Fâtiha*, selon la méthode du Qâdî Al-Djanî ; il m'enseigna le dhikr dans la matinée du dimanche 23 Chawwâl de l'année 1046 et me diplôma pour tout ce qu'il avait appris de ses Chaikhs qui sont trop nombreux pour les nommer.

Parmi eux, il a mentionné le Chaikh 'Omar ben Al-Djanî, disciple de Djalâl As-Souyoûtî, et quelques Chaikhs de ce même Soyoûtî, comme Chihâb Al-Hidjâzî. Parmi eux, il faut encore citer Badr ad-Dîn Al-Karkhî, disciple de Zakariyâ et du Chaikh Mouhammad ben Ibrâhîm At-Tata'î ; parmi eux également, le Chaikh Mouhammad ben Ahmad Ar-Ramlî, disciple du Chaikh al-Islâm, Zakâriyâ ; le Chaikh Çâlîh Al-Boulqînî, disciple de son père Chihâb ad-Dîn Al-Boulqînî, disciple du Chaikh 'Abd Ar-Rahman Al-Oudjhourî, disciple d'Al-Qastallânî ; le Chaikh Mouhammad As-Sanoubrî Al-Makkî, disciple du Chaikh 'Abd Ar-Rahmân Al-Oudhjourî, disciple d'Al-Qalqachandî, disciple d'Ibn Hadjar ; le Chaikh Karîm Ad-Dîn Al-Barmounî, le Chaikh Badr ad-Dîn Al-Qirafî, le Chaikh 'Othmân Al-Ghazzî, les trois derniers, disciples de son grand-père 'Abd Ar-Rahmân Al-Oudjhourî. Sayyidî 'Alî Al-Oudjhourî, notre Chaikh, mourut en l'année 1066 (1655-1656), dans un âge avancé : il avait près de cent ans. Que Dieu lui fasse miséricorde et soit satisfait de lui. Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim.

1. « *Mousalsal bi'l-Mouçâhafa.* » La chaîne par étreinte. Expression technique de la science des Hadith. Cf. Marçais, trad. du « *Taqrib de En-Nawawi* », *Journal asiatique*, 1901, t. II, p. 101.

Le personnage en question était né en l'année 975 (1567-158) et vécut environ 91 ans. Parmi ses ouvrages, j'ai vu son commentaire de Khalîl et son commentaire marginal de la *Risâla*, ainsi que l'ouvrage par lequel il commenta le *Hadîth al-Isrâ'*. Il composa beaucoup d'ouvrages et eut un grand nombre de disciples; parmi eux, deux commentateurs du *Moukhtaçar* de Khalîl, le Chaikh Abd Al-Bâqî Az-Zourqânî et le Chaikh vertueux Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Kharchî; on fera plus loin leurs biographies. On rapporte que le personnage dont nous écrivons la biographie, a décidé qu'il était permis d'aspirer la fumée de l'herbe connue sous le nom de tabac, et il a fait un ouvrage à ce sujet. D'autre part, notre Chaikh, le savant, le pieux, le vérificateur, le Hâfith, Sayyidî Mouhammad, surnommé Al-Kabîr ben Mouhammad As-Sarghînî, a rapporté d'après le Chaikh puissant, ferme et vertueux, le savant, le vérificateur, Sayyidî Aboû Bakr ben Mouhammad ben Al-Khâdim

(*Page 216.*)

Ad-Dilâï qu'il avait lui-même entendu dire à l'un des compagnons du Chaikh Alî Al-Oudjhourî, le Chaikh Ahmad At-Tourkî, qu'il avait entendu dire par le Chaikh Alî Al-Oudjhourî dont nous faisons la biographie, qu'il était revenu dans la suite sur sa décision et qu'il avait décrété qu'il était défendu de fumer. Ce qui est dit au sujet de cette question est très long et nous ne nous y étendrons pas ici. Dieu est notre guide.

Le Chaikh Sayyidî Sa'îd Qaddoûra.

Le Chaikh savant, le vérificateur, le moufti de l'Islam, le Khatîb, Sayyidî Sa'îd connu sous le nom de Qaddoûra fils d'Ibrâhîm, habitait à Alger et était né à Tunis. C'était un

des Imâms les plus stricts, auteur d'un commentaire sur le *Soullâm*, ouvrage de Logique, et d'un commentaire marginal du *Charh* de la *Çouhgrâ* du Chaikh As-Sanoûsî; il fit, que Dieu lui fasse miséricorde, tous ses efforts pour rendre clair son commentaire du *Soullâm*, et il s'est distingué par cet effort.

Il étudia, que Dieu lui fasse miséricorde, auprès de Sa'îd, Al-Maqqarî et d'autres. Parmi ceux qui reçurent son enseignement il faut citer son fils le Chaikh Aboû'Abdallah dont on fera plus loin la biographie s'il plaît à Dieu; Sayyidî Aboû Mahdî 'Isâ Ath-Tha'labî étudia également auprès de lui. Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut au mois de Chawwâl de l'année 1066 (1655-1656).

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1066 (J.-C. 1655-1656).

On n'accepta plus les flous [1] à Fès, et leur cours fut rétabli par des arrangements équitables. C'est au cours de cette année ou de l'année précédente que fut restauré par Sayyidî Aç-Çaghîr ben Al-Qâdî avec l'argent dont il avait hérité, le tombeau du saint célèbre Sayyidî Alî Aç-Cinâhdjî qui est situé entre Bâb al-Hamrâ et le Moçallâ de Fès.

1. Flous, monnaie de billon dont le cours a souvent varié au Maroc; c'est une subdivision de la moûzoûna, dont il y a 40 au mithqâl. Il y a eu successivement 48, puis 24 flous à la moûzoûna; il y en a aujourd'hui 6.

ANNÉE 1067 (J.-C. 1656-1657).

Sayyidî Mouhammad ben Aboû Bakr 'Ayyâch.

Le Sayyidî vertueux, doué de la baraka, le vieillard Aboû 'Abdallah Mohammad ben Aboû Bakr 'Ayyâch, était originaire de la région de la Malwiya. L'auteur de la *Tohfa* a dit : « C'était la source où venaient s'abreuver les visiteurs, qui profitaient de sa baraka, le soutien des faibles et des pauvres; il mourut en l'année 1067 (1656-1657); il avait reçu l'enseignement du Chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad connu sous le nom d'Ibn Adhfal Ad-Dar'î, enterré dans le Dra'.

On l'appelait aussi Saousanî, nom d'origine de Saousâna, ville de l'Ifriqiya, dans laquelle s'établirent quelques-uns de ses ancêtres venus du Figuîg et c'est de là qu'il avait reçu ce surnom. Quant au surnom d'Adhfal, on en a parlé précédemment[1]. Le personnage dont nous écrivons la biographie reçut également l'enseignement d'un groupe de Chaikhs. Il fut le compagnon d'un grand nombre de gens pieux comme le Chaikh dont il vient d'être parlé et qui fut son municipal maître; c'est à son enseignement qu'il doit d'être un Chaikh, élu de Dieu, savant, vérificateur, connaissant la loi religieuse et la science de la vérification, instruit des secrets de la Tarîqa.

Son fils le Chaikh Aboû Sâlim, que Dieu soit satisfait de lui et qu'il lui donne satisfaction, a dit que son père vivait à l'époque de Sayyidî Aboû Tayyib Al-Maisoûrî, mais qu'il ne se rencontra pas avec lui; sa mère alla avec lui, rendre visite au Chaikh Al-Maisourî, mais le laissa en arrière. Il

1. Cf. *Nachr al-Mathâni*, texte, p. 126, année 1023 (J.-C. 1614), trad. *Archives Marocaines*, t. XXI, p. 274.

l'interrogea à son sujet, la lui recommanda, la chargea de lui faire parvenir ses salutations et lui ordonna de l'instruire. Abou Sâlim ajoute : « Mon père naquit en l'année où mourut le saint, le vertueux Sayyidî Ahmad Az-Zaroufnî[1] qui lui a donné son nom et a écrit de sa main la

(*Page 217.*)

date de sa naissance en l'année 981, au mois de Radjab (octobre-novembre 1573); Sayyidî Ahmad était l'un des compagnons de Sayyidî 'Abdallah Al-Khayyât. Mon père se rencontra également avec Sayyidî Al-Hâdj 'Abdallah ben Aboû Bakr Al-Filâlî, l'un des disciples de Sayyidî Abou At-Tayyib; avec Sayyidî Mouhammad Al-Hâdj Al-Ghoumârî Al-Filâli et avec Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad Al-Milwanî; avec Sayyid Mouhammad ben Yoûsouf Al-Milwanî; il y eut entre lui et tous ces personnages, des relations d'amitié, des conversations, des discussions qui témoignent de sa vertu parfaite. Il a rencontré d'autres personnages que nous ne connaissons pas, car il n'aimait pas, que Dieu lui fasse miséricorde, donner des renseignements sur son compte et sur les débuts de sa vie, en dehors de ceux qui ont pu lui échapper. La façon dont j'ai pu être renseigné sur son amitié avec les personnages que je viens d'énumérer ferait l'objet d'un récit que je ne veux pas faire.

Son compagnon bien connu, célèbre, dont la baraka s'étendit à lui d'une manière évidente fut le Chaikh des élus de Dieu de son temps, le guide des savants de son époque; connu de ceux qui s'appliquaient à la science, la bénédiction des grands et des faibles, celui qui avait pour Dieu un culte notoire, qui était toujours reconnaissant envers ceux qui lui donnaient: celui qui restaura la Tariqa de ceux qui connaissent Dieu après sa disparition, et qui

1. Ou Zaroubnî.

fit reparaître ses traces qui s'étaient effacées, le Chaikh de tout le Maghrib, universellement reconnu comme unique parmi ceux de son époque (dont l'exaltation religieuse) allait facilement jusqu'aux larmes, exempt de toute hypocrisie et dédaigneux de la célébrité, Sayyidî Aboû Bakr ben Mahammad Ad-Dilâï, que Dieu nous rende profitable son amitié et qu'il nous fasse suivre la même vie que lui. C'était, que Dieu soit satisfait de lui, l'Imâm de son époque, le flambeau brillant de son pays; il avait adopté la plus grande partie des qualités parfaites des choses agréables; laissant de côté leurs vices apparents ou cachés. Aboû Sâlim ajoute : « Notre père, que Dieu lui fasse miséricorde, a dit qu'il avait pour lui une estime et une vénération très grandes, et si son nom était prononcé, il y ajoutait toujours des louanges. Il lui fit plusieurs visites : il me dit, Dieu lui fasse miséricorde, qu'il lui rendit un jour visite en compagnie de mon grand-père maternel. Le Chaikh leur dit : « Ne cessez pas de venir auprès de moi, car nous ne pouvons pas voir les saints qui sont morts et ceux qui viendront dans la suite ne nous verront pas. Nous voulons donc que vous veniez souvent nous voir, car ainsi la chaîne ne sera pas interrompue. Ces paroles sont de la part du Chaikh, que Dieu lui fasse miséricorde, un témoignage que mon père et mon grand-père sont des saints et quant à son fils, le vertueux parmi les 'Oulamâ, le savant parmi les vertueux, l'héritier des deux Tarîqas, le soleil de ses coreligionnaires, le flambeau du peuple musulman, Dieu a dissipé par les lumières de sa science les ténèbres de l'ignorance et il a éteint par l'eau jaillissante de sa justice le feu de l'iniquité; c'était l'Imâm des 'Oulamâ, le Chef des sages, le porte-étendard de la science, celui qui opposait son savoir à l'influence de l'ignorance, Sayyidî Mahammad ben Aboû Bakr, que Dieu soit satisfait d'eux et leur accorde sa sollicitude. Leurs vertus resteront inscrites sur les feuillets de l'histoire, prononcées par toutes les bouches, secrè-

tement ou publiquement. Il y avait entre lui et mon père un lien d'affection et d'amitié très étroit. Leurs bonnes relations étaient notoires et n'ont pas besoin d'être mentionnées; elles étaient évidentes et ne ne pouvaient être

(*Page 218.*)

contestées; la correspondance qu'ils ont échangée et les termes de leurs lettres en témoignent, établit l'amitié qui existait entre eux. Mon père, que Dieu lui fasse miséricorde, agissait avec lui comme avec son propre père, par son respect et sa vénération quand il parlait de lui, par l'estime qu'il avait pour sa haute supériorité. Il lui écrivit un jour une lettre où il fait de lui un très grand éloge ; en vérité, cet éloge n'était pas encore suffisant pour un homme aussi considérable. Il lui fit, que Dieu soit satisfait de lui, une réponse dont voici à peu près le sens, et quelques passages : « Je n'accepte pas tous les compliments que vous me faites; vous prodiguez à l'esclave des éloges qu'il est loin de mériter; il ne s'est jamais rapproché d'une telle perfection, à plus forte raison ne l'a-t-il pas atteinte. L'esclave en est heureux, car nous vous considérons comme l'un des hommes justes de cette époque, de ces hommes qui sont généralement mal vus à cause de leur probité. Il a écrit également à ce sujet une longue lettre, que Dieu soit satisfait de lui; cette correspondance montre le lien puissant qui les unissait, leur intimité et leur amitié. Que Dieu nous les rende tous profitables. Amen. »

Telles sont les paroles du Chaikh Aboû Sâlim, diminuées de ce que nous avons retranché, et qui est emprunté au *Mîrâth;* c'est tout à fait suffisant car nous avons donné précédemment la biographie du Chaikh Sayyidî Aboû Bakr et celle de son fils Sayyidî Mahammad auxquelles on peut se reporter. Dieu est notre protecteur.

On lit dans les *Mouhâdarât* du Chaikh Aboû 'Alî Al-Hasan ben Mas'oûd Al-Yoûsî : « Le frère vertueux, Aboû 'Ab-

dallah Mouhammad ben Mas'oûd Al-Aïsâwî m'a dit : « J'ai été un jour dans un pays du côté de Levant et j'ai passé auprès de l'excellent Marabout Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Aboû Bakr Al-'Ayyâchî. Je suis allé lui faire une visite et lorsqu'il sortit, il s'approcha de moi et me récita les vers suivants :

J'ai abandonné ceux que j'avais l'habitude de fréquenter; cet abandon, quand il est rendu nécessaire, n'est pas une mauvaise action. Ne me blâme pas de cet abandon, car j'ai trouvé que tout le mal vient de la société des hommes.

Le Faqîh, Sayyidî, Mouhammad ben Ahmad ben Ibrâhîm Ad-Doukkâlî.

Le Faqîh Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Ahmad ben-Ibrâhîm ad-Doukkâlî, d'une famille connue à Fès, sous le nom de Oulâd ben Ibrâhîm Ad-Doukkâlî, qui compte des 'Oulamâ et des hommes vertueux ; le personnage dont nous écrivons la biographie était un de ceux-là, et il suppléa dans leurs fonctions plusieurs qadis de son époque.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1067 (J.-C. 1656-1657).

On frappa des pièces de monnaie (*floûs*) carrées dites *Al-Achqoubiya*, et les autres floûs n'eurent plus cours. C'est pendant cette année qu'eut lieu la surprise et le siège de la ville de Tâza commandée par Al-Koubaïtî. Quelques-uns de ses compagnons furent brûlés et les habitants de

1. L'attaque contre Tâza était dirigée par Moûlây Ar-Rachîd.

Fâs avec leurs chefs vinrent au secours de la ville, le mois de Rabî' al-awwal (octobre-novembre 1658). Cette année-là, il y eut une épidémie de bronchites et des tempêtes. On restaura le tombeau de Sayyidî Mas'oûd Ad-Drawî, et l'on y grava des vers du Chaikh, du Hâfith, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân fils de l'Imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî.

ANNÉE 1068 (J.-C. 1657-1658).

Le Faqîh, Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Aoufî.

Le Faqîh, le lettré Aboû 'Abdallah Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahman Al-Aoufî, est mentionné dans les *Azhâr*

(*Page 219.*)

al-Boustân comme un de ceux qui reçurent l'enseignement du Chaikh, de l'élu de Dieu, Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî. Il dit que sa mort eu lieu en l'année 1068 ; c'est au cours de cette année que furent frappées les pièces de monnaie carrées dite Al-Achqoubiya, à la fin de Mouharram [1]. On avait inscrit sur ces pièces : « Dieu est vainqueur par sa puissance », et les autres monnaies disparurent. Il tomba beaucoup de neige à Fès et aux environs, le 3 Djoumâdâ ou 5 février (1658) et un combat eut lieu entre Moûlay Mouhammad ben Ach-Chérîf et Chalabî à Tlemcen.

1. Il a déjà été question de ces pièces de monnaie dans le cours de l'année 1067. Le mois de mouharram étant le premier mois de l'année, il est probable que cet événement s'est produit à la fin de 1067 et au commencement de 1068 (octobre-novembre 1657).

ANNÉE 1069 (J.-C. 1658-1659).

Notre maître Ach-Charîf ben 'Alî Ach-Charîf As-Sidjilmâsî.

Le Charîf élevé, le guide honnête, le Sayyid de son époque, le père des souverains considérables, notre maître Alî As-Sidjilmâsî Al-Hasanî, était issu d'une maison noble et célèbre, jouissant d'une gloire considérable. Il avait un très grand pouvoir et une excellente conduite, il occupait un rang élevé et sa renommée était notoire.

Notre Sayyid et grand-père, que Dieu lui fasse miséricorde, a dit dans le *Dourr as-Sanî* : « Le premier de ces Chorfâ est le Sayyid Al-Hasan ben Qâsim, le dixième ancêtre de ceux qui vivent actuellement.

Le Chaikh savant, vertueux, Sayyidî Ibrâhîm ibn Hilâl, que Dieu lui fasse miséricorde, a mentionné dans son ouvrage, le *Minsak*, qu'il arriva au commencement de la dynastie des Mérinides, c'est-à-dire vers le milieu du septième siècle.

« Aboû Mouhammad 'Abdallah ben 'Alî ben Tâhir, l'un des descendants de l'aïeul dont nous avons parlé a dit que cet événement s'était produit l'année 664. Leur apparition était due à ce fait que les pèlerins marocains au moment du pèlerinage allaient rendre visite aux Chérifs. Ils avaient pour chef à ce moment un habitant de Sidjilmâsa, et quand il fit le pèlerinage il se rencontra à cet endroit[1] avec Sayyidî Al-Hasan. Sidjilmâsa ne possédait à ce moment aucun Chérif à demeure et aussi vanta-t-il le séjour de Sidjilmâsa et la vie au Maroc, jusqu'à ce qu'il l'eut décidé à se

1. Il s'agit de Yanboû' An-Nakhl, dont l'auteur parle plus loin.

joindre à eux et à venir avec la caravane des pèlerins. Les habitants de Sidjilmâsa furent heureux de le voir demeurer dans leur pays. » Telles sont les paroles contenues dans le *Dourr as-Sanî*.

Après avoir parlé des tombes d'Al-Baqi'[1] et de la tombe du Sayyid de race pure le chérif élevé, Mouhammad ben 'Abdallah ben Al-Hasan ben Al-Hasan ben 'Alî ben Aboû Tâlib, que Dieu soit satisfait d'eux, l'un des aïeux des Chérifs de notre ville de Sidjilmâsa qui l'habitèrent aux premiers temps de la dynastie Mérinide, l'auteur du *Minsak* ajoute : « Parmi eux il faut citer le Chaikh vertueux, le pieux ascète, le moudjâhid, celui qui a fait beaucoup d'aumônes et constitué de nombreux habous, l'homme généreux, le chérif, le Sayyid Aboûl-Hasan 'Alî ben Al-Hasan ben Mouhammad ben Al-Hasan Al-Hasanî, enterré dans la Raouda de sa Zâouïa qui se trouve à Sidjilmâsa. » Ici se termine ce que dit le *Minsak*.

On dit dans le *Dourr as-Sanî* : « Lors de l'arrivée bénie, ils s'établirent d'abord à Sidjilmâsa ; ils venaient des lieux saints du Hidjâz, d'un village de Yamboû 'An-Nakhl connu sous le nom de Banoû Ibrâhîm. »

Yanboû' est un endroit où il y a des sources, des palmiers, des cultures sur la route du pèlerinage en venant d'Égypte et dont le nom vient de l'abondance de ses fontaines (Yanābi) qui sont au nombre de 170.

(*Page 220.*)

Entre Yanboû' et Médine la noble, que le salut et la bénédiction de Dieu soit sur celui qui l'habite, il y a une distance de quatre jours. C'est dans le village des Banoû Ibrâhîm que se trouvent leurs ancêtres bénis, et il y existe encore aujourd'hui quelques-uns de leurs cousins. Il y a une autre Yanboû' qui se nomme Yanboû' al-Bahr; entre

1. Al-Baqî', cimetière de Médine.

ces deux villes il y a une distance d'une journée de marche. Là s'arrête le récit du *Dourr as-Sanî*. La généalogie du personnage dont nous écrivons la biographie a été mentionnée par un grand nombre d'auteurs : soit dans la *Mirât* où quelques-uns de ses proches sont mentionnés, soit dans le *Dourr as-Sanî* où l'on parle de lui en prose et en vers, soit dans *l'Ibtihâdj*, etc... Nous l'avons déjà cité dans la biographie du Mufti de Marâkech, Sayyidî Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid dans la première décade de ce siècle. Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut le 13 de Ramadân de l'année 1069 (23 mai 1659). On a déjà parlé de lui ainsi que d''Alî ben Hassoûn en l'année 1043 (1633-1634). Son fils accéda au Khilâfat. C'est notre maître Ar-Rachîd. Sa venue fut propice comme une goutte de pluie qui tombe au bon moment, et le Khilâfat avait besoin de lui comme la vierge qui soupire après un époux.

Dieu raffermit grâce à lui la religion chancelante dans toutes les régions du Maghrib et les faibles obtinrent grâce à lui ce qu'il leur fallait de force pour vivre au milieu des puissants. Nous décrirons, s'il plaît à Dieu, quelques-uns des événements qui se sont déroulés au cours de cette année 1069 (J.-C. 1658-1659), et la biographie de Moùlây Ar-Rachîd sera faite dans le chapitre consacré à l'année 1012 (J.-C. 1603-1604).

Le Chaikh Chihâb ad-Dîn Al-Khafâdjî.

Le Chaikh, l'Imâm Chihâb ad-Din Ahmad ben Mouhammad Al-Khafâdjî Al-Efendî est l'auteur de plusieurs ouvrages célèbres : d'un commentaire de la *Chifâ*, etc. Il a fait également une relation de voyage (*Rihla*). Le Chaikh Aboû Sâlim 'Ayyàch a parlé de lui parmi ses maîtres, dans sa *Fahrasa :* « Il était célèbre en tous pays et il reçut des

éloges en grand nombre; il vécut jusqu'à un âge très avancé, comblé d'honneurs et digne de respect, au premier rang de ses contemporains dans les sciences raisonnées, leur guide dans les rédactions faites d'après les textes. Notre Chaikh Chihâb ad-Dîn Ahmad ben Mouhammad Al-Khafâdjî Efendi était imâm hanafite du Caire, il était également imam pour les autres rites, partout, même en dehors du Caire, personne ne le récusait et tout le monde reconnaissait sa science universelle sans discussion. J'ai suivi son cours sur les *Mousalsal bil-Awwaliya wa al-Mouçâfaha wabi-Tachbîk*[1], et en en parlant, il plaçait sa main sur mon épaule. J'ai également étudié avec lui d'autres *Mousalsalât* d'Ibn Djouzî et quelques passages du *Djâmi' aç-Çaghîr* de Souyoûtî, des *Thoulâthîyât* du Boukhârî, le hadîth *Al-'Amal bi'n-Niyat*[2] » les hadîth du *Tasbîh* de Bokhârî, les *'Ouchârîyat* de Ibn Hadjar en entier, les *'Ouchârîyat* de Souyoûtî, quelques phrases du *Sounan* d'Aboû Dâoud, quelques parties du *Tahsîl* d'Ibn Mâlik, la Préface des gloses marginales du Khafâdjî sur Al-Baïdawî, c'est un ouvrage considérable et quelques-unes de ses poésies; il me donna un diplôme pour tout ce qu'il m'a fait étudier sur tous ses Chaikhs et sur tous ses ouvrages, dont : le com-

(*Page 221*.)

mentaire de la *Chifâ*, les gloses marginales sur *Baïdawî*, le commentaire de la *Dourrat al-Ghawwâs* de Harîrî, sa relation de voyage, son recueil de poésies, etc... Mon di-

1. *Mousalsal bil-Mouçâhafa wat-Tachbik*, « La Chaine par étreinte et par entre-croisement des doigts ». Expression technique de la science des Hadîth. Cf. Marçais, tr. du « Taqrib de En-Nawawî », *Journal asiatique*, 1901, t. II, p. 101. Il s'agit d'exprimer la matérialité du contact entre les différentes personnes qui composent les anneaux de cette chaîne ininterrompue, depuis les premiers (*al-awwaliya*). On retrouve cette préoccupation dans le fait que le Chaikh al-Khafâdji, en donnant un enseignement au chaikh Aboû Sâlim, lui mettait la main sur l'épaule.

2. Le premier hadîth du *Çahîh* d'Al-Boukhârî a trait à cette phrase : *Al-'Amal bi'n-Niyat*.

plôme est écrit de sa main. Parmi ses Chaikhs il faut citer son père, disciple de Nadjm ad-Dîn Al-Ghaïtî et le Chaikh Mouhammad Ar-Ramlî, disciple de Zakâriyâ; Al-'Alqamî, disciple de Souyoûtî, son oncle maternel le Chaikh Aboû Bakr Ach-Chinwanî et le Chaikh Yahyâ Al-Qirârî, etc.

Le Chaikh dont nous écrivons la biographie a fait un grand voyage dans toutes les régions du monde ; sa réputation se répandit dans le monde entier et il atteignit une grande habileté dans la vérification des hadîths, telle que personne après lui n'a jamais pu l'égaler. Il avait de l'intelligence et beaucoup de capacité dans toute les sciences, en droit et en philosophie. « Que Dieu nous fasse tirer de sa vie beaucoup d'avantages et nous rende profitables ses connaissances. Amen. »

Parmi ses Chaikhs il faut citer, d'après sa relation de voyage, le savant 'Alî ben Ghânim Al-Mouqaddasî et le Chaikh Ahmad Al-Ghayati, que Dieu leur fasse miséricorde. Il visita les deux villes saintes avec son père et étudia auprès du Chaikh 'Alî ben Djârallah et de son neveu Al-'Açam. Il vint ensuite à Constantinople et étudia auprès de ses Chaikhs. Il dit : « J'ai trouvé cette ville peuplée d'hommes excellents et intelligents.» Il ajoute : « Ils sont morts en peu de temps et il n'en reste plus trace.» La religion devint un amusement et un objet de moquerie. Les sultans et les émirs en arrivèrent à l'injustice, et se mirent à mépriser les 'Oulamâ et à les tuer. Lorsque je retournai une seconde fois dans cette ville après avoir reçu la charge de qâdî militaire au Caire, je vis que le désastre avait grandi et je constatai la victoire de l'ignorance. J'en parlai au Vizir. Je pensai que les bons conseils étaient nécessaires ainsi qu'il est dit :

Il est Vizir (l'appui du trône) et il n'a pas lui-même d'appui pour le soutenir. C'est comme une prosodie dont le bahr *n'aurait pas d'eau*[1].

1. Il y a là une série de jeux de mots arabes qui sont intraduisibles. Le

Ces paroles furent cause de ma destitution et de mon départ de cette ville, car on y montrait une haine évidente contre quiconque avait les habitudes des 'Oulamâ. Celui qui désirait la fonction de juge à ma place ne savait même pas lire la Fâtiha. Plus tard, après que Dieu m'eut protégé contre leurs ruses, j'écrivis une lettre à quelques notables contenant ces vers :

J'ai vu l'époque où les sots étaient élevés et où les gens de noble caractère étaient abaissés.

Comme la mer dans laquelle tombe un être vivant qui n'en est pas retiré, il y reste une charogne. Ou comme la balance que chaque once fait abaisser et qui se relève chaque fois qu'on y met un poids léger.

Cette lettre était d'une longueur d'environ deux pages et son but évident était de prouver sa valeur à ceux qui ne le connaissaient pas. Il y dit ce qui suit : « Nous avons entendu dire par les maîtres entre les hommes et leurs prédécesseurs l'avaient dit avant eux : « Le bonheur et la « prospérité dans les choses apparaissent dès leur com« mencement. » D'après un proverbe populaire, la nuit de la fête commence la veille à l'heure de l''Açr. D'autres proverbes disent : « Le jour béni commence au matin ; le coq est bavard au sortir de l'œuf. »

Si un jeune homme atteint 20 ans et n'est arrivé à rien, c'est qu'il n'arrivera jamais à rien.

(*Page 222.*)

Ensuite il dit dans cette qaçîda :

La vie de l'ignorant est la honte de son époque ; la hauteur de l'inondation n'atteint pas le croissant de la lune; toute difficulté finit par s'aplanir. Tout Mohammad rencontre un Aboû Djahl [1].

mot *bahroun* est un terme technique de métrique ; dans le langage courant il signifie « mer ».

1. « Abou Djahl était le chef de la tribu des Beni Makhizam. Il était fils de Hichâm, qui portait le surnom d'Aboûl-Hikam. C'est le Prophète qui l'avait

Il ajoute ensuite les vers suivants :

Rien ne va bien dans une maison où le propriétaire est négligé et qui ne reçoit l'aide d'aucun ami.
Le lion courageux se cache dans la forêt, et les chiens ne savent chasser que les renards.

Ensuite il dit :

Parmi mes ouvrages il faut citer quarante *Rasâïl* et les gloses marginales du *Tafsîr al-Qâdî* en plusieurs volumes, *les Hawâchî Ar-Radî* et le *Djadir*[1], le *Charh ach-Chifâ*, etc... ; mes vers sont groupés dans un recueil.

Il mentionne également ses *Maqâmât Roûmiyya* et les *Maqâmât* qui terminent sa *Rihla*.

Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut selon ce qu'il est rapporté dans la *Fahrasa* de l'auteur d'*Al-Matmah* en l'année 1069 (1658-1659).

Le Chaikh Badr ad-Dîn Ach-Charîf Al-Qâdirî.

Le Sayyid, l'Imâm, le savant influent, doué de qualités évidentes et d'un caractère élevé, le Chaikh de la Tâïfat al-Qâdiriya en Égypte, le Sayyid Badr ad-Din Mouhammad Al-Qâdirî Al-Hasanî, nommé ainsi d'après son origine et sa Tarîqa, habita et mourut au Caire. C'était un descendant du Pôle des Pôles Mouhyî ad-Dîn Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî, arrière-petit-fils d'un fils du Pôle, Sayyidî 'Abd Al-'Azîz. Abou Sâlim Sayyidî 'Abdallah 'Ayyâch a parlé de lui dans sa *Fahrasa*; il le cite parmi les premiers

appelé Aboû Djahl. Abou Djahl resta jusqu'à sa mort l'adversaire le plus acharné de Mouhammad. Il fut tué au combat de Badr par 'Abdallah, fils de Mas'oûd ». *Chronique de Tabarî*, trad. ZOTENBERG, t. II, p. 511.

1. *Note de l'auteur* : Il s'agit peut-être de l'ouvrage intitulé : *Hâchiyat ala Charh al-Fara'id* d'AL-DJÂDIRÎ.

de ses Chaikhs qui se distinguèrent dans le Çoufisme et qui pratiquaient cette doctrine.

Quand il partit en pèlerinage au Hidjâz, il dit ce qui suit : « Parmi les Chaikhs auprès desquels je n'étudiai que le Çoufisme, le meilleur et le plus considérable est mon Chaikh, celui qui est mon véritable Chaikh ; honorez-le en tant qu'Imâm. Il m'a guidé vers lui et m'a attaché à lui ; il est notre exemple préféré. C'est le Chérif illustre dont la gloire remonte à sa noble origine et ses bonnes actions sont évidentes. Il était le Chaikh des Qâdirites du Caire, le Sayyid Badr ad-Dîn ben As-Sayyid Mouhammad ben As-Sayyid Mouhammad ben As-Sayyid Mouhammad ben As-Sayyid Moûsa ben As-Sayyid Mouhammad ben As-Sayyid Mouhammad ben As-Sayyid Housain ben As-Sayyid 'Alî ben As-Sayyid Mouhammad Al-Ak'hal ben As-Sayyid Housâm ad-Dîn Charchiq ben As-Sayyid 'Abd Al-'Azîz, fils de notre maître le Pôle divin Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî ben Aboû Çâlih Djenkî-Doûst ben Yahyâ ben Mouhammad ben Dâwoud ben Moûsâ ben 'Abdallah ben Mousa Al-Djaoun ben 'Abdallah Al-Mahd ben Al-Hasan Al-Mouthannâ ben Al-Hasan As-Sibt, fils de l'Emir des croyants 'Alî ben Aboû Tâlib, que Dieu soit satisfait de lui.

Il suivait les préceptes de la Tarîqa Qâdiriya : il me dicta son Dhikr, et me revêtit de sa Khirqa[1]. Il m'a donné un diplôme qu'il écrivit de sa main. Il avait reçu la Tarîqa de ses ascendants chez lesquels elle s'était transmise de père en fils depuis le Chaikh 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî, qui a dit et cela est établi : « J'ai reçu de Dieu la promesse, qu'aucun de ceux qui suivront ma Tarîqa n'ira dans l'enfer jusqu'au jour du jugement dernier » ; il est également certain qu'il a dit : « Si mon compagnon n'est pas un homme de bien, moi je suis un homme de bien. »

1. Khirqa. Cf. *Djâmi' Ouçoûl Al-Aouliyâ* d'Ahmad An-Naqchabandî, p. 8:.

(*Page 223.*)

Le sultan des 'Oulamâ 'Izz ad-Dîn ben 'Abd As-Salâm a dit au sujet de ce personnage : « Nous n'avons eu connaissance par les récits qui se transmettent successivement d'aucun miracle comparable à ceux de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî. »

Sayyidî 'Abd Al-Qâdir étudia auprès d'Aboûl-Hasan Al-Hakkârî ; le reste de la filière a été mentionné précédemment dans la biographie de notre Chaikh Al-Oudjhoûrî. « Nous demandons à Dieu qu'il soit bien établi que nous suivons les principes de ce Chaikh et que nous soyons dignes de l'origine que nous tirons de lui ; qu'il nous mette au nombre de ceux qu'il protège dans ce monde et dans l'autre. » Telles sont les paroles du Chaikh Aboû Sâlîm et voici la fin de sa filière citée précédemment : Al-Hakkârî étudia auprès d'At-Tarsoûsi, qui reçut l'enseignement d''Abd Al-Wâhid ben 'Abd Al-'Azîz At-Tamîmî, disciple de Chiblî, disciple d'Aboul Qasim Al-Djounaïd, disciple d'As-Sirrî As-Saqtî, disciple de Ma'roûf Al-Qarkhî disciple de Dâwoud At-Taï, disciple d'Habîb Al-'Adjamî, disciple du Maître des *Tâbi'în*, Al-Hasan disciple de l'Imâm Alî ben Aboû Tâlib, inspiré par le Prophète Al-'Arabî notre seigneur et maître Mouhammad, que le salut et la bénédiction de Dieu soient sur lui. Telle est cette chaîne.

Notre Chaikh et seigneur 'Abd Al-Qâdir, que Dieu soit satisfait de lui, a d'autres filières de la Tarîqa, indiquées dans le *Bouhdjat al-Asrâr* d'Ibn Djarir Ach-Chantoufî Al-Miçrî et dans d'autres ouvrages, tels que la *Nouzhat an-Nadhir* de Zaïn ad-Dîn Al-Hâchimî Al-Moursî, etc. On peut se reporter à ses ouvrages car nous ne nous y attarderons pas. Djenki-Doûst est un mot persan [1] qui s'applique à Moûsâ père du Chaikh Sayyîdî 'Abd-Al-Qâdir d'après ce qui dit le

1. Le texte dir عجمي littéralement « étranger » qui n'est pas de langue arabe.

Chaikh, l'Imâm Mousnad Ach-Cham (qui fait foi en Syrie) Aboûl-Hasan 'Alî ben Ahmed ben 'Abd Al-Wâhid Al-Maqdisî, en indiquant les noms de ses Chaikhs et en citant parmi eux, le Chaikh 'Abd-Ar-Razzâq, fils du Chaikh 'Abd Al-Qâdir. C'est ainsi également qu'il est mentionné par le Chaikh Noûr ad-Dîn Ach-Chantoufî dans le *Bouhdja* et également dans le *Raoud an-Nadhir*, où il est décrit comme un homme doué de grandes qualités; les mots persans n'ont pas cessé d'être appliqués aux Charîfs dans toute l'étendue de la Perse; un grand nombre d'entre eux émigrent dans ce pays et Ibn Hazm dans sa *Djamharat* cite plusieurs noms analogues.

Parmi les événements qui se sont déroulés au cours de cette année il faut citer les suivants :

Le 21[1], Sayyidî Mouhammad ben Mas'oûd ben Ziyân, l'un des notaires de Fès, mourut. Le 15 du mois de Mouharram (23 octobre 1657), les habitants de Fès avec leur chef, marchèrent contre les Beni Zarwâl et retournèrent vaincus après avoir perdu plus de cent hommes, d'après plusieurs récits. Un grand nombre de chevaux et d'armes furent enlevés par l'ennemi.

Le marabout, le *Raïs* Aboû Salhâm ben Gueddâr, quitta, Fès au mois de Dhoûl-hidjdja et alla rejoindre le *Raïs* Al-Khadîr Ghaïlân, qui l'arrêta par trahison à Açîla, et le relâcha ensuite. Les deux Gouverneurs de Fès, Ibn Çâlih et Ibn Çaghîr, se révoltèrent et refusèrent d'aller à Fès al-Djadîd le lundi 17 Dhoûlhidjdja (24 août 1659) ; ils s'entendirent pour déposer Ad-Dilâï le jeudi suivant.

(*Page 224.*)

Le 13 Ramadân (4 juin 1659), le Sultan Al-Moudhaffar Moûlây Ar-Rachîd quitta le Tâfilelt après la mort de son

1. *Note du texte arabe*, Le manuscrit n'indique pas le mois dont il s'agit.

pere, et le 22 Chawwâl (23 juillet) il arriva à Toudgha, puis à Demnat, puis à la Zâouïa al-Bakriya (Dilâ) puis à Azroû, puis à Dâr Ben Mach'âl, selon ce que j'ai trouvé rapporté par le Hâfith Al-Fâsî. Nous verrons qu'il était à Dâr Ben Mach'âl en l'année 1075 (1664-1665) et que son frère Moûlây Mouhammad mourut la même année. Il prit Fès al-Djadîd et Fès al-Qadîm en l'année 1076 (1665-1666). Sa proclamation à Fès fut faite en l'année 1077 (1666-1667). En l'année 1079 (1668-1669), il prit la Zâouïa al-Bakriya; en l'année 1080 (1670-1671) il commença des fondations du Pont du Seboû. L'année suivante 1081 (1670-1671), il s'empara de Taroudant et de tout le Soûs. L'année suivante, 1082 (1671-1672) il mourut et tout ce que nous venons de dire à son sujet, et tout ce que nous avons lu, nous en reparlerons dans la suite. En résumé il régna depuis la mort de son père en 1079 jusqu'à sa mort en 1082.

Un faqîh, m'a rapporté ce qui suit d'après son père qui était contemporain de ces événements, et tous les deux sont dignes de foi : que lorsque Moûlây Ar-Rachîd arriva comme hôte à la Zâouïa de Dîlâ et qu'il y resta, un des membres de la Zâouïa lui enjoignit de ne pas rester et d'en sortir promptement; il lui apprit que l'on savait parmi eux que c'était notre maître Ar-Rachîd qui devait détruire leur Zâouïa.

Ils avaient recueilli ce renseignement chez quelqu'un de ces gens qui prédisent ce qui est caché. Ils craignaient que l'un de leurs chefs ne le tuât à cause de cela : les gens de Dilâ avaient pour les Chérifs une affection toute particulière.

Moûlây Rachîd quitta donc la Zâouïa. Il rencontra une caravane, qui en sortait. Ceux qui la composaient lui demandèrent sa protection jusqu'à l'endroit où ils se dirigeaient, car on était à une époque où les vols étaient fréquents. Il accepta. Sur le chemin, les gens de la campagne les attaquèrent pour les voler. Moûlây Ar-Rachîd les informa que la caravane était sous sa protection, afin qu'ils les respectent, car c'était une habitude de ses ancêtres de protéger

les caravanes, etc. Ils n'en tinrent pas compte et il s'apprêta à les combattre, aidé de ses deux seuls esclaves soudanais. Chacun de ses esclaves avait en main un fusil. Il prit le fusil de l'un deux et s'élança avec son cheval sur les voleurs et blessa l'un deux d'une balle. Il rendit le fusil au premier esclave et prit l'autre fusil des mains du deuxième. Il visa de la même manière et tua un autre homme. Il ne lâcha pas ce fusil avant que l'autre esclave n'eût rechargé le premier avec lequel il atteignit également un autre assaillant. Il continua ainsi, frappant chaque fois un nouvel ennemi sans être atteint lui-même, grâce à la protection de Dieu. Le gros de la troupe, ne trouva son salut que par la fuite. Ce fut le premier indice que la prescience divine avait écrit qu'il devait s'emparer du gouvernement du Maghrib ; il ne laissa pas partir les assaillants avant qu'ils ne lui eussent donné les treize chevaux qui portaient les cavaliers qu'il avait tués. Sur chaque cheval il mit un de ceux qu'il avait choisis pour composer sa suite et il repartit aussitôt. Il se dirigea du côté de Fès al-Djadîd, et s'arrèta devant cette

(*Page 225.*)

ville. Le Gouverneur de la ville, Ad-Douraidî, l'aperçut de l'une des tours de ses remparts et demanda qui il était. Il l'en informa. Celui-ci lui envoya aussitôt de l'argent, environ 5 mithqâls ainsi qu'un *wasq* [1] d'orge en lui faisant dire d'employer l'argent pour son repas et l'orge pour nourrir ses chevaux et de ne pas rester un instant de plus. Il partit promptement pour aller auprès d'un *Raïs* qui se nommait le Chaikh Al-Lawatî ; il avait des disciples et avait beaucoup de respect pour les Chorfâ. Il lui fit le meilleur acceuil. Tandis que Moûlây Ar-Rachîd était chez lui, il vit un homme avec une troupe de chevaux, de serviteurs et d'es-

1. Le *wasq* est la charge de grains qu'un chameau peut porter. Un *wasq* vaut 60 *ça'*. Le *ça'* lui-même vaut quatre *moudd*, mesure équivalant à 8 poignées.

claves, qui chassait dans un appareil royal. Il demanda : « Quel est cet homme ? » On lui répondit : « C'est un Juif de Taza nommé Ibn Mach'al. » Moûlây Ar-Rachîd s'éloigna promptement et mit un couteau entre ses dents[1] puis il se présenta ainsi au Chaikh Al-Lawatî. Quand il le vit, celui-ci lui dit avec frayeur : « Me voilà, seigneur, je donnerais ma vie pour vous et mes biens. » Cette manière de faire est en effet chez les gens de ce pays la preuve qu'ils prennent en considération le désir de vengeance de celui qui a été victime d'une injustice ou d'un tort quelconque.

Il lui demanda donc de lui équiper environ 500 de ses frères les plus braves pour tuer ce Juif détesté, puisse Dieu récompenser son zèle pour la religion. Le Chaikh Al-Lawatî dit à Moûlây Ar-Rachîd : « Aucun de mes frères ne restera en arrière. Partout où tu iras, ils te suivront. » Rachîd leur ordonna alors de se diviser par groupes en se cachant; pour le retrouver à la maison du Juif Ibn Mach'al. La maison de ce Juif était éloignée de Taza d'environ une demi-étape ou davantage vers l'est et dans la campagne. Moûlây Ar-Rachîd précéda la troupe et demanda l'hospitalité au Juif, qui la lui accorda. Les gens qui le suivaient arrivèrent après la tombée de la nuit et entourèrent la maison à une heure où l'attention de personne ne pouvait être éveillée, et de façon à ce que Moûlây Ar-Rachîd pût les rejoindre le cas échéant. Il procéda par ruse jusqu'à ce qu'il se fut emparé du Juif qui était seul dans sa chambre ; il bondit sur lui et le tua ; il fit entrer subitement les hommes de sa suite, et réalisa ainsi son projet : il s'empara de la maison et en retira les grandes richesses et les trésors précieux qui s'y trouvaient. Il obtint ainsi ce que Dieu lui avait promis ; les étoiles de sa félicité brillèrent dans les cieux de sa fortune ; la souveraineté s'est liée à lui et il a fini par la prendre après

1. Coutume des Marocains lorsqu'ils veulent demander le secours de quelqu'un. Ce geste signifie qu'ils sont victimes d'une injustice et qu'ils s'offrent eux-mêmes en sacrifice. Cela s'appelle demander *al-fadia*, la rançon.

qu'elle lui avait résisté. Par lui brillèrent sur le Maghrib le bonheur et l'espérance; il a ranimé les êtres vivants de toutes espèces et les oiseaux qui étaient sur le point de mourir, et tout ce qui est bien dans ce monde et qui vient de notre Seigneur généreux. Le terme de chaque être est inscrit dans le livre de Dieu.

Quelqu'un qui était bien connu chez les Benî Iznâsen m'a rapporté que le Juif dont nous avons parlé se trouvait dans une maison forte qui lui appartenait, dans les montagnes dont les habitants étaient groupés autour de lui. Moûlây Ar-Rachîd négocia avec eux jusqu'à ce que le Juif comprît que ceux-ci étaient décidés à le livrer. Il alla alors vers Moûlây Ar-Rachîd avec des présents. Mais celui-ci s'empara de lui et le tua. Il pénétra dans sa maison et en retira toutes les richesses qu'elle contenait. Allah sait mieux que nous comment se déroula cet événement[1].

ANNÉE 1070 (J.-C. 1659-1650).

Le Chaikh Tâdj ad-Dîn Al-Malikî.

(Page 226.)

Le Qâdî Malékite de la noble ville de la Mekke, l'Imâm de son sanctuaire, le Chaikh distingué de son temps, l'Imâm de ce pays, Tâdj ad-Dîn Al-Malikî était, d'après Aboû Sâlim qui l'a connu, de ceux qu'il ne faut pas oublier de mentionner et dont il ne faut pas négliger les actes. Son

1. Ce récit se trouve également dans le *Kitâb Al-Istiqçâ*, trad. FUMEY. Cf. *Archives Marocaines*, t. IX, pp. 40-41.

fils Ahmad hérita de sa charge de qâdî, exerça après lui l'enseignement et la fonction d'Imâm à l'exclusion de ses frères, il n'était pas plus âgé qu'eux, mais il succéda à son père parce qu'il en était le plus digne, doué d'un bon naturel, d'un caractère droit, d'une probité évidente, d'une grande énergie et d'une véritable habileté,

Il fut le compagnon de notre Chaikh Aboû Mahdî, tandis que son père vivait encore. Il en tira beaucoup de profit et notre Chaikh lui témoigna beaucoup de respect à cause de son père, et lui accorda les plus grands honneurs. Il était très instruit dans les sciences et m'écrivit de sa main, que Dieu lui accorde le bonheur, des qacîdas d'après les poésies de son père, que Dieu lui fasse miséricorde.

Son père était l'Imâm des lettrés, le meilleur des Khatîbs, l'héritier de l'éloquence des Arabes arabisants[1]. Il possédait la Riwâya[2] et la Dirâya[3] dans les diverses branches des sciences.

Je l'ai vu dans sa maison à la Mekke en l'année 1064 (1653-1654), et j'ai étudié auprès de lui une partie du *Çahîh;* il m'a donné un diplôme écrit de sa main, que Dieu soit satisfait de lui. Le plus grand de ses Chaikhs fut le Chaikh Khâlid ben Ahmad Al-Malikî et le plus célèbre de ses élèves fut le Chaikh As-Sanhourî, que Dieu soit satisfait de lui.

Notre Chaikh Tâdj ad-Dîn, que Dieu l'ait en sa miséricorde, mourut vers l'année 1070 (1659-1660). Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim. Je ne sais pas à quelle date mourut le fils du personnage dont nous écrivons la biographie, le Chaikh Ahmad que je mentionne en même temps que son père de peur d'omettre plus tard sa biographie.

1. Cf. Ibn Khaldoûn, trad. de Slane, t. I, p. iii.
2. La Riwâya, c'est-à-dire les connaissances transmises.
3. La Dirâya, c'est-à-dire les connaissances personnelles.

Aboû 'Abdallah Adarrâq As-Soûsî Al-Fâsî.

On raconte que le médecin habile Aboû 'Abdallah Adarrâq As-Soûsî Al-Fâsî se consacra à la médecine parce qu'il avait soigné quelques malades étrangers, sans avoir auparavant étudié cette science. C'est Dieu qui la lui avait enseignée et beaucoup de gens en profitèrent.

J'ajoute que ses parents sont maintenant célèbres comme médecins à Fès où ils prescrivent les traitements avec habileté; d'après ce que nous avons pu saisir par ceux d'entre eux qui sont encore en vie, leur caractère les porte à ne pas être avares de remèdes avec ceux qui ont recours à eux; ils ne demandent aucune somme d'argent en retour et sans connaître les gens, ils leur distribuent également des remèdes. Ils sont d'un caractère bienveillant, humble et généreux surtout pour ceux qui sont renommés par leur bonne conduite, et à plus forte raison ils savent que ce sont des gens d'un rang élevé. Ils se méfient des remèdes dangereux ou violents, et je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un se fût trouvé mal de leurs remèdes, à moins qu'il ne fût atteint d'une maladie inguérissable, de telle sorte que le destin suivait son cours et s'accomplissait.

Le Faqîh, le professeur Sayyidî Ibrâhîm Al-Qaçrî.

Le Faqîh, le professeur Sayyidî Ibrâhîm ben Mouhammad, des Aoulâd Ben Hammoû Ach-Châwî As-Sarîfî Al-Qaçrî, était d'une famille de Chorfâ et de savants. La biographie de son frère sera faite en l'année 1157 (1744-1745)[1].

1. La biographie du frère de ce personnage ne se trouve pas à l'année 1157 ; on trouve en 1108 (1696-1697) celle d'un Sâlim ben Ahmed ben Hammoû Ach Chaoui As-Serîfî, enterré à Miknâs.

Le Sayyid Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Aboû 'Asriya Al-Fâsî l'a mentionné dans sa relation de voyage. Il dit à son sujet : C'était un ascète, qui ne s'occupait que de lui-même; il était Imâm d'une mosquée à Al-Qçar; il connaissait la *Risâla*, la grammaire, les belles-lettres, et il était professeur; il savait très bien les sept lectures du Qorân et composa les *Taqâyîd fîl-Achri*. Il étudia auprès du professeur Sayyîdî Mouhammad Al-Bou'nanî, du professeur Aboû Zaïd ben Al-Qâdî, du savant Mouhammad ben Moubârak As-Sidjilmâsî. Ces Chaikhs lui donnèrent un diplôme général.

(*Page 227.*)

Il mourut en l'année 1070 (1659-1660) et fut enterré à Al-Qçar, que Dieu lui fasse miséricorde.

Le professeur Sayyidî Ahmed Al-Haddâdjî.

Le Faqîh, le professeur, Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Haddâdjî, mourut dans cette décade, mais je ne sais pas exactement l'année de sa mort. On dit dans les *Azhâr al-Boustân* qu'il mourut après l'année 1060 (1650-1651) [1].

La Sayyida 'Aïcha, fille de Sayyidî Mouhammad ben 'Abdallah Ma'n.

La Sayyida excellente, parfaite, sainte, extatique, rapprochée de Dieu, la mère d'Abdallah, 'Âïcha, était la fille de notre Sayyid Mouhammad ben 'Abdallah Ma'n, que Dieu nous les rende profitables.

On dit dans le *Maqçad :* « Elle eut pour Chaikh son frère, notre Sayyid Ahmad, que Dieu soit satisfait de lui, en

1. Ce personnage est enterré à Al-Qaçr Al-Kabîr.

l'année 1066 (1655-1656), et ce fut la première qui reçut son enseignement. Elle tombait souvent dans une profonde extase, son hâl était puissant; il la mettait hors d'elle et la rendait insensible. Elle donna à son mari la permission de se marier une seconde fois. Elle lui donna à choisir entre cette alternative et celle de supporter son hâl[1], mais elle lui demanda de lui pardonner et elle dépensa toute sa fortune personnelle dans la voie de Dieu. Elle la partagea entre ses parents et ses proches et n'en conserva rien. Son mari se plaignit de cela à Sayyidî Qâsim, qui lui dit : « Que puis-je pour elle? Elle ressemble en effet à quelqu'un dont les vêtements ont pris feu et qui cherche instinctivement à s'en débarrasser. » Il voulait dire par là que l'affection (pour Dieu) consume tout ce que le cœur contient d'affections terrestres, de même que le véritable feu brûle tous les vêtements qui couvrent le corps s'il les atteint; celui à qui cela arrive ne peut faire autrement que de jeter ce qui est entre ses mains et de le prodiguer. Elle avait beaucoup de penchant pour la solitude, et quand elle se trouvait au milieu des autres femmes, Dieu lui envoyait le sommeil, si bien qu'elle ne pouvait prendre part à la conversation. Elle avait une grande affection pour son frère notre Sayyid Ahmad. Elle ne pouvait se passer de le regarder. Son mari Aboû 'Abdallah Sayyidî Mouhammad 'Acim Al-Andalousî était dans les commencements très courroucé de voir tant d'ascétisme et de détachement pour lui et pour les joies de ce monde, et voici qu'un jour il fut soudainement saisi par le hâl tomba et devint complètement insensible. On le transporta avec la permission de notre Sayyid Ahmad jusqu'à la maison de sa femme, où on le fit entrer. Elle loua Dieu qui avait donné à son mari une part de son hâl et elle fut tranquillisée de voir son mari en cet état. Elle mourut, que Dieu soit satisfait d'elle, des douleurs provoquées par la

1. *Hâl*, dans la technique çoufiste, signifie « transport mystique ».

grossesse et n'accoucha pas. Sa mort eut lieu au moment de la prière du vendredi 7 Radjab de l'année 1070 (19 mars 1660). Elle fut enterrée le jour même dans la qoubba de son père. Elle était née vers l'année 1037 (1627-1628). Tel est en résumé ce que dit le *Maqçad*.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1070 (J.-C. 1659-1660).

A l'heure de l''Açr, le vendredi 28 Çafar (14 novembre 1659), correspondant au 4 novembre [1], il y eut une éclipse de soleil au 15° du Scorpion. Le *Raïs* Aboû 'Abdallah Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad Al-Hâdj ben Sayyidî

(*Page 228.*)

Mouhammad, fils du Chaikh Sayyidî Aboû Bakr Ad-Dilâï, mourut à Fâs al-Djadîd le 1er Rabî'ath-Thânî (16 novembre). Le *Raïs* Al-Khadir Ghaïlân vainquit la tribu des Cheraga, et ceux-ci entrèrent à Fès dépouillés, au milieu du mois de Djoûmâdâ al-Oûlâ (janvier-février 1660). Le Raïs Sayyidî Mouhammad Al-Hâdj s'avança vers le Gharb jusque dans le voisinage du marabout de Sayyidî Aboû Salhâm, que Dieu nous le rende profitable, au début du mois de Chawwâl, et le 10 de ce mois (8 juin 1660) Çâlih, fils d'Ahmad ben Çâlih Al-Laïrinî, épousa la fille d'Ad-Douraïdi, gouverneur de Fès al-Djadîd où il se rendit indépendant après la mort de son Raïs, un fils d'Ibn Al-Hâdj Ad-Dilâï dont on a précédemment fait la biographie. Il emmena sa femme en *âmmâriya* [2]. Le feu prit au tombeau du Chaikh Ibn 'Abbâd, du fait d'une bougie qui était tombée. Beaucoup de ceux qui s'employèrent à éteindre le feu,

1. Le texte arabe dit 4 novembre.
2. L''*Ammâriya* est une boite carrée dans laquelle la fiancée est assise. Cette boite est transportée sur le dos d'une mule ou d'un cheval.

se noyèrent dans le Wâdî al-Balâʿâ où ils étaient allés puiser l'eau nécessaire pour lutter contre l'incendie. Le Raïs de Dilâ, à l'approche de sa mort, reconstruisit ce tombeau. Les Berbères furent mis en fuite à Aboû Harîra[1], ce qui commença à ébranler la puissance de la Zâouïa de Dîlâ.

ANNÉE 1071 (J.-C. 1660-1661).

Le Chaikh, l'Imâm Sayyidî Ahmad appelé Hamdoûn Al-Abbâr.

Le Chaikh, le Faqîh, l'Imâm, le savant, le Khâtib éloquent, le Chaikh Aboûl-ʿAbbâs Ahmad appelé Hamdoûn, ben Mouhammad ben Moûsâ Al-Abbâr Al-Fâsî. On dit dans la *Matmah :* « Il est mentionné dans sa biographie comme un homme excellent, que Dieu l'ait en miséricorde. Ses ancêtres appartenaient à une riche famille qui vécut constamment dans le bien-être et lui-même, dans sa première jeunesse, continua à marcher dans la même voie. Il fit le commerce, voyagea à travers tous les pays du monde; plus tard Dieu lui enleva de pareils goûts et lui donna en échange l'amour de la science et des livres qui en traitent. Il s'appliqua désormais à l'étude et à l'enseignement, où il ne tarda pas à s'illustrer, et il se consacra tout entier à l'étude du *Moukhtaçar* de Khalîl et de l'*Alfiya* d'Ibn Malik. Il était bien initié à la science des hadîths, ainsi qu'aux autres branches de la science, et possédait ainsi un ensemble de connaissances étendues. Il fut entouré du respect des étudiants du Maghrib, qui profitèrent de ses leçons

1. L'Oued Aboû Harîra est un affluent de l'Oued Dradar qui tombe dans la Mardja Az-Zarga, près de Moulay Bou Salhâm, dans le Gharb.

sur le *Moukhtaçar* et des gloses marginales qu'il fit sur cet ouvrage et qui sont entre les mains des étudiants. Il a composé également des fatwâs remarquables en grand nombre. Il fut khatîb de la mosquée Al-Andalous pendant longtemps. Il naquit en l'année 1001 (1592-1593) et mourut en l'année 1071 (1660-1661). »

On dit que le personnage dont nous écrivons la biographie, que Dieu lui fasse miséricorde, étudia auprès de tous les érudits de son temps, tels que le Chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid ben 'Achir et le faqîh Abou 'Abdallah Mouhammad ben Ahmad Al-Andalousî, connu sous le nom d'Al-Djamân, Imâm de la mosquée des Chorfâ et l'auteur des gloses marginales célèbres et qui sont entre les mains des étudiants. Il reçut l'enseignement du Chaikh, du faqîh, du traditionniste, du Chérîf Aboû Mouhammad 'Abdallah ben 'Alî ben Tâhir Al-Hasanî As-Sidjlamasî, ainsi que du Chaikh, de l'Imâm Aboû Zaid 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Fâsî, que Dieu lui fasse miséricorde. Nous omettons ce que nous avons déjà dit précédemment.

Parmi ceux qui reçurent son enseignement sur le *Moukhtaçar* de Khalîl et l'œuvre entière de Bokhârî, etc., il faut citer le Chaikh Abou Sâlim 'Abdallah 'Ayyâch, pour lequel il écrivit un diplôme mentionnant toutes les matières étudiées. Un jour le Chaikh, le saint Sayyidî Qâsim Al-Khaççâcî arriva chez le personnage dont nous écrivons la biogra-

(*Page 229.*)

phie, qui était gravement atteint d'une maladie. Il lui dit : « Sois-moi témoin, ô Sayyidî, que je suis satisfait de ce que Dieu a fait pour moi. » Le Chaikh Sayyidî Qâsim lui répondit aussitôt : « La satisfaction est un sentiment incomplet. » Le personnage dont nous écrivons la biographie était couché, et il dit : « Soulevez-moi pour que je m'assoie », ce que l'on fit aussitôt. Il dit alors : « La satisfaction n'est pas un sentiment incomplet, c'est au contraire le *Maqâm* le

plus élevé. » Le Chaikh Sayyidî Qâsim lui répondit : « Que diras-tu au sujet de ton corps? A qui est-il et qui en dispose uniquement? » Il répondit : « C'est Dieu et c'est son bien. » Sayyidî Qâsim répondit : « Que possèdes-tu dans le bien de Dieu pour que tu puisses être satisfait ou mécontent de la façon dont il en dispose ? Puisque tu n'en es aucunement le maître, tu ne dois avoir pour ton corps ni sujet de joie ni sujet de peine. » Le personnage dont nous écrivons la biographie aquiesça aux paroles de Sayyidî Qâsim.

Ensuite le médecin Sayyidî Mouhammad Adarrâq entra chez le personnage en question, qui lui dit : « Aujourd'hui est venu chez moi un homme ignorant qui m'a fait perdre le bénéfice de tout ce que j'avais appris [1]. » En racontant l'incident il ajoutait : « Il ne me reste plus qu'à implorer le pardon de Dieu. » Notre Sayyid et grand-père a mentionné cette anecdote dans le *Maqçad*, et je l'ai trouvée écrite de la main de son frère Aboû 'Abdallah Al-'Arbî. Le Chaikh Al-Halabî l'a transcrite dans son livre *Raihân al-Qouloûb* d'après notre Sayyid et grand-père. Les paroles du Chaikh Sayyidî Qâsim étaient contraires au rite çoufique selon les paroles d'Al-Wâsitî : « Fais tous tes efforts pour être dans l'état de satisfaction, mais ne te laisse pas influencer par cet état et tu seras protégé par la sensation de sa jouissance contre la réalité des choses. »

Al-Halabî ajoute : Al-Qouchairî a dit à ce propos : « Sache que les paroles prononcées par Al-Wâsitî sont très importantes. Elles contiennent un avis implicite pour le çoufi isolé : la confiance en son état (*hâl*) interpose un voile entre la Divinité[2] et lui. Le çoûfî qui goûte la douceur de la satisfaction et trouve dans son cœur le calme qu'elle lui procure ne peut plus apercevoir ses obligations. Mais Al-Wâsitî a dit aussi : « Faites attention à ne pas goûter les

1. Il s'agit du médecin lui-même.
2. Littéralement : « le Transformateur du monde ».

charmes de l'obéissance, car c'est un poison mortel. » Telles sont les paroles d'Al-Halâbî. J'ajoute qu'Al-Qouchaïri s'étend encore longuement sur la satisfaction et dit tout d'abord que les gens de l''Irâq et ceux du Khorasân avaient une idée différente de la satisfaction sur la question de savoir si elle était un *hâl* ou un *maqâm*[1]. Les gens du Khorasan considéraient la satisfaction comme un *maqâm*, car d'après eux c'est la perfection de la foi en Dieu; c'est-à-dire que le degré auquel l'homme peut arriver dans la foi, il y arrive par la satisfaction. Quant aux habitants de l''Irâq, ils disent que la satisfaction est un *hâl* et que ce n'est pas une émanation personnelle du croyant, mais une inspiration de la divinité comme tous les autres *hâls*. On peut concilier ces deux opinions et dire : « Le commencement de l'état de satisfaction est une émanation personnelle du croyant et doit par conséquent se ranger dans le domaine des *maqâms* comme on l'a vu précédemment, et l'état final de la satisfaction est un *hâl* et par conséquent n'est pas une émanation personnelle du croyant. » Telles sont les paroles d'Al-Qouchairî. J'ajoute au sujet de cet accord des deux opinions que le Chaikh Sayyidî Qâsim a élevé le personnage dont nous écrivons la biographie de l'état initial à l'état final et c'est pourquoi il lui a dit que la satisfaction était un défaut de piété, car ce qui est pris en considération, c'est l'état final. C'est un défaut en effet si l'on considère que le point de vue est court relativement à l'exactitude de la chose. Aussi rien ne s'oppose donc à ce que l'homme soumis aux obligations de la loi religieuse s'appuie sur ses dons personnels et qu'il repousse toute autre action que celle qui vient de Dieu; telle est la vérité de laquelle ne s'écartent

1. D'après le livre des définitions de Suhraverdî, il y a cette différence entre les hâls et les maqâms, « que les hâls sont de purs dons de Dieu et que les maqâms sont les fruits du travail; les hâls viennent de la pure libéralité de Dieu, les maqâms s'obtiennent à force d'efforts ». Le hâl exprime aussi un état fixe et durable, le Maqâm un état transitoire et passager. Cf. Rinn, *Marabouts et Khouan*, p. 65.

que les égarés. Le personnage dont nous écrivons la biographie comprit cette explication, que Dieu soit satisfait de

(*Page 230.*)

lui. Il avait dit au docteur qui était entré dans sa maison : « Aujourd'hui est entré chez moi un homme qui m'a fait perdre tout ce que j'avais appris[1]. » Que Dieu soit satisfait d'eux et leur accorde ses bénédictions.

Vers : — Il est des gens de Dieu[2]; chaque fois que je suis allé leur rendre visite je les ai trouvés l'âme pleine de bienveillance. S'ils sont ensemble ils réunissent toutes les vertus, et ils tirent respectivement profit de leurs vertus. Ils sont comme des parfums et chacun a son parfum particulier, et l'ensemble compose un parfum violent pour celui qui le respire. Ils échangent entre eux les coupes de la science dans les jardins de la piété et aucun de ceux qui boivent à ces coupes n'est altéré. Leur esprit a pris l'habitude de la controverse, on les voit se contredire et ensuite se mettre d'accord dans la paix.

Quelques Chaikhs ont préféré ne pas admettre ce dernier vers.

La biographie du Chaikh Sayyidî Qâsim sera faite dans le commencement de la prochaine décade. Il était, que Dieu soit satisfait de lui, de ceux qui réfléchissent sur les choses divines et qui consacrent leurs pensées à Celui qui gouverne et qui est adoré; il était de ceux qui ont atteint le *maqâm* parfait; c'est ainsi que l'exprime ce beau vers :

Dis aux rois de la terre de faire tous leurs efforts, car ce royaume n'est ni un royaume à vendre ni un royaume à offrir en présent.

Le Chaikh Çafî ad-Dîn Al-Qouchachî Al-Madanî.

Le Chaikh célèbre, doué d'un grand pouvoir, Çafî ad-Dîn Ahmad ben Mouhammad ben Yoûnous, surnommé

1. C'est-à-dire que le Çoufiste doit se confier entièrement à Dieu et ne pas appeler un médecin lorsqu'il est malade.
2. C'est-à-dire les Çoufistes.

'Abd An-Nabî Al-Qouchachî Ad-Doudjânî Al-Maqdisî al-Madanî, car il habitait la ville sainte de Médine, que les meilleures des bénédictions et le plus grand des saluts soient accordés à la place qu'elle occupe. Il y possédait une zâouïa. Le Chaikh Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî a dit dans sa relation de voyages : « Plusieurs d'entre nous, disciples d'Al-Qouchachî, lui donnèrent le nom corroboratif de Çafî ad-Dîn bien que, en technique orientale, le nom corroboratif d'Ahmad soit Chihâb ad-Dîn. Je fus informé par notre Chaikh Al-Mollâ Ibrahîm que le Chaikh n'aimait pas ce dernier surnom. Il disait que le nom d'Ahmad était le plus noble des noms, tandis que l'on donne le surnom de Chihâb à celui qui est voué au châtiment et à la lapidation, et je crois même qu'il a dit : « C'est le nom du diable. » Il préférait qu'on ajoutât à Ahmad le nom de Çafî ad-Dîn. Existe-t-il en effet un plus beau surnom ? J'ajoute qu'il n'y a pas d'obstacle à ce qu'on dise que le surnom de Chihâb ad-Dîn est un beau surnom, car il a le sens de lumière et fait allusion au feu lancé sur les démons qui veulent surprendre les secrets du ciel pour en faire part aux magiciens qui les communiquent à ceux dont l'intelligence est faible. Les *Chihâbs* servent à désigner les dards enflammés qui sont employés spécialement à châtier les diables. Quant à nous qui appartenons au peuple de Mouhammad, les Chihâbs sont pour nous un bienfait. Ils nous conduisent par leur lumière ; grâce à eux ceux qui veulent nous tromper sont exterminés. Ils sont les gardiens de la religion et la miséricorde de tous les musulmans, ainsi que personne ne l'ignore, et je demande le secours de Dieu. »

L'aïeul du personnage dont nous écrivons la biographie était Yoûnous dont nous avons déjà parlé. Il réunissait les pauvres dans les mosquées et leur donnait un salaire pour qu'ils fassent des prières au Prophète (que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut) pendant cette journée ; c'est pourquoi il fut appelé 'Abd An-Nabî. Il vendait à Médine des

objets de solde[1], c'est-à-dire des marchandises dépareillées ou des objets de peu de valeur. C'est pourquoi on l'appelait Al-Qouchchachî. Le personnage dont nous écrivons

(*Page 231.*)

la biographie mourut en l'année 1071. C'est l'auteur du *Minah al-Badiya*[2] qui rapporte tout ce que nous venons de dire et dans le livre intitulé *An-Nouçra* du Chaikh Aboû 'Abdallah Al-Misnawî on ajoute qu'il mourut le 9 de Dhoûl-Hidjdja (5 août 1661).

Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî, dans sa *Fahrasa*, en mentionnant les chaikhs qui se sont distingués dans le Çoufisme, cite parmi eux le personnage dont nous écrivons la biographie. « Il atteignit, dit-il, dans la science de la vérification et dans le Çoufisme un rang qui n'avait été atteint auparavant par aucun de ceux que nous avons vus ou dont nous avons entendu parler. C'était un homme éloquent et d'une grande fermeté de caractère, le récitateur exact. Il possédait des connaissances très étendues sur un grand nombre de sciences; il a écrit un commentaire marginal de la *Chifâ* et des ouvrages de théologie dogmatique où il suit les traces des çoufistes qui le précédèrent. Dans le Çoufisme c'était l'océan que personne n'aurait pu traverser et la parole qui ne pourrait être prise en doute. Des gens comme lui seraient capables d'émouvoir les cœurs des chameaux de l'Orient et de l'Occident; il n'avait pas son semblable. Il a composé un commentaire sur les *Hikam Al-'Atâ'ïya* où il atteignit la perfection. Il est une preuve à l'appui de ce que nous avons dit à son sujet, et quant à nous, nous ne parviendrons pas à faire le centième des éloges qu'il mérite. Celui qui parle mal de lui ne réussit pas à atteindre sa réputation, car il ne possède ni esprit ni religion, et Dieu ne lui a pas montré ce

1. Al-Qouchchacha.
2. *Al-Minah Al-Badiya fil-Asânid Al-'Aliya*, par MOUHAMMAD BEN 'ABD AR-RAHMÂN AL-FÂSÎ. Cf. *Nachr al-Mathânî*, t. II du texte.

qu'il a montré au personnage dont nous écrivons la biographie. Dieu ne le guide pas dans la voie droite des saints. La médisance est fréquente chez les humains. »

L'eau de l'Euphrate n'est pas troublée par l'urine d'un chien.

« Il m'a dicté le dhikr dans sa maison de la noble ville de Médine, le matin du samedi 4 Mouharram, premier mois de l'année 1065 (14 novembre 1654). Il m'ordonna le lendemain de passer la nuit au *Harâm Ach-Charîf*[1]; il me donna une lecture à faire et il m'ordonna de lui dire ce que j'aurais vu durant cette nuit; il me fit ses adieux et me demanda de compter sur la baraka de Dieu dans ce monde et dans l'autre. Il me recommanda aussi de copier son commentaire sur les *Hikam* et quelques-unes de ses *Risâlât*. Dieu me rendit ce travail très aisé grâce à sa baraka, que Dieu nous rende sa vie profitable et qu'il étende ce profit à tous les musulmans. » Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim.

Parmi ceux dont a été disciple le personnage dont nous écrivons la biographie, il faut citer le Chaikh Al-'Arif Aboûl-Mawâhib Ahmad ben'Alî ben 'Abd Al-Qouddoûs Al-'Abbâsî Ach-Chanawî. Le Chaikh Al-Misnawî a dit dans son ouvrage intitulé *An-Nouçra :* « Il tire son nom d'origines d'une ville d'Égypte. Il vécut ensuite à Médine, et épousa la fille de son Chaikh, qu'il remplaça par la suite. Le personnage dont nous écrivons la biographie avait une Zâouïa dans la noble ville de Médine. C'est ce qu'a voulu dire Aboû Sâlim dans ces vers :

Si quelque personne d'une intelligence peu développée a dit du mal de moi, c'est une preuve que je suis parfait.

Un autre a dit :

Si vous n'avez pas vu le croissant, croyez en ceux qui l'ont vu de leurs propres yeux.

1. Le tombeau du Prophète.

Notre Sayyid et grand-père, que Dieu lui fasse miséricorde, a dit dans ce vers :

Si un homme sans honte déprécie vos qualités, laisse-le et ne le blâme pas pour ses paroles. Le ciel est trop élevé pour être atteint par les chiens qui aboient contre lui.

(*Page 232.*)

Ces vers sont une réplique aux gens qui l'avaient insulté et qui avaient répandu le bruit qu'il avait dit que les plus nouvelles manifestations de la puissance divine sont les plus efficaces et qu'il a contredit le Chaikh As-Sanoûsî et d'autres également : Nous n'avons jamais rien vu de semblable, sauf dans la *Rihla* du Chaikh Aboû Sâlim, lorsque celui-ci déclare énergiquement que le personnage dont nous écrivons la biographie n'a jamais prononcé ces paroles, et qui parle de lui avec bienveillance. Il ajoute qu'il imitait le chaikh Ibn Al-'Arabî Al-Hâtimî. Al-Qouchachî a composé un livre dans le genre des *Foutoûhât*. Il a vu dans son sommeil le Chaikh Al-Hâtimî qui lui a dit : « Veux tu supprimer mon ouvrage par la publication du tien ? »

Le matin il supprima son ouvrage pour plaire au Chaikh Al-Hâtimî ; il était de ceux qui étudiaient beaucoup l'ouvrage du Chaikh, Il conseillait aux gens d'apporter une attention particulière aux paroles d'Ibn Al-'Arabî Al-Hâtimî, comme on le sait. Il a écrit des *Risâlât* sur les questions des troupeaux. Aboû Sâlim a dit dans sa relation de voyages : Il a traité un grand nombre de ses questions, environ 70, et parmi ses ouvrages, c'est-à-dire parmi les *Risâlât* du personnage dont nous écrivons la biographie, il y en a trois qui traitent de la question des troupeaux où il confirme les paroles de l'Imâm des deux villes saintes[1]. La plus courte d'entre elles est d'une très grande précision, et d'une plus grande exactitude. Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim. Ces

1. L'Imâm Al-Haramaïn 'Abd Al-Malik ben 'Abdallah Al-Djouwainî Ach Châfi'i.

ouvrages ont été écrits pour combattre son disciple Ibrâhîm Al-Kourdî; il en sera question plus loin dans la biographie de ce personnage en l'année 1101 (1689-1690). Quant à Al-Qouchachî, il comprenait remarquablement le langage çoufiste.

Aboû Sâlim a dit dans sa *Rihla :* « Le Chaikh Aç-Çafî s'assimilait très bien les paroles du Chaikh Mahî ad-Dîn et des autres vérificateurs. De plus il donnait à chacun son droit et il reconnaissait à toute science sa valeur. » Il ajoute : « Il avait une connaissance complète de la science des noms de la Divinité, la valeur cabalistique des lettres et leurs secrets. Il connaissait la science des talismans astrologiques et la nature des choses, les invocations et leurs mystères. » Son disciple Ibrâhîm Al-Kourdî a rapporté d'après lui qu'il disait : « Nous ne désapprouvons pas tous ces savants qui discutent au sujet de ces sciences, qui font souvent l'objet de controverses et auxquelles ils consacrent toutes leurs occupations, parce que leur science est une petite partie de la science absolue et qu'elle ne nous regarde pas; cependant, celui qui s'en occupe n'est pas considéré comme un savant, il n'a aucun mérite, *hâl* ni *maqâm :* or toute science véritable comprend un mérite, un *hâl* et un *maqâm.* »

Nous avons transcrit ces paroles d'après la *Rihlat al-'Ayyâchiya.*

Le Chaikh Mouhammed Bâ-'Alawî Al-Hadramî.

Le Chaikh loué pour ses œuvres, célèbre pour ses grandes qualités, de pure origine chérifienne, le Sayyid Mouhammad Bâ 'Alawî Al-Hadramî Al-Yamanî, demeurant dans la noble ville de la Mekke. C'était un des Chorfâ célèbres de cette ville pour l'importance de son dhikr, son respect de la Sounna et sa constance dans l'adoration. Il faisait souvent le voyage entre les deux villes saintes.

Le Chaikh Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî a dit dans sa *Fahrasa,* après avoir signalé ce que nous venons de dire et

l'avoir également mentionné dans un passage de la *Rihlat* comme le plus grand des Pôles :

« Je l'ai vu dans sa maison à la Mekke et il m'a revêtu de la Khirqa [1]. Je crois que sa Tarîqa remonte jusqu'à Aboû Madyân comme celle de ses ancêtres les Hadramiyyîn [2], que Dieu soit satisfait d'eux ; précisément Aboû Madyân, que Dieu soit satisfait de lui, envoya trois khirqas dans les payas du Yémen et l'une d'elles à l'un des Sayyids Hadramîs comme l'a raconté quelqu'un qui a composé un ouvrage sur la Khirqa. Un çoufi m'a raconté qu'il avait entendu dire à un

(*Page 233.*)

de ceux que le Chaikh 'Alawî avait revêtu de la Khirqa que celui-ci lui avait dit que cette Khirqa était Madaniya.

On trouve ces paroles dans la *Rihlat* d'Aboû Sâlim et il a affirmé dans cet ouvrage que cette Khirqa remontait à Aboû Madyân. Il dit au sujet du personnage dont nous écrivons la biographie : « Il étudia auprès du Chaikh Sayyidî 'Abdallah ben 'Alî, auteur du *Wasat* [3] *Çahib ar-Rhat*, disciple du Sayyid et Chaikh Ibn 'Abdallah, compagnon de Ahmad Adfal; disciple de son père le Pôle 'Abdallah ben Ach-Chaikh, disciple de son oncle le Pôle Aboû Bakr ben 'Abdallah Al-Aïdarous, disciple de son père 'Abdallah ben Aboû Bakr al-Aïdarous, disciple de son père et de son oncle le Chaikh 'Omar Al-Mihdâr, tous deux fils de 'Abd Ar-Rahmân As-Saqqâf disciple de leur père 'Abd Ar-Rahman, disciple de son père 'Alawî ben Mouhammad, disciple de son père le Pôle, le vérificateur Mouhammed ben 'Alî connu sous le

1. *Khirqa* خرقة Ce mot désigne l'habit ou manteau grossier que les faqîrs et surtout les Çoufistes portent en Orient. Dozy, *Dictionnaire des noms de vêtements chez les Arabes*, p. 153.

2. Hadramî, nom ethnique des habitants de l'Hadramaout, province méridionale de l'Arabie.

3. Le *Nachr al-Mathânî* dit : الوهط Al-Wahat. La *Rihla* dit : الرهط Ar-Rhat ; nous avons adopté le texte de la *Rihla*.

nom de Mouqaddim at-Touraba [1], disciple du Chaikh 'Abd-allah Al-Maghribî, disciple du Chaikh 'Abd Ar-Rahmân Al-Mouqdâ, Al-Maghribî, disciple du Ghaouth Al-Djâmi' Sayyidî Aboû Madyân Chouaïb, enterré à Al-'Abbâd de Tlemcen, que Dieu soit satisfait d'eux tous. Amen. Le Mouqaddim at-Touraba dont nous avons parlé précédemment était Mouhammad ben 'Ali ben 'Alawî ben 'Abd Allah ben Ahmad ben 'Aïsâ ben Mouhammad ben 'Alî ben Dja'far Aç-Çâdiq. Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut le vendredi 24 de Rabi'ath-Thânî en l'année 1071 (27 décembre 1660) et Aboû Sâlim a mis en vers le chronogramme de sa mort :

Qotb waqtihi mâtabihâ [2]. La jeune gloire de la famille des 'Alawis est morte, Mouhammad l'Imâm des personnages glorieux.

1. Touraba, localité près de la Mekke. (YÂQOÛT, t. Ier, 2e partie, page 834.)

2. قطب وقته مات بها, c'est-à-dire Le Pôle de son époque, mourut à la Mekke.

100	ق
9	ط
2	ب
6	و
100	ق
400	ت
5	ة
40	م
1	ا
400	ت
2	ب
5	ة
1	ا
1071	

C'était un océan de savoir et l'on n'aurait pu trouver à son époque personne qui lui ressemble. C'était le Ghaouth de la Mekke et la date de sa mort se dit : *Qotb waqtihi mâta bihâ.* Que Dieu nous fasse obtenir par lui ce que nous espérons dans ce monde et dans l'autre et qu'il nous protège du mal.

Le personnage dont nous écrivons la biographie est issu d'une famille considérable, célèbre par son influence et sa sainteté depuis ses représentants les plus anciens, c'est une branche illustre des Housaïnites, de la famille du Prophète. Leur célébrité est très étendue et les clartés de la famille du Prophète brillaient au-dessus d'eux. Ils étaient connus sous le nom de Hadramîs et Yamanîs. Du Hadramaout au Yémen ils sont connus comme membres de la famille de Bâ 'Alawi. L'un deux se nomme Al-Aïdaroûsî et leur lignée remonte à Djafar Aç-Çâdiq selon la *Rihla* du Chaikh Aboû-Sâlim. Ils habitaient ordinairement une des deux villes illustres et nobles. L'un deux restait six mois à Médine et un temps égal à la Mekke. Ils ne négligeaient pas cette coutume et des pèlerins marocains rencontrèrent quelques-uns d'entre eux et en tirèrent profit. Parmi eux il faut citer le Chaikh, le Faqîh, le Saint, le Vertueux Aboû 'Abdallah Sayyidî Mohammed Al-Moudarrî' Al-Andalousî. Il leur adressa des louanges et fit à l'éloge de ces gens vertueux une prière en vers dont voici certains passages :

(*Page 234.*)

C'est une famille issue du Prophète, ses membres ont acquis le Qoran et sont des guides du droit chemin ; ce sont des savants autrefois comme aujourd'hui. C'est une famille de Sayyids, de gens fortunés et d'adorateurs de Dieu, de gens glorieux, une assemblée de personnages élevés.

C'est une famille comprenant des Imâms, des gens hardis, braves, qui respectent les dépôts qu'on leur confie.

Ce sont des gens qui, si les ténèbres étendent leurs voiles, n'ont pas l'habitude de s'attarder dans le sommeil.

On peut les voir debout devant les Mihrâbs face à face avec Dieu, et prosternés pendant de longues prières.

Ils lisent les versets du Qoran avec attention et non pas comme des gens distraits.

Ils suivent le Prophète, ses compagnons et ceux qui les suivent.

Ils vont dans la direction de la route élevée pas à pas, précédés par leur grand ancêtre.

Nous avons appris auprès d'un certain nombre d'entre eux la science de la Bonne Voie. Taisez-vous et écoutez.

Tels sont ces vers. Ensuite il mentionne ce qui concerne la Voie Çoufique. Ce passage est très long.

(Suivent des remarques prosodiques sur les vers qui précèdent.)

L'élève du personnage dont nous écrivons la biographie, qui était en même temps son parent, le Chaikh 'Abdallah Bâ 'Afîf Al-Yamanî, imita son maître en composant une belle qacîda dont voici un passage :

Le bienfait de leurs soleils toujours brillants a paru et a dissipé les embûches des nuits perfides.

Ils sont les étoiles étincelantes, de la famille de Hâchim.

Descendants du (Prophète) glorieux et excellent ; la couronne de renommée. Sa gloire a atteint une grande élévation et il a occupé une place considérable en Occident parmi les plus illustres. Il a voyagé de 'Ilm al-Yaqn à 'Aïn al-Yaqîn et jusqu'à Haqq al-Yaqîn à travers les mystères les plus profonds [1]; il est revenu d'auprès du Seigneur, revêtu de munificence, pour couvrir les pèlerins des bienfaits de sa générosité.

La science de la réalité des choses comprend des subtilités que les plus savants eux-mêmes n'arrivent pas à saisir absolument.

Si l'on pouvait énumérer les bienfaits de Dieu, on se rendrait compte que l'on a obtenu des dons magnifiques et surprenants ; autrement cela serait impossible.

Quant aux racines de sa générosité, elles se développent dans les générations jusqu'à 'Abd Al-Qâdir.

Ses qualités apparentes révèlent ses qualités intérieures, et les reflètent.

Cette qaçîda est très longue et a plus de 45 vers. Parmi

1. Ce passage a trait au voyage du Prophète dans les régions célestes sur la monture nommée *Borâq*.

les actions intéressantes à signaler du Chaikh 'Abdallah Bâ 'Afîf, il faut citer celle-ci : Il faisait une retraite de trois jours, une autre de sept jours et une troisième de quarante jours. Pour la retraite de trois jours elle avait lieu le lundi, le jeudi, et le vendredi ; il accomplissait alors les devoirs du dhikr nuit et jour. Il s'isolait dans la Zâouïa et mangeait

(*Page 235.*)

après l'heure de l''Achâ ; il détournait ses regards de tout ce qui est défendu et il ne dormait pas sans dire avant son sommeil pour la pureté de la retraite : « O généreux, ô miséricordieux », mille fois et de faire une prière au Prophète. Que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut. Beaucoup de gens acquirent la sainteté de cette manière; quant à la retraite d'une semaine, elle consistait à jeûner, à s'isoler, à veiller, à détourner ses regards de ce monde et de ses habitants; il en était de même pendant la retraite de quarante jours.

Mais le respect de la divinité est la moitié de la religion ou plutôt la religion entière ; ce respect, débarrassé de toute espèce de désobéissance envers Dieu, de toute opposition aux saints et envers les musulmans, provoque une politesse non seulement dans les paroles mais dans les gestes ; le bien suprême, c'est la récitation du Qorân et la soumission au Maître des cieux et de la terre.

Telles sont les paroles du Chaikh 'Abdallah Bâ 'Afîf.

Aboû Sâlim a dit dans sa *Rihla*, après avoir rapporté tout ce que nous venons de dire sur le personnage dont nous écrivons la biographie, que le Chaikh Bâ Afîf rapporte que le Chaikh Mohammed Bâ 'Alawî ordonnait à ses disciples de faire ces retraites auxquelles est attachée une grande baraka. Que Dieu, qu'il soit exalté, nous les rende profitables et qu'il nous fasse obtenir leurs barakas. Amen.

Le Faqîh Sayyidî 'Abd Al-Wahhâb Al-Wazîr Al-Ghassânî.

Le faqîh vénérable Abou Mohammad 'Abd Al-Wahhâb ben Ibrâhîm Al-Wazîr Al-Ghassânî était l'un des principaux 'adels de Fès. Il a été mentionné dans les *Azhâr al-Boustân* parmi ceux qui ont reçu l'utile enseignement de l'Imâm Abou Zaïd Al-Fâsî et l'appelle le faqîh, le professeur. Il mourut le 27 de Chawwâl en l'année 1071 (25 juin 1661).

Sayyidî 'Abd Al-'Azîz Az-Zimrânî.

Le Sayyid Aboû Mohammad 'Abd-Al-'Azîz Az-Zimrânî vécut d'une vie austère et solitaire. Il allait toujours dans les mosquées abandonnées. Il invoquait fréquemment le nom de Dieu. Il laissa ses biens et son enfant à Marrâkech et alla à Fès, où il se fixa à la Mosquée Al-Andalous pendant dix ans sans que personne ne s'aperçût de sa présence, sauf les muezzins. Sa famille pensa qu'il était mort et son fils vint à Fès pour s'informer de lui; mais le père le vit avant d'en avoir été vu et s'enfuit en disant : « Je l'abandonne à Dieu. »

Ensuite il s'en alla vers la Qala'a des Beni Hammâd où il resta un certain temps, puis s'en alla au pays du Dra'a où il mourut en l'année 1071 (1660-1661).

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1071 (J.-C. 1660-1661).

La neige tomba pendant les nuits du mercredi au jeudi de Rabî' ath-Thânî (décembre 1660-janvier 1661), accompagnée de petits *poissons* (?) longs comme environ les deux tiers du petit doigt; il ne tomba pas d'eau durant plus de deux mois; des gens souhaitant la pluie, se réunissaient pour lire le Qorân et le *Çahîh* du Boukhârî aux Qarawiyîn. C'était à la fin de Djoumâdâ ath-Thâniya (février-mars 1661).

Beaucoup de blé fut volé dans les champs par les gens des Benî Hasan et ceux qui étaient avec eux, et le prix du blé fut de 20 mithqâls le wasq[1] conformément aux mesures employées à notre époque.

Le Raïs Aboû Salhâm ben Gaddâr mourut.

ANNÉE 1072 (J.-C. 1661-1662).

Le Chaikh Sayyidî Mahammad ben Ahmad Miyyâra.

Le Faqîh, le savant intelligent et éclairé, dont la science était particulièrement solide, d'une belle conduite, unique parmi ses contemporains par l'excellence de ses ouvrages, par la manière aisée avec laquelle il s'exprimait et la bienveillance qu'il montrait; Aboû 'Abdallah Sayyidî Mohammad ben Ahmad Miyyâra, habitait Fès. Aboû Sâlim a dit à

1. Le *wasq* est environ une charge de chameau.

(*Page 236.*)

son sujet dans sa *Fahrasa :* « C'était un faqîh instruit dans toutes les branches de la science et quiconque recherchait une instruction scientifique devait être de ses disciples. J'ai étudié sous sa direction plusieurs ouvrages de droit et j'ai entendu de sa propre bouche son petit commentaire du *Mourchîd al-Mou'în*, une grande partie de son commentaire de la *Lâmiyat Az-Zaqqâq*, ainsi que d'autres ouvrages qu'il avait étudiés. Beaucoup d'imams célèbres lui ont adressé des éloges, entre autres l'Imâm, l'Ascète, l'homme pieux, le vérificateur Sayyidî Ahmad ben 'Alî As-Soûsi et le Chaikh Aboû 'Abdallah Al-Mourâbit Ad-Dilâï, et d'autres qui écrivent également des éloges des commentaires du *Mourchid*, ainsi que Aboûl-'Abbâs Al-Abbâr, le Chaikh Aboû Hamîd Sayyîdi Al-'Arbî Al-Fâsî; les auteurs de son temps s'inclinaient devant sa science, le plus grand nombre de ses concitoyens avaient pour lui de la considération et tous lisaient ses ouvrages, les professeurs comme les étudiants. Ils faisaient bon accueil à tout ce qu'il avait écrit. On en retira un important profit dans différentes contrées et sa réputation était universelle.

Parmi ses ouvrages il faut citer les deux commentaires des poésies du Chaikh Ibn 'Achir intitulée le *Mourchid al-Mou''în 'alâ'd-Darourî min 'Oulôum ad-Dîn;* un grand et un petit, et un commentaire de la *Lâmiyat* du Chaikh Aboû'l-Hasan Az-Zaqqâq; j'ai indiqué déjà plus haut ces trois ouvrages; il a composé également le *Takmîl al-Minhâdj* qui sert d'appendice aux vers du Chaikh Zaqqâq, appelé le *Minhâdj al-Mountakhab*, et il en a fait le commentaire. Ses autres ouvrages sont le commentaire de la *Touhfa* d'Ibn 'Acim sur la jurisprudence, la *Naçîhat al-Moughtârîn fi Raddi 'alâ dhawi at-Tafriqat baïn al-Mouslimîn* et la *Zoubdat al-Aoutâb fî Ikhtiçâr al-Hattâb*, commentaire du *Moukhtaçar* de Khalîl en trois volumes;

il commença un autre commentaire du *Moukhtaçar* de Khalîl, et il arriva jusqu'aux mots *waqt al-moukhtâr*. Il avait le désir ardent d'étudier les sciences avec profit, pour les enseigner et pour les approfondir.

Il a laissé des notes et des *Adjwiba* et des vers en grand nombre. Toutes ses œuvres sont répandues et célèbres. Les ouvrages d'une telle valeur sont rares, les gens de ce temps en ont reconnu la valeur.

Le Hâfidh Al-Fâsî l'a mentionné parmi ceux qui ont reçu l'enseignement de l'oncle de son grand-père, celui qui connaît Dieu, Sayyidî 'Abd Ar-Rahman, dans son livre intitulé *Azhâr al-Boustân*. Il dit ce qui suit : « C'était un Chaikh du rite, dont il portait l'étendard, c'était la pleine lune qui resplendit dans le ciel. C'était le savant intelligent, auteur de *Nawâzil*[1], Aboû 'Abdallah Mahammed ben Ahmad Miyyâra, dont il faut avoir lu les ouvrages et qu'il est nécessaire d'avoir entendu. »

Le Hâfidh Al-Fâsî l'a diplômé pour tout ce qu'il avait étudié d'autre part. Il naquit en l'année 990 (1590-1591) et mourut après l'heure de la Douhâ, le mardi 3 Djoumâdâ ath-Thâniya de l'année 1072 (24 janvier 1662). Il fut enterré dans une maison qui est devenue aujourd'hui une Raouda réservée aux inhumations, dans le voisinage du Saint, du vertueux, Sayyidî 'Azîz, au Darb at-Tawîl, à Fâs al-Qarawiyîn; près du tombeau du personnage dont nous écrivons la biographie, on ajouta un grand espace pour les inhumations. Cet endroit est ainsi devenu un grand cimetière et il y a peu de temps, ses parents ont construit son tombeau qui est devenu un important sanctuaire.

(*Page 237.*)

Les Chaikhs du personnage dont nous écrivons la biographie lui firent beaucoup d'éloges pour sa science; parmi

1. *Nawâzil*: Ce sont les questions et les réponses sur la jurisprudence conformément à la loi.

eux il faut citer Aboûl-Hasan Al-Battoû'î, qui le diplôma pour ce qu'il lui avait enseigné d'après ses maîtres, les Chaikhs Al-Qaççâr et Aboûn-Nou'aim Ridwân, comme le prouve son diplôme et les vers composés sur lui par le Chaikh Al-Mourâbit Ad-Dilâï, quand il lui écrivit au sujet de son commentaire du *Mourchid*. Voici ces vers :

O homme unique sur l'arbre élevé de la gloire, toi qui es guidé par une étoile fortunée. Certes, les plus vertueux composent un collier dont tu es la perle précieuse. Tu rends toute question aussi limpide qu'un diamant par tes douces paroles qui sont plus exquises que des rayons de miel.

Tu apparais comme la lune dans son plein lorsqu'elle monte à l'horizon et dans le ciel, et comme une étoffe chatoyante. Tu as orné d'un collier de perles lumineuses un cou dépourvu d'ornements, et tu as été récompensé par celui qui a reçu ce cadeau.

Le 'Allâma Sayyidî 'Alî Az-Zarhoûnî.

Le Chaikh, le grammairien instruit dans les sciences, le 'Allâma Aboû'l-Hasan 'Alî Az-Zarhoûnî. C'était, que Dieu lui fasse miséricorde, un homme excellent, pieux, utile aux étudiants, un vérificateur en grammaire, en syntaxe et en prosodie, sans parler d'autres sciences qu'il connaissait ; il enseignait fréquemment *Al-Alfiya*. Un grand nombre d''Oulamâ reçurent son enseignement. Il mourut à Chefchâwan en l'année 1072 (1661-1662). Il étudia auprès d'un grand nombre de savants de son temps, tel que le Chaikh, le grammairien, l'Imâm Aboûl-Hasan 'Alî ben Az-Zoubair As-Sidjilmâsî, mort en l'année 1035 d'après la *Faharasa* de l'auteur du *Matmah*. Parmi ceux qui reçurent l'enseignement du personnage en question, il faut citer le Chaikh, l'Imâm Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî ben Yoûsouf Al-Fâsi. Que Dieu soit satisfait d'eux tous.

Le Chaikh Sayyidî Ahmed Al-Malâhfî.

Le Chaikh Aboû'l-'Abbâs Ahmad ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Malâhfî, ce nom lui vient de sa profession qui consistait à confectionner des manteaux. Quelques-uns de ses an cêtres avaient déjà exercé ce métier. Il était de la tribu des Banoû Kinâna. Il avait une Zaouïa à Darb al-Hourra, située à la Tal'a de Fâs. Il eut des disciples et des compagnons qui y étudièrent les Wada'if et les Ahzâb; on cite de lui de nombreux miracles. Il fut l'un des Chaikhs d'Ibn 'Aïchoûn qui a composé un ouvrage sur les saints de Fès. On dit dans cet ouvrage : « Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut à l'heure de l'açr le mercredi 23 Dhoûl-Qa'da de l'année 1072 (29 juin 1662), à l'âge d'environ 70 ans, et fut enterré dans sa Zâouïa.

Le Chaikh Sayyidî 'Abd Al-'Azîz Az-Zamzamî.

Aboû Fâris 'Abd Al-'Azîz ben Mohammed ben Abd Al-'Azîz Az-Zamzamî Al-Makkî Ach-Chafi'i, muezzin du Masdjid al-Harâm; c'était l'un des faqîhs vertueux du rite Chafiite, le Chef des muezzins de la colline Zamzam dans la noble ville de la Mekke. C'est à cause de cette fonction que ses ancêtres reçurent le surnom de Zamzamî. Il atteignit un âge avancé, et vécut aussi longtemps que le Chaikh Dâwoud Al-Antakî, auteur de la *Tadkira*, ouvrage sur la médecine comme il n'en fut jamais composé de semblable sur cette science.

Ibn Tâdj a dit : « Le Chaikh 'Abd 'Al-'Azîz, c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie, m'a dit que le Chaikh Dâwoud avait une situation considérable auprès des émirs de la Mekke. Il était présent aux cours où mon père enseignait. Celui-ci l'honorait beaucoup mais moi je

ne l'aimais pas, je le trouvais insupportable. Je fis des reproches à mon père sur la considération et le respect qu'il lui portait en disant :

(*Page 238.*)

« Comment peux-tu honorer à ce point un tel philosophe ?

« Il me répondit : « O mon fils, c'est un des sages de l'Islam et il est très influent à la Cour. On a dit autrefois :

« Que vaut le sentiment d'un seul homme contre quelqu'un que « mille personnes estiment ? »

Abd Al-'Azîz ajoute :

« Ensuite je fus atteint d'une maladie qui m'empêcha certain jour d'assister au cours. Le Chaikh Dâwoud, qui était présent, interrogea mon père à mon sujet, et celui-ci lui fit part de mon état. Lorsqu'il quitta ce cours il dit à mon père : « Viens avec moi, je vais examiner ton enfant. » Il entra donc chez moi, j'étais au plus fort de ma maladie. Il m'ausculta et dit à mon père : « Il n'y a pour le moment aucun traitement à suivre pour cet enfant, mais qu'il prenne un peu de ce remède » ; il le tira de sa poche, « qu'il en boive, ou qu'il s'en oigne, pour calmer la douleur. » Il dit cela : « Je reviendrai le voir demain à telle heure, et il s'en alla. » J'employai le remède qu'il m'avait donné et je fus soulagé : Il revint le lendemain à l'heure dite, il amena avec lui un chirurgien et dit : « Préparez la lancette pour la saignée pendant que j'examinerai quelle veine on doit ouvrir et à quel endroit on doit pratiquer la saignée. » Il ajouta : « Quand tu m'entendras dire : « Allah » à haute voix, ouvre la veine que je t'indiquerai et quand je dirai : « Allah » pour la seconde fois, fais la ligature et arrête l'écoulement du sang. » L'opérateur prépara donc la lancette, fit les ligatures et attendit les ordres du Chaikh. Celui-ci baissa la tête un moment et dit : « Allah ». Aussitôt le chirurgien pratiqua

la saignée et y mit fin quand le Chaikh eut dit une seconde fois : « Allah ». Ensuite le Chaikh leva la tête et lui dit : « — Je t'ai tiré une certaine quantité de sang, à une certaine heure et pour un certain temps. Il ajouta que l'espace de ce temps serait de près de 80 ans. Le Chaikh 'Abd Al-'Azîz se trouva mieux aussitôt et la maladie ne reparut plus pendant près de 80 ans comme le rapporte le Chaikh 'Abd Al-'Azîz; il était encore vivant en l'année 1065 (1654-1655). »

Aboû Sâlim a dit, après avoir rapporté tout ce que nous venons de raconter précédemment : « Je désirais beaucoup le voir et recevoir son enseignement, mais il ne put me satisfaire, car il n'en avait pas le temps.

« Quand je retournai pour le voir dans la même intention, je constatai qu'il était parti recevoir la bénédiction de Dieu et je ne demandai pas à quel moment avait eu lieu sa mort. Son fils le Chaikh 'Abd As-Salâm prit sa place parmi les muezzins de la colline de Zamzam. Les membres de sa famille accomplissaient, dit-on, des miracles extraordinaires grâce à leur présence en cet endroit sacré.

A ce sujet j'ai entendu dire par un certain nombre de Moudjâwirîn[1] à la Mekke que le Chaikh 'Abd Al-'Azîz ou un autre membre de sa famille, fut retenu certain jour par des occupations, en dehors de la Mekke et quand approcha le moment, il se mit en route pour atteindre la Masdjid al-Harâm au moment de l'appel à la prière. Ce moment arriva qu'il était encore à Thâniya qui domine Al-Mouhaçab dans les environs de la Mekke, sur la côte de Minâ. C'est dans ce lieu qu'il prononça l'appel à la prière; il était alors séparé de la Mosquée par une grande distance, par des montagnes et par des gorges ; il était donc impossible que sa voix fût entendue dans les soûqs de la Mekke, à plus forte raison par ceux qui étaient dans la mosquée. Or ceux qui étaient

1. Moudjâwirîn, pl. de Moudjâwir, littéralement « voisin ». Ce sont les pèlerins qui s'établissent définitivement ou pour un long temps à la Mekke ou à Médine.

dans la mosquée entendaient sa voix comme s'il prononçait l'appel à la prière de l'endroit habituel. On considéra ce fait comme un miracle.

(Page 239.)

« Dans le même ordre d'idées, on raconte que le chef des muezzins faisait un appel avant le lever de l'aurore et le prononçait sept fois, en mettant entre chaque appel une pause de deux minutes; quand il avait fini son dernier appel l'aube s'était levée et beaucoup de gens prétendaient que les appels au moment où ils étaient prononcés étaient entendus par les Abdâl [1] d'Occident et d'Orient et qu'ils se rendaient à la prière. Pour moi, j'ai souvent porté mon attention sur ce fait et j'ai entendu des appels qui ne formaient aucune articulation, de sorte qu'ils n'appartenaient à aucune langue et j'ai pensé que le plus souvent le cri correspondait au nom de Dieu prononcé indistinctement au commencement et en omettant le *hâ* final. Je lui fis demander, tandis que j'habitais à la Mekke pendant le Ramadân, si l'on pouvait continuer à manger après son premier appel. Il me répondit que le jeûne de celui qui mangeait pendant les trois derniers appels, était valable, mais non s'il mangeait après ces appels. Dieu, qu'il soit exalté, en sait davantage. » Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim. Ibn At-Tâdj, auquel Aboû Sâlim a emprunté en premier lieu, aura sa biographie plus loin, s'il plaît à Dieu. Parmi ceux qui ont étudié auprès du personnage en question, il faut citer le Chaikh Yâsîn, auteur de gloses marginales sur l'*Alfiya* et sur le *Tachrî*, le Chaikh Yâsîn ben Ghirs ad-Dîn Ach-Châf'i Al-Ançârî, Aboû Mahdî 'Isâ Ath-Tha'libî Al-Djafarî Al-Maghribî, etc., je ne me souviens pas maintenant de ses Chaikhs. Il mourut en l'année 1072.

1. *Abdâl:* Dans la hiérarchie çoufiste, les Abdâl vont immédiatement au-dessous du Qotb ou Ghouth. Il y en a 40 dont 22 occupent la Syrie et 18 l''Irâq. Chaque fois que l'un d'eux meurt, Dieu le remplace immédiatement.

Le 'Allâma Sayyidî Mouhammad Al-Manqoûchî.

Le savant considérable, le voyageur illustre, le faqîh Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Aboûch-Chitâ Al-Manqoûchî habitait à Fès. Le Chaikh Aboû Sâlim 'Ayyâch lui a adressé beaucoup d'éloges dans sa *rihla* ; voici ce qu'il dit : « Le jour de notre arrivée dans cette ville, c'est-à-dire Taraboûlous, nous avons rencontré nos compagnons de Fâs en voyage de pèlerinage et parmi eux notre ami Sayyidî Tâhir ben Ridwân Al-Khazradjî qui nous apprit une grande perte et un terrible malheur, la mort de notre frère en Dieu, notre soutien dans le passé et dans l'avenir, l'ami affectueux et excellent, le compagnon le plus pur, le savant considérable, le voyageur illustre Sayyidî Mouhammad Al-Manqoûchî. Que Dieu fasse couler sur son tombeau des torrents de bénédiction et de contentement et qu'il le mette au rang de ceux qui se réjouissent d'être parvenus à le satisfaire. Sa mort eut lieu au mois de Mouharram, au commencement de l'année 1072 (1661-1662), dans la grande ville de Constantinople ; il mourut de la peste trois jours après y être arrivé. Il y avait longtemps, que Dieu lui fasse miséricorde, qu'il désirait y aller et qu'il espérait visiter cette ville, et ce désir atteignait chez lui la même intensité que celle que l'on éprouve de revoir son propre pays. C'est dans cette ville qu'il trouva le tombeau, et l'on m'a dit qu'une lumière étincelante brillait sur son tombeau, ce qui n'est pas impossible, puisqu'il est mort en professant la foi musulmane, atteint de la peste en pays étranger, en route pour le pèlerinage, en train d'étudier et au milieu d'un concours d'autres circonstances très favorables. Ses amis lui construisirent un tombeau qui devint un lieu de pèlerinage. Que Dieu lui enlève tout péché et toute faute. » Telles sont en résumé les paroles d'Aboû Sâlim, qui le pleura dans

une qacîda longue d'environ 180 vers qu'il écrivit de Taraboûlous à ses disciples à son retour du Hidjâz. En voici une partie :

(*Page 240.*)

Après avoir terminé la lettre que je vous ai adressée il m'est arrivé une nouvelle que les oreilles ne peuvent pas entendre ;

Elle m'a fait oublier toutes mes préoccupations et a réveillé les tristesses oubliées ;

Elle a rallumé en mon cœur le feu qui couvait et que les larmes que j'ai versées n'ont pu éteindre ;

Frère de mon âme, il était mon compagnon préféré, celui dont le cœur était avec le mien dans tous les combats ;

Il m'accompagnait dans toutes les circonstances, et me préférait à tous les bonheurs et à toutes les joies. C'était un ami très cher, je n'en ai pas d'aussi cher que lui, ni qui soit doué d'un caractère comme le sien ;

Plein de générosité et de patience, doué d'un excellent naturel, son esprit était animé d'une parfaite sincérité.

Son intelligence supérieure ne concevait aucune mauvaise pensée, il avait une patience sans bornes pour supporter et pour pardonner.

Notre Mouhammad vénéré, fils d'Aboûch-Chitâ, que Dieu étende jusqu'à lui sa miséricorde,

La mort l'a pris et enlevé quand il eut complètement terminé son rôle.

Je ne plaindrai personne de sa mort autant que moi-même, car personne ne le mérite plus que moi.

Bien des fois je lui avais dit de faire attention et de se méfier des voyages par mer.

Mais son grand désir du bien l'a poussé à rechercher l'accomplissement de son désir. Il n'a tenu aucun compte de mes bons avis.

Il fut ainsi conduit à la mort sans s'en douter et les chaînes du destin l'ont enlacé.

Il a traversé la Grèce et la mort l'a atteint dans une ville lointaine.

Ainsi il a bu la coupe mortelle à Constantinople et il y est resté ; c'est le meilleur des tombeaux.

Beaucoup d'historiens ont décrit cette ville et c'est là qu'il fut enterré.

Dieu a protégé celui qui mourut dans un pays d'Europe. Il avait eu dans le Gharb une noble naissance.

Quelle rançon n'aurait-on pas accordée à la mort, pour qu'elle retardât son œuvre.

Je puis jurer que maintenant mes yeux ne goûtent plus le plaisir du sommeil, et mon serment est sincère.

Tandis qu'il vivait il était méritoire de mentionner son nom dans son pays et maintenant qu'il est mort son parfum répand une grâce bienfaisante en Orient.

Il a eu le bonheur d'obtenir le plus beau martyre, frappé par la peste d'une mort soudaine en terre étrangère.

Il a trouvé sa tombe dans la meilleure ville musulmane après avoir traversé la mer sans retour.

Les gens lui attribuent de nombreux miracles et dans la ville son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage.

Chaque année les anges divins vont faire le pèlerinage de la Mekke à sa place.

Il avait abandonné son pays pour Dieu et pour le Prophète, et c'est au cours de son voyage que la mort l'a terrassé.

(*Page 241.*)

Dieu l'a sans aucun doute récompensé, car il s'est attiré cet honneur par son voyage et par sa mort.

Je te pleurerai, ô le meilleur de mes compagnons, comme l'ami pleure son ami, en versant d'abondantes larmes.

Je verserai même des larmes de sang et jusqu'au sang de mon cœur pour toi, ô mon ami.

O Mouhammad, je n'oublierai pas la promesse que je t'ai faite tant qu'il me restera un souffle.

O Mouhammad, qui, après toi, répandra la science pure parmi les hommes ?

O Mouhammad, quel est l'homme excellent qui pardonnera comme toi qui montrais tant de générosité ?

O Mouhammad, quel est l'homme qui après toi sera d'un naturel assez doux pour ne pas en vouloir à celui qui lui aura fait du mal.

O Mouhammad, qui donnera comme toi des explications aux Tolbâ à chaque page, quand ils seront embarrassés ?

Qui donnera comme toi la solution conforme à la tradition, si les 'Oulamâ viennent à commettre des erreurs dans une longue controverse?

Mouhammad, qui donc recevra comme toi ses compagnons avec un visage éclairé par le sourire et sans sévérité ?

O Mouhammad, qui fera comme toi le commentaire d'une recherche en s'aidant des sciences les plus compliquées ?

Toutes les fois que tu posais une question, tu la posais convenable

ment et de même tu répondais toujours avec esprit en t'appuyant sur un des textes authentiques.

O Mouhammad, je ne peux pas trouver de louange qui t'élève, car tu es au-dessus de toute louange comme la pleine lune.

Je t'adresse les meilleurs éloges et je te consacre prière sur prière.

Que Dieu t'accorde le salut et que sa miséricorde se manifeste aux paradis du Paradis;

Qu'il arrose ta tombe en pays d'Europe de la pluie de son pardon;

Que le Prophète et que le Livre de Dieu intercèdent auprès de Dieu et qu'il t'accorde le salut si tu es assailli par la crainte;

Qu'il t'élève au Paradis avec les 'Oulamâ pratiquants et les Imams.

Je prierai pour lui tant que je vivrai et je ne l'oublierai pas pendant le pèlerinage et la *'Oumra* [1],

Ni au cours de ma visite au tombeau du Prophète et de ses compagnons ni chaque fois que je terminerai mon dhikr.

Le personnage dont nous écrivons la biographie laissa des enfants, parmi lesquels il faut citer le lettré, l'habile, le noble Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir, qui a composé des vers excellents dans une langue concise; parmi ces ouvrages on peut citer ce qu'il a écrit à la louange de notre Sayyid Ahmad ben 'Abdallah, que Dieu soit satisfait de lui. L'auteur de cet éloge (rapporte) qu'il a vu dans une après-midi une vigne couverte de feuilles vertes, et que la vue de cette verdure émeut de joie un cœur passionné :

Regarde cette haute montagne étincelante de lumière, le front de notre Ahmad illuminé par ses vertus est resplendissant comme elle.

Il habitait avec son père, dans un quartier de Makhfiya à Fès al-Andalous.

(Page 242.)

Ce Sayyid 'Abd Al-Qâdir n'eut pas de postérité; il existe aujourd'hui deux fils de son frère, mais aucun d'eux n'a eu d'enfants jusqu'à présent, et il ne reste pas d'autres parents du personnage dont nous écrivons la biographie,

1. *'Oumra :* visite des lieux saints des environs de la Mekke.

hormis ces deux-là. Il y a encore d'autres personnages de la même origine, dont l'un porte également le nom de Manqoûchî; ils n'ont aucun lien de parenté avec le personnage dont nous écrivons la biographie, mais ils sont tous de la tribu des Banoû Manqoûch, et Dieu en sait davantage.

Le professeur Sayyidî Mouhammad Az-Zadjalî.

Le faqîh, le lettré, le professeur, le *moudjawwid*[1], Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Qâsim Az-Zadjalî. Les Banoû Zadjalî étaient des vizirs de Qortoba, d'après le *Nafh at-Tîb* et d'après la *Djamhara* d'Ibn Hazm, c'était une tribu berbère. On peut se reporter à cet ouvrage. Parmi les vers de Zadjalî, on peut citer ceux qu'il a écrits à la louange du 'Allâma Sayyidî Mouhammad ben Souda lorsqu'il fut nommé muftî et khatîb à Fès :

O toi qui donnes les fetwâs au monde, sois toujours rempli de joie, monte dans les chaires les plus élevées et reste au rang suprême.
Tu seras inséré dans le collier des hommes généreux comme une perle. O homme parfait, je consens à être ton esclave;
Océan de sciences, Dieu t'accorde son secours ininterrompu;
Que Celui qui t'a élevé te conserve une belle vie; ô homme vertueux, ton élévation est par elle-même une louange.

Sayyidî Mouhammad ben Sayyidî Al-Khâdim ben Aboû Bakr Ad-Dilâï.

Le Sayyid brave et savant, Aboû 'Abdallah Sayyidî Mouhammad ben Sayyidî Al-Khâdim, fils du saint, le vertueux Sayyidî Aboû Bakr Ad-Dilâï. On a fait précédemment la

1. *Moudjawwid :* qui a une belle prononciation du Qorân.

biographie de son grand-père. Entre autres anecdotes on raconte que son père, Sayyidî Al-Khâdim, passa une nuit à souffrir et à pleurer tandis qu'il était encore enfant, à cause de la morsure des puces. Sa mère s'en plaignit au Chaikh Aboû Bakr qui répondit : « Les puces ne lui feront plus de mal. » Dans la suite, quand Sayyîdi Al-Khâdim passait la nuit avec ses compagnons, ceux-ci souffraient de la piqûre des puces, mais lui n'en éprouvait plus aucun mal; l'on rapporte à ce sujet que Sayyid Khadim disait : Sayyidî Aboû Bakr a prié Dieu pour que je sois délivré de la morsure des puces. Il a prié pour que Sidî Ach-Charqî soit riche. Pourquoi n'a-t-il pas prié Dieu également pour que je sois riche, et que ne m'a-t-il laissé avec les puces?

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1072 (J.-C. 1661-1662).

Le *Çâ' an-Nabawî*[1] de blé monta au prix de deux dirhems et demi *charî'*[2] ou même davantage. Il y eut une éclipse de soleil le 8 Chawwâl (8 mai 1662) après l'heure de l'Açr; si cela est exact, cela est en contradiction avec ce que les astronomes avaient prédit; car ceux-ci avaient déclaré que l'éclipse ne se produirait qu'à la fin du mois. Souyoûtî et d'autres auteurs ont relaté qu'il y avait eu des éclipses le jour de l' *'Îd al-Fitr*, fête de la rupture du jeûne du Ramadân, le jour de l' *'Id ad-Dahya*, fête des sacrifices, et le jour de 'Achoûrâ; c'est là une réfutation évidente des prévisions des astronomes. Le fait fut rapporté également

1. *Çâ' an-Nabawî :* Mesure de grains équivalant à quatre moudds ou à huit poignées de moyenne grandeur.
2. *Charî' :* conforme à la loi.

par Al-Hattâb et quelques autres. Pendant la famine on a mangé des cadavres et des charognes; on a massacré des enfants. Le Gouverneur de Fès, Ibn Çâlih tua quatre des enfants d'Ibn Mançoûr; c'est la famille connue encore aujourd'hui sous le nom de Chorfâ Al-Mouhammadiyîn et qui habite depuis cette époque et encore maintenant dans la rue des Achdâ', entre Râs al-Djanân et Djâza Ibn 'Âmir, à Fès al-Qarawiyîn. Il leur infligea ce traitement parce qu'il pensait qu'ils lui faisaient de l'opposition. Tous ces événements se passèrent le 28 du mois de Çafar (23 octobre 1661);

(*Page 243.*)

dans les premiers jours du mois de Ramadân (avril-mai 1663), Sayyidî 'Abdallah ben Ar-Raïs Sayyidî Mahammad Al-Hâdj Ad-Dilâï mit le siège devant Fès et la bloqua pendant 10 jours. Il pilla et vola les récoltes, puis s'en retourna.

ANNÉE 1073 (J.-C. 1662-1663).

Le Faqîh Sayyidî Mouhammad, fils du Chaikh Sayyidî 'Abd Al-Karîm Al-Fakoun.

Le Chaikh, le faqîh instruit dans les sciences, le savant, intelligent Sayyidî Mouhammad, fils du savant intelligent, de l'ascète, de l'humble, connaissant les sciences positives et les sciences mystérieuses, Sayyidî 'Abd Al-Karîm ben Mohammed ben Abd Al-Karîm Al-Fakoum. C'est ainsi que l'a décrit Aboû Sâlim dans sa *Rihla*. Il dit ensuite à son sujet : « Parmi ceux que j'ai rencontrés à Taraboûlous se

trouve l'humble personnage qui avait étudié les sciences positives et occultes, que Dieu soit satisfait de lui et nous le rende profitable. Il avait atteint cette ville en faisant le pèlerinage, alors qu'il était émir d'une caravane de pèlerins d'Alger, de Constantine et des régions environnantes, comme l'avait été son père avant lui; il était resté dans la voie tracée par celui-ci par l'affabilité de son caractère, sa douceur et sa gravité qui touchaient les cœurs, les attiraient à lui; il ne devint émir du pèlerinage qu'à partir de cette année, car auparavant c'était son père qui était à la tête de la caravane des pèlerins, que Dieu soit satisfait de lui. Quand celui-ci mourut, son fils Mouhammad prit sa place, que Dieu l'aide et le dirige. Sa mort, que Dieu soit satisfait de lui, eut lieu le soir du jeudi 24 de Dhoûl-Hidjdja de l'année 1073 (30 juillet 1663); il mourut de la peste en martyr. J'avais pour lui, que Dieu soit satisfait de lui, un grand attachement basé sur notre respect pour sa sainteté. Je l'ai rencontré en faisant le pèlerinage avec lui en l'année 1064 (1653-1654). Lorsque j'ai demandé à me joindre à lui et à entrer dans sa Tarîqa, il m'a dit, que Dieu soit satisfait de lui : « Je te dirai ce que l'Imam Ach-Châdilî a dit, que Dieu soit satisfait de lui : Les gens auront beaucoup de respect pour toi et la miséricorde qui s'étend sur moi s'étendra aussi sur toi[1]. Il vivait, que Dieu soit satisfait de lui, dans la solitude et la retraite, il évitait la compagnie des faiseurs d'amulettes après avoir été un des principaux d'entre eux et leur avoir servi d'exemple. Il a composé à ce sujet de nombreux ouvrages qui le mirent au premier rang, d'après le témoignage de ses contemporains, mais Dieu le poussa à abandonner cette voie pour se consacrer entièrement à lui

1. Le *Nachr* dit : لك من الناس لحرمه

La *Rihla* dit : لك ما لنا من الخدمة

« Tu auras les mêmes obligations que moi. »

de cœur et d'âme, et il voyageait dans les deux villes saintes malgré son grand âge. Il disait, quand on lui parlait des sciences occultes : « C'est pour Dieu que je les ai étudiées et c'est pour lui que je les ai abandonnées. » Que Dieu soit satisfait de lui. Je me suis contenté des paroles qu'il m'a adressées, lorsque j'ai su son état d'esprit, et j'ai craint de l'importuner et de lui imposer une obligation désagréable, car c'était un homme bienveillant, Dieu soit satisfait de lui. Son enseignement est rapporté en entier dans la *Faharasa* de notre Chaikh Aboû[1] 'Aïsâ Ath-Tha'libî, et nous l'avons recueilli complètement par un intermédiaire ou par son intermédiaire (c'est-à-dire de Tha'libî[2]).

Quand j'ai rencontré son fils, celui dont nous parlons, je me suis rapproché de lui et je me suis recommandé à lui d'avoir connu son père. Je m'aperçus alors qu'il avait également entendu parler de moi, car il me dit : « C'est toi dont mon père a reçu une lettre envoyée de Wâdî Oumm Rabî' un an avant sa mort.

(*Page 244.*)

Je lui répondis affirmativement. Il me souhaita la bienvenue, me dit de bonnes paroles, prit un ton enjoué et me parla familièrement; je trouvai chez lui un grand nombre d'ouvrages de son père, dont quelques-uns écrits de sa main, que Dieu lui fasse miséricorde, il me les prêta durant son séjour à cet endroit qui ne fut pas long. Parmi eux il faut citer son commentaire de l'*Ourdjoûzat al-Makkoûdî* sur la conjugaison. C'est un livre où se trouvent d'excellentes choses, de très beaux passages, il y inséra de nombreux emprunts à d'autres livres, et ne négligea rien de ce que nécessite la clarté du commentaire en évitant ce qui en

1. La *Rihlat* dit « Aboù Mahâdî 'Aisâ ».

Le texte du *Nachr al-Mathânî*, citant la *Rihla* d'Al-Ayyâchî, dit بواسطة. Le texte de cette même *Rihla* dit : بواسطتة.

aurait obscurci le sens. Il n'a passé aucune des difficultés de l'ouvrage commenté, sans en donner l'explication. En un mot, il a composé cet ouvrage comme il devait le faire.

Voici le commencement de sa préface :

Dieu soit loué, lui qui a fait dépendre les dérivations nominales dans leurs différents degrés, des formes verbales, et qui a rendu évidente la nécessité où se trouvent ces dérivations de recourir à elles pour exprimer les changements d'état au moyen des voyelles, des consonnes, des lettres faibles, des flexions et des signes accessoires de l'écriture; il a établi leur existence en donnant au signe *damma* le son *ou*, au signe *kasra* le son *i* et au signe *fatha* le son *a*. Preuve évidente de sa grandeur et de son élévation.

On n'ignore pas que cet ouvrage contient depuis le commencement d'excellentes explications et des distinctions subtiles sur les différentes formes grammaticales et sur la syntaxe. Il termina son ouvrage dans les premiers jours du mois de Çafar de l'année 1048 (juin-juillet 1638), le personnage dont nous écrivons la biographie multipliait dans ses ouvrages les citations et les recherches; son ouvrage est plus complet que le commentaire du très savant Sayyidi Mahammed Al-Mourâbit Ad-Dilâï. Je ne sais pas lequel de ces deux commentaires a précédé l'autre. Parmi ses ouvrages, il faut encore citer un Dîwân à l'éloge du Prophète, que Dieu lui envoie la bénédiction et le salut, et un ouvrage sur la prohibition du tabac qu'il a appelé : *Mouhaddid as-Sinân fî Nouhoûr Ikhwân ad-Doukhân*. Cet ouvrage comprend plusieurs cahiers et contient un grand nombre de consultations d'Imâms

On dit dans la *Rihla*, dont nous avons déjà parlé, que beaucoup de savants de notre époque ont traité abondamment la question du tabac, les uns le considérant comme permis et les autres comme interdit; le plus grand nombre était de ce dernier avis; parmi eux, le plus célèbre savant de son temps, le Chaikh Ibrâhîm Al-Laqqânî et son Chaikh le véri-

ficateur, le Chaikh Sâlim As-Sanhoûrî. Parmi ceux qui concluaient que l'usage du tabac était licite, il faut citer le Chaikh Aboûl-Hasan Al-'Oudjhoûrî. Il faut lire la fin (dans la *Rihlat*). Les 'Oulamâ se sont étendus sur la réputation de ceux qui autorisaient l'usage du tabac et c'est avec raison. J'ajoute que le Chaikh 'Alî Al-'Oudjhoûrî réfuta lui-même son ouvrage sur le principe que le tabac est licite pour en revenir à la prohibition.

C'est ce que nous dit notre Chaikh, le savant, célèbre et précis, celui qui fait autorité, le Chaikh Sayyidî Mouhammad, dit Al-Kabîr ben Mouhammad As-Sarghînî Al-'Anbarî, qui l'avait recueilli du Chaikh Sayyidî Aboû Bakr ben Mahammad Ad-Dilâï, d'après le Chaikh Ahmad Az-Zourkî l'un des plus célèbres élèves du Chaikh Al-'Oudjhoûri. Celui-ci revint de son opinion sur la permisson de fumer à l'opinion de sa prohibition. C'est ce que nous dit également notre Chaikh As-Sarghînî, d'après son Chaikh, le Sayyid le meilleur digne de confiance Sayyidî Al-'Afiya d'après son frère, le savant éclairé, le vérificateur, le plus célèbre Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Aç-Çoumaï At-Tâdilî. Quand celui-ci fit le pèlerinage et visita le Caire, il rencontra dans cette ville le Chaikh Mouhammed Al-Kharchî, commentateur du *Moukhtaçar* de Khalil, qu'on interrogea sur l'usage du tabac, et qui répondit à celui qui l'interrogeait : « Laissez de côté ces choses malpropres. » C'est ce que nous a raconté souvent notre Chaikh ainsi que les deux

(*Page 245.*)

personnages qui l'ont rapporté eux-mêmes d'après les Chaikhs dont nous avons parlé. Le Chaikh As-Sarghînî nous a autorisé à rapporter comme venant de lui, ce qui précède. Depuis l'apparition du tabac, jusqu'à ce jour les discussions furent nombreuses et le désaccord subsiste toujours chez les contemporains. On ne trouve aucun renseignement à ce sujet chez les auteurs anciens, car le tabac a fait récemment

son apparition, et nous demandons à Dieu que son usage soit interdit. La preuve suffisante de la nécessité de son interdiction, c'est que le tabac agit sur la sensibilité. C'est ce que nous avons constaté en interrogeant les gens que nous avons vus s'en servir.

Le Chaikh Al-'Afiya et son frère le Chaikh Mouhammad qui se trouvent tous les deux mentionnés plus haut, sont parmi les principaux 'Oulamâ dont la bonne foi et la précision ont été appréciées. Nous ferons leur biographie, s'il plaît à Dieu, dans un des chapitres consacrés au prochain siècle.

Le Faqîh Sayyidî 'Abdallah ben Mahammad Al-'Ayyâchî.

Le Faqîh, le savant Aboû Mouhammed 'Abdallah ben Mahammad Al-'Ayyâchî Al-Malikî. On dit dans les *Azhâr al-Boûstan* : « Az-Ziyânî Al-Malikî. Il mourut à l'heure de 'Achâ, la nuit d'Arafa (celle qui précéde l''Îd al-Kabîr) de l'année 1073 (1662-1663). »

Le personnage en question fut enterré dans le voisinage du Saint célèbre Sayyidî Aboû Salhâm, dans la province du Gharb, et l'on bâtit sur son tombeau une petite qoubba. On a fait précédemment la biographie de son père, Émir de Fès et d'autres villes, en l'année 1050 (1640-1641) et nous avons dit alors qu'il fut enterré dans le voisinage du Chaikh Aboû Chîta, que Dieu nous le rende profitable. Le personnage dont nous écrivons la biographie est l'auteur d'une pièce de vers à l'éloge du *Mourchid Al-Mou'în* :

Il faut, si tu veux suivre la voie droite, que tu suives la religion de ton Maître généreux

Et que tu études une poésie comme le *Djoummâm*, qui sera ton seul aide et ton seul secours [1].

1. Le texte dit *Al-Mourchid Al-Mou'în*. Il y a là un jeu de mots sur le titre de l'ouvrage dont l'étude est conseillée.

Tels sont les vers que son commentateur rapporte dans son grand commentaire, et il dit dans cet ouvrage que ce fut le personnage dont nous écrivons la biographie qui l'obligea à faire un nouveau commentaire. Le nom de cet 'Ayyâchî s'écrit avec un *î* final; celui du Chaikh 'Abdallah Ayyâch s'écrit sans *î*; il appartenait à une tribu berbère connue au Maghrib sous le nom de « Ait 'Ayyâch » et il est l'auteur d'une *Rihla* (relation de voyage) de plusieurs *Faharasas*, de pièces de vers, etc. Sa biographie sera faite en l'année 1091 (1680-1681), s'il plaît à Dieu.

Le Chaikh 'Abd Al-Djawâd At-Tarînî.

Instruit des sciences, le Chaikh 'Abd Al-Djawâd At-Tarînî. On dit dans la *Rihlat al-'Ayyâchiyya :* Parmi les fouqahâ que j'ai rencontrés à Al-Azhâr qui est si florissante, il faut citer notre Chaikh 'Abd Al-Djawâd At-Tarînî, vieillard qui égala les plus grands savants d'Al-Azhar. Son *Sanad* est des plus illustres. Il connaissait un grand nombre de sciences. Il m'a montré toutes ses *Rasâ'il* portant sur de nombreuses questions dont la plupart se rattachent à la valeur de certains hadîths. Il en a contrôlé un grand nombre et je lui ai écrit au sujet de quelques-unes des lettres d'approbation. Il mourut, que Dieu l'ait en sa miséricorde, à l'époque où nous étions au Hidjâz, en l'année 1073 (1662-1663).

1. *Çâ' an-Nabawî :* mesure de grains. Cf. note 1, p. 136.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1073 (J.-C. 1662-1663).

Au cours de cette année il y eut une grande famine et le blé atteignit 5 dirhams char'î par *çâ' an-Nabâwî ;* on mangea des charognes; les morts étaient nombreux dans les rues, sans compter ceux qui étaient à l'hôpital; le nombre des morts venant de cet hôpital, qui furent enterrés, était de 84.000 selon ce que l'on rapporte, sans compter ceux qui furent enterrés d'autre part.

(*Page 246.*)

La viande se vendit au prix de 1 dirham 1/4 charî' la livre. Le prix de la volaille était d'environ 4 dirham charî' ou même davantage. Moûlây Mahammed ben Ach-Charîf As-Sidjlamâsî arriva pendant les derniers jours de Mouharram (août-septembre 1662) et occupa la région des Hayâïna. Il s'empara de leurs récoltes et le prix de vente du blé dépassa encore celui indiqué plus haut. Les hommes mangèrent publiquement des cadavres au milieu des Çaffârîn de la mosquée de Qarawiyîn à Fès. Le quartier de Fès appelé Ad-Doûh, qui comptait 700 habitants, n'avait que 30 survivants. Les notables de Fès quittèrent la ville et se réfugièrent à Dilâ où ils demandèrent du secours. Des quartiers de la ville devinrent déserts, et leurs maisons tombèrent en ruines; leurs mosquées furent abandonnées. Moûlây Mahammed ben 'Abdallah ben 'Alî ben Tâhir Al-Hasanî sortit de Fès pour combattre son cousin Moûlay Mohammed ben Ach-Charîf avec l'aide des Hayâïna, un jeudi du mois de Çafar (septembre-octobre 1662), et il revint le mardi suivant. Il y eut un tremblement de terre au milieu du mois de juin. Le lettré Sayyîdi Mouhammad Al-Mouadhdhin mourut à Tétouan.

ANNÉE 1074 (J.-C. 1663-1664).

Le Chaikh Sayyidî Mouhammad ben Ahmad ben Mousâhil.

Le Chaikh, l'Imâm, le Mufti de Taraboûlous de Barbarie, Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Ahmad ben Mousâhil.

Aboû Sâlim a dit dans la *Rihla :* « Ce Chaikh, que Dieu soit satisfait de lui, est le meilleur que nous ayons connu pour la conduite et le dévouement; très sincère dans ses paroles et dans ses actes; il était instruit dans les sciences et avait étudié les différentes branches du rite. Il fut Moufti pendant environ 40 ans, et il eut dans cette fonction une louable conduite, puis il démissionna et il resta chez lui et à la mosquée pour se consacrer à l'enseignement. Il se reposait ainsi de ses fonctions et s'adonnait à la lecture sans s'interrompre ni matin ni soir, été comme hiver. Il étudiait quelque peu des ouvrages de droit et de grammaire, selon sa convenance, et il complétait sa lecture par des recueils de sermons et de dhikr. Il avait beaucoup de goût pour le Çoufisme. Il fut sans conteste pour l'enseignement de cette Tarîqa, le disciple de Sayyîdi Mouhammad Aç-Çâ'id. Nous avons fait précédemment la biographie de Sayyidî Mouhammed Aç-Çâ'id en l'année 1050 (1640-1641). Voici ce qu'écrivait Aboû Sâlim à ce personnage en l'informant de son arrivée.

O notre Sayyid, Mufti des musulmans, Ibn Mousâhil, source de vertu préférable à toutes les autres sources,

Que le salut de Dieu soit sur toi ; reçois ce salut de la part de celui qui est sous ta protection depuis bien des années.

Quand les gens s'égaraient dans les ténèbres de l'ignorance, c'est ta lumière qui les dirigeait ;

Ils obtenaienr de toi tout ce qu'ils voulaient, et bien souvent tu l'as accordé sans qu'on te le demandât.

Et d'autres vers encore. Il raconte dans sa *Rihla* des récits merveilleux sur le personnage dont nous écrivons la biographie.

Voici le premier : Il fut informé par quelques Chaikhs que lorsqu'en voyage il entendrait le Muezzin faire l'appel à la prière derrière lui, c'était un sauf-conduit jusqu'à la fin de son voyage; il rapporte également un hadîth à ce sujet et Aboû Sâlim ajoute : « C'est ainsi qu'il agissait, que Dieu soit satisfait de lui, envers nous quand il nous faisait ses adieux

(*Page 247.*)

lorsque nous quittions sa maison et nous avons constaté la baraka de cette manière de faire et Dieu soit loué ! »

2° As-Sayyid Mouhammad ben Mousâhil m'a informé en l'année 1064 (1653-1654) dans le voyage qui précède celui-ci, qu'on entendit en l'année 1062 (1651-1652) un grand bruit venant de la mer, ressemblant à celui de puissants canons, depuis l'heure de Douhâ environ jusqu'à la nuit. Il ajoute : « Nous avons pensé que les bateaux musulmans s'étaient rencontrés avec quelques bateaux chrétiens, et quand nous entendîmes ce bruit, les habitants de ce rivage l'entendirent également jusqu'à Mesrata, ainsi que les habitants de Fazara et d'Iskandaria. On l'entendit encore dans la région de l'Ouest, chez les habitants de Djerba, de Sousse et de Tunis, et tous pensèrent que l'action se passait près de leur pays. Un ou deux mois après, arrivèrent des bateaux de Turquie, et on nous informa que ce bruit devait être causé par une catastrophe terrible. Dans les environs d'une île turque un rocher s'étant élevé de la mer, émergea hors de l'eau, s'éleva dans l'air et se fendit : Il en sortit du feu et il fit entendre ce grondement; tandis que le

feu s'en échappait, des pierres légères comme des éponges tombaient sur la mer et ce phénomène dura jusqu'à la nuit. Il s'échappait de cette pente une fumée abondante et une odeur de soufre. Le plus étonnant de ce que l'on raconta, c'est que le matin suivant, dans ce pays, tout l'argent que possédaient les habitants se transforma en cuivre, Dieu en sait davantage sur l'inconnu. »

3° Aboû Sâlim dit: « J'ai été informé également que Sayyidî Mouhammed Al-Hadrî a mentionné dans son commentaire sur le *Moukhtaçar* que le cosmétique appelé dans notre pays *ghaliya*[1] est une matière impure quoique provenant d'un animal en vie, parce qu'il passe par l'endroit qui sécrète l'urine. Il ajoute qu'un saint n'usait pas de ce parfum pour cette raison, et je crois que c'était Al-Laqqânî. » Abou Sâlim ajoute : « Notre Chaikh a dit: je croyais qu'il était ainsi jusqu'au jour où j'envoyai chercher un des chats dont on retirait ce cosmétique; ce chat appartenait à un Turc. Quant ce chat fut arrivé, nous ordonnâmes à celui qui était chargé de retirer le cosmétique, de le faire en notre présence. C'est ce qu'il fit et nous examinâmes l'endroit où se trouvait ce parfum. Il n'était pas du tout contenu dans l'urine, mais dans une peau très mince à droite ou à gauche de la vessie, c'est là que se trouve cette humeur; il se mit à presser cette peau fermée et repliée jusqu'à ce que l'on recueillît son contenu. Depuis ce moment, nous sommes tranquillisés et assurés de sa pureté. » Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim en résumé.

Tout ce récit est fait d'après le personnage dont nous écrivons la biographie. Le Chaikh Aboû Sâlim ajoute : « Cette ville (Taraboûlous) était célèbre parce que les illuminés qui s'y trouvaient étaient dignes de foi dans leurs hâls. On raconte à leur sujet des miracles et des faits merveilleux qui confirment la sincérité de leurs transports mystiques.

1. *Ghaliya* : parfum composé de musc et d'ambre.

Cette ville contenait autrefois un grand nombre de sanctuaires, dont la plupart étaient ceux de Saints considérables ; on n'en connaît plus aujourd'hui qu'un petit nombre, comme Sayyidî Sâlim Al-Machchât enterré à la mosquée principale située à l'extrémité de cette ville. Son tombeau est un lieu de pèlerinage. La raison pour laquelle beaucoup de tombeaux de saints personnages enterrés dans cette ville ont disparu, c'est que cette ville a appartenu aux Musulmans et aux Chrétiens, qui la possédèrent successivement un certain nombre de fois.

(*Page 248.*)

Ibn Batoûta a relaté dans sa *Rihla* que les Chrétiens s'en emparèrent sous le règne du sultan Aboû 'Inân qui la leur racheta moyennant une rançon de cinq quintaux d'or pur, et l'on compte cet acte au nombre de ses bienfaits[1]. Les Chrétiens s'en emparèrent également au dixième siècle. C'est aujourd'hui l'une des forteresses de l'Islam ; Dieu soit loué, nous y reviendrons dans notre chapitre final, s'il plaît à Dieu.

Le Chaikh, le Saint Sayyidî Mouhammad ben Aboû 'Alî Al-Bakrî.

On dit dans la *Rihla* : « C'était un homme possédant un *hâl* sincère qui s'emparait de lui très souvent. On raconte à son sujet des miracles.

Je l'ai vu chez lui en l'année 1065 (1654-1655). Il était à son métier de tisserand dans sa maison et tissait des étoffes pour des vêtements. Il m'informa qu'il se nourrissait du profit qu'il retirait du travail de ses mains. Sa renommée était grande. Il avait beaucoup de disciples et de compa-

1. Récit d'Ibn Batoûta (t. IV, pp. 350-351 des *Voyages d'Ibn Batoûta*; traduits par Defrémery et Sanguinetti).

gnons qui se réunissaient auprès de lui aux heures des auditions et au moment du dhikr. J'ai entendu raconter à quelques pèlerins qui lui rendirent visite dans la suite qu'il leur dit ceci : « Le Prophète, que le salut et la bénédiction de Dieu soient sur lui, lui a dit : Le feu ne touchera aucun de ceux qui te verront » et on prétend qu'il aurait ajouté : Celui qui t'aura vu, et ainsi de suite... » Si Al-Bakrî a vraiment dit cela, il n'a certainement pas menti, mais ses paroles ont besoin d'explications ; leur sens est en effet très éloigné de l'évidence ; il désigne dans ce récit ceux qui verront le Chaikh de leurs propres yeux, mais cette règle générale est inacceptable.

L'homme pieux comme l'impie le voient, celui qui ne se repent pas de ses péchés, comme l'infidèle qui a des doutes sur sa foi et comme l'athée également. La mort éloigne la plupart d'entre eux de la repentance indispensable pour obtenir le pardon de tous les péchés, qui est nécessaire pour éviter l'enfer. Cependant les paroles du Chaikh ne doivent pas être rejétées sans réflexion comme inadmissibles. Chacun doit faire tous ses efforts pour rencontrer les saints personnages et pour profiter de leur baraka.

Il se peut qu'il rencontre par hasard la bonne fortune et qu'il en soit heureux dans ce monde et dans l'autre.

Car si les saints adorateurs de Dieu regardent quelqu'un ils l'enrichissent. Cependant qu'on ne se fie pas au sens apparent des paroles qu'ils prononcent, avant d'être assuré d'être préservé de l'enfer en voyant l'un de ceux qui prononcent des paroles semblables à celles que nous avons citées précédemment. Ils s'expriment en effet de différentes manières et le sens de ce qu'ils disent n'est pas compris par la plupart de ceux qui ne suivent pas leur Tarîqa.

Le sens le plus vraisemblable des paroles qui précèdent c'est que la vision doit être interprétée relativement à la conviction de celui qui voit et à son état d'esprit et qu'il

doit se comprendre des *hâl*, des *aouçâf* et des *maqâmât* élevés. Il est hors de doute que celui à qui il est accordé de se rendre compte de ces faits et ces choses d'une façon évidente, participe dans une large mesure de la nature des Saints. Il est certain qu'il boit aux sources des Purs. A ce moment il peut avoir la conviction que le feu ne le touchera pas.

Tel est le sens rendu célèbre par le Pôle dans le Temps, notre maître 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî, que Dieu soit satisfait de lui. Il a dit : « J'ai reçu l'engagement vis-à-vis de mon maître qu'aucun de mes disciples n'irait en enfer jusqu'au jour du jugement dernier. » Cet engagement s'applique exclusivement à ceux qui suivent sa *Tarîqa* et ne

(*Page 249.*)

s'étend pas à ceux qui se vantent dans leur conversation d'être l'un de ses disciples. Si les paroles précédentes sont authentiques dans leur évidence et leur généralité[1], elles doivent surtout s'appliquer aux Prophètes, que Dieu leur accorde la bénédiction et le salut.

Il y a un grand nombre de gens qui les ont vus de leurs yeux et il n'en est pas résulté qu'ils aient marché sur leurs traces, ni qu'ils aient profité de leurs baraka. Tout *maqâm* obtenu par un saint est comme un héritage qu'il doit au fait d'avoir suivi la voie de ce Prophète, et tout ce qui provient d'un héritage était forcément en la possession de celui dont cet héritage provient. D'autre part, un Saint ne peut obtenir même la moindre parcelle d'un *maqâm* ou d'un *hâl* qui n'aurait pas été parfait chez celui dont il suit la voie. Or, on sait que cette perfection ne peut être atteinte par personne. Cette explication était nécessaire.

La raison pour laquelle j'ai tant insisté à ce sujet, c'est que j'ai vu beaucoup d'ignorants déçus, mais, Dieu soit

1. Les Prophètes sont en effet d'une nature supérieure à celle des saints.

loué, je suis de ceux qui pensent que les Çoufistes ne sont pas des menteurs, je suis de ceux qui ont confiance dans leurs paroles, qui croient à leurs miracles et qui expliquent les choses obscures de la façon la plus satisfaisante. Je ne contredis donc pas aux paroles qu'ils ont prononcées et j'estime que ce qu'ils disent est la vérité même lorsque je n'ai pas compris ; Dieu seul est notre aide.

Sayyidî Ahmad ben 'Isâ At-Tarâboulousî.

Au sujet du célèbre, du pieux, du sage Sayyidî Ahmad ben 'Isâ At-Tarâboulousi, Aboû Sâlim dit dans sa *Rihla :* « C'était l'un des modèles de cette ville par son savoir, sa piété, sa probité, sa bonté. Son père Sayyidî 'Isâ fut Qâdî de Tarâboulous pendant très longtemps, et quand son père mourut, il occupa à sa place cette charge de Qâdî. Sa conduite y fut louable et il se montra très juste. Il donna sa démission, puis il reprit cette charge, et sa renommée devint très grande. On lui adressa publiquement des louanges et on lui rendit beaucoup d'hommages jusqu'à sa mort qui eut lieu peu de mois avant mon arrivée ; les gens en furent affectés très douloureusement, et son nom resta dans leur mémoire. Quant nous apprîmes sa mort, nous fûmes très affligés de sa perte. Il était pour nous à Tarâboulous le meilleur des amis, le meilleur consolateur dans le malheur et le plus compatissant ; que Dieu l'ait en sa miséricorde, qu'il l'entoure de ses soins et soit satisfait de lui dans ce monde et dans l'autre. Ces détails sont contenus dans la *Rihla*, dans le chapitre consacré à l'année 1074 (1663-1664).

Sayyidî Ahmad ben Mouhammad Boû Madjîb.

Le Chaikh vertueux, Sayyidî Ahmad ben Mouhammad Boû Madjîb habitait la Zâouïa du saint, du vertueux Sayyidî 'Abd As-Salâm Al-Asmar, située dans la ville de Azlitan, à une demi-journée de marche de Misrata, où se trouve la Zâouïa du Chaikh Zarroûq, que Dieu soit satisfait de lui. On dit dans la *Rihlat al-'Ayyâchiya:* Ce personnage est de ceux que j'ai rencontrés à cette Zâouïa. C'était un illuminé inoffensif et on le trouvait le plus souvent en extase. C'était un homme excellent, qui approchait de cent ans et malgré cela il était sain de corps et d'esprit; il vint jusqu'au campement des pèlerins où je me trouvais; je le connaissais grâce à notre Sayyid Mouhammad ben Mouhammad Al-Houfyân qui m'informa avant mon arrivée dans la ville où il demeurait, d'un miracle qui s'était produit devant lui sous son influence au cours d'un de ses pèlerinages.

(*Page 250.*)

Ce Sayyid fit un certain nombre de fois le pèlerinage en compagnie de notre Sayyid Mouhammad Al-Hâdj, patron de Biskra dont il faisait beaucoup d'éloges. Il me dit : « S'il vivait encore je ne cesserais pas de faire le pèlerinage. » Je lui dis : « Tu pourrais le faire avec nous. » Il me répondit : « Je n'ai pas d'argent, et vous en avez; quand Sayyidî Mouhammad Al-Hâdj avait de l'argent, il le mettait en commun avec moi. » On me rapporta un certain nombre de miracles de ce Sayyid. Son Chaikh Sayyidî Ahmed Ach-Chérîf Al-Baqqâl de Fès était l'élève de Sayyîdi Mas'oûd Ad-Drawî. Je l'ai vu lors de son pèlerinage tandis qu'il passait par cette ville. Il dit à Madjîb à son retour du pèlerinage : « O Aboû Madjîb, nous avons parlé de toi au Pro-

phète, que le salut soit sur lui. — Anecdote. Le Chaikh Aboû Madjîb m'a informé que lorsqu'il fit le pèlerinage, il se tint devant le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, et il se dit en lui-même : « Je n'irai pas rendre visite à Hamza ni aux autres, car celui-ci me suffit. » Il me dit ensuite : « Je fus pris d'un évanouissement et je vis le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, qui me dit : « O Ahmad, ô mon ami ; l'oncle rem- « place le père. » Je me levai aussitôt et j'allai seul rendre visite à notre Sayyid Hamza. La route était dangereuse à ce moment, et je rencontrai au tombeau trois personnes dont l'une était Al-Khadir[1], que le salut soit sur lui. —Anecdote : Il m'a raconté aussi le fait suivant, et je crois qu'il est tout à fait de bonne foi : « Le Chaikh Al-Laqqânî m'a informé que le lézard se nourrit par les yeux. Un certain jour, le Chaikh Al-Laqqânî était en train de manger. Un lézard placé sur le toit de la maison le regardait manger. Le Chaikh ordonna de le tuer. On ouvrit ensuite l'estomac de l'animal et on y trouva une partie des légumes que le Chaikh était en train de manger. » Il m'a raconté toutes ces anecdotes. J'ai eu confiance en lui, et il a conclu avec moi un pacte en Dieu, qu'il m'a écrit de sa propre main, que Dieu nous le rende profitable à lui comme à moi. Amîn ! Telles sont les récits du Chaikh Aboû Sâlim dans sa *Rihla*.

Le Chaikh 'Oumar ben 'Abd Al-Qâdir Al-Machriqî.

Le Chaikh, le savant instruit dans les sciences, 'Oumar, fils du Chaikh, du savant 'Abd Al-Qâdir connu sous le nom d'Al-Machriqî. Il était d'une famille de savants. Ses ancêtres dans la ville de Ghazza occupaient une situation éminente par leur savoir.

'Abd Al-Haqq a dit : « Ghazza est une ville de Syrie sur

1. Un prophète.

le bord de la mer; c'est la première ville du 3e climat. On y trouve le tombeau de Hâchim ben 'Abd Manâf. On dit dans le *Qâmoûs* que Ghazza est située entre la Mekke et Ta'îf.

Le personnage dont nous écrivons la biographie exerçait les fonctions de Qâdî et son influence devint très grande. Il appartint tout d'abord au rite chafèite, comme ses ancêtres. Ensuite le Qâdî Hanéfite mourut dans la ville et il n'y eut personne pour occuper la fonction de Qâdî hanéfite. Ce fut le personnage dont nous écrivons la biographie qui fut nommé à sa place, et c'est pour cette raison qu'il opta pour le rite hanéfite. Beaucoup de gens firent la même option, mais il avait de meilleurs motifs que les autres pour agir de la sorte, puisqu'il ne le fit que par

(*Page 251.*)

nécessité. Il y a dans cette ville de Ghazza de nombreux lieux de pèlerinages, de belles mosquées dans les faubourgs de la ville, mais la plupart sont en ruines. Cette ville était autrefois une ville importante, dans la période antéislamique, et dans les premiers temps de l'Islam. Mais à notre époque, elle a été complètement dévastée, et son importance a considérablement diminué. Il n'en reste que des vestiges qui témoignent de la beauté parfaite des monuments qui s'y élevaient. Aboû Sâlim donne tous ces détails dans sa *Rihla*. Il dit ensuite au sujet du personnage dont nous écrivons la biographie: « C'était le Faqîh de la ville et le descendant de ses Fouqahâ, un personnage considérable, descendant des nobles personnages de cette ville, instruit dans les différentes branches de la science, continuateur des hommes de bien, le Chaikh 'Oumar ben 'Abd Al-Qâdîr Al-Machriqî. Je ne pouvais me passer de ses cours; il m'accorda une considération supérieure à celle que je méritais, il m'a conquis par sa parole; nous avons eu beaucoup d'entretiens ensemble, et je lui posai de nombreuses questions concernant les différentes branches de la science.

Il avait le jugement juste pour rechercher et approfondissait la science avec exactitude. J'ai étudié auprès de lui une partie du *Çahîh* de Boukhârî. Je lui ai demandé un diplôme pour moi et pour les compagnons que j'avais amenés avec moi. Il me diplôma en effet et il écrivit mon diplôme de sa propre main. Il possédait dans la Riwâya de puissants appuis. Il fut mon disciple dans la Tarîqa. Il étudia auprès du Chaikh al-Islâm Çâlih At-Tamertâchî d'après ses maîtres. Il fut également le disciple du Chaikh des Chaikhs al-Islâm Ghirs ad-Dîn Al-Khalîlî Al-Madâni et de Chihâb ad-Dîn Al-Khafâdjî Al-Miçrî qu'il vit à son retour de Grèce. Il étudia auprès de lui et en reçut un diplôme, qui, selon ce que j'ai vu, est écrit de sa main. Il m'a montré son ouvrage intitulé *Ad-Dourr wal-'Ouqîyân fî Tabâ'i al-Insân*. Il a raconté dans ce livre comment l'homme fut créé et ce qui lui arriva dans les différentes phases de son développement et ses différentes façons d'agir. Il fait à ce sujet de nombreuses et bonnes citations. J'ai écrit à sa louange une belle poésie, dont voici un extrait :

Bien des gens apprécient beaucoup l'ouvrage intitulé *Ad-Doûrr wal-'Ouqîyan*. Il est dans la nature humaine d'aimer les perles et les pierres précieuses [1].

A plus forte raison l'homme attache-t-il du prix au fil où elles sont retenues, qui se divise en trois parties [2].

L'âme se porte vers l'objet désiré, et il nous semble que ce livre est conforme à la vérité.

Celui qui l'a composé fut unique à son époque. C'était le Moufti des musulmans, l'héritier du paradis,

'Amr [3] ben 'Abd Al-Qâdir. Ses contemporains les plus illustres se soumettaient à sa supériorité.

Par Dieu, combien sont éminentes ses vertus et combien elles sont profitables aux autres membres de sa Tarîqa.

1. Jeu de mots sur le titre de l'ouvrage du personnage en question. Le titre signifie en effet : « Les Perles et les Pierres précieuses ».
2. C'est-à-dire que l'ouvrage comprend trois parties.
3. On remarquera que ce personnage est appelé jusqu'à présent *'Oumar*. C'est pour la mesure du vers que l'auteur de la *Rihla* écrit ici *'Amr*.

Il plongeait dans l'océan profond pour en retirer des perles d'une valeur inestimable, et chacune de ces perles avait une valeur impossible à évaluer;

Cependant il offrait ces perles à ceux qui les lui demandaient, parce que sa générosité était grande.

(*Page 252.*)

Il rendit très profitable ce qu'il a écrit et ce qu'il a emprunté; aucun des autres 'Oulamâ n'avait pu composer un ouvrage pareil.

Le plan et l'exposé de l'ouvrage sont excellents. Ce livre est comme un jardin verdoyant,

Celui qui en doute n'a qu'à en lire une partie; cela sera la meilleure des preuves.

Il y a des règles de sagesse qu'on a beaucoup de plaisir à entendre, et qui obligeront à réfléchir plus d'un sage.

Il me suffit de savoir que je suis incapable d'en comprendre toutes les beautés, bien que j'aie réfléchi à toute la métrique dont il se sert.

Il sera toujours au premier rang, celui qui a composé ce livre, et sa science servira toujours de guide.

Puisse Dieu le récompenser dans sa bonté, dans sa miséricorde et dans sa vertu.

Telles sont en résumé les paroles contenues dans la *Rihla*, où l'on rapporte que le personnage dont nous écrivons la biographie fut le disciple d'Al-'Ayyâchî et l'eut également parmi ses disciples.

Cette manière de procéder s'appelle dans la science des hadîths, *Al-Moudabbadj* et *Riwâyat al-Aqrân*, c'est-à-dire que si celui qui suit les cours d'un autre est du même âge que celui qui enseigne et s'ils suivent les cours des mêmes Chaikhs, on dit qu'ils pratiquent la *Riwâyat-al Aqrân*.

Aboû Ach-Chaikh Al-Içbahânî a fait un ouvrage sur les *Aqrân* et Ad-Dâraqoutnî[1] en a fait un autre sur le *Mou-*

1. Aboûl-Hasan 'Alî ben 'Oumar ben Ahmad ben Mahdî Al-Baghdâdî Ad-Dâraqoutnî : ce surnom provient de « Dâr Al-Qoutn » nom d'un grand quartier de Baghdad où est né ce personnage en 306 (918-919). Il est mort en 385 (995-96); cf. Ibn Khallikân, t. I, p. 417 et Yâqoût, t. II, 2e partie, page 523.

dabbadj. Ibn Hadjar a dit : Si le Chaikh suit les leçons de son élève, il est évident qu'ils se donnent un enseignement réciproque ; faut-il appeler cela *Moudabbadj* ? c'est à examiner. Il semble que ce mode doit s'appliquer au cas où c'est le plus âgé qui est le disciple du plus jeune. Le mot *tadbîdj* dérive des deux *dîbâdjs* du visage. Cette image implique l'égalité des deux parties et ne s'applique pas au cas dont on s'occupe : les deux *dibâdjs* du visage sont les deux joues.

Le 'Allâma Mouhammad Aç-Çaghîr Al-'Afiya Al-Andalousî.

Le Faqîh possédant une science très grande et très profonde compréhension Mohammad Aç-Çaghîr Al-'Afîya Al-Andalousî, habitait à Fès. C'était un Faqîh très instruit dans les différentes branches de la science, considérable, intelligent, un grammairien célèbre, l'un des notaires de Fâs qui rédigeait les actes, l'un de ses savants et de ses meilleurs vérificateurs. Notre Seigneur et grand-père a dit dans son ouvrage au sujet de ses Chaikhs : « Il rédigeait les actes exactement comme on les lui indiquait et il avait une très bonne prononciation et il nous a été très profitable. Nous avons étudié auprès de lui les *Oummahât*[1] appelés *Kararîs* (Les cahiers). Mon frère seul a étudié avec lui la *Djaroumiya*. »

Le frère de l'aïeul dont nous venons de parler a dit : « Le personnage dont nous écrivons la biographie est mort, que Dieu lui fasse miséricorde, après la prière du vendredi, le 19 de Mouharram de l'année 1074 (23 août 1663). Il était né en 1029 (1619-1620) et il était imâm de la grande mosquée du haut de Râs al-Djanân de Fès al-Qarawiyîn.

1. Les *Oummahât* : ce sont des ouvrages tels que ceux de Khalil, d'Ibn 'Âchir ou que la *Djaroumiya*, la *Alfiya*, etc.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1074 (J.-C. 1663-1664.)

Il y eut un vent violent et un tremblement de terre la nuit du jeudi 24 de Rabî' al-Awwal (26 octobre 1663). Le prix du blé à Fâs et dans les environs descendit jusqu'à 1 dirham 1/4 char'i le Çâ' an-Nabawî et la viande jusqu'à

(*Page 253.*)

environ 1/2 dirham. Les légumes augmentèrent de prix, et un chou valait plus d'une moûzoûna.

Le Raïs Sayyidî Mouhammad Al-Hâdj s'établit à Azroû au mois de Çafar (septembre-octobre 1663). Les notables de Fès allèrent auprès de lui, ainsi que le Qâdî de cette ville; ils revinrent ensuite et restèrent à Fès; le Raïs resta à Azroû jusqu'à ce que la pluie tombât. Puis le 3 Djoumâdâ ath-Thâniya (12 janvier 1664), les habitants de Fès al-Qadîm se révoltèrent contre Ad-Douraïdî, raïs de Fès al-Djadîd, au sujet de l'opposition qu'il faisait au raïs Mouhammad Al-Hâdj.

La partie de la Tâl'a de Fès qui s'étend entre Bâb al-Hourra et Bâb al-Mahroûq fut démolie et on y planta des arbres. Le 25 de Ramadân (24 avril 1664), il y eut un nouveau tremblement de terre qui causa de grandes ruines.

Ad-Douraïdî fit une expédition contre Miknâs et le Haouz. Ses troupes firent du butin et il les accueillit au son du tambour et des *ghaïtas* [1]. Le 23 Ramadân (22 avril), les Berbères en tuèrent un grand nombre, et c'est durant l'année précédente et pendant cette année que les Anglais s'établirent à Tanger, d'où ils avaient expulsé les Portugais à cause de la faiblesse où ils étaient tombés, car, à la suite

1. Sorte de clarinette.

d'incursions, 700 chrétiens furent tués dans un combat et 400 dans un autre. Et Dieu en sait davantage[1].

ANNÉE 1075 (J.-C. 1664-1665.)

Le Sultan Moûlây Mahammad ben Ach-Charîf Al-'Alawî.

Le Sultan le plus puissant, le plus glorieux, le plus brave, Aboû 'Abdallah, Moûlây Mahammad, fils du Sultan puissant et glorieux Abou'l-Mouloûk Moûlây Ach-Charîf As-Sidjilmâsî Al-Hasani d'une famille considérable, le drapeau éclatant et célèbre de la famille des Chorfâ de Sidjilmâsa, fils de Moûlây Al-Hasan qui y est venu du Hidjâz; c'était l'un des descendants de Sayyidî Mouhammed An-Nafs Az Zâkiya, fils de notre seigneur 'Abdallah Al-Kâmil. Ils ont conservé jusqu'à maintenant les traits des habitants du Hidjâz. Le personnage dont nous écrivons la biographie était l'homme le plus puissant, le plus énergique, et le plus brave, sa vigueur, son courage, son intrépidité, son pouvoir étaient considérables. On dit dans le *Dourr as-Sanî:* « Il s'empara du pouvoir dans son pays de Sidjilmâsa avant 1050 (1640-1641) et il posséda également les régions voisines de cette ville dans le Çahrâ. Au bout d'un certain nombre d'années, il se dirigea vers Fès où il s'établit en souverain à la fin du mois de Djoumâdâ ath-Thâniya de l'année 1060 (juin 1650) : mais il ne réussit pas dans son entreprise et il retourna dans son pays, où il retrouva tout

1. On sait que Tanger fut donnée en dot à Catherine de Bragance lors de son mariage avec Charles II d'Angleterre, en 1662.

ce qui était déjà en sa possession, jusqu'à sa mort qui survint dans un combat qu'il livra à son frère, notre maître Ar-Rachîd, que Dieu lui fasse miséricorde, en l'année 1075 (1665-1666). J'ai fait allusion à sa mort dans ma qacîda historique, en ces termes :

Certainement Ach-Charîf ben Ach-Charîf, Mahammad est le plus brave (شهم [1]) des monarques qui frappent avec le sabre.

C'est ce que dit le *Dourr as-Sanî*. Nous avons mentionné les débuts et quelques-uns des événements de la vie de Moûlây Mahammad, en parlant des événements qui se sont produits à partir de l'année 1047 (1637-1638) et dans la suite.

Nous mentionnerons son lieu de sépulture dans les récits consacrés aux événements de cette année ainsi que les difficultés qu'il eut avec son frère et qui amenèrent sa mort. Dieu est notre aide.

Le Chaikh Soultân, Chaikh des Qourrâ[2] du Caire.

(*Page 254.*)

Le Chaikh des Qourrâ du Caire, le prince des gens de bien sans conteste, le Chaikh Soultân. Aboû Sâlim a dit

1. *Chronogramme.*

ل	équivaut	à	30
ش	»	à	1000
ه	»	à	5
م	»	à	40
			1075

2. C'est-à-dire le Chaikh de l'Enseignement Qoranique.

dans sa *Rihla* : « Nous lui avons rendu visite, et il a invoqué Dieu en notre faveur. Il y avait dans son caractère une certaine réserve ; le plus souvent il ne laissait personne baiser sa main, et si quelqu'un insistait à lui demander une prière en sa faveur il le réprimandait, s'en allait et le laissait. Il ne supportait pas que les Tolbâ qui étudiaient auprès de lui fissent la plus petite faute, mais il exagérait ses reproches et ses réprimandes et il allait même jusqu'aux insultes ; les gens cependant supportaient ces défauts de sa part à cause de la profondeur de sa science, de sa compétence unique, à cause des mortifications qu'il s'imposait, de sa piété et de ses efforts dans l'accomplissement des devoirs obligatoires pour les adorateurs de Dieu. Sa journée était partagée entre la prière, la lecture, l'enseignement, la rédaction des *fatwâs*. Les impatiences sont fréquentes chez les gens les meilleurs et elle est dans la nature des croyants. Mais le Chaikh s'y laissait aller jusqu'à l'excès, et on ne l'aurait pas supporté si l'on n'avait connu son caractère. Les Marocains, dont le caractère est également rude, ne pouvaient supporter d'étudier sous sa direction, et la plupart de ses disciples étaient des gens de son pays qui étaient habitués à la vivacité de son caractère, en supportaient les mouvements et possédaient une patience que ne pouvaient égaler les gens des autres pays. Il avait beaucoup de respect et d'affection pour les 'Oulamâ. » Aboû Sâlim dit encore à son sujet dans une autre partie de sa *Rihla* : « Mais Dieu, dans Sa bonté et grâce au secret de Sa sagesse, a pu unir en ce caractère béni ce qui est plus amer que le suc de l'aloès et plus aigu que des pointes d'aiguilles, avec la foi en Dieu dans ses principes et ses conséquences, comme le prouvent tous les efforts qu'il fit pour l'adorer, ses mortifications, son dédain pour les honneurs et son mépris pour les biens de ce monde. »

Le personnage dont nous écrivons la biographie n'est pas le commentateur des *Chamâïl* d'At-Tirmidhî, mais

c'est un autre personnage un peu plus ancien que lui dont la biographie sera faite à la fin de ce résumé, s'il plaît à Dieu.

Le Chaikh Sayyidî Ahmad ben 'Alî Bâ Qouchaïr Al-Yamanî.

Le Chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Alî Bâ Qouchaïr Al-Yamanî. Aboû Sâlim a dit dans sa *Rihla* : « Parmi ceux que j'ai vus à la Mekke pleins du désir de savoir et d'avoir une conduite conforme aux règles de la Tarîqa, il faut que je cite mon compagnon généreux, instruit dans les sciences, le puissant Sayyid Ahmad ben 'Alî Bâ Qouchaïr, originaire du Yémen.

« Sa famille est une famille de savants. Son oncle, le Chaikh 'Abdallah Bâ Qouchaïr était un des plus grands fouqahâ chafeïtes de la Mekke et mon compagnon Ahmad Bâ Qouchaïr profita de lui dans l'étude de nombreuses sciences ; il le fréquenta assidûment, épousa sa fille, resta à son service et fut auprès de lui comme son enfant. Quand notre Chaikh Aboû Mahdî demeura dans les deux villes saintes, il le fréquenta beaucoup et en tira beaucoup de profit. Aucun autre de mes compagnons de la Mekke n'eut à ma connaissance autant d'intimité avec lui. J'avais en lui une entière confiance, et pour lui une affection profonde. Je demande à Dieu qu'il me le rende profitable. J'ai

(*Page 255.*)

su qu'il est mort en l'année 1075 (1664-1665). »

L'auteur ajoute : « Quant à son oncle le Chaikh 'Abdallah, il ne me fut pas facile de le voir, car il était atteint d'une maladie au moment où je me trouvais dans son pays ; son grand âge l'affaiblissait également beaucoup. Il ne sortait plus guère et il avait cessé d'enseigner. Son neveu

m'a informé qu'on ne trouvait plus un enseignement semblable au sien. Son enseignement était surtout basé sur la *Dirâya*[1] et le temps lui manquait pour la faire. On racontait de lui des merveilles sur son enseignement du droit chafiite. Que Dieu l'accueille favorablement ! »

Le Saint Sayyidî Ahmad ben Khadra Al-Miknâsî.

Le Saint célèbre et porté à l'extase Sayyidî Ahmad ben Khadra, l'un des simples d'esprit de Miknâs az-Zaïtoûn au Maghrib. C'est dans cette ville qu'il fut enterré et qu'on lui a élevé un important monument avec beaucoup d'ornements. Son tombeau est un lieu de refuge très respecté. C'était un simple d'esprit porté à l'extase et il était sujet aux absences de ceux qui sont chéris de Dieu. Il accomplissait de nombreux miracles et était célèbre par le don qu'il avait de découvrir le caché ; ainsi parlent les gens de son pays, qui racontent sur lui des anecdotes extraordinaires. On raconte sur lui des merveilles. Il fut le disciple de Sayyidî Mahammad Ach-Charqî selon mes informations ; les dates concordent, si le personnage dont nous écrivons la biographie a vécu jusqu'à un âge avancé. On a vu en effet précédemment que la mort de Sayyidî Mohammed Ach-Charqî eut lieu en l'année 1010 (1601-1602) ; celle du personnage dont nous écrivons la biographie eut lieu en l'année 1075 (1664-1665). Il y a entre ces deux dates une période de 65 ans.

1. *Dirâya :* Explication des mots non séparée de celle du texte.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1075 (J.-C. 1664-1665).

Moûlây Mahammed fit une expédition contre son frère Moûlây Ar-Rachîd ; mais Moûlây Mahammed fut mis en déroute et tué le vendredi 8 Mouharram (1er août 1664) et enterré à Dâr Ibn Mach'al à une demi-étape de Tâza, ou plus à l'est de cette ville. La biographie de Moûlây Mahammed est la première qui ait été faite dans le chapitre consacré à cette année. Ibn Mach'al, dont la maison porte le nom, était un Juif très riche qui exerçait une grande autorité sur les Musulmans. Moûlây Ar-Rachîd le tua par surprise et s'empara de ses immenses richesses. Moûlây Mahammed son frère marcha contre lui pour les lui enlever et pour s'emparer seul du pouvoir ; mais il n'y réussit pas.

Au cours de cette année le prix du blé tomba à environ 1 demi-dirham char'î environ le çâ' an-nabawî. Au mois de Rabî' al-Awwal (septembre-octobre 1664) il y eut un vent violent, un orage et de la pluie. Le samedi 11 Ramadân (28 mars 1665) il y eut un tremblement de terre.

Les principaux habitants de Fès ordonnèrent aux habitants de cette ville d'acheter des chevaux et des fusils. Les habitants de Fès, les Hayâïna, les gens de Çafroû et ceux de Bahlîl, etc., se réunirent en dehors de la porte de Bâb al-Foutoûh pour se concerter et ils décidèrent de ne pas reconnaître l'autorité de Moûlây Ar-Rachîd ; celui-ci les négligea et se livra à des attaques contre les habitants du Tafilâlt pendant neuf mois. Il alla ensuite à Tâza.

(*Page 256.*)

Les habitants de Fès, accompagnés des Hayâïna, allèrent l'attaquer le 15 Chawwâl (1er mai 1665). Ils revinrent en

débandade et il les suivit jusqu'au pont du Seboû; puis il s'en retourna et les gens de Fès lui envoyèrent des émissaires pour traiter; mais ils n'arrivèrent entre eux à aucun résultat jusqu'à ce que Dieu l'eût fait arriver à son but et qu'il se fût emparé de la souveraineté du Maghrib. Dieu se servit de lui pour soumettre les rebelles et pour donner une nouvelle prospérité au pays et à ses habitants. Son règne fut béni par la plupart des Musulmans. Un concours d'heureuses circonstances se manifesta en sa faveur, qui ne s'était pas manifesté depuis un certain nombre d'années. Nous en reparlerons dans sa biographie en l'année 1082 (1671-1672).

ANNÉE 1076 (J.-C. 1665-1666).

Le 'Allâma, le Qâdî Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad ben Aboûl-Qâsim ben Soûda.

Le Faqîh considérable, le Qâd'î célèbre, vertueux, le savant Aboû Abdallah Sayyidî Mouhammad, fils du Faqîh, du professeur Aboû 'Abdallah Sayyidî Mouhammad, fils du Faqîh, du savant, du Mouftî, du Qâdî Sayyidî Aboûl-Qâsim ben Soûda, l'un des plus considérables habitants de Fès par sa richesse et par sa foi. On a fait précédemment les biographies de son père et de son grand-père et on a parlé de son origine. Le personnage dont nous écrivons la biographie fut un grand savant. Ce fut le dernier des Qâdis intègres de Fès, comme je l'ai entendu dire à ceux de mes Chaikhs qui sont des gens pieux et dignes de foi et à d'autres

encore. Nous ne connaissons personne parmi ses successeurs, qui ait égalé l'équité de ses jugements. Beaucoup lui ont adressé des éloges et ont affirmé que c'était un homme religieux, plein d'humilité et de soumission. Il a étudié, auprès de son oncle maternel, le savant Ibn 'Achir, et de ses contemporains. Plusieurs savants de Fès et d'ailleurs ont étudié auprès de lui, et parmi eux il faut citer le Hâfidh Aboû Zaïd Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân, fils de l'Imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî qui dit : « J'ai étudié auprès de lui un commentaire entier du Qorân, la *Risâla* et les *Hikam* d'Ibn 'Atâïllah, la *Touhfa* d'Ibn 'Acim et son commentaire de Sayyidî Mahammad Miyyâra, et ce fut le dernier ouvrage qu'il enseigna. Ceci se passait en l'année 1069 (1658-1659). Il mourut à 9 heures du matin, le dimanche 25 Dhoûl-Qa'da 1076 (28 juin 1666); il avait donné des ordres pour que l'on récitât à son enterrement ces vers extraits du *Bahr al-Hazadj* :

O mon Dieu, qui donnes la victoire,
Ton humble esclave est venu jusqu'à toi.
A ta porte il te supplie de lui pardonner ses péchés innombrables.
Pardonne-lui et prends pitié de lui, car tu es clément et miséricordieux,
Pour l'amour du dernier des Prophètes, l'Intercesseur suprême au jour de la Résurrection,
Mouhammad le maître du Kaouthar[1], où il doit abreuver les croyants au jour du jugement dernier.

(*Page 257.*)

Il avait ordonné que d'autres vers fussent inscrits sur le tombeau du grand saint Sayyidî ibn Hirzihim, que Dieu nous le rende profitable !

O toi qui suis la route avec l'aide du Très-Haut, arrête-toi un moment pour profiter de la visite à ce saint !

1. Le Kaouthar est le nom d'un fleuve ou d'un bassin du Paradis. Qoran, sourate CVIII.

O mon frère, demande toujours la miséricorde de ton Seigneur, et demande-le, ô mon frère, pour Mouhammad ben Soûda.
Termine ta prière par une invocation au Prophète, le meilleur des Envoyés !

Le personnage dont nous écrivons la biographie fut enterré dans l'intérieur de la Raouda de Sayyîdi 'Alî ben Hirzihim hors de Bâb al-Foutoûh. Voici encore quelques-uns de ses vers :

Le mariage est facultatif d'après ce qui est établi par notre rite et par ce qui est rapporté.
Ses deux piliers sont les deux conjoints et la condition est la vie commune ; son objet envisage la descendance.
Le paiement de la dot se fait en deux termes, comme on le sait. Deux témoins sont obligatoires pour l'effectuer.
C'est de cette façon que le paiement est prouvé par ceux qui peuvent le faire en argent comptant.
Une clause impliquant le renoncement à la dot entraînerait la nullité du mariage, sauf s'il s'agit d'un homme en tutelle.

En un mot, je n'ai entendu personne adresser des reproches au personnage dont nous écrivons la biographie ni pour ses consultations, ni pour ses jugements ; tous nos Chaikhs et tous en général, lui adressaient les plus grands éloges pour son équité, sa vertu et sa foi. Il est l'auteur d'un certain nombre d'écrits et de réponses [1]. Que Dieu l'ait en sa miséricorde, et nous le rende profitable ! Amen !

Le Chaikh Djamâl ad-Dîn Al-Hindî Al-Madanî.

Le Chaikh, l'Imâm, le modèle des vérificateurs et le chef des 'Oulamâ les meilleurs, le Chaikh Djamâl ad-Dîn Al-Hindî de la Tarîqa Naqachbandiya, décédé à Médine.

Aboû Sâlim a dit dans sa *Rihla* dans le passage où il

1. A des questions posées par d'autres 'Oulamâ.

mentionne les personnages qu'il a rencontrés à la Mekke : « Je me suis rencontré à la Mekke avec le Chaikh Djamâl Ad-Dîn Al-Hindî dans la Madrasa ad-Dâoudiya. C'est mon Chaikh et mon compagnon, le Chaikh 'Alî Bahadj Al-Yamanî, qui a provoqué cette rencontre, quand je lui ai demandé qui était actuellement dans les deux villes saintes le personnage le plus vertueux parmi les Naqachbendîs. Il m'indiqua le Chaikh Djamâl ad-Dîn et un autre personnage, mais en ajoutant que Djamâl ad-Dîn était supérieur à l'autre par l'adoration et l'ascétisme, et occupait un rang aussi élevé que le sien dans la Tarîqa. Il y avait longtemps que je désirais voir quelqu'un appartenant à cette confrérie à cause de ce que j'avais vu des vertus de ses membres, de leur conviction, de leur assiduité, les livres composés sur leur Tarîqa. Quand j'eus fait connaissance du Chaikh Djamâl ad-Dîn, me trouvant chez lui un mercredi, je devins son disciple dans la Tariqa des Naqachbandiya. Ce Chaikh, c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie, était le plus pieux des gens de son temps, occupé de son œuvre et rempli de la crainte de Dieu dans son cœur comme dans ses actes.

« Pour adorer son Maître en vivant dans les deux nobles villes saintes il se trouvait séparé de ses biens et de sa famille. Il vivait seulement en compagnie de ses disciples occupés à étudier la Tarîqa sous sa direction. Tout homme intelligent pouvait lire la joie sur leur visage. Leur Tarîqa est une Tarîqa de conviction et d'effort. Celui qui la suit est rapproché de la perfection. Le bien qu'elle procure est immense. Elle écarte l'hypocrisie et l'ambition. Mais elle exige comme les autres Tarîqas un guide savant et avisé. »

(*Page 258.*)

Il dit ensuite : « Le personnage dont nous écrivons la biographie étudia auprès du Chaikh, l'Imâm connaissant Dieu, le vaillant Sayyid Adam Al-Housaïni An-Naqach-

bendî habitant la noble ville de Médine, où il mourut. Son tombeau est actuellement un lieu de pèlerinage célèbre près de la Qoubba de l'émir des Croyants, 'Othmân ben 'Affân, que Dieu soit satisfait de lui ! Il a reçu la Tarîqa du Chaikh Ahmad, fils du Chaikh 'Abd-Al-Ahad », et ainsi de suite jusqu'à la fin de la Chaîne mentionnée dans la *Rihla*.

Il dit ensuite après de longues explications : « Celui qui examine les termes des Naqachbandis et les règles des Châdhilîs, ne trouve entre ces deux confréries aucune différence, si ce n'est dans quelques mots techniques se rapportant aux sciences positives, mais pour les sciences occultes et les étapes mystiques, il n'y aucune différence; il fait ensuite un clair exposé de leur Tarîqa respective auquel on peut se reporter.

Le personnage dont nous écrivons la biographie devait par son propre effort et par le profit qu'il tirait des savants qu'il fréquentait, d'être un des savants de son temps, sans avoir lu cependant beaucoup d'ouvrages çoufistes, sans jamais les avoir approfondis. Il se contenta d'atteindre ce but par sa conviction et ses efforts. Chez lui la sévérité l'emportait, et tous ceux qui l'ont connu l'ont considéré comme un personnage austère. Que Dieu, qu'Il soit glorifié et exalté, nous rende profitables ses connaissances et fasse de nous ses disciples !

Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut la nuit de vendredi et fut enterré dans la matinée du 26 Djoumâdâ al-Oulâ de l'année 1076 (4 décembre 1665). Il fut inhumé à Al-Bâq'î. Que Dieu soit satisfait de lui. Amen.

Aboû Ibrâhîm Ishâq ben Mouhammad Djou'mân.

Aboû Ibrâhîm Ishâq ben Mouhammad Djou'mân fit plusieurs fois le pèlerinage et il était rare qu'il ne le fît pas

bien qu'il fût pauvre et qu'il n'eût aucun bien ; mais à cause de sa science et de sa sainteté les gens de son pays venaient auprès de lui en foule et lui facilitaient le voyage de la Mekke. Cette bonne action est prévue par un texte de l'Imâm Ach-Chafa'î[1]. Il mourut le 4 du mois de Rabî'al-Awwal de l'année 1076 (14 septembre 1665) et fut enterré à Doubaïr.

Le Chaikh Sayyidî 'Alî Ad-Dabi'.

Le Chaikh, l'homme pieux, l'humble, le modèle, Aboûl-Hasan 'Alî ben Mouhammad ben 'Abd-Ar Rahmân Ad-Dabi' Ach-Chaïbânî Al-Yamanî Az-Zoubaïdî. Aboû Sâlîm a dit dans sa *Fahrasa :* « Je l'ai rencontré à la Mekke tandis qu'il y passait pour le pèlerinage ; il venait du Yémen. J'ai étudié auprès de lui à la Masdjid al-Harâm une partie d'El-Boukhârî et il m'a diplômé également pour ce qu'il avait appris d'après le Chaikh Ishâq ben Sayyidî Mohammed ben Ibrâhîm Dja'mân, disciple de son père, et notre Chaikh l'a étudié également sans intermédiaire avec son père qui l'avait entendu de son Chaikh Ibrâhîm ben Mouhammad Dja'mân, disciple du Sayyid-Tâhir ben Housain Al-Ahdal, disciple du Chaikh le Hâfidh'Abd Ar-Rahmân ben Alî Ad-Dabi' qui enseigne les *Hadîth* au Yaman avec les *Sanad* mentionnés dans sa *Fahrasa.* Il m'a diplômé en particulier pour le *Taïsîr al-Wouçoûl ilâ Djâmi' al-Ouçoûl* dont l'auteur est son grand-père le Hâfidh 'Abd Ar-Rahmân ben Mouham-

(*Page 259*).

mad Ad-Dabi'. Il m'a diplômé également pour le *Çahîh* de Mouslim d'après son Chaikh 'Alî ben Ahmad Al-Houchaïbarî

1. C'est-à-dire que ceux qui remettent de l'argent pour lui faciliter le pèlerinage, participent jusqu'à un certain point au bénéfice de ce pèlerinage.

avec ses *Isnâd* et cela à la Masdjid al-Harâm, le dimanche soir 20 Dhoûl-Hidjdja de l'année 1074 (20 juillet 1664). Il écrivit mon diplôme de sa propre main. Il rencontra dans certaines fêtes un saint homme qui lui fit plusieurs recommandations ; il lui dit entre autres choses : « Sois par Dieu et non par toi-même ! » Il lui dit également : « Répète souvent : Prends pitié de moi, ô Dieu puissant et généreux ! »

Parmi les ouvrages pour lesquels il me donna également un diplôme il faut citer en particulier le *Kitâb al-Adhkâr* d'An-Nawawî, le *Kitâb 'Iddat al-Hiçn al-Haçîn* d'Ibn Djazarî. Il m'a donné tous ces diplômes écrits de sa main. Ce Chaikh était l'un des compagnons de notre Chaikh al-Qouchchachî et l'un de ses meilleurs disciples. C'est lui qui me l'a indiqué et il lui a écrit à mon sujet ; il m'a donné le plaisir de recevoir son enseignement après avoir déjà reçu à son sujet les indications de notre Chaikh Aboû Mahdî Ath-Tha'alibî, qui suivit également son enseignement.

Ce sont deux justes témoins de la grande influence de ce Chaikh. Que Dieu nous le rende profitable ! Ces dernières explications appuient sur les *Sanad* qu'Aboû Sâlim a signalés à Sayyid Ahmad ben Saîd et il y manque ce qu'il a écrit à Sayyidî 'Othmân Al-Yoûsî. J'ai rapporté ici, d'après ces secondes explications, tout ce qui manquait aux premières pour plus de clarté.

Le personnage dont nous écrivons la biographie vivait encore dans l'année dont nous parlons actuellement et je n'ai pas pu déterminer la date de sa mort.

Aboû Sâlim rencontra également le personnage dont nous écrivons la biographie à Médine, comme il le raconte dans sa *Rihla*, et il dit à son sujet : « C'est un vertueux continuateur de ses ancêtres, un modèle qui mérite tous les éloges et d'un grand profit pour les autres, un professeur pour ceux qui enseignent, un imâm pour les traditionnistes. » Il ajoute : « C'était l'un des plus âgés parmi mes professeurs. Je le rencontrai à la Mekke en l'année 1064 (1653-1654).

J'ai été quelque peu son disciple et il m'a diplômé comme je le dis dans mon livre *Iqtifâ' al-Athar*. Je l'ai rencontré à la Mekke et à Médine également. Dieu est notre aide. »

Aboû Sâlim dit encore dans sa *Rihla* : « Un jour nous étions en train de discuter en présence de notre Chaikh Aboûl-Hasan (Ad-Dabî') au sujet de l'inhumation des morts qui furent enterrés au cours des siècles dans Al-Baqî' au même endroit, bien qu'il ne soit pas permis d'enterrer plusieurs morts dans la même tombe. Mais il me dit qu'à cet endroit-là, la terre, à cause du sel et de l'humidité qu'elle contient, décompose très vite les cadavres, et pour peu que le corps y reste sept années, les os eux-mêmes sont consumés et il n'en reste plus trace. Il dit alors : Cette terre ressemble à celle de mon pays, la ville de Zoubaïd au Yémen. J'ai enterré plusieurs de mes enfants de mes propres mains dans un seul tombeau, en peu de temps. Quand un autre de mes enfants mourait j'allais au tombeau de son frère mort avant lui, je creusais et je n'en trouvais plus trace, j'y plaçais le dernier mort et je l'enterrais à la place du précédent, de même pour le suivant. »

Ensuite il ajouta : Il est hors de doute qu'on puisse faire une nouvelle inhumation dans un tombeau quand les ossements du mort précédent ont disparu.

(*Page 260.*)

L'auteur du *Moukhtaçar* a dit : « Le tombeau est un habous ; on ne doit ni le piétiner ni le creuser tant qu'il s'y trouve un cadavre » ; il est inutile de revenir sur ce que nous avons dit sur l'absorption rapide des cadavres par la terre de Médine, ni sur ce que l'on raconte du transport de certains martyrs d'Ouhoud, que l'on a trouvés intacts après un temps prolongé, ni des traces des talons d''Omar ben Al-Khattâb, que Dieu soit satisfait de lui, à l'époque d''Omar ben 'Abd-Al'Azîz. Ce sont là des miracles, contraires à ce qui se passe habituellement et conformes au hadîth qui

dit : « La terre ne consumera ni les corps des prophètes ni ceux des martyrs », ni d'autres qu'il indique. Or il n'y a pas sur la terre de plus illustres martyrs qu''Omar et que les martyrs d'Ouhoud, que Dieu soit satisfait d'eux !

Telles sont les explications contenues dans la *Rihla.* J'ajoute que l'histoire du transfert des martyrs rapportée par Aboû Sâlim a été racontée par Malik dans le *Mouwatta* d'après 'Abd Ar-Rahmân ben 'Abdallah ben 'Abd Ar-Rahmân ben Abou Ça'ça'a ; celui-ci fut informé que l'eau creusa le tombeau de 'Amr ben Al-Djamoûh et de 'Abdallah ben 'Omar, tous deux Ançârs de la tribu de Soulaïm. Leur tombeau se trouvait à côté d'un torrent, et tous les deux se trouvaient dans la même tombe. Ils étaient de ceux qui avaient été tués en guerre sainte à la bataille d'Ouhoud. On ouvrit leur tombeau pour les exhumer ; mais on trouva leurs corps intacts comme s'ils étaient morts la veille. L'un des deux au moment où il fut blessé porta la main à sa blessure, et quand on l'enterra on la laissa dans cette position. Plus tard la main se trouvait encore sur la blessure et quand on l'en écartait elle y revenait dans sa position première ; or entre la journée d'Ouhoud et le jour de l'exhumation quarante-six années s'étaient écoulées. Ce récit se trouve dans le *Mouwatta* à la fin du chapitre sur la guerre sainte d'après Yahyâ ben Yahyâ Al-Andalousî.

Le Chaikh Mouhammad Al-Bâbilî Al-Miçrî.

Le Chaikh, le Hâfidh, le vérificateur, l'éloquent, le savant, l'écrivain, le traditionniste, le Chaikh Mouhammad ben 'Alâ ad-Dîn Al-Bâbilî Al-Miçrî ; il était aveugle et demeurait dans la noble ville de la Mekke.

Aboû Sâlim a dit dans sa *Fahrasa*, après en avoir parlé comme nous venons de le faire : « J'ai étudié auprès de lui le *Çahîh* de Boukhârî depuis le début jusqu'au chapitre

de la Foi, les *Hadîth al-mousalsal bil-Aouliyâ* et les *'Achariyât* d'Ibn Hadjar. Il m'a diplômé pour tout ce qu'il m'a enseigné d'après tous ses Chaikhs, parmi lesquels il faut citer le Chaikh Ibrâhîm Al-Laqqânî, le Chaikh Sâlim As-Sanhoûrî, Chihâb ad-Dîn Ahmad Ach-Chiblî, Chihâb ad-Dîn Ahmad As-Soubkî, le Chaikh Hidjâzî Ach-Charawî, le Chaikh Noûr Ad-Dîn Az-Zayadî, etc. ; il a été relié à nos premiers Chaikhs par un grand nombre de leurs Chaikhs ; cela se passait à la Masdjid al-Harâm à la droite de la porte de Bâb Ibrâhîm : c'est là qu'était sa demeure. Certains de mes disciples m'ont appris qu'il retourna au Caire. C'est notre Chaikh Aboû Mahdî qui s'établit à sa place.

Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut en l'année 1076 ou 1077 (1666-1667), selon la *Fahrasa* de l'auteur du *Matmah*.

Sayyidî 'Abd Al-Wârith ben Mouhammad ben Ahmad ben Abd Al-Wârith Al-Yaçloûtî.

(Page 261.)

Le Chaikh Aboûl-Baqa 'Abd Al-Wârith ben Mouhammad, fils du saint Sayyidî Ahmad ben Mouhammad, fils du Chaikh, de l'élu de Dieu, Sayyidî 'Abd Al-Wârith ben 'Abdallah Al-Yaçloûtî. On a déjà fait la biographie de son grand-père Sayyidî Ahmad en l'année 1021 (1612-1613), et on a cité précédemment sa généalogie dans cet ouvrage et dans un ouvrage attribué à Ibn 'Aichoûn. Le personnage dont nous écrivons la biographie avait une foi profonde, il était très estimé et avait des disciples. Il possédait une Zâouïa qu'il avait bâtie près de sa maison dans la Zoqâq al-Hadjar à Fès. C'est là que ses disciples lisaient des hizbs; le matin ils étudiaient les *Mouhâcharat* et l'*Hizb al-Falâh*, la prière de Moûlây 'Abd As-Sâlâm Ibn Machîch et le grand

Hizb de Châdhilî; le soir ils lisaient le *Hizb-al-Falâh* et répétaient deux cents fois la formule : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. Il faisait des *Hadras*[1] qui n'avaient lieu qu'en sa présence, mais il ne prenait pas part à l'excitation générale et se contentait de se balancer de droite à gauche en restant assis. Il mourut, que Dieu lui fasse miséricorde, le dimanche 3 du mois de Rabî' an-Nabawî de l'année 1076 (13 septembre 1665) ; il fut enterré dans sa Zaouïa.

Le Faqîh Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Qaçrî, célèbre sous le nom d'Az-Zâmir.

Le Faqîh instruit dans la science et dans l'astronomie Aboû 'Abd Allah Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Qaçrî, connu sous le nom d'Az-Zâmir. Le Hâfidh Aboû Zaïd Al-Fâsî a dit : Je suis allé auprès de lui pour recevoir son enseignement; sur ma planchette était écrite cette phrase : « Nous leur avons fait entendre notre parole » de la sourate Al-Qaçaç[2], et j'ai terminé avec lui l'étude du Qorân au cours de cette année; je l'ai appris par cœur du commencement à la fin. J'avais alors sept ans et je recommençai le Qorân en y ajoutant les *Karârîs* et la *Djaroumiya*. J'étudiai ensuite l'*Alfiya*, la *Risâla* et le *Moukhtaçar* et d'autres ouvrages dont je ne saurais indiquer le nombre.

Parmi les personnages morts au cours de cette année, il faut citer Yahyâ ben Mouhammad Al-Djazoûlî et le Chaikh Aboû 'Azza ben Ziyân, l'un des compagnons de Sayyidî Mas'oûd Ach-Charrât.

1. *Hadra*, littéralement « présence », c'est-à-dire que la réunion sous l'invocation d'un Chaikh de Tariqa ou la citation du hizb et du dhikr et la prononciation répétée du nom d'Allah, provoquent la *présence* de l'esprit divin, qui détermine chez les assistants le *Hâl*, état d'excitation qui se termine par l'extase et la prostration. On dit aussi *lamma*.
2. Sourate *Al-Qaçaç*, verset 51. Trad. Kasimirski, p. 315.

Le Saint Sayyidî Ahmad As-Sâlih.

Le Saint, le vertueux Sayyidî Ahmad As-Sâlih, enterré à Al-Qoula'ia, à Fès al-Andalous, selon le résumé de l'ouvrage d'Ibn 'Aichoûn. Il mourut en l'année des cinq ouqiyas et le jour de sa mort les gens avaient besoin de pluie et elle tomba en abondance. Il avait pour compagnon Sayyidî 'Abdallah ben Hassoûn.

L'année des cinq *ouquiya* est celle où les denrées atteignirent un prix très élevé à cause du siège que Moûlây Rachîd avait établi devant Fès; le blé atteignit le prix de 5 ouqiyas le çâ'. C'est au cours de cette année que Moûlây Rachîd s'empara de Fès, comme nous le dirons plus loin.

Ce personnage avait un frère, le saint, le vertueux Sayyidî Mouhammad, qui fut enterré avec lui. Dans le registre de l'oncle de mon père il est porté comme l'un des compagnons de Sayyidî 'Abdallah ben Hassoûn, disciple de Sayyidî 'Abdallah Al-Habtî, disciple de Sayyidî Abdallah Al-Ghazwânî.

Voici quelques-uns de ces vers consacrés à la louange du Saint, du Savant Sayyidî Ridwân, que Dieu nous le rende profitable :

Ridwân, ce saint de Dieu, les plus grands saints ont témoigné de sa piété et de sa religion.

(*Page 262.*)

Réfugie-toi en lui si tu redoutes quelque malheur ! Tu verras rapidement le salut avec la permission de Dieu.

Ils avaient une sœur du nom d'Amîna; c'était une Sayyida vivant dans l'ascétisme; son tombeau est auprès de son frère Sayyidî Ahmad.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1076 (J.-C. 1675-1676).

C'est au cours de cette année qu'eut lieu le siège de Fès par le sultan Moûlây Rachîd Ach-Charîf As-Sidjilmasî Al-Hasanî. Il combattit pendant trois jours et fut blessé à l'oreille par une balle. Il revint sain et sauf; Dieu soit loué. Il attaqua une autre fois, le 3 de Rabî' al-Awwal (13 octobre 1665), et il y eut alors près de 70 tués ou blessés. Il s'en alla alors, car il n'était pas bien préparé pour ce siège. Il alla ensuite dans le Rîf et attaqua 'Arrâç. Il s'empara de lui au mois de Ramadân (mars-avril 1666). Dans la matinée du mardi 28 Dhoûl-Qa'da (1er juin 1666), Moûlây Rachîd attaqua Fès de nouveau et l'assiégea jusqu'au jeudi. Son armée resta à combattre jusqu'au lundi 3 de Dhoûl-Hidjdja (6 juin). Dans la matinée, il se trouvait à Fès al-Djadîd, car dans la nuit il avait escaladé le rempart du côté du Mellâh. Le Gouverneur de Fès al-Djadîd, Ad-Douraidî, s'était enfui. Il attaqua Fès encore une fois dans la soirée. Pendant la nuit le Raïs des Lemtiyîn Ibn Aç-Çaghîr s'était enfui au bastion de Bab al-Guîsa. Ahmad ben Çâlih, Raïs de Fès al-Andalous s'enfuit également le lendemain matin. Les habitants de Fès montèrent à Fès al-Djadîd et proclamèrent sultan notre Maître Ar-Rachîd. Ibn Çâlih fut arrêté avant midi dans les environs de la ville, et la plupart de ses compagnons furent tués. Il fut emprisonné dans la maison d'Ibn Chaqra à Fès al-Djadîd. Sayyidî Hamdoûn Al-Mizwâr occupa la fonction de Qâdî, le jeudi 6 de Dhoul-Hidjdja (9 juin). Le jeudi suivant Ibn Çâlih fut tué, ainsi qu'Ibn Çaghîr et ses deux enfants.

Moûlây Rachîd partit ensuite en expédition au Gharb. Il en chassa le Raïs Al-Khadîr Ghaïlân et ses partisans et les poursuivit; ceux-ci allèrent à Al-Qçar, puis à Arzila. Moûlây

Ar-Rachîd, après s'être éloigné d'Al-Qçar, y retourna pour l'assiéger et il y eut pendant la nuit un tremblement de terre. D'après le narrateur, quand Aboû Çâlih et Ad-Douraïdî et leurs partisans s'aperçurent de l'inquiétude qui s'était emparée des gens et que l'on parlait avec insistance de Moûlây Rachîd, et que les regards se tournaient vers lui, quand ils virent la révolte grandir contre eux, surtout de la part des Chorfâ de Fès qui leur cherchaient querelle avec une arrière-pensée de trahison, Ad-Douraïdî se disputa avec Ibn Çâlih, et ils se séparèrent. Quant à leurs partisans, ils allèrent auprès de tous les Chorfâ et de tous les faqîhs qu'ils savaient être les amis de Moûlây Ar-Rachîd pour leur demander qu'ils fissent la paix entre les deux princes, car c'est là une des obligations des Chorfâ et des Faqîhs. Parmi eux il faut citer Sayyidî Hamdoûn Al-Mizwâr, Sayyidî Mohammad Aboû 'Inân Ach-Chérîf et un autre de ses proches parents. Ils refusèrent tout d'abord de se mêler des affaires du gouvernement mais les habitants de Fès insistèrent en leur disant qu'ils ne pouvaient demander en cela d'autre intervention que la leur et les obligèrent à le faire. Ceux d'entre eux qui voulaient se récuser parmi ceux qu'ils avaient invités, il les poursuivaient jusqu'à ce qu'ils se présentassent. Quant à celui qui faisait traîner en longueur sa décision, on l'obligea par force à agir.

(*Page 263.*)

Quelques Chorfâ se cachèrent, car ils étaient avertis de la ruse par certains de leurs amis. Quand ils eurent réuni le plus grand nombre possible de ceux qu'ils pensaient être les partisans du sultan, ils les envoyèrent auprès de Ad-Douraïdî à Fès al-Djadîd en médiateurs afin de rétablir l'union avec Ibn Çâlih. Quand ils se présentèrent à eux il leur fit le meilleur accueil, les fit entrer dans sa *meçria* et leur offrit une table garnie de mets variés cuits dans sa

maison, puis il leur dit : « Il y a une semaine que je combine ce souper, et vous ne sortirez de cette maison que le jour où vous passerez par la terrasse. » Ils comprirent qu'ils étaient emprisonnés, qu'il les menaçait de faire durer longtemps leur séquestration et que la démarche qu'on leur avait fait faire auprès de lui était un piège. En effet, s'il les avait emprisonnés ouvertement, ils pouvaient compter sur l'appui d'une partie de la population ou sur une autre solution de ce genre. Quand ils se virent dans cette situation, ils furent tous accablés; la nourriture resta devant eux et aucun d'entre eux n'y toucha. Grâce à Dieu, qu'il soit exalté, Moûlây Rachîd parut et entra à Fès al-Djadîd pendant cette nuit-là. Quant à la table, elle était restée à sa place avec la nourriture qui s'y trouvait et les séquestrés entendirent les cris de victoire poussés par les soldats de Moûlây Rachîd de tous les côtés. Dieu dissipa ainsi leurs inquiétudes. Souvent un événement angoisse les âmes, qui s'épanouissent ensuite à son dénouement.

Parmi eux il y en eut qui ne sortirent pas avant d'avoir mangé à cette table, tant ils étaient remplis de joie. Il y en eut d'autres qui emportèrent une partie de cette nourriture et sortirent promptement, et il y en eut d'autres qui restèrent jusqu'à ce que le Sultan Moûlây Ar-Rachîd les y rejoignît : parmi ces derniers se trouvaient les Bou 'Inâniyîn. Le Sultan leur témoigna sa bienveillance qu'il leur continua dans l'avenir. Il est possible que ce soit là une des causes de la nomination de leurs descendants aux fonctions de Qâdî par notre maître Ismâ'îl, à cause de ce qu'il savait de leur dévouement pour sa dynastie, ainsi qu'il avait pu s'en rendre compte. Parmi ceux auxquels arrivèrent l'aventure que nous venons de raconter se trouvait Sîdî Mouhammad ben Ahmad Ach-Charîf Al-'Irâqî Al-Housaïnî et nous l'avons entendu raconter par un fils de sa fille. Il est connu que cette aventure lui est arrivée à lui et à d'autres. On la raconte avec des détails que nous ne répé-

terons pas, car ce que nous avons dit est conforme à ce que l'on nous a raconté. Dieu est le maître du passé et de l'avenir.

ANNÉE 1077 (J.-C. 1666-1667).

Le Chaikh Sayyidî Qâsim, connu sous le nom de Ibn Lalloûcha.

(*Page 264.*)

Le simple d'esprit dont on recherche les baraka, Sayyidî Qâsim ben Ahmad ben 'Isâ As-Soufyânî, connu sous le nom de Ibn Lalloucha, enterré au bord du Wâdî Ardhoum, dans le pays d'Azghar à l'Ouest du Maroc. L'oncle de notre père, Aboû 'Abdallah Al-'Arbî, dit : « Il est mort un peu avant le lever du soleil le 28 Radjab de l'année 1079 (26 janvier 1666). Il ne s'est jamais marié et n'a pas laissé de postérité. » Tel est ce qui se trouve écrit de la main d'Aboû 'Abdallah, dans son *Kounnâch*. Sayyidî Qâsim avait des disciples qui venaient par groupes en pèlerinage auprès de lui tous les ans. Quelqu'un m'a dit qu'il était disciple de Sayyidî Mahammad Ach-Charqî et cela concorde avec les dates ainsi que nous l'avons constaté pour Sîdî Ahmad ben Khadra. Dieu sait la vérité sur tout cela.

Le Chaikh Sayyidî At-Tayyib ben Al-Misnâwî ben Mahammad ben Aboû Bakr Ad-Dilâï.

Le Chaikh, le plus savant, le lettré, le vertueux, le pieux, le délicat Sayyidî At-Tayyib ben Al-Misnawî ben Maham-

mad ben Aboû Bakr Ad-Dilâï. Les biographies de son père, de son grand-père et de son arrière-grand-père ont déjà été faites.

Le personnage dont nous écrivons la biographie était un Imâm considérable, lettré, habile, célèbre, savant, qui mettait sa science en pratique, d'une vertu parfaite; il a composé de nombreuses poésies ; il a été un membre influent de la Tarîqa (Djazoûliya) et un compagnon des Chaiks. Parmi ceux qu'il a rencontrés il faut citer celui qui connaît Dieu, Sayyidî Mouhammad ben 'Abdallah As-Soûsî, mort en la noble ville de la Mekke. Nous ferons plus loin sa biographie. Il en reçut un enseignement profitable. Le savant instruit dans les sciences Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Ya'qoûb Al-Oullalî a dit dans son ouvrage le *Mabâhith al-Anwâr*, dans la biographie consacrée au Chaikn Ibn 'Abdallah. Le personnage dont nous écrivons la biographie m'a informé que lorsqu'il demanda à devenir le disciple du Chaikh (Ibn 'Abdallah) celui-ci lui dit au moment de lui serrer la main : « Je touche ta main, à la condition que tu adores Dieu comme si tu le voyais. » Il ajouta : « Le Chaikh, que Dieu soit satisfait de lui, ne consentait pas à me voir dans un rang inférieur. En effet le Prophète, que le salut et la bénédiction de Dieu soient sur lui, a dit : « Si tu ne le vois pas, il te voit certainement. » C'est alors l'adoration par le regard (عبادة المراقبة) et si cette adoration est aussi élevée que possible c'est qu'elle consiste dans l'espoir de la contemplation de la Divinité. Avant de devenir le disciple d'un Chaikh, il s'informait de l'opinion qu'on avait de la solidité de ses connaissances et des qualités de son Hâl, et il s'en tenait là, en disant : « Si je ne suis pas de ceux qui gagnent on ne me comptera pas cependant parmi ceux qui perdent. C'est par la baraka attachée à cette résignation qu'il devenait le disciple d'un Chaikh et qu'il en tirait profit. L'exactitude et la sincérité des paroles du Chaikh Ad-Dilâï apparurent pendant la maladie dont il mourut.

Car après l'absence du Chaikh Ibn 'Abdallah qui voyagea en Orient, sa maladie (que Dieu, qu'il soit exalté, lui fasse miséricorde!) se prolongea et son Hâl grandit, il atteignit les plus hauts degrés de l'extase et quand il priait il montrait des signes de l'humilité la plus grande et la foi la plus évidente; il en arriva à ne plus pouvoir entendre les appels du muezzin, tant il était ému en entendant prononcer le nom du Tout-Puissant.

Il m'a dit qu'il avait vu le Prophète, que Dieu lui accorde ses bénédictions et le salut. Celui-ci, que Dieu lui accorde sa bénédiction et le salut, lui dit : « Je t'ai pardonné. » Pendant sa maladie il ne pouvait pas voir les gens à l'exception de quelques personnes qui lui convenaient. Un jour il me demanda de lui apporter des livres çoufistes conçernant les Hâls des différents Saints. Je lui apportai le *Charh al-Hikam* d'Ibn 'Abbâd. Ensuite je le quittai. Quand je retournai, je vis qu'il avait placé le livre à terre et il me dit :

(*Page 265.*)

« Pourquoi m'as-tu apporté ce livre? Tu vois que je ne puis pas y jeter un regard, car si je le regardais, je pourrais défaillir. J'ai peur de mourir. » Ce Hâl ne cessa de grandir jusqu'à sa mort. Telles sont les explications contenues dans les *Mabâhith*. Quant au Chaikh ben 'Abdallah, il mourut au cours de son pèlerinage après en avoir accompli seulement la première partie, en l'année 1079 (1668-1669), comme cela sera indiqué s'il plaît à Dieu.

Le lettré, le pieux, le Faqih, le Çoûfî, la source agréable de science Sayyidî Ahmad ben 'Abd Al-Qâdir At-Tassouti le trouva à l'agonie et demanda à le voir, mais cela lui fut impossible. Il lui écrivit donc ces vers :

O le meilleur de ceux qui ont reçu les plus grands éloges,
Celui dont les paroles et les actions sont douces,

Depuis combien de temps, j'en jure par toi-même, suis je debout devant ta porte,
Espérant que ta vue éteindra le feu qui brûle mon âme.

Quand on lui lut ces vers, il était agonisant; il composa cette réponse :

Béni fils du Béni vertueux, se rencontrer avec moi n'est pas difficile;
Aucun hâdjib ne pouvait empêcher de te voir, ô toi qui est semblable à la pleine lune,
S'il n'y avait pas des nuages amoncelés sur le ciel.

Le Faqîh, le lettré, le sagace, l'intelligent Sayyidî Ahmad, fils du Faqîh, du Qâdî, du savant Sayyidî Mouhammad Al-Bakrî, fils d'Ach-Châdhilî Ad-Dilâï, nous a récité deux vers du personnage dont nous écrivons la biographie; il les avait entendu réciter à son grand-père maternel, l'Imâm, le savant, le modèle, le vérificateur Aboû 'Abdallah Sayyidî Mouhammad ben Ahmad Al-Misnâwî, neveu du personnage dont nous écrivons la biographie, qui les avait écrits sur sa planchette (لوحة) lorsqu'il alla chez Sayyidî Ahmad à la Zâouïa Al-Bakriya pour recevoir sa bénédiction : Sayyidî Ahmad écrivit ses vers, la première fois que son neveu se présenta à lui dans l'endroit où les enfants reçoivent l'enseignement. Voici ces deux vers :

Que Dieu t'instruise, mon cher enfant, et que tu deviennes un des savants du Gharb
Dans la science du droit, des commentaires, de la théologie et dans toutes les sciences utiles et profitables.

Sa prière fut exaucée; le Chaikh Aboû 'Abdallah Al-Misnâwî acquit une connaissance approfondie des sciences indiquées par la prédiction de son oncle et de beaucoup d'autres. On fera plus tard sa biographie, s'il plaît à Dieu.

1. *Mouwaqqit:* celui qui fixe l'heure de la prière.

Le Faqîh, le « Mouwaqqit » Sayyidî 'Abd Al-Qâdir At-Toulaït[1].

Le Faqîh instruit dans les sciences, intelligent, juste, soumis à Dieu, célèbre, le *Mowaqqit*, l'astronome, le grand mathématicien Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî At-Toulaït, Al-Andalousî Al-Ançârî; sa famille à Fès disait descendre des Ançâr : c'était un 'Adoul de Fès et un de ses Fouqahâ célèbres par la manière dont il défendait et dont il observait la religion; des fouqahâ considérables de Fès étudièrent auprès de lui, tels que le Hâfidh Sayyîdi 'Abd Ar-Rahmân, fils de l'Imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî. Celui-ci a dit dans un ouvrage autobiographique : « J'ai fréquenté le chaikh Aboû Mouhammad Abd Al-Qâdir ben 'Alî At-Toulaït Al-Andalousî pour étudier les mathématiques, la détermination de l'heure, l'astronomie, etc. »

(*Page 266.*)

J'ai étudié avec lui la *Raoudat Al-Azhâr* d'Al-Djâdirî, la *Risâlat ar-Roubou' Al-Moudjayyib*d 'Al-Mâridînî, la *Risâlat ar-Roubou' al-Mouqtaçar* du même auteur, la *Risâla* d'Al-Azoûrqâlî, et le *Minhâdj at-Tâlib* d'Ibn Al-Bannâ, etc.

On cite du personnage dont nous écrivons la biographie des formes très précises sur les différents actes judiciaires, que l'on trouve dans certains documents rédigés par lui en tant qu''Adoul; ces documents sont une preuve de sa supériorité, de ses connaissances dans sa profession d''Adoul ainsi que son équité. Les Imâms de son temps ont pris soin de noter la date de sa mort et ses plus illustres contemporains ont reconnu sa supériorité.

Il a été promu aux fonctions d''Adoul à l'époque où fut

1. De Tolède.

nommé Qâdî, le plus juste des Qâdîs, l'Imâm Aboû 'Abdallah ben Soûda, et il l'a agréé. Que Dieu leur fasse à tous miséricorde et qu'il les comble de Ses dons. Amen ! C'est dans le cours de cette année qu'est mort Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Moûsâ Al-Battîwî ; je n'ai trouvé aucun renseignement à son sujet.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1077 (J.-C. 1666-1667).

Le Sultan Moûlây Rachîd revient d'expédition dans les premiers jours de Rabî 'Ath-Thânî (octobre 1666). La proclamation fut écrite de Fès et fut lue devant lui avant midi le samedi 18 Rabî' Al-Awwal (18 septembre 1666). Ensuite il alla à Miknâs, au mois de Rabî' ath-Thânî, puis il marcha contre les Aït Oullal et les soumit, et il s'en retourna. Sayyidî Mahammad Al-Hâdj vint près de l'Ouad Fès à Aboû Mazoûra ; il y eut un petit combat, et il repartit après trois jours. Puis le Sultan Moûlây Rachîd alla attaquer Tâza le 11 Radjab (7 janvier 1667) et revint en Chawwâl (mars-avril). Il destitua le Raïs Al-'Aqîd de Miknâs. Le Sultan marcha ensuite contre les Banî Zarwâl le deuxième jour de l''Aïd Al-Kabîr ; il les soumit et envoya leur Raïs Ach-Charîf à Fès le 2 Moharrem 1078 (J.-C. 1668). Puis il alla attaquer Tétouan et en Çafar (août 1666), arrêta son Raïs et l'emprisonna ainsi que ses partisans ; il revint à Fès dans les premiers jours de Rabî 'Al-Awlaw.

ANNÉE 1078 (J.-C. 1667-1668).

Le Chaikh, l'Imâm Zaïn Al-'Abidîn Al-Housaïnî.

Le Chaikh du Hourm de la Mekke, l'Imâm au savoir solide, à l'intelligence lumineuse et claire, l'homme intègre, d'origine chérifienne, dont les traits reflètent la noblesse aussi brillante que le soleil, le Chaikh Zaïn Al-'Abidîn, fils du Chaikh Mouhî ed-Dîn 'Abd Al-Qâdir ben Mouhammad Al-Housaïn At-Tabarî, que Dieu soit satisfait d'eux. Aboû Sâlim a dit dans sa *Fahrasa :* « Je l'ai rencontré chez lui dans la noble ville de la Mekke, et j'ai entendu de sa bouche une partie de Boukhârî et de Mouslim et les hadîths transmis depuis leur origine, sans interruption[1]. Il m'a diplômé pour toutes les matières pour lesquelles il était diplômé lui-même et qu'il avait étudiées auprès de tous ses Chaikhs, de son père élève de son grand-père, et ainsi de suite en remontant jusqu'à leur ancêtre commun, l'éminent Al-Mouhibb Ab-Tabarì, etc. » Zaïn Al-'Âbidîn avait deux sœurs qui ont délivré un diplôme au Chaikh Aboû 'Abdallah Al-Mourâbit Ad-Dilâï, pour ce qu'il avait étudié auprès d'Aboû Mahdî At-Ta'âlibî. On fera plus loin la biographie de ces deux personnages. Le Chaikh At-Ta'âlibî a étudié auprès des deux sœurs, la Sayyida Moubâraka et la Sayyida Zaïn Ach-Charaf, filles du savant 'Abd Al-Qâdir ben Mouhammad

(*Page 267.*)

ben Moukrim Al-Mouhibb At-Tabarî Al-Housaïnî. Elles l'ont diplômé pour tout ce dont elles étaient diplômées

1. بالمصافحة littéralement « par étreinte ».

elles-mêmes. On dônnera plus de détails à ce sujet plus loin, s'il plaît à Dieu.

Le Chaikh 'Abd As-Salâm Al-Laqqânî.

Le Chaikh, le savant dans les diverses sciences, à l'intelligence puissante, Aboûl-Faradj 'Abd As-Salâm, fils du Chaikh Al-Islâm Aboû Sâlim Ibrâhîm Al-Laqqânî. Laqqâna est une ville d'Égypte.

L'auteur du *Matmah* a dit dans sa *Fahrasa :* Le personnage dont nous écrivons la biographie était de ceux chez qui l'intelligence est manifeste; il a écrit de nombreux ouvrages, parmi lesquels un commentaire de la célèbre qacîda d'Aboûl-'Abbâs Al-Djazâïrî, un commentaire de la *Djaouhara* de son père et d'autres ouvrages encore ; il mourut en 1078 (1667-1668); il avait été le disciple de son père, disciple lui-même d'un groupe de savants tels que le Chaikh qui connaissait Dieu, Zaïn Al-'Âbidîn ben Chams Ad-Dîn Aboûl-Makârim Mouhammad Al-Bakrî Aç-Çâdiqî Ach-Châfa'ï, que Dieu me fasse profiter de sa bénédiction ; Chams Ad-Dîn Mouhammad ben Chihâb ad-Dîn Ar-Ramlî Ach-Châfa'î ; Noûr ad-Dîn 'Alî Al Maqdisî Al-Hanafî ; le Chaikh Mouhammad An-Nahrîr Al-Hanafî ; Chihâb ad-Dîn Ahmad ben Qâsim Al-'Abbâdî Ach-Châfa'î ; le Chaikh Al-Islâm Mouhammad Al-Khafâdjî Ach-Châfa'ï; le Chaikh Al-Islâm, le savant intelligent, le saint plein d'humilité et de compassion, affligé de maladies et d'infirmités; le Chaikh Aboû Bakr Ach-Chanwanî Ar-Rifâ'î ; le Chaikh Mouhammad Al-Asîlî ; le Chaikh Mouhammad Al-Djabartî ; le Chaikh Mouhammad Al-Bahnasî Ach-Châfa'î habitant le Hourm de la Mekke; le Chaikh 'Abd Ar-Rahmân Ach-Charbînî; le Chaikh Noûr ad-Dîn Az-Ziyâdî ; le Chaikh Ahmad As-Sanhoûrî Al-Mâlikî ; le Chaikh Taha Al-Mâlikî; le Chaikh Ahmad Al-Maghârî ; le Chaikh Djâmi'ad-

Damîrî, frère d'Aboûl-Fath Ad-Damîrî ; le Chaikh Abd Al-Bâqî Al-Baqrî ; le Chaikh connaissant Dieu Mouhammad Al-Banoûfrî ; le Chaikh Bourhân ad-Dîn Ibrâhîm ben 'Abd Ar-Rahmân Al 'Alqamî; le Chaikh, le savant Ach-Chanchoûrî, commentateur du *Tartîb* ; le Chaikh Çâlih Al-Balqîni ; le Chaikh Aboûl-Mahâsin ; le Chaikh Ahmad Az-Zourqânî ; le Chaikh Ahmad Al-Balqînî ; le Chaikh Mouhammad At-Tourdjamânî; le Chaikh Yahyâ Al-Qarâfî, dont la biographie du père, le Chaikh Ibrâhîm, a déjà été faite dans le chapitre consacré à l'année 1040 (1630-1631). »

Aboû Sâlim a dit : « Al-Laqqânî a hérité des sciences de son père et c'est le seul de ses disciples auquel personne ne puisse être comparé à cause de son amour pour l'isolement et de son éloignement des hommes ; d'après les uns, sa conduite était causée par son détachement des choses du monde et par son ascétisme ; d'après les autres, par son hésitation et par ennui ; ce sont, s'il plaît à Dieu, les premiers qui ont raison. Il ne donnait son enseignement que pendant trois mois, Radjab et les deux mois suivants (Cha'bân et Ramadân). Son enseignement portait particulièrement sur les hadîths et sur ce qui s'y rattache.

« J'ai appris de lui, entre autres choses, que lorsque l'âme du croyant s'échappe de son corps, deux anges blancs, brillants, légers et doux, s'interposent entre cette âme et les deux anges noirs, même s'il s'agit d'un homme de mauvaise vie, etc. »

(*Page 268.*)

Telles sont les paroles de la *Rihla*, qui ajoute à propos de l'isolement recherché par le personnage dont on écrit la biographie que ce sentiment paraît avoir été provoqué chez lui par le détachement des choses du monde et par l'ascétisme. En effet, d'après certains textes, ceux qui se consacrent uniquement à l'étude approfondie des sciences positives ont le cœur endurci. On peut consulter à ce sujet

le commencement des *Rasâil al-Koubrâ* du Chaikh Ibn 'Abbâd.

Le Chaikh Ibn'Arafa blâme dans une certaine mesure les étudiants qui recherchent la science de cette manière et il dit : « Si vous voyez un tâlib, au commencement de ses études, multiplier les visites aux cimetières et se consacrer spécialement à la lecture de la *Risâlat Al-Qouchaïrî*, sachez qu'il n'arrivera à aucun résultat parce qu'il s'occupe à rechercher la science par des moyens qui ne lui seront pas profitables. » Les Chaikhs ont rétorqué cet argument. De plus, le savant connu de Dieu, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Mahammad Al-Fâsî a dit : « Ce que blâme le Chaikh Ibn 'Arafa, est profitable à l'âme et utile également pour l'autre vie en détachant des choses du monde, comme nous l'avons dit. »

En effet, la science consiste dans la crainte de Dieu, mais elle n'exclut pas les recherches, même si leur continuité endurcit le cœur. — Ce sont d'excellentes réflexions.

Le Faqîh Sayyidî Abd Al-Wahhâb Ibn Al-Imâm Sayyidî Al-'Arbî Al-Fâsî.

Le faqîh, le généreux, le savant instruit dans les différentes sciences, le lettré Aboû Mouhammad Sayyidî 'Abd Al-Wahhâb fils de l'Imâm Sayyidî Al-'Arbî, fils de celui qui connaît Dieu Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî. On a fait précédemment la biographie de son père et de son grand-père. C'était un Chaikh, un Imâm, célèbre en mathématiques, pour les partages de successions, la détermination de l'heure, la rédaction des talismans, etc. Entre autres œuvres remarquables, il a écrit en forme de colonnes toutes les règles de la prosodie qui forment un commentaire de la *Khazradjiya*. Le professeur, le savant Aboû 'Abdallah Ach-Charqî ben Mouhammad ben Aboû Bakr Ad Dilâï lui a adressé au sujet

de cet ouvrage ses éloges et lui a exprimé son admiration par ces vers :

O adorateur du généreux, ô toi qui as cultivé l'art poétique et qui l'as fait fleurir !

Tu as arrosé de tes ruisseaux (جرول) le jardin de la poésie, après la sécheresse, et sa splendeur en a augmenté.

Puis il lui adresse d'autres vers pour l'interroger sur l'heure de midi.

Le soleil a-t-il passé le zénith ou non, renseigne-moi à ce sujet,
Tant que ton ombre bienfaisante reste étendue sur les lettres.

Le personnage dont nous écrivons la biographie a répondu.

Le soleil a déjà décliné alors que vos actions bienfaisantes continuent à éclairer l'horizon du monde depuis des années.

Si le soleil disparaît à l'occident, votre soleil ne s'est pas encore couché dans le ciel de la vertu

S'il monte sur l'horizon du Gharb, nous ne nous soucions pas de celui qui vient d'orient.

Parmi ceux qui ont étudié auprès du personnage dont nous faisons la biographie, il faut citer le petit-fils de son oncle, le Hâfidh Abou Zaïd Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân, fils de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsi ; il dit dans son autobiographie : « Mon cousin Aboûl-Fadl Abd Al-Wahhâb ben Al-'Arbî ben Yoûsouf (Al-Fâsî), m'a enseigné la *Djarroumiya*, la *Khazradjiya*, l'arithmétique, le calcul du partage des successions, la détermination de l'heure, les formules du talisman, et autres choses de ce genre telles que l'arpentage, et ainsi que d'autres sciences. On peut citer encore parmi

(*Page 269*.)

ses disciples, notre Sayyid et grand-père, que Dieu lui fasse miséricorde, qui a étudié avec lui une partie de la *Khazradjiya*. » Le personnage dont nous faisons la biographie

est mort à l'aube du vendredi de Mouharram de l'année 1078 (27 juin 1667.) Que Dieu l'ait en Sa miséricorde !

Le Faqîh Sayyidî 'Abd Al-Azîz Al-Djazoûlî

Le Faqîh très âgé, l'homme de bien possesseur de la baraka, Aboû Mouhammad 'Abd 'Al-Azîz ben Ahmad, Djazoûlî d'origine ; c'est le nom sous lequel il est connu. Parmi ceux que l'étude du Qorân a rapprochés de lui, se trouvent notre Sayyid et grand-père, que Dieu l'ait en Sa miséricorde et son frère, Aboû Mouhammad Al-Arbî. 'Abd 'Al-Azîz mourut le 18 Radjab 1078 (2 janvier 1668).

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1078 (J.-C. 1667-1668).

Parmi les événements de cette année, il faut signaler l'attaque dirigée par Moûlây Rachîd contre la Zâouïa de Dilâ, dans la matinée du jeudi 12 Dhoûl-Hidja (5 juin 1668) et la nomination comme Qâdî de Fès, du savant Sayyidî Mouhammad ben Ahmad Al-Fâsî, à midi, un samedi du mois de Rabî' ath-Thânî (septembre-octobre 1667).

ANNÉE 1079 (J.-C. 1668-1669).

Le Chaikh qui connaît Dieu, Sayyidî Mouhammad ben 'Abdallah As-Soûsî.

Le Chaikh qui connaît Dieu, Sayyidî Mouhammad ben 'Abdallah, était originaire du Soûs et mourut à la Mekke. Le Chaikh, le savant Ahmad ben Ya'qoûb Al-Wallâlî a écrit sur lui et sur ses disciples, un ouvrage intitulé *Mabâhith Al-Anwâr fi Akhbâr ba'd Al-Akhyâr;* il a adressé dans ce livre beaucoup d'éloges au personnage dont nous écrivons la biographie, à cause de son détachement des biens de ce monde pour se vouer à l'adoration, dans l'abstention de tout désir et de toute recherche dans sa nourriture. Il ajoute : Dans les premiers temps de son ascétisme, il lui arrivait de manger d'une nourriture sur laquelle il pouvait y avoir des doutes ; il ne le savait pas, et il fut très malade ; il entendit alors une voix qui disait : « — Secouez-le, parce qu'il a mangé de la nourriture douteuse ! » Il se sentit enlevé et fut secoué comme une outre de lait et il rendit tout ce qu'il avait mangé. Il se trouva immédiatement guéri. Il partageait son temps entre la lecture du Qorân et des prières au Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, et on ne l'entendait que lire et prier.

Il éprouvait des transports mystiques, qui chaque fois qu'ils se produisaient se manifestaient chez lui par des gestes. S'il pensait que les gens le voyaient, il disait à plusieurs reprises : « Ce sont des pierres. » Il voulait dire que les gens étaient des pierres qui ne sont ni nuisibles, ni utiles. Cela prouve sa sincérité. Agir de façon à être vu, c'est de l'ostentation, agir en se cachant c'est faire œuvre de sociétaire; le vrai est que Dieu nous tienne éloigné de ces deux états.

Si Dieu préserve le Chaikh de l'intention d'être vu et de de celle de ne pas l'être, les gens se trouvent à ce moment vis-à-vis de lui comme des pierres, ainsi qu'il l'a dit, que Dieu soit satisfait de lui.

Il a accompli des miracles, entre autres le suivant :

Un jour qu'il était en route pour le Soûs, sa caravane fut attaquée par des voleurs. Lorsque le Chaikh s'aperçut qu'ils lui en voulaient, il leur cria : « Allah ! » et ils tombèrent tous. Le Chaikh continua sa route jusqu'à un village, d'où

(*Page 270.*)

il envoya un muezzin pour crier aux voleurs : « Allah ! » Il le fit et les voleurs se relevèrent. Il fit encore d'autres miracles, tels que de guérir les malades, de multiplier la nourriture, etc.

Il alla à la Zâouïat Al-Bakriya et son chef Aboû 'Abdallah Mahammad Al-Hâdj lui demanda sa bénédiction, ainsi que les 'Oulamâ et les notables de cette Zâouïa. Il alla ensuite à Çaouma'a du Tâdla, dont les habitants lui firent bon accueil et lui témoignèrent du respect. Parmi eux, le faqîh, le grand savant, l'éclairé Aboû 'Abdallah Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Aç-Çaouma'î At-Tâdilî, s'attacha à lui.

Le personnage dont nous écrivons la biographie, ne prescrivait que le repentir et l'ascétisme.

Un Chérîf l'interrogea souvent avec insistance pour savoir qui était son Chaikh : il ne pouvait supporter une semblable question que d'un Chérîf à cause de sa grande vénération pour les descendants du Prophète et il lui répondit : « Tu me poses là une question importante », puis il étendit la main, en disant : « Voici la main d''Omar ben Al-Khattâb » et il ajouta qu'il s'appuyait directement sur le Prophète ; on raconte un fait semblable sur le compte d'un grand nombre de saints. Par exemple on dit au sujet du Chaikh Aboû

Bakr, qu'il vit dans son sommeil le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, et Aboû Bakr Aç-Çiddîq que Dieu soit satisfait de lui; le Prophète lui dit, je suis ton Prophète et voilà ton Chaikh. De semblables anecdotes sont souvent racontées dans les histoires des saints personnages.

Soûsî disait : « Je vois que respecter Dieu Élevé consiste à obéir aux souverains qu'il a désignés, en ce qui n'est pas contraire au Chra'. » Il ajoutait : « Dieu m'a envoyé pour soulager les vivants et les morts. » Aboûl-'Abbâs Al-Wallâlî a dit : « Cela veut dire qu'il soulageait les gens pendant leur vie et après leur mort. » D'après ceux qui ont le sens exact des choses, cette faculté n'est accordée qu'à quelques rares personnages, tels que Abou Ya'zâ, Aboû Madiân, Aboûl-'Abbâs As-Sibtî et Al-Djîlânî, que Dieu soit satisfait d'eux. Le personnage dont nous écrivons la biographie, avait une grande affection pour les Chorfâ. Le Chaikh Al-Imâm Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Sa'îd Al-Mourghîtî, alla un jour chez le Chaikh As-Soûsî avec un Chérîf. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte, le Chaikh Ibn Sa'îd passa devant le Chérîf pour le présenter au Chaikh As-Soûsî et par affection pour ce dernier. En voyant cela, le Chaikh dont nous écrivons la biographie fut irrité contre le Chaikh Ibn Sa'îd parce qu'il n'avait pas fait passer le Chérif devant lui, et il lui parut que c'était un manque d'égards. Il avait l'habitude en voyant un descendant du Prophète, de se lever et d'aller vers lui pour l'embrasser; il réprimanda durement le Chaikh Ibn Sâ'îd et le frappa de la main en lui disant : « Éloigne-toi de moi ! » Celui-ci se leva en tremblant et il arriva que la lampe s'éteignit aussitôt. Le Chaikh Ibn Sa'îd se rendit compte que la baraka l'abandonnait, ainsi qu'il le rapporte lui-même; il pleura de ne plus trouver aucun enthousiasme religieux et il sortit en attendant le Chérîf qui le ramena en pleurs au Chaikh en intercédant pour lui; le Chaikh se laissa toucher et, pour témoigner sa clémence, il le fit ap-

procher et le frappa une autre fois et, par l'intervention de Dieu, il retrouva ce que le premier coup lui avait enlevé. La baraka du Chaikh Sa'îd devint plus considérable qu'elle ne l'avait jamais été. Le Chaikh As-Soûsî lui dit : « C'est

(*Page 271.*)

ainsi que je veux que tu témoignes des égards aux descendants du Prophète. » Puis le Chaikh Ibn Sa'îd se rapprocha de la lampe en jurant que personne que lui ne la rallumerait, et il l'alluma malgré son grand âge, ce qui lui procura une baraka considérable et à partir de ce jour il témoigna au Chaikh un plus grand respect; il ne pratiqua plus l'affection sans les égards et il n'alla plus voir le Chaikh, accompagné d'un Chérîf, sans céder le pas à celui-ci.

Voici quelques-unes de ses réflexions les plus remarquables. Il fut consulté par le Chaikh Ibn'Abd Ar-Rahmân Aç-Çaouma'î sur certaines questions et entre autres à propos de la *Bidâyat al-Hidâya* de Ghazâlî qui était restée entre ses mains sans qu'il en connût le propriétaire. Un des compagnons du Chaikh lui répondit sur son ordre et sous sa dictée les excellentes paroles que voici : « Quant à la *Bidâyat al-Hidâya*, emporte-la et ne la laisse à personne; quant aux feuillets, remets-les à leur propriétaire, qui est un tel et *sache que l'intention que tu exprimes est sa propre intention exprimée par toi; ce n'est pas ta propre intention manifestée par toi-même, ni cette même intention exprimée par lui.* Ce sont là d'excellentes paroles. Quand le personnage dont nous écrivons la biographie eut décidé de quitter le Maghrib, il dit au Chaikh Ibn Sa'îd : « Je considère comme convenable de ne pas quitter le Maghrib sans faire mes adieux aux Compagnons du Prophète qui s'y trouvent. » Ce sont les sept saints du pays des Hâha que certains 'Oulamâ racontent avoir été trouver le Prophète, que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, pendant sa vie et

qu'il leur parla en leur langue[1]. C'est à cause de cela que le Chaikh Ibn Sa'îd était convaincu que ces saints étaient des Çahaba, et il disait : « Nous savons que cet homme est un des plus grands saints, et on peut se fier à ce que disent les saints, car leur science est éclairée par la lumière divine et ils ne se trompent jamais; il ne faut pas tenir compte de ce que disent certains savants à savoir que d'habitude on ne les considère pas comme des Çahâba, car si c'était exact il y aurait de nombreuses raisons de le rapporter et cela serait très connu chez les historiens. » Un grand désaccord s'était élevé entre les descendants du Chaikh Aboû Ya'zâ, que Dieu soit satisfait de lui; il s'ensuivit un combat. Le Chaikh As-Soûsî leur conseilla la réconciliation et leur fit des exhortations. Dieu leur vint en aide à cette occasion et ils firent la paix en passant sous silence les morts, le butin et toute autre revendication et ils se réconcilièrent grâce à la baraka du Chaikh. Celui-ci recommandait la lecture des ouvrages de *Siyar* qu'il préférait aux livres des Çoufistes. Il disait que les premiers contenaient la biographie des Çahaba, tandis que les autres racontaient la vie des saints. Il y a entre ces deux sortes d'ouvrages une grande différence. Il disait : « Lorsqu'un professeur traite une question, il doit s'arrêter pour y réfléchir et quand il en est bien pénétré, il loue Dieu, qu'il soit exalté, pour la science qu'il a approfondie; dans le cas contraire, il revient à Dieu et se recueille, et dans les deux cas il loue Dieu de telle sorte, qu'il arrive à Le louer dans toutes les circonstances. »

C'est ainsi que la science est profitable, sinon elle est un métier pour celui qui la pratique; que Dieu nous soit secourable !

Un grand nombre de personnages reçurent l'enseignement du Chaikh As-Soûsî, parmi lesquels le Chaikh, le

1. Il s'agit des Ridjâl Ragrâga. Cf. *Salawât al-Anfâs*, t. III, p. 237.

(*Page 272.*)

savant Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Sa'ïd Al-Kansoûsî Al-Marrâkchî; il possédait des lumières divines et une baraka évidente; le faqîh intelligent, le Chaikh Yahyâ Al-Hachtoukî, qui était un savant très instruit dans les différentes sciences et qui fit avec beaucoup d'habileté un commentaire vérificatif de la *Koubrâ* du Chaikh As-Sanoûsî; il mourut en Syrie, que Dieu lui fasse miséricorde; le saint vertueux, le savant versé dans les différentes sciences, Sayyidî Mouhammad ben Sa'îd As-Soûsî Al-Mourghitî; nous ferons plus tard sa biographie, s'il plaît à Dieu. Le Chérîf, le savant Sayyîdi Mouhammad ben 'Abd Al-Hâdî, de la postérité de notre Seigneur 'Abd As-Salâm ben Machîch; il habitait le horm de son ancêtre et il s'y rencontra avec le Chaikh dont nous écrivons la biographie, ainsi que le Chaikh, le savant Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Al-Hâdj Al-Fâsî, au moment où il partait lui-même pour le Hidjâz avec l'intention de faire le pèlerinage; il lui adressa beaucoup d'éloges. Le Chérîf Al-'Alami revint au Maghreb et resta dans le voisinage de son ancêtre Ibn Machîch, se consacrant à l'adoration. Il avait quelques rares disciples. Des Chorfâ lui demandèrent de venir habiter un village de la région et insistèrent auprès de lui, afin de profiter de ses bénédictions. Il y alla et mourut dans ce village. Parmi ses disciples on cite également le savant intelligent Sayyidî 'Alî Al-'Akkârî du Ribât de Salé; c'était un de ceux dont on recherchait la bénédiction; le savant Sayyîdi Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Aç-Çaouma'î, dont on fera plus loin la biographie, s'il plaît à Dieu; le savant Sayyidî At-Tayyib ben Al-Misnâwî Ad-Dilâï, dont on a fait il y a peu de temps la biographie, et encore d'autres Chaikhs dont l'Imâm Aboûl-'Abbâs Al-Wallâlî a fait une longue énumération. C'est d'après lui que nous avons mentionné les personnages précédents. Je ne ferai la biographie que de ceux dont j'ai pu retrouver la date de

la mort; ce que nous en avons mentionné suffit ici. Plus loin les paroles et les recommandations du personnage dont nous écrivons la biographie seront rapportées dans celle de ce Chaikh Aboûl-'Abbâs dans le chapitre consacré à l'année 1128 (1715-1716). Le Chaikh As-Soûsî est mort dans la noble ville de la Mekke, dans une maison qui lui avait été donnée par quelques commerçants après qu'il s'y fut marié. Il laissa sa femme enceinte; elle accoucha et son enfant mourut. Elle mourut ensuite elle-même. Il avait donné l'ordre qu'on la conduisît en pèlerinage, alors qu'il était très malade. On lui fit faire le pèlerinage du Harâm et la prière à 'Arafa. Il mourut après le premier *tahalloul*, en l'année 1079 (1668-1669), que Dieu soit satisfait de lui et nous fasse profiter de sa baraka!

Le Chaikh Sayyidî Ahmad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad ben Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Djalâl At-Tlimsânî.

Le Chaikh, le Faqîh, le savant Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Mourâbit ben Ach-Chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Djalâl, originaire de Tlemcen, né à Fès, où il vivait. Les biographies de plusieurs de ses ascendants ont déjà été faites. L'auteur du *Matmah* dit dans sa *Fahrasa*: « C'était, que Dieu lui fasse miséricorde, l'un des savants les meilleurs, l'un des plus considérables et des plus pieux, très versé dans la grammaire et le droit et très instruit dans les autres sciences. Il mourut subitement, que Dieu lui fasse miséricorde, en l'année 1079 (1669-1670). »

Il fut le disciple d'un groupe de savants parmi lesquels il faut citer le Chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir

(*Page 273.*)

Al-Fâsî; l'oncle de celui-ci Aboû 'Abdallah Mouhammad

Al-'Arbî Al-Fâsî ; son oncle le Faqîh, le Muftî, le Khatîb Aboûl-'Abbâs Ahmad, fils de l'Imâm Aboû 'Abdallah Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Djalâl, mort en l'année 1048 (1638-1639).

Sayyidî Moûsâ Al-'Adjân.

Le professeur, le vérificateur Sayyîdi Moûsâ, connu sous le nom d'Al-'Adjân Al-Mâlikî, eut pour disciple le savant, le pieux Sayyidî Al-'Arbî Al-Fichtâlî, qui dit au sujet de ce personnage : « Il était d'un grand secours pour les tolbâ. » Il mourut le 18 Cha'bân (21 janvier 1669).

Sayyidî Mouhammad Ach-Châtibî.

Le faqîh instruit dans les différentes sciences, le professeur Sayyîdi Mouhammad Ach-Châtibî, mourut le 9 Cha'bân (12 janvier 1669) et fut enterré à Bâb-al-Djîsa, près du tombeau du professeur Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad Al-Bou'nânî.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1079 (J.-C. 1668-1669).

C'est au cours de cette année que fut prise la Zâouïa de Dilâ.

Le Chaikh Aboû 'Alî Al-Yoûsî dit dans ses *Mouhâdarât :* « Le Raïs Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Hâdj ben Mahammad ben Aboû Bakr fut sultan du Maroc durant de nombreuses années. Ses enfants, ses frères et ses cousins s'y enrichirent.

Quand le Chérif et Sultan Rachîd ben Ach-Charîf eut attaqué ses troupes, il les mit en déroute à Batn ar-Roummân dans les premiers jours du mois de Mouharram, au commencement de l'année 1079 (juin 1668). Nous nous rendîmes alors auprès de Mouhammad Al-Hâdj, car il n'avait pas pu assister au combat à cause de sa faiblesse et de son grand âge. Des envoyés arrivèrent chez lui en même temps que ses enfants et ses frères qui montraient une violente émotion et un profond chagrin. Quand Mouhammad Al-Hâdj s'en aperçut, il leur dit : « Qu'y-a-t-il ? Si Dieu vous a dit : « C'est assez, cela doit vous suffire. » Voici une belle parole. Elle se rapporte à un hadîth et elle signifie : « Si Dieu vous a dit que vous aviez possédé suffisamment de biens en ce monde, soyez satisfaits et soumis à sa volonté. »

Telles sont les paroles du Chaikh Al-Yoûsî.

La prise de la Zâouïa eut lieu le lundi 8 Mouharram (18 juin 1668). Par la grâce divine pour les gens de la Zâouïa, en considération de leur destinée, de la baraka de leur aïeul et de leur respect pour les descendants du Prophète, Dieu décida que la destruction de cette Zâouïa serait l'œuvre de notre maître Rachîd, qui leur témoigna la bienveillance habituelle aux Chorfâ. Aucune goutte de leur sang ne fut répandue, et leurs femmes furent respectées ; peut-être quelques mauvais sujets ont-ils commis certains excès, mais ils furent sévèrement punis.

Lorsque Moûlây Rachîd eut achevé la destruction de la Zâouïa il partit pour Marrâkech le 22 Çafar (1er août 1668); il s'empara de cette ville dont il tua le gouverneur 'Abd Al-Karîm surnommé Kârroûm Al-Hâdj Ach-Cha'bânî[1], ainsi qu'un grand nombre de ses parents et de ses partisans.

Un mois après la mort de Karroûm, Moûlây Rachîd revint de son expédition le vendredi 27 de Rabî 'ath-Thânî

1. D'après la *Nouzhat al-Hâdî* et le *Kitâb al-Istiqçâ*, il s'agit d'Aboû Bakr ben 'Abd Al-Karîm ben Aboû Bakr Ach-Cha'bânî.

(4 octobre 1668). Le maître du Tafilâlt, son neveu, Moûlây Mouhammad ben Mouhammad ben Ach-Chérîf, quitta son pays avec ses partisans — et Al-Khadir Ghaïlân abandonna Acîla pour se rendre par mer à Alger. Le qâdî Al-Mizwâr,

(*Page 274.*)

et le Mufti Sayyidî Mouhammad ben Ahmad Al-Fâsî furent destitués le mercredi 29 Djoumâdâ Ath-Tâniya (4 décembre 1668). Sayyidî Mouhammad ben Al-Hasan Al-Madjâçî, fut nommé Qâdî le vendredi après la destitution d'Al-Mizwâr. Le Faqîh Sayyidî Mouhammad Al-Bou'nânî prononça la Khotba à la mosquée de Qarawiyîn, après la destitution de Sayyidî Mouhammad ben Ahmad Al-Fâsî. Puis Moûlây Rachîd partit pour les Châouïa le samedi 17 Radjab (11 décembre 1668) à l'heure de l'Açr ; il revint le 7 de Ramadân (8 février 1669), et donna l'ordre d'expulser de Fès les membres de la Zâouïa de Dilâ ; certains d'entre eux bénéficièrent de sa bienveillance et quelques-uns restèrent au tombeau de Sayyidî Alî ben Hirzihim jusqu'à la fin de l'année ; ensuite il leur pardonna et les fit revenir tous. Il partit ensuite pour attaquer les Aït 'Ayyâch à l'heure du Douhour le samedi 17 Dhoûl-Hidjdja (18 mai 1669).

La monnaie Rachîdiya fut mise en circulation le 22 du même mois, et le Sultan prêta aux négociants de Fès et des autres villes cinquante-deux quintaux (d'argent) pour un an ; ils le rendirent ensuite et avec cet argent fut construit le pont du Seboû. La construction fut commencée le samedi 14 Dhoûl-Qa'da (15 avril 1669).

ANNÉE 1080 (J.-C. 1669-1670).

Sayyîdi Ahmad At-Tadjmou'tî.

Le savant, le vertueux, le vérificateur Aboû'l-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad At-Tadjmoû'tî Al-Filâlî. L'Imâm Aboû 'Alî Al-Yousî a dit dans sa *Faharasa* : « J'ai étudié avec lui une partie du *Maourid Adh-Dhammâ'n*, une partie du *Moukhtaçar* de Khalîl et une partie du Qorân. C'était, que Dieu l'ait en miséricorde et le comble de ses bienfaits, un vérificateur éloquent. Il mourut au Tafilâlt le 9 Dhoûl-Qa'da 1080 (30 avril). »

Sayyidî Ibrâhîm ben 'Abd Al-Qâdir Az-Zarhoûnî.

Le Faqîh, secrétaire du gouvernement Rachîdî 'Alaouï Hasanî, Ibrâhîm ben 'Abd Al-Qâdir Az-Zarhoûnî, mourut dans la soirée du lundi 17 Cha'ban de l'année courante 30 décembre 1669). Nous ferons plus loin la biographie de son fils Soulaïmân.

La Sayyida 'Aïcha Al-'Adawiya.

La simple d'esprit, la sainte Sayyida 'Aïcha al-'Adawiya a un sanctuaire célèbre à Miknâsat az-Zaitoûn. Elle était, que Dieu soit satisfait d'elle, dans un perpétuel état de préoccupation, de recueillement, et toujours abstraite et absente dans la pensée du Prophète, que Dieu lui accorde Sa bénédiction et le salut. C'est ainsi que sa renommée s'étendit, que ses lumières se répandirent et qu'elle accom-

plit des miracles extraordinaires et évidents. Elle eut de nombreux disciples; sa célébrité et son influence étaient grandes. Elle mourut au mois de Rabî'al-Awwal de l'année 1080 (juin 1669). Son tombeau est célèbre à Miknâs, où il est un lieu de pèlerinage; c'est une belle construction qui attire les pèlerins.

Sayyidî 'Abd Al-Wâhid ben Idrîs At-Tâhirî.

Le vertueux savant, versé dans les différentes sciences, et sachant se servir de toutes les finesses de la langue, Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid, fils du Sayyid Aboûl-'Alâ Idrîs At-Tâhirî Al-Djoûtî Al-Hasanî. Le savant, le pieux Sayyidî Al-'Arbî ben Ahmad Al-Fichtâlî a dit : Cet homme vertueux était dans une grande excitation d'esprit causée par le fait qu'il réunissait en lui seul, que Dieu l'agrée et lui fasse miséricorde, des connaissances qui sont en général réparties entre un grand nombre.

(Page 275.)

Il mourut à Marrâkech le lundi 15 de Rabî' ath-Thânî 1080 (18 août 1669). On le ramena à Fès dans un cercueil le vendredi 6 de Djoumada ath-Thânî (20 octobre) de la même année, et il fut enterré dans ce cercueil près du tombeau de Sayyidî Ahmad ben 'Alî As-Soûsî. C'est ce que dit Sayyidî Al-'Arbî Al-Fichtâlî. Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut du vivant de son père et ne laissa pas de postérité ainsi que cela est rapporté dans le *Dourr As-Sanî*. La biographie de son père sera faite dans le chapitre relatif à l'année qui suit.

Sayyîd Aboû Mahdî Ath-Tha'libî.

(*Page 275.*)

Le Chaikh, l'Imâm, l'élite des gens vertueux, le plus considérable dans le collier des gens illustres, celui qui fait le bien la nuit et le jour, l'un des plus grands savants, Sayyidî Aboû Mahdî 'Isâ ben Mouhammad Ath-Tha'libî Al-Dja'farî; c'est ainsi que le qualifie Aboû Sâlim dans sa *Fahrasa*, et il dit dans sa *Rihla :* « Le Chaikh ar-Riwâya Aboû Mahdî, c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie, m'a appris qu'un de ses principaux Chaikhs avait dit qu'il y avait dans les qaçîdas, surtout si on les dit avec conviction, un excellent moyen de dissiper la tristesse et de réaliser le désir; elles sont plus efficaces que les formules magiques et que les supplications, et leur effet est encore plus grand dans la solitude. On l'a expérimenté et on en a reconnu la véracité. Il est possible que par l'arrangement des mots selon une mesure spéciale, le cœur soit réjoui en formulant des prières et des recours à Dieu et que l'espérance de la réalisation du désir en soit fortifiée. » Il ajoute : « Ce que j'ai vu de plus extraordinaire à ce sujet, se trouve dans un certain ouvrage à la suite de ces vers :

En allant au pèlerinage de Sa'da,
Je voyais la terre se replier et son lointain se rapprocher.
Les pudeurs de la femme dont la compagnie plaît font que l'on recommence un conte, même s'il n'est pas terminé.

« Ibn 'Ouraïs, que Dieu lui fasse miséricorde, a dit que si l'on récitait ces vers sur une route pénible, elle était facilitée et qu'ils dissipaient le danger dans lequel on se trouvait, qu'ils rassasiaient si on avait faim et qu'ils désaltéraient ceux qui avaient soif. Il en est ainsi parce que les lettres contenues dans ces vers ont une vertu spéciale. Cette qacîda

est une des chansons arabes que nous avons entendues. Il ajoute dans le même ordre d'idées, celui qui, dans l'embarras, récite trois fois les vers suivants, se trouve soulagé :

Combien de fois ai-je été assiégé par l'armée du malheur;
Mon cœur se serrait sous l'influence d'une telle détresse,
Que je désespérais de la voir disparaître, jusqu'au moment où la bonté divine ramenait la joie.

Il dit encore : « Ce que l'on dit relativement aux particularités de la disposition des lettres a été relaté également par certains membres de la Tarîqa, à propos de l'efficacité qu'il y a dans la récitation de certains dhikr auxquels ils attribuent des vertus spéciales qui y sont contenues particulièrement, d'autres encore et que l'on ne trouve pas ailleurs, et Dieu est le plus savant. »

Puis il ajoute : « J'ai trouvé dans certains livres, des vertus secrètes des plus beaux noms de Dieu, tels que : Al-Kâfî [1], Al-Ghanî [2], Al-Fattâh [3], Ar-Razzâq [4].

(*Page 276.*)

« Celui qui prononce continuellement ces quatre noms de Dieu et qui désire quelque chose, l'obtient par la grâce de Dieu. » Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim dans sa *Rihla*.

Il dit également dans sa *Fahrasa* : « Je l'ai rencontré, c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie, lors de mon premier voyage et je me suis entretenu avec lui, mais je n'ai pas reçu son enseignement. Je l'ai rencontré au Caire plusieurs années après, lors de mon second voyage; j'ai reçu son enseignement et j'en ai tiré un grand profit. J'ai également étudié avec un grand nombre de ses Chaikhs.

1. *Al-Kâfî* : « celui qui suffit aux créations ».
2. *Al-Ghanî* : « celui qui est riche en excellence ».
3. *Al-Fattâh* : « celui qui ouvre les portes de la grâce ».
4. *Ar-Razzâq* : « le pourvoyeur ».

« J'ai étudié avec lui une partie du *Mousnad* d'Ibn Hanbal et il m'a diplômé pour tout ce que j'ai étudié avec ses Chaikhs ; il a écrit ce diplôme de sa main.

« Parmi ces Chaikhs, sans compter ceux dont j'ai été moi-même le disciple il faut citer : Sayyidî Aboûl-Hasan 'Alî ben 'Abd Al-Wâhid Al-Ançârî, enterré à Alger; Sayyidî Sa'îd ben Ibrâhîm Qaddoûra Al-Djazâïrî, qui avait reçu l'enseignement de Sayyidî Sa'îd Al-Maqqarî. Il faut citer également le saint, le vertueux Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Hawârî, disciple du Chaikh Khâlid Al-Makkî, disciple du Chaikh Sâlim As-Sanhoûrî. Le Chaikh 'Abd Al-'Azîz ben Mouhammad ben 'Abd Al'Azîz Az-Zamzamî Al-Makkî, disciple de son père, disciple lui-même de Zakariyâ. Le Chaikh 'Alî ben Al-Djamâl Ach-Châfa'î, enterré dans la noble Mekke : il avait été disciple du savant Mouhammad ben Ahmad ben 'Abd Al-Qâdir Al-Qourachî Az-Zoubaïdî Ach-Châfi'î, Imâm du Mihrâb Ach-Charîf de la Raouda très pure, que Dieu soit satisfait d'eux.

« Notre Chaikh Aboû Mahdî, dont nous parlons, habite jusqu'à présent au Hidjâz et fait souvent le voyage entre la Mekke et Médine; les habitants de ces deux villes ont pour lui une grande affection et un profond respect. Que Dieu nous le rende profitable ! Amen ! » Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim dans sa *Fahrasa*. Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut le 24 Radjab 1080 (18 décembre 1669), d'après le récit contenu dans la *Fahrasa* du Chaikh Sayyidî At-Tayyib Al-Fâsî.

Sayyidî 'Abdallah ben Moûsâ Al-Matrafî.

Le Faqîh, considérable et pieux, plein d'une foi profonde, le Sayyid 'Abdâllah ben Moûsâ Al-Matrafî. Sayyidî Al-'Arbî Al-Fichtâlî a dit : « il mourut avant l'aube, le dimanche 19 Ramadhân 1080 (12 février 1670) et il fut enterré dans

le sanctuaire du saint vertueux Sayyidî Mas'oûd Ad-Drâwî, (à Fès.) C'était un homme de bien qui passait sa vie à accomplir de bonnes actions à une époque où le mal dominait. C'était un des disciples de Sayyidî Mouhammad ben Aboû Châma et il se rencontra avec un grand nombre de gens de bien. Notre Chaikh Sayyidî Mouhammad ben Moubârak nous parlait de lui dans des termes qui témoignent de sa vertu. J'ai parlé de lui avec Sayyidî Mouhammad Al-Fâsî; il m'a dit : « — Sayyidî Mouhammad ben Moubârak est convaincu de la vertu de Sayyidî 'Abdallah; que Dieu l'ait en Sa miséricorde et nous le rende profitable ! »

« J'ai étudié avec lui une partie du Qorân; il a invoqué Dieu en ma faveur et m'a fait des recommandations. Je l'ai entretenu un jour sur la façon dont je comprenais les conseils; il m'a répondu : « — Sayyidî *un tel* m'a dit au moment de sa mort, lorsqu'on lui disait de faire des recommandations : — je vous recommande ce qui a été recommandé aux premiers et aux derniers : « Nous avons déjà recommandé « à ceux qui ont reçu les Écritures avant vous, ainsi qu'à « vous-mêmes, de craindre Dieu et de n'être point incré« dules[1]. » Telles sont les paroles de Sayyidî Al-'Arbî Al-Fichtâlî que nous avons rapportées d'après son manuscrit.

Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Hannâwî.

(*Page 277.*)

Le Faqîh Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Hannâwî est mort après la prière du vendredi le 16 Ramadhân 1080 (9 février 1670). Sayyidî-Al-'Arbî Al-Fichtâlî a dit : « Ce personnage fut le meilleur de ses contemporains et le plus excellent des hommes. » Il fut enterré le lendemain de sa mort.

1. Qorân, sourate IV, verset 130, p. 80.

Le Chaikh Ibrâhîm ben Mouhammad Al-Maïmoûnî.

Le Faqîh qui remonte aux sources, l'éloquent, le traditionniste, le Chaikh Ibrâhîm ben Mouhammad Al-Maïmoûnî, Al-Miçrî Ach-Chafa'ï, fut disciple de son père, Chams Ad-Dîn et d'un grand nombre de Chaikhs.

Parmi ses ouvrages, il faut citer la *Tahniyat al-Islâm* sur la construction du Baït Allah Al-Harâm. Aboû Sâlim a étudié auprès de lui le *Djâmi 'At-Tirmidhî*, une partie du *Çahîh* de Bâkhârî et du *Çahîh* de Mouslim, la *Chifâ*, les *Mawâhib*, les *Thoulathiyyât* de Boukhârî, les *'Ouchariyyât* d'Ibn Hadjar, les *Sounâïyyât* du *Mouwatta*, la liste des *Isnâd* par étreinte extraits des *Mousalsalat* d'Ibn Al-Djazarî et le *Mousalsal al-Aouliyyâ*. Il l'a diplômé pour ses différents Chaikhs parmi lesquels il faut citer: son père le Chaikh Mouhammad Al-Maïmoûnî; le Chaikh Mouhammad Ar-Ramlî, le Chaikh Ahmad As-Sanhoûrî; le frère de celui-ci, le Chaïkh Sâlim; Aboû Bakr Ach-Chanwânî; le Chaikh Mouhammad Al-Khahfâdjî, père de Chihâb; Ahmad Ach-Charbînî ; Ach-Chabrâwî ; le Chaikh 'Othmân Al-Ghâzî; le Chaikh Taha[1] Al-Maïnârî et le Chaikh Noûr ad-Dîn Az-Ziyâdi, tous disciples de Mouhammad Badr Ad-Dîn Al-Ghaïtî, disciple lui-même de Zakkariyâ.

Nous donnerons le complément des indications dans le résumé final; j'ai en effet répété à cet endroit la biographie de ce personnage afin de réparer les oublis et j'ajouterai un grand nombre de détails.

1. طه Terme de signification inconnue qui se trouve en tête de la XXe sourate du Qorân. C'est un des noms du Prophète, et il est prononcé *Taha*.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1080 (J.-C. 1669-1670).

On a commencé les fondations du pont du Seboû le 15 de Djoumâdâ ath-Tâniya (10 novembre 1669). Sa construction fut commencée en briques. Moulay Ar-Rachîd sortit pour attaquer Al-Abyadh le lundi 22 Radjab (14 décembre 1669) et il revint le jeudi 8 Ramadhân (30 janvier 1670). Les enfants du frère d'Al-Abyadh moururent le lendemain du jour où ils avaient été faits prisonniers; ils furent tués en effet après leur arrivée à Tâza.

Puis le Sultan Moûlây Ar-Rachîd tomba malade et faillit mourir; il élargit alors tous les prisonniers le samedi 17 (8 février). Le lendemain il fut rétabli. Le dimanche 15 de Dhoûl-Qa'da (6 avril 1670), fut célébré le mariage de Moulay Ismâ'îl frère du Sultan; au mois de Chawwâl, le pont de Reçîf avait été réparé [1].

ANNÉE 1081 (J.-C. 1670-1671).

Le Chérîf Aboûl-'Alâ Idrîs ben Mouhammad At-Tâhirî Al-Djoûtî Al-Hasanî.

(*Page 2*.)

Ce personnage est le père du Sayyid Abd Al-Wâhid mentionné plus haut. Il est mort en l'année ci-dessus.

1. La pagination du texte va de 1 à 277 et s'arrête à la fin de l'année 1080. Une nouvelle pagination commence à partir de l'année 1081.
Le texte arabe se trouve de ce fait partagé en deux parties : la première de l'année 1001 à l'année 1080, la seconde de l'année 1081 à l'année 1199. Cette disposition est différente de celle indiquée par l'auteur dans la préface

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1081 (J.-C. 1670-1671).

En cette année, Moûlây Ar-Rachîd s'empara de Taroudant, ville du Soûs extrême où se trouvent des rivières abondantes, des labyrinthes de jardins et des fruits variés; les marchandises y sont à très bas prix.

La route qui conduit à Taroudant passe par Aghourat entre des montagnes telles qu'il y en a peu au monde d'aussi élevées; cette route est très longue; les villages qui s'y succèdent sont rapprochés les uns des autres, les cours d'eau y sont nombreux et les fruits abondants.

Dans les régions les plus élevées de ces montagnes, il y a plus de vingt forteresses ou citadelles. L'une d'entre elles, imprenable, a été construite par Mouhammad Ibn Toûmart, souverain du Maghrib. Quatre hommes pouvaient la défendre contre le monde entier, tant elle est inaccessible. Moulay Ar-Rachîd s'en empara le 4 Çafar (23 juin 1670); il occupa Hachtouka le dimanche 18 (7 juillet) du même mois et tua 1.500 de ses habitants. Il marcha ensuite contre les gens du Sâhel, dont il tua, dit-on, plus de 4.000, le dimanche 25 Çafar (14 juillet). Au commencement du mois de Rabî 'Al-Awwal, il s'empara d'Ibligh, capitale d''Alî ben Hassoûn, et tua environ 2.000 de ses partisans au pied de la montagne.

Le septième jour du mois de Rabî'Al-Awwal, le Khalîfa du Sultan à Fès tua soixante coupeurs de route des Oulâd Djâma' et suspendit leurs corps au Bourdj Al-Djadîd.

Au mois de Djoumadâ Al-Akhira (octobre-novembre), de nouvelles pièces de monnaie rondes (*floûs*) furent mises en circulation: il y en avait vingt-quatre dans la *moû-*

de son ouvrage (Cf. *A. M.*, vol. XXI, pp. 18-33); il s'agit vraisemblablement ici d'une erreur du lithographe.

Nous avons, à partir de l'année 1081, suivi la pagination du texte; par contre nous avons cru devoir arrêter la première partie de l'ouvrage à la fin du XIe siècle, en nous inspirant de la pensée de l'auteur.

zoûna rachîdiya, alors qu'auparavant il en fallait quarante-huit; les flous carrés, *achqoûbiya*, n'eurent plus cours.

(*Page 3.*)

Le lundi 3 du mois de Radjab (16 novembre 1670), notre maître Ar-Rachîd revint de son expédition dans le Soûs et dans les premiers jours du mois de Cha'bân (décembre) il commença la construction de la Madrasa qui est située aux Charrâtîn, sur l'emplacement de la maison d'Azzoûz. Tout le monde sait que cette Madrasa a été construite par Moûlây Ar-Rachîd. Au milieu du mois de Cha'bân, Moûlây Ar-Rachîd ordonna de construire une qaçba dans le jardin de Ben Çalâh, ainsi que les maisons des Lamtoûn et les Dakâkîn : il donna mille mitqâls pour en construire les murs et ordonna à ses qâïds d'y bâtir des maisons : il donna également l'ordre aux Chârâga de construire la qaçba du Khâmis et donna pour cela mille mitqâls. Il alla ensuite le 4 Ramadân en pèlerinage à Sayyidî Aboû Yazâ, que Dieu nous le rende favorable!

Il alla ensuite à Salé et revint à Fès le 28 de Ramadân (10 janvier 1671).

ANNÉE 1082 (J.-C. 1671-1672).

Le Sultan Moûlây Ar-Rachîd Al-'Alawî.

Le Sultan noble, puissant et glorieux, qui a raffermi les bases de la religion et qui a arraché le mal jusque dans ses racines, le plus illustre descendant de la maison du Prophète, celui qui a fait surgir la gloire évidente des Alaouïtes, le plus brave parmi les lions, la pleine lune de la nuit, le soleil des créatures, l'ombre de Dieu sur l'univers et l'ins-

trument de Sa générosité envers les pauvres et les faibles, Notre Maître Ar-Rachîd ben Ach-Chérîf Al-Hasanî, 'Alawî d'origine, habitait à Sidjlamâsa.

Nous avons déjà mentionné précédemment ce qui se rapporte à la noble origine de ces Chorfâ et à la pureté de leur race, en parlant du père de Moûlây Ar-Rachîd et de son frère. Il est lui-même au nombre de ceux qui ont accompli des actions généreuses innombrables et des bienfaits que l'on ne saurait ni énumérer, ni détailler.

Il était au nombre de nos Seigneurs les Chorfâ de Sidjlamâsa, la ville lumineuse qui atteignit, grâce aux Chorfâ, la gloire suprême et devint la capitale du Maghrib, à laquelle le nom de Tâfilâlt a été donné. Ces Chorfâ venaient du Hidjâz, comme on l'a expliqué précédemment. Notre Seigneur et aïeul, que Dieu l'ait en Sa miséricorde, a dit dans son ouvrage intitulé le *Dourr As-Sanî* :

« Ce sont des Chorfâ de pure origine; ils comptent parmi les hommes de mérite, leur pouvoir égale celui des plus grands et leur distinction celle des plus estimés. Ils se sont élevés par leur piété, tels des pleines lunes, dans le ciel de la renommée; ils brillaient au milieu des assemblées de Sayyids ; ils étaient illustres en Orient et en Occident et ils portaient déployé l'étendard de la majesté et du respect. Leur influence était grande, leurs ordres étaient obéis et ils occupaient un rang unique et une situation sans pareille. Leurs caractère élevé les faisait combattre le mal, respecter leurs voisins, protéger les opprimés; généreux dans leurs dons, ils se montraient comme des lions contre l'injustice et ils défendaient le droit. Ils conservaient la nature généreuse de leur illustre origine et la grandeur de leurs ancêtres ; ils dépassaient tous les autres Chorfâ. Ils réunissaient dans leur famille bénie trois qualités : parmi eux se trouvaient les plus illustres des 'Oulamâ, le plus grand nombre de saints vertueux, et c'est chez eux que se trouvent les Souverains de notre époque et les Sultans tout-puissants. Que Dieu

conserve leurs monuments dans le bien et qu'il leur prête Son concours. » Plus loin il ajoute : « Le plus grand Sultan, le roi le plus glorieux, le pilier inébranlable, rechercha le Khilâfa; c'est notre Maître Aboûl-Makârim Moûlây Ar-Rachîd, que Dieu adoucisse le sommeil de son tombeau et qu'Il étende à lui Son pardon et Sa miséricorde! »

(*Page 4.*)

Il se manifesta d'abord dans le pays d'Angâd, puis il s'empara de Tâzâ et de ses maisons, puis du Rîf et des régions voisines, enfin de Fès, et il pénétra dans le Dâr el-moulk de Madînat al-Baïdâ (Fès al-Djadîd) la nuit du lundi 3 de Dhoûl-Hidjdja à la fin de l'année 1076 (27 mai 1667); il s'y établit, puis il soumit le Maghrib entier, région par région jusqu'à l'Ouad Noûn dans le Soûs extrême et jusque prés de Laghouat dans le voisinage du pays de Djarîd; il restaura la Souveraineté au Maghrib. Un récit détaillé de ses expéditions a été fait précédemment dans le chapitre consacrée à l'année 1069 (J.-C. 1658-1659). On peut s'y reporter : il est déjà question de ces événements auparavant, et plus loin des détails seront encore donnés année par année suivant l'ordre que nous avons adopté.

Lorsque le personnage dont nous écrivons la biographie passa par l'endroit appelé Chott, de la Dhara, il ordonna d'y creuser un grand nombre de puits qui sont appelés aujourd'hui les puits du Sultan. C'est une œuvre qu'il a laissée et les caravanes de pèlerins, à l'aller et au retour, y puisent de l'eau. C'est une des choses bienfaisantes qu'il a laissées, que Dieu l'agrée! Il a accompli dans cette courte période ces conquêtes importantes au profit des Musulmans malheureux, ou plus exactement au profit de tous, et elles sont dues à la conduite excellente qui lui était habituelle et qui était celle des plus braves et de ceux dont le courage extraordinaire ne recule pas devant les sabres. Dieu s'est servi de lui pour restaurer la religion qui déclinait et pour fa-

voriser les malheureux aux prises avec l'adversité. Il se plongea dans les flots des révolutions jusqu'à ce qu'il les eût apaisés et il lutta contre le feu de la rébellion jusqu'à ce qu'il l'eût éteint.

Par Dieu, cette intervention fut heureuse dans ses résultats! Dieu a sauvé par son moyen tout ce qu'il y avait au Maghrib de puissants et de faibles et il a enrichi les Chorfâ et le peuple; Moûlây Ar-Rachîd resta généreux et vertueux par sa conduite bénie; sa nature était d'une pureté parfaite; il ne tirait aucune vanité de son rang élevé et il était condescendant aux infortunés. Son caractère élevé et sa large générosité le faisaient rechercher les 'Oulamâ et les accueillir; il plaisantait avec eux en public et leur témoignait de la déférence. Aussi lorsqu'il rechercha la charge du Khilâfa, il arriva à l'obtenir en peu de temps; il laissa les preuves évidentes de son zèle pour le bien des Musulmans, comme la construction de la Madrasat Ach-Charrâtîn à Fès qu'il construisit depuis les fondations; il s'efforça de mener au mieux sa construction et de la rendre parfaite; il restaura également quatre arches qui étaient tombées du pont magnifique, tel qu'il n'en existe pas de pareil au Maghrib et qu'il y en a peu de semblable dans le monde habité; ce pont est sur le Seboû à une parasange de Fès. Le Hâfidh Al-Maqqarî dit, dans le *Nafh at-Tîb*, que « le pont de Cordoue a dix-sept arches, que chaque arche a cinquante empans, et que l'espace qui sépare les arches entre elles a la même dimension. »

(*Page 5.*)

Le pont du Seboû a huit arches, plus une petite; les grandes arches ont la même dimension que celles du pont de Cordoue, la distance entre les arches est également semblable. Ces dimensions sont peut-être même plus considérables que celles du pont dont parle Al-Maqqarî et dans l'ensemble il a environ la moitié du pont de Cordoue, un

peu plus ou un peu moins. Lorsque le Sultan Ar-Rachîd eut terminé le pont du Seboû, on y grava des vers composés par le grand savant, le Qâdî Aboû 'Abdallah Al-Madjâçî. Voici un de ces vers :

Ce passage a été créé par le Khalîfa. qui est le roi de la vérité et non un roi dans le sens métaphorique.

On a protesté contre ces vers en disant que le roi de la vérité, c'est Dieu seul et personne autre. Comment peut-on l'appliquer à un autre ? L'auteur dit à ce sujet : Le sens de vérité peut être envisagé sous quatre points de vue différents : par réflexion, au point de vue légal, au point de vue grammatical et selon la coutume. Par la réflexion il est évident que la Royauté ne peut être attribuée qu'à Dieu et non à un autre ; on peut en dire autant pour les trois autres points de vue : le plus probable c'est que dans les vers cités le terme de roi de la vérité est pris dans le sens courant, c'est-à-dire que d'après l'usage il ne s'applique qu'au Sultan. En tenant compte de ses contemporains il n'y a pas de doute à ce sujet ; mais en tenant compte de la manière de vie ancienne, ce terme constitue une exagération ! elle est autorisée en manière de louange. Dieu est le meilleur guide.

Parmi les œuvres remarquables, les dons magnifiques dus à sa nature bienfaisante, on peut rappeler que lorsqu'il entrait dans une ville, il visitait les mosquées et les madrasas, et il demandait des renseignements sur les cours des 'Oulamâ qui y enseignaient, sur ceux qui les suivaient ; quelquefois même, dit-on, il assistait au cours de quelque 'Âlim réputé. Nous avons vu dans quelques notes qu'il avait assisté au cours du Chaikh Al-Yoûsî. Il entrait lui-même dans les mosquées ; il entra un jour subitement à Fès alors qu'on ne l'attendait pas et il entra aux Qarawiyyîn : c'est ainsi qu'il avait l'habitude de faire ; puis il entra dans la Madrasat Al-Miçbâhiya : l'Imâm Al-Hasan Al-Yoûsî vint

au-devant de lui avec un autre Faqîh ; le sultan remit à chacun cent mitqâls. Lorsqu'il se trouvait avec les 'Oulamâ de son époque, il leur conseillait de répandre la science, de l'expliquer, de la fortifier, de la vérifier et de faire respecter les étudiants.

Il réussit dans tout ce qu'il désirait obtenir et Dieu a, par son entremise, rendu au Maghrib la prospérité après la ruine ; son soleil s'éleva à l'horizon, au moment où il changeait et devenait obscur. La royauté du Maghrib était interrompue et, grâce à Rachîd, Dieu sauva le pays de sa perte. Les hommes s'adonnèrent à l'étude et à l'enseignement ; les centres savants qui étaient vides depuis longtemps, se remplirent.

Il était né en 1040 (1630-1631), et il mourut, que Dieu lui fasse miséricorde, à Marrâkech la nuit du samedi, à l'approche de l'aube, 11 Dhoûl-Hidjdja de l'année 1082 (2 avril 1671). La nouvelle de sa mort parvint à Fès le matin du mercredi 15 du même mois. Notre Seigneur et grand-père a indiqué la date de sa mort dans le vers suivant :

Quant à Rachîd ben Ach-Chérif leur Imâm, Dieu lui donna la souveraineté complète sur son empire [1].

(*Page 6.*)

Son frère, le Sultan victorieux Moûlây Ismâ'îl, fut proclamé le mercredi 15 de Dhoûl-Hidjdja (25 avril). Dès le lendemain il envoya des troupes dans les différentes régions. Un Chérîf, son parent, a entendu Moûlây Ar-Rachîd sur le point de mourir, prononcer ces paroles : « Sois glorifié, ô Toi dont le règne est éternel : celui de ton esclave Rachîd a cessé. » Puis il ajouta : « Je n'ai plus qu'une seule préoccupation, c'est que j'ai pris l'argent de l'un sans aucun

1. La date en question est donnée par le chronogramme *fachaba*, فشب, qui se trouve dans le vers : *fa* = 1.000 ; *chîn* = 80, *bâ* = 2 ; total 1082.

droit et que je l'ai donné à l'autre qui ne le méritait pas. » Le Chérîf lui rappela que la miséricorde de Dieu et son pardon étaient immenses, et le Sultan mourut.

Il mourut de la suite d'un choc contre un arbre alors qu'il était à cheval. Le terme de sa vie était ainsi fixé.

Louange à Celui qui est éternellement unique, à Celui qui a envoyé au monde le plus grand malheur des temps et qui accorde à qui Il veut Son appui et Son inspiration.

Aboû Zaïd Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Al-Qâdî.

Le savant, le professeur illustre, l'imâm de ceux qui enseignent, le Chaikh du Maghrib, le maître célèbre par sa prononciation excellente et par sa mémoire, le calculateur Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Aboûl-Qâsim ben Al-Qâdî. On a fait précédemment la biographie de son père Aboûl Qâsim dans le chapitre consacré à l'année 1022 (1613-1614), ainsi que la biographie de son oncle dans l'année 1040 (1630-1631). Ils sont connus à Fès comme appartenant à la famille d'Aboûl-'Abbâs ben Al-Qâdî, auteur de la *Djadouat al-Iqtibâs* de la *Dourrat al-Hidjal* et d'autres ouvrages. Cette famille appartient à la tribu des Miknâsa et on a déjà vu ce qu'il a dit lui-même sur l'origine de cette famille, dans sa biographie qui se trouve au chapitre consacré à l'année 1025 (1616-1617), un des descendants du personnage dont nous écrivons la biographie m'a laissé entendre que celui-ci appartenait à la descendance du Qâdî Al-Miknâsî, auteur des *Madjâlis fîl Ahkâm*, qui était lui-même Yafranî et que tous appartenaient aux Miknâsa. Les Banoû Yafran sont une des tribus berbères, comme le disent Ibn Hazm et d'autres ; j'ai entendu raconter par quelqu'un qui l'avait lui-même entendu raconter, qu'eux-mêmes s'attribuaient une origine plus élevée que les deux origines citées : mais on ne saurait y attacher d'importance en tenant compte de ce qu'ont dit

leurs ancêtres eux-mêmes dans leurs ouvrages. Les Banoû Al-Qâdî sont bien connus à Fès, et ils ont des ancêtres dans la science.

Le personnage dont nous écrivons la biographie habitait sa maison à la petite place d'Ibn Razzoûq à Fès Al-Andalous ; elle appartient encore à l'un de ses descendants. Plusieurs de ses ancêtres étaient versés dans la science du calcul, de l'histoire, de l'astronomie, etc. On a fait précédemment leurs biographies. Aboû Zaïd, que Dieu lui pardonne, était professeur et Imâm ; sa prononciation était remarquable et sa baraka avait une grande influence ; il était le Chaikh Al-Djâmî de son époque pour la culture du Qorân et unique dans la classification des Riwâyas : c'était sa spécialité ; il donnait son enseignement de mémoire ; son argumentation était claire et solide. Parmi ses Chaikhs se trouve l'îmâm qui connaît Dieu, Aboû Zaïd Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Mahammad Al-Fâsî : il étudia avec lui les Hadîth et il assista à un grand nombre de ses cours. D'après les *Azhâr al-Boustân*, le personnage dont nous écrivons la biographie est né en l'année 999 (1590-1591) et il est mort le matin du mercredi 18 Ramadân 1082 (18 janvier 1672).

(*Page* 7.)

Il a imploré dans des vers le secours du Chaikh Aboûl-Ghâlib dont le sanctuaire se trouve à Çaghiwa, à l'intérieur de Bâb al-Foutoûh à Fès :

Nous souffrons de la maladie douloureuse qui afflige notre corps, à tel point qu'elle s'empare de nous et nous possède.

Nous sommes venus à votre sanctuaire qui est le remède de la maladie, car votre tombeau guérit.

L'invocation de votre nom suffit à soulager. C'est votre habitude de guérir le malade du mal dont il souffre.

Soulagez-nous, soulagez-nous, nous sommes à votre porte ; et votre bonté et votre générosité l'ont rendue célèbre.

Aboû Zaïd avait une grande réputation dans la science du Qorân dans tout le Maghrib, et il a laissé sur cette science des notes et des ouvrages. On ne saurait énumérer ceux qui ont reçu à ce sujet un enseignement, parmi les notables et les inconnus.

Parmi ceux qui ont été ses disciples on cite : le Hâfidh Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Al-Imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, qui a fait avec lui une lecture complète du Qorân d'après les sept *Riwâya*[1], puis une autre lecture d'après les dix *Riwâya* de Nâfi' ; il étudia également avec lui la *Châbibiya*, les *Karârîs*, et le *Tafcîl* d'Ibn Ghâzî ; il lui donna un diplôme pour tout ce qu'il avait étudié avec lui. Le personnage dont nous écrivons la biographie est enterré dans le sanctuaire et contre le tombeau de Sayyidî 'Ali Aç-Cinhâdjî, près la Mouçallâ de Bâb Al-Foutoûh à Fès, que Dieu lui assure sa miséricorde et nous le rende profitable ! Amen !

Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Hâdjdj Ad-Dilâï.

Le Raïs Aboû' Abdallah Mouhammad Al-Hâdjdj, fils du grand Chaikh Sayyidî Mahammad, fils du Walî connaissant Dieu, Aboû Bakr Ad-Dilâï. On a fait précédemment les biographies de son père et de son grand-père. Le personnage dont nous écrivons la biographie gouverna le Maghrib et les habitants de ce pays le proclamèrent en l'année 1161, au commencement du mois de Rabî' Ath-Thânî (mars-avril 1748). Ses parents voyaient avec déplaisir sa

1. *Riwâya*. Les Riwâyas sont les sept lectures du Qorân, selon les sept dialectes de Qoraïch, de Hadaïl, des Hawâzil, du Yémen, de Tamîm, des Banî Asad et des Banîl-Harîth.

On appelle *Chouyoûkh ar-Riwâya* les Chaikhs qui ont établi ces lectures. *Nâfi'* est l'un d'entre eux et a eu plusieurs disciples, entre autres *Warch* dont la lecture est la plus courante au Maroc.

proclamation et à ce sujet, son frère, le savant Sayyidî Ach-Châdilî a dit :

Nous sommes affligés d'une lourde parenté;
De peu de profit dans la prospérité.
Nous n'avons rien à en espérer dans sa bonne fortune
Et si elle est misérable, nous le sommes avec elle.

(*Page 8.*)

La parenté, c'est-à-dire les proches ; la prospérité, c'est l'époque de l'abondance et si cette parenté est de peu de profit dans les temps d'abondance, à plus forte raison en temps de famine.

Il en fut en effet, ainsi et les gens de Dilâ eurent à supporter des peines et des infortunes du fait de sa royauté, au moment où il la perdit. A ce moment le Sultan notre maître Ar-Rachîd prit en mains la direction des affaires des Musulmans, et on a vu précédemment ce qu'il arriva entre lui et la Zâouïa du personnage dont nous écrivons la biographie. On nous a raconté que Moûlây Ar-Rachîd, lorsqu'il arriva devant la Zâouïa de Dilâ pour s'en emparer, rencontra Sayyidî Mouhammed Al-Hâdjdj qui lui dit : « Que voulez-vous ? » Il lui répondit : « La souveraineté ! » Il lui dit : « Elle est maintenant à sa vraie place », puis il lui rendit hommage et lui fit un don d'argent. Moûlây Ar-Rachîd le fit sortir de la Zâouïa avec sa famille et ses gens, et les envoya à Tlemcen, où Sayyidî Mouhammad Al-Hadjdj mourut dans la soirée du jeudi, le 4 Mouharram 1182 ; il fut enterré le lendemain près du sanctuaire du Chaikh, l'Imâm As-Sanoûsî. Il régna pendant environ quinze ans. L'Imam Aboû Alî 'Al-Yoûsî a parlé de lui dans sa *Mouhadara* et a fait son éloge dans certains passages. Le temps de son règne ne fut complètement ni une époque de paix ni une époque de guerre. On a raconté les événements de son règne en détail dans les chapitres consacrés aux années précédentes. Dieu est notre guide.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1082 (J.-C. 1671-1672).

Au cours de cette année, au commencement du mois de Çafar (juin-juillet 1641), le Sultan Moûlây Ar-Rachîd envoya des cavaliers faire la guerre sainte dans les environs de Tanger : il envoya également des cavaliers dans le Soûs sous le commandement du Qâïd 'Abdallah A'râç ; c'était le mardi 17 de Djoûmâdâ al-Oûlâ (21 septembre). Il alla lui même à Tafrata pour chasser, le lundi, avant midi : il apprit la révolte de son neveu et rentra à Fès le samedi 11 Ramadân (11 janvier 1672) dans la matinée. Il repartit le même jour à l''Açar et trouva son neveu prisonnier entre les mains de ses serviteurs à Fatrâra ; il l'envoya au Tafilâlt.

Moûlây Ar-Rachîd alla ensuite à Marrâkech, et envoya le gouverneur de cette ville, Zaïdan, à Fès le mercredi 9 de Dhoûl-Qa'da, pour y chercher des troupes. Les gens du Soûs et des autres tribus soumises vinrent le rejoindre à Marrâkech, et la harka, dont les tentes étaient déjà dressées le long du Wâdî Fès, devint sans but. Moûlây Ar-Rachîd mourut et son frère Moûlây Ismâîl fut proclamé, comme on l'a vu précédemment. A la fin du mois de Hidjdja (avril 1672), le Sultan apprit la révolte à Marrâkech de son neveu Moûlây Ahmad Bel-Mahâriz ; il se dirigea directement vers cette ville.

ANNÉE 1083 (J.-C. 1672-1673).

Sayyidî Qâsim Al-Khaçâcî.

(*Page 9.*)

Le Chaikh, l'Imâm qui connaît Dieu, le prestigieux, l'océan de science en matière de Taouhîd; la mine de piété, l'homme qui vivait dans la solitude et dans l'union la plus complète avec la divinité, Aboûl-Fâdel Qâsim bel-Hâdj Qâsim Al-Khaçâcî Al-Andalousî. Son surnom de « Al-Khaçâcî » provient de Khaçâça, ville située au bord de la mer sur le Djabal al-Qoulâi'a.

Cette ville est aujourd'hui abandonnée. Ses ancêtres y habitaient et la quittèrent ensuite. On dit que le personnage dont nous écrivons la biographie disait lui-même : « Nous sommes originaires d'Andalousie » ; ces renseignements se trouvent dans le *Maqçad*. J'ai entendu dire par quelqu'un du pays que plusieurs des ancêtres de Sayyidî Qâsim étaient connus comme de saints personnages. Parmi eux on cite Sayyidî Mas'oûd Al-Khaçâci, saint célèbre, dont la qoubba est un lieu de pèlerinage dans le Rîf. Il est connu comme appartenant à la famille du personnage dont nous écrivons la biographie. Sans ces renseignements on pourrait comprendre cette famille avec les Bani Khaçâça, qui sont des Arabes du Yémen, descendants de Qahtân et avec les Banî Ça'b ben Dahmân, ainsi que cela est rapporté dans la *Djamhara* d'Ibn Hazm.

Le Chaikh Aboû 'Abdallah Al-Mahdî ben Ahmad Al-Fâsî, dans son ouvrage *Al-Ilmâ'*, dépeint le personnage en question comme nous l'avons fait nous-même et il dit : « Il était le plus souvent absorbé par l'idée de l'unité de Dieu et

plongé dans la profondeur de la réalité des choses ; chaque mois, il était pendant cinq jours dans un état d'absence encore plus prononcé, à tel point qu'il ne distinguait plus le ciel de la terre, ni le jour de la nuit. » Il ajoute : « L'intensité de son état était si forte, qu'elle provoquait des accès et des danses chez ceux qui y assistaient : ceux qui ne voyaient que les apparences, qui ne se rendaient pas compte des choses et qui ne partageaient pas son état le blâmaient, et ceux-là seuls qui savaient pouvaient le comprendre. Il avait des sentiments élevés et une grande ambition. Les voies lui furent ouvertes d'abord par le grand saint, détaché des biens du monde, Sayyidî Moubârak ben 'Ababoû enterré à Bâb Al-Guîsa, puis par l'Imâm Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî, puis par Sayyidî Mahammad ben 'Abdallah ; il s'est rencontré avec des Chaikhs, tels que 'Abdallah Al-Goûmî, enterré à Al-Qoula'ia, à Fès ; Abou Abdallah Ad-Drâoûï ; Abou 'Abdallah Hakîm ; Sayyidî Mas'oûd Ach-Charrât ; Sayyidî 'Alî ben Dâoud, enterré en Marnisa. On a fait précédemment la biographie de tous ces personnages. L'Imâm considérable, qui connaissait Dieu, notre Seigneur Ahmad ben Mahammad ben 'Abdallah fut son disciple ; il lui devait sa perfection. Sayyidî Qâsim fit de nombreux miracles et ceux qui veulent être complètement renseignés à ce sujet devront lire notre ouvrage appelé *Az-Zahr Al-Bâsim fi Manâqib Ach-Chaikh Sayyidî Qâsim ;* il comprend huit chapitres.

Nous avons suffisamment parlé de ce personnage. Notre Seigneur et grand-père (que Dieu le prenne en sa miséricorde !) dans son ouvrage sur notre Seigneur Ahmad, disciple de Sayyidî Qâsim, a consacré un chapitre particulier à celui-ci et il est très suffisant. Ceux qui veulent être renseignés peuvent le consulter.

Le personnage dont nous écrivons la biographie est né au commencement de 1002 (1593). D'après *Al-Ilmâ'*, il est mort dans le milieu de la nuit du dimanche 19 Ramadân

de l'année 1083, concordant avec la nuit du 29 décembre, à quatre-vingts ans environ. Il a été enterré auprès de son chaikh Sayyidî Mahammad ben 'Abdallah, hors de Bâb al-Foutoûh, à Fès ; son disciple, qui connaît Dieu, Ahmad, fils de son Chaikh Sayyidî Mahammad ben 'Abdallah, lui a construit une qoubba. Nous n'avons pas dit tout ce que nous avons lu à son sujet, mais nous avons résumé en proportion du temps dont nous disposions, en tenant compte des ouvrages que nous avons indiqués ; c'est ainsi que nous avons fait pour tous les personnages sur lesquels nous avons écrit un ouvrage particulier. Que Dieu nous dirige !

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1083 (J.-C. 1672-1673).

Moûlây Ismâ'îl entra à Marrâkech le 7 Çafar (4 juin) après avoir battu les habitants de cette ville la veille, qui était un jeudi ; il transporta le corps de son frère Moûlây Ar-Rachîd à Fès et l'enterra dans le sanctuaire du Chaikh, du grand saint Sayyidî 'Ali ben Hirzihim, que Dieu nous le rende favorable : c'était le lundi 17 Çafar (14 juin) ; à la fin de Rabî' al-Awwal (juillet), Moûlây Ismaïl envoya devant lui un certain nombre d'esclaves, distribua la solde et se prépara à partir en expédition dans le Çahrâ (Sahara) et dans d'autres régions. Il avait annoncé son départ pour le vendredi après la prière, mais les gens de Fès trahirent le qâïd de la Mahalla, Zaïdân ben 'Obaïd Al-Mâlikî Al-Amirî At-Toûnsî, le jeudi au coucher du soleil, le 2 de Djoûmâdâ Al-Oûlâ (26 août). — Il y eut combat entre la Mahalla et les gens de Fès ; ceux-ci s'adressèrent au neveu du Sultan, Moûlây Ahmad ben Mahâriz, qui leur écrivit et vint s'ins-

taller près de Doubdoûb (Debdoû) sur la Moulouïa. On se mit à le proclamer dans les soûqs et dans les campagnes le jeudi 20 de Djoûmâdâ Ath-Thâniya (13 octobre), à midi. Dans la nuit du lundi 24 du même mois (17 octobre) les enfants du prétendant Soulaïmân furent tués. On a parlé précédemment de leur père. — Le meurtre fut commis à l'instigation de Sayyidî Ahmad ben Idris, des Chorfa de Dâr al-Qaïtoûn. Puis le frère de celui-ci, Sayyidî Al-Hafîd, fut tué traîtreusement, peut-être par quelqu'un du parti des Oulâd Soulaimân, peut-être par maladresse par un des serviteurs des Chorfâ. Au coucher du soleil du dimanche dernier jour de Djoûmâdâ Ath-Thâniya (12 novembre 1671), dix cavaliers allèrent trouver Moûlây Ahmad ben Al-Mahâriz à Tâzâ après qu'il eut envoyé un courrier à Fès. Parmi eux se trouvaient les Oulâd Ad-Dhaouriyât et d'autres. Le mardi 2 de Radjab (14 novembre) dans la matinée, arriva à Fès un courrier d'Al-Khadîr Ghailân, annonçant qu'il était arrivé à Tétouan venant d'Alger sur plusieurs bateaux, avec les Oulâd An-Naqsîs, et qu'il y était entré. Moûlây Ismâ'îl avec son armée se dirigea vers Tâzâ et marcha contre son neveu, après la prière du vendredi, le 5 Radjab (7 novembre).

Le blé atteignit le prix de 40 ouqias par wasq[1], et à cette époque cette mesure équivalait à un wasq et demi légal.

Le savon atteignit le prix de 4 moûzoûnas le *ratal* (livre) et il n'y en avait pas; le beurre valait 3 ouqias, ainsi que l'huile. On ne mangeait que de la viande de bœuf;

(*Page 11.*)

personne ne put accomplir le sacrifice de l'Aïd Al-Kabîr et cette fête fut semblable à l''Aïd Al-Fitr ('Aïd ac-Çaghîr). Quelques personnes seulement immolèrent un veau ou un

1. Le *wasq*, littéralement « charge », est une mesure pour les grains.

autre animal. Les moutons avaient atteint le prix de 10 mithqâls.

Sayyidî Al-Mahidî ben Ahmad Al-Fâsî dit dans son ouvrage ʿ *Al-Ilmâ :* « Lorsque les gens de Fès se soulevèrent contre notre maître Ismâʿîl, que Dieu lui donne la victoire, notre Seigneur Ahmad ben ʿAbdallah leur disait que ce qu'ils faisaient était en contradiction avec la Charîʿa, que leur soulèvement n'était pas légal, qu'ils seraient vaincus et qu'ils retomberaient dans les mains du Sultan ; il ajoutait que la répression serait empreinte de miséricorde, que le Sultan ne punirait que les vrais coupables et qu'il n'entrerait pas dans la ville de force, mais qu'elle se rendrait à lui et que la calamité ne serait pas générale. Il en fut ainsi. Les gens de Fès étaient soulevés depuis deux mois, lorsque Ghaïlân s'avança, venant d'Acîla, d'Al-Qçar et de Tétouan : Moûlay Ahmad ben Mahâriz s'avança jusqu'à Tâzâ ; Mou lay Ismâʿîl marcha à sa rencontre pour l'arrêter ; il resta du côté de Tâzâ pendant quelques mois. »

Sayyidî Ahmad dit un jour à quelqu'un que le Sultan marcherait de Tâzâ contre Ghaïlan, en longeant les bords (du Seboû) pour obtenir un résultat; puis qu'il reviendrait. Cette personne s'étonna de ce discours ; c'était en effet la saison des pluies et le Sultan ne pouvait pas abandonner Tâzâ ; cependant c'est ce qui arriva peu de temps après. Lorsque la paix fut sur le point d'être rétablie, Sayyidî Ahmad ben ʿAbdallah sortit de la ville en annonçant à un de nos amis que tout était terminé et que la ville s'ouvrirait peu de temps après son départ. Les choses se passèrent ainsi. Les gens de Fès, qui étaient mêlés au soulèvement, eurent peur en voyant partir Sayyidî Ahmad et tremblèrent ; ils renoncèrent à leurs projets et ils cherchèrent, à partir de ce moment, celui qui pourrait intervenir pour ramener la paix et ils s'en occupèrent activement jusqu'à ce que la tranquillité fût rétablie, Dieu soit loué. Les gens de Fès considéraient cela comme im-

possible et personne ne pouvait en parler; si quelqu'un parlait de la soumission à Moûlây Ismâ'îl, on le menaçait et on le maltraitait; on le recherchait partout, tellement qu'il ne pouvait échapper que si Dieu protégeait sa vie. Tous les gens des confréries prétendant à une certaine inspiration divine et ayant la réputation d'avoir cette inspiration prétendaient que jamais Moûlây Ismâ'îl ne rentrerait à Fès et que son règne ne s'établirait pas. Lorsque Sayyidî Ahmad ben 'Abdallah eut quitté Fès, ceux qui le fréquentaient nous racontèrent qu'il était très préoccupé par la question de Fès, jusqu'au jour où les habitants de Fès allèrent trouver Moûlây Ismâ'îl et lui firent leur soumission. Sayyidî Ahmad s'était arrêté dans un endroit du Saïs, et on nous a rapporté qu'il était dans une grande joie avant que la nouvelle du rétablissement de la paix et de la tranquillité arrivât jusqu'à lui; on remarqua beaucoup la chose et peu après la nouvelle lui parvint. Il dit à quelques-uns de nos amis : « J'ai donné la clef, mais je me suis aperçu que quelques-unes de ses dents étaient tordues; je les ai redressées et j'ai ouvert moi-même la porte, c'est-à-dire la porte de Fès; que celui qui peut la fermer la ferme. »

(Page 12.)

ANNÉE 1084 (J.-C. 1673-1674).

Le savant Sayyidî Mouhammad ben Ahmad ben Yoûsouf Al-Fâsî.

Le Chaikh, le faqîh, le savant en de nombreuses sciences, le hâfidh, le qâdî Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Ahmad

ben Yoûsouf Al-Fâsî ; on a vu précédemment les biographies de son père et de son grand-père. Le personnage dont nous écrivons la biographie était un des savants les plus considérables. L'auteur du *Matmah*, dans sa *Fahrasa*, dit qu'il fut un des prodiges de Dieu par sa mémoire et personne ne l'égalait à ce sujet, pour toutes les sciences ; il y joignait une grande intelligence et ses comparaisons étaient remarquables. Il était de relations agréables et d'un caractère charmant ; il pleurait facilement et il accueillait les petits et les grands avec bienveillance. Il fut pendant longtemps qâdhî de Mîknâs Az-Zaïtoûn. Sa conduite était exemplaire et les habitants de Miknâs avaient pour lui une grande affection, comme si leurs cœurs s'en étaient imprégnés. Il demanda sa retraite ; elle lui fut accordée et il vint s'installer à Fès où il donna des consultations et fut chargé de la Khotba à la mosquée des Qarawiyîn. Il abandonna ensuite cette fonction et se consacra uniquement à l'enseignement jusqu'à sa mort, qui survint au coucher du soleil, la veille de l'anniversaire de la naissance du Prophète, et il fut enterré le jour du Moûloûd de l'année 1084. Il était né à Fès en 1008 (1599-1600) ; il avait été disciple de ses oncles Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Mahammad et Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-'Arbî, du qâhdî Ibn Aboûn-Nou'aïm, d'Aboûl-Hasan ben Zoubaîr, d'Aboû Mouhammad Ibn 'Achir. Il obtint un diplôme du Chaikh Aboû 'Abdallah Al-Qaçar. Il fut également le disciple du faqih Aboûl-Hasan 'Alî ben Al-Battiouî. La biographie de celui-ci a été faite précédemment ; il y est appelé Al-Battiouî avec le *hamza* après le *wâw*. Le personnage dont nous écrivons la biographie et l'Imâm Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî Al-Fâsî, étaient égaux par le savoir, par l'âge et par leur fréquentation des Chaikhs. Tous les deux étaient illustres à leur époque. Que Dieu les prenne en sa miséricorde et nous les rende profitables ! Amen !

Le savant Sayyidî Ahmad, surnommé Hamdoûn Al-Mizouâr Al-Mouzdjînî.

Le faqîh, le grand savant, le khatîb, le qâdî illustre Aboûl-'Abbâs Ahmad, surnommé Hamdoûn Al-Mizouâr Al-Mouzdjînî, originaire de la ville connue sous le nom d'Azdjin, près d'Ouazzân ; c'était un des plus célèbres 'Oulamâ de Fès. Tout son temps était occupé par l'enseignement ; il était remarquable en rhétorique, pour l'exposition et pour l'explication ; il avait une grande précision dans ses recherches et on avait recours à lui dans les cas difficiles. La plupart de ses écrits ont trait à la grammaire et à la rhétorique. Un grand nombre des principaux 'Oulamâ avaient été ses élèves, tels que Aboûl-'Abbâs Ibn El-Hâdjdj, Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm Djasoûs, Aboû 'Abdallah Al-Mahdî Al-Fâsî et d'autres. Il fut qâdhî de Fès l'Idrisite et quitta ce poste, où il fut remplacé par Aboû 'Abdallah Al-Madjacî. Tout cela se passait sous le règne de Moûlây Ar-Rachîd ben Ach-Charîf Al-Hasanî. Le personnage dont

(Page 13.)

nous écrivons la biographie est né en 1014 (1605-1606) et il est mort en 1084 (1673-1674) ; il est enterré dans le sanctuaire de Sayyidî 'Alî ben Hirzihim, hors de Bâb Al-Foutoûh à Fès. Il recueillit un grand nombre de sciences auprès des savants de Fès, tels que le très savant Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid Ibn 'Achir-Aboûl-'Abbâs ben 'Imrân et d'autres.

Le Chaikh Aboû Sa'îd 'Othmân ben 'Alî Al-Yoûsî.

Le savant à la science profonde, le généreux, Aboû Sa'îd 'Othmân ben 'Alî Al-Yoûsî, de la tribu du Chaikh, de l'Imâm

Aboû Alî Al-Hasan ben Mas'oûd Al-Yoûsî. Celui-ci, dans ses *Mouhâdarât*, dit qu'Aboû Sa'îd l'a célébré dans des vers :

Mon esprit s'est obscurci; sans doute Aboû 'Alî
A passé comme le vent lorqu'il passe sur les collines, etc.

Le personnage dont nous écrivons la biographie a été le disciple du grand savant, l'illustre voyageur, Sayyidî 'Abdallah ben Mouhammad Ayâch, qui lui donna un diplôme reproduit dans sa *Fahrasa* où sont indiqués ses Chaikhs et la chaîne des Chaikhs qu'il a rencontrés en Orient et en Occident : on trouve également dans cette *Fahrasa* un diplôme donné par Sayyidî 'Abdallah à l'Imâm Sayyidî Ahmad ben Sa'îd, qâdî de la Ville Blanche (Fès), et il n'y a pas une grande différence entre ces deux diplômes. Voici le texte du diplôme donné au personnage dont nous écrivons la biographie :

Que Dieu dirige dans toutes les circonstances et que la puissance divine aide à parvenir à son but notre frère en Dieu, celui qui est notre ami en Son nom, qui est sincère dans ses paroles et dans ses actes, celui dont le charme fait fondre les rochers, dont le style est respecté par les océans de science, le savant très instruit, le vérificateur qui explique les difficultés, celui qui recherche les lumières de la science, qui dirige les plus nobles natures, le plus éloquent des littérateurs de son époque par sa plume et par sa parole, supérieur à eux tous par sa poésie et sa prose rimée qui sont excellentes, celui qui s'associe à toutes les bonnes actions et qui s'éloigne de tout mal; celui dont l'intelligence pénètre toutes les sciences ; l'ascète aux sentiments religieux ; celui qui fait tous ses efforts pour accomplir tous les devoirs de la religion et qui suit dans la mesure de ses forces la route indiquée par les Imâms qui suivent la bonne voie, Sayyidî Aboû Sa'îd 'Othmân ben 'Alî Al-Yoûsî ; il sera encore dirigé par Dieu dans toutes ses actions :

qu'Il l'aide pour arriver à son but! Il est de ceux don l'amitié pour nous est ancienne; nous avons partagé nos joies et nos peines; il s'est complètement donné à nous; ce qui est à lui est à nous et ce qui est à nous lui appartient. Il nous a fréquenté depuis son enfance jusqu'à sa maturité, et nous avons mélangé les entretiens sérieux et les paroles frivoles, les conclusions exactes et les autres. Nous lui avons enseigné des sciences élevées et il nous assiste dans un grand nombre de recherches.

(*Page 14.*)

Parmi les ouvrages qu'il a étudiés avec nous, sont : le *Çahîh* de l'Imâm Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Ismâ'îl Al-Boukhârî (que Dieu lui soit favorable!) dans son entier et à plusieurs reprises; les *Chamâïl* d'Al-Tirmidî; une partie du *Mouwattâ;* la plus grande partie du *Djâmi 'Aç-Çaghîr* d'As-Sayoûtî; une partie des *Mawâhib al-Ladounia* d'Al-Qastallanî et de la *Sîra* d'Aboûl-Fadhl Al-Yâ'mourî, du commentaire de l'ouvrage de biographie (*Poésies biographiques*) d'Al-Manawî par Al-Irâqî, une partie de l'*Alfiya* d'Al-Manawî sur la technique des Hadîth, et de plusieurs ouvrages des Hadîth; une partie de l'*Alfiya* d'Ibn Mâlik ainsi que la moitié environ du commentaire d'Al-Mourâdî sur cet ouvrage; une partie également d'Al-Ouchmoûnî et une partie des *Mahâdî* d'Ibn Hichâm, commentaires du même ouvrage; la *Lâmiya* d'Ibn Mâlik; la *Khazradjiya.* Il a étudié également à plusieurs reprises le *Moukhtaçar;* une partie de la *Touhfa* d'Ihn 'Acim; la *Koubrâ* d'As-Sanoûsî; les *Marâcid* du Chaikh de nos Chaikhs Sayyidî Al-'Arbî Al-Fâsî; une partie des vers d'Ibn Zakrî; le *Minhâdj* d'Al-Ghazzâlî; la *Bidâyât Al-Hidâya* et une partie d'*Al-Ihyâ* du même auteur; une partie du *Qaout* d'Aboût-Tâlib Al-Makkî; les *Hikam* d'Ibn 'Atâ Allah et le *Tanwîr* du même auteur; les *Latâïf al-Manan* et

d'autres ouvrages de Çoufisme; il a entendu également nos leçons sur Al-Qazwînî et une partie du *Moukhtaçar* de Sa'd sur cet ouvrage, et cela plusieurs fois; il a entendu également nos leçons sur l'*isaghoûdjî* d'Al-Bouqâ'î, sur le *Soullâm* d'Al-Akhdarî et sur d'autres ouvrages de sciences en grand nombre. Il a reçu de nous le dhikr et il nous a visité souvent. Que Dieu continue à le conduire dans la bonne voie et qu'il lui assure son aide. Il nous a demandé avec bonne foi et avec la meilleure intention, dans le but de faire suite aux plus grands Sayyids et de continuer la chaîne des 'Oulamâ les plus vertueux de l'Islâm, de lui donner un diplôme pour tout ce que nous possédons de science et pour toutes les certitudes que nous avons recueillies chez les Imâms, dans les différentes sciences que nous avons étudiées dans les ouvrages ou dont nous avons entendu l'enseignement, ce que nous avons appris et ce que nous avons lu, ce pour quoi nous avons été diplômé, ainsi que ce qui nous a été appris personnellement, ce que nous avons trouvé dans des livres et ce que nous avons appris par des relations, par l'entrecroisement des doigts ou par la réunion des paumes [1], dans les '*Awâlî* et dans les *Mousalsalât*, en bloc et en détail, dans toutes les Sciences : *Hadîth*, *Fiqh* et *Adab*, les commentaires et le Çoufisme. Nous avons accueilli sa demande et son intention, dans l'idée de manifester notre amitié pour lui et nous avons admis la sincérité de son désir et nous avons profité de cette occasion de le satisfaire, et de bénéficier de la sincérité de sa prière et nous avons dit : « Nous avons diplômé notre frère, le célèbre étendard de la science, pour tout ce que nous savons, par lecture ou par audition, en détail et dans l'ensemble. C'est un diplôme et une preuve d'affection qui témoigne de ses connaissances de nos voyages, de nos

1. مشابكة et مصافحة Il s'agit de l'acte matériel par lequel la chaîne çoufique se continue de Chaikh en Chaikh.

Chaikhs et du profit qu'il a tiré de ses connaissances, de ce qu'il a lu et de ce qu'il a entendu de choses remarquables et de choses courantes, dans tous les ouvrages et recueils, dans les volumes de petites dimensions et dans les ouvrages considérables, dans les notes et dans les travaux de longue haleine, dans les choses du passé et dans celles du présent, les anecdotes variées et les événements différents : cela lui est entièrement dû et il a droit à cette preuve de considération de l'avis des savants. Nous ajouterons ses différentes chaînes, s'il plaît à Dieu élevé. »

(*Page 15.*)

Puis, dans sa *Fahrasa*, A'yâch indique les chaînes et les Chaikhs ; il fait également l'éloge du Yoûsî dans sa *Rihla* ; cite des passages de sa correspondance et dit à ce sujet : « Parmi les choses qui vous portent à la tristesse ; qui vous poussent à rechercher notre compagnie et qui font dire : « Plût à Dieu que j'eusse suivi le sentier avec « l'apôtre ! Malheur à moi ! Plût à Dieu que je n'eusse « pas pris Un Tel pour ami[1]... »

Dieu nous a accordé un voyage favorable, tel qu'il y en a peu de semblable, par le nombre de voyageurs et par les circonstances les meilleures, sans gens du commun et avec des personnes agréables. On n'a entendu pendant ce voyage ni cris, ni discussions et on ne trouvait personne pour vous contredire. C'était une réunion de gens de haute condition et de bonne éducation ; il n'y avait que des gens instruits, commerçants, fouqahâ et notables de tribus. Il se trouvait dans cette caravane environ dix mouaddins. Pendant le dernier tiers de la nuit la caravane frémissait à leur voix et au bruit de la récitation du Qorân. Nous ne faisions que réciter le Qorân et nous entretenir avec nos compagnons des choses de la religion. Chaque nuit nous récitions le

1. Qorân, sourate XXV, versets 29 et 30.

Qorân en entier dans nos tentes, outre le hizb d'usage. Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim dans sa *Rihla*. — C'est une preuve de la considération dont jouissait le personnage dont nous écrivons la biographie, qui réunissait en lui un grand nombre de sciences qui lui donnaient du prestige. Dieu par Sa grâce est notre guide.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1084 (J.-C. 1673-1674).

L'eau cessa d'arriver à la Mosquée des Qarawiyîn : cela s'était déjà produit auparavant et l'eau était revenue. Le dimanche, 20 de Djoûmâdâ Al-Oûlâ (2 octobre 1673), Al-Khadir Ghailân fut tué; nous avons déjà parlé de ses agissements l'année précédente. Le 17 ou le 20 de Djoûmâdâ At-Thâniya (9 ou 12 octobre), Moûlây Ismâ'îl campa avec son armée à Ras al-Mâ ; puis il entra à Fès Al-Djadîd et cessa les hostilités avec les gens de Fès, qui se sauvaient les uns après les autres. Dans la matinée du 17 Radjab (28 octobre) les fouqahâ de Fès allèrent à Fès Al-Djadîd pour faire leur soumission à Moûlây Ismâ'îl. Leur insurrection avait commencé dans la soirée du jeudi, 1 de Djoûmâdâ Al-Oûlâ, de l'année 1083 (24 septembre 1672). Le Sultan lutta contre eux pendant un an, deux mois et dix-huit jours. Le 22 de Radjab (19 décembre 1673) le Khatîb des Qarawiyîn, Sayyidî Mouhammad Al-Bou'anânî Ach-Charîf, fut destitué et remplacé par le Qâdî Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Al-Hasan Al-Madjacî. Pendant la fête de l''Aïd Al-Aḍhâ le Sultan fit une expédition contre Miknâsa et revint rapidement; il confia ensuite la direction des affaires à 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad ben 'Abd Al-'Azîz Al-Maghawî et donna la place de qâïd (de Fès) à Ahmad At-Tlamsânî : ils gouvernèrent la ville, volèrent, emprisonnèrent et expulsèrent les gens de leurs maisons.

(*Page 16.*)

ANNÉE 1085 (J.-C. 1674-1675).

Sayyidî Mahammad Ad-Dra'î, connu sous le nom d'Ibn Nâçir.

Le grand Imâm, le savant des Savants, le saint et célèbre ami de Dieu, l'étendard des étendards, la lumière dans l'obscurité Aboû 'Abdallah Sayyidî Mahammad ben Mouhammad ben Ahmad ben Mouhammad ben Al-Housaïn ben Nâçir ben 'Oumar Ad-Darâ'î et également Al-Ighlanî, célèbre sous le nom d'Ibn Nâçir. Le Chaikh Al-Yoûsî dit : « Il est célèbre sous le nom d'Ibn Nâçir, qui était celui d'un de ses ancêtres, comme on l'a vu. » La biographie de son père a été faite précédemment dans le chapitre consacré à la sixième dizaine du siècle. Le Chaikh Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî a dit dans sa *Fahrasa*, en parlant du personnage dont nous écrivons la biographie : « Notre Chaikh, le savant universel, l'ascète rempli d'humilité, le plus indulgent des gens de son époque et plus qu'eux pénétré de la crainte de Dieu, dirigé par Dieu dans tous ses actes et inspiré par lui dans son repos, celui dont la piété et la baraka sont égales entre elles, était, que Dieu l'agrée, ferme dans son observation de la Sounna, dans tous ses actes, même dans sa nourriture et dans son vêtement, dans sa manière de vivre et d'adorer Dieu, imitant en cela le Chaikh Al-Mardjânî, Ibn Aboû Djamra, Ibn Al-Hâdjdj et d'autres de la même importance. J'ai suivi ses cours sur un grand nombre de sciences, droit, commentaires, grammaire, traditions, Çoufisme ; il n'avait pas d'égal en langue arabe ; il savait par cœur le *Tashîl* ; il tenait la plupart des sciences apparentes de son Chaikh Sayyidî Ali ben Yoûsouf Ad-Dar'î. Sayyidî Mouhammad ben Sa'îd Al-Marrâkchî lui donna un diplôme; il rencontra

pendant son voyage en Orient, notre Chaikh Sayyidî Aboû Bakr As-Sidjastânî et il profita de son enseignement, mais son voyage l'empêcha de séjourner auprès de lui. Il reçut l'enseignement de la Tarîqa Çoûfiya du Chaikh 'Abdallah ben Housaïn Ad-Dar'î, disciple de Sayyidî Ahmad ben 'Alî, disciple de Sayyidî Al-Ghâzî, que Dieu nous les rende profitables! Amen! J'ai reçu de lui le *Dhikr* et il m'a donné un diplôme pour tout ce qu'il avait lui-même appris et lu. » Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim. Le Chaikh Aboû 'Alî Al-Yoûsî dit dans sa *Fahrasa* : « Le Chaikh, c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie est celui qui nous a donné le *'ahd* et le *wird* (de la Tarîqa Çoûfiya) ; nous nous rattachons à lui et tous ceux que nous citons en dehors de lui ; nous ne le faisons que pour en tirer profit. Il connaissait, que Dieu lui fasse miséricorde, un grand nombre de sciences, telles que le droit, la grammaire, la logique, les commentaires, les traditions, le Çoufisme ; c'était un fervent adorateur de Dieu ; il vivait dans Sa crainte et dans le détachement des biens de ce monde ; Dieu était sa seule préoccupation et il suivait exactement sa voie ; il se désaltérait à la source de la Vérité. Quoiqu'il suivît toujours, que Dieu lui fasse miséricorde, les sciences du Çoufisme et qu'il suivît sa voie, il ne négligeait pas les sciences apparentes qu'il enseignait ; sur lesquelles il faisait des ouvrages et qu'il rédigeait avec précision. Les Çoufistes et les gens de science tirèrent profit de lui, par la grâce de Dieu et furent honorés par lui. Il avait des relations en Orient et en Occident et il fut profitable à tous, ainsi que nous l'avons indiqué dans une Qacîda en *dâl* lorsque nous disons en parlant de lui :

Tu as apparu dans le ciel de la bonne direction et ta bonne fortune est plus grande que celle des étoiles fortunées.

Tes bienfaits se sont répandus sur le monde entier comme une pluie bienfaisante. La science n'est pas l'apanage d'un pays : on trouve dans le cimetière de Médine

Des savants du Maghrib, de l'Orient, du Yémen, de Syrie, de Koûfa et de Baghdad [1].

(*Page 17.*)

Il s'occupait activement de l'enseignement et de l'éducation religieuse des disciples du Çoufisme par ses paroles et par ses actions, par la grandeur de son prestige, sa conduite exemplaire, sa science sûre, ses vues éclairées ; de plus sa science était fortement établie et lorsqu'il parlait, ses paroles se gravaient dans le cœur, et ses sermons remplissaient de certitude les vides causés par le doute. Après l'avoir rencontré, je me préparai à partir pour l'Occident ; à cette époque je fréquentais les tolbâ et je ne manquais pas leurs réunions, selon l'usage, tant il y avait dans ses réunions de causeries agréables et de gaîté. Lorsqu'il me fit ses adieux, il me dit : « Évitez autant que possible la fréquentation des hommes », et il me regarda fixement. Je n'ai pas oublié ces paroles et lorsque je suis arrivé à la Zâouïat Al-Bakriya, je me suis marié et j'ai abandonné la société des tolbâ ; le souvenir de ces plaisirs me poursuivant, je me suis adonné aux femmes. Je suis allé une fois faire au Chaikh une visite ; lorsque j'ai été assis devant lui, il m'a dit : « Il faut changer l'objet de tes désirs. » Il me regardait attentivement comme s'il me disait : Tu as fait une belle chose. J'éprouvai un grand sentiment de honte. Le Chaikh me raconta que son professeur Sayyidî 'Abdallah ben Housaïn, que Dieu lui fasse miséricorde, disait à ses disciples : « Si le désir de l'un de vous le pousse à boire de l'eau, attendez un peu pour le satisfaire. » En effet ce désir peut être satisfait immédiatement, mais il faut s'habituer à ne pas réaliser de suite ce qu'il désire. Je n'ai jamais oublié cette parole. Ce remède que m'a indiqué le Chaikh

1. Le texte est à peu près illisible à partir du deuxième vers. Le terme traduit par « cimetière de Médine » (الغرقد) l'a été d'après le *Moûhît el-Moûhît*.

m'a guéri de deux défauts que j'avais à cette époque, sans que je puisse nier sa compréhension et sa perspicacité à propos des choses qu'il soupçonnait et qui avaient besoin de ce remède. Entre autres choses extraordinaires qui m'arrivèrent avec lui à ce sujet, je me mis en route un jour pour aller le voir, et, lorsque j'arrivai, on me dit qu'il y avait une réunion ce matin-là, parce qu'un enfant était né au Chaikh, d'une Telle, fille d'Un Tel, une des esclaves de la Zâouïa; son père en était un des principaux esclaves. Je me dis, que Dieu soit glorifié! Comment se fait-il que le Chaikh ait eu des rapports avec cette esclave ? elle est habous et elle ne lui appartient pas. C'était le Chaikh Sayyidî Ahmad ben Ibrâhîm, que Dieu lui fasse miséricorde, qui avait constitué en habous ces esclaves pour la Zâouïa et tout cela me paraissait singulier. Puis je me suis rappelé que les biens de la Zâouïa étaient également des habous constitués par le même Chaikh. Comment peut-il se faire, me dis-je, que le Chaikh se marie avec ces esclaves, lui et ses enfants, quand même on prétendrait que c'est dans l'intérêt général? Le Chaikh sait cela et il se mêle de ces

(*Page 18.*)

choses; il ne consentirait pas à entrer dans une semblable compromission; il ne suit que la voie droite. J'ai ajouté ensuite : « Comment ont-ils pu faire le pèlerinage, lui et ses enfants, avec cet argent; il est destiné aux pauvres afin qu'ils en profitent à la Zâouïa ; de plus ceux qui ont constitué ces habous n'ont pas indiqué qu'ils fussent destinés à ceux qui voulaient faire ce pèlerinage, car ce n'est pas la propriété de ces derniers. » Les trois questions m'ont paru incompréhensibles. Je n'avais pas passé à la Zâouïa une ou deux nuits, que le Chaikh m'avait répondu à ces questions dans un seul entretien, alors que j'étais seul avec lui dans la maison. Je lui adressai des supplications selon l'usage; il plaisanta avec moi comme jamais il ne l'avait

fait et il se mit à me parler de son mariage et de sa vie : il me raconta toutes les faveurs que Dieu lui avait accordées pour ses mariages, pour ses enfants, et pour tous les événements de son existence, en matière religieuse et en matière mondaine, puis il me donna un heureux présage, en disant : « Que Dieu t'accorde ce qu'il m'a accordé. » Ces paroles me réjouirent et je compris que c'était une allusion à un héritage caché relatif à toutes ces choses ; que Dieu fasse qu'il en soit ainsi. Lorsqu'il se rendit compte que je comprenais la promesse qu'il me faisait implicitement, il me donna un signe à ce sujet et il dit : « Ceci est une espérance que j'exprime. » Il avait l'habitude de s'exprimer à mots couverts et avec courtoisie, que Dieu lui fasse miséricorde. Puis il entra dans les questions dont j'ai parlé sans que je lui en aie parlé moi-même, et il fit allusion aux sentiments que j'avais éprouvés comme s'il causait avec moi avec la plus grande liberté d'esprit et il me dit : « J'avais emprunté à ma femme une somme d'argent dont elle avait hérité de son père ; c'était un argent pur. J'en ai acheté des moutons avec l'intention de faire le pèlerinage avec le produit des bénéfices que j'en tirerais. J'envoyai ces moutons à Dhoubi'a, qui est un endroit au-dessus du Dirâ'. Dieu favorisa mon entreprise, si bien que les moutons des autres se vendaient pour un certain prix et que mes moutons se vendaient chacun pour quatre dinars. Un endroit au-dessus du Dirâ', appelé Al-Khilla, était une terre très fertile et l'on disait couramment : s'il y avait au Mahgrib deux Khillas, le blé vaudrait deux dirhams; la source de cette terre était tarie et l'eau ne coulait plus ; ses propriétaires vinrent me trouver, en me disant : « Si tu ressuscites cette source, nous te donnerons la moitié de la terre. » Je traitai avec eux dans ces conditions : le contrat fut écrit par Sayyidî 'Alî ben Mouhammad Al-Farklî. Je me rendis à la source avec un grand nombre de membres de la confrérie, nous remuâmes la terre de la

source, Dieu nous vint en aide et l'eau déborda. Je cultivai alors la terre. C'est ainsi que je me suis marié ; que j'ai fait le pèlerinage et que je donne des cadeaux et des dons à quelques-unes des personnes qui viennent me visiter. C'était là une autre question que je n'avais pas envisagée et sur laquelle il attira mon attention : deux des trois questions me furent de ce fait expliquées clairement ; il restait celle de l'esclave. Le Chaikh ajouta alors que le Chaikh Sayyidî Ahmad ben Ibrâhîm avait constitué en habous ces esclaves, pour servir la Zâouïa, pour qu'ils observassent les préceptes de leur religion et s'occupassent à des actions méritoires et il spécifia que ceux de ces esclaves qui ne se conformeraient pas à ces prescriptions, seraient vendus et ne resteraient pas à la Zâouïa. La fille d'Un Tel, c'est-à-dire l'esclave dont il s'agit, ne se conforma pas à la règle indiquée et se livra dans la maison à des actions mauvaises.

(*Page 19.*)

D'après les conditions passées par celui qui avait constitué le habous, elle devait être vendue. Nous l'avons donc vendue aux gens de Tanasta, qui appartiennent à la fraction des Tarnâta ; ils s'en allèrent. Assez longtemps après, les acheteurs vinrent me trouver à l'improviste et me demandèrent d'annuler la vente de cette esclave : « Elle ne nous plaît pas. » Mon frère Al-Housain assistait à cet entretien. En entendant ce que disaient les acheteurs de l'esclave et leur insistance auprès de moi, il dit : « Il est impossible que cette esclave rentre à la Zâouïa, mais si mon frère veut nous la racheter de son argent et qu'elle soit à lui et non au habous, il n'y a pas d'inconvénient. » Devant l'insistance des acheteurs, je rachetai l'esclave de mon propre argent avec l'intention de l'emmener avec moi au pèlerinage. La première fois que j'eus des rapports avec elle, elle devint enceinte de l'enfant qui vient de naître. »

Lorsque le Chaikh eut terminé, les choses furent expliquées et aucun doute ne subsista : je demeurai surpris de la façon dont le Chaikh avait groupé en un seul moment tous ces événements successifs et cela avec une grande précision et sans aucune exagération ; je compris qu'il m'avait fait ce récit uniquement pour m'éclairer et pour dissiper mes doutes, que Dieu lui fasse miséricorde et qu'il l'agrée.

Sachez que le temps m'a manqué pour développer dans ces notes tous les actes méritoires du Chaikh, ses qualités, sa manière d'agir, et pour m'étendre sur ses disciples : en effet c'est là une matière illimitée. Telles sont les paroles du Chaikh Sayyidî Al-Hasan Al-Yoûsî, que Dieu lui fasse miséricorde. Ce Chaikh a encore indiqué que le personnage dont nous écrivons la biographie a été le disciple du Chaikh 'Abdallah ben Housaïn Ar-Riqqî, disciple d'Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Alî Al-Hâdjî, disciple d'Aboûl-Qâsim Al-Ghâzî, disciple d'Aboûl-Hasan 'Alî ben 'Abdallah Al-Sidjlamâsî, disciple du Chaikh Ahmad ben Yoûsouf Ar-Rachîdî, disciple du Chaikh Zarroûq, et il a donné toute la chaîne avec ses diverses ramifications. Il serait trop long de répéter tout ce qu'il a écrit à ce sujet. Les appuis du Chaikh Zarroûq dans la Tarîqa (le Çoufisme) sont reproduits dans un grand nombre d'ouvrages. On trouve dans les paroles du Chaikh Al-Yoûsî l'intention de faire connaître qu'il est l'héritier de son Chaikh (Mahammad ben Nâçir), mais il ne veut pas le dire ouvertement. L'importance du personnage dont nous écrivons la biographie, que Dieu l'agrée, est telle qu'il n'est pas possible à un homme comme nous de l'évaluer ; sa sainteté est reconnue par tous les habitants d'Occident et par une grande partie de ceux d'Orient. Son rang dans les sciences et le grand nombre de celles qu'il possédait ne sauraient être indiqués ici. Nous nous contenterons de citer quelques paroles des Imâms à ce sujet.

(*Page 20.*)

Le Chaikh Aboûl-'Abbâs ben Ya'qoûb Al-Wallâlî a dit dans son ouvrage *Mabâhith Al-Anwâr :* « Il est, c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie ; un de ceux sur la sainteté duquel tous les gens du Maghrib sont unanimes. Les insensés seuls le nient, tant sa science est sûre, sa piété solide. Il ne disait pas à ses disciples qu'il était leur Chaikh, mais qu'il était leur frère, et que le Chaikh était Sayyidî Al-Ghâzî, qui était la source où avait puisé son propre Chaikh. Il avait constitué en habous pour la Zâouïa tout ce qu'il possédait, de telle sorte qu'il vivait lui et ses enfants, comme la généralité des musulmans (qui venaient à la Zâouïa). Il connaissait un grand nombre de sciences et avait une préférence marquée pour le *Tashîl* d'Ibn Mâlik, qu'il étudia à plusieurs reprises.

Il s'appliquait à suivre les préceptes de la Sounna dans sa manière de se vêtir, de saluer et dans toutes ses actions, et un grand nombre de disciples venus d'Orient et d'Occident s'étaient groupés autour de lui ; il fit deux fois le pèlerinage ; il lisait fréquemment les hadîths et il ne manquait jamais une seule *rika'a* des cinq prières en commun ; il veillait avec grand soin à ordonner le bien et à défendre le mal ; il ne craignait personne lorsqu'il s'agissait du service de Dieu et on ne le voyait jamais à la porte des grands. Il présidait à la prière dans sa mosquée et jamais il ne prononça le nom du souverain en terminant son sermon ; il eut même des difficultés avec un Sultan à ce sujet, à tel point que ce souverain voulut le mettre à mort, mais il put lui échapper. Plus tard, voyant que ses disciples étaient inquiets pour lui, on raconte qu'il dit : « J'ai vu comme un mur de fer qui m'entourait, que Dieu nous protège, ne craignez donc rien pour moi. » Le Chaikh Ben Nâçir a laissé dans ses *Rasâîl* des paroles sûres et concises, écrites aisément et sans parti pris : cela indique la sincé-

rité de sa foi et la solidité de sa conviction : il ne faisait aucune différence entre les siens et les étrangers, même s'il s'agissait d'un de ses enfants. Il consentait à donner le dhikr par correspondance à ceux qui ne pouvaient ainsi le trouver facilement [1], tant était grand son désir que les gens pussent profiter de ce dhikr le plus possible.

Je lui avais écrit deux fois et mes lettres lui avaient été remises par un Chaikh, le savant Aboû 'Alî ben Mas'oûd Al-Yoûsî, qui lui demanda pour chacune d'elles une invocation. Le Chaikh répondit à la première en disant : « Que Dieu t'accorde le bien dans ce monde et dans l'autre, plus ce que tu peux souhaiter », et pour la deuxième : « Que Dieu réunisse sur toi tout le bien de ce monde et de l'autre que tu mérites. » Par ces paroles, j'ai obtenu une baraka qui m'a fait renoncer à toute préoccupation mondaine et me consacrer uniquement à suivre la Sounna : Dieu m'a accordé cette grâce dont je n'étais pas digne. Telles sont les paroles d'Aboûl-'Abbâs Al-Wallâlî, que Dieu lui fasse miséricorde !

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1085 (J.-C. 1674-1675).

(Page 21.)

Un incendie détruisit dix-sept boutiques du Soûq al-'Attârîn Al-Koubrâ à Fès, du côté de la porte qui est en face de la porte de la Medrasa du même nom. Les murs des boutiques s'écroulèrent : il y eut de fortes pertes et l'on ne connaît pas la cause de cet incendie. A notre époque (du vivant de l'auteur) un incendie éclata au même endroit et un plus grand nombre de boutiques furent brûlées ; la cause de ce dernier incendie était qu'un individu, qui fabriquait

1. Cette manière de procéder est contraire à la règle habituelle de la Tarîqa, qui veut que le dhikr soit donné directement et verbalement par le Chaikh.

des miroirs dans une de ces boutiques, y laissa un réchaud allumé : dans cette boutique se trouvait du soufre; il tomba du soufre ou autre chose dans le réchaud, ce qui provoqua l'incendie; cela se passait pendant la nuit et on ne s'en aperçut pas avant que le feu fût considérable et personne n'arriva à l'éteindre. Au mois de Radjab de cette année (octobre-novembre 1674), il y eut des troubles à Tlemcen, dont les habitants s'étaient soulevés contre les Turcs, qui après avoir reçu des secours, écrasèrent les révoltés ; ils firent sortir ceux d'entre eux qui étaient réfugiés au sanctuaire de Sayyidî Aboû Madyan ; ils en tuèrent un grand nombre et ils détruisirent la Zâouïa; puis ils expulsèrent les habitants. Par la grâce de Dieu, les descendants du Chaikh Aboû Bakr Ad-Dilâï avaient quitté Tlemcen avant ces événements ; ils s'étaient rendus dans cette ville sur l'ordre de Moûlây Ar-Rachîd, lorsqu'il s'empara de leur Zâouïa, et son frère Moûlây Ismâ'îl, qui lui avait succédé, leur avait donné l'ordre de revenir au Maghrib dans son empire et ils étaient revenus. Quelques gens sans vergogne leur avaient fait du tort mais un homme de bien vit en songe leur ancêtre Sayyidî Aboû Bakr, qui venait visiter Sayyidî Aboû Madyan : celui-ci était venu au-devant de lui et l'avait rencontré près de son tombeau à un endroit appelé Bâb Al-Ma'art. Sayyidî Aboû Bakr faisait des reproches véhéments à Sayyidî Aboû Madyan et lui disait : Je t'ai envoyé mes enfants et tu les as humiliés. Sayyidî Aboû Madyan s'excusait et finit par lui dire qu'il les enverrait au Chaikh Sayyidî 'Alî ben Hirzihim. Peu après parvint aux descendants de Sayyidî Aboû Bakr la lettre de Moûlây Ismâ'îl, leur ordonnant de revenir. Lorsqu'ils revinrent, ils s'établirent près du sanctuaire de Sayyidî 'Alî ben Hirzihim. Ils restèrent à cet endroit, jusqu'au moment où se produisirent les événements que nous raconterons dans les chapitres consacrés aux années suivantes, s'il plaît à Dieu.

ANNÉE 1086 (J.-C. 1675-1676).

La faqîh, le professeur Sayyidî Ahmad ben Mouhammad Al-Marînî.

Le faqîh, le professeur très instruit sur le Qorân, Sayyidî Ahmad ben Mouhammad Al-Marînî, mourut le 4 Çafar (30 avril 1675).

Dans le courant de cette année, il y eut une bataille sur l'Ouad Al-'Abîd avec les troupes de Moûlây Ahmad ben Mahâriz, dont le qâïd At-Taourî fut tué[1].

ANNÉE 1087 (J.- C. 1676-1677).

Le Chaikh, l'Imâm Aboûl-Hasan Ach-Chabrâmillisî.

(*Page 22.*)

Le Chaikh, l'Imâm, le métaphysicien, le rhétoricien, le professeur aveugle, Noûr ad-Dîn Aboûl-Hasan 'Ach Al-Chabrâmillisî ; il était Égyptien. L'auteur du *Matmah*, dans sa *Fahrasa*, dit qu'il appartenait aux gens graves et qu'il avait le droit d'appréciation (*Idjtihâd*) ; c'était une mer-

1. Dans le *Kitâb al-Istiqçâ*, cette bataille est racontée avec plus de détails : elle eut lieu à Boû'Oqba, sur l'Oued Al-'Abîd entre Moûlây Ismâ'îl et Moûlây Ahmed ben Mahâriz. Ce dernier fut battu et Moûlây Ismâîl alla l'assiéger à Marrâkech où il s'était réfugié. (*Istiqçâ*, trad. Fumey. *Arch. Mar.*, vol. IX, p. 65.

veille des merveilles de Dieu, d'une intelligence remarquable et supérieur en toutes choses ; il était pénétré de la crainte de Dieu et sa conduite était excellente et conforme aux prescriptions religieuses. On raconte sur lui des choses extraordinaires. Il ne dit jamais du mal de personne. Certains Chaikhs le considéraient comme supérieur au Chaikh qui enseignait au Caire, qui était le Chaikh As-Soultân Al-Azharî. Ces deux Chaikhs n'étaient pas d'accord. Le personnage dont nous écrivons la biographie a étudié avec le Chaikh Al-Laqqânî, avec le Chaikh Al-Halabî, le Chaikh 'Ali Al-Oudjhoûrî, avec le Chaikh Ahmad ben Khalîl As-Soubkî et avec d'autres. Il est mort dans la nuit du mercredi au jeudi et a été enterré le lendemain même, le 18 Chawwâl de l'année 1087 (5 janvier 1677), au Caire. Son tombeau se trouve auprès de celui du Chaikh Khâlid Al-Waqqâd Al-Azharî, vis-à-vis de celui du Chaikh Chihâb Ad-Dîn Al-Qalyoûbî; de l'autre côté, derrière lui, se trouve le tombeau d'Al-Maïmoûnî, d'Al-Kanâchî, d'Ar-Rouchaïdî et d'autres.

Le Chaikh Aboû Sâlim a dit dans sa *Rihla :* « Notre Chaikh Aboû Bakr As-Sidjistânî nous a raconté qu'il fréquentait beaucoup le Chaikh dont nous écrivons la biographie, à cause de l'habitude qu'ils avaient de se voir et de la grande amitié qui les unissait ; il ajoute qu'il ne l'a jamais entendu médire de personne, petit ou grand, d'un personnage important ou d'un homme sans conséquence, même de ceux qui étaient connus pour leurs abus de pouvoir. Si quelqu'un venait se plaindre d'eux, il se contentait de demander à Dieu de les diriger dans la bonne voie. C'est là une noble conduite qui ne se voit que rarement à notre époque ; c'est une preuve de plus que ce Chaikh possédait dans la perfection la connaissance de Dieu et que ses paroles et ses actes étaient conformes à la crainte de Dieu. Son visage resplendissait de l'éclat que donne une conduite exemplaire et il portait le signe évident des élus de Dieu, que

Dieu élevé nous place avec lui au jour de la Résurrection. » Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim.

La Sainte parfaite Sayyida Rouqiya,
fille de Sayyidî Mouhammad ben 'Abdallah Ma'n,

La Sayyida la Sainte parfaite et noble, fille de Ben 'Abdallah, Sayyida Rouqiya méprisait les biens de ce monde, était de bon conseil, et observait exactement la Sounna. Elle était sœur germaine de notre Seigneur Ahmad ben 'Abdallah Ma'n Al-Andaloûsî, que Dieu les agrée. Elle se partageait avec son frère le service de leur Chaikh Sayyidî Qâsim Al-Khaçâcî et elle s'occupait des soins de la maison du matin au soir. C'était une des merveilles de Dieu, par sa dignité et son désintéressement, par son zèle pour la Tarîqa (Çoûfiya) et par sa tenue, par sa modestie et sa simplicité, par sa sobriété; elle ne tenait pas compte de la médiocrité des aliments, et de plus elle n'acceptait rien de personne; et si son frère, notre Seigneur Ahmad lui donnait quelque chose, elle la lui rendait avec douceur et elle lui disait : « Donne cela à qui en a plus besoin que moi. » Quelquefois son frère, à force d'insistance, arrivait à lui faire accepter ce qu'il voulait lui donner. Il disait : « Son cœur est détaché des choses de ce monde et elle suit la bonne voie; son exaltation elle-même n'est pas apparente. » Après sa mort son frère fit ainsi son éloge : « Par son intervention, j'étais exaucé de Dieu. » Et il ajoutait : « Elle me disait des choses que les Chaikhs qui se considéraient eux-mêmes comme tels, ne pouvaient pas dire; il raconta également des révélations qu'elle avait faites. Un jour, elle vit un fragment de la lumière divine, de la dimension d'une toison, tomber du ciel dans la Zâouïa, où des gens se trouvaient réunis, qui récitaient le hizb du matin : lorsque cela arriva, ils élevèrent tous la voix simultanément.

(*Page 23.*)

Il raconte également qu'elle lui dit qu'elle avait vu pendant la prière une lumière s'étendre sur l'endroit où elle se prosternait, chaque fois qu'elle s'inclinait ; elle craignait que ce ne fût une ruse de démon. Son frère lui dit : « En effet, on doit redouter cela, » et il ajoutait en s'adressant à ceux qui l'écoutaient : « C'est le devoir des croyants de craindre, quand même ils seraient sûrs de ce qu'ils voient : ma sœur m'informa de choses cachées ; entre autres, elle m'apprit la venue du Chaikh Al-Yamanî, douze ans avant qu'il ne vînt, et elle me dit qu'elle le voyait dans la Zâouïa et en effet il vint de son pays et entra dans la Zâouïa, comme elle l'avait annoncé. Elle avait épousé un saint homme, Aboûl-Hasan 'Alî ben Mouhammad Al-Mouqna Al-Andalousî Al-Miriyî (d'Almeria) qui était un disciple de son père. Pendant la maladie qui précéda sa mort, elle se réjouissait de se rencontrer avec Dieu : elle mettait en lui tout son espoir, et lorsqu'elle fut sur le point de mourir elle demanda quand était le *dhouhr*. On lui dit qu'on était à ce moment : elle fit la prière de cette heure et mourut. Elle mourut après midi le samedi 11 Dhoûl-Qa'da de l'année 1087 (26 février 1676) et fut enterrée dans la qoubba de son père hors de « Bab Al-Foutoûh », une des portes de Fès. Il y a dans le *Maqçad* une remarquable biographie de cette sainte. Nous lui avons emprunté ce résumé ; que Dieu lui fasse miséricorde, qu'il l'agrée et nous fasse profiter de sa baraka. Amen. »

Dans la nuit du dimanche 19 Djoumâdâ At-Thâniya de la même année (29 août 1676), une lumière intense se montra à la droite de la *qibla* et elle disparut avant le lever du soleil. Parmi les événements de cette année, un

terrible combat se livra à Marrâkech, au milieu de Rabî' At-Thânî (mai-juin 1676), entre le Sultan et celui de ses parents qui s'était soulevé contre lui.

ANNÉE 1088 (J.-C. 1677-1678).

Le savant Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad At-Tadjmou'tî.

Le savant exact, le distingué, le vertueux Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Mouhammad At-Tadjmou'tî. Le Chaikh Aboû 'Alî Al-Hasan ben 'Alî Al-Yoûsî dit dans sa *Faharasa :* « J'ai étudié avec lui la plus grande partie de l'*Alfiya* d'Ibn Mâlik et le Qorân; il possédait une science exacte des difficultés grammaticales et de la lecture du Qorân, que Dieu lui fasse miséricorde et le récompense. » Le personnage dont nous écrivons la biographie fut traîtreusement assassiné en 1088 sur la Malwi'a avec des Chorfâ et d'autres gens; ils venaient de l'armée de Moûlây Ismâ'l et se rendaient au Tafilâlt.

La même année, moururent le qâdî Aboû Mouhammad Al-'Arbî ben 'Abd Al-'Azîz Al-Filâlî et son frère Ahmad, que Dieu leur fasse miséricorde.

Le faqîh, le hâfidh Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân Ad-Dilâï.

Le faqîh, le hâfidh Aboû' Abdallah Mouhammad ben Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân, qui était fils du

Chaikh qui connaissait Dieu, Sayyidî Abou Bekr Ad-Dilâï.

La biographie de Sayyidî Mouhammad, père de notre personnage, a déjà été faite, ainsi que celle de son grand-père Sayyidî Abou Bakr. Le nom de Mouhammad est répété ici deux fois seulement, comme nous l'avons vu écrit de la main du Chaikh Aboû 'Abdallah Al-Misnawî. Plus loin on trouvera la biographie de son fils, le prédicateur très savant Aboû 'Abdallah Mouhammad, ce qui fait trois Mouhammad qui se suivent.

(*Page 24.*)

Le personnage dont nous écrivons la biographie, que Dieu lui fasse miséricorde, était un savant se conformant aux préceptes de la religion, un saint vertueux. On dit que peu de temps avant de mourir, il dit aux tolbâ qui recevaient son enseignement : « Il me faudra assister tel jour, à une *khatma* [1] que nous donnerons au cimetière des Oulâd Ibn Raisoûn. Les tolbâ ne le virent plus jusqu'au jour de sa mort, qui se produisit le jour qu'il avait indiqué. Les Chorfâ Oulad Ibn Raisoûn demandèrent qu'il fût enterré dans leur cimetière, pour profiter de sa bénédiction, et les parents de Dilâï y consentirent. Ils avaient l'intention de l'enterrer dans leur cimetière qui se trouve aux Kaghghâdîn, mais ils ne purent que satisfaire le désir des Chorfâ, parce qu'ils avaient une grande vénération pour les descendants du Prophète et qu'ils recherchaient leur bénédiction. Au moment de l'enterrement de Sayyidî Mouhammad Ad-Dilâï, il n'avait pas plu depuis longtemps et les gens demandaient la pluie; ceux qui assistaient à l'enterrement la demandaient à Dieu par l'entremise du personnage dont nous écrivons la biographie lorsqu'il était

1. ختمة, littéralement « fin » ; s'emploie généralement pour désigner une fête qui est donnée lorsqu'un tâleb sait par cœur tout ou partie du Qorân.

étendu sur la civière et la pluie tomba immédiatement. Deux miracles se produisirent donc à sa mort : l'un, par l'allusion qu'il avait faite par la *khatma*[1], par laquelle il entendait parler de la *khatma*, la fin de sa vie, qu'il leur indiquait ainsi; l'autre, par lequel Dieu a accordé à ses adorateurs ce qu'ils lui avaient demandé.

Le personnage dont nous écrivons la biographie, laissa un fils qui était un savant, un prédicateur éloquent, un auteur, un vérificateur et un écrivain en prose rimée. Il fut *Khatîb* à Fès et dans d'autres villes, dans des mosquées, telles que la Madraça *Al-Moutawakkiliya* et la mosquée des Chorfâ. La biographie de ce personnage suivra, s'il plaît à Dieu, dans le chapitre consacré à l'année 1141 (1728-1729).

Le personnage dont nous écrivons la biographie mourut le matin du vendredi 24 Radjab de l'année 1088 (31 août 1677), d'après ce que j'ai vu écrit de la main du Chaikh Aboû 'Addallah Al-Misnawî, que Dieu lui fasse miséricorde, par sa grâce et sa générosité.

Le Chaikh Sayyidî 'Abdallah Al-Bournâwî.

La biographie de Sayyidî 'Abdallah aurait dû précéder toutes les autres, et il mérite d'être glorifié plus que les personnages dont nous avons parlé.

Aboû Mouhammad Abdallah, fils du Sayyid, de l'Imâm éminent Aboû Mouhammad 'Abd Al-Djalîl ben 'Omar Al-Bournâwî Al-Himyarî ; le *Maqçad* dit qu'il était originaire de Bournoû. C'était un Chaikh et un grand savant, un saint serviteur de Dieu dont la célébrité était grande, c'était le qotb de la Tarîqa et son Imâm, le savant qui était chargé de la diriger, et qui était enveloppé dans son drapeau. Al-Halabî dit dans le *Raïhân al-Qouloûb :* « D'après ce que nous apprend Sayyidî Aboûl-'Abbâs Al-Yamanî, son origine remonte à Himyar ben Isdjab ben Ya'rib ben Qahtân. Il

dit au commencement de cet ouvrage : « Il est né à Bournoû, dans le Soudan, il y a vécu et il y est enterré. »

Il était, que Dieu lui fasse miséricorde, la merveille de son époque; son disciple le Chaikh, le saint célèbre, le grand savant Sayyidî Ahmad ben Mouhammad Al-Yamanî, raconte à son sujet des choses extraordinaires, qui prouvent combien était grand son prestige et sa situation considérable. Il voyait souvent les choses cachées; la première fois que Al-Yamanî vint le trouver, il le regarda et lui dit : « Je te connais. » Le Chaikh Sirâdj Ad-Dîn Ahmad ben Al-'Abd Al-Hayy Al-Halabî, dans son ouvrage *Raïhân Al-Qouloûb*

(*Page 25.*)

fîmâ lich-Chaikh 'Abdallah Al-Bournouwî min Asrâr Al-Ghouyoûb, rapporte que le Chaikh Al-Yamanî a dit : « La mère du Chaikh Abdallah Al-Bournouwî, alors qu'elle était enceinte de lui, n'assistait à aucune fête, ni à aucune réjouissance, ni à aucune réunion contraire aux prescriptions de la loi : si par hasard elle y assistait elle était prise de douleurs internes aiguës, de tremblement et d'agitation et autres choses semblables. Lorsqu'elle le mit au monde, il prit le sein immédiatement; il était quelquefois très surexcité et pris de convulsions, et il refusait le sein pendant un certain temps, puis le reprenait : il était ensuite repris de convulsions; il resta dans cet état jusqu'au moment où il commença à parler, à l'âge ordinaire, et il raconta à sa mère tout ce qu'elle avait souffert, ainsi que les raisons de ses souffrances. »

Il vivait, que Dieu lui fasse miséricorde, dans l'état de pauvreté. Un de ses compagnons lui disait : « Je n'ai rien que deux moudds de millet. » Le Chaikh lui répondit ! « Je n'en ai même pas un moudd; je n'en ai pas du tout. » Le Chaikh Al-Yamanî dit qu'il a été dans cet état jusqu'à sa mort; il ajoute qu'il ne tenait aucun compte des cadeaux qui lui étaient faits ; lorsqu'on les lui appor-

tait, il semblait ne pas s'en apercevoir et qui voulait pouvait les prendre ou en prendre une partie comme si ces objets n'étaient pas à lui. Il allait avec ses compagnons dans un endroit désert et leur ordonnait de s'asseoir séparés les uns des autres et il se retirait tout seul jusqu'à l'heure du dhouhr; il revenait alors, réunissait ses compagnons et ils revenaient tous ensemble à leur village. Il agissait ainsi chaque jour. Il agissait humblement avec les grands et les petits, son visage était toujours avenant et il était accueillant pour les siens et pour les étrangers. Il portait comme vêtement une seule chemise qui s'arrêtait au genou et dont les manches étaient étroites. Il était très patient et d'un caractère agréable. Son disciple, le Chaikh Al-Yamanî, dit qu'il ne l'a vu qu'une fois de mauvaise humeur, parce que quelqu'un avait dit devant lui : « Que Dieu détruise les Touaregs; » c'est une tribu arabe considérable qui coupe les routes. Le visage du Chaikh changea et il dit à cet homme : « Ne reste pas devant moi. » Puis ses disciples intervinrent en sa faveur et il lui pardonna.

Le qâdî Aboû Bakr, un des savants de son pays, avait dit du mal de lui au Sultan : celui-ci ne voulut pas le croire jusqu'à ce qu'il arriva à le faire soupçonner le Chaikh d'ambitionner le trône et de chercher à faire révolter ses sujets contre lui. Le Sultan ajouta foi à ces accusations et fit venir le Chaikh; celui-ci, en entrant chez l'Émir, se conforma aux prescriptions de la Sounna du Prophète dans sa manière de se présenter, de le saluer et de s'exprimer. Cela influença l'Émir avantageusement. Aboû Bakr entre autres choses avait accusé le Chaikh d'infidélité et le Chaikh dit au Sultan : « Abou Bakr a dit la vérité, ô Émir, l'ignorance est une infidélité. » Le Chaikh, que Dieu lui

(Page 26.)

fasse miséricorde, se reconnaissait ignorant; pour ne pas

risquer de se considérer lui-même comme infaillible (1), il disait : « J'ai derrière moi une longue traîne, sur laquelle marchent les infidèles et les croyants, et comme le dit Djounaïd ; on ne peut être considéré comme soumis à la volonté de Dieu, qu'à la condition d'être comme la terre sur laquelle marchent le croyant et l'infidèle, comme les nuages qui couvrent tout de leur ombre, comme la pluie, qui arrose celui qui la désire et celui qui ne la désire pas. »

C'était la jalousie qui poussait Aboû Bakr à agir ainsi ; il était en effets avant, mais les gens l'avaient abandonné pour le Bournawî, auprès duquel ils se réunissaient en grand nombre. Le Chaikh Al-Halabî dans le *Raïhân Al-Qouloûb* a dit : La science du chaikh 'Abdallah Al-Bournawî et sa connaissance des choses divines, visibles et cachées ont été célébrées par celui qui possédait la science divine, Aboûl-'Abbâs Al-Yamanî, qui nous a dit en parlant du Chaikh Al-Bournawî, que Dieu l'agrée, qu'il était un océan contenant toutes les sciences de l'Unité de Dieu et de ses paroles, des preuves évidentes et des connaissances éclatantes du langage, et qu'il était un miracle de Dieu, dont la lumière éblouissait, en tout ce que le Çoufisme comprend de finesses et de secrets ; il possédait tout ce qui a trait à la divinité et à Mouhammad, jusque dans les détails, il connaissait les choses cachées et les pensées secrètes, les trésors de l'instinct, et les sources de tous les dons ; il réunissait toutes les sciences dans son esprit et dans son cœur, et il savait le rang et le degré de tous les ascètes, depuis ceux qui occupent le premier rang jusqu'à ceux qui occupent le dernier et ceux qui occupent un rang moyen ; ceux de tous les pays et de toutes les époques qui existaient avant lui

1. Le texte dit ليلا يزكى نفسه ce qui rappelle la prescription qui se trouve dans le verset 33 de la cinquante-troisième sourate du Qorân فلا تزكوا انفسكم

et ceux qui devaient le suivre, avec leurs qualités, l'importance de leur rang et ce que Dieu leur réservait.

Il fut conduit à l'école, alors qu'il était encore enfant; il plaçait sa planchette en face de lui et ne la lisait pas; il se contentait de la regarder une seule fois et paraissait s'endormir; en revenant à lui, après avoir lu une seule fois ce qui était écrit sur sa planchette, il le savait par cœur, pour ne plus jamais l'oublier. C'est ainsi qu'il apprit le Qorân en entier, en très peu de temps. Il reçut toutes les sciences comme des dons de Dieu; personne ne lui connut de Chaikh, ni pour les sciences positives, ni pour les sciences mystiques et on ne savait pas davantage quelle voie il suivait. Son fils le Chaikh Amr, lorsqu'on lui demanda si le Chaikh 'Abdallah son père avait eu un Chaikh de Tarîqa, répondit à ce propos : « Il y a des personnes qui sont préférées par Dieu : elles sont rares et ne peuvent se comparer à d'autres. » — Entre autres choses merveilleuses, le Chaikh Al-Bournawî possédait, outre les sciences mystiques, toutes les sciences du langage, telles que la grammaire, le droit, la logique, les origines du droit, la théologie dogmatique, etc.; il expliquait le Qorân comme les plus grands 'Oulamâ; l'un d'eux ayant entendu un de ses disciples le vanter, il se dit que cela n'était qu'une louange d'élève. Puis un jour que ce savant était avec le Chaikh dans un endroit éloigné, celui-ci le prit par la main et lui dit : « Dieu ne manifeste la sainteté de quelqu'un qu'après lui être venu en aide et lui avoir donné la science; » et il ajouta : « Cette science ne me sert que pour suivre les ordres de Dieu et pour éviter ce qu'il a défendu.

(*Page 27.*)

Auparavant, je ne savais rien de cela; mais je puis aujourd'hui répondre, par la grâce de Dieu, à toutes les questions qui me sont faites. »

Quelqu'un, en entendant le Chaikh lire l'*Alfiya* d'Ibn-Mâlik, se dit en lui-même : « A quoi peut servir au Chaikh cette étude de la grammaire ? » Al-Bournawî, répondant à sa pensée qu'il avait devinée, lui dit : « S'il n'y avait pas de fouqahâ, je ne tiendrais aucun compte de cette science » ; il dit ensuite : « Le chien ne vous laisse tranquille que si vous avez en main un bâton pour le battre. » Le Chaikh Al-Halabî, dans le *Raïhân Al-Qouloûb*, cite ses paroles et les développe convenablement : il explique par trois réponses ce qu'avait dit le Chaikh. « S'il n'y avait pas de fouqahâ, je ne tiendrais aucun compte de cette science » ; la première de ces réponses se résume en ceci, que du moment où les 'Oulamâ n'ont de considération que pour ceux qui, comme eux-mêmes, connaissent les sciences du langage, le Chaikh a eu pitié d'eux dans la crainte qu'il ne leur arrive malheur s'ils n'avaient pas pour lui assez de considération. On connaît des faits analogues à celui-ci, et ce que nous venons de raconter peut se rapprocher de la conduite du Chaikh Ibn 'Abbâd, que Dieu l'agrée, qui pour la même raison, portait des vêtements luxueux.

Le personnage dont nous écrivons la biographie fut tué dans une bataille livrée entre les Touaregs et les habitants de la ville de Kanbar au Soudan, où il habitait. Il mourut martyr dans cette affaire avec plusieurs de ses compagnons, lorsque les Touaregs attaquèrent la ville avec l'intention d'en exterminer les habitants. Depuis cette époque l'état des Touaregs se modifia ; un usurpateur soudanais s'imposa à eux et en tua un très grand nombre ; ce fut la punition de Dieu pour venger la mort de ce saint : c'est ce que dit notre Seigneur et grand-père, que Dieu lui fasse miséricorde, dans son ouvrage, *Nouzhat al-Fikrî*. Il est dit dans le *Raïhân al-Qouloûb*, d'après le Chaikh Al-Yamanî, qui l'a emprunté lui-même au Chaikh 'Amr, fils du personnage dont nous écrivons la biographie, que pendant trois jours on ne put retrouver le corps du Chaikh 'Abdal-

lah Al-Bournawî, et que quelqu'un dit qu'il avait sans doute à son service un démon qui l'avait fait échapper et d'autres choses semblables dont il aura à rendre compte à Dieu. Puis son fils 'Amr le découvrit et il le montra à plusieurs personnes qui purent en témoigner. Le corps du Chaikh fut découvert jusqu'à la poitrine afin que les personnes présentes pussent se convaincre que c'était bien lui. Son fils 'Amr avait accompagné son père au combat et son père le renvoya en lui disant d'aller tranquilliser les femmes.

Le Chaikh mourut le lundi 16 Rabî At-Thânî, correspondant au 18 mai, de l'année 1088 : il avait 63 ans. C'est ce que dit son fils le Chaikh 'Amr dans une lettre au Chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Yamanî, après que celui-ci fut allé au Maghrib. Il revint ensuite pour visiter le Chaikh Al-Bournawî, mais ce dernier était mort; il retourna ensuite au Maghrib et s'y établit. Sa biographie sera donnée plus loin.

Il est dit dans le *Raïhân al-Qouloûb* : « Le Chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Yamanî nous a raconté en faisant ce portrait de Sayyidî 'Abdallah Al-Bournawî, qu'il avait une figure agréable rayonnant de lumière, que son teint pur et clair reflétait dans sa beauté l'inspiration divine. Il était de haute taille, et de corpulence moyenne; ses yeux

(*Page 28.*)

étaient grands, son regard perçant; il était pour les autres plein de déférence et on le respectait : calme et mesuré, il craignait Dieu. »

L'auteur ajoute : Dans l'ouvrage de notre Chaikh Sayyidî Ahmad ben Moubârak As-Sidjlamâssî, il est dit que Sayyidî 'Abd Al-'Azîz ben Mas'oûd Charîf Ad-Dabbâgh parle d'un personnage qui s'appelait Sayyidî 'Abdallah Al-Bournawî avec lequel il s'était rencontré à Bâb Al-Djîsa et avec lequel il lui était arrivé une aventure :

mais ce personnage n'est pas le même que celui dont nous écrivons la biographie; il a seulement le même nom propre et le même nom d'origine. En effet celui dont nous écrivons la biographie est mort en 1088 (1677-1678). Comme on l'a vu, d'après la lettre écrite par son fils au Chaikh Al-Yamanî et que l'on peut voir encore, écrite de sa main; on trouve cette date indiquée également d'après l'année arabe et l'année julienne, dans une note de la main du Chaikh, du savant, du probant Sayyidî Al-Mahdî ben Ahmad Al-Fâsî. La date de sa mort est universellement connue de tous les compagnons de Sayyidî Ahmad Al-Yamanî et de tout le monde. Quant à Sayyidî 'Abd Al-'Azîz Ad-Dabbâgh, il est né après 1080 (1669-1670), comme l'a dit notre Chaikh Ibn Moubârak, dans l'ouvrage indiqué, en racontant l'histoire du bonnet et des babouches, que Sayyidî Al-'Arbî Al-Fichtâlî avait laissés par testament à Moûlây 'Abd Al-Azîz. On trouve aussi dans l'ouvrage de notre Chaikh Ibn Moubârak, que Sayyidî 'Abdallah Al-Bournawî, qui a été rencontré par Moûlây 'Abd Al-Azîz est mort en 1126 (1714-1715). Il est donc évident qu'il s'agit de deux personnages qui portaient le même nom.

Le personnage dont nous écrivons la biographie pratiquait une discipline sévère; il surveillait étroitement ses compagnons, et les réunissait uniquement pour la gloire de Dieu.

Le Chaikh Aboû'l-'Abbâs Al-Wallâlî, dit dans son ouvrage *Mabâhith Al-Anwâr*, d'après le Chaikh Sayyidî Ahmad Al-Yamanî, que l'on donnait en cadeau au Chaikh 'Abdallah Al-Bournawî, des jeunes filles, qu'il épousait pour satisfaire au désir de ceux qui les lui donnaient. Sans doute il eut avec elles des enfants; puis il les répudiait et il les mariait, après l'expiration du temps de retrait légal, avec les plus pauvres des foqarà, et ses enfants étaient élevés par ceux-ci. Ce qui indique l'influence qu'il avait et

qui prouve sa perfection, c'est que jamais une femme ne refusait de se marier, quand même elle était fille d'un souverain ; de même aucun homme ne refusait un semblable mariage; il ajoute : « Dans son pays, le Chaikh ne faisait aucun commerce et ne conservait rien ; tous les foqarâ qui vivaient avec lui s'étaient entièrement consacrés à Dieu et n'avaient aucune préoccupation mondaine ; ils ne craignaient personne ; ils avaient l'habitude, lorsqu'ils avaient terminé le *wird* du matin de se séparer et de se répandre chacun de son côté dans la forêt qui entourait la ville,

(*Page 29.*)

qu'il fît chaud ou froid, et ils y adoraient Dieu ; et ils ne s'occupaient ni de leur vêtement ni de leur nourriture, jusqu'à l'heure du Zawâl (midi) ; ils sortaient alors de la forêt comme des bêtes sauvages et ils remplissaient la mosquée pour se réunir avec le Chaikh au moment de la prière. La terre était ébranlée par leurs invocations ; et ils passaient ainsi le reste du jour et toute la nuit, jusqu'au matin, puis ils se séparaient. Telle était leur existence, que Dieu les agrée et nous les rende profitables. »

On a déjà vu un récit analogue du Chaikh Al-Halabî, d'après le Chaikh Al-Yamanî. Cette Tarîqa est peu répandue ; nous n'avons jamais entendu parler d'une Tarîqa analogue, à aucune époque ni dans aucun pays ; ce que nous en avons vu dans notre Maghrib, par le Chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Yamanî, que Dieu l'agrée, nous suffit.

Nous avons entendu dire par notre Chaikh, le savant, le saint, le pieux, Sayyidî Al-Kabîr As-Sarghînî, qui le tenait de Sayyidî Al-Yamanî, nous ne savons si c'est directement, ou par un intermédiaire, et nous avons entendu dire également par plusieurs personnes, que le Chaikh Al-Yamanî disait qu'il ne devait rien à aucun des Chaikhs du Maghrib, morts ou vivants, si ce n'est au Chaikh Ibn 'Abbâd, que Dieu l'agrée. Il ajoutait qu'un jour il était allé

au pèlerinage à son tombeau, à l'intérieur de Bâb Al-Foutoûh, à Fès, et qu'il avait obtenu de Dieu une grâce considérable. Que Dieu nous rende tous ses saints personnages profitables !

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1088 (J.-C. 1677-1678).

Le Raïs de Fès, Alî ben 'Ayâd, fut révoqué et remplace par le qâïd Hamdoûn Ar-Roûsî comme représentant de son fils, le qâïd 'Abdallah. Cela se passait à la fin du mois de Rabî 'Al-Awwal (juin 1677). Moulay Ahmad ben Mahâriz sortit de Marrâkech le jeudi 2 de Rabî 'Ab-Thânî (3 juillet) et Moulây Ismâïl entra dans la ville. Une épidémie de peste causa une grande mortalité à Tétouan et dans les Banî Ziyât. Les gens de Fès souffrirent de la toux, même en été, et il souffla un grand vent qui refroidit l'atmosphère alors que pendant l'hiver il avait fait doux ; pendant le même été il tomba de grandes pluies. La même année on apprit la défaite des Berbères et la fuite de Moûlây Al-Harrân de son armée, dans le Sahara, devant son frère le Sultan Moûlây Ismâïl. On dit que 3.000 tireurs berbères furent tués ; on tira le canon à Fès, pour célébrer cette victoire. Le qâïd 'Abdallah Ar-Roûsî prit possession de son gouvernement de Fès et son père Hamdoûn fut nommé Aboûl-Mawârith. Le Sultan fit son entrée à Miknâs, et des salves d'artillerie furent tirées à ce propos. Au milieu de Chawwâl (novembre 1677), le savant, le qâdî Sayyidî Mouhammad Aboû Madyân fut révoqué de ses fonctions de qâdî de Miknâs et remplacé par Sayyidî Ahmad ben Sa'îd Al-Moudjlidî. Le 4 de Qa'da (7 décembre 1677), le qâdî Sayyidî Mouhammad bel-Hasan Al-Madjacî fut destitué de

ses fonctions de qâdî de Fès et remplacé par Sayyidî Al-'Arbî Bourdala. Sayyidî Ahmad ben Hamdân fut nommé khatîb à Fès al-Djadîd. Le 9 du même mois (12 décembre), la population alla au-devant du Sultan avec Sayyidî Al-Fâsî[1] de la Zâouïa des Fâsiyîn qui se trouve à Al-Qalqliyîn,

(*Page 30.*)

à Fès al-Qarawiyîn; Moûlây Ismâ'îl ramenait avec lui à Fès, Moûlây Al-Harrân, qui avait été arrêté au Tafilâlt. Le lendemain il partit avec lui pour Miknâs, ainsi que les chorfâ qui l'accompagnaient; le Sultan le mit ensuite en liberté; il était en effet d'un caractère doux; il ne tint pas compte de ce que son frère s'était soulevé contre lui et la douceur de son caractère se manifesta à plusieurs reprises dans des circonstances analogues. Il donna à Moulây Al-Harrân quelques cavaliers et lui concéda un village dans le Sahara, pour y vivre; celui-ci partit peu après. Le 13 Dhoûl-qada (16 décembre), Aboû 'Abdallah Mouhammad bel-Hasan Al-Madjacî revint à Fès et demanda au qâdî de cette ville, Aboû 'Abdallah Bourdala, d'être son coadjuteur pour les fonctions de Mouftî et de khatîb; cela lui fut refusé. Sayyidî Al-'Arbî ben Naçar, khatîb de la Madrasa Al-Moutawakkiliya[2], fut révoqué et remplacé par Sayyidî Mouhammad Al-Mourâbit Ad-Dilâï. Aboû 'Abdallah Al-Madjacî, fit, sans nomination officielle, plusieurs cours à la mosquée des Qarawiyîn. Lors de la fête des Sacrifices, (Aïd Al-Kabîr) le Sultan Moûlây Ismâ'îl vint à Fès et les notables le retinrent. Le khatîb était alors le qâdî Aboû 'Abdallah Bourdala. Le prix du blé avait atteint une moû-

1. Le copiste a omis de mettre le nom du Fâsî dont il s'agit. D'après les dates cela doit être un des fils de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, soit Sayyidî-Mouhammad, soit Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân. (*Note du texte arabe.*)

2. Cette Madrasa est plus connue sous le nom de *Boû 'Inâniya*; elle a été fondée en 752 (1351-1352) par le Sultan mérinide Abou 'Inân Fâris *Al-Moutawakil 'alâ Allah*.

zoûna et demie le *çâ'an-nabaouî*[1] : et le prix des moutons s'éleva à un prix que l'on n'avait jamais connu, et la majorité des gens demeurèrent sans pouvoir acheter le mouton du sacrifice et ne purent faire ce sacrifice que le lendemain de la fête. Ce qui est extraordinaire, c'est que la viande des moutons du sacrifice, grasse ou non, ne cuisait pas et que tout le monde se plaignait de la dureté de cette viande et s'étonnait de ce phénomène. La peste apparut à ce moment, que Dieu nous en préserve. Amen.

ANNÉE 1089 (J.-C. 1678-1679).

Le Faqîh Sayyidî Mouhammad ben 'Alî Al-Filâlî.

Le Faqîh, le professeur Qâdî de Fès Al-Djadîd, Aboû 'Abdallah Mouhammad ben 'Alî, connu sous le nom de Filâlî. Il mourut de la peste, pendant la nuit du mercredi 24 de Rabî' At-Thânî 1089 (15 juin 1678). Il fut enterré en dehors de la porte Bab Al-Djîsa à Fès, près du tombeau de Sayyidî 'Abdallah At-Taoudî : il y a entre les deux tombeaux l'espace d'une autre tombe, à l'est de celle du Filâlî. Son tombeau est entouré d'une petite barrière.

Notre maître 'Abdallah Ach-Chérîf Al-Ouazzânî.

Le Chérîf illustre, le Saint célèbre, Aboû Mouhammad 'Abdallah ben Ibrâhîm Ach-Chérîf Al-Hasanî Al-Yamlahî

1. Le *çâ'an-nabawî* est une mesure équivalant à quatre poignées moyennes.

Al-'Alamî, fondateur de la Zâouïa d'Ouazzân dans le pays de Maçmoûda. C'est un personnage très connu dont l'importance est universelle : son rang est très élevé et il est invoqué par tout le monde. Il eut un grand nombre de disciples et de serviteurs; son nom est répandu dans tous les pays et se répand partout. On raconte sur son compte des miracles innombrables, et il a fait des actes mémorables que l'on ne saurait évaluer.

(*Page 31.*)

Un grand nombre de personnes profitèrent de la vénération qu'elles avaient pour lui, et ces disciples furent très nombreux pendant sa vie et après sa mort. Son influence est grande et sa gloire solide; son nom est partout répété et sa sainteté et sa connaissance de Dieu sont fortement établies. Sa générosité et son prestige sont évidents.

Il avait été disciple, que Dieu lui fasse miséricorde, de Sayyidî 'Alî ben Ahmad enterré au village d'Al-Maghaç au Djebel Çarçar; la biographie de ce personnage a été donnée auparavant. La date exacte de sa mort est donnée dans le *Moumatti 'al-Asmâ'* de l'Imâm Sayyidî Al-Mahdî Al-Fâsî, qui dit qu'il est décédé à la fin de la troisième dizaine après mille; c'est à tort que son oncle le Hâfidh, Sayyidî At-Tayyib Al-Fâsî, dans sa *Faharasa* dit qu'il est mort en 1017 (1608-1609), tandis que l'auteur de l'*Ibtihdâj* dit, d'après son cousin le Hâfidh Sayyidî Mouhammad ben Ahmad Al-Fâsî, qu'il a rencontré Sayyidî 'Alî ben Ahmad en Rabî 'At-Thânî de l'année 1026 (avril-mai 1617), dans sa maison à Çarçar.

Le personnage dont nous écrivons la biographie est né en 1005 (1596-1597) et il est mort le jeudi, 2 de Cha'bân de l'année 1089 (19 septembre 1678). L'origine de Moûlây 'Abdallah Ach-Chérîf remonte à Sayyidî Yamlah ben Machîch, frère du Qotb Universel, notre maître 'Abd As-Salâm, que Dieu nous le rende favorable. Son nom est: Aboû Mouhammad 'Abdallah ben Ibrâhîm, ben Moûsâ, ben Al-

Hasan, ben Moûsâ, ben Ibrâhîm, ben 'Omar, ben Ahmad, ben 'Abd Al-Djabbâr, ben Mouhammad, ben Sayyidî Yamlah, dont nous avons parlé, qui est fils de Sayyidî Machîch, père de notre maître 'Abd As-Salâm, qu'ils nous soient tous favorables. D'après ce que l'on emprunte au faqîh sur l'historien Sayyidî Ahmad ben Yahyâ Ach-Chafchaounî, il est connu chez les gens de Taceroût que Sayyidî Mouhammad ben Yamlah, dont on a parlé, était l'ancêtre du personnage dont nous écrivons la biographie : il descend par sa mère de notre Seigneur 'Abd As-Salâm ben Machîch. En résumé le charifat du Djebel 'Alem remonte à Aboù Bakr, grand-père de Sayyidî 'Abd As-Salâm ben Machîch, ben Aboû Bekr, ben 'Alî, ben Horma, ben 'Aïsâ, ben Sallâm, ben Mizwâr, ben 'Alî Haïdara, ben Mouhammad ben Idrîs, ben Idrîs, ben 'Abdallah Al-Kâmil, ben Al-Hasan Al-Mouthannâ, ben Al-Hasan As-Sibt.

Le Sayyid, le Chérîf, le savant, le hâfidh, Sayyidî Al-Hasan ben 'Alî ben Raïsoùn, Al-'Alami Al-Hasanî a dit : « Cet Aboû Bakr est la souche d'où sortent les Chorfâ du Djabal Al-'Alam et de ses environs.

On ne connaît pas d'autre descendant des Idrisites dans cette région du Habt, sauf les Banoû 'Imrân, les Oulâd Ahmad Aboûl-'Aïch ben Al-Qâsim Guennoûn et les Oulad Guennoûn ben 'Aïsâ. Les Banoû 'Imrân, remontent à 'Imrân, sans aucun doute; les Oulâd Guennoùn sont dans la tribu des Banî Messara où ils se trouvent pour la plupart; quelques-uns d'entre eux se trouvent dans le Tlîq, dans la tribu des Chouqrân. « Ce sont les Oulâd Qounfoud; il y en a également dans la tribu des Beni Ydir. Les Oulad Aboûl-'Aïch Ahmad ben Al-Qâsim sont établis dans le Djabal 'Alam : une fraction à Al-Hiçn; ce sont les Oulâd Al-Qammoûrî et les Oulâd Chetwân; une fraction à Taceroût, ce sont les Oulâd Al-'Asrî; il y en a aussi une fraction à Tadjezart (Banî 'Aroûs). » C'est ce que dit Sayyidî Al-Hasan Ber-Raïsoun.

(*Page 32.*)

Il y a également des Oulâd Al-Qammoûrî parmi les descendants de Sayyidî Yoûnous et ce nom est commun aux deux branches. Nous ajoutons que parmi les Banoû Aboûl-'Aïch, il y a des Oulâd Aç-Çarroukh qui habitent les Banî Djarfit (Gourfit). Nous l'avons vu écrit par des Chorfâ du Djabal Al-'Alam qui connaissent cette question, tels que le faqîh, l'homme de bien, le Saint, le Baraka Sayyidî Aboû Madyân Ber-Raisoûn, et un grand nombre de ses cousins, dignes de confiance, dont les renseignements sont de nature à inspirer la certitude.

L'ancêtre des Banî 'Imrân, auxquels les 'Imrâniyîn font remonter leur origine, et qui habitent dans les tribus du Habt du Djabal Al-'Alam et de ses environs, est 'Imrân ben Yazîd, ben Khâlid, ben Çafwân, ben Yazîd, ben 'Abdallah ben Idrîs, le constructeur de Fès, ben Idrîs : tel est leur généalogie authentique; ils descendent des Banî 'Abdallah ben Idrîs, constructeurs de Fès, ben Idrîs; c'est ce que l'on trouve écrit de la main du Chaikh Al-Qaççâr et cela a été approuvé par le savant vérificateur, le qâdî Ibn 'Abdoûn. Cela se trouve également chez plusieurs notables de cette famille, tels que le faqîh, le savant Sayyidî 'Aïsâ An-Nadjdjâr Al-'Imrânî et chez d'autres de ses parents. L'auteur du *Dourr as-Sanî*[1] s'est appuyé sur ces documents.

Le faqîh, le savant délicat, le grammairien Aboû 'Abdallah Ibn Zakoûr a dit en parlant des Chorfâ du Djabal Al-'Alam des choses qui sont en contradiction avec ce que nous venons de dire, qu'il a empruntées à des notes sur lesquelles on ne saurait faire fond : il dit que les Banî 'Imrân descendent des Banî Mouhammad ben Idrîs, constructeurs

1. *Dourr as-Sanî*, ouvrages sur les Chorfâ habitant Fès, par 'Abd As-Salâm ben At-Tayyib Al-Qâdirî. Écrit en 1090 de l'Hégire (1679) il a été lithographié à Fès en 1309 (1891).

de Fès, ben Idrîs, et il donne comme suit la généalogie d''Imrân : 'Imrân ben Çafwân, ben Khâlid, ben Yahyâ, ben 'Atâ, ben Ribâh, ben Siraïn, ben Al-'Abbâs, ben Al-Hasan, ben Al-Hasan, ben Mouhammad, ben Idrîs, ben Idrîs, ben 'Abdallah, ben Hasan, ben Hasan, ben 'Alî, ben Aboû Tâlib.

Il n'est pas douteux que cela est inexact, étant données les différences que l'on y voit avec ce que nous avons dit. Ibn Zakour, dans l'ouvrage dont il a été question, dit que ces 'Imraniyîn ont, parmi les Chorfa du *Horm*[1], le même rang que les 'Alamiyîn dont nous avons parlé. On a déjà parlé d'une de leurs fractions, en parlant des Chorfâ qui habitent dans le *Horm* de Notre Seigneur 'Abd As-Salâm. Les 'Imranyîn sont très nombreux dans la montagne et y sont répandus dans plusieurs régions. Les Chorfâ 'Imraniyîn de Fès n'appartiennent pas à cette famille; ils sont de la famille des Djoûtites, descendants d'Al-Qâsim ben Idrîs : ils sont très connus et leur origine est évidente. Que Dieu nous les rende tous profitables. Amen.

Le faqîh, le professeur Sayyidî 'Abd Al-'Azîz ben 'Alî Al-Fâsî.

Le fâqîh, le professeur, l'excellent, le baraka Aboû Mouhammad 'Abd Al-'Azîz ben 'Alî, fils de l'Imâm Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî. On a déjà vu les biographies de son père et de son grand-père. L'auteur de l'*Ibtihâdj* dit de lui : « C'était un homme possédant les signes d'un homme de bien; il ne s'occupait que de ses affaires, ne faisait de tort à personne : il connaissait très bien la prononciation du

1. Il s'agit du *Horm* du Djabal al-'Alam, ou de Moûlây 'Abd As-Salâm. La région inviolable qui constitue ce Horm, a été établie par Moûlây Ahmad Al-Mançoûr Ad-Dahabî après la bataille du Ouadî Makhâzin.

Qoran conformément au petit résumé des dix lectures. Il avait fait une étude spéciale de cette science.

(*Page 33.*)

« Il était né en 999 (1590-1591); il ne laissa pas d'enfants; ceux qu'il avait eus, moururent jeunes. Il habita toujours Tétouan où il vécut dans le bien et agréé de Dieu. » Tel est ce que dit l'*Ibtihâdj*. Il mourut au commencement de Djoûmâdâ Al-Oûlâ de l'année 1089 (juin-juillet 1678). Il fut enterré à Tétouan, dans le sanctuaire de Sayyidî Talha; on lui construisit un tombeau; que Dieu le prenne en sa miséricorde.

Le Chaikh Al-Imâm Sayyidî Mouhammad, connu sous le nom de Al-Mourâbit Ad-Dilâï.

Le Chaikh, l'Imâm, le sceau des grammairiens, le Savant des Savants, celui qui servait d'exemple, le Saint béni, le Hâdj obéissant, le prédicateur explicite, qui occupait le premier rang parmi les grammairiens, Aboû 'Abdallah Mouhammad, connu sous le nom d'Al-Mourâbit, était fils du Chaikh, de l'Imâm Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Aboû Bakr Ad-Dilâï. On a vu précédemment les biographies de son père et de son grand-père. Le personnage dont nous écrivons la biographie était l'un des plus grands savants et des plus célèbres par son éloquence. Il était surnommé le Mourâbit, à cause de sa manière très simple de se vêtir, dès les premiers temps de sa vie; il méprisait les biens de ce monde, il n'aimait pas l'autorité et s'en écartait. Il avait un profond respect pour les personnes de la maison du Prophète; il les vénérait pendant leur vie et après leur mort; il a fait des vers à leur gloire, en termes très louangeux. — C'était un des hommes les plus connus pour leur générosité. Son prestige était grand; il pardonnait les

injures, avait des sentiments délicats, son cœur était excellent; d'une grande franchise et très déférent, il accueillait avec bienveillance ceux qu'il connaissait et ceux qu'il ne connaissait pas, et son visage était toujours souriant. Il avait beaucoup de patience et supportait tous les ennuis; son caractère était égal dans toutes les circonstances. Quant à son éloquence, l'élégance de son style en vers et en prose, elles étaient incomparables.

Le Chaikh Aboû 'Alî Al-Yoûsî, que Dieu le prenne en sa miséricorde a dit : « Il était, c'est-à-dire le personnage dont nous écrivons la biographie, imâm dans la science de la grammaire et possédait un grand nombre de sciences. Il a écrit un bon commentaire du *Tashîl*, un commentaire du *Bast wa At-Tarîf* sur les conjugaisons; il l'a appelé : *Fatah al-Latîf*; un commentaire des *Waraqât* de l'Imâm Al-Haramaïn, sur les origines du droit; il a écrit également un grand nombre d'ouvrages sur la langue arabe, ainsi que des sermons, où il suit les procédés employés par Ibn Noubâta. Sa composition était excellente, en vers et en prose; de plus, sa vie était exemplaire; il fuyait le mal, et il était plein de dignité et de courtoisie. Al-Mourâbit Ad-Dilâï a étudié tout ce qui se trouve dans la *Faharasa* d'Ibn Ghâzî, avec l'Imâm Sayyidî Al-'Arbî ben Yoûsouf Al-Fâsî, disciple d'Aboû 'Abdallah Al-Qaççâr, disciple d'Aboû An-Nou'aïm Sayyidî Ridwân ben 'Abdallah Al-Djinouï, disciple d'Aboû Mouhammad Souqqaïn, disciple de l'auteur de la *Faharasa*, Ibn Ghâzî. Il a étudié également ce qui se trouve dans la *Faharasa* du Chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Mandjoûr, disciple du traditionniste, l'ascète Sayyidî, 'Abd Al-Hâdî ben 'Abdallah ben 'Alî ben At-Tahar Al-Hasanî disciple de son père, disciple du Chaikh Al-Qaççâr, d'Aboûl-'Abbâs Bâbâ As-Soudânî d'Aboûl-'Abbâs ben Al-Qâdî et d'autres savants. » Tout cela est rapporté dans le diplôme donné par le personnage dont nous écrivons la biographie, à l'Imâm Aboû 'Alî Al-Yoûsî. Nous avons vu dans plusieurs

notes qu'Al-Mourâbit a fait un commentaire de l'*Alfiya* d'Ibn Mâlik en deux volumes. En résumé le personnage dont nous écrivons la biographie, a fait d'excellents vers et ses flèches sont acérées; il compose admirablement et il manie son style à son gré.

(*Page 34.*)

Dans les vers qui suivent il s'adresse en l'interrogeant à son oncle, le savant Sayyidî Ahmad Al-Hârithî ben Aboù Bakr Ad-Dilâï.

O Océan de sciences de notre époque et par qui l'atmosphère qui était trouble s'éclaircit.

Ils sont nombreux, ceux qui ont profité de tes ouvrages; le parfum de tes paroles, lorsque tu enseignes, est pénétrant.

Au nom de celui qui t'inspire, toi qui es le recours de notre époque lorsqu'une difficulté embarrasse tout le monde, (dis-nous) si lorsqu'on néglige *In*, c'est à la condition que le *lâm* sera également retranché ou s'il devra rester.

Tu es toujours celui qui enlève le doute à ceux qui demandent ton appui, et tu leur apportes ton bienfaisant secours.

Son oncle lui a répondu :

Oui, sa règle est en elle-même comme elle était auparavant, dès son origine; tu as obtenu la considération sans effort.

Cependant lorsqu'il y a doute sur les apparences, il faut trouver un moyen de retrancher ce surcroît, comme par exemple dans la phrase : La beauté de Zaïnab augmente, même si elle est déjà supérieure aux charmes d'une fiancée.

Sois toujours de plus en plus considéré et ressuscite la science quand même elle aurait complètement disparu[1].

1. La question posée dans ses vers est relative à la grammaire sur l'emploi des deux locutions *In* et *lâ* et sur les cas où elles peuvent être retranchées. La phrase citée comme exemples les contient toutes les deux :

كان زينبُ لا زداد حُسنًا جمالها

Ka *in* Zaïnaboun *lâ* zdâda housnan djamâlouhâ.

Le fils du personnage dont nous écrivons la biographie, le Chaikh Al-Hâfidh Aboû 'Abdallah Mouhammad, a écrit sur une copie du *Matla' al-Ichrâq* de notre Seigneur et grand-père, que Dieu lui fasse miséricorde : « Quel excellent homme que mon père ; il était l'un de vos serviteurs et il vous a été toujours dévoué; lorsqu'il est arrivé au Sanctuaire vénéré, que l'on n'approche qu'avec respect, à la Mekke la Noble, l'illustre lieu de rendez-vous, il a rencontré le Chaikh Al-Islâm, le modèle de tous les gens pieux, le savant des savants, le docteur perspicace, le professeur, l'homme de bénédiction, le pieux, l'ascète, Aboû Mahdî 'Aïsâ ben Mouhammad ben Mouhammad Al-Djabarî At-Tha'alabî, qui habitait à la Mekke la Noble : ils s'entretinrent sur les Hadîths recueillis anciennement et plus récemment et le Chaikh At'-Tha'alabî, dont les recherches méritent la louange, dit au personnage dont nous écrivons la biographie : « Je donne mon témoignage absolu, aux deux faqîhas illustres de la famille de Housaïn, la Sayyida Moubâraka et la Sayyida Zaïn Ach-Charaf, filles du Chaikh, le savant 'Abd Al-Qâdir ben Mouhammad ben Yahyâ, ben Moukram ben Al-Mouhibb At-Tabarî Al-Housaïnî. »

Ces deux faqîhas ont donné au Dilâï un diplôme pour toutes les matières pour lesquelles elle avaient été diplômées elles-mêmes, entre autres la chaîne des Hadîths depuis l'origine, tels qu'ils sont encore consignés aujourd'hui; le commentaire de la sourate Al-Fâtiha d'après le Chaikh, le prédicateur, le savant, rempli de sciences, Abd Al-Wâhid ben Ibrâhîm Al-Haççâr Al-Miçrî; ce diplôme était général, elles le lui donnèrent verbalement et par écrit, en l'année 1011 (1602-1603), à la Mekke. Elles faisaient remonter les appuis (*sanad*) des Hadîths, jusqu'au Qâdî des esprits, Chamharouch, qui a dit : « J'ai entendu raconter ces traditions par l'envoyé de Dieu, sur lui soit le salut. »

(*Page 35.*)

Le témoignage verbal et le diplôme écrit donnés au personnage dont nous écrivons la biographie, est daté du lundi 20 de Dhoû'l-Hidjdja Al-Harâm (18 septembre 1658), dans le pays d'Al-Harâm 1069. Il a été écrit par Qouraïch, avec l'autorisation de ses deux sœurs la Sayyida Moubâraka et la Sayyida Zaïn Ach-Charaf; je l'ai copié d'après le texte écrit de sa main[1], dit le fils du personnage dont nous écrivons la biographie.

Il ajoute : « Je n'ai jamais vu mon père se réjouir du diplôme d'un savant comme de celui qui lui a été donné par les deux Chaikhas de la famille d'Hosaïn ; et il disait : Je ne sais de quoi je dois me réjouir davantage, de ce diplôme ou de l'existence de ces deux savantes de la famille de Hosaïn, qui méritent que l'on soit leur disciple, d'autant plus qu'elles appartiennent à la descendance de la noble lignée d'or. » En effet, la présence de ceux qui descendent de cette chaîne d'or cause plus de plaisir à l'homme altéré que l'eau fraîche elle même.

Le personnage dont nous écrivons la biographie a également étudié avec son père (Mouhammad ben Abî Bakr Ad-Dilâï), avec le Hâfidh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Alî ben Yoûsouf Al-Fâsî et avec son frère l'Imâm Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir. En Orient il avait étudié avec Aboûl-Hasan Ach-Chibramilsî et avec Ibrahîm Al-Kourdî.

Parmi les vers d'Al-Mourâbit Ad-Dilaï, on cite les suivants :

Ne t'enorgueillis pas des biens de ce monde dont tu jouis, et n'en fais pas état pour mépriser tes pareils.

Reste soumis au Tout-Puissant, au Juste et ne t'éloigne pas de notre Maître.

1. Le texte dit : خطيهما au duel, « d'après le texte écrit par elles deux. Cela doit être une erreur du copiste, puisque l'on vient de dire que Qouraïch a écrit ce diplôme sur l'ordre de ses sœurs ; il faut lire : خطها

Pense au jour, où rien n'est utile que la foi.

Cultive le bien, tu en récolteras le profit — les branches de l'arbre que tu auras cultivé fleuriront.

L'homme généreux, si Dieu lui donne la vertu, est accessible et il excite la sympathie.

Il réunit et recueille les bienfaits : il mérite les louanges et on le cite avec des éloges.

L'homme vil, si le sort lui est favorable, le diable le trompe sur sa propre valeur.

Il marche en se regardant lui-même; son ombre lui paraît celle d'un souverain.

Il porte la tête haute et il s'élève en se gonflant, comme de la fumée.

Il se balance et marche en appuyant sur le sol orgueilleusement et il tient de la place.

Il cherche à se grandir en laissant traîner ses vêtements.

C'est de sa part de l'insolence qui ne produit que le mal.

L'homme généreux au contraire, monte, éclatant comme la pleine lune, dans sa splendeur, sans commettre de péché.

L'éloquence d'Al-Mourâbit Ad-Dilâï est bien connue, dans ses vers et dans sa prose. Il a écrit ce qui suit à l'Émir des Musulmans, le Chérif Al-Hasanî :

(*Page 36.*)

« Que Dieu fasse durer la Majesté Imamienne et l'illustre race des descendants de Hichâm ; qu'il la conduise dans la voie des deux 'Omar [1], et qu'il garde la descendance des deux Souverains [2], qu'il lui donne des dons magnifiques; qu'il l'arrose de son ondée bienfaisante, qu'il la protège dans le danger. De même qu'il lui a donné la possession de terres, sa souveraineté a occupé un rang devant lequel se sont inclinés les grands avec joie, et ils se sont approchés d'elle avec des dons magnifiques. Les peuples se sont soumis à elle avec respect : les grandes assemblées de savants ont fait son éloge. Les gens se sont réunis autour de lui aussi nombreux que les éloges eux-mêmes. Ses bienfaits se sont étendus aux villes et aux campagnes, comme si Rabî'a et Moudîr s'étaient soumis à son autorité. Sa Majesté a relevé la hampe de la royauté qui penchait, elle lui rendit la liberté comme à

1. 'Omar Ibn Al-Khattâb, le deuxième Khalife, et 'Omar ben 'Abd Al-'Azîz.
2. Moûlây Ar-Rachîd et Moûlây Ismâ'îl.

un prisonnier qui étouffait dans ses liens, parce qu'elle provient d'une souche illustre; ses racines sont fortes et ses branches atteignent le ciel; elle suit la noble route Hanifia dans la théorie et dans la pratique. Elle a donné aux peuples la sécurité; chacun a occupé la place qui lui appartient, a surveillé ses paroles et a été responsable de ses actes. — Elle était la pleine lune et les gens comme les étoiles autour d'elle. Les étoiles sont-elles semblables à la lune? Ses bienfaits subsisteront toujours dans les pages de l'histoire et le tranchant de son sabre laissera des marques éternelles dans la chair et dans l'esprit. Que le Salut soit sur vous, et la miséricorde de Dieu Élevé et sa bénédiction.

Il nous est venu de votre Majesté Élevée et de votre Secrétariat Sultanien, une lettre lumineuse d'espérance, qui annoblit son objet, agréable à lire, flatteuse pour celui qui la reçoit; ses termes sont d'accord avec son sens, elle dépasse les espérances; nous l'avons lue avec la plus grande attention et nous avons pris connaissance de son contenu avec joie; nous y avons trouvé réunis un grand nombre de bienfaits et des raisons de nous réjouir.

Ce que contient cette lettre réunit d'éternelles gloires et des exploits victorieux, qui groupent toutes les causes d'affection qui étaient disséminées, et unit par sa générosité tous ceux qui étaient encore séparés.

Il n'est pas douteux que chacun donne selon ce qu'il contient, il serait surprenant que le contraire se produisît. Comment celui qui est la lumière de l'époque et qui en a la charge, ne ferait-il pas le bien? Les sources de sa générosité jaillissent de ses doigts; les fleurs du pardon s'ouvrent devant ses vertus et sa générosité. Ses conquêtes sont célèbres et sa politique est meilleure que toutes les politiques; il est comme la perle la plus grosse dans le collier de la gloire, et comme la pleine lune entre les deux plus grands croissants.

Que Dieu fasse durer son règne et qu'il fasse entrer son fil dans le nœud des gens élevés. Et le Salut.

Le personnage dont nous écrivons la biographie est né en 1021 et il est mort, que Dieu lui fasse miséricorde, le samedi 25 Djoûmâdâ Al-Akhira 1089 (14 août 1678). Il a été enterré dans le tombeau de sa famille qui se trouve sur les bords du Ouadî Az-Zaitoûn, dans l''Adwat Al-Andalous, à Fès. Que Dieu lui fasse miséricorde.

Le Chaikh, Al-'Allâma Sayyidî Mouhoummad ben Sa'îd As-Soûsî Al-Mirghîtî.

(*Page 37.*)

Le Chaikh saint, le savant des savants, qui possède un grand nombre de sciences et qui vérifie leur exactitude, celui qui détermine l'heure de la prière, le juste, le calculateur, le Prédicateur éloquent et délicat, Aboû 'Abdallah Sayyidî Mouhammad ben Saîd As-Soûsî Al-Mirghîti, auteur de la célèbre poésie sur la détermination de l'heure connue sous le nom de *Al-Mouqni'*.

La prononciation courante indique que Mîrghîtî s'écrit sans *yâ;* je l'ai vu cependant écrit « Al-Mirghîtî » avec un *yâ* avant le *râ*, par le Chaikh ponctuel Sayyidî Al-Fâsî.

Le personnage dont nous écrivons la biographie, a été le disciple du Chaikh Al-Hâfidh, l'océan de sciences Aboû Mouhammad 'Abdallah ben 'Alî ben Tâhar As-Sidjlamâssî Al-Hasanî; du Chaikh savant Al-Djanân; du Chaikh Aboûl-Qâsim Al-Ghoûl Al-Fichtâlî; du Chaikh savant, qui vérifie avec exactitude, Aboû Mahdî 'Aïsa ben 'Abd Ar-Rahmân As-Sidjistânî, auteur d'un commentaire marginal de la *Çoughrâ*; du professeur Mouhammad ben Yoûsouf At-Tamilî. Les biographies de tous ces personnages ont déjà été faites.

Le savant Chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Wallâlî dit, dans les *Mabâhith Al-Anwâr*, que le personnage dont nous écrivons la biographie, a composé une poésie sur la science de la détermination des heures, des mois et des jours. Cette poésie est appelée *Al-Mouqni';* il en a fait deux commentaires, un grand et un petit. Par la grâce de Dieu, cet ouvrage a été bien accueilli; on en fait usage dans les villes et dans les campagnes, à cause de la grâce attachée à la véracité de ses conseils, du profit que l'on en tire et de l'excellence de son

but. Il a fait également, à propos de la formule magique (*djadwal*) en cinq parties, dont le centre est vide, une poésie qui a aussi été très bien accueillie. Il possédait des connaissances dans toutes les sciences, même en médecine ; mais il renonça à cette dernière science, parce qu'un jour on lui apporta à la mosquée un vase rempli d'urine. Il dit : « La science qui doit me conduire à être la cause de l'introduction, à la mosquée, d'une chose impure, ne me convient pas. » Auparavant, les gens venaient souvent le consulter.

Il avait une très grande vénération pour les personnes de la famille du Prophète et les gens se rendaient compte que ses *djadwal* (amulettes) étaient efficaces et que sa baraka était généralement favorable. Il était Imâm de la grande mosquée de Marrâkech et il avait l'habitude de retarder la prière de l'aube jusqu'au petit jour, disant que cela n'avait aucun inconvénient et que la prière de l'aube pouvait se dire après le lever du soleil. On raconte que, comme on lui reprochait cette manière de faire, il répondit : Le prophète, sur lui soit le salut, m'est apparu et il m'a dit : « Tu as très bien fait de retarder la prière de l'aube. »

Le but de ce retard est de faciliter l'accomplissement d'un acte religieux aux gens faibles et à ceux qui ont laissé passer l'heure de la prière en commun, dans les mosquées où l'on dit la prière de la fin de la nuit.

Lorsque le Chaikh Sayyidî Mouhammad ben 'Abdallah As-Soûsî, alla séjourner dans les deux villes saintes, le personnage dont nous écrivons la biographie, ainsi que ses disciples, le regrettèrent et ces derniers se plaignirent à leur Chaikh de la longueur de son absence ; ils attendaient en effet avec impatience son retour au Maghrib.

Al-Mirghitî composa alors une poésie dans laquelle il demandait au Prophète de faire revenir le Chaikh Mouhammad ben 'Abdallah ; il savait en effet qu'il ne reviendrait qu'avec sa permission : puis il ordonna à ses disciples de réciter cette poésie, qui fut bientôt connue à la Zâouïa

Al-Bakriya[1]. Depuis le temps je ne me souviens plus que de ses trois premiers vers :

(*Page 38.*)

O Envoyé de Dieu, les foqarâ se plaignent de ne plus voir le meilleur des hommes, leur Chaikh Ibn Abdallah et ils en ont un regret extrême. O Envoyé de Dieu, rendez-le nous, vous, l'homme de justice et le meilleur des Prophètes[2].

Al-Mirghitî, que Dieu lui fasse miséricorde, vécut très âgé ; il survécut de longues années au Chaikh Ibn 'Abdallah dont on vient de parler et qui mourut lui-même à un âge très avancé.

Il resta jusqu'à la fin de sa vie Imâm à Marrâkech, où il était très écouté.

Il laissa un fils, le faqîh Mouhammad, qui ne lui survécut que peu de temps et qui mourut sans postérité mâle, que Dieu le prenne en sa miséricorde, ainsi que son père. Telles sont les paroles des *Mabâhith Al-Anwâr*.

Le personnage dont nous écrivons la biographie était, à Marrâkech, Imâm de la mosquée Al-Mawâsin ; c'est ce que j'ai vu écrit de la main de l'Imâm Sayyidî Al-Mahî Al-Fâsî, que Dieu l'agrée. L'Imâm Abou 'Alî Al-Yoûsî, dit dans sa *Faharasa :* J'a assisté dans ma jeunesse à un de ses cours sur l'*Alfiya* d'Ibn Mâlik ; puis je l'ai rencontré à la Zâouïa Al-Bakriya et j'ai souvent entendu son enseignement ; par son intermédiaire, son Chaikh Aboû Mouhammad 'Abdallah ben 'Alî ben Tâhar Al-Hasanî, est devenu mon propre Chaikh ; il ajoute que cette chaîne d'enseignement remonte jusqu'à Anas Ibn Mâlik, que Dieu l'agrée ; il me l'a expressément dit, mais sans me donner les noms des personnages qui composent cette chaîne ; ce n'est que plus

1. La Zâouïa Al-Bakriya ou Zâouïa de Dilâ, Zâouïa de l'École Djazoûlite fondée par Aboû Bakr Ad-Dilâï, détruite en 1079 (1668-1669) par Moulay Ar-Rachîd.
2. Littéralement : « de vos pareils », c'est-à-dire les Prophètes.

tard que j'ai trouvé dans sa *Faharasa* les noms de ces personnages, ainsi que ce qu'il m'avait dit. Je n'ai aucun doute que cette chaîne ne soit celle à laquelle il m'a rattaché, que Dieu le prenne en sa miséricorde; j'en ai pris copie et la voici telle qu'elle est écrite de sa propre main :

« J'ai reçu l'enseignement[1] de l'Imâm Al-Hâfidh, mon Chaikh et mon modèle, Aboû Mouhammad 'Abdallah ben 'Alî ben Tâher Al-Hasanî, disciple d'Aboûl-Abbâs 'Al-Mandjoûr, disciple d'Aboû Zaïd ben Souqqaïn, disciple de l'Imâm, le Chaikh Al-Islâm Aboû Yahyâ Zakariyâ Al-Anqârî, disciple du Chaikh Al-Islâm Ibn Hadjar, disciple de Zaïn Al-'Irâqî et de Ridwân Al-Moustamlî, disciples de Charf Aboû-Tahar Ar-Rabâï, disciple à Rabâa[2], d'Aboû Ishâq Al-Ghacî, disciple d'Aboûl-Madjd Al-Qazwînî, disciple d'Aboû Bakr Al-Maqqarî, disciple du Qâdî Aboûl-Hasan 'Alî ben Mouhammad ben Ismâ'îl ben Aboû Zarâ'a, disciple d'Aboû Mançoûr 'Abd Ar-Rahmân ben 'Abdallah Al-Bazzâr, disciple d'Aboû Mouhammad 'Abd Al-Malik ben Mouhammad ben Moudjaid ben 'Abd Al-Karîm Al-Baghawî, disciple d'Aboûl-Qâsîm 'Abdân ben Houmaîd ben 'Abdân Al-Minahî, à Houbla[3], disciple d'Omar ben Sa'îd ben Sinnân Al-Minahî, disciple de Khalf ben Tamîm, disciple d'Hormoz, qu'il était allé visiter et qui lui a dit : Cette

(*Page 39.*)

main que je te donne a touché celle du Prophète, que Dieu le glorifie et que sur lui soit le salut; je n'ai jamais vu de soie qui fût plus douce que la paume de sa main. » Ici se termine ce qu'écrit Al-Mirghitî.

1. Le texte dit : صافحني littéralement : « Ma main a été touchée par celle de... » Chaque Chaikh a touché la main de son maître et la chaîne formée par les mains qui se touchent, remonte jusqu'au Prophète qui a lui-même touché de sa main celle du premier Chaikh.

2. Rabâa : Forteresse de l'Yémen. (YÂQOÛT, t. II, première partie, p. 752.)

3. Houlba : Forteresse qui se trouve sur la montagne de Bourâa dans la province de Zabîd dans l'Yémen. (YÂQOÛT, t. II, première partie, p. 317.)

« J'ai écrit au Chaikh Al-Mirghîti de la Zâouïa Al-Bakriya, ajoute Al-Yoûsî, pour lui demander un diplôme et il m'a envoyé pour toutes les sciences, le diplôme suivant :

Louange à Dieu le maître de la louange et son Seigneur, Celui qui donne son appui à qui recherche la science, qui le soutient et qui s'associe à son effort, qui lui fait suivre la bonne direction en le guidant; à Celui qui a montré la voie à suivre et la religion de justice par son Prophète qui les a répandues par ses paroles et par ses actions. Ce Prophète a dit: Que ceux qui ont été témoins, racontent à ceux qui étaient absents; il arrive souvent que ceux qui transmettent (ce qu'ils ont vu) s'en souviennent mieux.

Que la bénédiction de Dieu et son salut se répandent sur le Prophète et sur ses descendants et qu'on leur soit universellement soumis. Et ensuite :

L'humble serviteur de Dieu, l'esclave de ses propres péchés, Mouhammad ben Sa'îd Al-Mirghîtî As-Soûsî, ajoute : Mon frère et mon ami le Sayyid Al-Hasan ben Masâoûd Al-Yoûsî, m'a demandé un diplôme pour toutes les sciences de la Charî'a. Étant donné que sa valeur est suffisamment établie et que sa réputation est universelle, on peut dire que cela équivaut à « prendre une enflure pour de la graisse et à souffler sur des cendres[1] ».

Il n'y a plus aucune certitude, si la lumière du jour a besoin d'être éclairée.

On dit dans les cas analogues au mien, qu'il vaut mieux entendre le M'ouâïdî que de le voir.

J'en jure par le nom de ton père, la générosité ne se rencontre que chez un homme de sentiments élevés et qui est généreux en ce monde.

Mais si le sol est stérile et si les plantes sont desséchées, il faut se contenter de l'herbe sèche et brisée.

D'autre part, il m'est impossible, étant donné ma grande amitié pour lui (Al-Yoûsî), de ne pas satisfaire son désir, selon la coutume de mes généreux ancêtres. J'ai donc décidé de le faire, en priant Dieu de me venir en aide, pour mener à bien mon travail.

Je délivre donc à mon frère et à mon ami Aboû 'Alî, le Sayyid Al-Hasan ben Mas'oûd Al-Yoûsî, un diplôme pour tout ce qu'il a étudié avec moi, c'est-à-dire pour ce qu'il a lu, ce qu'il a entendu, ce qu'il a utilisé et pour ce qu'il savait déjà, en un mot pour toutes les sciences qu'il

1. C'est-à-dire perdre son temps. Proverbe tiré des *Maqâmât* de Harîrî.
2. Al-Mou'âïdi était un conteur arabe qui était très laid.

possède. Je lui donne également un diplôme pour toutes les sciences pour lesquelles je suis diplômé moi-même et pour toutes les connaissances que je ne possède pas entièrement, telles que la prose rimée et la poésie, d'une façon générale. Pour éviter les longueurs, je ne m'arrête qu'à un certain nombre d'ouvrages, ceux qui constituent la base de l'Islam, tels que le *Mouwatta*, les *Çahîhân* (Boukhârî et Mouslim), le Tirmidî, le Nisâ'ï et Aboû Dâwoud.

J'ai étudié le *Çahîh* de Boukhârî avec des *Isnâds* tels qu'il n'y en a pas au monde de meilleurs, selon le Chaikh, le hâfid Al-Hasanî, Aboû Mouhammad, mon maître et le soutien de ma vie, Sayyidî 'Abdallah ben 'Alî ben Tâhar Al-Hasanî As-Sidjlamâsî, que Dieu le prenne en sa miséricorde.

La moitié environ de Boukhârî m'a été enseignée par le fils de ce Chaikh, Aboû 'Abdallah Moulây 'Abd Al-Hâdî et j'ai été diplômé pour le reste par plusieurs des Chaikhs de Sayyidî 'Abdallah As-Sidjlamâsî, entre autres le Chaikh Aboû 'Abdallah Sayyid Mouhammad ben Qâsim Al-Qassâr Al-Qaïsî, disciple d'Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Aboûl-

(*Page 40.*)

Fadl Khouroûf At-Toûnsî, disciple du Qâdî des Qâdis, At-Tawîl Al-Qâdirî, disciple de Chihâb Ad-Dîn, disciple de Ibn Aboûl-Madjd Ad-Dimichqî, disciple d'Al-Hadjar, disciple d'Aboûl-Waqt 'Abd-Al-Awwal ben 'Aïsâ As-Sadjazî, disciple d'Al-Dâwoudî, disciple d'Ibn Hamawia As-Sarkhasî[1], disciple d'Ibn Matar, disciple de l'Imâm Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Ismâ'îl Al-Boukhârî, qui commence son recueil de traditions, en disant :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. De quelle façon se manifeste la révélation chez l'Envoyé de Dieu[2], que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut, etc. »

J'ai été diplômé également pour la science des Hadîth, en général, pour la science du droit malékite, en général et particulièrement pour l'étude de la *Moudawwana;* de la *Sahnoûniya*[3] et pour les résumés de ces

1. Aboû Mahammad Abdallah ben Ahmad ben Hamawia vivait au IVme siècle de l'Hégire.

Cf. IBN KHALLIKAN, t. I, p. 385. — Biographie de Aboûl Wagt ben Aboû Abdallah 'Aïsa ben Chou'aïb ben Ismâ'îl As-Sadjazi.

2. AL-BOUKHÂRÎ, *Les Traditions Islamiques*, trad. HOUDAS et MARÇAIS, t. I, p. 1.

3. *Sahnoûniya;* l'auteur ou plutôt Al-Mirgihtî, qu'il cite, veut sans doute indiquer la différence entre la *Moudawwana*, de Malik, rédigée par Sahnoûn et celle rédigée par Asad ben Al-Fourât. Il n'existe, du moins à notre connaissance, aucun ouvrage portant le titre de *Sahnoûniya*.

ouvrages tels que la *Risâla* d'Ibn Abî Zaïd Al-Qairawânî, le *Farâ'î* de l'Imâm Ibn Al-Hâdjib et pour son *Acil*, pour le *Moukhtaçar* d'Aboûl-Mawadda Khalîl ben Ishâq, pour les ouvrages sur la science des principes, pour les Commentaires, pour les ouvrages de Rhétorique, pour la lecture du Qorân d'après les signes qui indiquent les différentes lectures et leur prononciation, pour les ouvrages sur la vie du Prophète, que la bénédiction et le salut soient sur lui, entre autres celui d'Ibn Ishâq, résumé par Ibn Hichâm et par Al-Kilâï et d'autres; pour l'ouvrage d'Ibn Sayyid An-Nâs Al-Yamanî, pour le *Raoudh Al-Anoûf* de Souhailî, pour le *Zahar Al-Bâsim* sur la vie d'Aboûl-Qâsim, que la bénédiction et le salut soient sur lui et pour plusieurs résumés de cet ouvrage.

J'ai été diplômé également pour les hadiths, conformes à l'autorité de traditions telles que les *Isnâds* de Ahmad (Ibn Hanbal), de Chafâï, de Darimî les *Sounna* d'Ibn Madja, d'Ibn Habbân, d'Al-Hâkim, d'Al-Baihaqî, d'Ibn Khouzaïma, les *Maçâbîh* d'Al-Baghawî et d'autres du même genre, par exemple le *Kitâb Al-Anwâr As-Saniya* d'Ibn Djouzaï.

Ce diplôme porte également sur la science de la langue arabe, sur les ouvrages d'Ibn Mâlik, en prose et en vers; sur les ouvrages d'Ibn Al-Hâdjib et d'Ibn Hichâm, sur la *Mandoûma* d'Ibn Mouâtî, sur les *Prolégomènes* d'Ibn Adjourroum et sur la *Djazoûliya;* il a trait aussi aux ouvrages en vers et en prose sur les successions, aux ouvrages d'arithmétique et de géométrie, aux ouvrages de logique, de médecine, tels que le *Qânoûn* et son commentaire en vers; aux ouvrages de théologie dogmatique en prose et en vers, tels que *l'Irchâd*, les ouvrages d'Ibn Zakrî, les cinq 'Aqâïd de l'Imâm As-Sanoûsî et les autres ouvrages de cet auteur.

J'ai été diplômé également pour les *Manâsiq* de Khalîl et d'Al-Hattâb; pour les ouvrages de Çoufisme, tels que la *Risâla* d'Aboûl Qâsim Al-Qouchaïrî, les *Hikam Al-Ataïya* et pour ce qu'a écrit le Chaikh Zarroûk sur cet ouvrage; pour la *Ihya 'Ouloûm ad-Dîn* d'Al-Ghazâlî; pour le *Qaout al-Qouloûb* d'Aboû Tâlib Al-Makkî, et pour d'autres ouvrages dont je ne parlerai pas; pour les ouvrages de sciences magiques, sur les talismans de différentes sortes, et ce qui a trait à ces sciences comme les ouvrages d'Al-Djazna'î Al-Khammâdî; les poésies de mon Chaikh Aboûl-Qâsim Al-Ghoûl Al-Fichtâlî, des Fichtâla des Ghomâra; les poésies sur ce qui a été réuni dans les hadîths du Prophète et les ouvrages des médecins et des savants à propos des épidémies, ainsi que les poésies du Chaikh Al-Hattâb à ce sujet; pour les ouvrages qui traitent des vertus spéciales des noms de Dieu et des versets du Qorân, tels que les ouvrages d'Al-Boûnî, l'*Idrîsîya* et les ouvrages d'Ibn Abbad, que Dieu lui fasse miséricorde, d'Al-Oudiachî et d'autres; pour mon

poème sur le *Djadwal* (talisman) en cinq parties, dont le centre est vide, qui est un résumé du *Kitâb al-Mardjânî*, que Dieu l'ait en sa miséricorde, et d'autres ouvrages analogues.

(*Page 41.*)

Je donne à Al-Hasan Al-Yoûsî un diplôme pour tout ce qui est énoncé dans la *Faharasa* du Chaikh Al-Djamâ'a, l'Imâm Aboû 'Abdallah Mouhammad Ibn Ghâzî et dans la *Faharasa* de son disciple, l'Imâm, le lecteur des hadîths, Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben 'Alî Souqqaïn As-Soufyanî; dans la *Faharasa* de l'Imâm, le Chaikh Al-Islâm Aboû Dja'far ben Zoubair; dans la *Faharasa* du Chaikh de mon Chaikh, le professeur célèbre, Aboûl-'Abbâs Al-Mandjoûr; dans la *Faharasa* de l'Imâm Al-Mantoûri, dans la *Faharasa* d'Ibn Al-Qawîm; dans la *Faharasa* d'Ibn Ya'îch; dans la *Faharasa* du hâfid Aboû Zaïd As-Souyoûtî; dans la *Faharasa* du Chaikh Al-Islâm Chihâb Ad-Dîn Ahmad ben 'Alî ben Hadjar Al-Asqalanî; dans la *Faharasa* d'Aboû 'Abdallah Al-Qaççâr et dans la *Faharasa* de mon Chaikh cultivé Aboû 'Abdallah Al-Djannân Al-Andalousî; il s'est entretenu avec moi de tous ces ouvrages.

Il a été diplômé également par Aboû Mouhammad Al-Hasanî, dont il a été parlé plus haut, le savant universellement connu Sayyidî Abdallah ben 'Alî ben Tâhar Al-Hasanî, que Dieu l'ait en sa miséricorde, et, sans intermédiaire par Aboû Abdallah Mouhammad Al-Djannân lui-même[1].

Excusez-nous si cette chaîne des Chaikhs n'est pas complète; votre frère est incapable de le faire; vous savez en effet qu'il est très âgé et que la maladie l'oblige à garder le lit. D'autre part, les troubles de notre époque ne sont pas favorables à un semblable travail. Que Dieu nous accorde à tous le salut et la paix dans la religion, dans ce monde et dans l'autre.

Excusez-nous et accordez-nous la bienveillante intervention de vos prières. Peut-être Dieu nous accordera-t-il sa grâce bienfaisante au moment de la mort. Il nous suffit, c'est un excellent protecteur[2].

Si vous demandez quelle est la date de ma naissance, je suis né en 1007 (1598-1599). Que Dieu veuille que, par sa grâce et sa générosité, je termine ma vie dans le bien. Amen. Amen. Amen. Il est le maître des mondes.

Ce diplôme a été écrit à la fin de Rabî' 'at-Thânî de l'année 1083 (juillet-août 1672). Que Dieu nous fasse profiter de tout ce que le

1. Djannân était un des Chaikhs de Mouhammad Al-Mirghîtî As-Soûsî.
2. QORÂN, sourate III, verset 167. Trad. KAZIMIRSKI, p. 60.

monde peut contenir de bien et nous protège contre ses erreurs. Je confirme tout ce que j'ai déclaré dans ce diplôme en faveur de celui à qui il est donné.

L'Esclave de Dieu, prisonnier de ses péchés, MOUHAMMAD BEN SA'ÎD AL-MIRGHÎTÎ AS-SOUSÎ. Que Dieu lui accorde sa grâce. Amen.

« Ce personnage est mort, que Dieu le prenne en sa miséricorde, dans la nuit du samedi 16 Rabî' At-Thânî de l'année 1089 (7 juin 1678), que Dieu Élevé le prenne en sa miséricorde. » Telles sont les paroles du Chaikh Al-Yoûsî dans sa *Faharasa*.

On a dit précédemment que le personnage dont nous écrivons la biographie était né en 1007 (1598-1599); il a donc vécu quatre-vingt-trois ans[1].

On a dit également que, parmi ses ouvrages, il avait fait une poésie sur la détermination de l'heure, intitulée *Al-Mouqni'*; il a fait en outre, un grand et un petit commentaire de cet ouvrage.

Nous avons trouvé dans plusieurs notes, qu'il avait fait un ouvrage intitulé : *Al-Ichârât An-Nacîha li-man talaba Al-Wilâya bi an-Niyat aç-Çaliha*, « La bonne direction pour celui qui recherche la sainteté avec bonne foi ».

Que Dieu l'agrée et nous fasse profiter de lui et de tous ses saints. Amen.

(*Page 42*.)

Le Professeur Sayyidî Mouhammad ben Abdallah ben 'Alî ben Tâhar As-Sidjlamâsî Al-Hasanî.

Le faqîh, le professeur, Aboû Abdallah Mouhammad fils du Savant à la science considérable, Aboû Mouhammad 'Abdallah ben Alî ben Tâhar As-Sidjlamâsî Al-Hasanî.

1. D'après les dates de sa naissance et de sa mort, il semble qu'il n'a vécu que quatre-vingt-deux ans.

On a vu précédemment la biographie de son père et celle de son frère Sayyidî 'Abd Al-Hâdî.

Le personnage dont nous écrivons la biographie a été élève de son père et d'autres savants; il a eu lui-même un grand nombre de disciples.

Le hâfid Aboû Zaid Al-Fâsi dit qu'il l'a rencontré au cours où l'on enseignait trois des lectures du Qorân; celle d'après Aboû Djâfar Al-Madanî, celle d'après Ya'qoûb Al-Hadramî, et celle d'après Khalf ben Hichâm Al-Bazzâr, conformément à la *Dourra* et au *Tahbîr* d'Ibn Al-Djazarî. « J'ai étudié avec lui, dit-il, la *Dourra* en entier, en la lisant moi-même, et il m'a donné un diplôme pour tout ce que j'ai étudié avec lui : c'était en Radjab 1070 (mars-avril 1660). »

Sayyidî Al-Hasan Al-Yoûsî, dans ses *Mouhâdarât*, après avoir dit que Sayyidî Mouhammad As-Sidjlamâssî était un *Walî Çâlih*, rapporte l'anecdote suivante, qu'il a racontée : Personne ne s'est moqué, dit-il, de mes parents les Chorfâ de Sidjlamâssa, comme un homme qui était venu dans le pays en prétendant qu'il était un saint : on le crut. Il promettait aux gens de les transporter à la Mekke et de leur faire faire le pèlerinage en un clin d'œil. Il trompa son monde pendant longtemps avec cette promesse. Un jour, un certain nombre de Chorfâ décidèrent de le démasquer. Il s'assirent à peu de distance de lui et l'un d'entre eux s'approcha du personnage; il tenait dans sa main cinquante mithqâls et il lui dit : « O Monseigneur, cela me fatigue de faire les prières, je vous demande de m'en dispenser », et il répandit les cinquante mithqâls devant lui. L'autre s'apprêtait à les prendre, mais les Chorfâ qui étaient assis à quelque distance s'approchèrent à ce moment; ils le battirent et le chassèrent.

Longtemps après, un de ces Chorfâ partit dans la direction du Maghrib; en passant auprès d'une source, il recon-

nut cet homme qui remplissait d'eau une outre : c'était un Juif, connu comme appartenant aux Juifs de la région. Nous demandons à Dieu de nous défendre. Ce Juif s'était moqué des Chorfâ en cherchant à les tromper et à les empêcher d'accomplir leurs devoirs religieux. Quelques-uns d'entre eux crurent à sa promesse, et cessèrent d'accomplir leurs obligations. C'est ainsi que les créatures sont induites en erreur et que des gens abusent du nom de Dieu pour se dire privilégiés. Ils seront punis; que Dieu nous mette à l'abri de la perte de notre foi, comme cela est arrivé à l'homme à l'outre. Qu'il nous accorde toujours le salut et qu'il nous entretienne par sa grâce et par sa générosité dans la foi qu'il nous a donnée.

Houdjdjat al-Islam Abou Hâmid Al-Ghazzâlî a dit, que Dieu l'agrée : On dit que les péchés engendrent les péchés et que leur punition est une fin impie : que Dieu nous en protège.

Sans doute telle est la punition de celui qui prétend indûment à la sainteté et à la faculté d'accomplir des miracles.

Le faqîh Sayyidî Al-'Arbî Aboû 'Inân Ach-Charîf.

Le faqîh le savant Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-'Arbî ben Mouhammad Aboû 'Inân Ach-Charîf. On a vu précédemment la biographie de son grand-père et on verra plus loin celle de son père.

(*Page 43.*)

Le personnage dont nous écrivons la biographie était un faqîh délicat; il profita des leçons du Chaikh Abou Mouhammad 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî; il était Imâm et Khatîb à la mosquée des Andalous et faisait un cours à la mosquée des Qarawiyîn, puis il fut nommé Qâdî à Tâza. Il mourut de la peste en 1089 (1678-1679).

Le faqîh Al-Baraka Sayyidî Aç-Çaghîr ben Al-Qâdî.

Le faqîh Al-Baraka, le saint, l'ʿâdel agréé et intègre, Sayyidî Aç-Çaghîr ben Al-Qâdî, appartenait à la famille connue à Fès sous le nom des Banî Al-Qâdî. On a vu précédemment leur généalogie, qui remonte à Ibn Abîl-ʿAfiya.

Il comptait, que Dieu lui fasse miséricorde parmi les meilleurs *fouqahâ* et parmi les *ʿadoul* de Fès les plus estimés pour leur piété; il occupait un rang élevé et il était réputé pour sa véracité et sa conscience.

Il fut pendant longtemps Imâm de la mosquée connue à Fès sous le nom de Djâmâ ʿAl-Hoût, dans l'ʿAdwat Al-Qarawiyîn. Puis il voulut renoncer à ses fonctions d'Imâm, à cause des obligations qu'elles imposent, mais les gens du quartier ne voulurent pas le laisser partir avant qu'il eût lui-même trouvé quelqu'un qu'il considérât comme capable de le remplacer auprès d'eux, de façon à le satisfaire lui-même. Il ne voulut pas prendre cette responsabilité et offrit de donner quarante mithqâls à celui qui voudrait le remplacer; c'était ce qu'il avait économisé depuis qu'il était Imâm à cette mosquée.

Il agissait ainsi d'une part pour ne pas prendre de responsabilité en acceptant l'obligation de désigner son remplaçant, et d'autre part pour conserver l'avantage d'avoir exercé l'Imamat, pour le seul mérite de servir le Dieu très Haut.

Cette anecdote rappelle celle que l'on raconte sur le Chaikh, l'Imâm savant, connu de Dieu, Sayyidî Aboù ʿAbdallah ben ʿAbbâd, que Dieu l'agrée.

Ce Chaikh avait recommandé par testament de prendre après sa mort le contenu d'une boîte qu'il conservait soigneusement, pour en acheter une propriété qui serait

constituée en Habous en faveur de la grande mosquée des Qarawiyîn à Fès.

On exécuta sa volonté : l'argent qui était dans la boîte fut compté et l'on s'aperçut que la somme correspondait à la totalité des appointements qu'il avait reçus, depuis qu'il exerçait les fonctions d'Imâm et de Khatîb à la mosquée des Qarawiyîn.

On raconte que la propriété ainsi achetée, était le Hammâm d'Al-Qalâ. Ce Hammâm avait cela de remarquable qu'il était surtout fréquenté par les personnes atteintes de la maladie appelée *Habb al-Afrandj*[1] qui est une des maladies les plus graves. Ceux qui s'y lavent avec la conviction qu'ils seront guéris, trouvent effectivement la guérison.

Ce qui est curieux, c'est que l'on n'a jamais entendu dire que les gens bien portants qui se lavaient à ce Hammâm aient gagné la maladie. Il en fut ainsi pendant de longues années, à tel point que personne ne redoutait plus de se laver dans ce Hammâm. C'est là une preuve de la baraka de l'Imâm Ben 'Abbâd, que Dieu l'agrée. Il n'est pas douteux qu'il était un des plus considérables parmi ceux qui connaissent Dieu, parmi ceux dont les bienfaits sont innombrables et dont les pareils sont rares, en Orient et en Occident. Nous avons recherché sa bénédiction en parlant de lui, afin d'être de ceux qui sont admis à bénéficier de sa protection. Que Dieu nous fasse profiter de sa baraka. Amen.

Sayyidî Mouhammad ben 'Abdallah Al-Bakrî.

Aboû 'Abdallah Mouhammad ben 'Abdallah Al-Bakrî était un savant ; il était Khatîb de la mosquée Al-Hamra à

1. C'est un des nombreux noms donnés au Maroc à la syphilis.

Fès Al-Djadîd. Il est mort le samedi 12 Djoumâdâ Al-Oulâ 1089. La même année est mort le qâdî des Fichtâla, Aboû

(Page 44.)

'Abdallah Mouhammad ben Qâsim Al-Ghoûl, le Qâdî de Chafchaoun, Aboû Mahadi 'Aïsa ben Ali Ach-Charîf et le faqîh Sayyidî Yoûsouf, fils de l'Imâm qui fait foi, Sayyidî Al-'Arbî, fils de l'Imâm Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî; on a vu précédemment la biographie de l'Imâm, son père ! que Dieu nous fasse profiter de leur bénédiction. Amin.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1089 (J.-C. 1678-1679).

Une épidémie de peste se manifesta, d'abord avec peu d'intensité; puis elle fit des ravages à Fès Al-Djadîd, dont la Madrasa, après avoir été dévastée par la maladie, fut fermée le 8 Rabî' Al-Awwal (30 avril 1678).

Cette année, le grand savant Sayyidî Mouhammad bel-Hasan Al-Madjacî, fut nommé Moùftî et Imâm à la mosquée des Qarawiyîn à Fès.

La peste dévasta Miknâs et Al-Qaçr. Une garde composée d''Abîds (garde noire) fut placée aux gués du Seboû et des autres rivières, pour empêcher les gens de venir à Fès et à Miknâs et de s'approcher des personnes de l'entourage du Sultan.

Le 14 Rabî' Al-Awwal (6 mai), les troupes quittèrent Fès, où la peste sévit ensuite. Le lendemain, le Sultan donna l'ordre de brûler tout ce qui se trouvait au Soûq Al-Khamîs; ce qui fut fait. Les gens qui habitaient cet endroit s'enfuirent. Après la sortie des troupes (de Fès) la route de Miknâs fut interdite par ordre du Sultan. Les 'Abîds tuaient

les gens qui venaient d'Al-Qaçr et de Fès, pour se rendre à Miknâs. Cette situation dura environ un mois.

Le 18 Rabî Al-Awwal (9 mai), le Sultan quitta Miknâs à la suite de son armée. Sayyidî Ahmad ben Idrîs des Chorfâ de Dâr Al-Qaïtoûn, était dans l'armée du Sultan et lui demanda la permission d'aller en Orient. La permission lui fut accordée, et le Chérif retourna à Fès avec l'intention de partir : il fut atteint de la peste et il mourut.

Le 14 Djoumâdâ Ath-Thâniya (4 juillet), le professeur Sayyidî Sâïd As-Soûsî, mourut à la Madrasa Al-Miçbâhiya ; les professeurs Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Aç-Çadratî, Sayyidî 'Abd Al-Malîk Ad-Drawî et Sayyidî Mouhammad ben Nadjim, moururent également ; les deux derniers à Fès Al-Djadîd.

La peste fit à Tétouan jusqu'à cinquante victimes par jour ; à Al-Qaçr jusqu'à cent cinquante ; à Miknâs jusqu'à trois cents et, à Fès jusqu'à quatre cents, et même huit cents par jour, et même davantage, peut-être jusqu'à mille.

Le Tâlib Mouhammad ben Mouhammad ben 'Alî Ach-Châmî, surnommé 'Ouloudj, pluriel de 'Aldj, mourut, ainsi que le Qâïd Al-Mahdî Al-Aïrinî.

Cette même année, on commença la mosaïque de la cour de la mosquée des Andalous, après en avoir terminé les réparations ; on amena également l'eau à la Zâouïa de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî. A la fin de l'année, le savant Aboû 'Abdallah Al-Madjacî alla comme Qâdî à Miknâs et il fut remplacé à Fès par Sayyidî Al-'Arbî Bourdala.

Au commencement de Cha'bân (septembre-octobre), Sayyidî Ahmad ben Sa'îd avait été nommé qâdî de Fès Al-Djadîd.

Le 19 Ramadân (4 novembre) on avait appris le soulèvement des frères du Sultan et leur entrée dans les tribus berbères; c'étaient : Moûlây Al-Harrân, Moûlây Hâchim et Moûlây Ahmad, avec trois de leurs cousins.

(*Page 45.*)

Le Sultan fit proclamer la harka par crieur public et annoncer le paiement de la solde et la sortie des tentes. A la fin du Ramadân (octobre-novembre), la peste avait diminué d'intensité et il ne mourait plus qu'une dizaine de personnes par jour. Le 6 Chawwâl (21 novembre), l'armée quitta Fès, se dirigeant vers les Berbères. La peste augmenta à Miknâs; il y mourait cinquante personnes par jour et à Marrâkech le nombre des décès atteignit deux mille par jour, puis il diminua. A la fin du mois de Dhoûl-Hidjdjâ (janvier-février 1679), mourut le jeune Sayyidî Aboû Madyân, fils du Chaikh Sayyidî Mouhammad, fils de l'Imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî ; il avait environ dix-sept ans.

La peste fit un nombre incalculable de victimes à Madghara, au Tafilâlt et au Touat. Le 21 du même mois (6 février) une rencontre eut lieu entre l'armée du Sultan et les Aït-Atta. Il mourut dans ce combat quatre cents soldats de Fès, entre autres le Qâïd de la Mahalla, Moûsâ ben Ahmad ben Yoûsouf; on ne lui connaît pas d'autre nom.

La succession des choses est dans la main de Dieu.

ANNÉE 1090 (J.-C. 1679-1680).

L'Imâm Sayyidî Mouhammad Al-Bakri Al-Miçrî.

L'Imâm vertueux, dont la valeur est absolue, Sayyidî Mouhammad Al-Bakrî Aç-Ciddîqî Al-Miçrî.

Cette famille est illustre au Caire et l'on sait qu'elle a comme origine Notre Seigneur Aboû Bakr Aç-Ciddîq, que Dieu l'agrée.

Voici sa généalogie :

Mouhammad Zain Al-'Âbidîn — ben Mouhammad Aboû Bakr — ben Aboûl-Makârim Zaïn Al-'Âbidîn — ben Mouhammad — ben Aboûl-Hasan Tadj Al-'Arifîn — ben Mouhammad Aboûl-Baqâ Djalâl ad-Dîn — ben Mouhammad Djamâl ad-Dîn — ben Abd Ar-Rahmân Wadjî ad-Dîn — ben Ahmad — ben Mouhammad — ben Ahmad — ben Mouhammad — ben 'Aoud — ben 'Abd Al-Khâliq — ben 'Abd Al-Moun'im — ben Yahyâ — ben Al-Hasan — ben Moûsâ — ben Yahyâ — ben Ya'qoûb — ben Nadjim — ben Aïsa — ben Cha'bân — ben Aïsâ — ben Dâwoud — ben Mouhammad — ben Noûh — ben Talha — ben 'Abdallah — ben Abd Ar-Rahmân — ben Aboû Bakr Aç-Ciddîq, que Dieu l'agrée. Cette généalogie est donnée par le Chaikh Ibrâhîm ben 'Amir Al-'Obaïdî Al-Mâlikî, disciple du personnage dont nous écrivons la biographie, dans son ouvrage intitulé *'Oumdat At-Tahâqîq fi Bachâïr Al Aç-Ciddîq* et par le faqîh excellent Al-Hasan ben 'Alî Al-'Agmî, habitant la Mekke : elle a été copiée d'après son registre, par l'oncle de notre père : celui-ci ajoute que l''Oubaïdi a certifié l'origine de son Chaikh dans l'ouvrage dont il vient d'être parlé. Il cite de lui des miracles et des actes extraordinaires : il ajoute que ce Chaikh a écrit un *Dîwân* sur les choses cachées de la Tarîqa, des *Rasaïl* sur l'Unité de Dieu et sur l'Unité du Tout-Puissant.

Il avait dit auparavant que la chaîne de Tarîqa du personnage dont nous écrivons la biographie, se suivait par son père et par son grand-père, et ainsi de suite jusqu'à Al-Hasan, son treizième aïeul, puis qu'elle se poursuivait ensuite jusqu'à Aboûl-Hasan Ach-Châdhilî. Que Dieu les agrée tous.

L'Imâm, le Chaikh Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî.

(Page 46.)

L'Imâm excellent dont les qualités sont connues, le plus grand savant, le vérificateur expérimenté, qui possède un grand nombre de sciences et dont la vérification est claire et aisée à comprendre, l'homme aux connaissances étendues et dont la fréquentation était agréable, le voyageur errant, le narrateur éloquent, Aboû Sâlim 'Abdallah, fils du Chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Aboû Bakr Al-'Ayyâchî. On a vu précédemment la biographie de son père. Le Chaikh Aboû 'Abdallah Al-Misnawî, dit dans son ouvrage intitulé *Djouhd Al-Moûqil Al-Qacîr fî Nouçrat Al-Chaikh Sayyidî 'Abd Al-Qâdir* : « Le nom d'Al-'Ayyâchî, vient de Aït-'Ayyâch, tribu berbère; ce pays est limitrophe du Sahara, du côté de Sidjlamâssa et, dans leur langage, les gens de ce pays disent en parlant de l'un d'eux, « un tel *Aaïâch*[1] ». Nous avons encore connu ce personnage pendant une vingtaine d'années; il est mort de la peste dans la matinée du vendredi 18 Dhoûl-Qa'da 1090 (21 décembre 1679); il était âgé de cinquante-trois ans et quelques mois; il était né, en effet, ainsi qu'il l'a écrit lui-même, dans la nuit du jeudi, dernier jour du Cha'bân 1037 (4 mai 1628).

Le récit de ces voyages est très profitable, c'est une source agréable, dont les bienfaits sont nombreux; c'est un ouvrage d'une valeur considérable, une réunion de connaissances variées qui dépassent tout ce que l'on peut imaginer : il rend aisées les choses les plus ardues et sa forme est agréable. On peut le comparer au récit des voyages du savant consciencieux Aboû 'Abdallah Mouham-

1. Tandis qu'en arabe on dit : un tel *Al-'Ayyâchî*.

mad Ibn Rouchaïd Al-Fahrî, né à Ceuta, mort à Fès. Le récit de ces voyages est intitulé : *Mîl Al-'Aïba bi-mâ Djama bi-Taoul Al-Ghîba fîl-Oudja Al-Karîma ilâ Makka wa-Taïba*, « La valise remplie pendant l'absence du voyage béni à la Mekke et à Médine ».

Ici se terminent les paroles du Chaikh Al-Misnawî.

Le personnage dont nous écrivons la biographie faisait partie des savants pratiquants, des adorateurs parfaits. On a déjà vu dans la biographie de Sayyidî 'Othmân Al-Yoûsî ce que, dans sa *Rihla*, Al-'Ayyâchî dit de lui-même; il raconte qu'il récitait chaque nuit sous sa tente le Qorân d'un bout à l'autre, pendant son pèlerinage, qu'il avait suivi les cours d'un grand nombre de Chaikhs, en Orient et en Occident et qu'il n'avait négligé l'enseignement d'aucun des Chaikhs importants de son époque, ainsi que le prouve sa *Faharasa* intitulée : « *Iqtifâ al-'Atar bad Dhihab Ahl al-'Atar* ». Il a tiré un grand profit de l'enseignement de ses Chaikhs, ainsi qu'il le dit dans sa *Rihla*. Nous avons donné précédemment un grand nombre d'extraits de cet ouvrage et de sa *Faharasa*.

Ces ouvrages nous ont été d'un grand secours pour la rédaction de nos biographies, comme on l'a déjà vu.

Al-'Ayyâchî a écrit un grand nombre de lettres et il a composé des poésies remarquables qui se trouvent pour la plupart dans sa *Rihla*.

Voici la lettre qu'il a adressée à son Chaikh à celui qui a été son guide dans la plupart des sciences qu'il a étudiées, l'Imam Sayyidî 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî ben Yoûsouf Al-Fâsî :

Louange à celui que l'on invoque en toutes choses par la louange, à celui qui répand sa miséricorde, qui a envoyé du ciel le *Fourqân* [1] à

1. *Fourqân*, c'est-à-dire la séparation, de فرق *faraqa* (séparer), c'est-à dire le livre qui indique la différence entre le bien et le mal, entre l'Islam et

(*Page 47.*)

son serviteur, que la bénédiction et le salut soient sur le meilleur de ceux qui se sont conformés aux ordres de Dieu et à qui le miséricordieux a accordé ce qu'il lui avait promis. Que la bénédiction de Dieu soit sur lui, sur sa famille, sur ses serviteurs et sur son armée, troupe de Dieu, qu'il dirige dans la bonne voie et sur ceux qui le suivent, les défenseurs et les gardiens de la foi.

Et ensuite : La plus humble des créatures, qui redoute ses mauvaises actions, esclave de ses erreurs, compromis par ses péchés, dit à son maître : « Combien de fois les circonstances m'ont été contraires; les voyages fatigants m'ont entraîné au loin; j'ai erré dans tous les pays et j'ai traversé des régions inconnues et dangereuses; j'ai attribué dans mon esprit toutes les vertus aux Chaikhs de l'Orient et de l'Occident, de l'Arabie et de la Perse; j'ai cherché un médecin pour me guérir de la maladie de l'ignorance; j'ai voulu qu'il fût habile, pour découdre cette ignorance et la recoudre et je n'ai trouvé que des gens qui souffraient du même mal que celui dont je souffre ou dont les connaissances étaient insuffisantes pour éteindre le feu intérieur dont j'étais consumé; ils augmentaient mon mal au lieu de le guérir ou bien ils me recevaient avec indifférence, répondant à mes questions par des choses entendues ailleurs; ils ne comprenaient pas ma souffrance. Enfin la bonne fortune est venue au-devant de moi, son étendard flottant; les temps heureux sont arrivés avec des jours et des nuits de lumière. Mes voyages et mes déplacements m'ont fait rencontrer celui qui était la *Ka'ba* de mes recherches, l'endroit où se trouve la réalisation du bien.

C'est le descendant d'une race vertueuse, la perle la plus rare du collier de cette famille, le médecin qui manie la science à son gré et qui guérit radicalement le mal jusque dans ses racines, le Chaikh Al-Islâm, le Sceau des Vérificateurs, la merveille des Imâms véridiques, celui qui réunit en lui les connaissances divines et humaines et qui marche sur les traces des Imâms de la Tarîqa (Çoufiya). Il est prestigieux aux yeux des créatures et les dirige vers le bien; il connaît toutes les sciences dans leurs origines et dans leurs branches, mieux que tous ceux qui les ont étudiées et son savoir est plus solide que le leur pour les comprendre et en profiter.

Il est l'égal des Maîtres des Rites et de ceux que Dieu a comblés de ses dons.

Châdhilî a dit : Il est Châdhilî [1]. — Malik a dit : C'est un maître dans

les autres religions. Ce mot pour désigner le Qorân est assez rarement employé.

1. Le texte dit انا شاذلى *je suis Châdhilî.* Il semble d'après le sens général

mon rite. — Sîbawaih et Khalîl ont dit : il n'est pas de serviteur plus fidèle. — Al-Ach'arî et Al-Fakhr ont dit : C'est de lui que nous vient notre renommée. — Les Imâms des Hadîth ont dit : C'est de nous qu'il tire sa célébrité pour les choses du passé et pour celles du présent. Les commentateurs disent qu'il marche sur leurs traces.

Et tous ont dit la vérité, en ce qu'ils ont dit de lui; j'en fais le serment.

N'est-ce pas lui qui a réuni en lui tous ces Imâms et toutes leurs vertus ? Il n'y a aucune raison pour en retrancher aucun; il est leur souverain au ciel et sur la terre, que Dieu le prenne en sa miséricorde. Ne savaient-ils pas qu'il était l'enfant qui devait apparaître, Aboû Mouhammad Abd Al-Qâdir, descendant des Seigneurs Imâms, qui dissipent l'obscurité de la tristesse, fils de Sayyidî Aboûl-Hasan 'Alî, fils de celui qui connaît Dieu, annobli par son affection pour le Seigneur, Sayyidî Yoûsouf ben Mahammad ben Yoûsouf.

Son origine est brillante comme le soleil de la matinée qui resplendit depuis l'aurore.

(*Page 48.*)

Que Dieu nous rattache à la Tarîqa de ces Imâms et qu'il nous fasse entrer dans leur groupe et dans leur parti. La première fois que Dieu m'a dirigé vers Sayyidî 'Abd Al-Qâdir et que je l'ai vu, j'ai compris que cela n'était pas dans un but opposé à mon désir et que Dieu avait de l'affection pour lui. Sa vue a rempli mon cœur de joie et de contentement; j'ai béni Dieu et j'ai glorifié son nom. J'ai compris qu'Al-Fâsî était de ceux dont la vue fait glorifier le Seigneur et dont toutes les actions sont inspirées par Dieu ! j'ai vu que *j'étais entré dans la chambre par la porte*, que je m'étais attaché aux vêtements d'un homme de bien, que j'avais appliqué la flèche sur l'arc, que j'avais donné la page à qui était capable de la lire, le briquet à qui savait en tirer du feu.

J'ai alors été attiré vers les choses élevées en connaissance de cause, et je suis arrivé à ce que je désirais.

de la phrase, qu'il faut lire انه, *qu'il est Châdhilî*. Il y a d'autre part dans toute cette phrase une série de jeux de mots sur les mots شاذلى, الفخر, الخليل, مالك, qu'il est impossible de rendre en français. C'est ainsi qu'au lieu de traduire انه شاذلى par : *Il est Châdhilî*, il serait peut-être plus exact de dire : *il est voué à mon service*, conformément au jeu de mots fait sur Châdilî شاذ لى qui est cité par le *Djâmi' Ouçoûl al-Aouliyâ*. Cf. *Arch. Marocaines*, vol. XIX, p 293.

« Que veux-tu davantage, tu as obtenu des trésors incalculables. »

J'ai retroussé mes manches et j'ai ceint fortement mes vêtements; j'ai étudié avec lui ('Abd Al-Qâdir Al-Fâsî) le *Soullâm* (d'Al-Akhdarî) *l'Isaghoûdjî* d'Al-Biqaï, les *Waraqât* de l'Imâm Al-Haramaïn, que j'avais surprises en passant et que j'avais oubliées malgré moi. J'ai été puni de cette surprise par la solitude ou je me suis trouvé après avoir vécu avec elles.

Mon maître aux connaissances étendues, me les a rappelées, lui dont la richesse est profitable. C'est là une grâce incomparable. Il n'y a d'autre force que la force de Dieu. J'ai enduré une véritable souffrance pendant de longs mois et pendant un long temps; puis je me suis rappelé les endroits où je l'avais rencontré (Al-Fâsî), mon cœur a soupiré à ce souvenir; je suis revenu au plus vite et je suis allé sans retard auprès du Chaikh.

J'ai trouvé l'océan de sa science tel que je l'avais laissé, ou plus immense encore et plus profitable. J'ai assisté à un grand nombre de ses cours sur les commentaires du Qorân, depuis le verset : « Pour les infidèles, il leur est égal que tu les avertisses ou non, ils ne croiront pas[1] », jusqu'au verset : « La piété ne consiste pas[2] », etc. sauf quelques rares passages. J'ai suivi également ses cours sur : la *Noukhba* d'Ibn Hadjar; le *Soullâm* pour la deuxième fois; sur la *Çoughrâ* (de Sanoûsî); sur la moitié environ d'Ibn Zakrî; sur une grande partie du *Talkhîç Al-Miftâh*[3]. J'ai étudié aussi avec lui les *Chamâïl* que je lisais moi-même, sans parler d'un grand nombre d'autres ouvrages que nous avons étudiés; que Dieu nous les rende profitables.

Puis, je me suis rendu compte, d'une façon évidente, d'un courant qui m'était opposé et que les scorpions de la calomnie faisaient leur chemin entre nous; j'ai compris que nos relations arrivaient à leur terme et que la période de notre union était passée.

Celui qui possède la Souveraineté et la Puissance, qui a le pouvoir d'obliger et de contraindre, excita en moi un grand désir de voyager, quoique je fusse sur le point d'arriver à mon but.

J'ai élevé vers lui mes mains suppliantes, j'ai déposé devant lui la charge de mes pensées en l'implorant avec humilité et je lui ai fait avec soumission ma prière, lui demandant de me faire donner (par Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî) les *Isnâds* de ce que j'avais appris avec lui et avec d'autres et de développer, dans un diplôme éloquent, tout ce que

1. QORÂN, sourate II, verset 5, trad. KAZIMIRSKI, p. 2.
2. — — — — 172 — — p. 25.
3. *Talkhîç al-Miftâh* d'IBRÂHÎM AZ-ZAWAWÎ, mort en 857 H. (1453). *Al-Miftâh* est d'AHMAD AT-TABARÎ, mort en 336 H. (947-948).

j'avais étudié avec lui, ainsi qu'une autorisation générale d'enseigner tout ce que j'avais entendu de lui, afin de grandir mon nom et de m'ajouter au collier composé de tous les Chaikhs qu'il a étudiés et sur lesquels porte son enseignement. « Il ne sera tenu compte à chacun que de ses intentions [1]. »

(Page 49.)

Il faut s'appuyer sur une chaîne solide qui remonte jusqu'au Prophète fidèle et sur la succession sainte des Imâms des Musulmans : mon seul but est de marcher sur leurs traces et de les imiter.

Quoique je sois encore séparé d'eux et que ma place soit éloignée de celle qu'ils occupent, si je ne suis pas l'un d'eux, l'affection que je leur porte constitue déjà pour moi une gloire et me donne de la considération.

Je prie mon Seigneur, s'il m'accorde ce que je lui demande, de compléter la grâce qu'Il me fera, en me donnant un document durable qui puisse tempérer les regrets de l'absence, qui soit conforme aux besoins de notre époque et qu'il ne témoigne d'aucun mauvais vouloir ; si le temps lui permet de le faire, qu'il y indique un certain nombre d'*Isnâd*, pour avoir le profit de leur bénédiction ; même peu de chose à ce sujet sera suffisant.

Peu de chose provenant de vous suffira pour m'enrichir, mais ce qui vient de vous n'est jamais peu de chose.

Lorsque vos bienfaits ont commencé à paraître, je suis venu quémander à votre porte.

J'ai tendu vers vous ma main qui demandait et je ne quitterai pas votre porte.

Vous ne voudrez pas en chasser celui qui y vient toujours et qui ne la quitte pas.

Si celui qui demande se voit refuser une aumône, il ne mérite ce refus que s'il persiste dans son ignorance.

Lorsque des gens comme vous veulent bien donner, ils donnent de leurs propres mains ce qu'ils possèdent.

Vous grandissez ainsi le prestige de celui qui reçoit, même s'il est médiocre.

Votre *Idjâza* lorsque vous l'accordez, donne du mérite à celui qui n'en avait pas.

Elle devient le lien qui rattache aux Imâms du passé.

Elle élève, lorsqu'on la récite ou qu'on la lit, et elle donne une valeur nouvelle.

1. Boukhârî, vol. I, page 1.

Elle joint celui qui l'a reçue au collier des savants qui se succèdent, quand même il n'en ferait pas partie.

Excusez-moi, Monseigneur, d'oser m'adresser ainsi à vous, que Dieu vous garde pour nous, et que le Salut soit sur notre Seigneur Mouhammad et sur ses parents.

*
* *

L'Imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir a donné au postulant l'*Idjâza* dont voici le texte :

Louange à Dieu ; lui seul est adoré; celui qui se réfugie en lui, il lui suffit et il l'accueille; celui qui s'éloigne de lui est malheureux dans ce monde et dans l'autre. Il s'égare celui qui met son espoir en dehors de Dieu et qui met une limite entre Dieu, ses propres actions et ses devoirs.

Que la bénédiction et le salut soient sur notre Seigneur et notre Maître Mouhammad, objet de l'affection de Dieu et de sa grâce; sur sa famille et sur ses serviteurs, qui jouissent particulièrement de son affection et de sa sollicitude.

(*Page 50.*)

Et ensuite : Conformément à ce que me demande mon frère en Dieu, le faqîh intelligent, vertueux et délicat, qui possède un grand nombre de sciences et qui sait les expliquer, dont la compréhension est claire, le grammairien pur, l'homme le plus savant, Aboû Mouhammad 'Abdallah, fils du Sayyid humble, pieux et obéissant, la bénédiction et la vertu de son temps, Aboû 'Abdallah Sayyidî Mouhammad ben Aboû Bakr Al-'Ayyâchî, que Dieu lui soit en aide ainsi qu'à moi-même, qu'il remplisse nos cœurs de l'immensité de son affection et qu'il illumine nos yeux de l'éclat de sa lumière pour nous diriger et nous guider, et qu'il nous donne la preuve irrécusable de sa sollicitude et de sa présence. Amen.

J'affirme que relativement à ce qu'il a entendu et à ce qu'il a étudié, « il demande de l'eau à un nuage qui n'en contient pas, qu'il espère apaiser sa soif avec des gouttes d'eau, qu'il cherche à constater les dimensions d'une chose notoirement considérable et qu'il perd son temps et sa peine ».

Cependant, j'accède à sa demande et je consens à le faire, pour le satisfaire, par la crainte de voir soupçonner mes intentions et pour tirer profit de la grâce attachée à ce que j'aurai fait; je le fais surtout

pour témoigner ma bonne volonté, quoique je n'aie pas qualité pour le faire et que cela ne soit pas pour moi une obligation.

Dieu veuille me le compter parmi mes bonnes actions et non parmi les mauvaises, qu'il m'entoure de la faveur de sa miséricorde et qu'il m'accorde une place dans sa clémence et dans sa grâce.

Je déclare donc, en me réfugiant en Dieu contre tout mal, que je donne l'*Idjâza* au faqîh dont il s'agit pour toutes les sciences énumérées plus loin, pour toutes celles qu'il a étudiées avec moi, ou que je lui ai enseignées et pour toutes celles pour lesquelles j'ai été diplômé moi-même, après les avoir étudiées ou entendues, pour les choses fractionnées, pour les vers et pour la prose, pour tout ce que je possède effectivement; toutes les sciences que je vais énumérer ont des règles connues par les gens de science.

J'autorise celui à qui je délivre ce diplôme, à me citer à qui bon lui semblera et comme il le voudra, à indiquer que c'est de moi qu'il tient ce qu'il enseigne, en disant: Un tel m'a appris telle chose, ou m'a parlé de telle chose à son gré, comme je l'ai appris moi-même de mes Chaikhs, soit en étudiant avec eux, soit en recevant leurs explications.

J'ai étudié les hadîth avec mon Chaikh l'Imâm, l'étendard des savants, l'homme aux sentiments élevés, connu parmi les peuples, remarquable parmi les gens de son temps et unique à son époque, le Maître complet, dont la vie est annoblie par sa conformité aux traditions de vertus; celui qui possède les sciences agréables à Dieu, les grâces divines, la lumière de la connaissance de Dieu et la révélation évidente; le plus savant des gens de science, qui comprend avec certitude, le chef habile, le guide de ceux qui vont au bonheur, l'oncle de mon père, mon Seigneur et mon maître, Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Fâsî, que Dieu répande sur lui les torrents de sa miséricorde et qu'il redouble pour lui l'abondance de ses dons et de sa bénédiction.

Il avait étudié lui-même le *Çahîh* de Boukhâri avec son Chaikh, l'Imâm clairvoyant, le maître très docte, le traditionniste, le Chaikh Al-Islâm, la bénédiction des jours et des nuits, Aboû 'Abdallah ben Qâsim, de la famille d'Al-Qaïsî originaire de Grenade, surnommé Al-Qaççar. Celui-ci avait été l'élève de Djâr Allah, l'Imâm traditionniste, le voyageur unique à son époque par l'excellence de ses connaissances, Aboû 'Abdallah Mouhammad Khouroûf At-Toûnsî Al-Ançârî, disciple du Chaikh Al-Islâm Al-Kamal, Al-Tawîl Al-Qâdirî, disciple du Hidjâzî, disciple d'Ibn Aboul-Madjd, disciple d'Al-Hadjar, disciple d'Az-Zoubaïdî, disciple d'Abîl-Waqt, disciple du Dâwoudî, disciple d'As-Sarkhasî, disciple d'Al-Farbarî.

(Page 51.)

Al-Qaççâr avait étudié Boukhârî avec le Chaikh saint, l'ascète, le traditionniste le plus pieux de son époque, l'ami de Dieu Aboû-Na'îm Sayyidî Ridwân ben 'Abdallah Al-Djanouî, disciple du Chaikh, l'Imâm, le savant voyageur, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben 'Alî ben Ahmad ben Mouhammad Al-'Acimî, connu sous le nom de Souqqaïn, disciple du Qalchandî et de Zakkariyâ, disciples d'Ibn Hadjar, disciple d'As-Sarkhasî, disciple d'Al-Hadjar, et ainsi de suite, comme on l'a vu plus haut.

Al-Qaççâr avait étudié également Boukhârî avec Aboût Tayyib Al-Ghâzî, qui leur avait donné un diplôme à ce sujet. Ce dernier avait étudié lui-même avec Zakkariyâ, conformément aux *Isnâds* précédemment indiqués.

Quant au *Çahîh* de Mouslim, mon Chaikh (Al-Fâsî) l'avait étudié lui-même avec Sayyidî Ridwân, disciple de Souqqaïn, disciple de Zakkariyâ, disciple de Zourkânî, disciple d'Al-Bayânî, disciple d'Al-'Asâkirî, disciple d'Al-Mouayyad, disciple d'Al-Farawî, disciple d'Abd Al-Ghafîr, disciple d'Al-Djaloûdî, disciple du Chaikh Ibrahîm ben Soufyân, disciple de Mouslim ben Al-Hadjdjâdj.

Il avait une transmission meilleure, par Al-Qaççâr, disciple d'Aboût Tayyib Al-Ghâzî, qui a reçu un diplôme de Zakkariyâ, avec la chaîne citée, d'après Khouroûf, disciple d'At-Tawîl, disciple du savant Al-Balqinî, disciple d'At-Tanoûtî, disciple d'Ibn Damara, disciple d'Ibn Moughaïra, disciple d'Ibn Nâcir, disciple d'Ibn Qaïda, disciple d'At-Djouzaqî, disciple de Makkî, disciple de Mouslim.

J'ai étudié également les deux *Çahih* (de Mouslim et de Boukhârî) et un grand nombre d'ouvrages de traditions exactes et j'ai été diplômé pour ces études, sauf pour le *Çahîh* d'Al-Boukhârî et pour quelques parties de Mouslim dont je n'ai fait qu'entendre la lecture par notre Chaikh, l'Imâm, celui qui connaît les principes, le métaphysicien, l'éloquent, le grammairien, le commentateur, le vieillard qui sert de lien entre les descendants et les ancêtres, le savant le plus complet, l'homme occupant un rang élevé, vertueux et de noble origine, le Qâdî Aboûl-Qâsim ben Mouhammad ben Aboûn-Na'îm Al-Andalousî, Ghassânî d'origine, habitant Fès, disciple du savant traditionniste, le faqîh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Omar ben Mouhammad Ouqit As-Soudânî Al-Timbouktî, disciple de son père, qui était lui-même disciple d'un grand nombre de Chaikhs d'Orient et d'Occident.

J'ai également étudié les traditions du Prophète avec mon Chaikh instruit et précis, le savant incomparable, aux connaissances illimitées dans les sciences rationnelles et dérivées, auteur d'ouvrages célèbres et

de recherches importantes et précieuses, l'homme à la pensée choisie, à l'esprit vif et pénétrant, le cousin de mon père, Aboû Mouhammad Al-'Arbî fils du Chaikh Al-Islâm, satisfaction de Dieu parmi les créatures, l'homme aux nobles alliances, le savant parmi ceux qui savent, le grand saint, le très célèbre Aboûl-Mahâsin Yoûsouf ben Mouhammad Al-Fâsî, disciple lui-même du Chaikh Al-Qaççâr.

(*Page 52.*)

J'ai également étudié le *Çahîh* de Boukhârî par auditions d'un tiers, qui l'avait étudié en le lisant par lectures avec le Chaikh, le faqîh, le hâfid, le Mouftî de Fès, Aboûl-'Abbas Ahmad ben Mouhammad Al-Maqqârî At-Tlimsânî. Quant à la théologie dogmatique et aux principes du droit, je les ai étudiés avec mon très savant professeur, Aboûl-Qâsim Aboû Na'îm, disciple du docteur incontesté en sciences rationnelles et en sciences dérivées, sceau des 'Oulamâ, Aboûl 'Abbas Ahmad, fils du négociant, l'Amîn Aboûl-Hasan 'Alî, fils du négociant, l'Amîn Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân Al-Mandjoûr, qui a étudié avec plusieurs Chaikhs dont il a donné les noms dans sa *Faharasa*. J'ai également étudié avec ce professeur la rhétorique, par la lecture du *Talkhîç al-Miftâh*. J'ai étudié la langue arabe avec mon professeur, le grammairien fin et délicat, le plus célèbre de son époque, Aboûl-Hasan 'Alî ben Zoubair, disciple du professeur Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân A'rab ; je l'ai étudiée également en partie, avec le Chaikh Aboûl-Na'îm, par l'audition du *Fahl al-Moughnî* et j'ai été diplômé pour le compliment de cette science par le professeur et par d'autres; le Chaikh Aboûn-Na'îm était disciple du Chaikh Al-Djamâ'a, l'intermédiaire entre les ancêtres et leurs descendants, le professeur le plus savant, Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Madjbar Al-Mistarî, disciple du Chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Qâsim Al-Qadoumî, etc.

J'ai étudié le droit avec mon professeur l'Imâm Aboû Zaïd, dont je viens de parler, avec Ibn Aboûl Na'îm, avec Aboûl-'Abbâs Al-Maqqarî; avec le Chaikh, le professeur, le faqîh clairvoyant et pieux, le Chaikh Al-Djamâ'a, le Hâdjdj très obéissant, Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid ibn 'Achir, Al-Andalousî, Al-Ançârî, avec le Chaikh, le faqîh, le grammairien, l'homme versé dans la science des obligations religieuses, le calculateur, le vieillard Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Djannân Al-Andalousî et avec un grand nombre de Chaikhs, ses professeurs, dont la liste serait trop longue à donner dans cet ouvrage. Je n'ai cité ces quelques personnages, *Isnâds* des *Çahihaïn* que pour obtenir leur bénédiction.

Je donne au faqîh Al-'Ayyâchî un diplôme général et absolu, et je lui

conseille de s'appliquer avec soin, de prendre son temps, d'examiner les questions et de les étudier, lorsqu'il donnera des consultations relatives à la religion de Dieu et de ne prendre aucune décision sans s'appuyer sur des textes du Chra'a, à moins de preuves évidentes; dans le cas contraire, qu'il reste inébranlable, qu'il veille à ce que ses intentions soient conformes à sa science et qu'il néglige toute ambition personnelle. Si non, il se conduirait comme ceux qui recherchent la science par vanité et pour pouvoir traiter les gens avec mépris; cette science qui apporte l'orgueil, la vanité et le mépris des autres, n'est pas celle qui profite dans l'autre monde, et elle n'est profitable en rien. Au contraire, la science vraiment utile est celle qui est accompagnée de la crainte de Dieu et de l'obéissance à sa Souveraineté, du mépris de soi-même, de la résistance aux entraînements de ses propres désirs, au point de n'admirer aucune de ses propres actions, de ne rien voir de plus méprisable que soi-même, parce que si l'on sait ce que l'on peut faire, on ignore ce que peut faire le prochain.

Pour arriver à ce résultat, il faut être dégagé de toutes préoccupations terrestres, ne pas s'occuper de choses inutiles et préférer le salut éternel à toute autre chose. C'est à ce propos que l'on a dit : « A ceux qui me disaient: pourquoi négliges-tu des choses qui sont si profitables et qui enrichissent ? » J'ai répondu : « Je n'ai rien à faire des bénéfices dont vous parlez, je suis de ceux qui ne se réjouissent que du salut éternel. »

(*Page 53.*)

Celui qui peut obtenir la science véritable ne doit pas se préoccuper de rechercher les joies de ce monde, ni les désirer ardemment, pas plus que les honneurs; ces préoccupations sont en effet contraires à la pureté de la science; elles corrompent la foi et la sincérité de la conviction. On dit à ce propos :

« L'amour de l'argent et de la grandeur est le plus grand défaut pour les gens de science. »

Que sont les honneurs de ce monde pour qu'on les recherche et qu'on les préfère à ce qu'il y a de mieux sur la terre, c'est-à-dire sa propre vie, qui est le bien le plus précieux; d'autant plus que l'on n'obtient ces honneurs qu'à grand'peine, qu'ils passent rapidement et ne tardent pas à disparaître ? Il n'est pas douteux que ce qui constitue les soutiens des ambitions de ce monde ne s'écroule bientôt et que tous ses avantages disparaissent.

L'homme intelligent ne préfère pas ce qui disparaît à ce qui subsiste.

Le meilleur conseiller (le Prophète), que la bénédiction et le salut de Dieu soient sur lui, a dit à Aboû Darr, que Dieu l'agrée : Je te vois

faible et je te souhaite ce que je me souhaite à moi-même, c'est-à-dire de n'avoir pas à exercer ton autorité ne fut-ce que sur deux personnes et de n'être pas chargé d'administrer les biens des orphelins.

Il faut observer avec soin la pratique exacte des cinq prières prescrites, au moment de la prière en commun; cette prière en effet, est le soutien de la religion; c'est la clef des portes qui ouvrent la bonne voie.

'Omar, que Dieu l'agrée, écrivait aux gouverneurs placés sous ses ordres : Ce que je vous recommande avant tout, c'est la prière; celui qui l'observe, met également en pratique les autres prescriptions, et celui qui la néglige, néglige le reste encore davantage.

La prière est l'acte le plus apparent de l'homme, (elle est visible) comme son visage.

La première chose que l'on voit d'un homme, en effet, c'est son visage. On ne saurait négliger la prière pour lui préférer la recherche de la science, comme on le remarque aujourd'hui chez un grand nombre d'étudiants : c'est là une détestable erreur.

La science est la compagne de la bonne conduite, et, si la conduite de quelqu'un n'est pas d'accord avec sa science, il la perd : celui qui n'observe pas la prière en commun, ne se conduit pas bien.

Le Chaikh Zarroûq a dit : « Si vous arrivez trop tard pour le commencement de la prière, vous n'êtes pas excusable, parce que cela provient d'une négligence de votre part. » Que Dieu nous fasse agir conformément à son désir et à sa volonté, qu'il éloigne de nous tout ce qui peut nous détourner de la bonne voie, qu'il nous accorde la grâce que le jour où nous serons admis à le contempler, soit pour nous un jour de bonheur, qu'il nous dirige dans la voie de ceux qui lui obéissent et se rapprochent de lui et qu'il nous agrée dans ce monde et dans l'autre. C'est le plus clément des cléments; il nous suffit, c'est le meilleur des protecteurs.

Ainsi a parlé et a écrit l'esclave de son Dieu, humble et craintif, qui met son espérance dans la miséricorde de son Dieu Puissant, 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî ben Yoûsouf Al-Fâsî, que Dieu le rende vertueux, lui pardonne ses péchés et qu'il excuse ses défauts.

Le 15 Cha'bân de l'année 1063 (22 juillet 1653). Que Dieu glorifie notre Seigneur Mouhammad, ses parents et ses serviteurs. Et le Salut.

Le personnage dont nous écrivons la biographie avait étudié avec un grand nombre de Chaikhs d'Orient et d'Occident, du Caire, de Syrie, des deux villes saintes et de Tripoli qui lui avaient donné des diplômes, entre autres le Chaikh 'Alî Al-Oudjhoûrî, le Chaikh Ibrâhîm Al-Mimoû-

(Page 54.)

nî, le Chaikh Chihbâb Ad-Dîn Al-Khafâdjî, les Chaikhs 'Abd Al-Qâdir Al-Mahallî, At-Touraînî, Az-Zamzamî, Al-Bâbilî, et d'autres. Pour avoir les détails de ses Chaihks, il faut se reporter à sa *Rihla* et à sa *Faharasa*.

Ce personnage (Al-'Ayyâchî) alla deux fois en Orient ; à chacun de ses voyages, il y étudia toutes les sciences avec profit et il revint satisfait[1]. Il séjourna dans les deux villes saintes et il enseigna à Médine la Sainte une partie de Khalîl, depuis le commencement jusqu'au chapitre de l'appel à la prière. Il dit dans sa *Rihla* : « J'ai commencé l'explication de Khalîl, dans le fond de la mosquée, du côté de l'Ouest ; je faisais mon cours après la prière de l'Açr, jusqu'au coucher du soleil ; ce cours était de force moyenne ; cependant on a prétendu que jamais à aucune époque il n'y en avait eu de semblable. »

Al-'Ayyâchî tomba malade à Médine, ce qui l'empêcha de continuer son cours sur Khalîl, ainsi que celui du *Kitâb ach-Chamâïl*, qu'il avait commencé. Il dit dans sa *Rihla* : « Quelques étudiants du Soudan que je connaissais m'avaient demandé de leur faire un cours sur les *Mouqaddimat* du Chaikh As-Sanousi et sur la *Naqqâyat al-Djalâl*, du Chaikh As-Souyoûtî. Je n'avais jamais enseigné ces deux ouvrages et je ne les avais jamais étudiés complètement ; j'en avais seulement commencé l'étude et lu une certaine partie : j'en avais retenu suffisamment pour oser les enseigner, sauf deux sciences que je n'ai pas traitées, l'anatomie et la médecine : je me suis refusé à les enseigner quand nous y sommes arrivés ; les étudiants ont insisté en disant qu'ils se contenteraient de ce que je pourrais expliquer des paroles de l'auteur. Je leur ai dit : Dieu a dit : « Ne poursuis point ce que tu ne connais pas[2]. » Je ne connais pas ces deux

1. Littéralement : avec ce qui réjouit le cœur et ce qui charme les yeux.
2. Qorân, sourate XVII, verset 38. Trad. Kazimirski, p. 223.

sciences, je ne les ai jamais étudiées avec aucun Chaikh et l'interprétation ne suffit pas pour expliquer une science. Chaque science a sa technique particulière que ne connaissent que ceux qui y sont maîtres; je crains de commettre des erreurs, ce que je redoute surtout dans le *Horm* de l'Envoyé de Dieu, que le Salut de Dieu et sa bénédiction soient sur lui, près de son tombeau et à portée de sa vue et de son entendement. La *Naqqâya* est un ouvrage du Souyoûtî qui traite de quatorze sciences.

J'ai enseigné également la *Qourtoubiya* sur le droit Malikite; environ le quart de l'*Alfiya*, une partie du *Moukhtaçar al-'Aïçam*, sur le prêt.

J'ai donné ces différents enseignements à l'endroit où nous avions l'habitude de nous asseoir, près de la colonne qui est à la gauche de la chaire où se tiennent les *mouaddins*, dans la nef la plus rapprochée de la cour de la mos quée : c'est là que nous nous tenions habituellement.

En quittant Médine, j'ai écrit à mes élèves trois vers sur un papier que je leur ai dit de fixer sur la colonne auprès de laquelle j'avais l'habitude de m'asseoir, comme souvenir de moi et pour profiter de leurs invocations :

O voisins de la meilleure des Créatures (le Prophète) faites bénéficier de ces invocations celui qui écrit ces paroles.

Si son corps est éloigné, son cœur est auprès de vous ; il est entre vos mains comme un gage qui ne sera jamais retiré.

(Page 55.)

Si vous craignez de m'oublier, mon écrit vous rappellera mon souvenir ; laissez-le à sa place.

Al-'Ayyâchî a donné son enseignement en de nombreux pays. Nous nous sommes attardés à celui qu'il a donné à Médine la Sainte, à cause de l'importance de cette ville.

Il a été fréquemment au Hidjâz et il a fait plusieurs fois le pèlerinage : la première fois en 1059 (1649-1650), puis en

1064 (1643-1654). Il a séjourné dans les villes saintes, puis il est allé en Syrie et s'est entretenu avec un grand nombre de personnages distingués de son temps, entre autres Sayyidî 'Ahmad ben'Abdallah Ad-Dilâï et d'autres, que Dieu les agrée tous et qu'il soit pour nous ce qu'il est pour les saints qui se rapprochent le plus de lui.

Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad 'Acim Al-Andalousî.

C'était un Saint, un homme de bien d'une vertu solide et qui possédait une inspiration évidente; il suivait la bonne voie et la vraie loi, Aboû 'Abdallah Sayyidî Mouhammad, fils de l'homme saint Aboû 'Abdallah Sayyidî Mouhammad 'Acim, — c'est sous ce nom qu'il est connu, — Al-Andalousî; il était disciple du Chaikh Sayyidî Mahammad ben 'Abdallah Ma'n, que Dieu l'agrée. On lit dans le *Maqçad* : « Il fut d'abord son disciple et il fut ensuite celui de son successeur, le Chaikh Sayyidî Qâsim Al-Akhçâcî, que Dieu l'agrée, puis du successeur de celui-ci, notre maître Aboûl-'Abbâs, que Dieu l'agrée, jusqu'à ce qu'il mourut entre ses bras, en lui donnant sa bénédiction. Il faisait souvent son éloge pendant sa vie, alors qu'il était absent et il disait de lui que c'était un saint et un fidèle observateur des préceptes de la religion.

Il était, que Dieu lui fasse miséricorde, occupé uniquement de son travail et il négligeait tout ce qui était inutile; respectueux de la loi de Dieu, observateur de la *Sounna*, il était possédé de l'inspiration divine et il répétait souvent l'invocation à Dieu. Il était toujours poursuivi par la pensée de la divinité, au point d'être dans un état d'agitation qui le faisait marcher devant lui en poussant des cris. Il est mort, que Dieu le prenne en sa miséricorde, en 1090 (1679-1680); il a été enterré dans le jardin acheté par notre

Seigneur Aboûl-'Abbâs pour enterrer ses disciples, au moment de la peste qui sévissait à cette époque : ce jardin se trouve au-dessus des tombeaux du Chaikh Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî et de Sayyidî Mahammad ben 'Abdallah, que Dieu les agrée tous deux. » Ici se termine le passage du *Maqçad*.

At-Tabîb Sayyidî Mouhammad Adarrâq.

Le médecin très savant, l'homme d'âge, Aboû 'Abdallah Mouhammad connu sous le nom de Adarrâq. On a déjà vu précédemment les biographies de plusieurs de ses parents; il est mort dans la matinée du mercredi 7 de Dhoûl-Qa'da, de l'année 1090 (10 décembre 1679) et il a été enterré à l''Açr, auprès de Sayyidî Mas'oûd Al-Drawî, près de la Mouçallâ de Bâb Al-Foutoûh à Fès, que Dieu le prenne en sa miséricorde. Le faqîh Aboû Mouhammad 'Abd As-Salâm ben Ach-Châdhilî, fils de Sayyidî Mouhammad ben Aboû Bakr Ad-Dilaï, est mort de la peste le 3 Mouharram de la même année (14 février 1679). Le 5 du même mois (16 février) est mort le faqîh Al-Hasan ben 'Alî Al-Djâbirî. Cette année est mort Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad Fâdil; la veille de la fête (9 de Mouharram = 20 février) après la prière du *Douhr*, le faqîh Sayyidî 'Alî Al-Marrâkechî est mort subitement à Miknâs, à la porte de la mosquée. Le mourabit Sayyidî 'Alî ben 'Abd Al-Wârit Al-Yaçloûtî est mort le 7 Djoumâdâ Al-Oûlâ (16 juin 1679); il a été enterré dans la Zâouïa de son père à Zouqâq al-Hadjar (à Fès). On a vu précédemment la biographie de ses ancêtres.

Le Chaikh Dafa 'Allah Al-'Irâqî.

(*Page 56.*)

Le Chaikh qui connaît Dieu, ferme dans sa foi, Sayyidî Dafa' 'Allah, fils du Chaikh qui connaît Dieu Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-'Irâkî. Le *Maqçad* dit : « Son appui est le Chaikh célèbre qui connaît Dieu, et dont la grande véracité est reconnue, Aboûl-'Abbâs Al-Yamanî : c'est par son intermédiaire que la science lui a été donnée et c'est à lui qu'il se rattache. »

Aboûl-'Abbas était originaire de *Arbidjî;* disciple de son père qui était disciple de son oncle, le Chaikh 'Abdallah, disciple du Chaikh Habîb Allah Al-'Adjamî : cette chaîne remonte jusqu'au Chaikh 'Abd Al-Qâdir Al-Djîlânî, que Dieu l'agrée, comme le dit Sayyidî Ahmad Al-Yamanî.

L'oncle de mon père rapporte qu'il a entendu dire par Notre Seigneur Ahmad Al-Yamanî et, je l'ai copié d'après ce qu'il a écrit de sa propre main, que Al-Halabî a dit que lorsque le Chaikh 'Abdallah Al-Bournawî voulut se séparer du Chaikh Ahmad Al-Yamanî pour l'envoyer dans le pays du Maghrib, il lui fit comprendre par allusion que le Chaikh Dafa' 'Allah était un Chaikh caché; Al-Halabî ajoute que ce Chaikh était apparent et caché, qu'il suivait la Tarîqa Qâdiriya et qu'il appartenait à une famille chérifienne du pays du Chaikh Al-Yamanî, connue sous le nom de *'Irakiyoûn*; cette famille est originaire des *Hawâzin*, tribu connue : c'est une famille de savants, de jurisconsultes, de Çoufistes, de grands et saints personnages, de saints vertueux, religieux et considérés. Leur chaîne mystique remonte depuis nos jours jusqu'au plus grand Qotb, Notre Seigneur Abd Al-Qâdir Al-Djilânî. C'était une *taqiya* [1] qui se transmettait dans cette famille et une baraka considérable.

1. *Taqiya*, bonnet en laine tricotée : le Chaikh de Tarîqa mettait sa *taqiya* sur la tête de ses disciples, pour leur transmettre la baraka.

Il serait mort en 1090 (1679-1680), d'après un certain nombre de notes; mais d'après le *Maqçad*, il est certain qu'il est mort quatre ans avec cette époque.

Sayyidî Ahmad At-Targuî Al-Lamtoûnî.

Le Chaikh, le Saint considérable, le modèle, le grand savant qui connaît Dieu, Aboûl-'Abbâs Ahmad, surnommé Çâdiq, fils du Chaikh, le grand saint; Aouïs ben Abd Al-Qâdir At-Targuî Al-Lamtoûnî, habitait *Agzar*, ville du Soudan, où sa Zâouïa est célèbre. Son père et lui y ont un sanctuaire considérable. Parmi ses disciples, on trouve le Chaikh, le faqîh qui connaît Dieu, Aboûl-'Abbâs Al-Yamanî; celui-ci avait un grand respect pour le personnage dont nous écrivons la biographie; il en faisait le plus grand éloge et il proclamait ses bonnes actions et ses mérites. L'oncle de mon père l'a entendu dire que sa *Voie*, c'est-à-dire celle du personnage dont nous écrivons la biographie, était celle des Souhrawardiyia [1]; je l'ai vu écrit de sa propre main.

Notre Seigneur et grand-père ('Abd As-Sâlam Al-Qâdirî) dit dans la *Nouzhat Al-Fikrî :* Un homme vertueux, de ceux qui sont dignes de foi et dont les allégations sont

(*Page 57.*)

sûres, avait traversé le pays des Touaregs pour se rendre au Soudan ; il s'y était rencontré avec les fils du Chaikh Aç-Çâdiq qui lui dirent : « Il y a au Maghrib Al-Aqçâ, une famille illustre qui est des nôtres, c'est celle du Chaikh Aboû Bakr Ad-Dilâï. » Cet homme est de très bonne foi et

1. Souhrawardiya — سهروردية. École mystique fondée en 539 H. (1144) par Chihâb ad-Dîn Aboû Hafs 'Omar ben Mouhammad ben Abd'Allah As-Souhrawardî, mort en 632 H. (1234).

il est véridique ; on peut faire acte de ses paroles et il n'y a pas de doute qu'il n'ait dit la vérité. On peut comprendre ce qu'ont dit les fils d'Aç-Çâdiq :

Cette famille est des nôtres, dans le sens que les Dilâïtes sont leurs proches cousins, ou que les deux familles ont une origine commune. On peut comprendre aussi qu'il s'agit seulement d'un lien par la science : ces deux familles sont en effet des maisons de science et de sainteté. Il est possible également que ce lien provienne de ce que les deux familles appartiennent aux Lamtoûna : tous les Touaregs sont en effet des Lamtoûna : cela n'est pas douteux, ainsi que l'ont dit les historiens, qui sont tous d'accord sur ce point. Les Lamtoûna sont nombreux, forts et courageux. »

On a déjà vu la biographie du saint qui connaît Dieu, Sayyidî Abdallah Al-Bournawî ; il était un des disciples du Chaikh Dafa' Allah dont il a été parlé plus haut. Le Chaikh 'Abdallah Al-Bournawî était du rite malékite.

Le personnage dont nous écrivons la biographie est mort en 1090 (1679-1680), comme il est dit dans le *Maqçad*.

Aboû Noudjda Fâris As-Sanâsin, un des Chaikhs de Sayyidî Ahmad Al-Yamanî.

Le Chaikh, le savant, très sujet à des ravissements mystiques, l'homme aux miracles évidents et aux prodiges surprenants, Aboû Noudjda Fâris As-Sanâsin. Le *Maqçad* dit que *Sanâsin* est le nom d'un plat de son pays et que ce surnom a été donné au Chaikh, parce qu'il servait toujours ce plat à ses hôtes et pas autre chose ; il était un des professeurs du Chaikh saint, le faqîh Aboûl-'Abbas Al-Yamanî, qui raconte sur son compte des faits surnaturels extraordinaires, des miracles et des anecdotes.

Il rapporte que Aboû Noudjda a dit à plusieurs reprises qu'il n'y avait à son époque que quatre écoles Çoufistes et

qu'il n'y en avait pas une cinquième, comme pour les quatre rites, ce sont : l'école de Ghazzâlî, celle de Moûlây 'Abd Al-Qâdir (Qâdiriya) celle de Rifâ'ï (Rifâ'iya) et celle de Châdilî (Châdiliya).

Le Chaikh Fâris dont nous parlons, appartenait au rite hanafite ; il habitait à Arbadjî, sur le Nil ; il vivait aux environs de l'année 1090 (1679-1680).

Le Chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Yamanî a appris du personnage dont nous écrivons la biographie, le nom de Dieu, le plus Puissant des Puissants. Voici comment cela se produisit : le Chaikh Al-Yamanî alla trouver Aboû Noudjda, pour lui demander ce nom. Lorsqu'il fut arrivé auprès de lui, qu'il s'assit devant lui et qu'il lui parla, il fut pris de crainte et s'en retourna sans rien lui demander. Le Chaikh Aboû Noudjda devina sa pensée et lui envoya un billet où le nom du Tout-Puissant était écrit. Al-Yamanî sut alors ce nom et devint son disciple.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1090 (J.-C. 1679-1680).

La peste augmente et il tombe de si fortes pluies que des maisons s'écroulent à Fès et que beaucoup de personnes sont tuées. Le 4 Mouharram (15 février 1679), il y a près de Tanger une bataille où sont tués cinquante musulmans et trois cent cinquante chrétiens : une citadelle à quatre tours est prise.

ANNÉE 1091 (J.-C. 1680-1681).

(*Page 58.*)

Le Chaikh, l'Imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî.

Le Chaikh, l'Imâm, le modèle des créatures, l'argument de l'Islam[1], l'océan d'assistance, celui qui sert de lien entre les descendants et les ancêtres, le vérificateur de la Religion, soutien des vrais croyants, le plus grand savant en un grand nombre de sciences et qui en possède une telle quantité qu'on ne saurait l'imaginer, refuge de ceux qui vont et de ceux qui viennent, l'appui des faibles, avec l'aide du Tout Puissant, qui secourt les gens des campagnes et ceux des villes, Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî ben Ach-Chaikh Aboûl-Mahâsin Yoûsouf Al-Fâsî.

Les biographies de son père et de son grand-père ont déjà été faites; on y trouvera des détails sur leur illustre origine.

Son petit-fils qui était son disciple, le très savant, le sceau des vérificateurs Aboû Mouhammad At-Tayyib, fils du Chaikh Sayyidî Mouhammad, fils du Chaikh dont nous écrivons la biographie, lorsque dans sa *Faharasa* il parle de son grand-père, l'appelle : le faqîh, l'Imâm, le traditionniste, le gardien de la science, le commentateur qui connaît les origines, le disert, le grammairien, le linguiste délicat, le logicien prudent, le controverseur habile, l'observateur, le Çoûfî, l'Unique de son époque, celui qui a réuni les sciences qui étaient dispersées, remarquable dans toutes les sciences rationnelles et acquises, l'Imâm des

1. Ce qualificatif est en général réservé à l'Imâm Al-Ghazzâlî.

Imâms, la lumière des nations, le Chaikh des Chaikhs, le plus grand maître, celui dont la science est établie sur des bases solides, et dont la naissance est illustre; le pilier de l'Islam, l'étendard des 'Oulamâ, le refuge des peuples, celui que la générosité de Dieu a embelli des ornements qu'il accorde aux saints, et dont les actions comme les intentions se dirigent vers Dieu; le défenseur de la seule foi orthodoxe, par la parole et par la plume; le vérificateur des traditions du Prophète, sur lui soit le Salut; celui qui combat les innovations impies; l'Océan de Sciences qui n'a pas de limites; la fontaine de connaissances telle qu'il n'y en a jamais eu de pareille :

> Le temps avait juré de produire son pareil;
> Tu as violé ton serment, ô temps, il faut le racheter.

Il dit qu'il est le maître des maîtres, le soutien de la Religion, le Diadème des mystiques, Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir, fils du Chaikh, du Faqîh Aboûl-Hasan 'Alî, fils du grand Chaikh, du mystique célèbre, de celui qui dirige ceux qui suivent la bonne voie, Aboûl-Mahâsin Yoûsouf ben Mahammad ben Yoûsouf ben 'Abd Ar-Rahmân Al-Qaçrî de naissance, Al-Fâsî de résidence; c'est à Fès que sa réputation s'établit, que Dieu lui fasse miséricorde et l'agrée.

Il est né, que Dieu l'agrée, à Qaçr Al-Kabîr, qui est le Qaçr Koutama, à midi, le lundi 2 de Ramadan 1007 (29 mars 1599). C'est l'année où mourut Aboû Zakariyâ ben Mouhammad As-Sarrâdj, que Dieu lui fasse miséricorde.

Al-Fâsî étudia à Al-Qaçr avec son père et avec les savants de cette ville qui s'y trouvaient à son époque. Puis il alla à Fès au commencement de Radjab 1025 (juillet-août 1616); C'est l'année où mourut le savant Chaikh Chihâb ad-Dîn Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Al-Qâdî.

(*Page 59.*)

Il s'appliqua avec assiduité à apprendre, à enseigner et

à comprendre; il arriva à réunir un grand nombre de connaissances et il obtint rapidement des résultats considérables. Il se maria ensuite à Fès et sa réputation se répandit au loin; les voyageurs répandaient ce qui se disait de lui ; les 'oulamâ et les gens considérables s'empressaient pour recevoir son enseignement et les gens venaient de loin pour l'entendre, tant le bruit s'était répandu du profit que l'on retirait de ses cours, de l'étendue de sa baraka et de la puissance de ses facultés, pour la compréhension, la mémoire et la précision dans les différentes sciences. Il ajoutait à tous ces dons, l'élégance de la forme et l'exactitude; il expliquait les choses les plus obscures, de telle façon qu'elles étaient comprises par les intelligence les plus vives et par les plus lourdes.

Ses nombreuses vertus et ses actes méritoires, ont fait l'objet de beaucoup d'ouvrages.

Il attachait, que Dieu l'agrée, une très grande importance à se lever la nuit, pour faire ses prières, et à l'effort pour répandre la science; il récitait le Qorân « avant le lever et avant le coucher du soleil, et à l'entrée de la nuit[1] ». Les Chaikhs de son époque sont tous d'accord pour reconnaître qu'il était un océan des sciences apparentes et cachées, qu'il était en cela l'Imâm de ce temps d'ignorance. Personne ne peut le nier, sans mauvaise foi, sans parti pris, par envie et par jalousie. Mais une semblable opinion n'aurait pas d'importance. — « L'eau de l'Euphrate n'est pas souillée, si un jour des chiens y urinent. »

Un autre a dit : « Si un homme médiocre dit du mal de moi, c'est un témoignage que je suis sans défaut. »

Un autre encore : « Si vous ne voyez pas le croissant de la lune, croyez ceux qui l'ont vu[2]. »

1. Qorân, sourate XX, verset 130. Trad. Kazimirski, page 255.

2. Pour déterminer les mois de l'année lunaire, il faut voir le croissant du premier quartier de la lune. Les Musulmans cherchent surtout à voir ce croissant pour le premier et le dernier jour du jeûne de Ramadân.

Il était, que Dieu lui fasse miséricorde, le secours des savants et des ignorants, dans toutes les difficultés des choses religieuses et profanes. Les assemblées de savants se conformaient à son opinion[1], et il ne craignait le blâme de qui que ce fût[2]. Il ordonnait le bien et défendait le mal; il disait la vérité; il tenait tête aux Souverains et aux grands et il avait le don de pouvoir le faire sous une forme si agréable, qu'il arrivait à convaincre ceux qui lui résistaient tout d'abord et que les plus orgueilleux tenaient compte de ses paroles et s'y conformaient; les plus vaniteux ne lui résistaient pas.

Imposant d'aspect, il était respectable par sa conduite.

Il y avait peu d'étudiants ou de savants en Ifriqiya et au Maghrib qui ne fussent de ses disciples ou de ceux des des membres de sa famille, ou qui ne recherchassent pas à se rattacher à lui d'une façon quelconque.

Il mourut, Dieu lui fasse miséricorde et qu'il l'agrée, à l'heure du *dhouhr*[3] le mercredi 9 Ramadân (3 octobre 1680) et fut enterré le lendemain, conformément à sa volonté, dans sa Zâouïa, là où il donnait son enseignement.

Cette Zâouïa est dans le quartier des Qalqliyîn. C'était en l'année 1091 (1680-1681).

On vint de tous les côtés à son enterrement et on fit sur lui un grand nombre de poésies; que Dieu lui accorde sa miséricorde et nous le rende profitable. Il n'est jamais venu à sa pensée, que Dieu lui fasse miséricorde, de faire

(*Page 60.*)

ni un ouvrage original, ni un commentaire, mais il a paru de lui quelques *Adjwîba* (Réponses) à des questions qui lui avaient été posées et qui sont plus profitables que de

1. Littéralement, se séparaient sur son opinion.
2. Qorân, sourate V, verset 59. Trad. Kazimirski, p. 92.
3. *Dhouhr*, environ 1 h. 1/2 de l'après-midi.

véritables ouvrages ; « il produit tout et fait tout rentrer à lui[1] ». Il existe un grand nombre de ces *Adjwiba* qui sont aujourd'hui très répandues chez tout le monde. Elles forment deux gros volumes. Il a fait également *Al-A'qîda* (L'article de foi) ouvrage connu, qui lui est attribué ; un cahier, sur les obligations religieuses et les traditions ; cet ouvrage est connu de tous.

Il a étudié également les *hadîth* avec l'oncle de son père, l'Imâm qui connaît Dieu, Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Fâsî, avec le Qâdî célèbre, Aboûl-Qâsim Aboûn-Na'îm Al-Ghassânî, un des plus grands Chaikhs et qui possédait à fond les sciences ; ses connaissances étaient très étendues dans les sciences rationnelles ; il exposait et expliquait clairement. Al-Ghassânî est né en Ramadân 952 (novembre-décembre 1545) ; il a étudié avec Aboûl-'Abbâs Al-Mandjoûr, avec Ibn Midjbar, avec Aboûl-'Abbâs Ahmad Bâbâ As-Soûdânî, avec As-Sarrâdj, avec Al-Houmaïdî et avec d'autres. Il est mort assassiné par quelques bandits en Dhoûl-Qa'da 1032 (août-septembre 1623). 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî reçut également l'enseignement de l'Imâm Al-Hâfidh Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Al-Maqqarî At-Tlimsânî, et il étudia l'éloquence, les articles de foi, la lexicographie, la science biographique, le Çoufisme et toutes les sciences, avec l'oncle de son père, Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Fâsî et avec son oncle, Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-'Arbî ben Yoûsouf ben Mahammad Al-Fâsî, avec le Qâdî Ibn Aboûn-Na'îm ; il a étudié les principes, avec l'oncle de son père, Aboû Zaïd 'Abd Ar-Rahmân, avec son oncle Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-'Arbî, avec le Qâdî Aboûh-Na'îm et avec Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid ben Ahmad Ibn 'Achir Al-Ançârî ; il a étudié la grammaire avec Aboûl-Hasan 'Alî ben Zoubair As-Sidjlamâsî, avec le Qâdî Ibn Aboûn-Na'îm,

1. QORÂN, sourate LXXXV, verset 13. Trad. KAZIMIRSKI, page 504.

avec l'oncle de son père Aboû Zaid 'Abd Ar-Rahmân, avec son oncle Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-'Arbî et avec son père Aboûl-Hasan 'Alî ben Yoûsouf Al-Fâsî. Ce dernier était un pratiquant; il étudia avec des Chaikhs tels que Al-Houmaidî, As-Sarrâdj, Al-Qaddoûmî, Ibn Midjbar et d'autres. Il se rencontra avec un grand nombre de Çoûfîs et profita de leur baraka, entre autres son père le Chaikh Aboûl-Mahâsin Yoûsouf Al-Fâsî, le Chaikh Abou Zaid 'Abd Ar-Rahmân Al-Madjdoûb, le Chaikh Aboul-Hasan 'Alî Ach-Choullî. Il est né en 960 (1552-1553) et mort en 1030 (1620-1621). Le personnage dont nous écrivons la biographie avait étudié le droit avec son père Aboûl-Hasan 'Alî, avec l'oncle de celui-ci Aboû Zaid 'Abd Ar-Rahmân, avec son oncle Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-'Arbî, avec le Qâdî Ibn Aboûn-Na'îm, avec le Chaikh Aboûl-'Abbâs Al-Maqqarî, avec Abou Mouhammad 'Abd Al-Wâhid Ibn 'Âchir, avec le Chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Djannân. Il se rattache dans la Voie Çoufique et pour l'explication du langage mystique, au Chaikh qui connaît Dieu, Aboû Zaid 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Fâsî ; c'est sur lui qu'il s'appuie et c'est à la lumière de sa science qu'il demande secours.

Il parlait souvent de lui, il tirait des arguments de ses discours et il suivait sa direction.

(*Page 61.*)

A la mort de ce personnage, 'Abd Al-Qâdir s'attacha au Chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammad ben 'Abdallah Mouhammad Ma'n Al-Andalousî, que Dieu Élevé le prenne en sa miséricorde et qu'il l'agrée. Il s'était auparavant rencontré avec une assemblée de Chaikhs Çoufistes et avait profité de leur bénédiction, tels que le Chaikh Aboûl-Qâsim ben Zoubair Al-Miçbâhî enterré à Al-Qaçr; il est mort en Mouharram 1018 (avril-mai 1609); il avait été le compa-

gnon d'Aboû Mouhammad[1] Aïsâ Al-Miçbâhî, disciple lui-même du Chaikh Al-Ghazwânî; tels également que le Chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Moûsâ As-Sarîfî, mort en 1022 (1613-1614), compagnon de Sayyidî Aboû-Ach-Chitâ et d'autres; le Chaikh Aboûl-Hasan 'Alî ben Ahmad Aç-Çarçarî, mort en 1017 (1608-1609), disciple d'Aboû-Mahadî Aïsâ bel-Hasan Al-Miçbâhî; le Chaikh Aboû Abdallah Mouhammad Al-Qoudjairî Al-Qaçrî, mort en 1044 (1634-1635), disciple d'Aboû Mouhammad 'Abdallah ben Hassoûn As-Salasî, enterré à Salé; le Chaikh Aboû Zaid 'Abd Ar-Rahmân Ach-Chérif Al-Ladjaa'î, mort après 1040 (1630-1631); le Chaikh Sayyidî Djalloûl ben Al-Hâdj, mort en 1037 (1627-1628), disciple de Sayyidî Al-Hâdj Mouhammad Ar-Râmî At-Touâtî, enterré à Bâb Al-Guisa à Fès; le Chaikh Sayyidî Housain Az-Zarwîlî, mort le 22 Çafar 1031 (6 janvier 1622), disciple de Sayyidî Ahmad ben Djâma'; le Chaikh Aboû Zaid'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Fâsî. C'est sur ce dernier qu'il s'appuie et c'est à lui qu'il a recours; et Dieu est le plus savant. »

Ici se termine ce que dit dans sa *Faharasa*, Sayyidî At-Tayyib, petit-fils du personnage dont nous écrivons la biographie. J'aurais pu me passer de faire la plus grande partie de cette citation, étant donné ce que j'ai déjà dit à ce sujet et que la biographie de la plupart de ces Chaikhs a déjà été faite par moi. J'ai voulu cependant m'appuyer sur cette *Faharasa*, parce que son auteur est le petit-fils du personnage dont nous écrivons la biographie, qu'il vivait auprès de lui et qu'il l'entourait de ses soins Je dois le citer à cause de cela et parce qu'il a vu lui-même ce qu'il rapporte. Il a vécu avec son grand-père pendant vingt-cinq ans et il a reçu son enseignement. Comme on a l'habitude de le

1. Aboû Mouhammad doit être une faute de copiste. Le nom corroboratif d'*Aïsâ* est en effet *Aboû Mahdî*.

dire, « les gens de la Mekke en connaissent les détours » et « on ne doit entrer dans la maison de quelqu'un que par la porte ».

Tout ce que Sayyidî At-Tayyib rapporte sur son grand-père est universellement répandu ; c'est très connu, cela ne fait aucun doute et tout le monde l'a présent à l'esprit.

Les disciples de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir, lorsqu'ils écrivaient son nom, y ajoutaient toujours : *Al-'Arifoû Billahi*, «Celui qui connaît Dieu»; entre autres le Chaikh, le très savant vérificateur, le Qâdi Aboû 'Abdallah Al-Madjacî. Il n'est pas douteux que la connaissance de Dieu ne soit le plus haut degré de la perfection.

J'ai dit dans un de mes poèmes composé sur la famille du personnage dont nous écrivons la biographie et où il est décrit :

Le premier d'entre eux est le Chaikh admirable, l'étendard unique, 'Abd Al-Qâdir.

Le Chaikh des Chaikhs, le seul de son rang ; c'est lui qui a vérifié les sciences dans le Maghrib entier.

La lumière a brillé dans son horizon et les secrets ont jailli de sa science.

(*Page 62.*)

Ceux qui se réunissent avec lui, l'ont mis à leur tête et tous sont d'accord pour lui témoigner du respect.

Sa science est célèbre et évidente, c'est un don glorieux et divin.

Il est haut par son rang et par sa valeur : la considération et les égards le grandissent encore.

Son sanctuaire à Fès est illustre et ceux qui le visitent voient leurs vœux exaucés.

Il est des plus vénérés ; c'est le refuge de ceux qui se consacrent à l'adoration.

On y récite les *hizbs* et les *wirds*, et les gens comptent sur son assistance.

Ceux qui séjournent auprès de lui, obtiennent de la considération et du respect.

Il guérit ceux qui souffrent et qui demandent son appui et ceux qui s'adressent à lui avec foi.

Il a rendu claire la Tarîqâ Çoûfiya et en a rénové la voie évidente.
Il a facilité les sciences et la connaissance de Dieu et il a rendu manifestes les arguments et les preuves.
Tous les Chaikhs du Maghrib sont devenus ses disciples ; il est le plus élevé de tous.

On peut se rendre compte par la lecture de ces vers, de l'opinion que les élèves d''Abd Al-Qâdir Al-Fâsî avaient de lui, tels que notre Seigneur et grand-père, que Dieu lui fasse miséricorde ; celui-ci, en effet, lorsqu'il parle du personnage dont nous écrivons la biographie, l'appelle « le Chaikh, l'Imâm » ou « le Chaikh Al-Djamâ'a » ou quelque chose du même genre, qui exprime son idée qu'il est supérieur à tous.

J'ai vu dans les écrits des grands personnages de son époque, que l'on cherchait à tout prix à être son disciple, à se soumettre à son autorité et à se rattacher à lui. Chacun se réjouissait de s'approcher de lui et faisait ses louanges de son mieux.

Il est courant de dire et je l'ai entendu raconter par quelqu'un qui l'avait recueilli de la bouche de mon Chaikh, l'homme le plus précis de son temps, Sayyidî Al-Kabîr ben Mouhammad As-Sarghînî, que Dieu lui fasse miséricorde, que, sans trois personnes, la Science aurait disparu du Maghrib au onzième siècle, à cause des troubles qui se sont produits à cette époque. Ce sont : Sayyidî Mouhammed ben Nâçir, dans le Dra'a ; Sayyidî Mouhammed ben Aboû Bakr à Dîlâ ; Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî à Fès. Cela est établi par ce qui précède.

Le Chaikh Aboûl-'Abbâs ben Ya'qoûb Al-Wallâlî, dans les *Mabâhith-Al-Anwâr*, dit à propos du personnage dont nous écrivons la biographie : « C'était le personnage le plus savant de son époque, l'océan de sciences de son temps, le plus désintéressé des Oulama en ce qui concerne les biens de ce monde. »

Malgré l'étendue de sa science et son grand prestige, il

vivait du travail de ses mains; il faisait surtout des copies du *Çahîh* de Boukhârî et les vendait pour en vivre : on recherchait beaucoup les copies écrites de sa main, pour la baraka qui y était attachée et pour leur exactitude.

Il était déjà d'un âge avancé, lorsque le Sultan Moulay Ar-Rachîd monta sur le trône; il voulut lui faire un don pour lui venir en aide.

(*Page 63*.)

Al-Fâsî l'ayant appris, lui fit dire : « Dites-lui qu'il se préoccupe d'un autre que de moi; celui qui m'a donné ce qu'il me faut depuis que j'étais au berceau jusqu'à ce que ma barbe fût devenue blanche, me viendra encore en aide. » Puis il raconte ce que le Chaikh As-Sanoûsî avait dit à un souverain de son temps qui lui offrait un don : « Que Dieu vous récompense de votre bonne intention; mais je crains le moment où les mers de l'autre monde déborderont sur moi, et je veux être alors débarrassé des choses du monde présent afin de pouvoir les traverser facilement. »

'Abd Al-Qadîr Al-Fâsî s'occupait uniquement de ce qu'il devait faire ; il n'avait de temps que pour s'entretenir des choses de science, ou pour donner de bons conseils. Tous ceux qui l'ont fréquenté, témoignent de sa foi profonde.

Il était versé dans un grand nombre de sciences ; il possédait à fond les sciences rationnelles et il avait des connaissances étendues dans les sciences dérivées.

Son enseignement habituel portait sur les hadîth et sur le Çoûfisme et ceux qui le recevaient tiraient profit de son intelligence et de sa parole. Les 'Oulamâ célèbres d'Orient et d'Occident reçurent de lui des diplômes. Il n'acceptait pas l'enseignement d'un *dhikr*, comme les Chaikhs ont l'habitude d'en enseigner à leurs disciples, si ce n'est avec la chaîne de ce *dhikr*, jusqu'à son origine.

On ne pouvait lui parler d'une science sans s'apercevoir qu'il en possédait une connaissance profonde. Il jouissait de la considération de tous et personne ne pouvait le prendre en défaut, tant sa conduite était pure, tant il évitait de s'occuper de ce qui ne le concernait pas et tant sa science était complète ; sa renommée en matières religieuse et scientifique était universelle en Orient et en Occident ; sa nature était noble, personne n'avait recours à lui sans qu'il ne sortît au-devant de lui et sans qu'il l'écoutât avec bonté, à tel point que c'était celui qui l'avait appelé, qui prenait congé de lui le premier. Il ne cherchait pas à compliquer les choses en donnant des explications sur les hadith ou sur une question relative au Çoufisme.

Lorsqu'il fut atteint de la maladie dont il devait mourir, j'entrai chez lui avec un membre de la famille du Prophète, pour avoir de ses nouvelles. Nous le trouvâmes dans son lit, et après l'avoir salué nous lui demandâmes : « Comment allez-vous ? » il répondit : « Bien, Dieu soit loué » ; puis il ajouta : « Je ne ressens aucune douleur, ma maladie est causée par la vieillesse, elle n'a pas de remède, et quoique je ne souffre pas, je trouve long le temps qu'il me faut ne faire ma prière que par signes. »

Je lui pris alors la main et je trouvai qu'il avait une forte fièvre : cependant il disait qu'il ne souffrait pas.

Il dit ensuite : « Mais je dis, ô mon Dieu, faites-moi vivre si la vie est préférable pour moi, ou faites-moi mourir, si la mort est préférable pour moi. »

« On peut comparer mon cas à celui qui est rapporté par At-Tha'libî et par d'autres : Un homme avait ordonné à ses esclaves de faire un certain travail ; il envoyait quelqu'un pour constater ce qui avait été fait, et il récompensait largement ceux qui travaillaient bien, mais il punissait très sévèrement ceux qui étaient négligents. Un des esclaves eut peur que le maître n'envoyât constater l'état du travail avant qu'il ne fût terminé, il se hâta et après avoir

fini sa tâche il prépara en outre un cadeau pour son maître... Ce travail est comme les obligations religieuses et le cadeau comme les prières surérogatoires. Lorsque l'envoyé du maître vint, il trouva que cet esclave avait bien travaillé et lui dit que son maître en avait connaissance et

(*Page 64.*)

que ce lui avait été promis était prêt : l'esclave joyeux se rendit avec l'envoyé pour recevoir ce qu'il attendait.

« Un autre esclave ne se pressait pas pour accomplir la tâche et l'envoyé, lorsqu'il vint, constata dans son travail une négligence qui devait mécontenter son maître ; il lui parla durement et le prévint que le maître avait connaissance de cette négligence, et il le maltraita. L'esclave lui demanda en le suppliant par le nom de son maître, de lui accorder un délai. L'envoyé refusa et il l'emmena pour le faire punir.

« Il en est de même de nous, que Dieu Élevé nous jette un regard de miséricorde. »

Je lui dis : « O Monseigneur, je vous demande de m'accorder votre amitié au nom de Dieu Élevé. » Il me prit la main et me dit : « Que Dieu nous agrée tous. » Puis il se tourna vers le descendant du Prophète qui m'accompagnait et lui dit : « C'est Moûlây « un tel » ; je lui dis : « C'est lui. » 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsi ajouta : « J'ai toujours recherché l'amitié des descendants du Prophète ; vous êtes témoin que je n'ai jamais eu aucune prétention, et que je me suis borné à échanger des connaissances scientifiques avec mes compagnons. »

Nous le quittâmes ensuite, en lui disant adieu. J'ai entendu raconter par quelqu'un, qu'il avait vu en songe un des ancêtres de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî avec le Chaikh 'Abd Ar-Rahmân Al-Madjdoûb, qui est la source des vertus des Fâsiyyîn : ils causaient, avant la mort de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir, de l'endroit où il serait enterré. Al-Madjdoûb

disait : « Il faut l'enterrer ici, à l'endroit où il faisait ses cours », en montrant un endroit de sa Zâouïa ; et c'est là qu'il fut enterré. Son tombeau est encore aujourd'hui un endroit de pèlerinage pour les gens de Fès ; que Dieu nous fasse profiter de son affection et de celle de ses pareils. Ici se terminent les paroles du Chaikh Ahmad ben Ya'qoûb (Al-Wallâlî).

Parmi ceux qui ont reçu l'enseignement du personnage dont nous écrivons la biographie et qui ont reçu de lui un diplôme, ou qui ont simplement suivi ses cours, on cite : l'Imâm Aboû 'Alî Al-Hasan Al-Yoûsî ; il appelle Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî « mon Chaikh » et il le compte parmi ses Chaikhs dans sa *Faharasa ;* il dit : Parmi eux (parmi mes chaikhs) l'Imâm des peuples, le guide, le plus grand savant Çoûfi, le Chaikh Al-Djamâ'a de son temps dans la ville Idrisite de Fès, Aboû Mouhammed 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî Al-Fâsî ; je l'ai rencontré dans sa Zâouïa et j'ai eu avec lui de nombreux entretiens sur des choses importantes et j'ai formé avec lui des liens d'amitié fraternelle, au nom de Dieu Élevé.

Je lui ai demandé un diplôme pour toutes les sciences et il me l'a accordé. Al-Yoûsî a donné le texte de ce diplôme, qui est trop long pour être rapporté ici ; il a été écrit en 1081 (1670-1671). Ce diplôme est général à tout ce que Al-Yoûsî avait recueilli de l'enseignement d''Abd Al-Qâdir Al-Fâsî et d'autres professeurs ; il a trait également à toutes les sciences énumérées dans les *Faharasa* d'Al-Qaççâr et d'Al-Mandjoûr ; il avait été diplômé pour ces sciences par Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân, oncle du père de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, par son oncle Sayyidî Al-'Arbî, disciple d'Al-Qaççâr ; et pour toutes les sciences pour lesquelles ils avaient eux-mêmes tous les deux été diplômés par leur Chaikh commun, Ibn Aboûn-Na'îm, disciple d'Al-Mandjoûr, ainsi que pour toutes les sciences pour lesquelles il avait obtenu

un diplôme. A la fin des *Mouhâdarât* le Chaikh Al-Yoûsî appelle également Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî « mon Chaikh ».

On trouve dans quelques ouvrages que le Chaikh Al-Hasan Al-Yoûsî n'avait pas été disciple du personnage dont nous écrivons la biographie ; cela signifie qu'il n'avait pas reçu son enseignement de la manière habituelle, en s'asseyant dans le cercle avec les autres élèves et en suivant régulièrement ses cours. Je n'ai jamais entendu dire qu'il se fût conformé à cet usage, et le Chaikh Al-Yoûsî lui-même ne parle de rien de semblable en énumérant dans sa *Faharasa* les diverses sciences étudiées par lui.

(*Page 65.*)

D'autre part, il est exact qu'il a étudié avec Al-Fâsî, dans des entretiens fréquents et qu'il a été diplômé par lui, comme Al-Yoûsî le déclare lui-même dans sa *Faharasa*.

Dans les notes du Hâfid Aboû Zaid, fils du personnage dont nous écrivons la biographie, il est dit que dans la nuit du lundi 3 de Qa'da (2 mars 1672), on entendit une voix qui paraissait réciter, sortant du tombeau du personnage dont nous écrivons la biographie ; c'était après la prière de l'A'châ ; cette voix fut entendue par environ quarante personnes ; elle avait déjà été entendue vers le deuxième jour du mois précédent. Que Dieu nous le rende profitable. Amin.

Cette anecdote rappelle celle rapportée par le Hâfid Aboû Noua'im Al-Içbahânî dans les Isnâds de son ouvrage le *Haliya* d'après 'Abdallah Ibn 'Abbâs, que Dieu les agrée, dans la biographie d'Aboûl-Djouza', que Dieu les agrée. Il dit : Un compagnon du Prophète, sur lui soient la bénédiction et le salut, avait planté une tente sur un tombeau, sans le savoir, lorsqu'il entendit une voix qui récitait la

sourate : « Béni soit celui dans la main de qui est l'Empire[1], etc. », jusqu'à la fin.

Il alla trouver le Prophète, que la bénédiction et le salut soient sur lui, et il lui dit : O Envoyé de Dieu, j'ai planté une tente sur une tombe, sans savoir que c'était une tombe et j'ai entendu quelqu'un réciter la sourate : « Béni soit celui, etc. », jusqu'à la fin.

L'Envoyé de Dieu, sur lui soit le salut, lui dit : Cette sourate est celle qui défend et qui sauve de la souffrance du tombeau. Aboû-Noua'îm ajoute : Cette anecdote rapportée par Aboûl-Djouza', est extraordinaire; je ne l'ai pas écrite d'après une transmission ininterrompue, mais seulement d'après ce que raconte Yahyâ ben 'Oumar d'après son père. Il y a un grand nombre de hadîth certains, et d'autres, sur les vertus de cette sourate.

Al-Djalâl As-Souyoûtî dit dans ses notes marginales du *Mouwatta :* On sait que cette sourate protège dans le tombeau et également au jour de la résurrection ; elle écarte les peines et elle ouvre le paradis. Sans doute, comme le Chaikh dont nous écrivons la biographie aimait à réciter le Qorân, ainsi que nous l'avons dit, Dieu lui a permis cette récitation dans son tombeau; que Dieu nous rende ce Chaikh profitable.

Voici un exemple des éloges donnés dans sa *Rihla* par le Chaikh Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî, au personnage dont nous écrivons la biographie : après avoir parlé de sa visite aux tombeaux des Chaikhs Aboûl-'Abbâs Al-Moursî, Yâqoût Al-'Archî, Aboû 'Imrân ibn Al-Hâdjib, à Alexandrie, il ajoute : Je suis allé visiter le chaikh Al-Moursî et lorsque je me suis trouvé en sa présence et que je l'ai eu salué, j'ai commencé par implorer Dieu en ma faveur, en celle de mes compagnons et de mes Chaikhs.

1. Qorân, sourate LXVII, verset 7. Traduction Kazimirski, p. 468.

Lorsque j'ai prié en faveur de mon Chaikh Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, que Dieu l'agrée, il m'est arrivé une chose qui ne m'était jamais arrivée auparavant et je fus pris d'une émotion telle que Dieu seul peut en juger, à tel point qu'il me sembla que mon Chaikh Aboû Mouhammad était lui-même présent, j'ai compris d'après cela, que ce Chaikh suivait la voie du Chaikh Al-Moursî, qu'il marchait sur ses traces et qu'il avait hérité de sa science.

Pour qui connaît le Chaikh Al-Moursî, qui peut se rendre compte de la valeur de ses écrits et de ses actions et pour qui a connu la vie du Chaikh 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, ce que je viens de dire est incontestable. Ici se terminent les

(*Page 66.*)

paroles d'Aboû Sâlim. Ce qui vient d'être dit sur le personnage dont nous écrivons la biographie, est connu de tous.

La mort du Chaikh 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî causa un deuil général et elle fut considérée à Fès et partout comme une calamité. On écrivit sur sa mort des poésies; entre autres la suivante, composée par son fils Sayyidi Mahammad:

On dit qu'il est mort, ce grand savant, comme meurt tout le monde. Par ta vie, c'est ainsi que parlerait un sot.

Jamais la mort d'un grand savant ne peut être comparée à celle d'un homme quelconque; sa mort équivaut à celle d'un grand nombre d'hommes.

Il était le refuge de ceux qui cherchaient son aide, la forteresse imprenable de la Religion de Dieu.

Il obéissait à la volonté de Dieu, et celui qui obéit à la volonté de Dieu est un objet de respect et de considération.

Imâm prestigieux, désintéressé, humble et généreux, sa bonté, sa science et sa piété étaient évidentes.

Mes yeux doivent verser des pleurs suffisants à arroser les terres de l'Orient et de l'Occident.

Le chagrin de sa mort ne nous a-t-il pas tous atteints? La Religion elle-même en a été attristée.

L'Islam a été en deuil le jour où il nous a quittés. Les hommes en sont restés frappés de stupeur et leurs larmes coulaient.
La Science disait : « Où est son pareil pour me posséder et qui pourra me connaître aussi complètement? Dis à ceux qui n'élèvent pas le savant au rang qu'il mérite : Par Dieu, je n'ai jamais vu personne aussi dépourvu de raison que vous. »

Et c'est la vérité ; des assemblées se dispersèrent lorsqu'il mourut et les principes d'un grand nombre de sciences furent perdus, ainsi que leurs ramifications.

Son enseignement consistait surtout dans l'explication des textes, dans les *Çahîhaïn* (Hadîth de Boukhârî et de Mouslim), dans les *Chamâïl*, dans la *Risâla* d'Ibn Aboû Zaid et dans la *Ihyâ* d'Al-Ghazzâlî. Il donnait aussi des consultations. Il n'a jamais terminé l'enseignement du *Moukhtaçar* de Khalîl et il n'est parvenu qu'au paragraphe *As-Sahw* [1].

Aboû 'Alî Al-Yoûsî, pour faire ses condoléances aux deux fils du personnage dont nous écrivons la biographie, les deux Imâms Sayyidî Aboû 'Abdallah Mahammad et Sayyidî Aboû Zaid 'Abd Ar-Rahmân, composa les vers suivants :

C'est une telle calamité que si la terre en ressentait les effets, les fleuves cesseraient de couler et l'herbe de pousser.
Et que si le firmament en était éprouvé, le soleil ne se lèverait plus et la lune ne se coucherait pas.

On trouvera plus loin, s'il plaît à Dieu, le texte de cette poésie de condoléances, dans la biographie du Chaikh Aboû Zaid, que Dieu nous rende profitable tous ces saints personnages. Amin.

1. Sur l'oubli d'une ou de plusieurs prosternations dans la Prière. Chapitre d'As-Salât, la Prière, le 2e chapitre du *Moukhtaçar*.

Le Chaikh Sayyidî Al-Housain Ibn Naçar Ad-Dara'î.

Le faqîh, le Savant, le Çoûfî, le saint ascète Aboû Mouhammad Al-Housain ben Mouhammed ben Naçar Ad-Dara'î Al-Ighlanî, est le frère germain du Chaikh Aboû 'Abdallah dont il a été parlé.

Le Chaikh Al-Housain, que Dieu lui fasse miséricorde, était savant dans un grand nombre de sciences qu'il possédait complètement. Détaché des biens de ce monde, c'était un personnage vertueux, voué à l'adoration de Dieu. Il s'instruisit auprès de plusieurs Chaikhs dont il a donné les noms dans sa *Faharasa*, entre autres, son frère le Chaikh le plus savant, le saint, Aboû 'Abdallah Mahammad. Il a lu avec lui six fois entièrement le *Moukhtaçar* de Khalîl, cinq fois le *Tashîl* d'Ibn Mâlik, et d'autres ouvrages.

(*Page 67.*)

Parmi ses professeurs se trouvaient également le Chaikh Aboûl-Hasan ben Djabboûr Al-Firkalî, avec lequel il a étudié un ouvrage sur la Théologie dogmatique, la grammaire et les traditions; le Chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammed ben Sa'îd As-Soûsî Al-Mirghitî, auteur du *Mouqni'*; il a étudié avec lui la *Raouda*, sur la détermination de l'heure, le *Moukhtaçar* de Khalîl, le *Çahîh* de Boukhârî, le *Mouwatta*, les mathématiques dans la *Mouniya* et dans d'autres ouvrages, ainsi que d'autres sciences.

Il a suivi, sans doute à la mosquée d'Al-Azhar au Caire les cours du Chaikh Soultân Al-Miçrî et du Chaikh Az-Za'tarî. Il a reçu l'enseignement du Çoûfisme et de la Tarîqa par plusieurs Chaikhs, entre autres par le Chaikh 'Abdallah ben Housain et le Chaikh Sayyidî Ahmad ben Ibrâhîm qui avaient été aussi les Chaikhs de son frère. On a déjà vu les biographies de la plupart de ces personnages. Il a eu éga-

lement comme Chaikhs d'autres savants, tels que le Bâbilî et 'Abd Al-Mâ'ti Al-Mâlik Al-Miçrî.

A l'époque où il avait l'intention de s'établir à Ighlan, il salua un matin Sayyidî Ahmad ben Ibrâhîm. Le personnage dont nous écrivons la biographie dit dans sa *Faharasa :* Il me regarda, se mit à sourire et me dit : « Si vous avez l'intention de vous établir à Ighlan pour y chercher la Science, je vous autorise à le faire. »

J'étais profondément triste à l'idée de me séparer de mes Chaikhs et je ne me consolais pas de quitter leur voisinage et leur pays : d'autre part, je comprenais que je m'établirais à Ighlan, d'après ce que m'avait dit Sayyidî Ahmad ben Ibrâhîm. Celui-ci ajouta : Votre frère Sayyidî Mouhammad ne pourra sous aucun prétexte s'établir à cet endroit.

Je convins avec un de mes amis d'aller visiter le tombeau du Qotb Sayyidî 'Abdallah, l'année même où il mourut, et de lui demander son intervention pour voir le Prophète, sur lui soient la bénédiction et le salut. Après avoir visité trois fois ce tombeau, mon ami vit le Prophète et je ne le vis pas; je me rendis chez Sayyidî Ahmad ben Ibrâhîm, que Dieu l'agrée, je l'informai de ce qui nous était arrivé à mon ami et à moi et je lui dis : Peut-être ne suis-je pas musulman ?— Ne dites pas cela, me répondit-il, mais retournez au tombeau du Chaikh et demandez-lui ce que vous voulez obtenir. C'est ce que je fis et je vis le Prophète, que la gloire et le salut soient sur lui ; c'était à l'extrémité du pays du Maghrib, à Tamgrout ; je l'accompagnai jusqu'à Ighlan, près de la mosquée d'Aït Sayyidî 'Alî ; là il disparut en me disant : « Attends-moi jusqu'à ce que je revienne. » Puis je me réveillai. Alors je me décidai à aller m'établir à Ighlan et à quitter mon frère et mon Chaikh en obéissant à la double indication du Chaikh Sayyidî Ahmad ben Ibrâhîm, que Dieu le prenne en sa miséricorde, et du rêve pendant lequel j'étais allé avec le Prophète, de Tamgrout à Ighlan. Il ajouta : Ensuite le Chaikh, mon

frère, m'envoya en 1053 (1643-1644) faire un pèlerinage aux Saints de Marrâkech et à ceux d'Aghmat; en l'année 1054 (1644-1645) il m'envoya en pèlerinage au tombeau du Saint personnage Sayyidî Aboû Yazza, et en l'année 1063 (1652-1653) il m'envoya au tombeau du Prophète.

Sayyidî Housain ben Naçar dit que pendant ce pèlerinage, il ne souffrit jamais ni de la faim ni de la soif. Les pèlerins et leurs chefs étaient, dit-il, étonnés de la facilité de notre voyage. Nos parents nous accompagnèrent jus-

(*Page 68.*)

qu'à un endroit appelé Al-Madâdik et lorsqu'ils nous firent leurs adieux, le souvenir de mon frère me causa un chagrin insurmontable que j'exprimai en ces vers :

Nous sommes arrivés à l'Oued de Madâdik; le chagrin me bouleverse et me fait changer de couleur.

— Je dis : l'amertume de la séparation se répand en moi, mais mon affection pour le Prophète est plus forte et plus douce que tout au monde.

— Réjouissons-nous d'être dignes de nous rendre auprès de lui, cela écarte de nous toute tristesse.

— Réjouissons-nous, nous avons obtenu le bonheur que nous souhaitions, en nous dirigeant vers celui que nous aimons et qui est rapproché de Dieu.

Il ajouta encore : « Nous ne sommes entrés dans aucune ville, sans y être accueillis par ses Saints et par tous ses habitants; ils nous ont hébergés et ils nous ont nourris. Nous ne nous sommes arrêtés dans aucun désert sans y trouver des nappes d'eau profondes, par la grâce de Dieu et par la bénédiction des Chaikhs. »

Un des amis de mon frère, qui était avec nous, voulut aller visiter à Biskra, un saint personnage appelé Sayyidî Mouhammad ben Aboû 'Alî, il me demanda de l'accompagner; je ne voulus pas le lui refuser. Nous allâmes le

visiter et mon compagnon lui demanda de lui assurer la sécurité de la route. Je vis après cela en songe, le professeur Sayyidî Ahmad ben Ibrâhîm, qui me dit : « Tu as glissé, mon enfant, et tu as péché : lorsqu'on a bu à une source il faut s'y tenir ; il ne faut pas en troubler l'eau : comment pourrait-on en souhaiter une autre ? Penses-tu que tu n'aies pas éprouvé de difficultés, ni supporté de privations (pendant ton voyage)? Par Dieu, tu dormais dans une position fatigante et je venais te soulager. Veux-tu voir Sayyidî 'Abdallah ? Je lui répondis : Oui ; il m'accompagna jusqu'auprès de lui et je le saluai. » Puis Sayyidî Aboûl-'Abbâs (Ahmad ben Ibrâhîm) ajouta. « Si l'un de vous est sur le point de mourir en route et si je ne suis pas présent, Sayyidî 'Abdallah ben Housain sera certainement là. » Dans la suite, plusieurs des membres de la Confrérie moururent en route, que Dieu les prenne en sa miséricorde. Un jour, le souvenir de mon frère me remplit de nouveau de tristesse et je fis les vers suivants :

O cavalier, porte mon souvenir à mon frère Mouhammad qui possède la beauté.

Dis-lui (en mon nom) : O joyau de mon cœur, je suis esclave des péchés causés par ma désobéissance.

Prie pour moi, afin que j'obtienne le bonheur, sinon je serai toujours comme un charbon dans le feu.

Un autre jour je vis en songe le Chaikh Aboûl-'Abbâs qui pleurait ; je lui dis : « O monseigneur, pourquoi pleurez-vous ? » Il me répondit : Ce sont les membres de la Confrérie qui me font pleurer ; ils ne font même pas les cinq prières obligatoires. Une nuit, je m'étais levé pour réciter le *wird* et je m'aperçus que l'heure n'était pas encore venue : je me rendormis et je vis en rêve le Chaikh Sayyidî Abdallah ben Hosain, qui paraissait très irrité contre moi ; je lui dis : « O Monseigneur, que Dieu me pardonne, qu'ai-je fait ? » Il me dit : « Pourquoi t'es-tu recouché

après t'être levé? » Sayyidî Ahmad ben Ibrâhîm disait que

(*Page 69.*)

Sayyidî Ahmad ben 'Alî ben Dawoud, Chaikh du Chaikh Sayyidî 'Abdallah ben Housain, avait dit : « Le sommeil d'une année vaut un quart de moudd de son » (n'a aucune valeur).

Ici se termine ce que dit dans sa *Faharasa* le personnage dont nous écrivons la biographie; j'en ai retranché une grande partie, en en donnant seulement la substance. Cette *Faharasa* est écrite dans un style très élégant, et elle contient, sous une forme séduisante, des règles excellentes. C'est un privilège de la lumière éclatante qui émane des saints personnages; leur science est comme une pluie bienfaisante.

On trouve dans les paroles du Chaikh dont nous écrivons la biographie, des choses instructives; entre autres que les Chaikhs n'aiment pas que leurs disciples en écoutent un autre; qu'ils ont pour leurs élèves une grande sollicitude; qu'ils sont eux-mêmes l'objet de la sollicitude divine, au point que Dieu leur envoie des secours dont ils ne se doutent pas, et qu'ils prennent soin d'eux pendant leurs voyages dans les pays éloignés.

C'est là une preuve de la plus grande sollicitude et de la plus grande sainteté.

Que Dieu nous accorde leur amitié, qu'il nous fasse profiter de leur bénédiction et qu'il nous fasse profiter de leurs vertus. Amin.

Le faqîh Sayyidî 'Abdallah, fils du chaikh Sayyidî Mouhammed ben Naçar Ad-Dara'î.

Le faqîh, le grammairien, le savant, le pratiquant, l'ascète, celui qui craint Dieu, Aboû Mouhammad 'Abdallah, fils du

Chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Naçar Ad-Dara'î. On a vu précédemment les biographies de son père et des membres de sa famille.

Dans les *Mouhâdarât* de l'Imâm Aboû 'Alî Al-Hasan Al-Yoûsî, on lit : Lorsque j'ai écrit une poésie en *dâl* pour féliciter et congratuler sur son retour de la Mekke, son père, c'est-à-dire le père du personnage dont nous écrivons la biographie, son fils, le faqîh pratiquant et vertueux, Aboû Mouhammad 'Abdallah ben Mouhammad, la lui remit et il ressortit de chez lui en me disant : « Le Chaikh vous fait dire, que Dieu fasse de vous la source qui arrosera l'Orient et l'Occident et le soleil qui les éclairera. »

Le personnage dont nous écrivons la biographie, fut disciple de son père, le Chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammad, puis d'Aboû Sâlim Al-A'yachî, qu'il fréquenta constamment et qui lui donna un diplôme.

Il grandit entouré de soins; il était respectueux et religieux. Il mourut de la peste pendant le mois de Rabî' al-Awwal 1091 (avril 1680).

Que Dieu nous le rende profitable.

Le faqîh Sayyidî Mouhammad Al-A'yachî.

Le Chaikh, le faqîh, Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Mouhammad ben 'Abd Al-Djabbâr Al-A'yachî.

Le Chaikh Aboû Abdallah Mouhammad ben Al-Hâfidh Aboû Zaïd Al-Fâsî dit dans sa *Faharasa :*

J'ai suivi ses cours sur le commencement des deux *Çahîh*, sur le *Mousalsal bil-Aouliyâ*, sur la sourate « Les Rangs[1] », etc. Il m'a diplômé pour tout ce qu'il m'avait enseigné et ce diplôme est écrit de sa main. J'ai étudié également avec lui, l'*Alfiya* d'Ibn Mâlik, le *Talkhîç Al-Miftâh*[2], etc.

1. QORÂN, sourate XXXVIII. Trad. KAZIMIRSKI, p. 361.
2. *Talkhîç al-Miftâh*, de MOUHAMMED AL-QAZWÎNÎ, mort en 759 (1338-1339).

Il avait été disciple de son oncle maternel Aboû Sâlim Al-A'yachî, d'Aboûl-Barakat 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, de son propre père, Aboû Sa'âdat Mouhammad, ainsi que de Chaikhs d'Orient dont nous donnerons les noms dans la biographie de Sayyidi Mouhammad, père du personnage dont nous écrivons la biographie. Celui-ci est mort en 1091 (1680-1681). Ceci n'est qu'un résumé succinct.

Le Madjdoûb Sayyidî Ahmad As-Soufyânî, dit Al-A'djalî enterré à Zouqâq Ar-Roummân.

Le Sayyid illuminé, Aboûl-'Abbâs Ahmad As-Soufyânî,

(*Page 70.*)

dit Al-A'djalî, enterré à Zouqâq Ar-Roummân, à Fès Al-Qarawiyyîn, avait toujours la tête découverte et les pieds nus ; il fit deux fois le pèlerinage de la Mekke, sans emporter de provisions ; il portait le même vêtement en été et en hiver, en ville et en voyage : il avait des crises ; il avait été disciple de Sayyidî Mouhammad ben 'Atiya enterré à Fès au quartier de Ramila.

D'après ce que l'on raconte sur le personnage dont nous écrivons la biographie, il avait eu, dans sa jeunesse une mauvaise conduite : il était un jour avec des gens qui jouaient et il jouait avec eux ; ils lui gagnèrent tous ses vêtements et il cacha sa nudité avec quelques chiffons qu'il trouva dans la rue. A ce moment, le bruit se répandit à Fès, que Sayyidî ben 'Atiya venait de mourir, et les gens se rendaient nombreux dans sa maison. Le Madjdoûb y entra également, pour essayer d'y prendre quelque chose ; il ne trouva qu'un plat contenant des aliments noyés dans l'eau, il avala le contenu de ce plat, poussé par la faim.

Ces aliments avaient été mangés par Sayyidî ben 'Atiya et rendus par lui : ils avaient conservé leur apparence pre-

mière. Lorsqu'il eut avalé ces aliments, le Madjdoûb perdit connaissance. On le trouva dans cet état, on crut qu'il était ivre et on le transporta jusqu'à un endroit où on le laissa. Lorsqu'il se réveilla, il se trouva sanctifié et il disait : « Allah ! Allah ! O Celui qui ne dort pas (Dieu) : hier j'étais dans l'obscurité et aujourd'hui je suis où je suis. »

J'ai entendu raconter cette anecdote par plusieurs de ses compagnons. Dieu seul sait la vérité sur tout cela.

Sayyidî ben 'Atiya, avait été disciple de Sayyidî Al-Hârithî, d'après ce que l'on dit et celui-ci avait été disciple de Sayyidî Ahmed ben Moûsâ enterré au Soûs.

Sayyidî Al-Ghazwânî ben Mouhammad ben Aboû Bakr Ad-Dilâ'î.

On a vu précédemment les biographies de son père et de son grand-père. Il est mort de la peste à Miknâs, puis a été transporté à Fès et enterré dans le cimetière de sa famille, au-dessous des Karradîn à Fès Al-Andalous.

Son enterrement a eu lieu à l'heure du Douhour [1], le mardi 12 Djoumâdâ 2 1091 (10 juillet 1680).

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1091 (J.-C. 1680-1681).

Le manque de pluies provoqua pendant cette année une hausse considérable sur les prix des denrées. Le prix du *moudd* [2] atteignit 40 *ouqiyas* [3]; le moudd équivaut environ

1. Dhouhr : 1 heure et demie après-midi.
2. *Moudd* : Mesure de capacité qui varie selon les localités. A Fès le moudd est d'environ 30 litres.
3. *Ouqiya* : Il y a 10 *ouqiyas* au *mitqâl*. Le mitqâl à cette époque valait environ 5 francs ; l'ouqiya valait donc 0 fr. 50.

à un *çâ'* [1] et demi. La population fit de nombreuses prières pour demander la pluie.

Le premier qui fut chargé de présider à cette prière fut Aboû 'Abdallah Bourdallâ ; il fit trois invocations et il tomba une légère pluie qui était insuffisante. Vinrent ensuite Sayyidî Mouhammad Al-Boua'nânî, puis de nouveau le Chaikh Bourdallâ, puis le marabout 'Abdallah Mouhammed ben Mouhammad Ad-Dilâî.

Le prix du blé avait monté jusqu'à 60 ouqiyas le moudd. On recommença les prières qui furent faites encore une fois par le Boûa'nânî, puis par le faqih, le saint ascète Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-'Arbî Al-Fichtâlî ; le lendemain matin un orage éclata avec des éclairs et du tonnerre, et la pluie tomba ; les Musulmans remercièrent Dieu. Qu'il soit loué !

De nouvelles prières pour obtenir de la pluie, furent faites par le Chaikh célèbre, dont la baraka est considérable, Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir ben 'Alî ben Yoûsouf Al-Fâsî, il était monté sur un âne, entouré par les chorfa, descendants du Prophète, qui lui apportaient leur concours. A leur retour il tomba un peu de pluie et, le lendemain elle tomba en abondance et en quantité largement suffisante. Le prix des denrées diminua et le prix du blé descendit jusqu'à 35 ouqiyas.

(*Page 71.*)

La neuvième prière eut lieu le lundi 5 Mouharram (16 février 1680). Les Chorfâ et le gouverneur de la ville étaient intervenus auprès de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir, pour lui demander de sortir : il consentit à le faire et Dieu accorda satisfaction aux Musulmans. La nuit qui suivit la promesse qu'il avait faite, Dieu avait déjà fait tomber la pluie depuis la prière de l'aurore jusqu'au lever du soleil.

1. Le çâ' du Hidjaz vaut 8 doubles poignées de grain.

Louange à Dieu pour sa clémence et pour sa miséricorde.

Le Sultan envoya l'ordre à l'Imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî de venir le voir à Miknâs. A cause de son grand âge et de sa faiblesse, on lui fit faire le voyage dans une litière. Il partit le mercredi et le lendemain dans l'après-midi, il se rencontra avec le Sultan au sanctuaire de Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Madjdoûb, que Dieu nous le rende profitable.

Le Sultan le logea dans sa maison neuve à la Qaçba et, pour lui témoigner sa joie de le voir et lui faire honneur, il mit en liberté tous les prisonniers de son Empire. Sayyidî 'Abd Al-Qâdir prit congé du Sultan le samedi 3 Rabî' al-Awwal (3 avril 1680) et il arriva à Fès le lendemain. Le 20 (20 avril) du même mois il commença les agrandissements de sa Zâouïa d'Al-Qalqliyîn à Fès-Qarawiyyîn.

Les descendants d''Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Fâsî étaient enterrés dans cette Zâouïa. Plus tard, Sayyidî 'Abd Al-Qâdir, petit-fils du frère (Aboûl-Mahâsin Yoûsouf) d''Abd Ar-Rahmân, y fut enterré avec plusieurs de ses enfants, de ses disciples et un grand nombre d'étrangers.

Au milieu du mois de Rabî' II (mai), arriva à Fès la nouvelle de la prise d'un fort de Tanger par les Musulmans, commandés par le Qâïd d'Al-Qaçr, 'Amar ben Haddoû Al-Battoû'î. Celui-ci conclut un armistice avec les Chrétiens au commencement du mois de Djoumada Ier (avril-juin).

En Djoumâdâ II (juin-juillet), notre maître Ismâ'îl alla en expédition du côté de la *Dhahara*. Puis le crieur public proclama que les personnes exemptées du service militaire, les Chorfâ, les fouqahâ, les membres des confréries, devaient partir pour la guerre sainte au milieu de ce mois, avec le Qâïd 'Amar ben Haddoû. Mais, huit jours après cette proclamation, un ordre du Sultan les exempta et l'expédition fut abandonné.

Le blé avait augmenté de prix, et au moment de la pro-

clamation de guerre sainte, on n'en trouvait plus : le çâ' valait toujours (officiellement) un dirham, mais de fait il se vendait environ deux dirhams ; cela parce que l'on avait entendu dire que l'armée du Sultan avait été battue du côté de Tlemcen.

Un vent violent s'éleva dans l'après-midi du dimanche 24 Djoumâdâ II (22 juillet) ; il renversa des murs, déracina des arbres, etc.

Le 3 Cha'bân (29 août), le Sultan Moûlây Ismâ'îl rentra à Fès Al-Djadîd, de retour de son expédition, après être arrivé jusqu'aux portes de Tlemcen.

Il ne resta même pas une heure de la nuit à Fès, et repartit immédiatement pour son palais de Miknâs.

Le 21 Cha'bân, les notables de Fès se rendirent à Miknâs avec le fils de notre maître Ismâ'îl, Moûlây Mahâriz, pour supplier son père de le laisser à Fès ; il devait partir pour le Tafilâlt avec les fils de Moûlây Ar-Rachîd. Le Sultan ne leur accorda pas ce qu'ils demandaient : il envoya à Fès son fils Moûlây Mahammad, et Moûlây Mahâriz partit pour le Tafilâlt.

(*Page 72*.)

Au milieu de Ramadân (septembre-octobre), arriva à Fès la nouvelle d'une sortie des Chrétiens de Tanger pour se battre contre les Musulmans. Il mourut dans ce combat plus de cent de ces derniers.

Le 15 Ramadân (9 octobre) dans la matinée, il y eut un tremblement de terre.

Le même jour, des tireurs quittèrent Fès pour aller à Tanger faire la guerre sainte. Plus tard on reçut la nouvelle de deux combats successifs, où moururent un grand nombre de Musulmans.

A la fin de Ramadân, apparut du côté de l'Orient, une comète qui était visible à la fin de la nuit. Elle apparut encore à la fin du mois de Hidjdja. Elle était visible dans la soirée et pendant une partie de la nuit.

(*Page 72.*)

ANNÉE 1092 (J.-C. 1681-1682).

Le Saint le plus savant, Sayyidî Al-'Arbi Al-Fichtâlî.

Le faqîh le plus savant, le plus pieux, le saint le plus profitable, sujet à des extases, d'une constante douceur, Aboû Mouhammad Sayyidî Al-'Arbi ben Ahmad Al-Fichtâlî, était, que Dieu le prenne en sa miséricorde, un des plus grands ascètes et un des savants célèbres les plus orthodoxes, que ses extases rapprochaient le plus de Dieu.

Il habitait d'abord à Zanqat Ar-Ratal (Fès); plus tard, en Rabî' al-Awwal 1074 (octobre-novembre 1665), il se transporta à Ras al-Djanân, pour être Imâm de la mosquée de ce quartier et pour y enseigner la *Risâla* et d'autres ouvrages. Il y enseignait également le Qorân aux enfants. Ras al-Djanân est un quartier de Fès Al-Qarawiyyîn.

La piété de ce personnage était telle, que jamais il ne voulut traverser la cour de la mosquée des Qarawiyyîn, depuis qu'elle avait été pavée en mosaïque, à cause de l'origine de l'argent qui avait servi à payer ce travail ; il entrait par une autre porte. Quelqu'un lui ayant dit que cet argent provenait de la dot d'une femme et qu'il était pur, il répondit : Cet argent provient en effet d'une dot, mais un doute fâcheux plane sur son origine ; la femme était de la famille d'Aa'raç, celui qui provoqua des troubles ; elle épousa le Sultan Moûlây Ar-Rachîd et consacra à cette mosaïque l'argent que le Sultan avait donné pour sa dot.

Dans les notes écrites de sa main on trouve les préceptes suivants :

O toi qui viens souvent à mon aide, tes dons dépassent mon désir.

Il ne m'est jamais arrivé aucun souci sans que tu viennes à mon secours.

Et plus loin :

Sachez que la fréquentation des hommes est une chose d'importance, un danger considérable et un péril pour la religion, parce que cette fréquentation réveille les passions endormies : elle met au jour les défauts cachés et provoque des conversations médisantes. Évitez de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, occupez-vous de ce qui vous rapproche de Dieu. Souvenez-vous des hadîth qui conseillent l'isolement ; demandez à Dieu, gloire à lui, de vous indiquer le bien et de vous y faire persévérer. Amen.

Ne pas se mêler de ce qui ne vous regarde pas, consiste à ne pas dire des choses inutiles et à s'occuper de ce qui rapproche du Souverain des mondes. Si les paroles inutiles ne sont pas nuisibles sur le moment, elles le deviennent plus tard.

Il ne faut pas chercher à se rapprocher de Dieu par affectation et pour que les gens le sachent, mais bien par obligation, afin qu'il soit possible que cela devienne un état d'esprit habituel. C'est ainsi que le

(Page 73.)

serviteur de Dieu, lorsqu'il voue son être à la vie future, la vie du monde devient peu de chose pour lui et il n'y attache plus de prix; il se souvient de ses péchés et de ses mauvaises actions; il méprise son être et ne s'en soucie plus.

Lorsque je me suis rendu compte que je ne vous verrais plus, j'ai fermé les yeux pour ne plus voir personne.

Quelqu'un demanda au Fichtâlî des renseignements sur les fonctions de Qâdî.

Vous me demandez, répondit-il de vous renseigner sur les fonctions de Qâdî, voici ce que j'en pense : C'est une préoccupation pour l'esprit, un poison mortel dans la poitrine, une chaîne au cou, un hameçon dans la gorge : tel est ce que j'en pense et vous savez qu'il est encore préférable d'éloigner les inconvénients d'une chose que d'en rechercher les avantages.

Fichtâlî avait été disciple du Chaikh le plus savant, du saint qui est un conseiller sincère, Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad ibn Naçar Ad-Draa'î, du Chaikh des

Chaikhs, l'Imâm Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsi, de l'homme le plus savant de son temps, Sayyidî Al-Hasan ben Mas-'oûd Al-Yoûsî, comme je l'ai vu, écrit de sa propre main.

Il a eu un grand nombre de disciples, entre autres, Notre Seigneur et grand-père (Sayyidî 'Abd As-Salâm Al-Qâdirî) que Dieu le prenne en sa miséricorde. C'était au commencement de ses études.

Parmi les lettres de personnage dont nous écrivons la biographie à mon Chaikh, Sayyidî Mahammad ben Mouhammad Ibn Naçar, dont il a été parlé, il s'en trouve une où il lui dit :

Vous qui êtes ma vie, et le remède de mon cœur blessé, Aboû 'Abdallah Sayyidî Mahammad Ibn Naçar, que Dieu rende par votre entremise, la religion victorieuse et que, grâce à vous, la parole du Prophète, sur lui la bénédiction et le salut, soit vénérée. De la part de l'esclave vil et misérable de Dieu Élevé, du pauvre malheureux qui n'a ni force ni puissance, dans le présent et dans l'avenir, Al-'Arbî ben Ahmad Al-Fichtâlî, que Dieu le conduise, que son intelligence soit éclairée par la connaissance qu'il a de Lui et que son cœur soit ouvert dans la direction de sa Voie, qu'il lui accorde ce qu'il accorde aux êtres parfaits, qu'il lui ferme toutes les portes, sauf celle de Dieu, qu'il lui donne une perspicacité telle, qu'intellectuellement et matériellement, il ne voie que Dieu.

« Seigneur accorde-nous ta miséricorde et assure-nous la droiture dans notre conduite [1]. »

« O notre Seigneur, nous sommes coupables et, si tu ne nous pardonnes pas, si tu n'as pas pitié de nous, nous sommes perdus [2]. »

O Monseigneur, que Dieu soit loué, lui qui nous a accordé la faveur de l'Islam et qui nous a compris dans le peuple de Mouhammad, que la plus grande gloire et le salut soient sur lui, qui nous a fait entrer dans notre Voie, dont, Dieu soit loué ; les bienfaits nous sont apparus, bienfaits qne vous renouvelez sans cesse, Monseigneur, pour votre serviteur; celui-ci reçoit souvent de vous la bonne parole de la Voie Çoufique et vous l'en entretenez, à tel point qu'il a pu arriver à ce serviteur de croire qu'il avait atteint un degré de sainteté dont il est encore

1. QORÂN, sourate XVIII, verset 9. Trad. KAZIMIRSKI, p. 231.
2. QORÂN, sourate VII, verset 22. Trad. KAZIMIRSKI, p. 119.

bien éloigné; il craint de commettre des erreurs; il n'y a de force ni de grandeur qu'en Dieu.

Il y a quelque temps, j'ai été pris de scrupules vains et exagérés. Dieu m'en a guéri.

J'ai quelquefois négligé la récitation du wird, vaincu par le sommeil; j'ai vu les conséquences de cette négligence dans ma vie terrestre, que doivent-elles être dans ma vie religieuse! J'ai rêvé que j'avais fait mes prières sans être en état de pureté, puis je me suis rendu compte que j'avais fait mes ablutions.

Ici se termine le passage de cette lettre.

(*Page 74.*)

Le Chaikh Ibn Naçar, que Dieu l'agrée, lui répondit ce qui suit :

Que le Salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et sa bénédiction. Et ensuite: que Dieu vous soutienne dans cette vie et dans l'autre, par la parole immuable. Craignez Dieu et vous serez récompensé. Ne négligez pas de lire les ouvrages des Çoufistes; en effet, cette lecture guérit des maux les plus graves. Celui qui s'assimile aux gens d'une espèce, appartient à cette espèce. Écrit par *Mahammad Ibn Naçar*. Que Dieu soit avec lui.

Le personnage dont nous écrivons la biographie, que Dieu le prenne en sa miséricorde, était pauvre; lorsqu'il avait besoin d'argent pour vivre, il allait à son bureau d'*'adel* à Fès Al-Qarawiyyîn.

Quand il avait gagné ce qui lui était nécessaire, il envoyait les clients qui avaient recours à lui, à son confrère le plus voisin, en disant : Celui-là n'a encore fait aucun acte et n'a encore rien gagné aujourd'hui, tandis que j'ai déjà moi-même gagné ce dont j'avais besoin.

On cite de nombreux faits sur la manière dont il exerçait ses fonctions d'*'adel;* par exemple, un jour qu'il était dans son bureau, il entendit des maçons qui damaient la terrasse d'une maison et qui se balançaient en suivant la cadence de leurs pilons et qui chantaient à haute voix selon

leur coutume. Le personnage dont nous écrivons la biographie fut pris du *hâl* (excitation mystique) en entendant ces chants ; lorsqu'il s'en aperçut, il demanda à quelqu'un qui passait, de fermer son bureau, ce qu'il fit. Son hâl augmenta et il se mit à danser en cadence, jusqu'à ce que son *hâl* l'eût quitté et qu'il eût repris ses sens.

Mon Chaikh, Aboû 'Abdallah Mahammad, dit Al-Kabîr, As-Sarghînî, m'a raconté à son cours, que le personnage dont nous écrivons la biographie, alla un jour avec plusieurs personnes, pour l'établissement d'un acte d'hypothèque.

Lorsque les intéressés déclarèrent les conditions de cette hypothèque, il y vit une irrégularité et leur indiqua la vraie marche à suivre. L'un des intéressés lui répondit violemment et l'accusa de vouloir le tromper. Fichtâlî ne se fâcha pas ; il baissa la tête et resta silencieux jusqu'à ce que l'autre fût fatigué de l'insulter; il dit alors : Ne finirons-nous pas, pour retourner à nos affaires ? C'est là une preuve que toutes ses actions étaient inspirées par Dieu.

Un autre jour, il se présenta devant lui un homme qui voulait vendre sa maison ; cet homme dit à l'acheteur, qu'il y avait dans cette maison, *quelques petites punaises*, en employant le diminutif du mot punaise et en faisant de la main un geste multiple, pour appuyer son dire. En rédigeant l'acte de vente, Fichtâlî écrivit :

Le vendeur a déclaré qu'il y a dans la maison des punaises et en le déclarant il a fait de la main un geste diminutif. C'est ainsi que les déclarations doivent être recueillies.

Dans une autre occasion, les tolbâ qui suivaient son cours, s'étaient réunis autour de lui, pour l'entendre : lorsqu'il s'assit pour commencer à parler, il fut pris du *hâl* et se mit à frapper dans ses mains en récitant des vers à la louange du Prophète, jusqu'à ce qu'il ne sût plus ce qu'il faisait. Tous les tolbâ s'en allèrent, sauf un, qui était le

lecteur de son cours et qui resta jusqu'à ce qu'il revînt à lui. Le Chaikh lui dit : « Où sont les tolbâ ? — Ils sont partis, ô

(*Page 75.*)

Monseigneur, lui répondit-il, et ils se sont séparés. — Pourquoi, lui dit le Chaikh, n'êtes-vous pas parti avec eux? — Entre les mains de qui vous aurais-je laissé, ô Monseigneur, dans l'état où vous étiez? — A partir d'aujourd'hui, lui dit le Chaikh, vous ne suivrez plus les cours de personne; occupez-vous d'enseigner afin que les gens tirent profit de vous. »

On m'a dit que ce tâleb qui était resté avec le Chaikh, était le grammairien très savant Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben 'Imrân. Il enseignait principalement la grammaire, et il était miraculeux dans cet enseignement. En résumé, le personnage dont nous écrivons la biographie était, parmi les hommes de son temps, un des plus remarquables par sa science, par sa conduite et par sa piété. Il était célèbre pour toutes ses qualités, et il possédait des connaissances solides dans les sciences Çoufistes. Il est mort, que Dieu le prenne en sa miséricorde, le 11 Djoûmâdâ 1[er] de l'année 1092 (20 mai 1681). Il a été enterré près de Sayyidî 'Alî Hamamoûch, au-dessous de la Mouçallâ de Bâb Al-Foutoûh, une des portes de Fès, que Dieu la remplisse de ses dons et qu'il l'agrée. Amen.

Sayyidî 'Alî ben 'Abd Ar-Rahmân Ad-Darawî.

Ali ben 'Abd Ar-Rahmân Ad-Darawî, habitait le Tadlâ et il y est enterré; son tombeau est un sanctuaire dont parle Sayyidî Ahmad (Al-Wallâlî) dans les *Mabâhith Al-Anwâr;* il raconte sur lui des choses admirables.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1092 (J.-C. 1681-1682).

Le 5 du mois de Rabî' Al-Awwal (25 mars 1681) de cette année, est mort le faqîh, le professeur Sayyidî Mouhammad ben Moubârak Al-Maghrawî ; il fut enterré dans le cimetière des Chorfa At-Tâhiriyoûn aux *Kagghâdîn* (les papetiers), à Fès Al-Andalous.

En Rabî' II (avril-mai), est mort Sayyidî Mouhammad Al-Ma'tî ben 'Abd Al-Khâliq Ach-Charqî.

Le 11 Djoûmâdâ 1er (29 mai) est mort Sayyidî Ahmad Al-Mahmoûdî, le jour même de la mort de Sayyidî Al-Arbî Al-Fichtâlî.

Le 3 Cha'bân (28 août), est mort le faqîh Sayyidî Al-'Arbî ben 'Alî As-Saqqât.

Le 1er de Ramadân (14 septembre) est mort le faqîh célèbre, Sayyidî Ahmad ben Hamdân At-Tlimsânî Ad-Dilâï.

Il tomba de grandes pluies. Le Sultan ordonna une expédition, lorsque l'on sut que le prétendant dans le Soûs, Moûlây Ahmad ben Mahriz, s'était emparé de nombreux territoires et que son influence augmentait.

Le 8 Rabî' Ier (21 mars), une troupe de tireurs quitta Fès.

Le 15 Rabî' II (4 mai), le Sultan entra à Fès al-Djadîd ; il alla ensuite mettre le siège devant la Ma'moura, que l'on appelle la Mahdiya, parce qu'elle a été fondée sous le règne du Mahdî Ach-Chî'î [1], par un de ses gouverneurs. La ville fut prise de vive force, à l'heure de la prière du vendredi 13 Rabî' II (2 mai).

Les uns disent qu'elle a été prise après combat, d'autres

1. Al-Mahdî Ach-Chî'î. Il s'agit de Mouhammad Ibn Toûmart. Mouhammad Al-Qâdirî, l'auteur du *Nachr al-Mathânî*, considérait Ibn Toumart comme un imposteur et un hérétique ; c'est pourquoi il l'appelle *Ach-Chî'î*, c'est-à-dire en dehors des quatre rites orthodoxes.

Cf. *Archives Marocaines*, t. XXI, p. 268. *Nachr al-Mathânî*, p. 123.

disent sans combat ; ce qui paraît certain, c'est que la ville a été prise parce que les conduits qui y amenaient l'eau avaient été coupés. Il n'est mort aucun Musulman, et les Chrétiens qui se trouvaient dans la ville ont été pris.

Les vivres continuaient à être chers, et la peste durait toujours ; que Dieu nous accorde le salut. Le 4 Chawwâl (17 octobre), le faqîh Sayyidî Mouhammad bou 'Inân, Charîf, fut nommé par le Sultan, Mouftî des Qarawiyyîn. Lorsqu'il vint à Fès, il eut une discussion avec le Qâdî Aboû 'Abdallah Bourdallâ à propos de la prière dans la

(*Page 76.*)

mosquée des Qarawiyyîn. Bourdallâ prétendait que Boû 'Inân n'était investi que des fonctions de *Mouftî.*

La discussion eut lieu dans le bureau du Mouftî, et le Qâdî finit par lui demander de lui laisser faire la prière jusqu'à nouvel ordre.

ANNÉE 1093 (J.-C. 1682).

Sayyidî 'Antar Al-Khoultî.

Ce personnage, qui était un pauvre d'esprit, a manifesté des vertus miraculeuses ; il avait la réputation de révéler les choses cachées, et il jouissait d'un grand prestige dans le peuple de Fès.

On raconte qu'on l'avait vu *copulante asinam* ; quelqu'un qui était présent, lui ayant dit : « Que faites-vous, ô mon Seigneur ? » il répondit : « Je répare une barque. »

Quelque temps après vinrent à Fès des gens qui racontèrent que, se trouvant sur mer dans une barque en mau-

vais état, ils se sentaient perdus, lorsqu'ils demandèrent le secours de Sayyidî 'Antar, qu'ils connaissaient. Dieu leur vint en aide pour la réparation de la barque ; on dit même que l'un d'eux aurait vu Sayyidî 'Antar lui-même qui la réparait. Dieu les sauva par sa grâce. Son acte dans son apparence était une mauvaise action ; dans l'intention, une action excellente. Gloire à Dieu qui connaît tous les secrets. Sayyidî 'Antar mourut le 16 Cha'bân 1093 (20 août 1682) ; il est enterré près de Sayyidî Aboû Ghâlib, à Çariwa, à Fès Al-Andalous. Son tombeau est recouvert d'une *qoubba* carrée, en tuiles vertes. Il est séparé de Sayyidî Aboû Ghâlib par le chemin qui conduit à Sayyidî Ibn 'Abbâd. Que Dieu les agrée tous.

Le Walî Çâlih, Sayyidî Mouhammad ben 'Alî Al-Baqqâl.

Le saint personnage Aboû 'Abdallah Mouhammad ben 'Alî Al-Baqqâl, enterré à Al-Harâyâq, entre les tribus des Aghçawa et des Akhmâs, dans les montagnes du Habt au Maghrib extrême, avait été disciple du Chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Moudjaoul, disciple d'Aboû 'Abdallah Mouhammad Al-Hâdj, enterré à Fès et qui avait été mis à mort par l'Émir de cette ville ; Mouhammad Al-Hâdj était disciple de Sayyidî Aboûch-Chitâ, enterré à Amargoû, en Fichtâla, disciple du Chaikh Al-Ghazwânî, que Dieu les agrée tous.

Sayyidî Ahmad ben Mouhammad ben Al-Hasan Az-Ziyâtî.

C'était un pauvre d'esprit ; il est mort à l'heure de l'*'açar* (entre 3 et 4 heures de l'après-midi) le 9 Radjab (14 juillet 1682) et a été enterré dans le tombeau d'Al-Manqoûchî.

Sayyidî 'Abdallah ben Ibrâhîm, connu sous le nom d'Al-Qalliz.

Le Sayyid ben 'Abdallah ben Ibrâhîm ben Hilâl, connu sous le nom de Qalliz, appartenait à la *Tarîqa* de Sayyidî Ahmad ben 'Amroû, enterré à l'intérieur de Bâb Al-Guîsa, une des portes de Fès. L'oncle de mon père, dit que ce personnage est mort le 26 Ramadân (28 septembre 1682) et qu'il est enterré dans sa maison située au-dessus du moulin à *Henna*[1] qui se trouve à Zoqâq al-Hadjar, à Fès Al-Qarawiyyîn. Cette maison devint une Zâouïa consacrée à Sayyidî Qâsim ben Rahmoûn, lorsqu'il y fut enterré et on y fit des constructions et des embellissements[2].

On trouvera plus loin la biographie d'Aboûl-Qâsim dans les environs de l'année 1150 (1737-1738). Le personnage dont nous écrivons la biographie est mort à 80 ans environ. Il lui arriva une aventure avec notre seigneur Ahmad ben 'Abdallah.

Que Dieu nous fasse profiter de tous les saints.

1. *Henna*, le henné. On sait que la feuille de cette plante est employée par les femmes indigènes pour colorer en un jaune rougeâtre leurs mains et leurs pieds. A Fès, particulièrement, elles s'en servent également, non pas pour teindre, mais pour nettoyer leur chevelure. Pour être utilisée, la feuille du henné, desséchée, est réduite en poudre à l'aide de moulins spéciaux.

2. Sayyidî Qâsim ben Rahmoûn, mort en 1149 (1736-1737), fut enterré dans une maison du Derb Minâ, quartier des Naddjârîn à Fès. Plus tard, ses héritiers achetèrent la maison voisine, où était enterré Sayyidî Al-Qalliz. Les deux maisons furent démolies et une Zâouïa consacrée à Sayyidî Qâsim fut construite sur leur emplacement. — Cf. *Nachr al-Mathânî*, douzième siècle, et *Salwat al-Anfâs*, t. I, p. 100.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1093 (J.-C. 1682).

(*Page 77.*)

Dans le courant de cette année, le Sultan fit sortir les Juifs de Miknâs, pour leur construire des habitations hors de la ville ; ils vidèrent leurs maisons : le Sultan envoya les gens du Tafilâlt qui étaient à Fès, pour les habiter. Ceux-ci sortirent de Fès et allèrent habiter les maisons de Miknâs en payant un loyer. Cette installation leur déplut.

La nouvelle arriva que les Chrétiens s'étaient emparés de Cherchell, près d'Alger : les gens d'Alger marchèrent contre eux et les chassèrent. Il mourut environ 700 Musulmans ; que Dieu leur accorde sa miséricorde et qu'il les agrée.

Une comète apparut à l'Orient.

ANNÉE 1094 (J.-C. 1682-1683).

Le grand savant Sayyidî Ahmad Al-Madjlidî.

Le grand savant incomparable, le Qâdî célèbre, le vérificateur délicat et parfait, Sayyidî Ahmad ben Sa'îd Al-Madjlidî, Qâdî de Fès Al-Djadîd, était un des plus grands docteurs et un des Chaikhs les plus notables de l'Islam.

Il avait reçu un diplôme du Chaikh Aboû Sâlim Al-'Ayyâchi, qui cite son nom dans la *Fahrasa*, où il indique les noms de ses Chaikhs; on a déjà vu qu'il en avait été de même pour le Chaikh Sayyidî 'Othmân Al-Yoûsî. Aboû

Sâlim fait en ces termes le portrait du personnage dont nous faisons la biographie :

C'est mon frère en Dieu, que j'aime en son nom ; il est sincère dans ses paroles et dans ses actions : la douceur de son caractère est capable d'amollir les rochers. Les océans de science n'osent pas contredire ce qu'il écrit. Il est savant parmi les plus savants, ses vérifications sont claires, et les fonctions de Qâdî ont été honorées lorsque la volonté de Dieu l'a appelé à les remplir. Sayyidi Ahmad ben Sa'îd est un bienheureux dirigé par Dieu. Que Dieu veuille que nos relations avec lui nous soient profitables et qu'il nous vienne en aide dans l'accomplissement des devoirs qu'il nous a imposés vis-à-vis de lui.

Il est de ceux qui attachent à ces devoirs une grande importance et qui cherchent à arriver au plus haut degré de la sagesse. Il fait tous ses efforts pour rendre clair ce qu'il dit à ce sujet et il pousse très loin ses investigations sur les preuves qui lui sont fournies par ses lectures.

Il est de bonne foi, son caractère est excellent, il met la plus grande ardeur à obtenir de bons résultats et à en faire profiter les autres. Sa grande passion pour les sciences le conduit à la *félicité*, il reste humble lorsqu'il s'instruit et lorsqu'il enseigne. Il fait tous ses efforts pour être juste et pour respecter les droits d'autrui ; il se consolide par la sincérité de son cœur dans sa dignité et dans sa foi religieuse. Son amour-propre ne l'empêche pas d'accepter l'enseignement de moins savants que lui ; il sait en effet, qu'une des conditions de la science, est que les plus élevés la recherchent chez les plus humbles.

Il a demandé à l'humble serviteur, au malheureux et au chétif que je suis, de lui donner un diplôme pour la science qu'il possède, soit par ses lectures, soit par ses études, soit par ses déductions personnelles, soit par ce qu'il a recueilli chez d'autres ; pour les sciences — pour lesquelles il est déjà diplômé, pour tout ce qu'il a acquis, ce qu'il a trouvé dans les livres, pour son application, pour ses attaches diverses, pour son vêtement (c'est-à-dire pour la *kharqa* çoufique qu'il a reçue de son Chaikh), pour les *Mousalsalât*[1] de toutes les provenances, pour les ouvrages de toutes sortes sur les règles çoufiques ; pour toutes les sciences : hadîth, droit, littérature, commentaires, çoufisme, les principes et leurs dérivés, toutes les sciences musulmanes, les *états* qui rapprochent de la connaissance de Dieu.

1. *Mousalsalât*, de سلسل, enchaîner ; le mot *mousalsal*, au pluriel *mousalsalât*, s'applique à la chaîne non interrompue des traditions depuis le Prophète jusqu'à nos jours.

(*Page 78.*)

Devant son insistance et l'intensité de son désir, j'ai accepté de le faire, souhaitant, dans ma modestie, d'en être digne. Je lui ai répondu favorablement à cause de mon amitié pour lui et de la conviction que j'ai de la pureté de ses intentions, et j'ai profité de cette occasion qui m'est offerte de bénéficier de la sincérité de ses prières ; j'ai répondu à son appel et j'ai accepté de faire ce qu'il me demandait, je l'ai fait après m'être réfugié dans l'espérance d'une invocation favorable et j'ai dit :

« Je donne un diplôme à ce Sayyid, étendard illustre, pour tout ce que je possède moi-même de sciences apprises ou entendues, séparément et dans leur ensemble, pour celles pour lesquelles je suis diplômé et pour celles que j'ai étudiées dans des ouvrages ; pour les voyages, sur le rang de Chaikh, sur ses avantages, sur ce que j'ai étudié moi-même et sur ce que les Chaikhs m'ont enseigné, sur les sciences spéciales et sur les sciences courantes, sur tous les ouvrages et les recueils, sur l'histoire, la rédaction, les anecdotes et sur les différentes manières de présenter les choses, sur les créations, tout cela conformément aux exemples fournis par les auteurs, dans l'ordre qui convient et avec les appuis qui seront exposés dans la suite, s'il plaît à Dieu Élevé. »

Ici se termine la citation relative au personnage dont nous écrivons la biographie. Aboû Sâlim indique ensuite les appuis qu'il y a grand profit à connaître : on peut les consulter. Nous avons donné les noms des principaux d'entre eux dans la biographie de ce dernier. Dieu est le meilleur des guides.

Le personnage dont nous écrivons la biographie, avait eu comme disciples plusieurs Chaikhs éminents, dont le Chaikh, l'Imâm Al-Hasan ben Mas'oûd Al-Yoûsî ; il dit dans sa *Faharasa :* J'ai assisté au cours de ce Chaikh sur Khalîl et j'ai étudié avec lui l'usage de l'astrolabe, une partie de la *Habbâkiya* [1] et une partie du Qalçadî. Il faisait des cours fréquents sur le *Moukhtaçar* de Khalîl ; il citait de mémoire des passages d'ouvrages de droit, il possédait à fond les ouvrages de biographie et avait de vastes

1. Aboûl-'Abbâs Ahmad Al-Habbâk est mort à Fès en 867 (1462-1463).

connaissances dans les dix sciences; il exerçait avec une grande intégrité les fonctions de Qâdî.

Al-Madjlidî a écrit des ouvrages remarquables, entre autres un commentaire du *Moukhtaçar* de Khalîl qu'il a intitulé *Oumm al-Hawâchî;* il l'a fait avec le plus grand soin. Dans ce commentaire, il commence, pour chaque phrase de l'auteur, par expliquer comment il la comprend lui-même; puis il cite les textes des Imâms qui s'y rapportent; enfin il rappelle les explications données par les commentateurs antérieurs.

Il a écrit également un résumé du *Mi'yâr*, dans un fort volume, ainsi que d'autres ouvrages.

Que Dieu Élevé lui accorde sa miséricorde, qu'il l'agrée et qu'il nous fasse profiter de sa baraka. Amen.

Le Chaikh Sayyidî Ahmad ben Ahmad ben Aboûl-Mahâsin Al-Fâsî.

Le Chaikh Aboûl-'Abbâs Ahmad, fils du Chaikh Al-Hâfidh Aboûl-'Abbâs Ahmad fils d'Aboûl-Mahâsin Al-Fâsî, était un grand Chaikh, dont on recherchait la baraka. Un sanctuaire est construit sur son tombeau à Al-Qaçr Al-Kabîr, dans sa Zâouïa, dans le quartier des Qattânîn.

Il est dit dans l'*Ibtihâdj* qu'il est né en Radjab de l'année 1021 (août-septembre 1612), après la mort de son père et qu'il habite encore Al-Qaçr; qu'il appartient à l'École Çoufiste, qu'il faisait habituellement des distributions de nourriture et que ses actions étaient conformes à la piété. Fin de la citation de l'*Ibtihâdj*. Il a été disciple de son cousin, le Chaikh Aboû 'Abdallah Mouhammed ben Aboû 'Asriya ben 'Alî, fils du Chaikh Aboûl-Mahâsin.

(*Page 79*.)

Parmi les élégies faites sur le personnage dont nous écri-

vons la biographie, les vers suivants ont été composés par le Qâdî Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Ibrâhîm, dont il sera parlé plus loin, dans l'année 1117 (1705-1706)[1].

Les yeux ont versé des larmes abondantes et les regrets sont devenus plus profonds encore.

Les cœurs ont exprimé en vers leur chagrin et ceux qui l'aimaient ont perdu le sentiment.

Ils ont été brisés par la force des sanglots et ils ont été écrasés sous leur douleur.

L'acier a coupé son tronc, alors que les yeux étaient réjouis par la beauté de son feuillage.

Partout une tristesse profonde s'est répandue; la lune qui éclairait les savants a disparu de l'horizon.

Apogée des vertus, Ahmad descendant d'une race illustre, dont la gloire se manifeste depuis longtemps.

Pilier des grâces, à la piété glorieuse, réunion de toutes les vertus, ascète sincère.

Son rang est élevé ; il pénétrait les cœurs comme une nourriture divine ; il avait le don des sciences et y joignait un caractère agréable.

Montagne de piété, vertueux refuge des gens vertueux. Son intelligence élevée était une aide pour autrui.

Il a obtenu des grâces telles que l'on n'en voit pas de semblables, et qui ne peuvent se dénombrer que dans les ouvrages où elles sont réunies.

Recherchez avec persistance à obtenir son wird, vous en retirerez des bienfaits qui augmenteront votre attachement pour lui.

Persévérez dans vos visites à son tombeau. Dieu vous accordera une haute récompense et votre esprit profitera des secrets de son tombeau, etc.

Que Dieu nous fasse profiter de lui. Amen.

Sayyidî 'Abd Al-Wâhid ben 'Alî ben Yoûsouf Al-Fâsî.

L''Adel agréé, le faqîh le meilleur et le plus pur, le prestigieux 'Abd Al-Wâhid, fils du Chaikh Aboûl-Hasan

1. Il n'est question de ce personnage au chapitre de l'année indiquée, ni dans le texte lithographié, ni dans le texte manuscrit du douzième siècle du *Nachr al-Mathânî*.

'Alî, fils du Chaikh Aboûl-Mahâsin Al-Fâsî, était de ceux qui sont chargés de recueillir les témoignages; les gens allaient le trouver pour leurs affaires et se servaient de lui pour leur commerce et leurs affaires de famille.

L'*Ibtihâdj*[1] dit : Aboû Mouhammad 'Abd Al-Wâhid ben 'Alî, poussa ses études aussi loin qu'il put, et obtint les fonctions d'*'Adel;* il était très versé dans la science de rédiger les actes; il faisait son possible pour les écrire avec toute la correction nécessaire, de façon à ce qu'ils fussent irréprochables. Il était né en 1028 (1618-1619); il a plusieurs enfants, que Dieu les conduise dans le bien. Il habite Fès. Ici ce termine le passage de l'*Ibtihâdj*.

Dans des notes laissées par l'auteur de cet ouvrage il est dit : Mon oncle Sayyidî 'Abd Al-Wâhid est mort dans le troisième tiers de la nuit du mardi 19 Çafar 1094 (17 février 1683) : il a été enterré le lendemain ; que Dieu le prenne en sa miséricorde.

Le faqîh Sayyidî Ahmad ben 'Aïsâ Adam.

Le Chaikh Al-Hâfidh, le prédicateur, le Chérif, le Qâdî Aboûl-Makârim Ahmad ben Mouhammad ben 'Aïsa Adam enterré à Ribât Al-Fath, près de Salé, est mort en 1094

(*Page 80.*)

(1682-1683). L'auteur du *Minah Al-Badiya*[2], dit qu'il a entendu, faite par lui, l'explication des *Hadîth Al-Mousalsal bi-Awaliya* (les traditions du Prophète avec leur chaîne ininterrompue depuis l'origine) et les Hadith des *Çahihaïn* (Al-Boukhârî et Mouslim) et qu'il l'a diplômé pour ces études et pour les sciences qu'il a étudiées et entendues;

1. *Ibtihâdj al-Qouloûb*, d''Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî, mort en 1096 (1684-1685).
2. *Minah al-Badya*, ouvrage de Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, mort en 1134 (1721-1722).

qu'il lui a accordé l'hospitalité dans ce monde et dans l'autre, qu'il a pressé sa main contre la sienne et entrelacé ses doigts avec les siens et qu'il lui a donné le vêtement[1] et le chapelet.

Il a été disciple de plusieurs Chaikhs de Fès, tels que l'Imâm Aboûl-Baraka 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, Aboûd-Diyâ Mahammad ben Ahmad Mi'âra, Aboul-Baqâ Al-Abbâr, et d'autres. Il est allé à Alger, où il a été disciple du Savant Sa'îd ben Ibrâhîm At-Toûnsî An-Nadjdjâr, qui habitait Alger et qui était connu sous le nom de Qaddoûra.

Sayyidî 'Alî ben Sa'îd Al-Lamboûchî.

Ce personnage est mort en 1094 (1682-1683) et il est enterré dans sa maison du quartier des Chammaiyyîn à Fès Al-Qarawiyyîn.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1094 (1682-1683).

La pluie a été retardée et le blé a atteint le prix d'un dirham le *çâ'*. La population a fait des prières pour demander la pluie ; elles ont été dirigées par Sayyidî Mouhammad Charîf Boû 'Inânî et faites hors de la porte de Bâb Al-Guîsa.

D'autres prières ont été faites sous la direction du Qâdî Bourdallâ, hors de Bâb Al-Foutoûh. On a fait encore d'autres prières à la Mouçallâ de l'Oued Fès. Il est tombé un

1. Il s'agit de la *khirqa*, le vêtement symbolique des Çoufis.

peu de pluie, d'abord, puis elle est tombée pendant trois jours.

Le fils du Sultan, le savant Aboû 'Abdallah, notre Seigneur Mouhammad, a distribué de la nourriture à la Zâouïa de Sayyidî 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî, dans le but d'obtenir de la pluie; mais la pluie a cessé de tomber et on en avait encore besoin. On a fait de nouvelles prières sous la direction de Sayyidî Mouhammad, fils du savant Sayyidî Al-Mourâbît, à Bâb Al-Foutoûh : c'était le 3 Rabî' II (1er avril 1683). Le blé avait atteint le prix d'un dirham et demi le *çâ' an-Nabawî*. Le Qâdî a dirigé de nouvelles prières à Bâb Al-Guisa ; mais la pluie a cessé complètement de tomber, le prix des denrée a augmenté et il y a eu une grande misère, à tel point qu'un grand nombre de personnes ont quitté la ville ; mais les autorités les ont fait revenir de suite, les ont maltraitées et mises en prison.

Le 19 du même mois (17 avril), le Sultan entra dans le Soûs ; la nouvelle se répandit, d'une bataille où une grande partie de l'armée aurait péri. On disait que Moûlây Ahmad ben Mahâriz, s'était fortifié dans Taroudant.

Au milieu de Djoumâdâ 2 (mai-juin) une autre bataille fut livrée dans le Soûs entre le Sultan et le même Moûlây Ahmad. Il y eut un grand nombre de morts et de blessés.

Le prix du blé diminua d'un tiers.

La lutte continuait autour de Taroudant; on compte qu'il mourut dix-sept cents hommes de l'armée du Sultan : c'est-à-dire que ce nombre fut transporté sur des civières, sans compter ceux qui furent transportés sur des nattes ou sur des planches.

A la fin du mois de Cha'bân (juillet), le Chérif 'Abd Al-Wâhid Al-Boû 'Inânî fut nommé prédicateur aux Qarawiyyîn à la place du faqîh, le professeur Sayyidî Al-'Arbî ben 'Abd As-Salâm ben Ibrâhîm Ad-Doukkâlî, qui remplissait ces fonctions depuis que le Chérif Boû 'Inânî était Qâdî de Fès Al-Djadîd, c'est-à-dire depuis la mort de Sayyidî

(Page 81.)

Ahmad ben Sa'îd. Au milieu de Ramadân (août-septembre), arriva la nouvelle de la réconciliation de l'Amîr, notre Seigneur Ismâ'îl, avec Moûlây Ahmad ben Mahâriz.

Le 7 Chawwâl (29 septembre), Aboû 'Abdallah Bourdallâ, fut nommé Qâdî de Fès et prédicateur aux Qarawiyyîn. La nouvelle arriva que le Sultan Ottoman s'était emparé de dix-huit villes des Chrétiens, dont il avait tué environ soixante-dix mille, et qu'il s'avançait dans leur territoire.

Moûlây Ismâ'îl revint d'expédition et entra à Miknâs le vendredi 22 Qa'da (12 novembre). Les notables de Fès allèrent pour le saluer le mardi, mais il refusa de les recevoir.

Il tomba de grandes pluies pendant les mois de Hidjdja (novembre-décembre 1683) et de Mouharram (décembre 1682-janvier 1683). Un grand nombre de personnes qui habitaient sur les bords de l'Ouargha furent noyées ; la rivière déborda et les emporta. Il mourut près de six mille personnes.

ANNÉE 1095 (J.-C. 1683-1684).

Le savant, le Hakîm, Sayyidî Mouhammad ben Soulaimân Ar-Roudânî.

Le Hakîm de l'Islam, un des grands savants, instruit dans les diverses sciences, le voyageur, Sayyidî Mouhammad ben Soulaimân Ar-Roudânî, tire son nom de Roudâna, que l'on appelle généralement Taroudant ; c'est la capitale de l'Extrême-Soûs[1].

1. Le Maroc presque entier était appelé Soûs ; il y avait le Soûs Al-Adnâ, c'est-à-dire le Soûs le plus proche, qui, d'après certains auteurs, compre-

Il quitta son pays pour fuir ses parents et se sauva dans le Drâʿa. Il s'arrêta chez le plus grand savant parmi les saints personnages de ce pays et le plus saint de ses savants, ʿAboû Abdallah Sayyidî Mahammad ben Naçar Ad-Drâʿî ; il reçut l'enseignement de sa science, puis il parcourut le Maghrib et alla à Sidjlamâssa et dans d'autres villes. Il visita ensuite Marrâkech, le Tadlâ et il arriva à Fès.

Là, il rencontra le saint Imâm, notre Seigneur Mouhammad ben Mouhammad ben ʿAbdallah Maʿn Al-Andalousî Al-Fâsî, après qu'il avait déjà appris la philosophie et d'autres sciences, telles que l'astronomie, l'astrologie, les mathématiques et la logique. Le Seigneur Mouhammad ben ʿAbdallah le blâma énergiquement de s'être consacré à ces sciences et à d'autres analogues, et l'obligea à rentrer chez ses parents et à leur obéir. Il le fit et il se réconcilia avec sa famille, qui lui permit de voyager. Il retourna alors à Marrâkech et profita de l'enseignement des savants de cette ville, tels que Sayyidî Mouhammad ben Saʿîd ; il alla ensuite à Alger où il suivit les cours du Chaikh Saïd Qaddoûra et d'autres ; il rencontra dans cette ville un saint personnage avec lequel il resta. Lorsqu'il fut sur le point de le quitter, celui-ci lui dit : Tu es prisonnier du Prophète, sur lui soient la bénédiction et le salut. Ce que lui avait dit ce saint se réalisa ; son voyage le conduisit en effet jusqu'à la Ville Noble (Médine) et il n'en sortit plus que pour aller à la Mekke ; il avait visité en passant un grand nombre de villes de l'Ifriqiya et s'était embarqué pour aller à Constantinople.

Le personnage dont nous écrivons la biographie interdisait le port des vêtements d'étoffes de laine fabriquées en Europe, prétendant que la prière faite par quelqu'un portant ces vêtements était nulle, parce qu'il était certain que la laine employée était arrachée à des moutons vivants,

nait jusqu'à Tanger, et le Soûs Al-Aqçâ, ou le Soûs extrême. C'est ce dernier seul, aujourd'hui, qui porte le nom de Soûs.

qu'il ne pouvait en être autrement et que dans ce cas, la laine était impure ; il posa à ce sujet une question à Sayyidî

(*Page 82.*)

'Alî Al-Oudjhourî, Chaikh Malikite du Caire.

Celui-ci lui répondit que, même si ce qu'il affirmait était prouvé, cette laine ne devait pas être considérée comme impure, pour deux raisons : l'une basée sur la Sounna, l'autre sur l'affection pour le Prophète [1].

Roudânî rétorqua l'argument en disant que la raison établie sur la Sounna ne constituait pas une obligation, ainsi que le constate Al-Hattâb ; quant à la raison basée sur l'affection pour le Prophète, personne, dit-il n'en a jamais parlé, et il n'y a pas à en tenir compte.

Al-Oudjhourî répondit que le fait était universellement connu et que cette raison basée sur l'affection pour le Prophète avait été constatée par Al-Fakihânî [2].

Roudânî riposta qu'il n'avait jamais rien vu à ce sujet dans cet auteur et il contesta à ce propos la valeur du Chaikh Al-Oudjhourî et de ses disciples. Ceux-ci, à cette époque étaient chargés de répondre aux questions posées au Chaikh à cause de son grand âge et de ses infirmités qui l'empêchaient d'écrire.

Aboû Sâlim (Al-'Ayyâchî) a résumé ce que nous venons de dire, sauf la réponse, dont il a reproduit le texte en entier ; la voici :

« On peut examiner l'opinion de Roudânî à trois points de vue :

« 1° Du fait que lui-même ne portait pas de laine, d'une part, et d'autre part qu'il ne supportait pas la contradiction. Al-'Ayyâchî a emprunté sa manière de voir au vérificateur du Gharb, Sayyidî Ahmad ben 'Imrân, qu'il avait rencontré au Caire, à savoir que la laine dont il s'agit, en

1. Parce que le Prophète portait des vêtements de laine.
2. Al-Fakihânî est mort en 734 H. (1333-1334).

admettant qu'elle fût arrachée, la partie impure serait très peu de chose et que de plus cette impureté serait effacée en lavant la laine. Il est connu que la laine ne devient susceptible d'être employée pour faire des vêtements, qu'après une préparation considérable : elle est lavée, battue, cardée, blanchie, tissée, etc.; il est connu également que la petite partie impure qu'elle pourrait contenir ne pourrait pas résister à tout ce travail, qu'elle ne resterait pas avec la laine et qu'elle disparaîtrait complètement. S'il est établi que la partie impure disparaît, il n'y a plus aucune raison pour ne pas revêtir la laine. Si l'on épluche une partie de cette laine et que l'on examine chaque brin, on n'y trouve plus rien de la racine du poil et il ne reste plus qu'une toison pure, qui ressemble à de la soie. Ceci est parfaitement exact. »

Le personnage dont nous écrivons la biographie, conteste cela à cause de la manie de détail de son esprit et il dit : « Nous avons acquis la certitude de l'impureté d'une chose : Or quelque chose ne peut être considéré comme pur qu'à la condition d'une conviction absolue ; cette conviction n'existe pas tant qu'il existe une probabilité d'impureté, ne fût-ce que pour la dimension d'une pointe d'aiguille, sur un grand vêtement ; il faut la rechercher et quand même on ne trouverait rien, on ne peut pas en déduire que le vêtement tout entier est pur. Quand bien même on aurait cherché sur une partie du vêtement et que l'on n'aurait rien trouvé, il reste possible qu'une impureté subsiste sur une autre partie du vêtement.

« Nous disons : Une semblable manie de recherche de détail sur les probabilités qui viennent à l'esprit, a été étudiée dans les ouvrages de droit, qui ont décidé, qu'en la matière une conviction se rapprochant de la certitude était suffisante. Dans le cas contraire, toute prière deviendrait impossible.

(*Page 83.*)

« Il n'y a en effet ni eau, ni tissu, ni quoi que ce soit, que

l'on ne puisse soupçonner de contenir quelque impureté, et quand bien même une chose impure serait lavée, elle ne pourrait pas être considérée comme absolument pure ; le fait de laver, en effet, n'enlève pas la possibilité qu'il subsiste dans l'objet lavé, si l'on y réfléchit, un infiniment petit d'impureté : mais la loi décide, qu'en semblable matière il faut se régler sur sa conviction, en se conformant à l'usage courant et non en obéissant à de simples suggestions qui ne s'appuient sur aucun précédent.

« Celui qui a lavé un vêtement de telle sorte qu'il peut être convaincu que toutes les impuretés qui s'y trouvaient ont été enlevées par l'eau, son vêtement est virtuellement pur, conformément à l'usage courant adopté pour la somme d'impuretés qu'il faut enlever ; le vêtement ayant été frotté et arrosé fréquemment d'eau renouvelée, il ne reste plus aucune impureté et l'on ne doit pas rechercher s'il peut encore y avoir un endroit impur, contrairement à l'usage et à ce que l'on peut constater d'après la couleur, le goût et l'odeur. Il n'y a pas désaccord entre les ʿOulamâ à propos de questions de ce genre qui se présentent sous de nombreuses formes, telles que les ablutions locales, par exemple, que l'on fait sans voir l'objet de ces ablutions ; on les considère comme suffisantes par conviction, et cette conviction est établie sur des indices tels que la rudesse au toucher de l'endroit lavé, de la disparition de l'impression de mou sous les doigts : on en déduit que l'endroit est propre. De même le fait de faire couler de l'eau sur tout le membre que l'on lave, dans les ablutions partielles, ou le passage fréquent de l'eau sur tout le corps, dans les grandes ablutions ; si on a la conviction que l'eau a passé là où elle doit passer, même si on ne voit pas l'endroit, et que si la main ne peut pas y atteindre, on l'atteigne au moyen d'une lanière ou d'un bâton, conformément à l'usage, et si une certaine quantité d'eau a passé sur un endroit du corps, cet endroit est purifié ; dans le cas même où il serait vraisemblable que l'eau

n'ait pas atteint une certaine partie, il n'y aurait pas à en tenir compte.

« S'arrêter à cela, rentre dans l'obsession maniaque, qui est interdite par les 'Oulamâ. Ceux-ci déclarent que cette obsession est causée ou par un trouble de la raison, ou par l'ignorance de la Sounna.

« Si la Sounna n'était pas conforme à la coutume, et à la plus grande probabilité en la matière, on ne considèrerait pas comme ignorant la Sounna, celui qui est affligé de cette manie. Lorsque les fouqahâ ont décidé à propos de la prière, de la pureté, et de tout ce qui rattache à l'adoration qu'il fallait une certitude, il faut entendre cette certitude dans le sens de la plus grande probabilité ; le contraire rentrait dans l'obsession maniaque qui l'emporte sur cette probabilité. Il ne s'agit pas dans l'espèce d'une certitude absolue, comme en matière scientifique, telle qu'elle est indiquée par les 'Oulamâ : cette certitude absolue n'est exigée que pour les articles de foi qui constituent la base de la religion. Il faut arrêter son esprit sur les différentes branches du droit, qui sont établies pour la plupart sur l'interprétation.

« En sachant ce que nous venons d'établir, c'est-à-dire que quelqu'un qui aurait vu la laine brute et qui saurait qu'elle a été arrachée, ne pourrait plus la distinguer de la soie la plus pure après le travail considérable dont elle a été l'objet et toutes les manipulations qu'elle a subies, on ne peut absolument pas soupçonner qu'il y reste encore une impureté quelconque.

(*Page 84.*)

« Si la conviction que l'on a à ce sujet est très forte, en se basant sur la croyance courante que la partie infime qui était impure a disparu par le travail dont la laine a été l'objet, il n'y a plus aucune raison pour s'arrêter à rechercher sa purification, et c'est ainsi que nous avons décidé de

la pureté de tout ce que l'on pouvait considérer comme impur. C'est d'autant plus évident que la laine tondue est reconnue comme pure, d'une façon unanime, quoiqu'on puisse supposer que quelques poils arrachés restent mélangés à la laine et que tout le monde soit d'accord à ce sujet ; quiconque a vu travailler des tondeurs s'en rend compte.

« Cependant on néglige cette partie insignifiante qu'il est impossible de supprimer et que l'on ne peut pas voir pour l'enlever ; malgré le travail considérable qu'il faudrait faire pour distinguer l'une de l'autre, il resterait, quoi qu'on fasse, une petite partie impure.

« 2° Si nous admettons que la laine est arrachée, que peut nous importer que les racines de cette laine ne soient pas enlevées après qu'elle a été arrachée; mais il est plus probable qu'elle a été coupée ; on n'a aucun intérêt à les laisser, il semble au contraire que l'on a intérêt à les enlever pour faciliter la fabrication.

« Si, comme le dit Roudânî, ceux qui sont chargés de ce travail sont musulmans, ils rechercheront par eux-mêmes à enlever toutes les impuretés de la laine, afin qu'elles ne soient pas mélangées aux vêtements ; ils n'ont aucun intérêt à les laisser et, de ce fait l'origine de cette laine est pure, à moins qu'il ne soit absolument prouvé qu'elle n'est pas tondue, ou quelque chose d'analogue, mais combien il est difficile de le prouver.

« 3° Si nous admettons que la laine est arrachée, et qu'il y reste encore des parties impures ; si d'autre part, nous ne tenons pas compte de ce que nous avons dit sur la persistance évidente de parties impures dans la laine tondue, les dires du Chaikh Al-Oudjhourî ne s'écartent pas de l'opinion que toute impureté n'est pas enlevée et cela sur plusieurs points, dont le premier a trait à ce que dit Al-Hattâb relativement à la différence entre l'obligation et la Sounna ; c'est là une opinion émise, mais non un principe établi, parce que des faits évidents se sont produits sous de nom-

breux prétextes qui indiquent que ceux qui disent que le fait de porter de la laine est conforme à la Sounna, considèrent que c'est un devoir dont l'accomplissement ne saurait entraîner une faute, qu'ils n'ont pas avancé cela à la légère et que la prière et les autres actes obligatoires de la religion sont valables dans ces conditions.

« Le deuxième point, prétendant que l'opinion émise par Al-Oudjhourî, que c'est par affection pour le Prophète que l'on porte de la laine, n'est pas l'opinion unanime, constitue une négation et l'affirmative l'emporte sur la négative, surtout lorsqu'il s'agit du Chaikh Al-Oudjhourî, qui est célèbre par sa connaissance des différentes sciences du Rite, reconnue par ses pairs.

« Nous n'avons jamais entendu dire que quelqu'un, ni à notre époque, ni à une époque rapprochée ait jamais réuni la connaissance d'autant d'ouvrages sur le Rite que lui ; il n'est pas surprenant qu'il ait pu contrôler que l'opinion dont il s'agit était unanime, d'autant plus qu'il a cité l'auteur sur lequel il s'appuie et que celui qui cite est digne de foi.

« Quant au troisième point, nous admettons que cette opinion ne soit pas unanime; ce n'est certainement pas une innovation, ni un point de vue nouveau qui fasse l'objet d'une question improvisée ; il s'agit là d'une habitude générale à laquelle il est difficile d'échapper : l'usage en est répandu partout sans que l'on puisse trouver dans le Rite une interdiction précise à son sujet. Cette habitude n'est ni interdite, ni extraordinaire, ni contestée, en admettant

(*Page 85.*)

qu'elle ne soit pas plus répandue qu'une autre : d'ailleurs il arrive souvent qu'une chose même improvisée, soit également conforme au Rite.

« Il n'y a pas à tenir compte des oppositions à cette manière de faire. Roudânî aurait dû s'exprimer ainsi : c'est

évident, sans doute, mais cela n'est appuyé que sur des opinions restreintes.

« Quiconque a étudié attentivement les différentes branches du Rite Malékite et les a examinées avec soin chacune en particulier, se rendra compte de la véracité de ce que nous avançons. Le Chaikh Al-Oudjhourî est de ceux de notre époque que l'on doit préférer pour les sciences du Rite et pour les conclusions qu'il en tire; cette question est une des questions fondamentales et ce que dit Roudânî, conteste le principe et les faits; on sait ce qu'elle contient de divergences et les opinions des uns et des autres à ce sujet sont connues.

« On peut arriver à cette conclusion, que les détails de la question ne sont pas mentionnés dans les ouvrages de principes et que Roudânî profite de cette circonstance pour compliquer les choses et essayer d'arriver à faire disparaître une coutume.

« Il fait de même à propos d'autres questions qui si elles n'ont pas plus d'importance, en ont une analogue. Dieu conduit dans la bonne voie. » Ici se termine la citation du texte d'Aboû Sâlim. L'auteur, l'esclave qui a besoin de l'aide de Dieu, Mouhammad ben At-Tayyib ben 'Abd As-Salâm Al-Qâdirî Al-Hasanî, ajoute :

« Ce que dit notre Seigneur Aboû Sâlim est très faible, malgré ses longueurs et ses développements; en effet il considère à tort l'arrachement de la laine comme une supposition. Le personnage dont nous écrivons la biographie a dit auparavant, qu'il est sûr que la laine est arrachée sur des moutons vivants. Comment peut-on opposer une supposition à une certitude, à moins que cette supposition ne soit appuyée sur des textes ou sur l'expérience?

« Ce que Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî a emprunté à Sayyidî Ahmad ben 'Imrân, que la laine est purifiée par le lavage, prête à discussion.

« En effet, ce qui est purifié par le lavage, c'est ce qui a

été souillé, mais la laine dont il est question est elle-même la souillure, les racines de la laine arrachée sont entre-croisées les unes avec les autres et c'est là l'origine même de la souillure; leur enchevêtrement empêche leur purification par l'eau quand même on la travaillerait beaucoup, en lavant et en frottant; cette souillure ne peut disparaître qu'en coupant la partie souillée. C'est là une question analogue à d'autres du même genre, qu'il vaut mieux négliger, à cause des difficultés insolubles qu'elle présente. D'ailleurs, il n'est pas difficile d'éviter de revêtir de la laine arrachée, et il est aisé de trouver des vêtements fabriqués avec de la laine tondue, à moins que l'on ne prétende que la laine arrachée seule se trouve dans certaines régions, comme en Égypte et dans d'autres pays.

« Mais dans notre Maghrib, les gens riches seuls s'habillent de drap et la plupart des Maghribins n'en portent absolument pas. Ce que l'on dit que la laine tondue contient forcément des poils arrachés est très possible; mais cela fait partie des choses auxquelles il ne faut pas s'arrêter, étant donné qu'il est impossible de l'empêcher, du fait même de la probabilité de leur présence dans toutes les toisons tondues. Se refuser à revêtir la laine arrachée est une erreur religieuse; ce refus conduirait en effet à ne plus revêtir de laine du tout et cela à cause d'un sentiment de probabilité qui peut d'autant moins servir de base à une décision juridique qu'il est nécessaire que l'on puisse se vêtir de laine; jamais aucun docteur, n'a pu dire d'après les

(Page 86.)

docteurs anciens que la laine ne devait pas être utilisée pour les vêtements. C'est une ancienne coutume et l'on sait que le Prophète, sur lui la bénédiction et le salut, s'habillait de laine. Cela se rattache au premier des trois points discutés entre le Chaikh Aboû Sâlim et le personnage dont nous écrivons la biographie.

« Quant à la deuxième question, sur la possibilité qu'il y a à ce que les racines de la laine arrachée soient coupées, c'est peu probable; si on avait l'intention de couper les racines, on commencerait par tondre la laine; couper les racines, constitue en effet une probabilité contradictoire à l'arrachement lui-même. Si l'on dit que l'on coupe ensuite la partie contenant toutes les racines arrachées, il est inutile de poser la question.

« Dire que ce sont des Musulmans qui travaillent la laine et que tout naturellement ils doivent enlever les impuretés, est vrai, sans aucun doute, mais d'autre part ces Musulmans sont sous les ordres des infidèles et travaillent pour eux; ils n'ont donc aucune initiative. Dans ces conditions il n'y a plus de garantie de pureté et on peut conclure que cette laine est certainement impure.

« Le troisième point, que ce que dit le Chaikh Al-Oudjhourî ne s'écarte pas de l'opinion que toute impureté n'est pas enlevée, confirme qu'il y a là une contradiction évidente, que ce que dit le Chaikh Al-Oudjhourî d'après les auteurs est suffisant et qu'il ne s'agit pas d'une innovation, mais d'une habitude déjà répandue ainsi que nous l'avons dit précédemment.

« C'est là une chose très complexe : en effet, ce que l'on dit sur le désir de supprimer l'impureté est peu de chose; le Chaikh Al-Oudjhourî ne décide pas qu'il s'agit d'une chose universellement connue, ni qu'il la considère comme préférable, mais il l'admet à cause de la nécessité qui est une condition de la mise en pratique d'une doctrine appuyée sur un petit nombre d'opinions.

« Dieu Élevé connaît le mieux la Vérité et nous nous en rapportons à lui.

« La décision généralement adoptée est que le drap de toutes sortes et de toutes couleurs est pur, et nous rejetons l'argument du personnage dont nous écrivons la biographie qui consiste à prétendre que le drap est fabriqué dans

la plupart des pays avec de la laine arrachée. Au contraire, d'après les renseignements que nous avons recueillis, il est fabriqué avec de la laine tondue, et un grand nombre de personnes nous ont dit que les habitants du Maghrib vendent la laine provenant de leurs troupeaux, dans les ports du Maghrib et dans d'autres endroits, à des Européens et à d'autres gens, qui en fabriquent le drap. Cette laine est toujours uniquement tondue, comme on le sait. La plus grande quantité du drap est fabriquée avec cette seule laine ; c'est ce qui se passe dans la plupart des pays.

« L'argument du personnage dont nous écrivons la biographie, que le drap est fabriqué avec de la laine arrachée n'implique pas que la laine soit arrachée dans tous les pays, mais simplement qu'il en est ainsi dans les pays où il a voyagé ; c'est un procédé employé exceptionnellement et on ne base pas une décision sur une exception.

« Le drap est universellement considéré comme pur ; on peut le porter sans danger, sans hésitation, ainsi que cela ressort des décisions de nos Imâms. Dieu est le guide. »

A propos du hadîth « Dieu punira les puritains exagérés » on trouve dans Al-Oubbî[1] un passage qui peut se rapporter au personnage dont nous écrivons la biographie.

« Al-Oubbî, dans le chapitre de la Science, rapporte que Taqî Ad-Dîn ne portait pas de drap et que le chaikh, le faqîh Abou Mouhammad Al-Mardjânî, ne faisait pas la prière avec des vêtements de cette étoffe, parce qu'ils prétendaient que l'on assouplissait le drap avec de la graisse de porc.

« On peut se reporter au texte de l'auteur. C'est là un autre danger à éviter : on peut y arriver en lavant le drap, quand même l'étoffe devrait être parfois abîmée par le lavage. Dieu est le plus savant. »

1. Mouhammad Al-Oubbî, mort en 827 ou 828 H. (1423-1425), a laissé un ouvrage intitulé : *Ikmâl Al-Ikmâl*, commentaire de Mouslîm. Le passage cité se trouve dans le t. VII de cet ouvrage, p. 106, Imp. Sa'âda au Caire. Première édition 1328 H. (1910-1911). Ouvrage imprimé par les soins de Moûlây 'Abd Al-Hafîd, Sultan du Maroc.

(*Page 87.*)

Nous nous sommes trop longtemps arrêtés sur cette question, revenons à notre sujet:

Le personnage dont nous écrivons la biographie, Dieu lui fasse miséricorde, s'était établi à Médine la Noble, qui est la meilleure des villes, du fait de la présence du Prophète, sur lui la bénédiction et le salut. Il fuyait la Société des hommes et vivait absolument isolé; il travaillait de ses mains pour vivre et sortait rarement dans la journée; il provoquait dans les cœurs une crainte respectueuse; il avait renoncé à l'enseignement à cause de la corruption des temps, du manque de croyance des hommes et de l'évidence des agissements mauvais, tels que porter de la soie, fumer, vivre des impôts illégaux : il craignait beaucoup le péché. On se mit à médire de lui à tel point qu'il quitta Médine pour aller à la Mekke.

Sa crainte de Dieu était telle, que le plus souvent il ne vivait que du produit de son travail. Il possédait dans la perfection certains métiers ; il faisait, par exemple des broderies remarquables et des bijoux délicats, il reliait des livres, fabriquait des chaussures. Quand il habitait Marrâkech, il ne se reposait que le jeudi et il mettait en vente trois ouvrages faits par lui ; il réparait également les pendules.

Aboû Salim raconte cela et il ajoute :

Parmi ses inventions délicates, ses fins travaux et les produits de sa fertile imagination, il faut citer un instrument où se trouvent réunis tous les avantages de la science de l'observation de l'heure et de l'astronomie. On n'en avait jamais vu de semblable et personne n'en avait inventé de pareil ; il l'avait conçu par sa seule intelligence et l'avait habilement fabriqué.

Cet instrument se compose d'une boule brillante recouverte d'un vernis blanc mélangé avec de l'huile de lin : elle

paraît plus blanche qu'une perle par son éclat, et elle est partagée par des traits circulaires.

Une autre boule creuse, en deux parties, se place sur elle ; sur cette deuxième boule étaient tracés en creux les signes du zodiaque, et d'autres indications. Cette boule était ronde, comme l'autre et peinte en couleur verte.

Ces deux boules forment un ensemble remarquable à voir et d'un enseignement profond ; elles remplacent tous les instruments d'astronomie pour la recherche de l'heure et leur usage est aisé.

Leur maniement se comprend facilement; les cercles qui y sont tracés en sens opposés sont très visibles, et cet instrument est utilisable dans tous les pays, parce que l'on y trouve toutes les longitudes et toutes les latitudes.

En résumé, il est impossible d'en faire une description exacte; celui-là seul qui l'a vu de ses propres yeux, peut en comprendre l'utilité et la valeur. Al-ʿAyyâchî, après avoir parlé de ce globe, ajoute que Roudânî a fait un traité sur la manière d'en faire usage : on l'a reproduit à un autre endroit.

Roudânî a étudié la science de l'astronomie sous toutes ses formes, ainsi que toutes les sciences qui s'y rapportent, telles que les mathématiques et d'autres ; mais il évitait de s'occuper de la prévision des évènements futurs à cause de ses croyances religieuses, que Dieu l'agrée.

Il me disait que le savoir dont se réjouissait un tel, c'est-à-dire Ibn Tâdj, et qui consistait à connaître les accidents de l'atmosphère, tels que les éclipses de lune et de soleil, la pluie, les orages et les choses de ce genre, était facile à acquérir, mais que la certitude en cette matière était im-

(Page 88.)

possible à obtenir et que ceux qui s'en occupaient perdaient leur temps ; il ajoutait que raconter aux ignorants des choses qui semblent laisser croire que l'on sait l'avenir, est blâmé par le Chraʿa.

Il a fait sur l'observation de l'heure, une poésie plus importante que la *Raouda* (1). Cette poésie est composée d'après ses propres observations ; il n'y cite aucun des auteurs antérieurs à lui et on n'en a pas fait de commentaire.

Si nous avions pu lire cette poésie, nous en aurions indiqué toute la valeur. En résumé, Roudânî est une des merveilles des temps. Que Dieu élevé le prenne en sa miséricorde, qu'il l'agrée et qu'il nous fasse profiter de lui.

Sayyidî Ahmad ben 'Oumar As-Salawî.

Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Oumar As-Salawî, dit Aboûl-'Abbâs Al-Fâsî, était respectueux de la loi ; il donnait l'enseignement aux enfants et il était nâdir du sanctuaire de Sayyidî Al-Hâdj Ibn 'Achir. Il ajoute : mon Chaikh, l'Imâm Sayyidî Ahmad At-Tasoutî, disait que Salawî était venu le trouver un jour, en revenant d'un pèlerinage auprès du Chaikh Aboû Yaza et qu'il l'avait informé que le Chaikh lui avait parlé alors qu'il était éveillé, et lui avait dit de le saluer de sa part, et d'autres choses encore.

Salawî est mort en 1095 (1683-1684).

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1095 (J.-C. 1683-1684).

Tanger a été prise sans combat par les Musulmans, au commencement du mois de Rabî' I[er] (février 1684). Les

1. La *Raoudat al-Azhâr* d''Abd Ar-Rahman Al-Djadîrî Al-Fâsî, lith. à Fès en 1326 (1908-1909) commentée par 'Abd Ar-Rahmân Al-Boû'aqilî. — Al-Djadirî est mort en 839 (1435-1436).

Chrétiens abandonnèrent la ville après avoir détruit les maisons et s'enfuirent ; que Dieu soit loué.

Les Musulmans commencèrent la reconstruction des murs au commencement du mois de Djoumâdâ I[er] (avril-mai 1684).

Il y eut une éclipse de soleil le 27 Çafar (14 février), puis une éclipse de lune ; puis il y eut un tremblement de terre, suivi de deux autres.

ANNÉE 1096 (J.-C. 1685).

L'Imâm Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî.

L'Imâm dont la mémoire était remarquablement ornée, le savant qui possédait un grand nombre de sciences, le professeur illustre Aboû Mouhammad 'Abd Ar-Rahmân, fils du Chaikh, de l'Imâm Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir Al-Fâsî était surnommé le Soyoûtî de son temps ; il possédait un grand nombre de sciences et sa supériorité pour rédiger des poésies était incontestée. C'était un des savants qui possèdent les textes ; il en comprenait le véritable sens et il les expliquait clairement ; il en recherchait toutes les finesses et les suivait jusque dans les détails les plus délicats : il savait en tirer les interprétations les plus remarquables et il en saisissait toutes les conséquences. Il prenait de nombreuses notes, et il recherchait tout ce qui pouvait être utile et tout ce qui était intéressant. Sa dignité et son prestige étaient considérables ; à sept ans il savait le Qorân par cœur.

Il a été disciple d'un grand nombre de Chaikhs, entre autres son père, l'Imâm ; son oncle le Hâfidh Sayyidî Ahmad ben 'Alî; le Prédicateur, le Mouftî, le Qâdî Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Ahmad ben Aboû'l-Mahâsin Al-Fâsî ; le Hâfidh, le Prédicateur Ahmad surnommé Hamdoûn Al-Abbâr ; le Prédicateur, le Qâdî Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Az-Zammoûrî; Aboûd-Diyâ Mayyara; Aboû 'Abdallah Ach-Charîf Al-Boû 'Inânî ; le Professeur, l'Imâm 'Abd Ar-Rahmân ben Aboû'l-Qâsim Ibn Soûda ; Abou Mouhammad 'Abd Al-Wahhâb ben Al-'Arbî Al-Fâsî. Il a étudié les sciences mathématiques avec Aboû'l-'Abbâs Ahmad ben Mouhammad Al-Qalçâdî, avec Mouhammad ben Ahmad Aç-Çabbâgh, avec Aboû Mouhammad Abd Al-Qâdir ben 'Alî At-Toulait Al-Andalousî; les

(*Page 89.*)

biographies de ce dernier et de la plupart des Chaikhs dont nous venons de parler, ont déjà été faites précédemment.

Il a été diplômé par un grand nombre de Chaikhs d'Orient, tels Zain al-'Abidîn et son frère Aboûl-Hasan ; par Aboûl-Mahadî Ath-Tha'libî; par Yâsîn ben Ghars Ad-Dîn Ach-Châfa'î; par Ibrâhîm Al-Khiyârî ; par 'Omar ben 'Abd Al-Qâdir Al-Machriqî ; par Khair ad-Dîn Al-Hanafî ; par Ibn Hidjâzî ; par Ibn Al-Ghacîn (ou Ghacîr) ; par Al-Maimoûnî et par Al-Bâbilî. Les biographies de ces personnages ont été faites précédemment. Il s'est rencontré avec un grand nombre de gens de bien et avec des saints; il était supérieur à ses contemporains par le charme de son accueil et par son équité. Il était très formel et ne cédait jamais lorsqu'il avait raison, même devant un grand nombre de contradicteurs. Il ne penchait jamais en faveur de quelqu'un dont l'opinion était douteuse, même s'il s'agissait d'un des siens.

Il était unique pour ses connaissances des choses extraordinaires et pour leur recherche.

Il possédait par ses lectures un savoir très étendu et sa science était solidement établie et de grande envergure.

Dans son ouvrage *Al-Ouqnoûm*, il a traité d'environ cent cinquante sciences, ou davantage, qu'il a réunies et résumées d'une façon très utile. Il a réuni également un grand nombre de faits de son temps, et de l'époque qui le précédait immédiatement dans un autre ouvrage, l'*Ibtihâdj al-Qouloûb*, où il raconte des événements remarquables et merveilleux. Il y montre avec certitude et sous la forme la meilleure, la vérité et le droit chemin, dans un ordre parfait et sûr. C'est un fort volume contenant un grand nombre de matières scientifiques ; il l'a terminé par un appendice où sont indiquées les différentes familles chérifiennes de Fès. On y trouve également les chaînes mystiques des saints personnages et les chaînes d'enseignement des 'Oulamâ. Lorsque son frère, le savant Sayyidî Mahammad, que Dieu l'agrée, se rendit compte qu'une agitation allait se produire au sujet de ce que disait Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân à propos des Chorfâ, il supprima le cahier où il en était question et supprima dans l'ouvrage tout ce qui avait trait aux Chorfâ. Il y avait en effet une certaine confusion dans ce passage et l'auteur avait émis des idées personnelles sur des questions demeurées obscures et, ces idées étaient en contradiction avec celles généralement admises. Sayyidî Mouhammad avait mis en circulation quelques copies de cet ouvrage où se trouvait ce qui a trait aux Chorfâ, tel que l'auteur l'avait écrit : je n'ai pas vu la copie où cette partie était supprimée, je n'ai vu que l'original et une copie où se trouvait la table de l'ouvrage relative aux biographies des Chorfâ écrites de la main de l'auteur. J'ai vu ensuite ces biographies dans l'ouvrage lui-même et de la main de l'auteur également. Il a réuni dans cet ouvrage et dans l'*Ouqnoûm* dont on a parlé plus haut, la plupart des Chorfâ de Fès et il a indiqué leurs rangs. Ce travail a été reproduit en un grand nombre de copies et a été répandu. Le scan-

dale de cette publication n'a été évité que par la mort de l'auteur.

Il est mauvais qu'un ouvrage semblable paraisse du vivant de son auteur; on en a eu de nombreuses preuves; les envieux en effet excitent contre lui et cherchent à lui causer des ennuis, à attaquer sa réputation et à le faire accuser de corruption, d'innovation, ou de pis encore. Que

(*Page 90.*)

Dieu extermine la race des envieux ; qu'il détruise les gens injustes qui s'attaquent à autrui.

En résumé, cet ouvrage est un livre dont on peut tirer grand profit, il est solidement conçu et ce serait une œuvre parfaite, s'il n'y était traité certaines questions qui ne sont pas conformes au Chra'a et dont la conception ne saurait être approuvée, et s'il ne s'y trouvait certaines erreurs.

Aboûl-Hasan Az-Zaqqâq avait cité dans sa *Lâmiya* une vingtaine de points dont la jurisprudence est établie par les qadis de Fès ; Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Fâsî y a ajouté dans sa poésie en *radjaz* (1), trois cents autres points. Cela compose un ouvrage très important. Puis il en a fait un commentaire, mais les matières n'y sont pas classées dans l'ordre voulu. A notre époque, un autre commentaire en a été fait par le faqih unique de son temps, le plus juste Qadi actuel, Aboûl-Qâsim fils du Chaikh, du grand savant, du vérificateur célèbre d'un grand nombre de sciences, Aboû 'Othmân, Sayyidî Sa'îd Al-'Amîrî At-Tâdilî. C'est un commentaire remarquable, à la fois précis et complet.

Les jurisconsultes se servent fréquemment du texte et des commentaires de cet ouvrage et ils en tirent un profit incontestable.

Le personnage dont nous écrivons la biographie, a également écrit le *Azhâr Al-Boustân fî Manâqib Ach-Chaikh*

1. *Radjaz* : mètre composé du pied *moustaf'iloun* répété six fois par deux hémistiches ; trois fois par hémistiche.

Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân (Al-Madjdoûb), cet ouvrage est le parallèle de l'*Ibtihâdj al-Qouloûb* dont on a parlé ; il a fait le commentaire des *Marâcid*, ouvrage de l'oncle de son père, un ouvrage sur les vertus de l'homme qui connaît Dieu, Sayyidî Mouhammad ben 'Abdallah (Ma'n Al-Andalousî), un autre ouvrage intitulé *Miftâh ach-Chifâ* en deux volumes : c'est le dernier qu'il ait écrit.

Il a laissé en outre un commentaire du *Tâli' Al-Mouchriq*, sur la logique ; le *Bâhir fi Ikhtiçâr al-Ichbâ wan Nadhâ'ir*; mille vers sous le titre de *Ghâïat Al-Watar* sur la science de la biographie; la *Lam'a*, sur les sept lectures du Qoran ; le *Qotb ad-Dânî* sur l'art d'exposer de plusieurs façons le sens d'une même chose, et le commentaire de cet ouvrage; il a mis en vers la *Çoughrâ* (de Sanoûsî) ainsi que la *Mouqaddima*. Il a écrit sur les *Açlain* (d'Ibn Al-Hâdjib) sur les *Mouçtalah al-Hadîth* (expressions techniques des hadîth); sur le partage des successions, le calcul et les controverses ; sur la prosodie, la politique, l'astronomie, la magie, les amulettes, le sens secret des lettres, la géométrie, la recherche de l'heure; sur l'usage de l'astrolabe et du quart de cercle et sur d'autres sciences curieuses, ainsi que sur la conservation des connaissances délicates et spéciales.

En résumé, il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Celui qui en a fait les commentaires, déclare qu'il en a écrit plus de quarante ; il surpassait tous les savants de son temps par la quantité de textes qu'il avait dans la mémoire et par l'étendue de ses connaissances : ses contemporains en témoignent ; un grand nombre d'entre eux ont été ses disciples.

Pour leur adresser ses condoléances à la mort de leur père, le savant Abou 'Alî Al-Hasan Al-Yoûsî a écrit ce qui suit à Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân et à son frère Aboû Abdallah Sayyidî Mahammad : « Aux deux pleines lunes brillantes, aux deux mers profondes, aux deux perles su-

perbes, aux deux montagnes élevées, aux deux Imâms

(*Page 91.*)

honorés et vertueux, Aboû Zaid 'Abd Ar-Rahmân et Aboû 'Abdallah Sayyidî Mahammad, fils de l'Imâm Élevé, de l'Élu dans les temps, notre chaikh Aboû Mouhammad Sayyidî 'Abd Al-Qâdîr ben 'Alî Al-Fâsî, que Dieu répande sa miséricorde sur son tombeau. Salut à nos Seigneurs, que Dieu leur accorde sa grâce et sa bénédiction, ainsi qu'à tous ceux qui font partie de leur société parfumée et délicate et qui appartiennent aux branches de leur arbre béni et élevé; à tous ceux qui font partie de leur Zaouïa bienfaisante, aux membres de la confrérie qui l'habitent, à ceux qui les aiment, à ceux qui y viennent en pèlerinage; que Dieu les sanctifie tous et qu'il nous assure à tous, par sa générosité et sa clémence, la résurrection avec le peuple du plus compatissant (le Prophète).

Et ensuite : Nous demandons à Dieu Élevé de nous consoler et de nous accorder ainsi qu'à tous les Musulmans la compensation du malheur qui vient de nous frapper par la mort du Chaikh al-Djamâ'a, la lampe de la religion, le modèle de son temps, la bénédiction de l'univers; car ce malheur est un deuil général et c'est un événement considérable.

C'est une calamité si grande, que si la terre en avait ressenti les effets, les fleuves ne couleraient plus, et l'herbe cesserait de croître.

— Que si le firmament en avait été éprouvé, le soleil ne se lèverait plus, et la lune ne se coucherait pas.

Comment en serait-il autrement, alors que ce pilier des peuples s'est brisé, que l'édifice des nations s'est écroulé, que la lampe s'est éteinte au commencement de la nuit, que le glaive est rentré au fourreau au moment du combat ?

Demandons à Dieu Élevé de nous comprendre au jour

de la résurrection dans le premier groupe des peuples élus et de nous réunir tous à lui. Amin.

Prions le Tout-Puissant de réparer grâce à vous la perte causée par cette mort, de remplacer sa science par la vôtre et d'ouvrir les portes de la bonne voie à ceux qui voudront suivre votre chemin. Prions-le d'éclairer de la lumière de votre lampe ceux qui mettent leur espoir dans la religion.

Avec l'aide de Dieu, celui qui a eu un Chaikh comme lui ne s'égarera pas, et celui qui aura pour le remplacer des hommes comme vous, ne périra pas.

Par Dieu, vous faites concurrence aux étoiles les plus lointaines et vous répandez le bien par la pluie de votre générosité. Nous demandons pour vous et pour nous, un conducteur qui nous maintienne dans la bonne voie.

La nouvelle de ce malheur m'est parvenue au retour d'une absence ; j'aurais voulu venir moi-même, mais j'en ai été empêché. J'ai tenu à écrire, dans l'espoir que ma lettre pourrait être une petite compensation, d'ailleurs insuffisante eu égard à l'importance de ceux à qui elle s'adresse.

Ce qui est arrivé à votre maison est un événement prévu parmi les malheurs et les calamités ; depuis ma jeunesse, je suis préoccupé de ce moment qui sépare les amis de ceux qu'ils aiment. Que ces lignes puissent tenir lieu de ce que j'aurais voulu faire et qu'elles vous apportent mes condoléances dans ces circonstances. Nous prions vos Parfaites Seigneuries d'accorder à l'esclave indigne le bénéfice de vos prières à tous, dites du fond de cœur. » Ici se termine le passage de la lettre d'Al-Yoûsî.

Parmi ceux qui ont fait les louanges du personnage dont nous écrivons la biographie, le Chaikh, l'Imâm Aboû Sâlim Al-'Ayyâchî a écrit la poésie suivante :

Il n'y a pas sur la surface de la terre quelqu'un qui te vaille, ô le plus agréable des hommes. Gloire à ton Créateur !

(*Page 92.*)

J'ai connu beaucoup de gens, mais je n'ai jamais trouvé personne qui puisse se comparer à toi ou qui s'en rapproche.

Ni en Orient ni en Occident je n'ai entendu parler de qui que ce soit qui ait été ton égal dans sa jeunesse,

Et qui à l'âge d'homme ait fait des ouvrages semblables aux tiens, ni qui ait dans l'ensemble de ses travaux, des consultations comme les tiennes.

Frondaison de gloire sur un arbre majestueux dans un jardin de Sainteté, ta grandeur s'est élevée.

Tu as grandi dans la gloire de la noblesse et personne à notre époque ne s'est élevé au-dessus de toi...

Cette poésie comprend vingt vers.

Le savant Abou Marwân 'Abd Al-Malik At-Tadjmoû'atî a fait également des vers à sa louange :

Que la miséricorde qui émanait de toi, ô 'Abd Ar-Rahmân, te serve de miséricorde : je ne consentirais pas à faire l'éloge d'un autre que toi.

Il lui a adressé également dans une lettre, une poésie dont voici le commencement.

J'envoie par cette lettre mon salut à celui dont la gloire s'élève au-dessus de l'Orient et de l'Occident.

Le personnage dont nous écrivons la biographie est né en 1040 (1630-1631) ; il est mort le mardi 16 Djoumâdâ I de l'année 1096 (avril 1684), et il est enterré dans la Zâouïa très connue des Fâsiyîn, aux Qalqliyîn, à Fès-Qarawiyyîn. Son tombeau se trouve au pied de celui de son père, à droite en face du Mihrâb de la mosquée : il est recouvert de planches. Que Dieu Élevé lui fasse miséricorde et qu'il l'agrée.

Ce que nous avons rapporté sur plusieurs événements que nous ne connaissions pas, depuis le commencement de cet ouvrage jusqu'à présent, provient de notes qu'il a laissées.

Vers la fin de sa vie il avait les jambes paralysées, et il

resta immobilisé sur son lit pendant environ six ans. On prétend que cette infirmité avait été causée par des pratiques de sorcellerie. Je souhaite que par la grâce de Dieu il ne s'agisse pas là d'une influence terrestre, mais plutôt que Dieu ait voulu ainsi le purifier pour lui permettre d'entrer dans la demeure divine. Et Dieu est le meilleur guide.

Le Saint personnage Sayyidî Mançoûr, enterré aux Haffârîn.

Le saint personnage Sayyidî Mançoûr, surnommé Boû Houfra, est enterré aux Haffârîn, à l'intérieur de Bab Al-Guîsa, à Fâs Al-Qarawiyyîn. Son tombeau est un endroit de pèlerinage célèbre et c'est un sanctuaire connu. Il était probablement disciple de Sayyidî Qâsim Al-Lalloûcha, dont la biographie a été faite précédemment[1].

Le Professeur Sayyidî Al-'Arbî ben Ahmad Al-Fâsî.

Le faqîh, le professeur, qui récitait très correctement le Qorân et qui l'enseignait, Aboû Mouhammad Al-Arbî, fils du Chaikh Al-Hâfidh Aboû'l-Abbâs Ahmad ben 'Alî, fils du Chaikh Aboûl-Mahâsin Al-Fâsî, était né, d'après l'*Ibtihâdj* dans la première nuit de Ramadân de l'année 1055 H. (1645). Il connaît, dit le même ouvrage, les parties les plus importantes des principes de la science, et, jusqu'à présent, il continue à s'instruire; il savait par cœur le *Moukhtaçar* et il récitait dans la perfection le Qorân d'après ses sept lectures.

1. Sayyidî Qâsim As-Soufiânî, connu sous le nom de Ibn Lalloûcha, est mort en 1077 H. (1666) Cf. p. 263 de la première partie du texte du *Nachr al-Mathânî*.

(*Page 93.*)

Il est mort à la fin de Radjab de l'année 1096 (juin 1684). Nous ajoutons : La récitation du Qorân d'après ses sept lectures, constituait pour lui un mérite suffisant, et lui attirait de nombreux éloges, comme celui qu'a fait de lui le professeur Aboûl-Qâsim Ach-Châtibî, que Dieu le prenne en sa miséricorde.

O toi qui récites le Qorân et qui en mets les préceptes en pratique, qui l'honore, le vénère et lui manifeste ton respect à tout moment.

Tes parents sont revêtus d'un vêtement de gloire, ils portent un diadème et des bijoux ; qu'ils en jouissent en tout bien.

Que fera Dieu pour récompenser leur fils ? Il appartient aux Élus de Dieu, purs et élevés.

Le sens de ces vers est indiqué par Aboû Dâwoûd et par d'autres, d'après les hadith de Sahl ben Maâd Al-Djahanî, qui tenait de son père que l'Envoyé de Dieu, sur lui la bénédiction et le salut, a dit : Celui qui sait le Qorân et qui se conduit d'après ses préceptes, ses parents porteront, au jour de la résurrection, un diadème plus éclatant que la lumière du soleil. On peut juger quel profit doivent retirer de ce savoir ceux qui le possèdent eux-mêmes.

Al-Bazzâr et Ibn Mâdja rapportent d'après Anas Ibn Mâlik, que le Prophète, sur lui la bénédiction et le salut, a dit : Dieu a des gens à lui parmi les humains. Qui, ô Prophète ? lui demanda-t-on. Ceux qui savent le Qorân, répondit-il, ceux-là sont les gens de Dieu et ils lui sont particulièrement voués. Il n'y a pas de plus grande vertu. Que Dieu nous place sous leur protection. Amen.

ANNÉE 1097 (J.-C. 1686).

Il se livra une bataille contre les habitants de Târoûdânt, les pertes s'élevèrent à six cents hommes, entre morts et blessés. Dans un autre combat, le Qaïd Az-Zaitoûnî, le Pâchâ Hamdân et d'autres furent tués.

ANNÉE 1098 (J.-C. 1686-87).

Le faqîh Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad ben Mouhammad ben Soulaimân Bou 'Inân Ach-Charîf.

Le savant, le hâfidh, le prédicateur éloquent, le professeur Aboû Abdallâh Mouhammad ben Mouhammad ben Mouhammad ben Soulaimân Ach-Charîf Boû 'Inân. On a vu précédemment la biographie de son père Sayyidî Mouhammad et celle de son fils Sayyidî Al-'Arbî.

Le personnage dont nous écrivons la biographie était prédicateur à la mosquée des Andalous, puis il fut nommé Imâm et Prédicateur aux Qarawiyyîn, puis Qâdî à Fâs Al-Djadîd et Prédicateur à la grande mosquée. Il avait un grand prestige sur le peuple et sur les notables. Il était né en 1028 (1618-1619) et il est mort le vendredi 12 Djoumâdâ II de l'année 1098 (1686-1687).

Le faqîh Sayyidî Mouhammad, fils de Sayyidî Sa'îd Qaddoûra.

Le savant des savants, Mouftî d'Alger Aboû Abdallah Mouhammad, fils du Chaikh Sayyidî Saïd Qaddoûra.

On a vu précédemment la biographie de son père. Le Chaikh délicat, le savant Aboû Abdallah Ibn Zâkoûr, a dit, dans son ouvrage intitulé *Nachr Azhâr al-Boustân*, en parlant du personnage dont nous écrivons la biographie :

(*Page 94.*)

C'est un Chaikh en droit et en hadîth; il joint à sa noblesse personnelle celle dont il a hérité; issu d'un arbre de science, il a fait ses soutiens de la bienveillance, de la dignité et de la paix. Il est respecté à Alger comme la pupille de l'œil ; il en est le seul prédicateur et le seul Mouftî et il tient dans sa main le bonheur de cette ville en ce monde et dans l'autre ; on s'adresse à lui dans les cas difficiles et c'est à lui que l'on a recours pour les questions insolubles. On s'appuie sur sa documentation pour les renseignements anciens et pour les origines des *Isnâds* (transmission des traditions du Prophète).

Il s'exprime avec facilité et éloquence, et il se sert de ces qualités pour charger à bride abattue contre les innovations ; sa parole est agréable et convaincante ; elle amollit les cœurs les plus durs ; ses propositions sont séduisantes et agréées, son langage délicat s'impose aux plus récalcitrants.

Cependant il ne s'est jamais nourri au sein des belles-lettres, et il n'a pas bu au matin de sa vie le nectar mélangé de miel ; s'il lui avait été donné de goûter cette boisson, et de profiter de sa chaleur pénétrante, il n'est pas douteux qu'il aurait surpassé tous les savants de

l'Orient et de l'Occident et qu'il aurait été le Phénix du Maghrib.

Ce sont les fonctions d'Imâm occupées par son père Aboû 'Outhmân qui l'ont élevé au-dessus des autres savants et qui l'ont conduit lui-même aux fonctions les plus élevées et lui ont donné les qualités les plus illustres.

On a tout fait pour le renverser, mais il a émané de lui des choses aussi brillantes que les étoiles.

Ce vers est d'Ibn Sahl, dans une qacîda où il fait l'éloge de ceux qui ont sauvé Ceuta.

Ibn Zâkour a dit entre autres choses, voici ce que je lui ai écrit :

Le moment approche de réaliser la promesse de Celui que nous ne voyons pas et qui a toujours gardé secrète l'époque de la réalisation. O vous qui avez réuni la science et la gloire évidentes, et qui avez reçu de votre père l'expérience et la vertu.

O vous qui êtes si haut, le meilleur des gens pieux, Moufti d'Alger, à l'Océan duquel les savants ont puisé la science, » etc.

Ibn Zâkour ajoute : C'est le dernier de ceux qui étaient investis d'une fonction et qui montaient en chaire, qui m'ait donné un diplôme à Alger. Ce diplôme est du 1er Radjab 1094 (1682-1683).

Le personnage dont nous écrivons la biographie est mort en 1098; il avait été disciple de son père.

Le faqîh Sayyidî Mouhammad, surnommé As-Souboû Al-Fâsî.

Le faqîh excellent, l'ascète Aboû' Abdallâh Mouhammad, surnommé As-Souboû, le Lion, était fils du faqîh Sayyidî Mouhammad portant le même surnom, fils du faqîh Sayyidî Mouhammad, fils du Chaikh connaissant Dieu, Aboûl-Mahâsin Sayyidî Yoûsouf Al-Fâsî. L'auteur d'*Al-Ibtihâdj*

dit que son père n'avait pas d'autre enfant que lui et qu'il est encore célibataire et d'un âge avancé.

(*Page 95.*)

Il est né en 1023 (1614) et il a recherché uniquement la science et les choses utiles. Il est mort en 1098 (1686-1687). Il est le dernier de la branche issue du Chaikh Mouhammad, fils du Chaikh Aboûl-Mahâsin, que Dieu l'agrée et qu'il nous le rende profitable.

Le Chaikh Sayyidî Al-Hasan As-Soufyânî.

Le Chaikh, le saint personnage dont on recherchait la bénédiction, Aboû 'Alî Sayyidî Al-Hasan As-Soufyânî, est enterré à 'Aïn Içliten, à Fâs-Qarawiyyîn, dans sa Zâouïa.

Il a laissé des compagnons et des disciples qui racontent les miracles qu'il accomplissait, les prophéties qu'il faisait, qui disent combien son influence était favorable et sa fréquentation profitable; il était connu de tous, des citadins et des campagnards.

Il est mort le 15 Qa'da de l'année 1098 (1686-1687), que Dieu nous le rende profitable.

Le Secrétaire Sayyidî Soulaimân Az-Zarhoûnî.

Le haut Secrétaire, au style élevé, qui a été au service des deux règnes de Moulay Ar-Rachîd et de Moulay Ismâ'îl : Aboûr-Rabî' Soulaimân ben Abd 'Al-Qadîr Az-Zarhoûnî, était au courant des secrets de ces deux sultans. Il est représenté dans le *Dourr as-Sanî* comme un homme de bien, comme le plus fidèle des secrétaires et comme très religieux et il raconte des anecdotes à son sujet.

Le *Maqçad* raconte également des incidents qui se sont

produits entre Sayyidî Soulaimân et le Saint personnage, connaissant Dieu, notre Seigneur Ahmad ben 'Abdallâh, qui montrent son amitié et sa vénération pour les Saints amis de Dieu.

Il est de ceux pour lesquels Sayyidî Ahmad ben Abdallâh avait de la considération et son heureuse influence se manifesta lorsque le Sultan fit arrêter Abd 'Al-Wâhid, neveu du personnage dont nous écrivons la biographie. Dieu le préserva de tout accident grâce à l'amitié du Chaikh Ahmad ; que Dieu nous le rende profitable.

Le faqîh Aboûl-Qâsim ben Mouhammad ben Ibrâhîm.

Le faqîh Aboûl-Qâsim ben Mouhammad ben Ibrâhîm était suppléant des Qâdîs de Fès. Il est enterré près du tombeau de l'Imâm Ibn Ghâzî, aux Kaghghâdîn, à Fès-Andalous; que Dieu Élevé le prenne dans sa miséricorde.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1098 (J.-C. 1685-1686).

Prise de Târoûdânt de force sur ses habitants. A la fin de Radjab, est mort le Qâdî de Marrâkech, Aboû Abdallâh Mouhammad Al-Hachtoûkî. Au commencement du mois de Cha'abân, le Sultan fit proclamer, par crieur public, l'interdiction de déposer les livres sur le sol.

C'est là un excellent témoignage de respect.

ANNÉE 1099 (J.-C. 1686-87).

Le Naqîb Sayyidî 'Abd-Al-Qâdir Ibn 'Abd Allâh Al-Djoûtî Al-Hasanî.

Le naqîb des Chorfâ du Maghrib à son époque, l'unique de son rang et de sa qualité Aboû Mouhammad 'Abd Al-Qâdir ben 'Abd Allâh Al-Djoûtî Al-Hasanî. Les fonctions de naqîb étaient héréditaires dans la branche des 'Imrâniyîn de la famille des Djoûtiyîn, comme on peut le voir dans l'incident du Chérif Al-'Imrânî avec l'Imâm Aboû 'Abd Allâh Al-Maqqarî, dans le Conseil du Sultân Aboû 'Inân Al-Marînî ; cet incident est rapporté dans la *Kifâïat al-Mouhtâdj*[1], dans le *Nafh at-Tîb*[2] et dans d'autres ouvrages ; on le voit également dans l'incident d''Abd Al-Haqq Al-Marîni Al-Açghar, lorsque le Chérif Al-'Imrânî adhéra à sa proclamation, comme on l'a vu précédemment. Puis les fonctions de naqîb furent occupées par des Chorfâ 'Alamiyîn et par des Chorfâ de Sidjilmâssa.

(*Page 96.*)

Ces fonctions furent également occupées par des gens qui n'appartenaient pas à la descendance du Prophète ; le but de ces fonctions est d'empêcher particulièrement le scandale qui se produirait par la prétention d'appartenir à la descendance du Prophète de quelqu'un n'appartenant pas à cette descendance, et quiconque peut exercer ces fonctions, qui réunit les qualités nécessaires ; il doit être pratiquant et capable par des connaissances solides de vérifier les origines et être versé dans toutes les sciences qui s'y rattachent.

1. *Kifâïat Al-Mouhtâdj* d'AL-MAHADÎ AL-FASÎ, mort en 1109 (1697).
2. *Nafh At-Tib* d'ABOU'L-'ABBÂS AL-MAQQARÎ, mort en 1041.

Cependant, la coutume avait prévalu, à certaines époques, de confier les fonctions de naqîb à un descendant du Prophète, dans l'idée qu'il serait plus profitable pour les Chorfâ qu'un autre et qu'il défendrait avec plus d'énergie la pureté de la famille ; mais si les qualités nécessaires ne se trouvent pas chez un Chérif, il est préférable de choisir un naqîb en dehors de la famille du Prophète.

En résumé, le rôle du naqîb est de défendre les descendants du Prophète, contre les mauvais propos et de protéger les tiers contre les malheurs qui leur arriveraient (s'ils se prétendaient Chorfâ), conformément aux paroles du Prophète, sur lui soit le salut, d'après ce que rapportent les ouvrages de traditions. Les six ouvrages de traditions et d'autres, sont d'accord sur le sens des paroles du Prophète, sur lui la bénédiction et le salut : « Quiconque prétend descendre d'un autre que de son père, ou chercher à se rattacher à une autre famille que celle à laquelle il appartient, sera maudit de Dieu, des anges et du monde entier : Dieu ne tiendra compte d'aucune de ses bonnes actions. »

Le Prophète a dit également : « Quiconque connaît son père et prétend descendre d'un autre que lui, le Paradis lui est interdit. C'est un *hadîth* rapporté par Sa'd Ibn Abî Waqqâç. Aboû Houraira rapporte le *hadîth* suivant : « Ne reniez pas le nom de votre père : quiconque le renie fait acte d'infidélité. » Le sens de renier son origine, est de s'en détacher par vanité, pour se rattacher à une origine étrangère. Aboû Darr, que Dieu l'agrée, a entendu le Prophète dire : « Quiconque prétend descendre d'un autre père que le sien, alors qu'il le connaît, fait acte d'infidélité, et quiconque prétend à ce qui ne lui appartient pas, n'est pas des nôtres, et il n'a qu'à choisir sa place en enfer. »

Tous les auteurs sont d'accord sur la transmission de ces *hadîths*.

Dans la page du chapitre de l'affranchissement où il

parle de l'*Asnân al-Ibil*, Mouslim dit : « Quiconque prétend à un autre père que le sien, ou veut se rattacher à une autre famille que la sienne, sera maudit de Dieu, des anges et du monde entier ; Dieu ne tiendra aucun compte de ses bonnes actions au jour de la résurrection. » Dans le chapitre du serment, Mouslim rapporte le hadîth d'Aboû Darr, qui a entendu l'Envoyé de Dieu, sur lui la bénédiction et le salut, qui disait : « Quiconque prétend descendre d'un autre père que le sien, s'il le connaît, fait acte d'infidélité, et quiconque prétend à ce qui ne lui appartient pas, n'est pas des nôtres et il n'a qu'à choisir sa place en enfer. »

Nous disons : Celui qui émet des prétentions mensongères à une origine chérifienne s'expose à toutes ces calamités, s'il agit en connaissance de cause, ainsi que le prouvent les termes des *hadîths*, qui ont été recueillis et qu'il connaît.

(*Page 97*.)

Le sens absolu de ces *hadîths* l'emporte sur leur sens relatif, ainsi que cela est établi chez les 'Oulamâ qui font loi en matière de principes. Les calamités dont il s'agit se produisent pour deux raisons : la première, causée par la prétention à un autre père que le sien ; la seconde causée par la recherche d'une chose qui ne nous appartient pas. L'explication de ces paroles, prétention à un autre père que le sien, est qu'elle contient une injure, un mensonge, une désobéissance et un mépris du respect pour le Prophète, sur lui la bénédiction et le salut, du fait de prétendre à tort au Chérifat. Cela mérite une correction douloureuse, mais n'entraîne pas l'infidélité.

Nos 'Oulamâ ont dit : Il faut s'entendre et la responsabilité incombe à ceux qui autorisent la chose. Al-Qourtoubî dit : Celui qui est responsable est celui qui autorise l'infidélité ou quelque chose qui lui ressemble, car cette manière de faire remonte au temps de l'infidélité.

Al-Oubbî : « Examinons le cas de quelqu'un qui se serait attribué un autre père que le sien, par nécessité, comme un voyageur, par exemple, qui, pris de peur, dirait qu'il est le fils d'un tel, c'est-à-dire d'un homme considérable par sa sainteté ou pour toute autre raison : il semble qu'il ne serait pas atteint par la malédiction, contrairement à ce qui se passerait s'il s'était attribué un père qui ne soit pas le sien, pour en tirer vanité ou profit; celui-là serait évidemment sous le coup de la malédiction dont il s'agit. »

« Quant à celui qui prétend à une chose qui ne lui appartient pas, quelle qu'elle soit, que la chose appartienne effectivement à un tiers ou non, Al-Oubbî dit également : Il en est de même pour quelqu'un qui prétend à une science qu'il ne possède pas et qui ambitionne une fonction dont il n'est pas digne. Toutes ces actions sont considérées par les Chaikhs comme des fautes. Ici se termine ce que dit Al-Oubbî. Nous disons : Tous ces hadîths sont très clairs, en ce sens que quiconque sait que ses ancêtres appartiennent à la famille du Prophète doit soutenir cette prétention et ne doit pas y renoncer par humilité; ce serait un péché, à moins qu'il n'ait des doutes. »

Il y a à ce sujet trois points à examiner :

La certitude de l'origine, ou des doutes à son sujet, ou des probabilités qu'elle n'est pas chérifienne : les deux derniers points créent à l'intéressé l'obligation de renoncer à ses prétentions.

Le premier point, c'est-à-dire la certitude de l'origine, demande des explications :

Si l'origine considérée comme certaine est prouvée par des preuves évidentes ou par des présomptions, l'intéressé doit continuer à se dire Chérif; en effet, les décisions légales sont basées avant tout sur la certitude, mais la plupart sont établies sur des présomptions.

Le sens de certitude, ici, est celui d'une chose qui est certaine conformément au Chra'a, c'est-à-dire d'après la commune renommée et non une conviction que l'on s'est faite à soi-même et qui ne saurait être prise en considération. En effet les décisions du Chra'a sont différentes de celles du raisonnement; lorsqu'une chose est annulée par le Chra'a c'est comme si elle l'était effectivement. La présomption est une preuve inférieure à la commune renommée.

L'origine peut être établie par la commune renommée, par la notoriété et par des documents inattaquables, sur lesquels on peut baser une décision. S'il y manque quelque chose, comme par exemple l'avération de la signature d'un *'Adel*, et que, étant donné le temps éloigné où le document a été écrit, il n'y ait plus personne pour connaître cette signature et son paraphe, le document laïsse planer un doute sur l'origine de celui qui le possède et on s'en rapporte à des indices qui peuvent être en sa faveur, comme s'il n'y avait pas de différence entre ces documents et ses dires, à la condition que ces documents ne portent trace ni d'effaçage, ni de rature, ni de grattage; on agit ainsi, à

(*Page 98.*)

plus forte raison, s'il y a des indices favorables hors de ces documents, comme par exemple si leurs possesseurs avaient un ancêtre illustre à la date des documents; cela ajoutera à la certitude, par des notes, des incidents d'héritages et des choses vraisemblables; il est nécessaire que les indices se suivent d'une façon évidente depuis cette époque jusqu'au moment présent. Une autre preuve peut être établie sur le fait qu'un Imâm a parlé de cette famille dans des notes ou dans des ouvrages. Les documents ne seront pas considérés comme en contradiction avec la notoriété si l'intéressé a perdu le fil de sa descendance par une circonstance fortuite, comme par exemple s'il a changé de résidence ou

quelque chose d'analogue et qu'il ait quitté l'endroit où il était connu pour un endroit où il ne l'était pas.

Les documents qui établissent le témoignage de l'origine chérifienne sont pour la plupart établis sur des témoignages de commune renommée, et ils sont valables pour établir l'origine ainsi que cela est dit en son lieu. Dans la *Tabcira* d'Ibn Farhoûn on lit que le témoignage verbal se divise en trois genres.

Le premier établi sur la notoriété universelle, qui suffit à créer la certitude, comme par exemple, que la Mekke existe.

Le deuxième, basé sur un bruit très répandu ; il est suffisant pour établir une probabilité forte, qui se rapproche de la certitude : c'est une preuve usuelle et courante pour les origines de quelqu'un : par exemple, si l'on dit Malik, fils d'Anas.

Ces deux genres de preuves sont suffisants pour établir une certitude absolue.

Le troisième genre est le témoignage auditif spécial[1] il a des règles qui sont énoncées dans les ouvrages de droit ; il constitue une opinion, mais sans notoriété et on ne saurait en tirer une certitude.

Ibn Al-Hâdjîb a dit : « Ce que l'on entend dire généralement et qui constitue une véritable notoriété est, d'après Ibn Al-Qâsim, une preuve supérieure à un témoignage recueilli; par exemple que Nâfâ'a est l'affranchi de Ibn 'Oumar et que 'Abd Ar-Rahmân est fils d'Al-Qâsim, quand même on n'en aurait aucune preuve personnelle. On a demandé à Ibn Al-Qâsim si quelqu'un ne connaissant pas son père et ne sachant pas qu'il était son fils, pouvait témoigner qu'il était Ibn Al-Qâsim, rien que par la commune renommée, il répondit : oui, il peut l'affirmer et la descendance sera établie. »

1. شهادة السماع الاصطلاحية littéralement : « témoignage d'audition technique ».

Ibn 'Abd As-Salâm dit que ce genre de commune renommée suffisante pour la connaissance est généralement admise; cependant certaines personnes considèrent cette preuve comme insuffisante et la repoussent.

Ce qui ressort des dires des savants et de leurs décisions générales sur ces différents points, est que la commune renommée rentre dans la catégorie de la voix publique. On sait que la voix publique n'est pas suffisante pour établir la certitude sur toutes les questions, mais qu'elle ne l'est qu'à la condition que le bruit qu'elle rapporte soit consistant. Ici se termine l'extrait du commentaire d'Ibn Al-Hâdjib d'après son texte. Le *Toudiha* exprime une opinion conforme.

Nous disons : C'est là une complication nouvelle dans la notoriété de l'origine; il en résulte qu'il est impossible de fournir sur l'origine des renseignements d'une précision absolue; il est impossible, par exemple de trouver un témoignage établissant d'une façon absolue que le sperme de l'homme a pénétré dans la femme. Cela mérite d'être examiné.

Les savants s'en rapportent, dans ce cas, aux indices des circonstances et les placent dans la catégorie des choses certaines. Si les indices sont nombreux, cela implique la certitude, comme par exemple, la chasteté des mères de famille, leur bonne conduite et leur piété : cela suffit à écarter le doute et établir l'évidence.

(Page 99.)

Les généalogistes rangent les indices dans les preuves du sixième ordre[1].

1. D'après le *Moustaçfâ* de l'Imâm Al-Ghazzâlî, t. I, p. 44, les preuves se divisent en six ordres : 1° les *Awaliyât* (les vérités évidentes et palpables); 2° les *Mouchâhadât el-Bâtina* les preuves intérieures); 3° Les *Mahsoûsât adh-Dhâhira* (les choses visibles); 4° les *Tadjrîbât* (les choses expérimentées); 5° les *Moutawâtirât* (les choses certaines par commune renommée); 6° les *Wahamiyat* (les preuves hypothétiques). Les indices sont rangés par les généalogistes dans cette dernière catégorie.

Aboû Hâmid Al-Ghazzâlî dit dans le *Moustaçfâ* : « Il n'est pas douteux que nous savons des choses qui ne tombent pas sous les sens. Si nous savons que quelqu'un (littéralement : qu'un autre que nous), aime quelqu'un ou le hait, le craint ou se fâche contre lui ou lui témoigne du respect, ces sentiments sont dans le cœur de celui qui aime ou qui hait, et il n'y en a pas de preuves palpables, mais on peut les supposer d'après des indices dont un seul ne serait pas suffisant pour constituer une preuve, mais qui peut constituer un soupçon qui n'est pas suffisant pour créer autre chose qu'une très légère probabilité. Si un second et un troisième indice viennent se joindre au premier, en les prenant séparément ils ne constituent qu'une preuve insuffisante, qui n'est complètement établie que s'ils sont tous réunis. De même chaque catégorie de preuves établies par la commune renommée ne peut donner que des probabilités et la certitude n'est établie que par leur ensemble. »

Ici se termine ce que dit Al-Ghazzâli à la fin du chapitre sur le témoignage par commune renommée. Il ajoute : « Lorsque ces indices sont nombreux et réunis, cela constitue comme une chose établie par commune renommée : chaque signe qui apporte un témoignage, augmente la probabilité, comme les dires rapportés par chacun sur lui-même, la certitude est la résultante de leur réunion. Cette réunion établit la certitude et la décision. Un seul signe ne suffit pas. Tel est le sixième des degrés qui servent à atteindre la certitude. Les cinq autres ont été donnés dans notre *Mouqaddima;* ce sont : les Awwaliyât, les Mahsoûsât, la Mouchâhada al-Bâtina, les Tadjrîbât et les Moutawâtirât. » (*Fin de la citation de Ghazzâlî.*)

On trouve les choses semblables ou analogues dans le *Bourhân* de l'Imâm Al-Haramain [1]; s'il en est ainsi la

1. L'Imâm Al-Haramain 'Abd Al-Malik ben 'Abdallah Al-Djouanî, mort en 478 H., a laissé entre autres ouvrages : *Al-Bourhân fi Ouçoûl Al-Fiqh.*

certitude sur certaines généalogies est faite par la réunion de ces différentes preuves et il n'y a aucune difficulté ; il en est de même pour quelques fractions spéciales, dont le nom est généralement connu en Orient et en Occident : ce rang est le plus élevé parmi les Chorfâ. Sois glorifié, le plus Savant et le plus Sage !

Les trois degrés (de témoignages auditifs) se retrouvent tous dans les généalogies chérifiennes et tous les trois sont valables légalement. On peut y ajouter un quatrième degré, qui est un témoignage, mais qui ne remplit pas toutes les conditions prescrites ; il peut servir à compléter une autre preuve, tel que les *dahîrs* des souverains, les concessions de pensions annuelles et autres choses semblables. Il y a même un cinquième degré : si quelqu'un est désigné avec le titre de Chérif dans un acte d'achat ou de commerce ou quelque chose d'analogue, même si cette désignation ne constitue pas l'objet du témoignage pour lequel l'acte est établi, contrairement à ce que dit Ibn 'Arafa.

En résumé, ce cinquième degré constitue un indice, qui peut être suffisant pour établir l'origine, mais à la condition qu'il y ait des actes analogues pour le père et le grand-père de l'intéressé, et qu'il n'y ait rien de prouvé sur leur compte qui détruise sa prétention. La prétention est encore plus coupable si elle est inventée et basée sur des dires, surtout si l'intéressé en est lui-même l'inventeur.

Tout cela entraîne les calamités auxquelles sont exposés ceux qui prétendent faussement à la qualité de Chérif ; elles ont été indiquées dans les textes déjà cités : de semblables prétentions méritent une punition douloureuse et une confusion publique qui châtie son auteur de sa conduite et l'empêche à jamais de retomber dans une erreur pareille. Celui dont l'origine est établie, a le devoir de con-

(*Page 100.*)

tinuer à la maintenir, quand même il n'aurait en main

que la preuve de l'origine de ses parents, à la condition qu'il n'ait pas connaissance qu'elle ait jamais été contestée.

Celui qui connaît Dieu, le savant, le modèle, le vérificateur Sayyidî Ahmad Zarroûq[1], que Dieu nous fasse profiter de lui, a dit : « Celui qui a hérité de quelque chose de ses pères, doit le conserver par respect, même s'il n'en connaît pas l'origine certaine, conformément au hadîth qui dit : Renier le moins du monde son origine est une infidélité, et les gens sont crus relativement à leur origine, si l'on n'a pas de preuves du contraire. »

Le sens de ce passage se trouve expliqué dans le commentaire de la *Waghlîsiya*[2] lorsqu'il parle des vertus des descendants du Prophète et qu'il dit: Les gens sont crus relativement à leur origine, tant que leurs dires ne sont pas contredits par une certitude. C'est ce que dit Zarroûq dans le *Djâmi'*, commentaire de la *Waghlîsiya*. Ce que dit At-Tatâ'î, que les gens sont crus relativement à leur origine, sauf en ce qui concerne l'origine chérifienne, n'est généralement pas admis, d'après le Chaikh 'Alî Al-Oudjhoûrî. Quant au hadith cité par Sayyidî Zarroûq, que nier son origine le moins du monde constitue une infidélité, je ne l'ai pas trouvé sous cette forme ; voici ce que j'ai vu d'après la tradition rapportée par 'Amr ben Choua'ïb d'après son père et le grand-père de celui-ci : le Prophète, sur lui la bénédiction et le salut, a dit: Quiconque prétend à une origine qui ne lui est pas attribuée fait acte d'infidélité à Dieu. Al-Moundirî, dans les *Aousât*, fait la même citation d'après Tabarânî. Il faut en semblable matière examiner les droits de ceux à qui on attribue une origine chérifienne et de ceux qui se l'at-

1. Aboûl-Abbâs Ahmad ben Ahmad ben Mouhammad ben 'Isâ Al-Bournousi Al-Fâsî, célèbre sous le nom de Zarroûq, mort en Ifriqiya en 899 H. *Naïl al-Ibtihâdj*, p. 71.

2. Al-Waghlîsiya ou Mouqaddama de Waghlîsî ('Abd Ar-Rahmân ben Ahmad Al-Bidjâî), enterré dans la tribu des Bidjâïa, mort en 786 H. *Naïl Al-Ibtihâdj*, p. 142.

tribuent eux-mêmes, dont les prétentions ne présentent aucun mensonge et que l'on ne peut rétorquer qu'à l'aide de preuves contraires : si leurs prétentions sont mensongères, ils vont eux-mêmes au-devant des calamités ainsi que l'a dit le Prophète, sur lui la bénédiction, et le salut comme l'ont rapporté At-Tirmidî, Al-Bahaqî, At-Tabarânî, Ibn Hibbân dans son *Çahîh* et Al-Hâkim. Il a dit, et il n'y a à ce propos aucun doute : Six espèces d'individus sont maudits par Dieu, car tout Prophète est exaucé ; ce sont ceux qui ajoutent au Livre de Dieu, ceux qui nient la puissance de Dieu, ceux qui exercent arbitrairement le pouvoir, qui élèvent ceux que Dieu a abaissés et qui abaissent ceux que Dieu a élevés, ceux qui autorisent ce que Dieu a défendu, ceux qui rendent légitime pour leur descendance ce qui lui est interdit par Dieu [1] ; ceux qui abandonnent ma loi.

Un hadîth cité par Aboû Sa'îd Al-Koudrî et qui remonte jusqu'au Prophète par Aboû Noua'im et par d'autres, dit : La malédiction de Dieu est terrible pour qui me porte préjudice dans ma famille. Al-Manawî, dans son commentaire de *Djâmi 'aç-Çaghîr*, dit : Quel que soit le tort causé, tel qu'insulter ou injurier des membres de cette famille, ou contester leur origine, chercher à diminuer leurs privilèges ou à exclure certains d'entre eux. La famille comprend les descendants, les proches, ceux de la même souche et des branches rapprochées. Lorsque l'Imâm, l'argument, le Mouftî de son temps, Aboûl-Qâsim ben Khadjoû eut refusé à plusieurs familles du Habt de reconnaître leur origine chérifienne, le personnage dont nous écrivons la biographie rencontra un de ceux qui appartenaient à une de ces familles et il refusa également de lui reconnaître cette origine en s'appuyant sur ce qu'avait dit Sayyidî Aboûl-Qâsim.

Aboû 'Abdallah Mouhammad ben Hasan Al-Madjâcî, le savant des savants, qadi de Moûlây Ismâ'îl (à Fès), le rétor-

1. C'est-à-dire qui se donnent une origine chérifienne qu'ils n'ont pas.

qua et voici le résumé de ce qu'il dit : « Le très documenté

(*Page 101.*)

Ibn Khaldoûn, qui a étudié cette question, ne tient aucun compte de ceux qui nient aux 'Oubaidiyîn la qualité de Chorfâ, ni de tout ce que l'on a dit sur leur compte pendant plusieurs générations. D'après les principes légaux, ce qui prouve l'emporte sur ce qui nie : l'erreur qui consisterait à considérer indûment mille personnes comme étant de race chérifienne, est préférable à celle qui consisterait à nier la qualité de Chérif à une seule personne qui aurait droit à cette qualité, conformément à ce qui est prescrit pour l'infidélité [1]. Cela rentre dans la médisance [2]. Le naqîb n'est-il chargé que d'une seule chose? D'après les textes il n'a à s'occuper que de tout ce qui constitue un scandale.

« Dieu seul dit la vérité et dirige dans le droit chemin [3]. » Ici se termine la citation du Chaikh Al-Madjâcî. Mais il reste à examiner ce qu'il a déduit des paroles d'Ibn Khaldoûn, à propos des 'Oubaïdiyîn : leurs prétentions diffèrent et ils font remonter leur origine tantôt à un ancêtre, tantôt à ancêtre. Ibn Hazm a signalé cela dans sa *Djamhara* et il a dit : C'est manifeste ; et il le démontre clairement : il s'y faut reporter.

On voit dans l'*Iktifâ* de Souyoûtî, d'après le Qâdî Aboû Bakr Al-Bâqilânî, que Al-Qoddâh, ancêtre des 'Oubaidiyîn, qui s'intitulait Al-Mahdî, était mage. Un d'eux, Al-'Azîz

1. C'est-à-dire qu'il vaut mieux considérer mille infidèles comme musulmans que de risquer de considérer un seul musulman comme infidèle.

2. Nous traduisons ainsi متغبة (*mataghaba*) qui ne se trouve dans aucun dictionnaire non plus que sa racine غتب (*ghataba*). On trouve dans le Qorân, sourate « les Appartements » ولا يغتب بعضكم بعضا « ne médisez pas les uns des autres ». Sourate 49, verset 12. Traduction Kasimirski ; p. 424.

3. Qorân, Sourate 33, verset 5. Traduction Kasimirski, p. 337.

ben Al-'Mou'izz, monta en chaire au commencement de son règne et y trouva un papier où étaient écrits ces vers :

Nous avons entendu parler d'une origine qui n'est pas admise et qui est lue en chaire à la mosquée.
Si vous êtes véridiques dans vos prétentions, indiquez-nous celui qui vient avant votre quatrième ancêtre.
Si vous voulez vérifier ce que nous disons, donnez-nous votre propre origine, comme l'a fait At-Tâ'i [1].
Commencez par laisser de côté vos origines et contentez-vous vis-à-vis de nous d'une origine ordinaire.
La descendance des Banî Hâchim n'est pas à la portée de ceux qui y prétendent indûment.

Al-Qâbisî ajoute : 'Oubaidallah et ses fils ont fait mettre à mort plus de quatre mille oulama, auxquels ils défendaient de dire la formule : *Que Dieu soit satisfait d'eux*, en prononçant les noms des compagnons du Prophète et qui préférèrent mourir.

Une autre fois, Al-'Azîz trouva sur la chaire un papier où se trouvaient les vers suivants :

Nous nous soumettons à l'injustice et à la violence, mais non à l'infidélité et à la folie.
Si vous avez la science des choses cachées, dites-nous qui a écrit ce papier.

Les 'Oubaidiyîn prétendaient en effet à la connaissance des choses cachées.

Ar-Rou'ainî[2] a dit : Les 'Oulamâ de Qairawouân ont déclaré à l'unanimité que les Banï 'Oubaid étaient des Ma-

1. At-Tâ'î (Aboû Bakr Abd Al-Karîm ben Al-Moutâi' Al-Fâdil ben Al-Mouqtadir Al-Hâchimi Al-'Abbâsi, le sixième émir des Abbasides. Il avait abdiqué en faveur d'un de ses cousins, Aboûl-'Abbâs Ahmad ben Ishâq. Diyârbakîrî, *Tarikh Al-Khamîs*, t. II, p. 354.

1. Roua'ini. L'Imâm Ar-Rou'ainî, Mouhammad ben Saïd ben Mouhammad ben Othmân Al-Andalousî Al-Fâsi, mort en 779 H., a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres un résumé d'Ibn Rouchd. *Naïl al-Ibbtihâdj*, p. 278.

nichéens; il faut se reporter à ce que dit As-Souyoûthî; ce serait trop long à rapporter.

(*Page 102.*)

Il est étonnant qu'Ibn Khaldoûn considère leur exclusion de la descendance du Prophète comme une chose sans consistance et qu'il s'appuie sur la durée de leur dynastie, sur l'obéissance que leur témoignaient les chiites et sur la lettre d'Al-Mou'tadid à Ibn Aghlab, à propos d''Abdallah : cela se trouve au commencement de ses *Prolégomènes*, mais cela ne constitue pas une preuve. Ce qui écarte les 'Oubaidiyîn de l'origine à laquelle ils prétendaient se trouve dans leur généalogie, qui seule pouvait faire autorité en la matière. L'opinion émise à ce propos par Ibn Khaldoûn n'est pas digne de lui.

Le but du Chaikh, le Qâdî Aboû Abdallah Al-Madjâcî, est d'établir qu'il ne faut pas s'arrêter aux médisances plus ou moins répandues, s'il existe des preuves suffisantes de l'origine, car ce qui prouve l'emporte sur ce qui nie.

Tout ce que nous avons dit relativement au bien-fondé d'une descendance, est bien établi; lorsqu'il y a preuve dans les deux sens, il y a doute, car le doute provient de deux affirmations contraires et d'une valeur égale; à plus forte raison s'il n'y a pas de preuves favorables : dans ce cas, l'intéressé n'a qu'à s'en remettre à Dieu.

Le Qâdî Ibn As-Sakkâk, dans son ouvrage *Naçh Mouloûk al-Islâm*, a dit : Il incombe à celui qui a un doute sur l'authenticité de son origine chérifienne et qui n'a pas de preuves absolues, mais de simples probabilités contradictoires, de renoncer à ses prétentions, de crainte qu'il ne soit pas effectivement Chérif et qu'il attire lui-même sur sa tête la malédiction et la colère divines — Dieu nous en préserve.

Quelle force aurait-il au jour de la résurrection, en trouvant comme contradicteur le meilleur des humains (le

Prophète), Fâtima Az-Zahrâ, Al-Hasan et Al-Housain, sur eux soit le salut, et que chacun d'eux lui dise : Tu as violé un sanctuaire, tu t'es imposé à ma descendance, tu ne m'appartiens pas. A mon sens, c'est là un péché plus grand que tous les péchés; en effet, c'est une violation de la chose la plus vénérée, telle qu'il n'y en a pas de plus sacrée. Mais il incombe à celui qui a un doute, de se dire : Si je suis effectivement de la famille du Prophète, tant mieux, et si je ne suis pas reconnu comme tel, cela n'a aucune importance; il me suffit que Dieu et le Prophète me reconnaissent comme tel ; en résumé il devra renoncer à la publicité au nom de Dieu. Si quelqu'un renonce à quelque chose en son nom, Dieu le récompensera par quelque chose de préférable. Si l'intéressé n'est pas effectivement Chérif, quelle sera sa honte devant tous ces témoins et que gagnera-t-il à la publicité sur la terre, parmi des gens sans importance, dont un le croira et mille ne le croiront pas, à tel point que des gens de rang inférieur seront dans une situation préférable à la sienne et que la plupart le traiteront sans tenir compte de ses prétentions. Son but est d'obtenir du respect et de la considération, il sera au contraire abaissé et méprisé et entendra des allusions blessantes. C'est là une punition immédiate terrible et un danger pour l'avenir. Il est donc préférable de toutes les façons de renoncer à des prétentions mal fondées; si l'on craint de s'exposer à la malédiction qui menace ceux qui renoncent à leur origine chérifienne, il faut se dire que cette crainte serait admissible si les preuves en faveur de cette origine chérifienne étaient suffisantes et que, dans ce cas, personne ne conseillerait la renonciation à cette origine, au contraire; c'est en effet le poids le plus lourd qui l'emporte et la certitude est absolue avec le poids le plus lourd, mais il s'agit du cas où les preuves sont faibles et qu'elles ne permettent que des doutes, des soupçons ou des probabilités et pas autre chose: dans ce cas il vaut mieux s'abstenir.

Réfléchissez à ces bons conseils, que Dieu accorde sa miséricorde à celui qui les a donnés; il en sera récompensé dans ce monde et dans l'autre. Ici se termine la citation d'Ibn As-Sakkâk. Ce seraient d'excellents conseils, si quelques-uns d'entre eux n'étaient pas en contradiction avec ce qui a été cité des paroles du Chaikh Zarroûq, qui a dit : Celui qui a reçu un héritage de ses ancêtres, doit le conserver

(*Page 103.*)

par respect, même s'il n'en retrouve pas l'origine sûre, etc., jusqu'à la fin de ce que nous avons cité précédemment.

Si le désir de passer pour Chérif a pour but de mépriser autrui ou quelque chose de semblable, c'est un péché sans conteste, même pour celui qui est convaincu de son origine chérifienne, parce que c'est de l'orgueil : c'est donc un péché et cela procède du mauvais esprit.

D'après les hadîth le Prophète a dit : Il y a trois choses qui datent d'avant l'Islam et auxquelles mon peuple ne renoncera pas, ce sont : l'orgueil de la race, la médisance vis-à-vis des gens de bien et les lamentations; il a dit aussi : N'entrera pas au paradis celui qui a dans le cœur le poids d'un grain de moutarde d'orgueil. On trouve également dans plusieurs *hadîth*, que le Prophète a dit : Les orgueilleux ressusciteront le jour du jugement dernier, sous la forme de petites fourmis ayant l'apparence humaine; la honte tombera sur eux de tous côtés et ils seront précipités dans un cachot de l'enfer qui s'appelle *boûlas bafloûm nâr Al-Inâr* [1].

Les gens de l'enfer les abreuveront de l'humeur qui sort des corps des réprouvés.

1. « L'auteur emploie le mot *Boûlas* sans en expliquer le sens; il a été donné par Ibn Al-Athîr dans la *Nihâya* et par Al-Djalâl As-Souyoûtî, dans son résumé appelé *Dourr an-Nathîr*. Il dit : C'est un cachot dans l'enfer. Le mot *Bafloûm* n'est pas expliqué et je n'en ai pas trouvé l'origine. » (*Note du copiste.*)

Abdallah ben Ahmad, dans le *Zawâïd az-Zouhd*, dit, d'après Aboû Houraira qui l'a entendu dire par le Prophète, sur lui la bénédiction et le salut : Les oppresseurs et les orgueilleux auront la forme de petites fourmis; on les piétinera, tant ils seront abaissés par Dieu, et cela jusqu'à ce que Dieu ait rendu son jugement ; puis ils seront précipités dans le *Nâr Al-Inâr*. On demanda au Prophète ce que signifiaient ces mots, Nâr Al-Inar ? Il répondit : C'est l'essence même de l'enfer.

Tous ces *hadîth* sont cités dans les *Boudoûr as-Sâfira* de Souyoûtî, avec l'indication de leur origine.

Il est encore plus grave de dire couramment que les Chorfâ voient tous leurs péchés pardonnés, quoique cela ait été affirmé quelquefois. C'est d'ailleurs exact à la condition que rien ne s'y oppose. Le Chaikh Aboû 'Abdallâh Al-Qaççâr a dit : « Quelques-uns disent que Dieu ne punit pas les Chorfâ s'il se rend compte qu'ils mettent en lui leur esprit et qu'ils le craignent; dans ce cas, c'est exact ; mais si un Chérif a la conviction absolue qu'il ne sera pas puni, quoi qu'il fasse, cela constitue une innovation qui est contraire aux préceptes des gens de la *Sounna*. Si l'on dit qu'il y a des apparences qu'il doit en être ainsi, on répondra qu'il y a plus que des apparences, mais à la condition que les Chorfâ aient vécu dans la crainte de Dieu. Ceux qui mettent leur espoir dans des innovations vont jusqu'à dire que Dieu ne punit pas les croyants : les gens de la Sounna réfutent cette croyance. Ce sont les pires ennemis des Chorfâ qui leur prêtent cette immunité; il faut leur dire, conformément au verset du Qorân : Dieu portera sa peine au double[1], et que cette apparence d'immunité n'est pas applicable à

1. Il s'agit du verset 30 de la sourate XXIII : O femmes du Prophète, si l'une d'entre vous se rend coupable de la turpitude (l'adultère) *Dieu portera sa peine au double*; cela est facile à Dieu. — Qorân, traduction Kazimirski, p. 341, c'est-à-dire que les Chorfâ qui se conduisent mal, seront doublement punis.

tous les Chorfâ indistinctement, comme certains le prétendent. Croire à cette immunité pour les Chorfâ ou pour d'autres, constitue une nouveauté, tandis que les gens de la Sounna sont soumis à la volonté de Dieu. » Ici se termine la citation d'Al-Qaççâr.

Son disciple, le Chaikh, le savant qui connaît Dieu, Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Mouhammad Al-Fâsî, que Dieu l'agrée, a écrit à ce sujet ce qui suit :

« Considérez ce que dit Al-Qaççâr, que cette immunité s'applique à ceux qui craignent Dieu : cela prouve qu'il ne s'agit pas d'une mesure prise en faveur de personnes particulièrement désignées, et que personne ne peut prétendre appartenir à cette catégorie, si ce n'est à la condition de mourir dans la foi : mais cela rentre dans l'inconnu.

(*Page 104.*)

Il appartient à chacun d'obtenir les faveurs de Dieu en lui témoignant sa foi au moment de mourir, mais cela rentre dans les choses inconnues, qui ne sont sûres pour personne, à moins de comprendre les textes, car celui qui règle sa conduite sur la vérité n'a pas à se préoccuper d'une promesse et on comprend ainsi la prière de Sayyidî 'Abd As-Salâm ben Machîch : Rattache-moi à mon origine. Tout corps en effet est soumis aux conditions de la religion, mais le jugement est inconnu, de même que la valeur que Dieu attribuera à la soumission, aux prières et à l'humilité. Tout dépend de ce que Dieu connaîtra de la foi de chacun à ses derniers moments.

L'opinion de quelques-uns ne peut pas créer en cela une certitude, ni pour soi-même, ni pour les autres. Notre Chaikh Aboûl-Hasan a dit : Ces choses sont cachées pour nous, afin de nous maintenir dans l'espérance et dans la crainte. C'est là le secret de l'adoration, qui crée le sentiment de ne mettre son espoir qu'en Dieu : cela fortifie l'espérance et la foi en lui seul et non en toute autre chose.

Il faut en être convaincu. » Ici se termine la citation de Sayyidî Abd Ar-Rahmân; ce qu'il dit est parfait pour celui que Dieu dirige dans la voie de la félicité.

Si l'on prétend que cela est en opposition avec ce qui a été dit précédemment sur la certitude absolue de l'origine, d'après les indices et les autres preuves, nous disons : Il n'y a pas contradiction ! en effet ce qui a été dit à propos de la conviction établie par les apparences et de la certitude que donne l'étude de l'origine par les indices et les autres preuves, suppose également la conviction que des empêchements peuvent subvenir, qui détruisent la valeur de l'origine, telle que l'infidélité, que Dieu nous en préserve. Cela est évident et n'est pas contredit par ce qui précède, sur la certitude de l'origine. Il s'agit en effet pour cette certitude de quelqu'un à qui aucun empêchement n'est opposé et qui est certainement mort dans l'Islam. Tout cela augmente la crainte de la terrible malédiction (causée par l'infidélité) et confirme qu'il ne faut chercher d'appui qu'en Dieu Élevé et en la protection du Prophète, sur lui la bénédiction et le salut.

Cette malédiction est la calamité que doivent redouter le plus, non seulement les Chorfâ, mais quiconque a atteint le rang de savant ou de saint et même tout Musulman; il ne convient en effet à personne d'affirmer qu'il est sûr d'être absolument Musulman, dans la crainte de tomber dans l'infidélité; c'est cette crainte qui fait la plus grande terreur des ascètes et de ceux qui se consacrent à l'adoration et qui dirige les actions et la manière d'être des musulmans, conformément à leurs devoirs et à leurs obligations, sans se préoccuper de leur destinée : quelle que soit l'opinion que chacun peut avoir de lui-même, il doit conserver cette crainte de tomber dans l'infidélité. « Et qui donc se croira à l'abri de la punition de Dieu, excepté le peuple voué à la perdition[1] ? » Si nous ne craignions les

1. Qorân, sourate VII, verset 97.

longueurs, nous rapporterions à ce propos des anecdotes concernant de grands personnages.

Nous avons eu de nombreux savants en généalogie, qui ont accepté le plus souvent la notoriété publique comme preuve, lorsqu'il s'agit de personnes notoirement connues; il n'est pas douteux que cette preuve soit généralement absolue. Que Dieu récompense l'Imâm pieux, le vérificateur Sayyidî Ahmad ben 'Alî As-Soûsî Al-Boû Sa'îdî, pour son ouvrage *Badl al-Mounâçaha* [1], dans lequel il dit :

(*Page 105.*)

« Il ne nous reste plus que notre grand amour pour la religion qui nous aide à lutter contre notre époque où la bonne voie n'est plus indiquée, et dans la crainte que les âmes ne trouvent plus de nourriture, que l'impiété ne déborde sur le monde et que les savants et les Chorfâ eux-mêmes ne se préoccupent plus de la vie future. »

Pour plus de renseignements à ce sujet, il faut lire le *Badl al-Mounâçaha*.

L'Imâm Aboû Hâmid Al-Ghazzâlî, dit dans l'*Ihiyâ* en parlant de l'orgueil de la noblesse de race et des ancêtres : « Quiconque ne conforme pas sa conduite à celle de ses ancêtres et qui espère être sauvé par leur influence, fait acte d'irréligion ; il ne doit pas compter sur l'efficacité de leur intervention, parce que Dieu ne leur permettra pas d'intervenir en sa faveur; il est en effet comme celui qui boirait du poison en se fiant à la science médicale de son père. C'est un acte irréligieux et dangereux, qui est sans remède : il faut l'éviter avec soin. »

Le Walî élevé, Sayyidî Yahyâ ben 'Allâl, en faisant

1. Ahmad ben 'Alî As-Soûsî est mort en 1046 H. (1636). Cf. *Archives Marocaines*, t. XXI. *Nachr al-Mathânî;* trad., p. 171.

2. Sayyidî Yahyâ ben 'Allal Al-'Oumarî Al-Kholtî, mort en 945 (1538). cf. *Archives Marocaines*, t. XIX, *Daouhat an-Nâchir ;* trad. Graulle, p. 240.

remonter son origine à Notre Seigneur 'Oumar ben Al-Khattâb, que Dieu l'agrée, a écrit de sa propre main : Il incombe à quiconque prétend être Chérif, comme descendant de notre Prophète Mouhammad, que Dieu le glorifie et le salue, de louer Dieu glorieux et élevé, qui lui a accordé cette origine ; il ne doit être ni orgueilleux, ni dur vis-à-vis d'autrui, ne pas faire de tort à son prochain, obéir à la loi de Dieu dans ses relations avec les hommes ; il doit vivre dans l'humilité, dans la piété et mépriser les biens de ce monde : c'est ainsi, en effet que se conduisaient les compagnons du Prophète, que Dieu les agrée, et c'est de cette façon qu'ils étaient meilleurs que les autres hommes ; il incombe à leurs descendants d'agir comme eux.

Quiconque est de la descendance d''Oumar et ne l'imite pas dans son mépris des biens de ce monde et dans sa piété, doit craindre qu'au jour de la résurrection, 'Oumar lui-même ne soit son accusateur ; à plus forte raison s'il a fait du tort à son prochain. Il en est de même pour les descendants de tous les compagnons du Prophète, que Dieu les agrée. » (*Fin des paroles de Sayyidî Yahyâ.*)

Tout ce qui vient d'être dit a été amené par les devoirs imposés au naqîb des Chorfâ dans ses recherches et pour définir ses obligations. Celui qui lira avec soin ce que nous avons dit oubliera toutes ses prétentions et il ne lui restera que l'espoir en la miséricorde de Dieu.

Celui qui est investi d'une fonction, est responsable devant Dieu de tout ce qui la concerne ; cela est imposé par la nécessité même.

On nous a dit que le personnage dont nous écrivons la biographie, que Dieu l'agrée, était digne de remplir les fonctions de naqîb, tant par sa connaissance du Chra'a que

Moumatti' al-Asmâ', texte arabe lith. à Fès ; 1313 H, — p. 146.— Sayyidî Yahyâ, qui est enterré à Fès avait un ermitage dans l'Azghar (Benî Hasen). Son fils, Sayyidî Gueddâr, est enterré dans la même tribu.

par celle des traditions qui doivent servir d'exemples, que Dieu les maintienne.

C'était en effet, l'un des savants les plus nobles et l'un des jurisconsultes les plus judicieux; il était généreux et jouissait d'un grand prestige. Il s'habillait simplement et ne montait pas de bêtes de prix ; il avait une belle apparence; il était silencieux et digne dans ses manières. Il est mort, que Dieu le prenne en sa miséricorde, en 1098 (1686-87). Tout revient à Dieu.

Le Savant, le Chaikh 'Abd Al-Bâqî Az-Zourqânî.

Le grand faqîh, le savant célèbre, le métaphysicien remarquable, le Chaikh Abd Al-Bâqi fils du Chaikh Yoûsouf Az-Zourqânî Al-Miçrî, est l'auteur du grand Commentaire du *Moukhtaçar* de Khalîl, qui est adopté par tous, en Orient et en Occident et dont tous ont tiré profit, ceux qui étaient proches, comme ceux qui étaient éloignés. Il a fait également un commentaire du Commentaire d'Al-Laqqanî

(*Page 106.*)

sur l'introduction du *Moukhtaçar* de Khalîl. Il était aimé de Dieu, il avait une renommée pure et un grand prestige; il jouissait de la vénération de tous et tout le monde avait recours à lui, que Dieu le prenne en sa miséricorde.

Le faqîh Aboû 'Abdallâh ben Mouhammad, surnommé At-Tarâboulousî.

Le faqîh Aboû Abd Allâh fils du savant Chaikh Sayyidî Mouhammad surnommé At-Tarâboulousî, de Tarâboulous du Maghrib (Tripoli de Barbarie), fut nommé Mouftî en remplacement d'Ibn Masâhil; il occupa dignement ces fonc-

tions et y prouva de hautes facultés. Il fut nommé ensuite professeur, prédicateur et imâm des cinq prières à la grande mosquée. On a vu précédemment la biographie de son père, dans l'année 1056 (1646-47); que Dieu les prenne en sa miséricorde.

ANNÉE 1100 (J.-C. 1688-1689)

L'illuminé Sayyidî Ahmad ben Yahyâ Al-Bâdisî.

Le simple d'esprit, l'illuminé Sayyîdî Ahmad ben Yahyâ Al-Bâdisî était connu sous le nom de Aboû Kammoûsa (l'homme à la bourse[1]). C'était un simple d'esprit sans responsabilité; il fit des miracles. Son surnom provenait de ce qu'il avait une bourse d'argent contenant cent mitqâls *Rachîdia* (de Moulây Ar-Rachîd) qu'il portait toujours sur son épaule. On évitait avec soin de lui causer un dommage quelconque, parce qu'on savait qu'il se vengeait immédiatement.

Un voleur arriva à le surprendre et lui vola sa bourse; mais il s'en aperçut. Le voleur voulut la lui rendre; mais Sayyidî Ahmad refusa et lui dit : Puisque tu l'as prise, garde-la. Ce qui est fait est fait. Le voleur resta inquiet des paroles du personnage dont nous écrivons la biographie; il emporta le sac chez lui et avisa son père de ce qui s'était passé.

Celui-ci s'attrista de cet incident et le voleur devint lui-même de plus en plus triste. Il sortit de chez lui et comme

1. La *kammousa* n'est pas à proprement parler une bourse, c'est une partie d'un mouchoir, d'un turban, ou d'un pan de vêtement, dans laquelle on lie de l'argent ou autre chose.

il connaissait le chef de la police, il alla avec lui dans une écurie où il mettait ses chevaux; il avait l'habitude d'y entrer avec lui. Le chef de la police le tua immédiatement et l'enterra dans l'écurie. Cela se passa le jour même du vol; il n'y a de force ni de puissance qu'en Dieu. Tel était le destin qui lui était réservé, sans aucun doute; il en arriva ainsi afin que l'inviolabilité des amis de Dieu soit évidente. Le Prophète, sur lui la bénédiction et le salut, a dit, d'après les paroles de Dieu lui-même : Quiconque fait du tort à un de mes amis, je lui déclare la guerre. C'est dans les *hadîth* rapportés par Al-Boukhârî et d'autres.

On raconte que Sayyidî Ahmad parlait durement au Sultan chaque fois qu'il le voyait, mais sans le désigner par son nom; il disait des choses très violentes. Le Sultan avait l'habitude de le respecter.

Le Sultan alla un jour en pèlerinage à Sayyidî 'Alî ben Hirzihim et ordonna de fermer le sanctuaire pour y rester seul à prier; il avait laissé dehors le personnage dont nous écrivons la biographie, puis il le trouva devant lui dans le sanctuaire; il comprit que c'était là un miracle du saint personnage, et il lui dit : Je sais que tu es un *mourâbît*, mais tu es le plus mal élevé des marabouts.

Le personnage dont nous écrivons la biographie est mort le 4 Mouharram (29 octobre 1688) et fut enterré dans le sanctuaire de Sayyidî Al-Khayyât au quartier de Douḥ (les grands arbres), à Fès, et une foule considérable assista à son enterrement.

(*Page 107.*)

La Sayyida Fâtima, fille d'Ahmad surnommé Hamdoûn Ach-Chaqqoûri.

La Sayyida sainte Fâtima, fille d'Aboûl-'Abbâs Ahmad surnommé Hamdoûn Ach-Chaqqoûrî Al-Andalousî. Les

Banoû Ach-Chaqqoûrî sont connus à Fès : ils sont aujourd'hui éteints. Chaqqoûra et une ville d'Andalousie, qui d'après l'auteur du *Raoudh al-Mi'târ*, est dans la province de Djayyân (Jaen). Il pousse sur la montagne voisine de cette ville, des roses au parfum très violent et du nard grec.

La sainte dont nous écrivons la biographie était une grande adoratrice de la divinité, et elle occupe un rang élevé dans le bien et dans la religion.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1100 (J.-C. 1688-1689)

Le 5 de Djoumâdâ al-Oûlâ (25 février 1689) le Sultan Moulay Ismâ'îl invita les 'Oulamâ de Fès pour célébrer la conclusion de la lecture des commentaires du Qorân chez le Qâdî très savant, Sayyidî Mouhammad Al-Madjâcî; ils s'y rendirent et le Sultan leur distribua de l'argent et leur fit servir des plats nombreux et variés.

Ce fut une des plus belles réceptions et une des manifestations les plus brillantes du Sultan; que Dieu l'en récompense et qu'il l'agrée. A la fin de Chawwâl, le Sultan ordonna de mettre le siège devant Larache et les Musulmans entourèrent la ville. Dieu en accorda la conquête en 1101 (1689-1690), comme on le verra plus loin.

L'auteur, Mouhammad ben At-Tayyib Al-Qâdirî Al-Hasanî, que Dieu lui soit favorable dans ce monde et dans l'autre ajoute :

Nous avons terminé les biographies des personnages dont la date de la mort a pu être retrouvée, pendant l'année 1100. Nous terminerons par les biographies de ceux dont la date de la mort n'a pas été retrouvée; nous le ferons avec l'aide de Dieu ; c'est le meilleur des guides.

COMPLÉMENT DE L'ANNÉE 1100 (J.-C. 1688-1689)

Biographie des personnages dont la date de la mort n'a pas été retrouvée.

Le Chaikh 'Alî ben Soultân Al-Harawî Al-Hanafî.

Le Chaikh, l'Imâm, le Hâfid, le professeur, le traditionniste Aboûl-Hasan 'Alî ben Soultân ben Mouhammad Al-Harawî Al-Hanafî, est l'auteur du remarquable commentaire des *Chamâïl* de Tirmidî. L'auteur dit à la fin de ce commentaire qui'l l'a terminé avec l'aide de Dieu le 15 Cha'bân 1008 (3 mars 1600). Il a fait également un commentaire du commentaire de la *Noukhba* d'Ibn Hadjar, que j'ai vu. Ces deux ouvrages suffisent à établir sa réputation. Le personnage n'est pas le Chaikh Soultân mort en 1075 (1664-1665), et dont la biographie a été faite précédemment; c'est certainement un autre.

Le Chaikh, l'Imâm Sayyidî 'Abd Ar-Ra'oûf Al-Manâwî.

Le Chaikh, le grand Imâm, le Hâfidh, le traditionniste célèbre, le savant perspicace, 'Abd Ar-Ra'oûf Al-Manâwî[1], avait lu avec profit un grand nombre d'ouvrages; c'était un des 'Oulamâ de science religieuse, le sceau de ceux qui possèdent la science et le droit d'interprétation.

Il a fait deux commentaires du *Djâmi' aç-Çaghîr* de l'Imam Djalâl ad-Dîn As-Soyoûtî. Le plus important comprend quatre forts volumes; l'autre comprend deux volu-

1. *Note du copiste :* Al-Manâwî est né en 952 (1545) : on dit qu'il a composé plus de cent ouvrages. Sa biographie très développée se trouve dans la *Khoulâçat al-Athâr.*

mes. Il a composé un ouvrage intitulé *Tabaqât al-'Oulamâ;* il a commenté les commentaires de la *Noukhba* d'Ibn Hadjar ; il a fait un commentaire remarquable des *Chamâïl* de Tirmidî, qui est supérieur à tous les commentaires de cet ouvrage : j'ai vu tous ces ouvrages, sauf les *Tabaqât* et je les ai tous lus et appréciés ; il a fait également un ouvrage intitulé *Tabaqât aç-Çoufiya*, avec un appen-

(*Page 108.*)

dice. Le Hâfidh Al-Maqqarî dit dans le *Fath al-Mouta'âl :* Je l'ai rencontré (Sayyidî Abd Ar-Ra'oûf) au Caire et je l'ai visité dans sa maison.

Quoique je le cite ici, j'ai trouvé la date de sa mort ; il est mort en 1030 (1620-1621), que Dieu nous fasse à tous miséricorde[1].

Chihâb Ad-Dîn Ach-Chaikh Ahmad ben 'Alî Al-Fîchî.

Chihâb Ad-Dîn Ach-Chaikh Ahmad ben 'Alî Al-Fîchî, a, d'après le *Kifâyat Al-Mouhtâdj*, fréquenté assidûment Sanhoûrî jusqu'à ce qu'il ait appris un grand nombre de sciences ; il a étudié les hadîth et d'autres sciences avec 'Abd Al-Haqq As-Sanbâtî.

Il a, d'après ce que dit As-Sakhâwî, enseigné le droit et d'autres sciences, et il était humble et modeste.

On ajoute qu'il était suppléant du Qâdî au Caire et qu'il témoigna dans l'exercice de ses fonctions d'un savoir étendu : les Malikites lui demandaient des consultations juridiques et plusieurs notables savants furent ses disciples. Lorsque dans son expédition Soulaïm ben 'Othmân s'em-

1. *Note du copiste* : L'auteur dit qu'Al-Manâwî est mort en 1030 (1620-1621). D'après les *Khoulâçat al-Athâr*, il est mort le jeudi 23 Çafar 1031 (7 janvier 1622). (*Khoulâçat al-Athâr fi A'yân al-Qarn al-Hâdî 'Achar* de MOUHAMMAD AL-MOUHIBBÎ, mort en 1111 (1699-1700).

para du Caire, il le transporta avec les autres principaux notables, dans le pays des « Roum », où il mourut.

Il a laissé également des notes sur le *Taoudîh* de Khalîl ; Al-Oudjhoûri a été son disciple. (*Fin de la citation*).

Le personnage dont nous écrivons la biographie n'est pas l'auteur des notes sur le *Gharîb Al-Mouwattâ*, dont la biographie a été faite dans l'année 1052 (1642) et ce n'est aucun de ces deux personnages qui est l'auteur d'un appendice du *Moukhtaçar* de Khalîl. Le nom de cet auteur est Yoûsouf.

Le Chaikh Khair ad-Dîn Ar-Ramlî.

Le Chaikh Khair Ad-Dîn Ar-Ramlî Al-Hanafî Al-Azharî est cité par Aboû Sâlim (Al-'Ayyâchî) dans sa *Rihla*. Il était imâm et mouftî du rite hanafite, et les gens de ce rite le consultaient. Il alla au Caire et revint à Ramla s'adonner à l'enseignement. Il n'occupa jamais aucune fonction. Il donna en Syrie des consultations qui étaient considérées comme définitives ; il les donnait sans honoraires. Il connaissait à fond le rite hanafite. Il était à la fois riche et pieux.

Il planta lui-même plus de cent mille arbres, qui produisirent tous des fruits et les gens en mangèrent : c'est là une chose très remarquable. Il a construit à Ramla plus de mille maisons, et personne n'avait plus de propriétés que lui dans la région.

Avant lui, il n'y avait à Ramla que peu d'arbres fruitiers ; lorsqu'il fit des plantations, d'autres l'imitèrent et c'est aujourd'hui un des pays qui produisent le plus de fruits.

Aboû Sâlim a dit : « Quelqu'un qui est digne de foi, m'a dit que les revenus journaliers de ses propriétés s'élevaient à plus de cent *guirch*[1] ; il ne conservait rien de ses revenus

1. Le *guirch* vaut 40 *paras*, et il y a 3 *paras* au franc. Le *guirch* représentait donc environ 13 fr. 33.

et il donnait pour l'amour de Dieu tout ce qui dépassait ses dépenses personnelles. » Il vivait encore en 1074 (1663-1664), que Dieu lui fasse miséricorde[1].

Le Chaikh Mouhammad Aç-Çâlihî.

L'éloge du Chaikh délicat Mouhammad Aç-Çâlihî a été fait par Chihâb Al-Khafâdjî dans sa *Rihla :* il dit qu'il était Hilâlî et Châmî ; il a fait sur lui une poésie élogieuse.

Il termine les éloges qu'il fait de lui, en disant : J'ai lu un chapitre de son *Dîwân* qu'il a appelé *Çadh al-Hamâm fi Madh Khair al-Anâm :* Le Roucoulement du pigeon pour célébrer la louange du meilleur des hommes (le Prophète).

Al-Khafâdjî fait longuement son éloge, que Dieu les prenne en sa miséricorde[2] !

Le Chaikh Hasan Al-Boûrainî.

Le Chaikh Hasan ben Mouhammad Al-Boûrainî Ach-Châmî est un des Chaikhs dont parle également Ach-Chihâb (Al-Khafâdjî) dans sa *Rihla* et dont il fait un grand éloge en vers et en prose. Il a dit : « Entre autres choses remarquables de sa part, on cite le fait suivant : on l'avait interrogé sur ce passage de la *Hamziya* (à propos du Prophète):

C'est le plus éclatant des soleils, le monde a acquis la conviction qu'il est le soleil élevé et lumineux.

Lorsqu'arrive la matinée, sa propre lumière efface son ombre et on sait que le matin l'ombre est visible.

1. *Note du copiste :* D'après la *Khoulâçat al-Athâr*, où se trouve sa biographie, Ar-Ramlî est né au commencement de Ramadan 993 (septembre 1585), et il est mort à la fin de Ramadân 1081 (janvier-février 1671).

2. *Note du copiste :* D'après la *Khoulâçat*, Aç-Çâlihî est né en 950 (1543-1544), et il est mort en 1004 (1595-1596).

(*Page 109.*)

On dirait qu'une nuée blanche est à son service pour couvrir son armée de son ombre.

Il répondit en citant les différentes interprétations sans valeur de ces vers ; interprétations qui peuvent se résumer ainsi : le mot *doufafâ* s'écrit avec deux *fâ* et le mot *adhalla* s'écrit avec un *ḍhâ* avec un jambage (et un point ظ), et autres choses sans valeur, qui sont établies sur ce que le mot *aḍhalla* est écrit avec un *dâd* ض Adhalla, et qu'il a le sens de perte, de s'égarer, sortir de la bonne voie en parlant des infidèles; que le mot *doufafâ'* دفيا a le sens d'armée ou de groupe d'anges. Ils ont erré, dit Al-Boûrainî, dans ses différents sens. A mon avis, ajoute-t-il, ils se sont tous trompés et voici comment il faut lire ce vers:

Comme si une nuée blanche avait été mise à sa disposition depuis que son ombre avait été projetée sur la terre[1].

Le sens de ce vers est que la nuée a couvert le Prophète afin que son ombre ne fût pas projetée sur le sol et a ainsi recueilli son ombre comme un dépôt pour la protéger du contact du sol; c'est là un sens excellent que comprendront tous ceux qui ont le sens de la délicatesse des vers.

Les paroles de Boûrainî : « pour couvrir de son ombre » jusqu'à la fin de l'hémistiche, ont deux sens : l'un, depuis que l'ombre du Prophète se répand sur la terre, et l'autre, que la terre tout entière est sous sa protection, parce qu'il

1. Texte d'après les commentateurs :

وكان الغمامة استودعته * من اظلت من ظله الدفياء

Texte du même vers d'après Al-Bouraînî :

وكان الغمامة استودعته * مذ اظلت من ظله الدفعاء

représente la protection divine: j'ai fait un quatrain sur ce dernier vers.

L'ombre de Mouhammad ne s'est jamais étendue sur la terre : c'est un miracle qui est certain, dit-on.
C'est une chose extraordinaire et combien extraordinaire et les gens (c'est-à-dire les Musulmans) disent tous qu'ils sont sous sa protection.

Dans un poème en *tâ* attribué à l'Imâm As-Soubkî, dans lequel il célèbre les miracles accomplis par le Prophète, sur lui la bénédiction et le salut, on lit :

Le miséricordieux a caché ton ombre, pour qu'on ne la voie pas projetée sur la terre, et elle s'est repliée miraculeusement.
Tes pas ont laissé des traces sur les pierres, et ils n'en ont pas laissé sur le sable du plateau de la Mekke.

Le commentateur de cette poésie dit : On dit que l'ombre du Prophète ne se projetait pas sur la terre, car sa lumière était spirituelle.

Personne n'a jamais vu son ombre projetée sur la terre : c'est un esprit et un esprit ne saurait avoir d'ombre.

La lumière n'a pas d'ombre, pas plus que les esprits, comme par exemple les anges ; en effet ils sont des êtres de pure lumière.

Sans doute, c'est pour cela que le Prophète resta ignorant, afin que l'ombre de sa main n'apparût pas s'il écrivait le nom de Dieu, dont on connaît les vertus. Sans doute également, on ne voit pas son ombre parce qu'il est abrité par une nuée. Dieu l'a probablement honoré de cette nuée afin d'empêcher que son ombre fût projetée sur le sol et qu'on la piétinât. On dit que quelques Juifs marchaient sur l'ombre des Musulmans en signe de mépris, et Dieu a préservé l'ombre du Prophète d'une semblable insulte. On dit encore d'autres choses de ce genre.

Quant au fait que le Prophète, sur lui la bénédiction et

le salut, laissait la trace de ses pas sur la pierre et ne la laissait pas sur le sable, c'est une allusion à ce qui se passa lorsqu'il se dirigeait vers la caverne de Thour avec Aboû Bakr Aç-Çiddîq, que Dieu l'agrée ; le Prophète lui dit : « Pose ton pied où j'ai posé le mien, puisque le sable ne garde pas sa trace : Dieu voulait cacher sa trace aux poly-

(*Page 110.*)

théistes qui le cherchaient ; il rendit la pierre tendre pour que sa trace y restât afin que les pierres ne fussent pas considérées comme rebelles au Prophète et qu'elles eussent une marque qui les protégeât de l'enfer « qui est alimenté par les hommes et par les pierres[1] ». C'est là une allusion à la dureté du cœur des infidèles. » (*Fin de la citation de Chihâb ad-Dîn*[2].)

Dirwîch At-Taloutî.

Chihâb a parlé très élogieusement de ce personnage et a fait sur lui les vers suivants :

Si vous êtes scandalisé par les agissements de quelqu'un, ne les divulguez pas : cela sera plus convenable pour vous.

Mais il n'y a pas lieu de cacher la louange ; si vous pratiquez la louange, elle vous couvrira également.

D'autre part, Chihâb révéla sur Dirwîch des choses répréhensibles, qui obligeaient à s'éloigner de lui ; il ne convenait donc pas qu'il en fît un si grand éloge, puisqu'il les savait. Cela ne tire d'ailleurs pas à conséquence.

1. QORÂN, sourate 66, verset 6.

2. *Note du copiste* : D'après la *Khoulâçat al-Athâr*, Al-Boûrainî est né à la Qaria Çafouriya, le vendredi 15 Ramadân 933 (15 juin 1527) et il est mort après la prière du *douhour* le mercredi 13 Djoumâdâ Ier de l'année 1024 (10 juin 1615). La *Khoulâça* donne de ce personnage une longue biographie.

Ibn Ma'roûf Al-Falakî.

Ibn Ma'roûf, surnommé Taqî ad-Dîn Al-Falakî, était géomètre; il a laissé des ouvrages d'astronomie et des travaux de géométrie.

Mouhammad Al-Halabî.

Le savant délicat, Mouhammad ben Ibrahîm Al-Halabî connu sous le nom d'Ibn Al-Hanbalî.

Chihâb a fait de lui un grand éloge et a dit qu'il a fait un grand nombre d'ouvrages, qui sont une gloire pour la ville (le Caire) et qui forment un collier que portent sur leur poitrine tous les gens de bien.

Il a fait de très belles poésies, dont les vers suivants :

Nous avions entendu faire le tableau de vos perfections, nous nous sommes réjouis de ce que nous avons entendu et cela nous a revivifiés.

Nous nous aimions avant de vous avoir vu ; souvent l'amitié est causée par l'ouïe avant de l'être par la vue.

Parmi ses sages paroles on cite les suivantes :

On ne recherche que les origines illustres.

Ne confondez pas les choses de ce monde avec celles de l'autre.

N'épousez pas une esclave, si vous êtes déjà marié avec une femme libre.

Combien est ignoble le chien qui hurle, quand même il s'élèverait dans le ciel jusqu'à la constallation du Bootès.

La santé est un capital dont le revenu est la bonne conduite; s'entretenir de choses édifiantes est comme un savon, c'est le savon qui enlève les souillures de la nature humaine. Parmi les choses dont on peut se repentir, les interrogations sont de celles qui donnent le plus de regrets.

Le Chaikh Khadir Al-Moûcilî.

Khadir Al-Moûcilî a fait un commentaire des *Chawâhid al-Kachchâf.* Chihâb a dit : Je l'ai eu en ma possession ; je l'ai lu et j'y ai vu des choses qui m'ont prouvé que la science de l'auteur était considérable, et ses vues étendues; il était disciple de mon père pour qui il avait la plus grande considération[1].

Le Chaikh 'Amr ben 'Abd Al-Wahhâb Al-'Aradî.

D'après Chihâb, parmi les meilleurs ouvrages de ce chaikh, se trouve un commentaire de la *Chifâ :* je suis en désaccord avec lui sur plusieurs points et j'ai indiqué ces différences dans mon propre commentaire : il a fait des ouvrages en vers et en prose, entre autres celui sur le commentaire de la *Kâfiya*[2] du Djâmî, auquel il a ajouté une glose remarquable :

Par Dieu, quel excellent Imâm : quel éclat sa science élevée donne à ses vertus !
Les paroles du Djâmî ont charmé nos oreilles réjouies, comme s'il nous avait versé du vin de sa propre main.

Il a fait aussi des vers adressés à son Chaikh Mouhammad ben Al-Hanbalî, sur le même commentaire:

Il existe un commentaire de la *Kâfiya* sur la grammaire ; il est soigneusement revu, il l'explique clairement : il est attribué au Djâmi.

(*Page* ııı.)

Son sens apparaît en le lisant, de même que la joie du vin se manifestait lorsqu'il était versé de la main du Djâmi.

1. *Note du copiste :* Le Chaikh Khadir Al-Moûcilî est mort en 1007 (1598-1599) ; sa biographie se trouve dans la *Khoulâçat Al-Athâr.*
2. *Kâfiya*, pièce de vers en *kâf.*

Il a fait d'autres vers sur notre ami le Chaikh 'Abdallah Ad-Danoûchrî.

Par Dieu, ce commentaire réjouit mon cœur, comme une perle ou comme une colline fleurie.
Mon oreille a été dans la joie en entendant sa lecture et il n'est pas douteux que cette ivresse ne soit causée par le Djâmî.

Telles sont les paroles de Chihâb.

Le Sayyid, le Chérîf Sayyidî Mouhammad, fils du Naqîb, le Chérîf Al-Hâchimî Al-Halabî.

C'était un Sayyid, dont la matière mortelle était pétrie avec l'eau du prophétisme et de la révélation ; c'était comme un arbre planté dans le terrain de la vertu et de la générosité : il a fait de bonnes actions qui étaient comme de beaux fruits agréables et il s'est étendu avant d'avoir atteint tout son développement ; il a fait un grand nombre de miracles merveilleux d'une évidence absolue ; il m'a accordé la faveur de sa générosité et de sa largesse, et j'ai fait en son honneur le vers suivant :

Un Hâchimî comme toi ne peut être loué que par des paroles glorieuses [1].

Le Qâdî Mouhibb Ad-Dîn Al-Himawî.

Il habitait la Syrie : il a fait un commentaire des *Chawâhid at-Tafsîr.* Chihâb a dit : j'ai vu cet ouvrage, mais

1. Ces paroles sont évidemment empruntées à un texte dont l'auteur a oublié de citer l'origine : Mouhammad ben At-Tayyib Al-Qâdirî n'a pas pu en effet, se rencontrer avec Al-Halabî, qui vivait plus d'un siècle avant lui.

il ne m'a pas satisfait; il ajoute : Voici quelques-uns des vers d'Al-Himawî sur la Syrie :

Nous y sommes venus et l'avons saluée dans la soirée : les tourterelles ont roucoulé en nous souhaitant la bienvenue.

Et les sourires nous ont accueillis ; nous avons été bien reçus et fêtés.

C'est un paradis plein de charmes ; on y voit des beautés aux grands yeux noirs[1] et des jeunes gens éternellement jeunes[2].

C'est un jardin arrosé par des sources, qui coulent en formant des rivières et des étangs.

Le très savant Chaikh Ismâ'îl Ach-Chinwânî.

Savant dans toutes les sciences, il possédait toutes les connaissances de son temps, sans restriction. C'était le Sîbawaih[3] de son époque; il était semblable à Châfi' pendant sa vie; c'était un présent d''Outârid[4], le point le plus élevé du firmament de la gloire : il était chaste et d'une conduite irréprochable; détaché des biens de ce monde et adorant Dieu, Aboû Bekr Ismâ'îl ben Ahmad Ach-Chinwânî, Al-Wafâï d'origine, n'employait pas une seconde de son temps à autre chose qu'à des choses utiles : c'est ainsi que, dans sa *Rihla*, s'exprime sur son compte Chihâb Al-Khafâdjî, son neveu et son disciple. Il ajoute : Il a reçu l'enseignement de mon père, puis du savant Ibn Qâsim et de Chams Ar-Ramlî; il a obtenu après eux la première place dans les sciences et il a donné les preuves de l'efficacité de son enseignement et de sa valeur d'auteur. J'ai suivi son enseignement et j'ai profité de sa science et de ses bénédictions.

1. Qorân, sourate LVI, verset 22. Traduction Kazimirski, p. 443.
2. Qorân, sourate LVI, verset 17. Traduction Kazimirski, p. 443.
3. Sibawaïh, célèbre grammairien, considéré comme le créateur de la syntaxe arabe, mort en 161 H. (777-778)
4. 'Outârid, la planète Mercure, considérée comme un astre de bon augure.

Parmi ses principaux ouvrages, on trouve un commentaire de l'*Aoudah*[1] de Ibn Hichâm qui est lui-même un commentaire de l'*Alfiya* d'Ibn Mâlik, en plusieurs volumes. Lorsque le Sultan du Maghrib, Aboûl 'Abbâs Al-Mançoûr Ach-Charîf, entendit parler de cet ouvrage, il envoya à son auteur un cadeau magnifique et lui en demanda une copie. Voici la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet :

De la part du serviteur de Dieu, de celui qui combat dans sa Voie, l'Imâm victorieux par la grâce de Dieu, le Charîf Al-Hasani, Amir des Musulmans, que Dieu accorde son aide bienfaisante à leur cause, qu'il donne la victoire à leurs soldats.

(*Page 112.*)

Au savant vertueux dont l'enseignement flotte comme un étendard au-dessus de tous, dont l'ouvrage est le premier; en effet, ce qui avait été éclairci par d'autres, l'est par lui, plus complètement encore, et il explique ce qui était obscur, d'une façon claire et évidente; à l'homme excellent, intelligent, consciencieux, universel, dont la science est encore enseignée dans toutes les chaires et dont l'enseignement, les méthodes et les textes sont encore employés partout.

Que le salut et la miséricorde de Dieu soient sur vous, ainsi que sa bénédiction, et ensuite :

Soit loué Dieu, qui a appris le langage à ceux qui ne parlaient pas, qui a délié par l'éloquence ce qui était attaché, qui a appliqué la syntaxe à la langue arabe, qui l'a dirigée vers son but, dans une forme élégante et facile et qui a établi des règles excellentes qui se suivent les unes après les autres, sans que celles qui doivent suivre empiètent sur celles qui doivent précéder.

Salut et bénédiction sur notre Seigneur et Maître Mouhammad que Dieu a envoyé pour être la cause du bonheur, qui a brisé les têtes des polythéistes et qui les a détruits : Dieu a récompensé les compagnons du Prophète par cette victoire, et il a manifesté sa satisfaction aux membres de sa famille, à ses confidents semblables à des lunes brillantes, dont les noms répandent une odeur agréable et dont l'essence est un charme et une joie ; à ses saints compagnons qui ont brisé les anneaux de la chaîne de l'ignorance qui est restée morcelée par la force de leur bravoure.

3. *Aoudah.* Cet ouvrage d'Ibn Hichâm Al-Ançârî est connu sous le nom de *At-Taoudîh.* VAN DYCK, *Iqtifâ' Al-Qanoû'*, p. 303.

Demandez à Dieu en faveur de mon trône élevé le Ahmadî, le Mançoûrî, le Hasanî, un triomphe éclatant, pour qu'il cueille par la victoire les fleurs encore fermées[1]. Qu'un bonheur toujours renouvelé continue comme jusqu'ici à accompagner ses projets, aussi longtemps que les éclairs brilleront dans les nuages. Nous vous écrivons de Marrâkech, que Dieu la protège.

Demandez les grâces divines en faveur de notre famille qui descend du Prophète, généreuse et souveraine; que ces grâces l'accompagnent pas à pas de leur félicité; demandez pour nous la protection divine, qu'elle soit durable et qu'elle n'abandonne pas notre empire élevé; que cette protection de Dieu soit pour nous comme une pluie abondante qui tombe des nuages. En effet, l'excellence de votre rang et de votre conduite vous rapprochent de moi sur ce trône élevé.

Vous êtes de ceux qui ont absorbé toute la quintessence du parfum du musc le plus pénétrant, de ceux qui ont porté au plus haut point de la perfection les études qui apportent la lumière et dont les bienfaits se sont répandus en faisant éclore la meilleure compréhension, comme la pluie qui tombe fait éclore les fleurs aux couleurs variées : votre livre est composé comme il devait l'être ; et cette composition en augmente encore la valeur.

L'auteur ajoute : J'ai vu un des ouvrages du personnage dont nous écrivons la biographie, c'est un commentaire de la *Mouqaddima* du Chaikh Zakkariyâ, sur les paroles *Bismillahi*, etc.

J'ai vu également de lui une glose marginale sur le commentaire d'*Al-Adjaroûmiya* d'Al-Azzarî. Ces ouvrages prouvent la science considérable de leur auteur : ils sont employés couramment à Fès et dans les autres villes du Maghrib.

Lorsque Chihâb, neveu de Chinwânî, apprit la mort de son oncle, il écrivit les vers suivants :

Que Dieu accorde sa miséricorde à celui qui était unique en son temps et qui pratiquait toutes les vertus.

C'est tout ce que je trouve à dire pour mes condoléances, et personne ne valait mon oncle.

1. زهرات كمايم pour ouvrir *les boutons encore fermés*, c'est-à-dire pour ouvrir à l'Islam les pays des infidèles.

(*Page 113.*)

Je n'ai pas trouvé l'indication de la date de la mort de ce personnage : cependant, dans sa petite glose marginale du commentaire d'*Al-Adjaroûmiya*, il dit qu'il a terminé cet ouvrage en 1015[1] (1606).

Le Chaikh 'Alâ ad-Dîn Ibn 'Abd Al-Bâqî.

C'est l'auteur de l'ouvrage *Tirâz al-Manqoûch fi Mahâsin al-Houboûs*. On lit dans Chihâb : J'ai lu cet ouvrage : c'est un exposé clair, sous une forme agréable ; l'auteur y donne des explications précises, il faut le consulter ; mais il doit appartenir à une catégorie de savants antérieure à ceux de notre époque.

Le Chaikh Ismâ'îl Az-Zoubaidî Al-'Alawî.

Ismâ'îl ben Ibrâhîm Az-Zoubaidî Ach-Châfaî Al-'Alaouî était descendant d'Al-Yamanî, le commentateur du *Kachchâf;* il a fait un commentaire du *Djâmi' aç-Çaghîr* et du *Loqtat al-'Adjlân*[2].

Le Chaikh 'Abdallâh Ad-Danoûchirî.

Le Chaikh, le grammairien, l'Imâm vérificateur 'Abd-Allâh Ad-Danoûchirî, a fait une étude remarquable sur la grammaire et des vers également excellents.

Le Chaikh Yâsîn Al-Himcî a fait une glose marginale du

1. *Note du copiste* : D'après la *Khoulâçat al-Athâr*, le Chaikh Ismaïl Ach-Chinwânî est mort le dimanche 3 de Dhoûl-Hidjdja 1019 (16 février 1611).
2. *Note du copiste* : D'après la *Khoulâça*, le Chaikh Ismâ'îl, né en 1004 (1595-1596), est mort en 1097 (1685-1686).

Taçrîh d'Al-Agharî où il cite des passages de l'ouvrage du personnage dont nous écrivons la biographie. Chihâb ad-Dîn Al-Khafâdjî, dit que ce personnage appartenait à une famille de savants du Caire : Il réunit en lui tous les enseignements écrits et verbaux, dit-il, et il occupe le plus haut degré de la gloire.

Ces ouvrages sont comme des colliers précieux que tout le monde recherche et ses expressions charment les oreilles en y faisant pénétrer leur douceur ; il s'est élevé à mesure qu'elles s'élevaient elles-mêmes et il a tenu ce qu'il avait promis. Il faisait des vers sans effort et il y mélangeait le sérieux et le plaisant. Ses vertus l'avaient porté si haut que les étoiles jalousaient son élévation : pouvaient-elles se comparer à lui? — Et plus loin : Il y avait, dit Chihâb, une grande amitié entre nous ; cette amitié était sincère; elle n'avait pas besoin de liens. Souvent il m'entretenait de choses agréables et il m'envoyait des cadeaux avec des lettres. C'est une perle précieuse dans un coffret fermé, un secret discrètement caché au fond du cœur. Quand il avait fait un ouvrage, il m'en faisait la lecture et il me faisait profiter de ses vers inimitables, dont voici quelques-uns :

Je vois en Égypte des gens avares ; il faut les ignorer ou les mépriser.

Il dit également dans le même sens :

Je dis : Ils se sont en vain préparés pour la lutte : laissez-moi, laissez-moi manger du pain et du fromage.

Il a fait également des vers sur Moùsâ, le Qâdî du Caire.

Lorsque la ville du Caire la Protégée était gouvernée par un maître qui s'appelait Pharaon, il y avait également Moïse (Mousa).

Aujourd'hui, pour notre mauvaise fortune, nous avons mille Pharaons et pas un seul Moïse.

(*Page 114.*)

Danoùchirî ajoute : A propos de Pharaon, il y a un hadîth

relatif aux entretiens secrets de Moïse avec Dieu, d'après lequel Moïse a dit : O mon Dieu, pourquoi supportes-tu Pharaon qui est un infidèle ? Dieu lui a répondu : parce qu'il est facilement abordable et je lui tiens compte de cela.

Chihâb dit de son côté :

Il y a au Caire un homme injuste qui viole la loi et qui a pris l'habitude de nous juger contrairement à la justice.
S'il est semblable à Pharaon, pourquoi n'est-il pas comme lui d'un abord facile ?

Il ajoute que le personnage dont nous écrivons la biographie a fait un grand nombre de vers.

Le Chaikh Ch'abân ben Mousâhîl At-Tarâboulousî.

Il savait des anecdotes historiques curieuses, et avait des notions d'astronomie. Le Chaikh Aboû Sâlim 'Abdallâh ben Mouhammad A'ayâch dit dans sa *Rihla :*

« Entre autres choses, il m'a appris que, en 982 (1554-1555) les Turcs entrèrent à Tunis et s'emparèrent du Halq Al-Wâdî (la Goulette) qui était entre les mains des Chrétiens. Voici ce qu'il m'a raconté : J'ai entendu dire par plusieurs personnes que notre maître 'Abd Al-Malik, celui de la grande bataille (de l'Oued Al-Makhâzin 984) (1578) était avec les Turcs lors de leur entrée à Tunis et qu'il y déploya une grande bravoure ; il était venu leur demander leur aide contre son neveu Mouhammad.

Plus tard, les Turcs lui donnèrent des troupes à cause de la vaillance qu'il avait montrée, et il arriva avec son neveu ce que l'on sait. 'Abd Al-Malik a donc commencé avec la guerre sainte et a terminé sa vie en la faisant [1].

Aboû Sâlim ajoute : Le Chaikh Cha'bân m'a appris

1. Le Sultan Aboû Marwân 'Abd Al-Malik As-Sa'dî est mort en 1578, pendant la bataille de l'Oued Al-Makhâzin contre les Portugais.

entre autres choses que l'ennemi (les Espagnols) s'était emparé de Tripoli le 16 Mouharram de l'année 916 (25 avril 1510) et qu'il en fut chassé en 958 (1551).

C'est Daghoût-Pâchâ qui en chassa l'ennemi ; il était à Djerba et Mourâd-Pâchâ était à Mislâta[1].

Daghoût reste à Tripoli jusqu'à sa mort. Son tombeau, qui est un monument considérable, est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage. Voici comment les choses se passèrent : Un certain nombre de vaisseaux des Musulmans étaient venus de Constantinople au secours de ceux qui assiégeaient Halq Al-Wâdî (la Goulette). Les gens du Sahel leur demandèrent leur aide contre les Chrétiens, mais ceux des vaisseaux répondirent qu'ils n'avaient pas d'ordres du Sultan. Le Bâchâ Mourâd leur dit alors : aidez-nous à chasser les Chrétiens et si le Sultan punit quelqu'un, c'est moi qu'il punira. — Les Musulmans assiégèrent alors Tripoli par mer et par terre et s'en emparèrent.

Mourâd Bâchâ alla avec ceux des vaisseaux, trouver le Sultan et lui dit : Si ce qui a été fait est une faute, c'est moi qu'il faut punir.

Le Sultan leur témoigna à tous sa satisfaction et les récompensa.

L'occupation de Tripoli par les Chrétiens est une histoire très curieuse : les habitants de Tripoli étaient très riches et nullement instruits dans l'art de la guerre. Un vaisseau des Chrétiens, chargé de marchandises, arriva dans le port.

(*Page 115.*)

Un négociant de Tripoli acheta toutes les marchandises et les paya au comptant ; un autre négociant invita à dîner

1. Mislâta. Localité de Tripolitaine à l'Est de Tripoli. Cf. *Voyages d'Ibn Batoutah*, trad. DEFRÈMERY et SANGUINETTI, t. I, page 26. « Nous dépassâmes *Mesldtah*, Mesrâtah et Koçour Sort. » وتجاوزنا مسلاتة ومسراتة وقصور سرت.

les gens du bateau et leur servit des mets variés et choisis: lorsque l'on apporta les plats, l'hôte prit une pierre précieuse, la réduisit en poudre, et en saupoudra les aliments; les Chrétiens restèrent frappés de surprise. A la fin du repas, on apporta une pastèque; mais on ne trouva de couteau pour la couper, ni chez l'hôte ni chez ses voisins : il fallut aller jusqu'à un marché voisin, pour en trouver un.

Lorsque les Chrétiens rentrèrent dans leur pays, leur souverain les interrogea sur le pays dont ils venaient. Ils répondirent qu'ils n'avaient jamais vu un pays aussi riche, ni aussi dépourvu d'armes pour se défendre, et ils lui racontèrent les deux histoires précédentes.

Le souverain monta sur ses vaisseaux et s'empara de la ville en une nuit, sans coup férir; il l'occupa et, seuls de ses habitants échappèrent ceux qui sautèrent par-dessus les murs. Les Musulmans allèrent s'établir à Tadjoûrâ, au Djebal Ghariân et à Mislâta. La ville resta entre les mains des Chrétiens, jusqu'à la date des événements que l'on vient de raconter.

Le Chaikh Mouraî' Al-Hanbalî dit, dans son ouvrage *Nouzhat An-Nâdirîn,* en parlant du Sultan Soulaim (Sélîm II) fils du Sultan Suleimân, qu'il monta sur le trône en 974 (1565-1566) et que, sous son règne, les Musulmans s'emparèrent du Halq Al-Wadî (la Goulette) dans ce pays de Tunis du Maghrib, et que cette ville avait été prise auparavant par les Chrétiens du fait des compétitions des Banî Hafç entre eux qui avaient les uns et les autres demandé l'appui des nations européennes ce qui avait provoqué leur désir de s'emparer des terres des Musulmans; ils l'occupèrent, et en relevèrent les fortifications de telle sorte que les Musulmans désespérèrent de pouvoir la reprendre et restèrent sous l'autorité des Européens, qui s'emparèrent du royaume de Tunis, en tuèrent les hommes et réduisirent les femmes et les enfants en captivité. Lorsque le Sultan Sou

laim fut informé de cela, il envoya deux cents vaisseaux chargés de soldats, de canons et de matériel de guerre et confia le commandement de cette expédition à Sinnân Pâchâ et à 'Alî Pâchâ. Cette expédition est une des plus célèbres de celles des Banî 'Othmân; elle mériterait une narration détaillée.

Dieu a donné la victoire aux Musulmans, après qu'ils eurent tué dix mille ennemis dans un combat long et acharné.

Ce qui est remarquable, c'est que les Européens avaient construit des fortifications très fortes et une citadelle inexpugnable. Ils avaient mis quarante-trois ans à les construire, et les Musulmans mirent quarante-trois jours à les prendre. Cela se passait en 981 (1573-1574).

(*Page 116.*)

Le vizir détruisit ensuite les fortifications et la citadelle, et n'en laissa aucune trace.

La nouvelle parvint au Sultan Soulaim, alors qu'il songeait à reconquérir l'Andalousie; mais il n'en eut pas le temps, que Dieu lui fasse miséricorde.

Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim dans sa *Rihla*.

Ces événements sont en dehors de notre sujet, mais nous en avons parlé à cause de l'intérêt qu'ils présentent et parce que l'on peut ajouter foi à ce que rapporte le Chaikh Cha'bân ben Mousâhîl. Dieu est le plus savant et tout remonte à lui.

Réfléchissez, que Dieu nous prenne en sa miséricorde, aux conséquences de l'hospitalité accordée à ces infidèles, les gens les plus misérables, le rebut de l'ordure, le produit du péché et, qui avait été offerte à des gens qui ne la méritaient pas: il en résulta la destruction de la ville et de ses habitants.

Si celui qui les a reçus avait gardé son diamant et l'argent qu'il a dépensé pour les réunir, tout cela aurait été

évité ; s'il avait dépensé cet argent dans l'intérêt des musulmans, il aurait eu le bénéfice de sa bonne action ; mais personne ne peut empêcher la destinée de s'accomplir. Tout revient à Dieu.

Le Chaikh Aboûl-Hasan An-Nafâtî.

Il était originaire de Tunis et il est mort à Yanbôû, il avait été Amir de la Caravane des pèlerins de Tunis. *La Rihlat al-'Ayyâchiya*, rapporte d'après le Qadi de Jérusalem, Aboû 'Abdallâh Mouhammad An-Nafâtî, frère du personnage dont nous écrivons la biographie, que celui-ci arriva un jour d'été avec la caravane, à un puits près de Tripoli. La caravane était nombreuse et il n'y avait absolument pas d'eau dans le puits. Quelqu'un alla prévenir Nafâtî, qui était dans sa tente : il s'attrista beaucoup, au point de se trouver mal et de perdre le sentiment. Lorsqu'il revint à lui, il fit proclamer par crieur public l'ordre aux gens de la caravane de rester à cet endroit et d'aller puiser de l'eau. Celui qui l'avait averti lui dit : Avez-vous perdu la tête ? — Il l'éloigna et dit à ses serviteurs de proclamer l'ordre qu'il avait donné. L'informateur se cacha tout honteux. Les gens allèrent au puits et le trouvèrent plein d'eau à déborder. Toute la caravane puisa de l'eau, et l'eau ne diminua pas. Celui qui l'avait prévenu qu'il n'y avait pas d'eau, voyant cela, alla l'informer qu'il y en avait à présent ; il lui dit : Lorsque vous m'avez informé qu'il n'y avait pas d'eau et que je me suis trouvé mal, j'ai vu en songe le Prophète, sur lui la bénédiction et le salut, qui m'a dit : Ordonne aux gens de rester, et j'ai compris que Dieu allait venir à notre aide. Aboû Sâlim ajoute : Son frère m'a appris plusieurs anecdotes de ce genre, relatives à ses voyages.

Il est mort à la Qariya de Yanboû', où débarquent les pèlerins, et son tombeau est encore visible; il est recouvert d'une

petite construction. Telles sont en abrégé les paroles d'Aboû Sâlim.

Le Chaikh Ahmad ben 'Abd Ar-Rahîm, chargé de la Zâouïa du Chaikh Zarroûq.

Aboûl-'Abbâs Ahmad ben 'Abd Ar-Rahîm ben Ahmad était chargé de la Zâouïa du grand Chaikh Sayyidî Ahmad Zarroûq, que Dieu l'agrée. Aboû Sâlim a dit : « Il m'a renseigné sur les obligations de la confrérie de Sayyidî Ahmad Zarroûq, d'après Sayyidî Mouhammad ben Ghaliyoûn ; il a vécu près de cent ans ou même davantage.

(*Page 117.*)

Il habitait au Qaçr Ahmad, à deux parasanges de la Zâouïa du Chaikh Zarroûq ; il avait reçu l'enseignement d'un serviteur du Chaikh qui était son compagnon le plus intime, Sayyidî Aboû Zâma, dont son Chaikh Sayyidî Zarroûq a dit en plaisantant : « O Boû Zâma, ô gorge de pigeon, je te promets le salut pour le jour de la résurrection. » C'était la meilleure prédiction qu'il pût lui faire, surtout faite par celui dont les promesses étaient le plus dignes de foi. On sait que les plaisanteries des amis de Dieu sont des certitudes. »

Le faqîh Sayyidî 'Alî ben Azâza.

Il appartenait à la Zâouïa du Chaikh Zarroûq. Aboû Salîm a dit : « Il n'avait pas son égal dans cette Zâouïa pour ses connaissances dans plusieurs branches du droit : il y avait été Qâdî, puis il fut destitué. »

Le Sayyid Aboû Tourkiya.

C'était un homme qui ne prenait aucun souci de son existence matérielle, un illuminé ; il vivait seul au bord de la mer et il n'était visité que par des gens de bien. Aboû Sâlim le cite parmi les gens qu'il a connus.

Le Chaikh Ibrâhîm Al-Maimoûnî[1].

Le Chaikh Ibrâhîm ben Mouhammad ben 'Isâ Al-Maimoûnî était un faqîh en sciences rationnelles, un traditionniste éloquent : il habitait au Caire, près de la mosquée d'Al-Azhar. Aboû Sâlim étudia avec lui une partie du Boukhâri, du *Djâmi'* de Tirmidhî, une partie de Mouslim, de la *Chifâ*, des *Mawâhib*, des *Thoulâthiyât* de Boukhâri, des *'Ouchâriyât* d'Ibn Hadjar, des *Thounâiyât* du *Mouwatta*[2], et il reçut de lui un diplôme pour tout ce qu'il lui avait enseigné.

Aboû Sâlim rapporte que le père du personnage dont nous écrivons la biographie était un des savants les plus pratiquants ; son fils le vit en songe et lui demanda dans quel état il se trouvait ; il lui répondit : Se trouver en présence de Dieu est grave ; sortir convenablement de cette présence est plus grave encore. Grâce à Dieu, j'en suis sorti comme il fallait.

Aboû Sâlim ajoute que lorsque, en 1039 (1629-1630), une partie de la mosquée du *Bait al-Harâm* s'écroula, cet accident fit l'objet des conversations de tout le monde et que

1. Une biographie de ce personnage a déjà été faite dans l'année 1080 (1669-1670), page 276 du texte, dont la pagination s'arrête à cette page pour reprendre avec le n° 1 pour l'année 1081.

2. Les *Thoulâthiyât* sont les hâdiths parvenus par l'intermédiaire de trois *isnâds* ; les *Thounâiyât* ceux parvenus par l'intermédiaire de deux *isnâds*, les *'Ouchâriyât* ceux parvenus par l'intermédiaire de dix *isnâds*, etc.

le personnage dont nous écrivons la biographie fit un ouvrage qu'il intitula : *Tahniyât Ahl Islâm fi Binâ Bait Allâh al-Harâm* (Félicitations aux musulmans pour la reconstruction de Bait Allâh al-Harâm). Il a étudié dans cet ouvrage ce qu'il était nécessaire de dire à ce sujet et il a mis beaucoup de choses profitables. Aboû Sâlim dit qu'il a fait de cet ouvrage un grand éloge, entre autres ces vers :

Par Dieu, ce jardin de sciences a produit de la sagesse et a embaumé de son parfum la maison sacrée de Dieu.

Réjouissez vos yeux de sa vue, cueillez les fruits de ses arbres, et respirez les fleurs qui y sont ouvertes.

Il a réuni tous les motifs de louanges, parce qu'il a réuni toutes les perles qui étaient dispersées.

Il ajoute : Au moment où j'allais quitter Al-Maimoûnî, un de ses proches parents écrivit sur un papier : Il n'y a d'autre divinité que Dieu, et j'écrivis ensuite : Mouhammad est l'Envoyé de Dieu. Maimoûnî sépara avec des ciseaux ce que nous avions écrit chacun, en laissant les deux morceaux à peine attachés, puis il me dit de prendre un des bouts, tandis qu'il prenait lui-même l'autre bout et nous partageâmes le papier. Il me dit : Conserve avec soin ce papier et je garderai l'autre. Lorsque le nom de Dieu et

(*Page 118.*)

celui de son Ami sont séparés, ils se rejoignent toujours, par la grâce de Dieu. « Nous avons dit plus haut que le personnage dont nous écrivons la biographie est mort en 1080 (1670-1671), et c'est par erreur qu'il est cité ici ; mais cette deuxième biographie est plus importante que la première.

Le Chaikh 'Alî Aç-Çoûfî Al-Micrî.

Il étudiait particulièrement les vertus secrètes des différents noms de Dieu. Aboû Sâlim a dit : « il m'a inter-

rogé à ce sujet et je lui ai répondu : O Chaikh, la *Tarîqa* des Chaikhs Châdhilites n'autorise pas à tirer des avantages de la récitation des noms de Dieu, ni dans ce monde ni dans l'autre, alors même que ces avantages existeraient. Considérer Dieu comme suffisant, est préférable à rechercher les vertus de ses différents noms.

Le pèlerinage n'est pas une obligation pour vous, si vous êtes pauvre et si vous n'avez pas les moyens de le faire[1].

On trouve dans les principes du droit, que personne n'est dans l'obligation de faire ce qu'il ne peut pas. Il reconnut la justesse de ce que je lui disais, mais il ne put renoncer à sa manière de faire. Plus tard Dieu lui accorda la grâce de faire le pèlerinage. » Aboû Sâlim ajoute : « Voici une chose curieuse, le Chaikh 'Alî m'a raconté qu'un de ceux qui recherchent les vertus des noms de Dieu, lui a appris qu'il se servait du verset du Trône, *Ayat al-Koursî*[2] et qu'il en faisait usage conformément à la science des vertus des différents noms de Dieu. Un esprit vint le trouver et lui dit : Je t'apporterai chaque jour mille *charîfîs*[3] d'or, à condition que tu les dépenseras entièrement et qu'il n'en restera pas chez toi le soir un seul *dirham*. Le Chaikh lui répondit: Cela m'est impossible; c'est là une chose qui ne peut pas se cacher et je crains d'être inquiété si les gens au pouvoir viennent à l'apprendre! Si tu pouvais me donner chaque jour un *charîfî*, deux, ou même dix, cela me suffirait. L'esprit répondit : Il ne peut être question que de mille *charîfîs* et à la condition que je t'ai

1. On doit comprendre d'après cela, que le Chaikh 'Alî cherchait à s'enrichir au moyen de la récitation de certains noms de Dieu, répétés dans un certain ordre, afin de pouvoir faire le pèlerinage de la Mekke.

2. Ce verset est le deux cent cinquante-sixième de la Sourate II. *Al-Baqara* « La Vache. » Il est récité comme prière et on le porte même au bras en guise d'amulette. (QORÂN, traduction KAZIMIRSKI, p. 38, note 2.)

3. *Charîfî.* D'après les *Relations de Jacques Albert, 1634*, le charfî est une « monnaie d'or qui se fabrique en Égypte et qui avait cours à Marseille pour ivres 10 sols à 27 livres le marc d'argent ».

indiquée; sinon, non. Ils discutèrent un certain temps sans arriver à s'entendre et ils se séparèrent sans avoir pu se mettre d'accord. Celui qui racontait cette histoire terminait en disant, qu'à partir de ce moment, il renonça à rechercher les vertus de ce verset du Qorân. »

J'ajoute : il n'est pas douteux que c'est là une ruse des démons ; ils ont en effet des ruses pour tromper les hommes, à cause de la haine qui existe entre les deux races. Je crois bien que si celui qui raconte cette histoire avait accepté les propositions de l'esprit, celui-ci n'aurait pas accompli sa promesse ; il aurait entraîné le Chaikh à commettre quelque mauvaise action et l'aurait ensuite abandonné après l'avoir fait agir contrairement aux principes de sa religion.

Aboû Sâlim a dit : « C'est là une preuve de la folie de ceux qui recherchent avec passion les biens de ce monde. Dieu a garanti à chacun ce qui lui était nécessaire en proportion de son état et il sait ce qu'il faut à chacun s'il est soumis à sa volonté : Si Dieu versait à pleines mains ses dons sur les hommes, ils deviendraient insolents sur la terre ; il les leur donne dans la mesure qu'il lui plaît[1]. » Si Dieu donnait à quelqu'un plus que ne comporte son état, il en ferait un mauvais usage. Ne voyez-vous pas qu'un homme qui arriverait à un état semblable à celui d'un souverain, ne saurait pas le supporter : cela serait en effet au-dessus de ses forces. Si l'homme se contentait de la situation que Dieu lui a faite, Dieu saurait ce dont il a besoin ; mais il cherche à changer d'état, dans l'idée que cela sera préférable et il va contre la volonté divine.

(Page 119.)

« Par le verset du Qorân qui vient d'être cité, Dieu indique que l'idée que s'était faite le Chaikh 'Alî, que la pos-

1. Qorân, sourate XLII, verset 26. Trad. Kazimirski, p. 396.

session de beaucoup d'argent conviendrait à son état, était une erreur de son esprit et de son raisonnement, parce qu'il ne pouvait pas supporter cet argent : il a été protégé par Dieu dont la grâce l'a empêché d'accepter ce qui lui était offert et qui aurait été pour lui une cause de perdition. Il a vu, grâce à Dieu, avec la lumière de la raison et de la sagesse ; il a compris que cet argent ne lui convenait pas, parce qu'il lui parviendrait contrairement aux prévisions de la sagesse divine. »

Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim, qui sont excellentes. Que Dieu lui en tienne compte par sa miséricorde et sa grâce.

L''Amîr du Hidjâz, le Charîf Zaid ben Mouhsin.

L''Amîr du Hidjâz, le Charîf des gens de bien et le plus vertueux des Chorfâ, l'appui des gens considérables, grand parmi les Amîrs, Zaid ben Mouhsin, Sultan de la Mekke, la maison sacrée de Dieu, voisine du sanctuaire d'Ibrâhîm, sur lui la bénédiction et le salut.

Le Chaikh Aboû Sâlim a dit dans sa *Rihla :* « Nous étions dans la maison d'un de nos Chaikhs, lorsque l'Amîr de la Mekke, le Charîf Zaid passa dans sa litière. Il avait grand air et était accompagné d'un grand nombre de Chorfâ et de gardes; sa tête était protégée par un grand parasol de soie, semblable au toit d'une tente : ce parasol était porté par un cavalier qui marchait à côté de lui et il s'avançait sous son ombre. Les gens le saluaient à droite et à gauche.

« Le peuple criait : Que Dieu t'assiste, ô Zaid ; les notables lui disaient : Que le salut soit sur toi; il rendait à chacun son salut, aux humbles comme aux grands et il ne négligeait personne; il saluait de la tête tous ceux qui le saluaient, tant sa modestie était grande. Tout le monde disait du bien de lui et vantait sa conduite, sa bonne foi, sa bonne admi-

nistration. Le titre d'Amîr était depuis de longues années dans sa famille, celle des Aboû Noumâ : il était du rite hanafite et suivait exactement les prescriptions des 'Oulamâ Sunnites. Il empêcha les Chorfâ de maltraiter ces 'Oulamâ et les obligea à se conformer à la Sounna. On disait de lui que c'était un saint parce que ses vœux étaient toujours exaucés, tant étaient grande sa piété et son humilité.

« Ses gouverneurs s'emparaient souvent injustement des biens de leurs administrés, mais son humanité était telle qu'il ne voulait pas les mettre à mort. Il se contentait d'exiler les Chorfâ qui se révoltaient contre lui; ceux qui persistaient dans leur révolte ne trouvaient pas de partisans; ils dépensaient iuutilement tout ce qu'ils possédaient et finissaient par revenir humiliés. » Telles sont en résumé les paroles d'Aboû Sâlim.

Le Chaikh Yâsîn ben Mouhammad Ghirs od-Dîn Al-Khalîlî.

C'était le Chaikh, l'Imâm, le savant en un grand nombre de sciences, le prédicateur dans la Ville Sainte, que les meilleurs des saluts et des bénédictions soient accordés à Celui qui y est enterré.

(*Page 120.*)

Il était un des prédicateurs du temple sacré et un de ses Imâms, l'un des professeurs qui y enseignaient. Il avait été élevé par les soins de son oncle, dont la biographie a été faite dans l'année 1058 (1648). Il est allé du vivant de cet oncle en Égypte et en Syrie; il a fait un commentaire de l'*Alfiya* de l''Irâqî; c'est un ouvrage de bibliographies : il a fait ce commentaire avec soin, et un appendice aux *Latâïf*, en deux gros volumes. Il a fait également le *Kitâb*

At-Tadkira. Il a enseigné à Médine le *Çahîh* de Boukhâri et l'*Ihiyat 'Ouloum ad-Dîn* (d'Al-Ghazzâlî). Il a été le disciple de son oncle, du Chaikh Al-Bâbilî et d'autres savants.

D'après la *Faharasa* d'Aboû 'Abdallah Tayyîb Al-Fâsî, il est mort entre 1074 et 1078 (1663-64 à 1668-69). L'auteur de la *Rihla* a longuement parlé de lui[1].

Le Chaikh Ibrâhîm Al-Khiyârî Al-Miçrî.

Le Chaikh à l'enseignement profitable, à l'intelligence lumineuse, Ibrâhîm, fils du Chaikh 'Abd Ar-Rahmân ben 'Alî Al-Khiyârî Al-Miçrî, avait été surnommé Al-Madanî, parce qu'il habitait Médine, où il est mort. La biographie de son père a été faite en l'année 1056 (1646). Le Chaikh Ibrâhîm était prédicateur à la mosquée du Prophète, où il enseignait. Il est mort entre 1070 (1659-60) et 1078 (1667-68)[2]. Il avait été disciple de son père. Aboû Sâlim a dit : Il jouissait d'une grande facilité d'élocution; sa parole était facile et il était de relations agréables. Il occupa ses fonctions sans orgueil et sa haute tenue l'imposa dès sa plus grande jeunesse. Que Dieu lui fasse miséricorde.

Le Chaikh Badr Ad-Dîn Al-Hindî.

C'était un Imâm exemplaire. D'après la *Rihla Al-'Ayyâchiya*, c'était une merveille d'intelligence et de pénétration et un vase de sciences : il les connaissait toutes et conce-

1. *Note du copiste :* D'après la *Khouldça*, Al-Khalîlî serait mort le samedi 2 de Rabî' At-Thânî 1086 (25 juin 1675).

2. *Note du copiste :* D'après la *Khouldça*, le Chaikh Ibrâhîm Al-Khiyârî est né dans la nuit du mardi 3 de Chawwâl 1037 (6 juin 1627) et il est mort le lundi 2 de Radjab 1083 (4 novembre 1673). Il est mort subitement, peut-être a-t-il été empoisonné. C'est à Médine la Lumineuse qu'il est mort, et il a été enterré au cimetière du Baqî'.

vait clairement les questions les plus compliquées. Il suivait la voie des Naqchabandiya[1]. Il arriva à Médine en 1058 (1648) et suivit les cours d''Abd Al-Hakim Al-Hindî ; il fait un grand éloge de ce Chaikh, qui, dit-il, a écrit une glose marginale très importante du Baidâwî, en quatre volumes, en y mettant de nombreuses précisions, sans négliger aucun détail.

Aboû Sâlim dit dans sa *Rîhla :* « J'ai étudié sous la direction du Chaikh Badr Ad-Dîn, un grand nombre de sciences et il m'a donné le *Dhikr* de la *Tarîqa* Naqchabandiya entre le coucher du soleil et l'heure de l''Achâ, dans le cimetière de Djanna entre la chaire et la tombe du Prophète. »

Il ajoute : « Il ne s'asseyait à l'endroit où il enseignait dans le noble Horm, qu'en faisant face au tombeau (du Prophète), et si quelqu'un se plaçait entre ce tombeau et lui, il le faisait passer à droite ou à gauche et il faisait asseoir ses auditeurs de chaque côté du tombeau. C'était là de sa part et de celle de ses auditeurs, une preuve d'égard, de ne pas tourner le dos au tombeau noble et pur.

Le Chaikh Badr ad-Dîn aurait dû être appelé par ses contemporains, *l'Imâm Al-Harâmain*, comme les Anciens avaient donné le même nom à l'Imâm Aboû'l-Mâ'âlî. Il a en effet enseigné et donné des consultations à Médine pendant une année de plus qu'Aboû'l-Mâ'âlî.

(*Page 121.*)

Un de ses compagnons m'a dit que le Chaikh Badr Ad-Dîn avait une grande réputation dans l'Inde, et que son prestige y était supérieur à celui des autres 'Oulamâ et des chefs de ce pays. Il y avait de la famille, des maisons et de

1. *Naqchabandiya.* Confrérie fondée à Boukhârâ vers la fin du huitième siècle de l'Hégire, par Pîr Khodjâ 'Abd Ad-Dîn Mouhammad ben Mouhammad Bâhâ Ad-Dîn Al-Boukhârî An-Naqchabandî. Cf. A. Le Chatelier, *Les Confréries musulmanes du Hedjaz*, Paris, E. Leroux, 1887, p. 129.

grandes richesses; il avait abandonné tout cela par affection pour le Prophète pur et pour vivre dans le voisinage de son tombeau. J'ai appris dernièrement qu'il avait l'intention de retourner dans son pays, pour y revoir sa famille et ses enfants. »

Nous avons parlé dans l'année 1076 (1665-1666) du Chaikh Djamâl Ad-Dîn Al-Hindî; c'est un autre personnage.

Le Chaikh Sayyidî Ahmad, connu sous le nom de Ibn At-Tâdj.

Le faqîh versé dans un grand nombre de sciences, chargé de déterminer l'heure à la mosquée du Prophète, Ahmad, connu sous le nom de Ibn At-Tâdj, avait été élevé dans l'aisance et entouré d'égards. Il avait été le disciple de son père et s'était livré avec passion à l'étude de l'arithmétique, de la détermination de l'heure et de l'astronomie : il se distingua dans les sciences magiques, dans l'observation des astres et dans plusieurs branches des sciences divinatoires. Il obtint grâce à cela une grande influence chez les gouverneurs. Il est l'auteur du grand ouvrage de divination (*Al-Djafr al-Kabîr*); il y a peu d'ouvrages semblables au monde, et on dit de lui qu'il s'y trouve des noms de choses qui n'existent pas. C'est un ouvrage considérable, contenant quarante cahiers de grand format (800 pages). Il est écrit en entier en lettres séparées les unes des autres, enfermées dans des petits carrés, chaque carré contenant quatre lettres. Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim. Il s'est longuement étendu sur ce personnage et ce qu'il dit mérite d'être examiné avec soin. En effet, ce *Djafr* contient, comme on l'a dit, des noms qui ne s'appliquent à rien : il s'y trouve également des tables astronomiques qui ne présentent aucune garantie et qui induisent forcément en erreur. On prétend qu'elles sont l'œuvre de Sayyidî Aboû'l-

'Abbâs As-Sibtî, mais il est incapable d'avoir fait une chose semblable.

En réalité, toutes ces sciences ne sont pas sérieuses et ne sont que des mensonges et des tromperies. J'ai eu entre les mains, il y a quelques années, des ouvrages de ce genre, et je les ai expérimentés. Grâce à Dieu, leurs erreurs m'ont apparu, et j'ai compris que ce n'étaient que des tromperies. J'ai vu également un ouvrage de *Djafr* que quelqu'un vendait au marché aux livres, à Fès, il y a longtemps ; ce livre n'avait aucun rapport avec ce que dit Aboû Sâlim. J'en ai lu quelques pages et j'ai constaté que cela n'était pas sérieux, et que quiconque est raisonnable ne peut y attacher aucune importance, Dieu est le plus savant[1].

Le Chaikh Hasan Al-Bourrî.

Il était originaire de Bourr Al-Kabîr, qui se trouve à l'extrémité du Ça'îd, en Égypte, près de la frontière d'Abyssinie. Il alla au Caire, puis à Médine où il s'établit. Il y enseigna le rite Malikite, car il ne s'y trouvait alors personne connaissant bien ce rite. Il avait un caractère agréable et jouissait d'un grand prestige.

Le Chaikh Nâfi' 'Al-Adjamî.

Son nom est célèbre parmi les 'Oulamâ persans. Il enseignait le commentaire (du Qorân) de Baidâwî à la mosquée de la Mekke et son cours n'était suivi que par des Turcs, parce qu'il le faisait uniquement en turc et en persan. Ceux qui le comprenaient faisaient de lui un grand éloge.

1. *Note du copiste :* D'après la *Khoulâça*, Ahmad ben Tâdj Ad-Dîn Ad-Dimichqî est mort à la Mekke, dans le Horm, en 1081 (1640-1671).

Le Chaikh Ahmad Al-Bourrî.

(*Page 122*).

C'était le chef des prédicateurs et le plus éloquent des lettrés; il appartenait au rite hanafite : c'était un des oncles du Bourrî dont on vient de parler.

C'était un des principaux 'Oulamâ du rite Hanafite; il était en relation avec le *hâfidh* Al-Maqqarî[1].

Le Chaikh 'Abdallâh ben Noumouï.

C'était un adorateur de Dieu, fervent et recueilli. Il était originaire de l'Yémen. C'était le meilleur disciple de Sayyidî Mouhammad Bâ 'Alawî.

Al-Wâlî Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Ahmad Al-Miknâsî.

L'ami de Dieu, le saint personnage, compatissant envers ses semblables, 'Abd Ar-Rahmân ben Ahmad Al-Miknâsî Al-Hasanî, était originaire de la ville de Miknâs Az-Zaitoûn au Maghrib. Il alla ensuite s'établir en Orient où sa réputation devint bientôt considérable. Il avait rencontré à Fès Sayyidî Yadîr et Sayyidî Moûsâ qui est enterré dans cette ville au quartier de Djarnîz; à Al-Qaçr il avait été le disciple de Sayyidî Mouhammad Al-Qoudjairî.

Il était sujet à des extases subites et les plus saints personnages témoignaient de sa sainteté. Il alla plusieurs fois en pèlerinage et revint au Caire, d'où il alla à Alexandrie.

1. *Note du copiste :* D'après la *Khoulâça*, qui consacre un long chapitre au Chaikh Ahmad Al-Bourrî, ce personnage est mort à Médine en 1092 (1681) et il est enterré au cimetière du Baqî'.

Il s'y embarqua pour Constantinople où sa réputation ne tarda pas à se répandre et à lui attirer l'amitié des grands. Il revint ensuite à la Mekke où il s'établit dans les environs de l'année 1050 (1640-1641) et où il eut une grande réputation. Il recevait de nombreux dons et les grands personnages lui envoyaient des cadeaux ; il avait à la Mekke une situation considérable et malgré cela, il ne possédait rien : il n'avait ni vêtements de luxe, ni monture ; il n'était pas marié, n'avait pas de concubine et n'était servi que par une esclave.

On s'empressait autour de lui, à tel point qu'il n'allait plus faire ses prières à la mosquée ; ceux qui connaissent les prescriptions çoufiques, savent que cela lui était pardonné, tandis que les ignorants lui en font un reproche. Il recommandait l'étude des ouvrages du Hatîmî [1] ; il était très compatissant et son indulgence s'étendait même à ceux qui exerçaient le pouvoir. Il dépensait chaque jour pour les gens de la Mekke environ 100 *guirch* : aux uns il donnait deux *dirhams*, à d'autres dix, vingt, et davantage, sans compter ce qu'il donnait aux étrangers — il fournissait aux Chorfâ de la Mekke leurs provisions. Quand il n'avait plus d'argent, il empruntait et quelquefois il devait jusqu'à 250.000 (*guirch*), et Dieu payait pour lui. Un de ses amis, digne de foi, raconte qu'il lui disait un jour qu'il était criblé de dettes et qu'il ajouta : Dieu m'a promis que je ne mourrais pas sans avoir payé toutes mes dettes. Lorsque cela fut connu, on lui avança de l'argent à cent pour cent et les prêteurs faisaient avec lui d'importants bénéfices, mais il ne s'en souciait pas. On dit qu'il fut à la Mekke, disciple de Sayyidî 'Alî Al-Ghoumâri, disciple de Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân Al-Filâlî, disciple de Sayyidî

1. Aboû 'Ali Mouhammad bel-Hasan bel-Moudhaffar Al-Baghdâdî, connu sous le nom d'Al-Hatîmî, était un savant célèbre ; il est mort en 388 (998) à Baghdâd. Il a laissé une *Risâla*, la *Houlyat Al-Mouhâdara* en deux volumes et plusieurs ouvrages de littérature. *Wafayât Al-'Avân* d'Ibn Khallikân, t. Ier, p. 646 et 647.

Mouhammad Al-Goûmî, du Maghrib : ces deux derniers étaient eux-mêmes disciples de Sayyidî Ahmad Al-Filâlî, disciple de Sayyidî Al-Ghâzî. Le personnage dont nous écrivons la biographie fut également disciple à Constantinople de Sayyidî Ahmad Efendi et de Safî Al-Qachchâchî.

Tous ces détails se trouvent dans la *Rihla* d'Aboû Sâlim, qui fait un grand éloge du Miknâsî. J'ai coupé son récit à cause de sa longueur. Dieu est le meilleur guide[1].

(*Page 123.*)

Le Chaikh Dâwoud Al-Antâqî.

Le médecin très instruit, le savant des savants, le chaikh Dâwoud Al-Antâqî est l'auteur du *Kitâb Ab-Tadhkira* et du *Kitâb an-Nouzha*. Ce sont deux ouvrages de médecine, qui prouvent l'étendue de ses connaissances, mais où les choses de différente importance sont mélangées, surtout dans la *Tadhkira*. La *Nouzha* est composée avec plus d'ordre et plus de méthode.

Le Chaikh Dâwoud aurait atteint le commencement du onzième siècle (seizième et dix-septième siècles J.-C.). Dans le chapitre II de la *Tadhkira*, il dit qu'il est arrivé à cet endroit de son ouvrage au commencement du mois de Rabî' II de l'année 976 (1568-1569) ; il est mort à un âge très avancé. On a vu plus haut dans l'année 1079 (1668-1669), dans la biographie du Chaikh 'Abd Al-'Azîz Al-Makkî, son étrange aventure avec ce personnage qui était moudden à la Mekke. Il faut s'y reporter.

1. *Note du copiste :* Sayyidî 'Abd Ar-Rahmân ben Ahmad ben Mouhammad ben 'Abd Ar-Rahmân ben Ahmad Al-Idrîsî Al-Hasanî était né à Miknâs az-Zaitoûn en 1023 (1614) ; il est mort le mercredi 17 Dhoûl-Qa'da 1085 (12 février 1675). La *Khoulâça* donne une longue biographie de ce personnage.

Le Chaikh Chihâb ad-Dîn Al-Efendî, commentateur de la *Chifâ*, en parlant de lui dans sa *Rihla*, dit ce qui suit :

« C'est Dâwoud Al-Hakîm, l'aveugle, qui connaît le bien. Il voyait au delà du voile qui cache l'inconnu, avec les yeux de l'intelligence qui renseigne.

Jamais l'oreille n'a entendu des paroles semblables aux siennes, ni l'œil n'a vu des actions comme les siennes. S'il tâte le pouls pour rechercher la raison d'un mal subit, il découvre toutes les causes cachées de ce mal ; il émerveille la vue et l'ouïe par ses explications et il place son doigt sur le pouls, plus habilement qu'un musicien ne touche une corde.

Son intelligence est si déliée qu'elle pénètre entre la peau et la chair.
Si la vie fuit le corps, il arrive à l'y ramener de nouveau.

Gloire à celui qui l'a rendu aveugle et qui a fait de son esprit un foyer lumineux.

« Leurs yeux ne sont point privés de la vue, mais leurs cœurs, ensevelis dans leurs poitrines, sont aveugles[1]. »

Il possède des éléments de toutes les sciences et sa parole est douce par sa grande élégance.

J'ai suivi ses cours sur la médecine et sur d'autres sciences, quand j'étais encore jeune, et je lui ai entendu dire des choses dont le vent du matin pouvait être jaloux : les sons des instruments vibraient sous leur charme, il rendait poétiques les choses les plus prosaïques des sciences, il cueillait les boutons des vers et de la prose. Il disait : Si Avicenne m'avait connu, il serait venu à la porte de ma maison et Ibn Daniel se serait noirci les yeux avec la poussière de mon seuil.

Malheureusement, il suivait les préceptes philosophiques et il était le commensal des buveurs de vin, à cause de cela, beaucoup de gens révoquèrent en doute sa foi religieuse et cela nuisit à sa réputation.

1. Qorân, sourate XXII, verset 45. Trad. Kazimirski, p. 269.

Devant les bruits répandus sur son compte, il se retira à la Mekke, où il ne tarda pas à mourir, et il alla rencontrer son Seigneur. Voici quelques-uns de ses vers que j'ai entendus :

Par la longueur de la distance, par l'injustice des temps, par le manque du nécessaire, par le défaut de justice.
Par l'absence de l'ami, le manque d'habitude de tout autre, le temps m'a semblé long et je n'ai trouvé personne pour me tenir compagnie.
Ah! si seulement le vin m'était permis, pour oublier et pour chasser la tristesse de mon esprit.

(*Page 124.*)

Il a fait plusieurs ouvrages, entre autres un commentaire de l'ouvrage d'Avicenne sur la Vie, la *Tadhkirat Al-Koubrâ* et *Aç-Çoughrâ* (la grande et la petite) sur la médecine et d'autres encore. » Telles sont les paroles de Chihâb.

Ainsi qu'on vient de le dire, le personnage dont nous écrivons la biographie est mort à la Mekke. Ceux qui exercent la médecine dans notre Maghrib, estiment beaucoup ses ouvrages la *Tadhkira* et la *Nouzha* : il est également l'auteur des *Tabaqât al-Houkamâ*, dont il parle dans la *Tadhkira*.

On a vu plus haut, dans la biographie du Chaikh 'Abd Al-'Azîz Al-Makkî, que ce personnage disait que l'Antakî était un philosophe. J'ai vu pour ma part, dans sa *Tadhkira*, des choses qui méritent la désapprobation, entre autres ce qu'il dit à propos du vin. On a vu également que Chihâb affirme positivement qu'il est de ceux qui s'écartent de la vraie religion. Que Dieu nous préserve d'eux[1].

1. *Note du copiste* : D'après la *Khoulâça*, le Chaikh Dâoud Al-Antâqî est mort à la Mekke en 1008 (1599-1600) et cet ouvrage donne de ce personnage une longue biographie. On n'est pas d'accord sur ses vraies convictions. Les uns le considèrent comme un croyant, les autres comme un impie. D'après Hâdjî Khalîfa dans le *Kachf ad-Dhounoûn* t. I. p. 271, Al-Antaqî est mort en 1005 (1596-1597).

Le Chaikh Yoûsouf Al-Hâchimî Al-Khalîlî.

Le faqîh très instruit, le Chaikh Yoûsouf Al-Hachîmî Al-Khalîlî, était descendant d'Aboûl-Qâsim Al-Djounaid. Aboû Sâlim l'a rencontré dans la ville du Khalîl (Jérusalem), il l'a entendu expliquer le commencement des *Çahîhain* (Mouslim et Boukhârî) et a reçu de lui un diplôme pour ses *isnâds*.

Le faqîh Sayyidî Ibrâhîm ben Chihâb ad-Dîn Al-Marwânî.

C'était un des hommes vertueux de Jérusalem, il a fréquenté le Chaikh Al-Qachchâchî, il a été Imâm de la mosquée de Khalîl (Abraham), et a été chargé du *madjlis* (assemblée) pour la récitation du *dhikr* après les prières, ainsi que c'est l'usage dans ce pays, où il y a des *madjâlis* de *dhikr* au lieu des *madjalis* d'*'ilm*. Il y a peu de mosquées qui n'aient un madjalis de *dhikr*, où l'on récite le *dhikr* à haute voix et où l'on se réunit pour chanter les louanges de Dieu, sur le mode çoufique. Ces assemblées se composent en majorité de négociants illettrés, et à cause de cela l'enseignement des sciences y est peu répandu, de même que dans toute la Syrie, contrairement à ce qui se passe dans les autres pays. Tous ceux qui sont allés en Syrie le disent. Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim dans la *Rihla*.

L'Imâm, le Chaikh Ahmad ben Mouhammad Ad-Dimyâtî.

Le Chaikh de l'Islam et des musulmans, l'héritier des connaissances du Seigneur des Envoyés, le savant le plus savant, le Chaikh Ahmad ben Mouhammad Ad-Dimyâtî

Al-Bannâ était un Imâm considérable et un vérificateur remarquable. Il a étudié avec le Chaikh Noûr ad-Dîn Ach-Chabrâmilsî et j'ai vu parmi ses ouvrages, un livre sur la lecture du Qorân auquel il a donné deux noms, le premier : *Ithâf Foudalâ Al-Bachar bi-Qirâat al-Qourrâ al-Arbâ 'Achar :* et le second *Al-Amânî wal-Masarrât fi 'Ouloûm al-Qirâat.* C'est un ouvrage remarquable où il a réuni ce qu'il a lui-même constaté et ce qu'il a emprunté aux Chaikhs; il y a mis tout ce qui peut charmer l'esprit et frapper l'intelligence. C'est un volume de taille moyenne. Dans la préface de cet ouvrage, il dit qu'il est allé à Médine la noble en 1082 (1671-1672) et qu'il y a séjourné. Que Dieu lui fasse miséricorde et nous fasse profiter de sa grâce.

Le Chaikh, l'historien, Sayyidî Mouhammad Al-Ishâqî Ach-Châfi'î.

Le faqîh délicat, l'historien, le Chaikh Mouhammad ben 'Abd Al-Ma'tî ben Aboû'l-Fath ben Ahmad ben 'Abd Al-Ghanî ben 'Alî Al-Ishâqî Ach-Châfi'î, surnommé Ibn Ishâq, est l'auteur de l'ouvrage *Kitâb Latâ'if Akhbâr al-Ouwal fîman tasarrafa fî Miçra min Arbâb ad-Douwal.* Il était

(*Page 125.*)

vivant en 1072 (1617). Il l'a dit dans cet ouvrage, qui est un ensemble de documents utiles et curieux. Il y traite complètement ce qui a trait à la dynastie ottomane qui gouverne Constantinople et l'Orient.

Que Dieu lui fasse miséricorde. Amîn.

Moûlây Ahmad ben Abdallâh ben 'Alî ben Tâhir.

Le Chaikh Al-Yoûsî raconte qu'il a rencontré le faqîh, le Charîf Moûlây Ahmad surnommé ben 'Alî, fils de Moulay 'Abdallâh ben 'Alî ben Tâhir et qu'il a reçu sa bénédiction, que Dieu leur fasse à tous la grâce de sa miséricorde. Aboû Sâlim a dit : Le bénéfice que j'ai retiré de ce personnage, est une prière qu'il avait lui-même apprise de son père et que l'on récite en cas de danger. C'est le verset du Qorân *Ayat al-Qoursî*[1] répété treize fois, jusqu'au mot *al-Adhîm* (c'est-à-dire jusqu'à la fin du verset), dix-sept fois, jusqu'au mot *Khâlidoûn*[2]. Il m'a indiqué une autre prière préservatrice, c'est la sourate *Yâ Sîn*[3], en y ajoutant *Bismillahi-Rahmânir-Rahîm*, onze fois.

Sayyidî Qâsim Al-Wazîr Al-Ghassânî.

Le médecin savant et délicat, Qâsim ben Mouhammad ben Ibrâhim Al-Ghassânî, connu sous le nom d'Al-Wazîr. D'après Ar-Rachchâtî, les Ghassânîyin appartiennent à la tribu arabe des Azd. Ibn Hichâm dit de son côté qu'ils tirent leur nom d'un cours d'eau à Soudd Ma'rib ou Ma'rab, où les Oulâd Mâzin des Azd venaient chercher de l'eau et dont ils prirent le nom. On dit également que Ghassân est un cours d'eau à Mouchallal[4], près de Djouhfa[5], et que les Oulâd Adnân de la tribu d'Azd qui y puisaient de l'eau, en prirent le nom.

1. Qorân, sourate II, *Al-Baqara*, verset 256.
2. *Ibidem*. Dernier mot du verset 259 de la sourate II.
3. Sourate XXXVI. Elle est récitée comme prière des agonisants et des morts Le Prophète l'appelait : le cœur du Qorân.
4. Ghassân est un cours d'eau qui vient du Djabal Mouchallal, près de la Mekke. — Cf. Yâqoût, t. III, 2e partie, p. 801.
5. Djouhfa, grande qaria ruinée entre la Mekke et Médine. — Yâqoût, t. II, 1re partie, p. 35.

Les Ghassân sont un groupe de Mâzin et ceux qui vivaient près de cette rivière prirent le nom de Ghassâniyîn.

On trouve aussi dans Ibn Ishâq, que d'après un dicton, Ghassân était la source des rois et Himyar celle des Arabes : ils ont eu des rois célèbres, que Rachchâtî a tous indiqués par leurs noms, il faut se reporter à son ouvrage.

Le personnage dont nous écrivons la biographie était passé maître en éloquence et d'une science remarquable en médecine. C'était un des médecins du Sultan Ahmad Al-Mançoûr le Chérîf, surnommé Ad-Dahabî, un des souverains de Marrâkech et du Maghrib, et il était de ses intimes.

Il a écrit des ouvrages de médecine, dont un commentaire des poésies d'Ibn 'Azran, sur les fièvres : *Hâdîqat Al-Azhâr fi Charh Mahiyat al-'Ouchoub wal-'Ouqar.* Il l'a résumé en deux petits volumes. Il dit à la fin de cet ouvrage : Écrit pour la bibliothèque du Sultan victorieux, assisté par Dieu, Aboûl-'Abbâs Al-Mançoûr, fils de notre maître l'Amîr des Musulmans Aboû 'Abdallâh Al-Mahdî, fils de notre maître l'Amir des musulmans Aboû 'Abdallâh Al 'Qâïm bi Amr-Illah, le Charîf Hasanî ; et il ajoute : Ce livre a été terminé le samedi 27 du mois de Rabî' An-Nabawî de l'année 994 (18 janvier 1586). Il existe encore aujourd'hui à Fès des gens de la famille[1] de Ghassânî.

L'Imâm Sayyidî Aboû Bakr ben Al-Hasan At-Tittâfî.

Le Chaikh, l'Imâm, le savant le plus savant, Aboû Bakr ben Al-Hasan At-Tittâfî ; c'est ainsi qu'il est dénommé par

1. Le mot رهط *rhat*, employé par l'auteur, est usité au Maroc dans un sens péjoratif et méprisant ; il faudrait dire alors : des gens de *l'espèce* de Ghassânî.

le Chaikh Al-Yoûsî dans sa *Faharasa*, et il ajoute : Il était instruit dans les différentes sciences; c'était un homme très religieux et d'une grande aménité, il avait été élevé

(*Page 126.*)

dans la piété et dans l'ascétisme; son genre de vie était celui des gens dévots qui n'attachent aucune importance aux biens terrestres.

Sayyidî Mouhammad ben Mouhammad ben 'Alî Al-Akroûtî.

Il était instruit dans plusieurs branches du droit; il avait été disciple de son père, disciple lui-même de Sayyidî Abdallah Al-Hadjdjâm, disciple de Sayyidî 'Omar Al-Khattâb; ces deux derniers sont enterrés à Zarhoûn; Sayyidî 'Omar Al-Khattâb avait été disciple du Chaikh At-Tabbâ'. Que Dieu leur fasse à tous miséricorde.

Sayyidî Mouhammad ben 'Abd Al-Karîm At-Touâtî.

Il est enterré à Takroût. Aboû Sâlim a dit : C'était l'Imâm de son temps; il savait une partie du droit et de la syntaxe, et il connaissait la prosodie.

Le très savant Sayyidî Yahyâ Ach-Châwî.

Le Chaikh, le savant célèbre, Abou Zakariyâ Yahiâ Ach-Châwî est l'auteur d'une glose marginale de la *Çoughrâ* de Sanoûsi; il était professeur à la mosquée d'Al-Azhar et avait une grande réputation parmi les gens du Maghrib.

Son influence auprès des autorités le fit nommer Qâdî Malikite (au Caire). Plus tard, il fut nommé *Amîr* des pèlerins du Maghrîb, et il alla deux fois en pèlerinage avec la caravane ; sa réputation grandit et le nombre de ses admirateurs augmenta, ainsi que celui de ses détracteurs. Il était un des meilleurs *tolbâ* et des plus intelligents, il possédait une connaissance profonde de la grammaire et avait des notions des autres sciences ; tout son temps était consacré à l'étude et à l'enseignement ; mais si l'orgueil s'empare de quelqu'un, il ne le quitte qu'avec la mort. C'est ce que dit sur ce personnage Aboû Sâlîm dans sa *Rihla*. Je n'ai trouvé la date de sa mort que dans des notes d'après lesquelles il serait mort le 12 de Qa'da 1097 (30 septembre 1686)[1].

Le Saint Sayyidî Mouhammad Al-Wâlî.

Il était des Bani Ouâl ; son tombeau est connu et est le but de pèlerinages, à la Qala 'Zaid, près de Fès, au Maghrîb. D'après la *Touhfa*, il est originaire des Bani Ouâl ; il était disciple de Sayyidî Aboû At-Tayyib Al-Maisoûrî, disciple lui-même de Sayyidî Abdallâh Al-Khayyât, enterré au Zarhoûn, disciple de Sayyidî Ahmad ben Yoûsouf Ar-Râchidî, disciple du Chaikh Zarroûq. Sayyidî Mouhammad Al-Wâlî a eu pour disciples Sayyidî Mouhammad ben 'Isâ Al-Djâma'î enterré à Louata, non loin de son propre tombeau ; il est parvenu jusqu'au commencement du onzième

1. *Note du copiste :* D'après la *Khoulâça*, Sayyidî Yahyâ Ach-Châwî était né à Miliana dans le territoire d'Alger. Il est l'auteur d'un commentaire de l'*Oumm al-Barâhîn*, d'un commentaire du *Tashîl*, d'une glose marginale du Mourâdî, d'un ouvrage sur les règles de la grammaire, d'une *Lâmiya* sur l'analyse des *Kalimat al-Ikhlâç* (*Lâ Ilâh illâ Allâh*) et leur commentaire. Il est mort le mardi 20 Rabî' al-Awwal 1096 (24 février 1684). Il mourut en mer en allant à la Mekke et fut enterré sur le rivage ; plus tard son corps fut rapporté au Caire. La *Khoulâça* donne de ce personnage une longue biographie.

siècle (fin du seizième siècle), que Dieu nous fasse profiter de ses vertus. Amîn.

Le Saint Sayyidî 'Abdallâh ben Tamtam.

Il avait une Zâouïa au Touat; c'était un homme de bien et de religion; il donnait l'hospitalité à ceux qui venaient le visiter, dans un pays où la nourriture est très rare.

Aboû Sâlim dit en parlant de Sayyidî 'Abd Allâh : « D'après ce que nous avons entendu dire de différents côtés, ce Chaikh ne donnait jamais aucune nourriture aux gens du pays; si l'un d'eux s'asseyait au milieu des hôtes, sans qu'il s'en aperçût, il le faisait partir en disant : Je ne permettrai pas à ces voleurs de manger de ma nourriture et d'en profiter pour faire du tort aux Musulmans. Cependant, et malgré la violence et l'orgueil de ces gens, aucun d'eux n'osait lui faire du mal.

L'un de ceux qui étaient allés le visiter, raconte que lorsqu'il congédia ses hôtes, il leur récita la *Fâtiha* et resta longtemps en tenant les mains jointes et élevées; quand il

(*Page 127.*)

eut terminé, quelqu'un lui demanda de réciter une autre *Fâtiha*, en sa faveur, il le reçut mal et lui dit: Sache que la *Fâtiha* est profitable à celui en faveur de qui elle a été récitée et que les *Saba' Al-Mathânî* (les sept louanges)[1] et le Sublime Qorân s'appliquent au vœu que l'on a formé dans son cœur au commencement de la récitation de la *Fâtiha*. Une seule *Fâtiha* est suffisante pour les habitants des cieux et de la terre; tel est du moins le sens de ses paroles. Ce qu'il a dit est exact, que Dieu l'agrée et c'est là

1. *Saba' Al-Mathânî*. Cette expression désigne la *Fâtiha*, qui comprend sept versets.

une preuve qu'il était aimé de Dieu. » Telles sont les paroles d'Aboû Sâlim. Il ajoute : Depuis, je ne récite la *Fâtiha* pour moi ou pour quelqu'un qui me l'a demandée, qu'après avoir fixé par la pensée tout ce que je souhaite.

Le Mouwaqqit Sayyidî 'Alî Ad-Dâdisî.

'Alî ben Mouhammad ben Aboû'l-Qâsim ben Ibrâhîm ben 'Alî ben Mouhammad Ad-Dâdisî, était un calculateur, chargé de déterminer l'heure de la prière ; il est l'auteur de la poésie connue sous le nom de *Al-Yawâqît li-Moubtaghî Ma'rifat Al-Mawâqît* et de son commentaire. C'est un excellent ouvrage qu'il a terminé en 1058 (1648).

Sayyidî Ach-Charqî ben Aboû Bakr Ad-Dilâï.

Aboû 'Abd Allâh Ach-Charqî, fils de Sayyidî Aboû Bakr Ad-Dilâï était un professeur disert et lettré : il est l'auteur de poésies et de lettres.

Sayyidî 'Abdallâh ben Nâçar, enterré à la Tala'.

Le Chaikh, le saint personnage, le sublime Aboû Mouhammad 'Abdallâh ben Naçar, enterré à R'hîbet Al-Qandîl à la Tala' de Fès, était disciple de Sayyidî Ahmad Ach-Châwî, que Dieu nous fasse profiter de ses vertus.

Il était sujet à des extases et se préoccupait de la Sounna jusqu'à la manie. Il était recherché dans sa mise. Quelquefois, dans une de ses crises, il disait des choses incompréhensibles, et ses crises étaient souvent si fortes qu'il tombait par terre ; il se relevait intact. Il a fait des miracles et des choses

extraordinaires. Dans l'ouvrage attribué à Ibn 'Aichoûn, celui-ci fait de lui le plus grand éloge.

Le Saint Sayyidî 'Abd Al-Malik Al-Ghamrî.

L'ami de Dieu, le saint personnage Sayyidî 'Abd Al-Malik enterré à Akdal dans le pays de Ghamrâ, à une demi-étape de Fès, était réputé parmi les gens qui devinent l'avenir. Il a une Zâouïa et un sanctuaire très fréquenté à Akdal. Ses descendants ont un grand prestige.

La Sayyida sainte Rouqiya As-Sabahiya.

Elle possédait des dons surnaturels et divins, et faisait des miracles évidents. Elle était muette, mais elle se faisait comprendre par signes, et tout ce qu'elle indiquait ainsi se réalisait. Elle est enterrée non loin de Sayyîdî Ridouân, près du Mouçallâ de Bâb Al-Foutoûh à Fès. Que Dieu lui fasse miséricorde, qu'il nous fasse profiter des qualités de tous les amis de Dieu et que, par sa miséricorde et sa grâce il nous accorde les mêmes vertus.

CECI EST LA FIN DU PREMIER VOLUME DU « NACHR AL-MATHANÎ ».
IL SERA SUIVI PAR LE DOUZIÈME SIÈCLE.

TABLE DES MATIÈRES

Année 1069 (1658-1659)

Année 1070 (J.-C. 1659-1660)

Année 1071 (J.-C. 1660-1661)

Année 1072 (J.-C. 1661-1662)

Année 1673 (1662-1663)

Année 1074 (J.-C. 1663-1664)

Année 1075 (J.-C. 1664-1665)

ANNÉE 1081 (J.-C. 1670-1671)

ANNÉE 1082 (J.-C. 1671-1672)

ANNÉE 1083 (J.-C. 1672-1673)

ANNÉE 1084 (J.-C. 1673-1674)

ANNÉE 1085 (J.-C. 1674-1675)

ANNÉE 1086 (J.-C. 1675-1676)

ANNÉE 1087 (J.-C. 1676-1677)

ANNÉE 1088 (J.-C. 1677-1678)

ANNÉE 1089 (J.-C. 1678-1679)

ANNÉE 1096 (J.-C. 1685)

ANNÉE 1097 (J.-C. 1686)

ANNÉE 1098 (J.-C. 1686-1687)

ANNÉE 1099 (J.-C. 1687-1688)

ANNÉE 1100 (J.-C. 1688-1689)

COMPLÉMENT DE L'ANNÉE 1100 (J.-C. 1688-1689)

4356 — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.